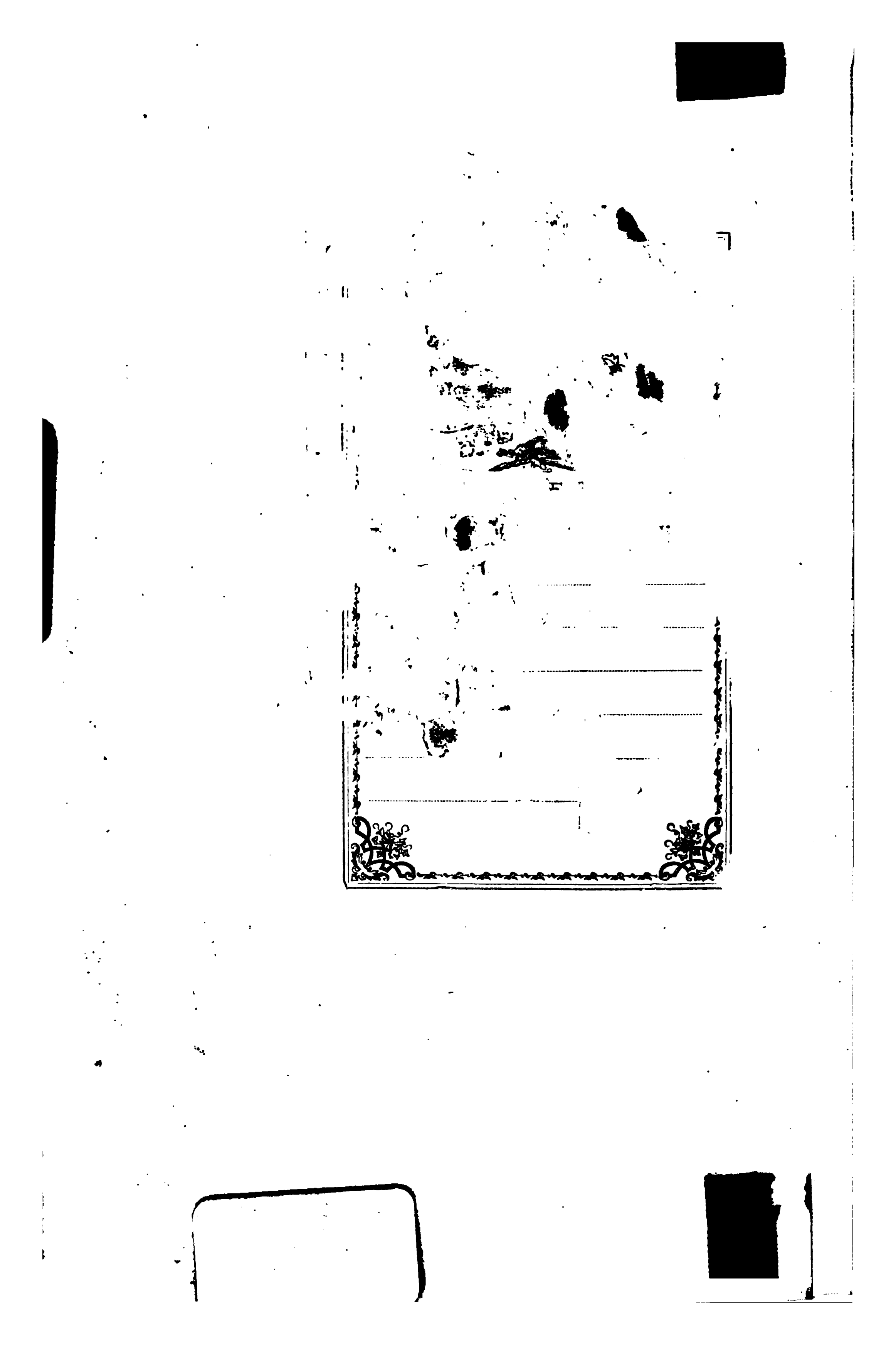

A 403743



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

TOME PREMIER

HISTOIRE

DE LA MÈRE

ARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DES URSULINES

DE LA

NOUVELLE FRANCE

PRÉCÉDÉE D'UNE ESQUISSE SUR L'HISTOIRE RELIGIEUSE
DES PREMIERS TEMPS DE CETTE COLONIE

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
8 Rue de La Montagne

1873

INTRODUCTION.

Il existe au monastère des Ursulines de Qué-c un petit tableau qui rappelle une touchante udition des premiers temps du Canada : c'est ie peinture, faite par un artiste canadien, d'a-ès d'anciens croquis conservés depuis longues nées au monastère. Le sujet, du reste, en est en connu ; car un grand nombre d'élèves des rsulines en ont crayonné des miniatures que us retrouvons aujourd'hui suspendues dans irs salons en souvenir de leur vie de couvent.

La toile représente l'antique forêt qui couron-it le promontoire de Québec à la naissance de colonie. Au centre du tableau s'élève, à tra-rs les érables et les grands pins, le premier onastère fondé, en 1641, par Madame de la eltrie. [1] Sur l'avant-scène se dessine, en pers-ctive, la maison que cette fondatrice fit bâtir, our son propre usage, trois années plus tard. espace compris entre ces deux édifices est cupé par un champ défriché entouré d'une alissade [2], où l'on voit paître un troupeau de ebis. A gauche du tableau, une large issue rce la forêt : c'est la Grande Allée, devenue, epuis, la rue Saint-Louis, qui conduisait alors village de Sillery. Deux cavaliers, vêtus à Louis XIV, se rencontrent sur cette voie : un est M. d'Aillebout, gouverneur de la colonie, l'autre M. Du Plessis-Bochart, gouverneur es Trois-Rivières. Ils sont interrompus au mi-eu de leur conversation par un chef sauvage ui leur présente une peau de castor.

A quelques pas de son habitation, Madame de a Peltrie se tient debout auprès d'un autre chef auvage qui l'écoute, la tête inclinée dans l'atti-ude du plus profond respect, pendant que, d'un ir plein de noblesse et d'autorité, elle l'instruit es saintes vérités de la foi. Cette scène contraste admirablement avec une autre qui se passe à leux pas de là : c'est un guerrier sauvage qui, l'un air dédaigneux et impératif, donne des ordres à une sauvagesse qui paraît être sa femme, mais qu'à son attitude soumise et humiliée, on prendrait plutôt pour une esclave. A elles seules, ces deux scènes formeraient un tableau. On y voit, en présence les deux religions : le paganisme et la religion du Christ. L'une qui, par l'orgueil, abaisse l'homme jusqu'à la férocité, et abrutit la femme en la rendant esclave ; l'autre qui humanise et relève l'homme par l'humiliation, et ennoblit la femme en lui mettant au front l'auréole de la sainteté.

Non loin de ce groupe, un missionnaire, [1] après avoir visité quelques cabanes de sauvages réunies autour de la maison de Madame de la Peltrie, s'achemine dans un petit sentier qui s'enfonce sous les sombres arcades de la forêt.

L'heureux rapprochement de ces cabanes de sauvages du monastère des Vierges chrétiennes est plein d'harmonies. Ces farouches Indiens, devenus plus doux que des agneaux, et dont les tentes se dressent autour de cette palissade où paissent des brebis, symboles des Vierges du cloître, n'offrent-ils pas l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : *On verra le loup et la brebis habiter ensemble ; le lion et le léopard reposer auprès de l'agneau ?*

Mais ce qui surtout attire et charme les regards dans ce tableau, c'est un groupe de jeunes enfants attentives aux leçons d'une religieuse que l'on voit, à droite, assise à l'ombre d'un frêne. L'impression qu'éveille cet antique souvenir est d'autant plus délicieuse et plus vive, qu'en détournant un instant la vue du tableau, on aperçoit encore aujourd'hui, dans l'enceinte du cloître, la tête chenue du vieux frêne sous lequel la tradition nous montre la Vénérable Mère de l'Incarnation cathéchisant les petites sauvagesses, et instruisant les jeunes filles de la colonie. [2]

Lorsque vous avez étudié, pendant quelques instants, cette peinture, vous demeurez involontairement tout pensif ; car elle vous raconte toute l'histoire des temps héroïques du Canada,

1. Le monastère des Ursulines fut incendié le 31 Décembre 1650, rebâti l'année suivante, incendié de nouveau en 1686, et reconstruit peu de temps après.

2. Cette palissade fut élevée en 1659, lorsque Monseigneur de Laval vint habiter la maison de Madame de la Peltrie.

1. Le Père Jérôme Lalemant.

2. Ce vétéran de la forêt, resté seul debout de tous ses compagnons, compte aujourd'hui plus de 300 ans d'existence. (*Note de la première édition.*)

Le vieux frêne a été renversé par une tempête le 24 Juillet 1867.

avec ses alternatives de joies et de sacrifices, d'allégresse et de deuil, de sang et de triomphe ; —l'arrivée des premières flottilles remontant les eaux vierges du Grand Fleuve qui s'étonne de refléter le mirage de ces canots étranges venus d'au delà du *grand lac ;* l'admiration des naturels du pays, se penchant au-dessus des caps et s'avançant parmi les joncs du rivage pour contempler ces hommes d'une autre race qui portent le tonnerre dans leurs mains ;—les premiers coups de hache retentissant sous les voûtes des bois séculaires. On croit encore entendre le long frémissement qui fit tressaillir les flancs de la forêt à l'heure où le Verbe de l'Evangile fut annoncé, pour la première fois, sur ces plages inconnues. Les missionnaires martyrs vous apparaissent, au milieu de cette vision,—comme autrefois le Christ prêchant sur la montagne,— les regards au ciel, les bras étendus, et faisant descendre la rosée du ciel sur les innombrables tribus accourues des extrémités de l'aurore et du couchant pour entendre la bonne nouvelle. Enfin, après un demi-siècle de combats, la Vérité se lève, encore ruisselante du sang de ses martyrs ; et l'hymne de la victoire, répété par les échos des Alléganys et des Laurentides, retentit depuis les rivages des grands lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent.

Mais au-dessus de toutes les apparitions que fait éclore la contemplation du tableau des Ursulines, surgit et plane une douce et pure image : c'est la figure de la Vénérable Mère de l'Incarnation, de cette femme forte de l'Evangile, si bien nommée la Thérèse de la Nouvelle-France. C'est autour de cette grande figure que convergent toutes les autres pensées du tableau, que viennent se ranger tous les autres personnages.

Bien souvent, accoudé au mur du monastère, nous nous sommes pris à méditer en face de ces vieux souvenirs ; nous laissant d'autant plus volontiers bercer au charme de leurs silencieux entretiens qu'ils avaient pour nous, comme pour tant d'autres Canadiens, un motif personnel.

Parmi ce groupe d'enfants rangées autour de la Mère de l'Incarnation, il nous semblait reconnaître une de nos ancêtres, qui eut le bonheur de recevoir ses saintes leçons, et de contempler ses grands exemples. Aussi cette histoire est-elle, à la fois, pour nous, une œuvre de reconnaissance, et un faible monument élevé à la mémoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

Mais avant d'entreprendre d'écrire sa vie, nous croyons nécessaire de tracer une rapide esquisse du temps où elle a vécu, afin de mieux faire ressortir la grandeur de ce caractère qui nous apparaît entouré de tant d'héroïsme, même au milieu de cette pléïade d'âmes fortes qui ont valu à cette époque la gloire d'être reconnue comme les temps héroïques de la Nouvelle-France.

D'ailleurs la vie de la Mère de l'Incarnation est tellement liée à l'histoire des premiers temps de la colonie, qu'on ne saurait l'envisager d'une manière complète, sans avoir présents à l'esprit au moins les événements les plus importants de cette partie de notre histoire.

Notre intention n'est pas cependant de faire connaître toute l'histoire religieuse de cette époque ; mais seulement d'en tracer les principaux linéaments, et de détacher de cet ensemble les traits les plus saillants.

Avant la découverte du Nouveau Monde, les peuples de l'Amérique étaient dans l'attente d'envoyés qui devaient venir de l'Orient. Les enfants du soleil viendront de l'aurore,—annonçaient d'anciennes prophéties,—les sacrifices humains seront abolis, et les peuples régénérés. Cette espérance, dernier lambeau de la révélation, s'est retrouvée chez toutes les nations de l'univers ; car les ténèbres de l'idolâtrie, amoncelées sur la tête des sociétés, ne purent jamais intercepter entièrement toute lumière venue d'en haut. Chaque peuple, plié sous le joug de l'erreur, est venu, à son tour, secouer ses chaînes devant l'autel invisible du Dieu inconnu, et faire éclater le cri de la délivrance. A mesure que l'heure approche, on voit ces lueurs d'espérance se multiplier et s'accroître : ce sont les premiers rayons de l'aube qui précède le grand jour de la Vérité.

Pendant bien des siècles, les enfants de l'extrême Occident,—de cette Atlantide qu'avaient rêvée jadis les Voyants du vieux monde—tournèrent en vain, dans l'attente, leurs regards vers l'Orient.

L'heure n'était pas encore venue.

L'Europe, prédestinée de Dieu pour aller porter le rameau de la croix au nouvel hémisphère, devait d'abord se rendre digne d'un si glorieux privilége, et mériter cette gloire en accomplissant quelque grande œuvre en faveur de la vérité. Ce jour arriva enfin.

Plusieurs fois, à la voix du chef de l'Eglise, toute la chrétienté s'était précipitée sur l'Asie pour écraser le Croissant et reconquérir le sépulcre du Sauveur. L'enthousiasme de la foi avait accompli des prodiges d'héroïsme et de dévouement.

C'était le sacrifice exigé de Dieu.

L'Europe chrétienne avait pris la croix pour conquérir un tombeau, en récompense Dieu lui donna tout un monde. [1]

En effet, la découverte du continent américain fut l'œuvre des croisades. Le résultat de ces grandes expéditions, impénétrable d'abord aux regards des hommes, était prévu dans les desseins de Dieu. Les croisades développèrent cet esprit chevaleresque et aventureux qui donna l'impulsion à une foule de voyageurs, dont un grand nombre pénétrèrent alors jusqu'aux extrémités de l'Orient. Les récits qu'à leur retour ces voyageurs firent des pays qu'ils avaient parcourus, des merveilles qu'ils avaient admirées,

1. *Histoire de l'Eglise*, par Rohrbacher.

enflammèrent les imaginations. L'amour des découvertes fermenta dans tous les cœurs. C'est alors que l'homme qui personnifie toute cette époque, Christophe Colomb, se lève, et que debout sur les rivages européens, il scrute du regard les horizons des mers où l'esprit d'en haut, qui l'illumine, lui découvre les terres nouvelles promises à son génie.

Ce fut à Ferdinand le Catholique et à Isabelle, son épouse, que Dieu réserva l'honneur de comprendre la pensée de ce grand homme. Car ces deux souverains venaient de mettre la dernière main à l'œuvre des croisades, en rejetant de l'Espagne sur les côtes d'Afrique, le dernier Sultan de Grenade, Boabdil avec ses Maures.

Sur les traces de Christophe Colomb, s'élancèrent bientôt d'autres découvreurs, qui, chaque jour, levèrent un nouveau pan du voile mystérieux qui, pendant tant de siècles, avait dérobé à l'univers ancien cette moitié du monde. Alors s'ouvre la première page de l'Histoire de la Nouvelle-France.

Ici, l'on nous pardonnera de nous arrêter quelques instants, et de baiser avec amour et respect, cette première page de nos annales, si fervente et si pure, qui prophétise toute la suite de notre histoire;—de nous prosterner tout ému devant ces premiers vestiges qu'ont laissés nos pères sur la route d'une conquête qui fut plus encore celle de Dieu que celle de leur roi.

C'était par une matinée du printemps de l'année 1535. Toute la ville de Saint-Malo était dans une sainte allégresse, car on célébrait la solennité de la Pentecôte. Dans ces temps heureux où la société était encore toute imprégnée de l'idée religieuse, un profond recueillement et une tendre piété sanctifiaient toutes les fêtes de l'Eglise. Cependant, ce jour-là, la vieille cathédrale gothique de Saint-Malo était remplie d'une foule encore plus nombreuse qu'à l'ordinaire; car à l'issue de l'office du matin devait avoir lieu une touchante cérémonie.

Au milieu de la nef était réunie une troupe, composée de plus de cent hommes, qu'à leur air et à leur accoutrement, il était facile de reconnaître pour des marins. A la veille de partir pour une longue et dangereuse expédition, ils venaient, par une démarche solennelle, implorer la protection de Celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Un cercle de plusieurs gentilshommes entourait leur chef, qui, appuyé sur le pommeau de son épée, était absorbé dans la méditation et la prière. Ce chef, on l'a reconnu, c'était Jacques Cartier, accompagné de ses braves marins; ces gentilshommes, c'était Claude de Pontbriand, fils du seigneur de Montcevelles et échanson du Dauphin;—c'étaient Garnier de Chambeaux, Charles de la Pommeraye, de Goyelle, Philippe de Rougemont et plusieurs autres jeunes gens de distinction qui, par amour pour les aventures, avaient voulu s'associer, comme volontaires, à l'expédition.

A l'heure de la communion, tous, Cartier en tête, vinrent s'asseoir à la table sainte. Il faisait beau voir, agenouillés sur les dalles du temple, comme de simples enfants, ces fiers gentilshommes aussi chevaleresques que François I; et ces vieux loups de mer, qui, toute leur vie, avaient affronté la furie des flots et l'horreur des tempêtes. Ces âpres visages, dont les traits, hâlés par le soleil et l'écume des vagues, se détendaient sous les rayons de la prière, apparaissaient épanouis, transfigurés, doux comme des visages d'enfants.

Elle est grande et belle aujourd'hui la France, drapée dans sa force et sa gloire; [1]—Mais était-elle moins grande et moins belle en ces jours où ses enfants, dignes fils des croisés, venaient tous courber leur front dans les temples; quand son roi s'agenouillait sur le champ de bataille; quand, arrivé aux dernières étapes du malheur, il pouvait encore dire: *Tout est perdu, fors l'honneur!*

Après la célébration des saints mystères, toute la troupe s'avança jusque dans le chœur de la cathédrale, et vint se ranger autour du trône où l'évêque de Saint-Malo, Monseigneur Bohier, revêtu des ornements pontificaux, appela sur eux et sur leur expédition toutes les grâces du ciel, et leur accorda sa bénédiction.

Cet acte solennel fut le sacre de la France Américaine, à son berceau. Ainsi fut écrite, aux clartés du sanctuaire, la première page de son histoire. Plus tard, bien d'autres pages de cette histoire furent écrites au pied des autels, et souvent avec le sang des martyrs. Car c'était encore *les gestes de Dieu* que faisaient *les Francs*, en créant une France Nouvelle sur les rivages canadiens. Israël, au désert, marchait à la lumière de la colonne de feu;—la Croix, cette autre colonne lumineuse, guida toujours nos pères au désert du Nouveau Monde. Et lorsqu'on ouvre aujourd'hui le sépulcre des générations où dorment ces preux chevaliers de la civilisation, l'odeur de l'encens et les parfums de l'autel nous embaument encore.

Trois jours après l'imposante cérémonie que nous venons de décrire, le mercredi, 19 mai 1535, trois voiles disparaissaient, au loin, sur la ligne de l'océan. C'était la petite flottille de Cartier, la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine*, et l'*Emerillon* qu'une brise favorable venait de pousser hors de la rade de Saint-Malo, aux acclamations de la foule accourue sur le rivage.

On se figure difficilement aujourd'hui l'audace et la témérité de ces voyages sur des mers inexplorées, vers des mondes inconnus, que l'imagination surexcitée des peuples enveloppait de fables et de mystères effrayants.

Peu de jours après leur départ, les trois vaisseaux furent assaillis par une violente tempête. "Le temps, dit naïvement Cartier, se changea

1. Ceci était écrit en 1863.

en ire et tourmente qui nous a duré.... autant que jamais navires qui passassent la dite mer eussent sans aucun amendement, tellement que le vingt-cinquième jour de juin.... nous entreperdîmes tous trois. "

Enfin les navires, réunis, remontèrent les eaux du Saint-Laurent.

Le Canada était découvert.

Bientôt la Croix, plantée sur les rives du Grand Fleuve, étendit ses bras vers les nations sauvages, et les invita à venir se reposer sous son ombre.

Ici se termine la mission de l'immortel navigateur de Saint-Malo.

La noble figure de Cartier, d'une grandeur et d'une simplicité antiques, ouvre dignement la longue galerie de portraits héroïques qui illustrent les annales canadiennes. Jamais la civilisation chrétienne, en mettant le pied sur le sol américain, n'eut de plus digne représentant. La foi naïve et ardente des beaux jours du christianisme coule à pleins bords à travers la vie et les écrits de ce chef auguste de la hiérarchie des héros canadiens.

Avec lui commence cette glorieuse odyssée de la France, à la recherche et à la fondation d'une patrie nouvelle. Le premier, il pénètre au cœur du continent américain, en remontant, avec une poignée d'hommes, les eaux du Saint-Laurent, —arborant partout le drapeau du Christ et de la France, et dotant ainsi le royaume des Lis de contrées plus vastes que l'Europe entière. A son passage, les peuplades descendent de leurs montagnes, apportant leurs malades aux pieds de ce grand pélerin de la civilisation, qui leur impose les mains à l'exemple du Divin Maître, *priant Dieu qu'il leur donnât grâce de recouvrer chrétienté et baptesme.*

Après avoir accompagné Cartier dans ses courses aventureuses, on aime encore à le suivre dans sa paisible retraite de Limoilou, quand de retour de ses longues pérégrinations, et anobli par son roi, l'illustre capitaine, la pensée attachée au ciel, l'œil sur l'océan, remonte vers le passé; tantôt évoquant, au murmure si mélancolique de la plage armoricaine, l'ombre exilée de Donnacona; tantôt *menant merveilleuse joie* à rêver encore aux royaumes de Saguenay, de Canada, et d'Hochelaga.

Le portrait de l'illustre marin, conservé pieusement par sa ville natale, est devenu aujourd'hui populaire parmi nous. L'artiste qui crayonna ce tableau, avait bien compris le grand caractère de Cartier. L'attitude méditative du héros, ses traits énergiques, son œil inspiré, perçant les bornes de l'horizon, réalisent bien l'idéal et le prestige au milieu desquels il nous apparaît aujourd'hui à travers le lointain des âges. C'est bien ainsi que nous aimons à revoir, sous le costume si pittoresque du Roi chevalier, cette mâle figure qui conserve encore, plus tard, sous sa couronne de cheveux blancs, cette fraîcheur de l'âme qui rejaillit sur les traits, quand la f[...] et le génie se sont embrassés, pendant toute u[ne] vie, dans un noble cœur.

Après d'opiniâtres et infructueuses tentative[s] Cartier était descendu au tombeau sans avoir v[u] s'accomplir un des rêves les plus chers de sa vi[e] sans avoir pu contempler une colonie françai[se] assise sur le sol qu'il avait découvert.

Bien des années après, le 3 Juillet 1608, u[n] autre chef français, Samuel de Champlain ar[bo]rait le drapeau blanc sur le promontoire [de] Québec. Une nation nouvelle allait naître [à] l'ombre de ce drapeau.

Le mouvement et la vie succèdent tout-à-c[oup] au silence et à la solitude; les premiers c[oups] de hache éveillent les échos endormis de[puis] tant d'années sur cette plage déserte; et bie[ntôt] une spacieuse habitation s'élève et abrite [le] premier noyau de la colonie. L'étendard des [lis] planté au sommet du nouveau fort, se dép[loie] au souffle de la brise.

Si alors Champlain eût pu plonger son regar[d] dans l'avenir, quel noble orgueil eût fait tre[s]saillir sa grande âme en voyant tomber des p[lis] de ce glorieux drapeau tous les lauriers et [les] palmes qui devaient bientôt fleurir autour d[u] berceau du jeune peuple qui commençait à sur[gir] de terre! Du moins en regardant flotter, pour [la] première fois, les blanches couleurs de la Fra[nce] au-dessus de cette riche nature, le fondateur de Québec dut-il concevoir d'heureuses espérances.

Quelques années après cette prise de posses[sion] du territoire canadien par Champlain, une autre prise de possession solennelle avait lieu au n[om] de Dieu et de la religion. Le 25 Juin 1615, t[ous] les colons, en habits de fête, étaient réunis d[ans] une petite chapelle récemment construite aupr[ès] du fort de Québec, et assistaient avec recue[il]lement au saint sacrifice de la messe célébré par un vénérable missionnaire récollet, le R. P. Dolbeau.

" Rien ne manqua, dit le P. LeClerq, pour rendre cette action solennelle, autant que la simplicité de cette petite troupe d'une colonie naissante le pouvait permettre; s'étant préparés par la confession, ils y reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le roi du ciel, et appelant à leur secours les anges tutélaires de ces vastes provinces. "

Cet acte religieux de quelques pauvres émigrés européens, perdus au milieu d'un immense désert, est de bien peu d'importance aux yeux de quiconque n'a pas conservé ardente en son cœur la vie de la foi. Mais pour le chrétien, dont le regard s'ouvre au delà du monde visible, cet acte, si simple en apparence, est un événement. Derrière chaque détail de cette cérémonie se cache un mystère, toute une révolution morale.

Au moment où l'aurore de ce jour apparaissait audessus des forêts du Canada, l'aube d'un autre jour se levait aussi, dissipant des ténèbres bien autrement obscures. A l'instant où le prêtre éleva, pour la première fois, l'hostie sainte au-dessus de la foule prosternée dans l'adoration, un soleil nouveau répandit ses rayons sur cette terre. La nature entière se réjouit. Chaque feuille des bois frémit et palpite avec amour au passage de la brise parfumée d'encens et de prière. Le flot radieux se déroule et baise avec respect cette plage devenue sacrée. Les échos embrassent avec transport, et renvoient au loin les chants mêlés aux salves d'artillerie, qui annoncent à ces contrées le jour de la régénération et de la délivrance. Désormais abritée sous les deux ailes de la France et de la religion, la petite colonie française pourra lutter contre les ennemis qui la menacent de tous les points de l'horizon. Car, à peine sorti de terre, ce faible arbrisseau sera assailli par mille tempêtes qui joncheront le sol de ses rameaux et de ses feuilles. Bien souvent, à moitié déraciné, prêt à mourir, il penchera tristement sa tête flétrie et désolée vers l'abîme ; mais sans cesse battu par l'orage, toujours il se relèvera pour soutenir de plus violents assauts; chaque fois un rayon de soleil, un souffle de la brise le fera reverdir de nouveau. Enfin vainqueur de tous les combats, il plongera de fortes et profondes racines, et élèvera son front au-dessus des nuages, jusqu'au jour (déjà venu) où il étendra ses vastes rameaux, chargés de fleurs et de fruits, sur les deux rives du plus beau fleuve du monde.

Nous venons d'assister à la naissance de la nation canadienne. Mais à peine avons-nous le temps de saluer, en passant, son berceau, que déjà nous heurtons contre un cercueil. Triste privilége de l'histoire! En écartant des langes, elle découvre des tombeaux!

A la fin de l'année 1635, Champlain, frappé de paralysie, s'éteignait au milieu des compagnons de son entreprise. Un long cri de deuil suivit le Père de la Nouvelle-France rappelé vers un séjour meilleur. Jamais, dans la suite, le Canada ne fit de plus grande perte. Aujourd'hui que nous avons appris à admirer autre chose dans l'histoire que les héros qui ont laissé après eux un sillon de sang, nous pouvons plus facilement apprécier la grandeur du caractère et de l'œuvre de Champlain.

Lorsque nous rêvons la perfection chez l'homme, nous nous plaisons à le créer entouré des dons les plus précieux de l'esprit et du cœur; intelligence vaste et éclairée, vues hautes et larges, expérience consommée des hommes et des choses, honneur, désintéressement, loyauté, courage, fermeté dans les revers, grandeur d'âme, persévérance. Or l'énumération de ces qualités résume toute la vie et le caractère de Champlain. Que sont tous ces brigands de l'histoire, qu'on est convenu d'appeler héros, auprès de tels bienfaiteurs de l'humanité? Tandis que les premiers ont semé chacun de leurs pas de larmes et de sang, les autres ont laissé derrière eux une trace féconde où germent la reconnaissance et l'amour.

Quand, aux heures de solitude, dans le silence et le recueillement de l'âme, nous remontons vers le passé, et que, saisis d'une religieuse émotion, nous pénétrons dans le temple de notre histoire; parmi tous ces héros, dont les robustes épaules soutiennent les colonnes de l'édifice, nul mieux que Champlain ne porte sur un visage plus serein de plus majestueuses pensées. Type et modèle de tous ces héros qu'un même honneur assemble, il occupe le rang suprême près de l'autel de la patrie. Nul, en effet, parmi ces rois de notre histoire, ne réunit plus d'éminentes qualités, ne déploya un caractère plus énergiquement trempé, ne fit éclater plus d'intrépidité et de persévérance. Car c'était l'œuvre de Dieu que le gentilhomme saintongeois avait eu la conviction d'accomplir, lorsque, la croix sur le cœur, et le regard au ciel, il descendit les degrés du château de ses pères pour s'enfoncer dans les solitudes américaines. En portant pendant plus de trente-cinq ans le fardeau de notre avenir, l'âme déchirée par les soucis, les fatigues et les obstacles sans nombre, il sut toujours rafraîchir son front brûlant et baigné de sueurs, aux sources pures et limpides de la Foi. Aussi, lorsqu'à son lit de mort il promena un dernier regard d'adieu sur le cercle de vaillants hommes qu'il avait formés, qu'il appelait ses enfants, et qui le regardaient comme leur père, dut-il avoir foi dans l'avenir de son œuvre. Car il leur léguait le plus sûr gage d'immortalité: la sève vigoureuse de mœurs austères, la pratique de toutes les vertus chrétiennes qu'il leur avait constamment enseignée de paroles et d'exemples.

La discipline qu'il avait établie parmi cette petite société était admirable. " Le fort, dit un chroniqueur du temps, paraissait une académie bien réglée.... Bon nombre de très-honorables personnes viennent se jeter dans nos bois, comme dans le sein de la paix, pour vivre ici avec plus de piété, plus de franchise et plus de liberté.... Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les assassinats, les perfidies, les inimitiés, les malices noires ne se voient ici qu'une fois l'an, sur les papiers et sur les gazettes que quelques-uns apportent de l'ancienne France."

A l'exemple de leur chef, tous menaient la conduite la plus édifiante, et s'approchaient régulièrement des sacrements de l'église. Pour rappeler plus souvent à chacun la pensée du ciel, Champlain établit la coutume si pieuse et si touchante, conservée jusqu'à nous, de sonner l'angelus trois fois par jour. L'intérieur du fort ressemblait plus à une communauté religieuse qu'à une garnison. La lecture se faisait régulièrement à chaque repas; au diner, on lisait quelque livre d'histoire; au souper, c'était la

vie des saints. Une douce et franche gaîté assaisonnait les moments de loisir; et, chaque soir, le vénérable patriarche de la colonie rassemblait tous ses enfants dans ses appartements pour réciter la prière en commun et faire l'examen de conscience.

Telle était la vie des premiers colons. l'Eglise, dont la jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, ramenait ici l'âge d'or de ses années primitives.

Cette étincelle du foyer catholique, à peine jetée sur la montagne de Québec, répandait déjà bien loin ses premiers rayons. Dès l'année 1616, le premier apôtre des Hurons [1] pénétrait avec Champlain à plus de trois cents lieues dans les terres, et célébrait les mystères sacrés parmi ces tribus barbares, au cœur même de l'idolâtrie sauvage. "Il serait difficile, écrivait-il en parlant de son voyage, de vous dire la lassitude que j'ai souffert, ayant été obligé d'avoir tout le long du jour l'aviron à la main et de ramer de toute ma force avec les sauvages. J'ai marché plus de cent fois dans les rivières, sur des roches aiguës qui me coupaient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portais le canot et mon petit équipage...... Je ne vous dirai rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagamité, espèce de pulment composé d'eau et de farine de bled-d'inde, que l'on nous donnait soir et matin, en très petite quantité." Ainsi ce courageux enfant de Saint-François ouvrait par des fatigues et des souffrances inouïes ce chemin vers les Hurons que d'autres apôtres devaient clore avec leur sang. La moisson allait être abondante; mais avant d'avoir défriché ce nouveau champ du père de famille, couvert de ronces, les ouvriers du Seigneur devaient arroser chaque pierre de leurs sueurs, cueillir une douleur sur chaque épine. Enfin après avoir longtemps semé dans les larmes, les moissonneurs devaient revenir courbées sous les gerbes.

Plusieurs missionnaires suivirent, à divers intervalles, les traces du P. LeCaron, tandis que l'évangile était annoncé à d'autres peuplades sauvages. Ce ne fut toutefois qu'en 1634 que trois religieux de la Compagnie de Jésus, les Pères de Brebeuf, Daniel et Davost, fondèrent définitivement la mission huronne qui ne fut interrompue que par la destruction de cette nation (1649).

Nous nous trouvons ici en présence d'un des plus beaux phénomènes que la terre ait jamais offerts au ciel, et qui fera l'éternelle admiration des anges et des hommes: la vie du missionnaire dans les bois au milieu des nations sauvages! Qui dira les inénarrables travaux de son apostolat, ses dangers, ses longues et pénibles marches, ses privations, ses jeûnes, ses veilles, ses incomparables vertus? A peine descendu au rivage de sa nouvelle patrie, il s'enfonce dans le dédale de la forêt. Il a dit adieu à tout ce qu'il avait de cher au monde;—adieu aux cheveux blancs de sa mère, qu'il a baignés de ses larmes dans une suprême et dernière étreinte;—adieu au seuil de ses ancêtres, où il laisse peut-être une opulente fortune et un beau nom, car souvent cet humble soldat du Christ est le rejeton d'une noble lignée [1]; adieu au beau pays de France dont le souvenir attendri vivra longtemps dans son cœur, et sera l'holocauste quotidien qu'il immolera sur l'autel de ses affections parmi tant d'autres sacrifices.

Il s'avance entouré d'êtres barbares, dont il ne comprend pas même la langue, qui l'abandonneront sans pitié et le laisseront expirer seul au bord du chemin, si la lassitude, la misère, quelque blessure viennent à exténuer ses forces; ou qui peut-être, dans une heure de défiance et de férocité, l'assommeront à coups de tomahawk, ou l'exposeront sur quelque rapide à une mort inévitable [2]. Assis au fond d'un frêle canot d'écorce, le bréviaire suspendu au cou, l'aviron à la main, dans une posture incommode, sans avoir la liberté de se tourner d'un côté ou d'un autre de crainte de chavirer et de se noyer, ou de se briser sur les rochers, il rame tout le long du jour avec des fatigues inouïes,—rendues encore bien plus pénibles par le manque d'habitude. Il remonte ainsi les fleuves, les lacs, les rivières jusqu'à ce qu'une cascade ou un rapide l'oblige de mettre pied à terre et de charger sur ses épaules engourdies le canot, le bagage, ou les provisions. Souvent un soleil brûlant darde ses rayons entre des rives encaissées et l'enveloppe d'une atmosphère de feu; ou bien une pluie torrentielle le surprend pendant une longue marche à travers la forêt. Peut-être un heureux hasard lui offrira-t-il quelquefois un abri; mais si, après l'orage, il veut continuer sa course, pendant que ses pieds plongeront dans la fange, jusqu'aux genoux, il ne pourra remuer une branche d'arbre sans être inondé d'un déluge d'eau. Enfin lorsque harassé, baigné de sueurs, ou trempé jusqu'aux os, il s'asseoit le soir au feu du bivouac, il n'a pour toute nourriture qu'une poignée de blé-d'inde moulue entre deux pierres et cuite avec un peu d'eau; pour abri que les étoiles; pour lit où reposer ses membres endoloris, ses pieds écorchés, que la terre nue et humide, ou bien des roches inégales et raboteuses. Encore avant de s'étendre sur cette rude couche lui faut-il réciter son bréviaire à la lueur du bûcher. Bien souvent la nuit ne fait que varier

1. Le P. LeCaron, missionnaire récollet.

1. Le Père de Brebeuf, entre autres, descendait d'une ancienne et noble famille de Normandie, que l'on dit avoir été la souche de l'illustre maison d'Arundel, en Angleterre.

2. C'est ainsi que périt en 1625 le P. Nicolas Viel, récollet, qui se noya avec un jeune néophyte, près de Montréal, sur le rapide qui depuis a porté le nom de Saut-au-Récollet.

son supplice; étouffé par la fumée, ou dévoré par les moustiques, à peine peut-il clore la paupière. Heureux encore si l'insomnie, le forçant malgré lui à faire sentinelle, lui laisse le temps de crier aux armes et d'éviter la hache que lève sur sa tête l'Iroquois rôdant furtivement derrière les broussailles.[1]

Il voyagera ainsi pendant des mois entiers avant d'arriver au village de la mission. "Nous vous recevrons, écrivait du pays des Hurons le P. de Brebeuf à quelques personnes qui brûlaient du désir de venir partager ses labeurs apostoliques, nous vous recevrons dans une si chétive cabane que je n'en trouve point quasi en France d'assez misérables pour vous pouvoir dire, voilà comment vous serez logé. Tout harassé et fatigué que vous serez, nous ne pouvons vous donner qu'une pauvre natte et tout au plus quelque peau pour vous servir de lit; et de plus vous arriverez en une saison où de misérables petites bestioles, que nous appelons ici *taouhac*,.... vous empescheront quasi les nuits entières de fermer l'œil ... Et puis comment penseriez-vous passer ici l'hyver? ... Je le dis sans exagération, les cinq et six mois de l'hyver se passent dans ces incommodités presque continuelles, les froidures excessives, la fumée, et l'importunité des Sauvages; nous avons une cabane bastie de simples écorces, mais si bien jointes que nous n'avons que faire de sortir dehors pour savoir quel temps il fait; la fumée est bien souvent si espaisse, si aigre et si opiniastre, que les cinq et six jours entiers, si vous n'estes tout à fait à l'épreuve, c'est bien tout ce que vous pouvez faire que de cognoistre quelque chose dans votre bréviaire ... Adjoustez à tout cela que votre vie ne tient qu'à un filet.... Un mescontent vous peut brusler ou fendre la tête à l'escart. Et puis vous estes responsable de la stérilité ou fécondité de la terre, sous peine de la vie; vous estes la cause des sécheresses; si vous ne faites pleuvoir, on ne parle pas moins que de se défaire de vous."

A travers tous ces périls, le nouvel apôtre, à peine remis du voyage, se livre avec ardeur à l'étude d'une langue informe, hérissée de mille difficultés et entremêlée de divers dialectes. Cet homme, aussi distingué par sa science que par ses vertus, devient l'humble disciple d'enfants de la nature ignorants et grossiers. Il ira ensuite rompre le pain de la divine parole à quelques néophytes dispersés çà et là en différents villages, ou bien durant la saison d'hiver, il suivra en raquettes les partis de chasse, marchant le jour enveloppé dans un tourbillon de neige, dormant la nuit sur un lit de sapin. Un canot sauvage abordait un soir aux Trois-Rivières; les Français accourus au rivage furent touchés jusqu'aux larmes en reconnaissant parmi les Indiens le P. Daniel qui arrivait d'une de ses missions. Il avait l'air gai et joyeux, le regard rayonnant et illuminé; mais la figure amaigrie, brûlée et toute défaite. Pieds nus[1], le bréviaire suspendu au cou, l'aviron à la main, il était vêtu d'une vieille soutane déchirée en lambeaux; sa chemise était toute pourrie sur son dos. Mais il était heureux, car il avait eu le bonheur de baptiser un pauvre malheureux qu'on menait à la mort. Tous se jetèrent à son cou et embrassèrent avec attendrissement ce glorieux apôtre de Jésus-Christ. *Qu'ils sont beaux sur les montagnes* et sur les âpres sentiers du désert *les pieds de ceux qui annoncent la paix.*

Ainsi furent évangélisées, en moins de quinze ans, les diverses tribus sauvages disséminées depuis les sources des grands lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent, et depuis les glaces de la Baie d'Hudson jusqu'aux rivages de l'Atlantique;—à une époque où les colons de la Nouvelle-Angleterre n'osaient encore perdre de vue le seuil de la forêt.

Mais de toutes ces missions, la plus célèbre par le nombre de chrétiens et de martyrs qu'elle a donnés au ciel autant que par ses touchantes infortunes, c'est la petite église huronne. L'histoire de toutes les autres missions se résume dans les différentes phases qui accompagnèrent la conversion de cette tribu et sa destruction si pleine de péripéties et de larmes.

Nous en tracerons ici une esquisse un peu détaillée, afin de donner au lecteur une idée complète de l'œuvre des missions, qui occupe une des pages les plus importantes et les plus admirables des annales canadiennes. L'histoire du Canada, en effet, est, pour ainsi dire, l'histoire de la religion et de la civilisation sur les rivages du Saint-Laurent.

Bien longtemps la nation huronne résista à tous les traits de la grâce. Déjà huit années s'étaient écoulées depuis la fondation de cette mission, et à peine quelques rayons de lumière avaient-ils lui dans les ténèbres de l'idolâtrie, à peine de loin en loin quelques néophytes avaient-ils demandé le baptême. Les ouvriers de cette vigne du Seigneur, toujours entre la vie et la mort, avaient beau remuer ces sillons arides et les tremper de leurs sueurs, ils ne produisaient que des ronces. En traçant la vie du missionnaire, nous avons dit les meurtrissures du corps; mais qui dira les saignements du cœur, les déchirements de l'âme? Tant de sacrifices allaient donc être inutiles? Le Seigneur n'écoutait donc pas leurs gémissements et leurs soupirs? Mais voici venir l'innocente et pure victime, l'holocauste sans tache, dont le sang va fertiliser

1. Le P. Bressani échappa ainsi à la mort, et sauva la vie à ses compagnons en donnant l'alarme au moment où les Iroquois, qui s'étaient glissés près d'eux pendant la nuit, allaient fondre sur leur camp.

1. Les sauvages obligeaient les voyageurs de se déchausser en entrant dans les canots d'écorce, de crainte de les briser.

les précieux germes confiés à la terre. C'est le séraphique Pères Jogues. Ceint pour le combat, il descend des montagnes de l'Occident où il a annoncé la parole du salut aux Ojibewais [1] ; il quitte les bords du lac Huron, séjour de cette nation huronne, objet de tant de sollicitude, et pour laquelle, depuis cinq ans, il élève ses mains suppliantes vers le ciel.

Le voilà tombé entre les mains des féroces Iroquois avec plusieurs captifs français et sauvages (1642). Comment peindre ici l'héroïsme de ce grand témoin de la foi? Il faudrait citer en entier les pages admirables où lui-même a tracé d'une main mutilée et sanglante le récit de sa captivité et de ses souffrances;—pages tombées du ciel, qui arrachent des cris d'admiration aux ennemis de la foi, et devant lesquelles le chrétien tombe à genoux, ravi en extase. Pendant le combat où il est fait prisonnier, il ne songe ni a fuir, ni à se défendre. S'oubliant entièrement lui-même, il ne s'occupe que de ses compagnons d'infortune; il entend l'aveu de leurs fautes, les absout et les prépare à la mort. Quelques sauvages catéchumènes reçoivent le baptême. L'un d'eux était un vieillard octogénaire; lorsqu'on voulut l'entraîner avec les autres captifs, il dit à ses bourreaux: "A mon âge, comment puis-je aller dans un pays lointain et étranger? Non, je mourrai ici." Et il reçut la couronne du ciel à l'endroit même où il venait de recevoir celle du baptême.

Les Iroquois assouvirent leur férocité sur le P. Jogues en lui arrachant avec leurs dents presque tous les ongles, et en lui mâchant les deux index. Ils l'accablèrent tellement de coups qu'il demeura longtemps privé de sentiment et presque sans vie.

Pendant le voyage qui dura treize jours, chacun de ses pas fut marqué par quelques tortures. Aux horreurs de la faim s'ajoutaient les chaleurs excessives pendant le jour, le froid pendant la nuit, les fatigues, les menaces et des cruautés dont le récit seul fait frémir. Les vers naissaient dans ses plaies encore ouvertes et envenimées, et il pouvait dire avec Job: *J'ai dit à la pourriture vous êtes mon père, et aux vers vous êtes ma mère et ma sœur.*

Le cœur navré du saint martyr était en proie à de bien plus vives douleurs encore, lorsqu'il considérait cette marche funèbre de chrétiens traînés avec lui au supplice et à la mort.

Enfin ils arrivèrent au premier village iroquois, où ils furent reçus par une grêle de coups de bâtons, de massues, et de baguettes de fer. Respirant à peine, le Père fut traîné sur un échafaud où, après avoir subi de nouveaux tourments, il eut le pouce gauche coupé par un sauvage. "Je pris alors, dit il, ce pouce avec l'autre main, et je vous le présentai, ô Dieu vivant et véritable, en mémoire des sacrifices que, depuis sept ans, je vous offrais dans votre Eglise; mais un de mes compagnons m'avertit de ne pas en agir ainsi, dans la crainte que mes ennemis ne me le missent dans la bouche et ne me forçassent à le manger tout sanglant."

Des jours et des nuits sans fin s'écoulèrent ainsi dans d'inénarrables souffrances, presque sans aucune nourriture et sans sommeil.

"Une nuit, on nous réunit dans une cabane où les jeunes gens nous attendaient. Ils nous ordonnèrent alors de chanter, comme c'est l'usage des prisonniers, et nous nous mîmes à chanter *les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère*, (pouvions-nous chanter autre chose?). Au chant succéda le supplice ... Ils jetèrent sur moi des cendres chaudes et des charbons ardents.

"Avec des cordes, faites d'écorce d'arbres, ils me suspendirent par les bras à deux poteaux plantés au milieu de la cabane. Je m'attendais à être brûlé; car c'est la posture qu'ils donnent ordinairement à leurs victimes. Le Seigneur, pour me faire reconnaître que si jusque-là j'avais pu souffrir avec un peu de courage et de patience, je le devais non à ma propre vertu, mais à Celui qui *donne la force aux faibles*, m'abandonna pour ainsi dire à moi-même pendant ce nouveau tourment. Je poussai des gémissements (*car je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi*), et l'excès de mes douleurs me fit conjurer mes bourreaux de relâcher un peu mes liens; mais Dieu permettait, avec raison, que plus je faisais d'instances, plus ils me serrassent étroitement. Après environ un quart d'heure de souffrance, ils me détachèrent; sans cela je serais mort."

A tous ces tourments, venait se joindre à chaque instant l'appréhension de l'horrible supplice du feu. Enfin le Père fut relégué dans un village avec un autre prisonnier français, René Goupil, jeune chirurgien, d'une admirable piété, qui était venu en Canada pour se consacrer à l'œuvre des missions. Après tant de coups et de blessures, tant de jeûnes multipliés et de veilles continuelles, et surtout après tant de poignantes angoisses et de peines intérieures, n'étant plus occupés pour ainsi dire qu'à sentir leurs douleurs, les deux captifs exténués pouvaient à peine marcher ou se tenir debout. Leurs membres, qui n'étaient plus qu'une plaie, ne leur laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Enfin, réduits à la dernière extrémité, ils crurent pendant quelque temps que chaque jour allait être le dernier. Leur unique consolation, parmi tant de maux, était de se traîner péniblement sur une colline qui dominait le village, et dans cette solitude, loin du tumulte et des importunités, de répandre leurs âmes devant Dieu en de tendres épanchements, et de déposer à ses pieds leurs croix, leurs tristesses et les amertumes de leurs cœurs. Un jour qu'ils rentraient au village en récitant le chapelet de la Sainte-Vierge, un sauvage,

1. Dans une mission qui le fit pénétrer jusqu'au Saut-Sainte-Marie.

apercevant Réné, l'étendit mort à ses pieds d'un coup de hache.

A la vue du tomahawk ensanglanté, le Père Jogues se jette à genoux, ôte son bonnet, recommande son âme à Dieu, et attend le même sort; mais le sauvage lui ordonne de se relever.

Le cadavre de Réné fut traîné dans le village, abandonné aux chiens, puis jeté dans un torrent. A la première occasion favorable, le Père Jogues se mit à la recherche des restes de son infortuné ami, afin de lui donner la sépulture. "Je partis de bonne heure, dit-il, avec une bêche pour creuser une fosse; mais on m'avait enlevé mon frère. Je vais à l'endroit où il était. Je gravis la colline, au pied de laquelle coule le torrent; j'en descends, je parcours la forêt qui est de l'autre côté: tout est inutile.... Que de gémissements je poussai alors! Que de larmes, pendant que je vous adressais, ô mon Dieu, le chant des psaumes d'usage dans notre sainte Eglise, pour l'office des morts!

"Cependant après la fonte des neiges, j'appris de quelques jeunes gens qu'ils avaient vu les ossements épars du cadavre de ce Français. Je me transporte alors sur les lieux. Je recueille quelques os à demi rongés, restes des chiens, des loups et des corbeaux, et en particulier une tête brisée en plusieurs endroits. Je baise avec respect ces saintes reliques et je les cache en terre."

Resté seul au milieu des Iroquois, l'héroïque martyr eut à subir, pendant près d'une année encore, un esclavage mille fois pire que la mort. En proie à d'éternelles angoisses, objet du mépris de ses bourreaux, *lui dont le monde n'était pas digne*, mourant de faim et de froid, il ne fut plus bientôt qu'un squelette ambulant. La vie lui était un tourment, et *la mort un véritable gain.* Son unique refuge était la prière et la méditation des Saintes Ecritures. Tous les matins, dès qu'il pouvait s'échapper, il se retirait, à l'exemple du Sauveur, *sur la montagne*, au milieu de la forêt. Là, agenouillé aux pieds d'une grande croix qu'il avait tracée sur un gros arbre en lui enlevant son écorce, il passait la plus grande partie des journées dans l'oraison et l'union avec Dieu qu'il était seul à adorer et à aimer dans ces vastes déserts. Il fit même, malgré les rigueurs du froid, une retraite de quarante jours dans les bois.

"Que de fois, écrivait le sublime anachorète, *nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion*, non seulement de la Sion triomphante dans les cieux, mais de celle qui glorifie Dieu sur la terre? Que de fois, bien que *sur une terre étrangère nous avons chanté le cantique du Seigneur*, et nous avons fait retentir les forêts et les montagnes des louanges de leur Auteur, qu'elles n'avaient pas entendues depuis leur création! Que de fois j'ai gravé le nom de Jésus sur les arbres élevés des forêts, afin que les *démons qui tremblent en l'entendant prononcer* prissent la fuite en le voyant! Que de fois en découpant l'écorce, j'ai tracé sur les arbres, la très-sainte croix de mon Dieu, pour faire fuir ses ennemis, et que *par elle*, ô mon Seigneur et mon Roi, *vous régnassiez* au milieu des ennemis de la croix, les hérétiques et les payens, habitants de ces contrées, et sur les démons qui y dominent au loin."

Les habitants de la Nouvelle-Hollande, qui travaillaient depuis longtemps à sa délivrance, lui offrirent un jour les moyens de s'évader; mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, lorsqu'au lieu de saisir cette chance de salut avec empressement, il leur demanda quelques jours de réflexion. Car, ayant eu le bonheur de baptiser un bon nombre de captifs et d'enfants, il avait résolu de vivre et de mourir sur cette croix *où le Seigneur l'avait attaché.* Et ce ne fut qu'après s'être bien convaincu que sa présence ne serait d'aucune utilité à ses ennemis, qui venaient de former la résolution de le mettre à mort, qu'il se décida à prendre la fuite.

Enfin, après bien des dangers et des traverses, il aborda sur les côtes de la Bretagne, où il reçut l'hospitalité chez un paysan breton. Toute la famille fondit en pleurs au récit de ses infortunes, et le Père lui-même ne put retenir ses larmes lorsque les deux jeunes filles de la chaumière vinrent, en sanglotant, lui offrir un ou deux sous, leur unique trésor.

Son séjour en France fut à peine de quelques mois. Enivré de la folie de la croix, ce sublime insensé ne soupirait plus qu'après ses chères missions du Canada, n'avait d'autres désirs que d'y consommer son sacrifice. De retour dans la colonie, il fit, par l'ordre de ses supérieurs, trois voyages chez les Iroquois. Au dernier, il eut le pressentiment de sa mort. "*Ibo et non redibo;*" j'irai et je ne reviendrai pas, écrivait-il; mais je serais heureux si notre Seigneur voulait achever le sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que j'ai répandu sur cette terre fût comme les arrhes de celui que je donnerais de toutes les veines de mon corps et de mon cœur."

A peine arrivé chez les Iroquois, il fut dépouillé de ses vêtements, accablé de coups, et peu de temps après assommé à coups de hache à l'entrée d'une cabane (18 octobre 1646).

En parcourant la vie de ce grand crucifié de Jésus-Christ, ne croirait-on pas lire une page dérobée aux Actes des Martyrs? En lui revit tout entière la fraîcheur des anciens jours, de cette aurore du Christianisme, dont les premiers rayons resplendissent encore d'un éclat si radieux.

L'astre du nouveau martyr, à peine apparu au firmament de l'Eglise, ramena le printemps dans les sillons de la mission huronne.[1] Une

---

1. La Mère de l'Incarnation racontant la conversion des Hurons disait: "L'on attribue cette fécondité aux mérites et aux prières du R. P. Jogues, dont le sang répandu a été comme la semence de tant de généreux néophytes." (*Lettres Historiques*, 10 Sept. 1648.)

merveilleuse germination se révéla tout-à-coup et couvrit bientôt le sol, jusque-là si stérile, d'une riche floraison. Moins de deux ans après la mort du père Jogues, la nation entière avait embrassé la foi. Mais le ciel semblait craindre les orages pour la nouvelle moisson, car sans attendre la maturité, il voulut la cueillir encore en fleur, et la mettre à l'abri dans les célestes greniers.

La nation iroquoise, qui était en guerre depuis plusieurs années avec les tribus huronnes, avait enfin acquis sur elles, après bien des alternatives de succès et de défaites, une supériorité incontestable. Elle entreprit alors une dernière lutte d'extermination. Pendant l'hiver de 1649, une nombreuse armée d'Iroquois se présenta aux portes du village Saint-Ignace. Déjà l'année précédente, ils avaient détruit deux bourgades et massacré le P. Daniel. Le fort, attaqué à l'aube du jour avec une hardiesse et une habileté incroyables, fut emporté sans presqu'aucune résistance. Les Hurons ne soupçonnaient pas même la présence de l'ennemi et étaient plongés dans un profond sommeil. Le village fut livré aux flammes et tous les habitants, hommes, femmes, enfants furent passés par le fer, et le feu. Trois hurons seulement parvinrent à s'échapper demi-nus, et coururent à une lieue sur la neige et la glace donner l'alarme au village Saint-Louis.

Au milieu de la consternation générale, le cri de guerre des Iroquois retentit dans la forêt et glaça toutes les âmes d'épouvante. Les ennemis ne voulaient pas donner à leurs victimes le temps de se reconnaître. Ils cernèrent la place de tous les côtés et montèrent à l'assaut. Deux fois les guerriers hurons, qui se défendaient en héros, les repoussèrent avec pertes; mais enfin, écrasés par le nombre, ils tombèrent sous les débris des palissades. Les féroces vainqueurs pénétrèrent alors par toutes les brèches et firent un horrible carnage. Bientôt une colonne de fumée, qui s'éleva des cabanes en flamme, annonça la fatale nouvelle aux bourgades voisines.

Les Pères de Brebeuf et Lalemant se trouvaient alors au village Saint-Louis. Malgré les pressantes sollicitations des Hurons qui les suppliaient de prendre la fuite, ils aimèrent mieux se vouer à une mort certaine, plutôt que d'abandonner leur troupeau à l'heure du danger. Dans l'horreur de la mêlée, parmi les flèches et les balles, les couteaux et les tomahawks qui tournaient sur leurs têtes, les hurlements des vainqueurs et les lamentations des mourants, ils baptisent les catéchumènes et donnent l'absolution aux néophytes, les confirmant tous dans la foi. Chargés de liens avec les autres prisonniers, ils sont conduits sur les ruines fumantes du village Saint-Ignace pour y être torturés. On les accueille à leur arrivée par une grêle de coups de bâtons. Le Père de Brebeuf se jette à genoux au pied du poteau où il va être attaché, et comme autrefois l'apôtre Saint André à la vue de la croix après laquelle il soupirait depuis si longtemps, il l'embrasse avec amour et respect. Puis apercevant autour de lui une foule de chrétiens condamnés comme lui au supplice, il lève les yeux au ciel, et dans une fervente prière, adressée à Dieu, il les exhorte à souffrir courageusement en leur montrant les palmes qui les attendent là-haut. " Echon, [1] lui répondent les bons sauvages, notre esprit sera dans le ciel, lorsque nos corps souffriront sur la terre. Prie Dieu pour nous, qu'il nous fasse miséricorde, nous l'invoquerons jusqu'à la mort. "

Le caractère du P. de Brebeuf est unique par sa grandeur dans l'histoire de l'héroïsme en Canada. Nous avons assisté avec un frémissement mêlé d'horreur et d'inexprimable pitié au martyre du P. Jogues. Sa constance admirable dans les tourments, son héroïsme uni à une candeur et à une simplicité angéliques nous arrachent des larmes. Parfois cependant un soupir, un gémissement trahissent en lui les défaillances de la nature; c'est l'agneau résigné, mais suppliant, sous la griffe du tigre. Le P. de Brebeuf, au contraire, c'est le lion dans toute sa force et sa majesté. Chez lui, l'âme est tout entière souveraine et maîtresse de son enveloppe mortelle; l'humanité semble avoir perdu tous ses droits. Tandis qu'on suspend autour de son cou un collier de haches rougies,—qu'on l'enveloppe d'une ceinture d'écorce enduite de gomme et de résine enflammées,—qu'en dérision du baptême on lui verse de l'eau bouillante sur la tête, qu'on taille sur ses membres des lambeaux de chair qui sont grillés et dévorés devant lui,—qu'on lui perce les mains avec des fers rouges, qu'après lui avoir arraché la peau de la tête, on jette sur son crâne de la cendre chaude et des charbons embrasés,—que sa peau rôtie se fend en larges blessures rouges et sanglantes,—que le fer en feu siffle sur ses muscles agités de spasmes convulsifs et s'enfonce jusqu'aux os,—que de tout son corps carbonisé s'échappe une vapeur comme d'une chaudière en ébullition,—pas un cri, pas un soupir ne s'exhale de sa poitrine. Sa figure illuminée conserve l'expression d'une sérénité parfaite; et les jets de flamme, qui voltigent autour de sa tête, semblent déjà le couronner du nimbe mystique des bienheureux. Son regard, attaché au ciel, plonge au-delà des sphères visibles et paraît absorbé dans la contemplation d'une céleste vision; il l'abaisse de temps en temps sur ses bourreaux avec tant de calme et de fermeté qu'ils reculent d'effroi comme devant un être surnaturel. D'une voix forte et assurée, il leur annonce la vérité, et encourage les infortunés captifs qui partagent son supplice. Les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté, afin de le faire taire. Quelques

1. Nom que les sauvages donnaient au P. de Brebeuf.

hurons apostats joignent l'insulte à la férocité. « Tu nous as dit, Echon, s'écrient-ils, que plus on souffrait dans cette vie, plus la récompense serait grande dans l'autre. Remercie-nous donc, puisque nous embellissons ta couronne.

Exaspérés de ne pouvoir ni lui arracher le moindre signe de faiblesse, ni l'empêcher de parler, ils lui fendent la mâchoire en deux d'un coup de hache, lui coupent les lèvres, le nez, une partie de la langue, et lui enfoncent un fer rouge dans la bouche. Dans cet affreux état, il parlait encore par signe pour consoler et fortifier les autres captifs et surtout le P. Lalemant dont les soupirs lamentables, les plaintes déchirantes lui fendaient l'âme. Nature frêle et délicate, le P. Lalemant n'était qu'un faible enfant auprès du P. de Brebeuf, colosse doué d'une organisation physique exceptionnelle. C'était un spectacle navrant pour le vieux missionnaire de voir son jeune compagnon, qu'il aimait comme son enfant, se tordre dans d'intolérables douleurs. Au plus fort de ses tourments, il joignait les mains, levait les yeux au ciel, et poussait de profonds soupirs vers Dieu, en invoquant son secours. Ses bourreaux le couvrirent d'écorces de sapin et avant d'y mettre le feu le traînèrent devant le P. de Brebeuf; le jeune martyr se jeta à ses pieds, et se recommanda à ses prières en répétant les paroles de l'apôtre Saint Paul: "*Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.*"

Ivres de carnage et de sang, les Iroquois inventèrent contre lui des raffinements de cruauté dignes de l'enfer. Ils lui arrachèrent les yeux et mirent à la place des charbons ardents. Son supplice fut prolongé pendant un jour et une nuit entière; et ce ne fut que le lendemain de sa captivité, vers neuf heures du matin, que l'un d'eux fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de hache.

Le P. de Brebeuf avait cueilli sa couronne avant lui. Il rendit le dernier soupir après trois heures de tortures. Les barbares lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent entre eux, croyant ainsi s'incorporer une partie de son courage.[1]

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche de nous être arrêté trop longtemps devant cette douloureuse peinture. Le regard de l'historien ne se détache qu'à regret de ces scènes à la fois déchirantes et radieuses, surtout de cette majestueuse figure du P. de Brebeuf, qui rayonne d'une grandeur sans rivale, debout sur les cendres fumantes de la nation huronne. Il avait été le fondateur de cette petite église, et il en fut le dernier apôtre; après l'avoir tenue dans ses bras à son berceau, il l'ensevelit avec lui dans sa tombe. La mort du P. de Brebeuf, en effet, sembla creuser un abîme sous ses pas. Le vertige s'empara de la nation entière, saisie d'épouvante à la vue des cruautés inouïes des Iroquois. Elle se crut perdue. S'imaginant toujours voir derrière elle le fantôme implacable de son ennemi, elle se dispersa dans les bois où la famine, la guerre, l'épidémie s'acharnèrent à ses pas, et décimèrent ses tristes débris.

Ainsi fut anéantie cette petite chrétienté, enfantée avec tant de douleurs et de larmes, au moment même où elle croissait en grâce et donnait les plus belles espérances. Le Sauveur, au jour de sa visite, n'avait eu qu'une couronne d'épine à poser sur le front de sa nouvelle épouse. Mais la jeune néophyte s'était montrée digne de son bien-aimé; agenouillée et soumise, elle l'avait reçue de ses mains en la baisant avec amour. Elle gravit courageusement tous les dégrés de la souffrance, cette autre échelle de Jacob qu'avaient montée, les premiers, ses glorieux missionnaires. Aussi lorsqu'ils la déposèrent, toute meurtrie et sanglante, au pied du trône de Dieu, sa couronne d'épines avait fleuri sur son front et était devenue la couronne de rose des martyrs.

Selon les vues humaines, les désastres qui avaient englouti la mission des Hurons, avaient détruit en grande partie l'œuvre si laborieusement élaborée de la civilisation et de la conversion des sauvages. Mais ce qui paraissait la tempête n'était que le souffle de l'Evangile. Les faibles débris des Hurons, échappés à la mort, en se dispersant de tous côtés, allèrent déposer les premiers germes de la foi chez plusieurs nations, et jusqu'au milieu de leurs mortels ennemis. Ainsi Dieu se plaît à confondre la sagesse de l'homme; ses plus beaux édifices surgissent des ruines; et c'est au moment même où toute vie paraît éteinte pour jamais, que l'oiseau de l'espérance chante sur les décombres l'hymne de la résurrection.

Lorsque les missionnaires, bien des années plus tard, pénétrèrent dans les villages iroquois, ils furent ravis d'admiration d'entendre retentir la forêt des chants sacrés de l'Eglise. C'étaient quelques familles huronnes qui, pour charmer leur exil, psalmodiaient, dans leurs rudes cantiques, les hymnes de Sion. « Je ne pouvais m'empêcher de verser des larmes, dit un des missionnaires, en voyant ces pauvres exilés si fervents, et si constants dans la foi. » Ils avaient formé, au milieu de la gentilité, une colonie chrétienne, et quoique privés de tout secours religieux, ils avaient conservé toutes leurs pieuses habitudes. « Les chants sacrés, la prière en commun, l'enseignement de la doctrine chrétienne se perpétuèrent dans les familles. Ces bons néophytes ne se contentaient même pas d'entretenir parmi eux ces pieux sentiments; ils avaient le zèle de la foi et cherchaient à la répandre.

1. On conserve encore, chez les Dames Hospitalières de Québec, le crâne du P. de Brebeuf, enchâssé dans le socle d'un buste d'argent, qui fut envoyé au Canada par la famille de l'illustre martyr, dans le but d'y renfermer cette précieuse relique.

"Un de ces chrétiens, vieillard d'une foi éprouvée, qui avait autrefois reçu le P. Lemoine dans sa cabane, avait sanctifié toute sa famille, et converti bien des payens. Privé depuis vingt ans de l'assistance d'un prêtre, il demandait toujours à Dieu de ne pas mourir sans confession. Il fut exaucé! En voyant le P. Frémin, il s'écria: " Enfin le bon Dieu m'a exaucé; confesse-moi et je meurs content. [1]

Nous sommes entrés dans ces détails au sujet de la mission des Hurons, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, elle offre dans un cadre restreint, le tableau complet des origines chrétiennes parmi les sauvages.

Toutefois l'histoire de l'apostolat indien ne révèle qu'un côté du plan divin dans la fondation de la Nouvelle-France. Ce n'est, pour ainsi dire, que le rayonnement de la pensée providentielle qui présidait à la naissance d'une nation chrétienne. Nous avons déjà vu quels purs éléments avaient été réunis pour en former le premier noyau; quels hommes choisis la main divine avait groupés autour de Champlain.

Depuis le jour où le Verbe de Dieu s'est associé une Vierge dans l'œuvre de la rédemption du monde, rien de grand ne s'opère dans l'Eglise sans l'intervention de la femme. Elle apparaît à l'origine de toutes les sociétés chrétiennes, exerçant une puissance inconnue aux âges païens. Car, de même que Dieu, le christianisme est amour; et nulle part sur la terre le fleuve de l'amour ne jaillit avec tant d'abondance que du cœur de la femme; aussi est-ce sur ses genoux que le christianisme est venu déposer les générations naissantes pour les abreuver du lait de cet amour, après l'avoir purifié et sanctifié.

Tel est le secret de la grandeur et de la puissance de la femme chrétienne.

Les artistes représentent le manteau d'azur de la Reine du ciel tout parsemé d'étoiles: n'est-ce pas l'emblême de cet essaim de vierges et de femmes héroïques qui forment son cortége? Toutefois en faisant asseoir la femme à côté de l'homme sur le trône de la vertu, le christianisme ne l'a pas arrachée au foyer domestique. Son triomphe est d'avoir brisé ses chaînes et de les avoir ensuite tressées en couronne sur sa tête. D'esclave de la famille, il l'en a fait la reine. Son action sur la société est tout intérieure, comme sa gloire; l'éclat n'en pénètre au dehors qu'à travers le voile du sanctuaire domestique. C'est la vie humble, cachée, invisible, mais toute-puissante de Marie dans l'Evangile. Parfois seulement, aux jours suprêmes, elle apparaîtra au premier rang pour le salut des peuples. Elue de Dieu dans le palais ou sous le chaume, elle portera alors le bandeau royal ou la houlette, et s'appellera Hélène ou Geneviève de Paris; Clotilde, Blanche de Castille ou Jeanne d'Arc. Autour du berceau du peuple canadien, un cercle de vierges et d'héroïnes la saluera, avec Bossuet, du nom de Thérèse de la Nouvelle-France.

C'est cette Mère de l'Incarnation, dont le nom béni s'est déjà rencontré plus d'une fois sous notre plume, et qui fut la première en date comme en génie et en sainteté à la tête de cette armée d'épouses du Christ qui vinrent dresser leurs tentes dans les bois, au milieu des sauvages du Canada. Jalouses des grands travaux des missionnaires, ces saintes femmes ne voulurent pas se montrer moins fortes et moins généreuses, et laisser les hommes cueillir seuls les palmes du sacrifice. A peine, en effet, la colonie avait-elles pris naissance et ouvert les portes des missions, qu'un long murmure partit des divers points de la France. C'était le signal du départ de ces colombes du Seigneur, qui, emportées par le souffle de l'apostolat, s'élevaient du sein des cloîtres et des cités et venaient s'abattre sur nos rivages. Rien ne put effrayer leur charité; ni la vaste étendue des mers, ni les récifs inconnus, ni l'horreur des tempêtes, ni les glaces des hivers, ni la crainte des plus affreux supplices. Elles s'avancent sur les montagnes de l'océan, et viennent bâtir leurs nids féconds dans les cavernes des serpents et des ours. Enfants des bois, quels ne furent pas votre étonnement et votre admiration en voyant ces timides vierges affronter tant de périls par dévouement pour vous, par amour pour vos âmes! Et toi, petite église naissante du Canada, lève-toi, étends les bras, *et regarde autour de toi;.... tes filles viendront de toutes parts. Alors tu verras et ton cœur admirera et sera inondé de délices.... Elles volent comme des nuées et comme des colombes.... et peupleront tes lieux déserts.... parce que le Seigneur a mis en toi ses complaisances.... et que tu donneras naissance à un grand peuple.* [1]

La charité incomparable de tant d'illustres servantes de Dieu s'est réunie dans une seule âme; l'éclat de tant de vertus a brillé dans une même vie.

L'histoire de la Mère de l'Incarnation nous montrera quelle charité, quel amour du sacrifice et de l'immolation, quelle énergie morale, quelle persévérance, il avait fallu à cette courageuse femme, et à ses compagnes, pour venir s'exiler, sous un ciel nouveau, et consumer leur vie parmi les peuplades les plus féroces de l'univers, afin de les amener aux pieds de Jésus-Christ, après les avoir enchaînées par les liens de l'amour divin. Nous verrons la Mère de l'Incarnation initiée d'abord, d'une manière providentielle, à sa carrière apostolique, conduite comme par la main à travers tous les états de la vie, fille, femme, mère, veuve, novice, religieuse, nous la verrons depuis le jour où, abordant la terre du Canada, elle se prosterne et

1. Le R. P. Martin.

1. Isaïe, LX et suiv.

l'embrasse avec transport, jusqu'au jour où trente-trois ans plus tard, elle rend son âme à Dieu, déployant sans cesse le même héroïsme, servant les barbares, instruisant les colons, s'agenouillant aux pieds des petites sauvagesses, les nettoyant, les catéchisant et ouvrant leurs âmes aux lumières du ciel.

Les peuples sauvages, témoins de cette charité de la Mère de l'Incarnation et de ses sœurs, se sentent attirés par un charme invisible et apprivoisés. Accoutumés aux mœurs les plus cruelles, ignorant même le nom de la pitié, ils voient ces créatures célestes essuyer leurs larmes, vêtir leur misère, panser les plaies de leurs âmes en même temps que celles de leurs corps; ils sont ravis, le ciel s'ouvre à leurs yeux, ils croient voir les anges descendus d'en-haut, ils se jettent à genoux, baisent les pans de leurs robes, et adorent Dieu qu'ils voient si ostensiblement en elles.

On n'est pas étonné après cela de voir la solitude fleurir de toutes parts, et une Jérusalem nouvelle sortir du désert. En peu d'années, plus de cinquante mille sauvages furent évangélisés, et plusieurs milliers d'entre eux reçurent le baptême.

Toutefois la Providence ne bâtissait pas sur eux l'avenir de sa nouvelle Eglise. Elle ne faisait que glaner, en passant, sa gerbe d'élus au milieu de ces races aborigènes destinées à s'éteindre peu-à-peu. A côté d'elles, grandissait la colonie canadienne, héritière future de leurs dépouilles, et dont elle surveillait la mâle éducation.

Nous allons maintenant étudier son action sur ce petit peuple qui sera plus tard la nationalité la plus vivace de l'Amérique, en même temps que le héraut de la vérité sur ce continent. Nous allons voir quelle sève immortelle elle infiltrait au cœur de cet élément français, trempé dans la souffrance et le travail.

Pour ne pas entrer dans des détails qui dépasseraient les limites d'une simple introduction, nous nous contenterons d'indiquer, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, cette nouvelle phase de notre histoire; et nous essayerons de la résumer, dans un fait caractéristique, qui, mieux qu'aucun commentaire, nous fera connaître la situation morale qui nous occupe. Nous choisirons, entre mille, un de ces traits d'héroïsme qui révèle à lui seul l'espèce de transfiguration qui s'opérait sous l'action religieuse.

En parcourant cette époque de nos annales, l'exemple le plus frappant qui s'offre tout d'abord, comme type de grandeur d'âme et d'élévation morale, c'est l'épisode de Daulac et de ses compagnons, de ces vaillants soldats, suscités par l'enthousiasme religieux, qui sauvèrent la colonie au dépens de leur vie, et auxquels il n'a manqué qu'un Homère pour inscrire leur exploit à côté de tout ce que l'antiquité a célébré de hauts faits et d'actes de dévouement.[1] Cette expédition de quelques représentants de la civilisation, marchant contre la barbarie après s'être armés au pied des autels, semble un épisode renouvelé du temps des croisades.

On était au printemps de l'année 1660. La colonie était presque épuisée après un demi-siècle de luttes sanglantes contre les Iroquois. Les succès réitérés de ces féroces ennemis avaient tellement accru leur audace qu'elle leur avait inspiré le projet d'exterminer jusqu'au dernier Français. Cette nouvelle répandit la terreur et la consternation parmi tous les colons. On crut que tout était perdu. Le pays, en effet, semblait sur le penchant de sa ruine. L'ennemi était déjà aux portes; chaque jour des escarmouches annonçaient sa présence. Dans chaque village, on érigea des forts, ou on restaura les anciens; on se barricada dans toutes les maisons. A Montréal, à Québec, aux Trois-Rivières, on multiplia les moyens de défense.

En ce moment critique, une poignée de braves résolut de se dévouer pour la patrie en danger. Montréal était l'avant-poste de la colonie: c'est là qu'ils se réunirent.

Par une matinée du mois d'avril de la même année, l'église de Villemarie[1] présentait le spectacle le plus attendrissant. Seize braves colons, entourés de leurs familles en pleurs, ayant à leur tête un jeune militaire du nom de Daulac, s'agenouillaient à la table sainte. Ils venaient de prendre la résolution de sacrifier leur vie pour sauver la colonie, Après avoir fait leurs testaments, et s'être confessés, ils étaient venus se nourrir du pain des forts et jurer au pied des saints autels de rester fidèlement unis jusqu'à la mort et de ne jamais demander quartier. Certains de ne plus revoir leurs foyers, ils serrèrent une dernière fois, entre leurs bras, tout ce qu'ils avaient de cher ici-bas, et s'éloignèrent accompagnés des larmes et des bénédictions de ceux pour qui ils allaient mourir.

Ils arrivèrent le premier mai suivant au pied du Saut-des-Chaudières, situé sur la rivière des Outaouais. Un fort y avait été construit l'automne précédent par les Algonquins. Ce fort avait le double désavantage d'être éloigné de l'eau, et dominé par une colline. Les Français prirent cependant le parti de se retrancher derrière ce faible rempart formé d'une simple palissade en partie détruite, et d'y attendre les Iroquois qui devaient suivre cette voie au retour de leurs chasses d'hiver dans les forêts du nord.

Après quelques jours d'attente, ils virent venir à eux une troupe de sauvages, qu'ils reconnurent bientôt pour des amis. C'était quarante guerriers

---

1. Certaines pages de l'histoire du Canada semblent le récit renouvelé des commencements héroïques de Rome au milieu des tribus latines; l'expédition de Daulac rappelle à s'y méprendre le dévouement des Coclès et des Curtius. (E. Rameau, *La France aux Colonies*.)

1. C'est le nom primitif que la piété des fondateurs avait donné à Montréal.

de cette nation huronne, dont nous avons raconté les touchantes infortunes et dont quelques débris s'étaient réfugiés près de Québec. Ils étaient commandés par un vieux héros chrétien de la même nation, nommé Anahotaha. Un fameux chef algonquin, suivi de six de ses guerriers, s'était joint à eux aux Trois-Rivières; et ils venaient tous demander la faveur de combattre à leurs côtés contre l'ennemis commun, et de verser leur sang avec eux.

Le lendemain de leurs arrivée, qui était un dimanche, deux hurons, envoyés en éclaireurs, rapportèrent qu'ils avaient vu cinq Iroquois qui marchaient aussi à la découverte dans la direction du camp. On tint aussitôt conseil, et il fut décidé qu'on élèverait, le lendemain, une seconde palissade autour de la première.

C'était vers le soir. En attendant l'heure du souper, pendant que les chaudières bouillaient au-dessus des feux du bivouac, la petite armée, groupée à l'entrée du fort, récitait en commun la prière du soir. La voix grave et solennelle de Daulac s'élevait au milieu du silence de la troupe et du désert, et, par intervalles, un long murmure se prolongeait au loin, emporté par la rafale sous les voûtes des bois: c'était le concert de toutes les voix de l'armée mêlée au sourd grondement de la chûte et qui répondaient en chœur à la prière. Tout-à-coup des hurlements épouvantables, accompagnés de décharges de coups de fusils, interrompirent cette imposante cérémonie; et l'on vit apparaître une flottille de canots sauvages, portant deux cents chasseurs iroquois, qui descendait la rivière. Les alliés n'eurent que le temps de leur répondre et de se retirer précipitamment dans l'intérieur du fort pour se préparer à la défense.

Un des chefs iroquois mit pied à terre, et déposant ses armes sur le rivage, il s'avança jusqu'à la portée de la voix, et demanda à quelle nation appartenait les guerriers qui défendaient le fort. " Ce sont des Français, des Hurons et des Algonquins, leur répondit-on ; si notre frère l'Iroquois veut entendre des paroles de paix, qu'il aille camper avec ses guerriers de l'autre côté de la rivière." Les alliés espéraient par ce stratagène gagner assez de temps pour compléter leurs travaux de fortification. Mais les Iroquois ne se laissèrent pas prendre à ce piége et commencèrent immédiatement à dresser une palissade en face du camp. La lutte allait donc devenir inévitable. Les alliés profitèrent des quelques heures de répit qui leur restaient pour se fortifier de leur mieux, coupant des pieux, consolidant les endroits les plus faibles, entrelaçant les palissades de branches d'arbres et remplissant les intervalles de terre et de pierre, tout en ayant le soin de ménager des meurtrières de distance en distance. Les ouvrages n'étaient pas encore terminés que les ennemis montèrent à l'assaut en poussant, selon leur habitude, leur terrible cri de guerre. Les assiégés se défendirent avec une bravoure sans égale. A chaque meurtrière étaient postés trois tireurs qui décimaient les rangs des Iroquois en dirigeant sur eux un feu continuel. Tout étonnés de rencontrer une aussi vigoureuse résistance, ils commencèrent à plier, mais confus de se voir repoussés par une poignée d'hommes, ils s'élancèrent de nouveau à l'attaque. D'autres décharges aussi bien dirigées que les premières les accueillirent. Un grand nombre furent tués, un plus grand nombre blessés, et le reste, saisi de frayeur, prit la fuite en désordre, sans que les assiégés eussent à déplorer la perte d'un seul homme. Quelques-uns des alliés sautèrent par-dessus les remparts, allèrent couper la tête d'un chef iroquois qui avait été tué durant le combat, et l'érigèrent en trophée sur la palissade au bout d'un pieux.

Cette première victoire enflamma l'enthousiasme des vainqueurs ; ils se jetèrent à genoux pour en remercier le ciel, et reprirent avec une nouvelle ardeur leurs travaux de défense, décidés plus que jamais à combattre jusqu'au dernier soupir. Les ennemis, revenus de leur première frayeur, tinrent conseil et députèrent quelque-uns d'entre eux pour aller demander du secours à la grande armée iroquoise alors cachée en embuscade dans les îles du Richelieu, et attendant le moment favorable pour envahir la colonie.

Cependant le fort fut investi de tous les côtés, et, durant sept jours et sept nuits, les alliés soutinrent le feu continuel que les Iroquois ne cessèrent de diriger contre eux dans la crainte de les voir s'échapper. Ils brisèrent les canots d'écorce des Français, qui avaient été abandonnés à quelque distance du fort, et en firent des flambeaux pour mettre le feu aux palissades; mais toutes leurs tentatives furent inutiles; car le feu des assiégés était toujours si bien nourri qu'ils ne purent jamais en approcher.

Un deuxième assaut plus furieux que le premier fut donné contre la place, mais il fut repoussé avec une telle vigueur que l'ennemi n'osa plus revenir à la charge. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir par la force ouverte, les Iroquois tentèrent alors d'employer la ruse. Connaissant l'inconstance des sauvages, ils feignirent de vouloir faire la paix. En effet, les Hurons, commencèrent à hésiter ; mais les Français connaissaient trop bien la perfidie des Iroquois pour se laisser leurrer par ces belles promesses ; ils demeurèrent inébranlables. Ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir de la ruse, car, pendant qu'on cherchait à attirer leur attention d'un côté, une bande d'Iroquois se glissaient secrètement derrière eux et s'avançaient déjà pour les surprendre.

Il est impossible de peindre toutes les souffrances qu'eurent à endurer les courageux défenseurs du fort pendant tout le temps que dura le siége. Le froid, la faim, la soif, l'insommie les tourmentèrent plus encore que les Iroquois.

Pendant les courts instants de sommeil qu'ils pouvaient prendre entre les veilles de nuit, ils étaient obligés de coucher à la belle étoile, sur la terre glacée, au milieu des balles qui sifflaient sans cesse autour de leur tête. Mais leur tourment le plus cruel provenait de la disette d'eau; elle devint si grande qu'ils se virent réduits à avaler toute sèche la farine de maïs qui leur servait de nourriture. Ils avaient découvert un peu d'eau boueuse dans un trou de la palissade, mais à peine y en avait-il suffisamment pour que chacun d'eux put y tremper ses lèvres. Lorsqu'ils ne pouvaient plus résister aux tortures de la soif, un petit détachement, protégé par quelques tireurs, faisait une sortie et allait puiser un peu d'eau à la rivière; mais leurs chaudières étant tombées dès le premier jour entre les mains des ennemis, ils ne pouvaient en rapporter qu'une petite quantité à la fois. Pour comble de malheur, les Hurons et les Algonquins n'ayant pas eu la prudence de ménager suffisamment leurs munitions, elles vinrent à leur manquer. Les Français leur en fournirent pendant quelque temps; mais les leurs finirent aussi par devenir rares. Au milieu de tant de fatigues et d'angoisses, ces héros chrétiens puisaient, dans la prière, une force et un courage toujours renaissants. " Car dès que l'ennemi faisait trève, dit la Mère de l'Incarnation, [1] ils étaient à genoux, et sitôt qu'il faisait mine d'attaquer, ils étaient debout les armes à la main. "

Une semaine entière s'était écoulée ainsi, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup une immense clameur dans le camp ennemi. Toute la forêt retentit en même temps de hurlements sauvages et d'innombrables décharges de coups de fusils, qui, multipliés par les échos, produisirent mille bruits et des roulements de tonnerre capables de glacer d'épouvante les cœurs des plus intrépides. Chaque arbre semblait avoir soudain donné naissance à un ennemi. Les Iroquois saluèrent par de longues salves l'arrivée de plus de cinq cents de leurs guerriers. Tous les assiégés se jetèrent à genoux pour recommander leur âme à Dieu, et se préparer à la lutte suprême. Alors le grand chef huron Anahotaha adressa à tous les Saints cette prière que nous empruntons avec toute sa naïveté au récit de la Mère de l'Incarnation: " Vous scavez, ô bienheureux habitans du ciel ce qui nous a conduit icy: Vous scavez que c'est le désir de réprimer la fureur de l'Hiroquois, afin de l'empêcher d'enlever le reste de nos femmes et de nos enfans, de crainte qu'en les enlevant ils ne leur fassent perdre la foy et ensuite le paradis, les emmenant captifs en leur païs. Vous pouvez obtenir notre délivrance du grand Maître de nos vies, si vous l'en priez tout de bon. Faites maintenant ce que vous jugerez convenable, car pour nous, nous n'avons point d'esprit pour scavoir ce qui nous est le plus expédient. Que si nous sommes au bout de notre vie, présentez à notre grand Maître la mort que nous allons souffrir en satisfaction des péchez que nous avons commis contre sa loy, et impétrez à nos pauvres femmes, et à nos enfans la grâce de mourir bons chrétiens, afin qu'ils nous viennent trouver dans le ciel. "

Telle avait été la vigueur de la défense que les Iroquois, malgré leur supériorité numérique, n'osèrent monter à l'assaut. Ils investirent de nouveau la place, et firent pleuvoir une grèle de projectiles contre les meurtrières. Les assiégés n'avaient plus un instant de repos, et ils étaient tourmentés par une soif toujours de plus en plus ardente. Les sauvages surtout devinrent si exténués qu'ils commencèrent à perdre courage, et songèrent à se rendre.

Ils chargèrent de présents un prisonnier iroquois, et le firent accompagner dans le camp des ennemis par deux de leurs chefs. Ceux-ci furent accueillis par de grandes acclamations, et en même temps quelques Hurons apostats, réfugiés parmi les Iroquois, s'avançèrent vers la palissade pour engager leurs compatriotes à se rendre, leur représentant que c'était le seul moyen d'échapper à la mort. Malheureusement plusieurs Hurons se laissèrent gagner par ces perfides promesses, et malgré toutes les représentations des Français et les sanglants reproches d'Anahotaha, ving-quatre d'entre eux s'élancèrent par-dessus la palissade. Les cris de triomphe redoublèrent, et les Iroquois, instruits désormais de la faiblesse de la garnison qui ne comptait plus que quatorze Hurons, quatre Algonquins et les dix-sept Français, crurent en faire une proie facile. Il s'avancèrent hardiment pour les faire prisonniers; mais les assiégés firent feu sur les plus avancés et en étendirent un grand nombre morts sur la place; le reste prit le fuite.

Honteux de se voir tant de fois vaincus par une poignée d'hommes, les Iroquois, ne respirant plus que la rage de la vengeance, et vociférant d'affreux hurlements, s'élancèrent tous à la fois à travers les balles. Les Français en firent un horrible carnage, mais ne purent les empêcher de s'avancer jusqu'au pied de la palissade, où ils se cramponnèrent à l'abri des meurtrières et se mirent à couper les pieux à coups de hache. Dans l'impossibilité où l'on était de les y atteindre, Daulac imagina de remplir de poudre plusieurs canons de fusils, d'y mettre le feu et de les jeter parmi les assiégeants pour les faire éclater au milieu d'eux. Cet expédient ayant assez bien réussi, il ajusta une fusée à un baril de poudre et le lança par-dessus la palissade. Par malheur, le projectile fut arrêté par une branche et retomba dans l'intérieur du fort où il fit explosion, tuant les uns, blessant les autres, et mettant presque tout le reste hors de combat en leur brûlant la vue, ou les étouffant dans la fumée. En entendant le bruit de la détonation,

1. **Lettres Historiques de la Mère de l'Incarnation.**

les Iroquois comprirent tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la confusion produite par cet accident, et s'emparèrent des embrasures, d'où ils firent un feu écrasant sur les derniers défenseurs. Ceux-ci se battirent jusqu'à la fin comme des lions. Ils inspiraient une telle frayeur à l'ennemi qu'il n'osait pénétrer dans la place. Ces hommes aux figures haves, aux regards illuminés par l'ardeur du combat leur paraissaient comme des fantômes dont ils tremblaient d'approcher.

Cependant Anahotaha blessé bondissait de toutes parts, assommant tous ceux qui s'avançaient jusqu'à la portée de son tomahawk.

—" Rends-toi, si tu veux sauver ta vie, " lui cria un de ses neveux transfuge chez les Iroquois.

—" J'ai juré ma parole aux Français, répond le héros chrétien, je meurs avec eux ; " et il tombe frappé à mort.

—" Mets-moi la tête sur les charbons, murmure-t-il à un de ses compagnons en se traînant vers le feu, l'Iroquois n'aura pas ma chevelure. "

Cependant des morceaux de cadavres jonchaient tout l'extérieur du camp; les Iroquois s'en servirent pour escalader la palissade, et massacrèrent les derniers braves qui, sourds à toute proposition, voulaient mourir les armes à la main. Un moment auparavant, un Français, par un sentiment de pitié malentendue, assomma à coups de hache ceux de ses compagnons blessés qui respiraient encore, afin de leur épargner les tortures que leur réservaient leurs féroces vainqueurs. Quatre Français seulement et quatre Hurons tombèrent vivants entre leurs mains.

Les Iroquois furent terrifiés de leur victoire ; en comparant le nombre de leurs morts et celui de leurs victimes, ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Comment un si petit nombre d'hommes, exténués de fatigues, mourants de soif, privés de nourriture, avaient-ils pu soutenir une lutte aussi longue et aussi acharnée sans prendre un instant de repos ? Cette résistance était pour eux un mystère.

Après avoir assouvi leur vengeance sur deux blessés français qui avaient conservé un souffle de vie, ils prirent le chemin de leurs villages, n'osant aller attaquer un pays peuplé de tels héros.

Lorsqu'on apprit les détails de cette sanglante tragédie par des captifs hurons, qui avaient réussi à s'échapper, un long cri de deuil s'éleva dans toute la colonie.

Mais la nation canadienne était sauvée : ses défenseurs étaient tombés ensevelis dans leur triomphe.

Voilà les hommes que la religion avait formés ; voilà le peuple canadien, tel que l'avaient fait les missionnaires martyrs et l'éducation religieuse.

Cette société naissante, nous l'avons étudiée dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon. Nous avons admiré l'organisation vigoureuse de cette race en qui nous avons vu circuler un sang virginal et une foi sans mélange. Nous nous sommes extasiés devant cette transformation merveilleuse qui s'était opérée sous l'action de l'Eglise.

Nous pourrions pousser plus loin cette étude, suivre la Nouvelle-France dans sa carrière, indiquer à grands traits l'accroissement de sa puissance matérielle, morale et intellectuelle, et montrer surtout le développement de ses superbes institutions, qui font aujourd'hui sa force et sa gloire. Mais cette courte esquisse suffit pour faire voir ce qu'était devenue cette société façonnée par la main de Dieu.

Après avoir médité l'histoire du peuple canadien, il est impossible de méconnaître les grandes vues providentielles qui ont présidé à sa formation ; il est impossible de ne pas entrevoir que, s'il ne trahit pas sa vocation, de grandes destinées lui sont réservées dans cette partie du monde.

La mission de la France américaine est la même, sur ce continent, que celle de la France européenne sur l'autre hémisphère. Pionnière de la vérité comme elle, longtemps elle a été l'unique apôtre de la vraie foi dans presque toute l'Amérique du Nord.

Depuis son origine, elle n'a cessé de poursuivre fidèlement cette mission ; et aujourd'hui elle envoie ses missionnaires et ses évêques jusqu'aux extrémités de ce continent. C'est de son sein, nous n'en doutons pas, que doivent sortir les conquérants pacifiques qui, en se liguant avec les légions d'apôtres répandues aujourd'hui sur tout cet hémisphère, ramèneront sous le joug du catholicisme les peuples égarés du Nouveau-Monde. Loin de douter de son avenir, comme quelques hommes de peu de foi, loin de trembler devant le flot des races étrangères qui semble menacer de la déborder de toutes parts, nous avons l'intime conviction qu'elle continuera de grandir, qu'elle conservera sa langue, ses institutions et sa foi, et qu'elle n'est qu'à l'aurore de l'ère de prospérité qui va s'ouvrir devant elle.

Messagère de l'Evangile, elle portera au loin la bonne nouvelle, et secondée par les races celtiques du midi, elle promènera le drapeau de Jésus-Christ de l'un à l'autre océan.

Ici, comme en Europe, et plus vite encore qu'en Europe, le protestantisme se meurt. Fractionné en mille sectes, il tombe en poussière, et va se perdre dans le rationalisme. Bientôt,—pour nous servir d'une expression du Comte de Maistre,—l'empire du protestantisme, pressé du côté du Golfe Mexicain et du Saint-Laurent, fendra par le milieu ; et les enfants de la vérité, accourant du nord et du midi, s'embrasseront sur les rives du Mississipi, où ils établiront pour jamais le règne du catholicisme.

INDICATIONS DES OUVRAGES CITÉS

DANS LA VIE DE LA MERE DE L'INCARNATION.

---

1. *La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par le R. P. Dom Claude Martin, Paris, 1677, in-4o. 760 pages.

A deux époques différentes, les directeurs de la Mère de l'Incarnation, afin de mieux juger de ses dispositions intérieures, lui ordonnèrent d'écrire tout ce qui s'était passé en elle depuis son enfance. La première de ces Relations date de l'année 1633; elle l'écrivit pour obéir au R. P. George de la Haye. La seconde fut écrite en 1654, par l'ordre du R. P. Jérôme Lalemant, pendant que la Révérende Mère était au Canada. Ce sont ces deux Relations qui ont été recueillies par son fils, et qui forment l'ouvrage de Dom Claude Martin. Il y a ajouté, sous le titre d'Additions, tout ce qu'il connaissait lui-même touchant la vie de sa mère.

Nous ferons remarquer ici, pour l'intelligence des citations que nous tirerons des écrits de la Mère de l'Incarnation, que, lorsqu'elle rend compte des opérations de Dieu dans son âme, elle emploie parfois des expressions surannées qui, à son époque, pouvaient être correctes, mais qui aujourd'hui n'auraient pas tout à fait la même valeur dans le langage théologique.

2. *Lettres Spirituelles et Historiques de la Mère de l'Incarnation*, Paris, 1681, in 4o. 675 pages.

3. *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, par le R. P. de Charlevoix. Paris, 1724, in-12.

Dans cette histoire, l'auteur a passé légèrement sur les faits historiques, et s'est attaché presqu'exclusivement à raconter la vie intérieure de la Mère de l'Incarnation. Ce livre nous a été très-utile pour la partie mystique de notre travail.

4. *Les manuscrits du monastère des Ursulines de Québec.*

Nous offrons ici nos remercîments aux Dames Ursulines, qui nous ont communiqué tous les documents nécessaires à notre ouvrage, et nous ont aidé dans nos recherches avec une bienveillance que nous n'oublierons pas.

5. *Les Relations des Jésuites*, Québec, 1858, 3 vol. gr. in-8o.

6. *L'Histoire des Ursulines de Québec*, Québec, 1863-4, vol. 1 et 2, in-8o.

7. *Cours d'Histoire du Canada*, par M. L'Abbé Ferland, Québec, 1861, vol. 1, in-8o.

8. *Vie des premières Ursulines de France*, par M. Charles Sainte-Foi, Paris, 1856, in-12.

9. *Life of Madame de la Peltrie*, New-York, 1859, in-12.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Si nous donnons à la Mère de l'Incarnation et à d'autres personnages, dont il est parlé dans cette *Histoire*, le titre de *vénérable* ou de *saint*, nous déclarons que c'est uniquement pour nous conformer à l'usage reçu parmi les fidèles, qui donnent quelquefois cette qualification aux personnes d'une piété universellement reconnue; et qu'en cela nous n'avons eu nullement intention de prévenir le jugement de l'Eglise.

HISTOIRE

DE LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

PREMIERE EPOQUE

VIE DOMESTIQUE

1599-1631

—

CHAPITRE PREMIER

Ancêtres de la Mère de l'Incarnation—Son enfance—Sa jeunesse.

Il existe, au centre de la France, une contrée charmante entre toutes celles qui l'environnent, et dont le nom seul réveille d'agréables souvenirs. Le doux pays de la Touraine, qui fut le berceau de plusieurs familles de la Nouvelle-France, a de tout temps été célèbre par la fertilité de ses vastes prairies, la richesse de ses vignobles, la douceur de son climat et l'aménité de ses habitants. Arrosées par l'un des plus beaux fleuves de la France, ses campagnes sont émaillées de riants bocages et de villages pittoresques qui s'élèvent au bord des vallées, ou couronnent les collines dont les courbes harmonieuses se prolongeant au loin jusqu'à l'horizon, encadrent tout le paysage dans un cercle de gracieuses ondulations.

Les grands seigneurs du royaume, attirés par la beauté du pays, aimèrent de tout temps à y fixer leur séjour; et l'on voit encore aujourd'hui surgir, du sein des massifs de verdure, les tourelles élancées de leurs antiques châteaux. Longtemps aussi les rois de France tinrent leur cour dans la capitale de cette province, qui a été surnommée *le jardin de France et le plaisir des roys.* [1]

La ville de Tours est assise, au milieu de cette belle contrée, sur la rive gauche de la Loire, dont le cours sinueux serpente à travers la plaine, en se dirigeant de l'orient à l'occident.

C'est dans cette ville que vivait, vers la fin du seizième siècle, une de ces familles patriarcales, à la piété solide et aux mœurs austères, que le christianisme seul peut former, et d'où sont sorties ces fortes races qui ont rendu les nations chrétiennes si puissantes. Le père de la vénérable Marie de l'Incarnation appartenait, par sa naissance, à la classe moyenne de la société. Il avait été plus enrichi des dons du ciel que de ceux de la fortune. Engagé dans le commerce des soieries, M. Florent Guyard n'avait réussi, par son travail, qu'à se créer une modeste aisance; mais, en revanche, il avait su acquérir parmi ses concitoyens, une telle réputation de justice et de probité qu'il était souvent choisi comme arbitre de leurs différends.

Ces précieuses qualités semblaient héréditaires dans cette famille bénie. La réputation de piété qu'elle s'était acquise, était si répandue en France, qu'en 1485, ce fut à un membre de cette famille que fut dévolu l'honneur d'être député en Italie, auprès du grand solitaire de la Calabre, Saint François de Paule, et de le ramener en France pour consoler les derniers moments du roi Louis XI, alors étendu sur sa couche funèbre dans son château de Plessis-les-Tours. La Mère de l'Incarnation rappelait plus tard, ce pieux souvenir de famille à son fils, comme une grave et austère leçon de vertu.

" Je crois que vous n'ignorez pas que ce fut notre bisaïeul qui fut envoyé par le roi Louis XI, pour demander Saint François de Paule au Pape, et pour l'amener en France. J'en ai bien entendu parler à mon grand-père; et même ma tante, qui est morte lorsque j'avais quinze ans, avait vu sa grand'mère, fille de ce bisaïeul, qui la menait souvent à Plessis-les-Tours pour visiter ce saint homme, qui, par une pieuse affection, faisait le signe de la croix sur le front de cette petite en la bénissant. C'est ce qui a toujours donné une grande dévotion à notre famille envers ce grand saint. Mon grand-père nous racontait cela fort souvent, afin d'en perpétuer après lui la mémoire et la dévotion, comme il l'avait reçue de son aïeul."

M. Guyard était allié par sa femme à une noble famille de France, l'illustre et ancienne maison des Babou de la Bourdaisière, aussi distinguée, par les hommes éminents qu'elle a donnés à l'Eglise et à l'Etat, sous le règne de François I, que par ses alliances avec les plus nobles familles du royaume.

L'épouse de M. Guyard était de tout point

1. Belleforest.

digne de la haute piété de son époux; aussi l'ordre le plus harmonieux régnait-il dans l'intérieur de cette famille, où l'on respirait une atmosphère tout imprégnée des douces émanations de la vertu.

La bénédiction du ciel ne tarda pas à se répandre sur eux; et le 18 octobre 1599, Dieu leur donna une enfant qu'il destinait à devenir l'objet de ses prédilections, la merveille de la grâce et l'étonnement de son siècle. Elle fut présentée au baptême, dès le lendemain de sa naissance, à l'église de Saint-Saturnin de Tours; et reçut le nom de Marie, " comme un heureux présage, dit un historien, de la tendre dévotion qu'elle devait avoir toute sa vie envers la Sainte-Vierge, et des faveurs extraordinaires que cette divine Mère devait lui accorder. "

Les regards de la jeune enfant, en s'ouvrant pour la première fois à la lumière, furent témoins des exemples les plus édifiants, et des mœurs les plus pures; les premiers mots qui frappèrent son oreille furent ceux de Jésus et Marie; ils furent aussi les premiers qu'elle essaya de bégayer, lorsque sa langue commença à se délier. Avec le lait, sa mère lui fit sucer la sève de toutes les vertus. Et à mesure que son intelligence s'ouvrait à la raison et que ses facultés commençaient à s'épanouir, cette pieuse mère les tournait vers Dieu, et implantait dans sa jeune âme ces précieux germes d'une éducation chrétienne qui produisent toujours d'heureux fruits. Remontez, en effet, au berceau de toute vie noble et sainte, et vous trouverez infailliblement une mère chrétienne veillant au réveil de l'intelligence et de l'âme, pour déployer aussitôt leurs ailes, et diriger leur essor vers Dieu. Grande et austère leçon pour toutes les mères, qui doivent y voir la sublimité de leur devoir, et l'immortelle magnificence de leur vocation. " Je bénis Dieu, dit elle-même la Mère de l'Incarnation, des grâces qu'il lui a plu de me faire en ce point, d'autant que c'est une grande disposition pour la vertu, et pour être vraiment disposé à la vocation d'une haute piété, que de tomber en des mains qui fassent prendre un bon pli dès les plus tendres années. "

Le Seigneur, qui prédestinait cette jeune fille à devenir un vase d'élection dont les riches trésors devaient se répandre sur l'Ancien et le Nouveau Monde, voulut la prévenir, dès son enfance, de faveurs privilégiées, et l'atttirer à lui par ces attraits extraordinaires de la grâce qu'il ne communique qu'à ceux qu'il veut faire servir à ses grands desseins. Voici comment elle raconte elle-même, avec une candeur et une simplicité angéliques, une vision, qu'elle eut, lorsqu'elle était encore tout enfant, et qu'elle a toujours regardée comme le principe de sa vocation à la vie mystique.

" Je n'avais qu'environ sept ans, dit-elle, lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, il me sembla que j'étais dans la cour d'une école champêtre, où, avec une de mes compagnes, je faisais quelque action innocente: ayant levé les yeux vers le ciel, je le vis ouvert, et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en forme humaine, qui en sortait, et qui par l'air s'en venait droit à moi; le voyant, je m'écriai à ma compagne: Ah! voilà Notre-Seigneur, c'est à moi qu'il vient.... Cette suradorable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour, et je commençai à étendre les bras pour l'embrasser. Alors ce plus beau des enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicibles, m'enbrassa, et, me baisant amoureusement, me dit: Voulez-vous être à moi? Je lui répondis: oui; et ayant eu mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel. "

L'effet de cette première visite du céleste époux fut de dégager le cœur de la jeune vierge de toute affection pour les amusements si naturels à son âge, et de lui imprimer une vive inclination pour la vertu, en même temps que l'esprit de retraite et de prière. Ce premier rayon de l'éternelle lumière s'était réfléchi avec tout son éclat dans cette âme, dont aucun souffle terrestre n'avait terni le miroir limpide et sans tache.

Docile à l'esprit intérieur, elle faisait ses délices de se retirer dans les lieux solitaires, et dans les églises les plus recueillies pour vaquer à la prière et à l'oraison, quoiqu'elle n'eût encore aucune idée de la vie intérieure. " Le divin Sauveur, en remontant doucement au ciel à sa vue, avait emporté avec lui son cœur et son esprit, en sorte que l'un et l'autre s'y élevaient continuellement; et ce divin baiser remplit son âme d'une telle dévotion qu'elle ne cessa plus de courir après lui à l'odeur de ses parfums. " Durant ses longues visites au pied des saints autels, elle regardait prier les personnes pieuses, et voyant leur posture humble et leur maintien respectueux, elle se prenait à penser que Dieu devait certainement les exaucer. Alors elle s'appliquait à les imiter, et passait ainsi de longues heures agenouillée modestement, tenant ses petites mains enfantines élevées vers le ciel, et absorbée dans une sorte d'extase. Elle traitait ainsi avec Dieu de ses besoins spirituels avec une naïve simplicité, certaine d'obtenir tout ce qu'elle demanderait avec humilité. Un charme invisible et secret, dont elle ignorait la cause, lui faisait désirer ardemment et savourer avec ivresse ces communications avec Dieu.

Tout son être était tellement épris des choses du ciel, que, même pendant ses petites récréations, elle se plaisait à imiter les actions de piété et de dévotion. Elle se mettait à genoux, se prosternait, joignait les mains, élevait les yeux au ciel, se frappait la poitrine, en un mot, faisait, par amusement, ce qu'elle voyait faire à l'église, ou faisait elle-même dans ses prières.

Ces pieux amusements, que les parents regardent souvent, dans les enfants ordinaires, comme des signes de vocation à la vie ecclésiastique, ou

religieuse, lui causèrent plus tard de cuisants remords, et lui furent un grand sujet de larmes pendant de longues années. Quoiqu'elle n'eût en cela aucune intention qui ne fût louable, elle s'en faisait cependant d'amers reproches, les regardant comme des défauts qui élevaient dans son âme de légers nuages et interceptaient l'éclat des rayons célestes dont l'Esprit-Saint voulait l'inonder.

Cette flamme divine du pur amour, qui embrasait déjà le cœur de la jeune Marie, ne tarda pas à s'épancher au dehors en œuvres de charité et de bienfaisance envers le prochain, et surtout envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Elle était émue de compassion chaque fois qu'elle voyait un pauvre ou un infirme. Elle trouvait un charme indicible à les assister, à les vêtir et même à les servir dans leurs besoins. Elle était heureuse de se trouver au milieu d'eux, de rester en leur compagnie pour leur donner des paroles de consolation, et faire briller un rayon de lumière dans la nuit de leur misère, une étincelle de chaleur sur leurs membres endoloris. Elle aimait à s'asseoir à table avec eux, et ne trouvait aucune répugnance à se nourrir de leurs restes. Elle était contristée lorsqu'elle se trouvait dans l'impossibilité de les assister, et elle se serait dépouillée avec bonheur pour les couvrir. Son extrême charité lui fit quelquefois commettre des excès qu'elle avoue elle-même avec naïveté; mais son intention était toujours pure; et d'ailleurs Dieu lui révéla plus tard qu'elle agissait en cela selon son inspiration.

Un jour qu'elle allait porter l'aumône à quelques pauvres, elle passa par hasard près d'une voiture que l'on était occupé à charger. Les travailleurs qui ne la voyaient pas, ayant relevé tout à coup la voiture, la manche de sa robe s'accrocha au timon; elle fut enlevée en l'air, et retomba avec violence sur le pavé. Les voituriers la crurent morte, et coururent vers elle tout épouvantés; mais elle n'avait reçu aucun mal. Dieu lui fit connaître alors intérieurement quelle devait son salut à sa charité pour les pauvres.

Elle quitta bientôt tout les livres profanes ou purement récréatifs, pour s'adonner à la lecture des ouvrages de piété; et elle cherchait à s'éloigner, aussitôt que la charité le lui permettait, de la conversation des personnes de son âge, pour se retirer dans la solitude, et se livrer, dans ses lectures pieuses, à la recherche du bien invisible vers lequel elle se sentait attirée invinciblement sans pouvoir le comprendre. Tous ceux qui la connaissaient étaient étonnés et édifiés de voir tant de sagesse et de vertu dans un âge si tendre. Elle-même ne se rendait pas compte des divines opérations de Jésus-Christ dans son âme; elle se contentait d'écouter la voix intérieure qui s'élevait du fond de son être et que lui murmuraient toutes les créatures, de suivre l'attrait de la grâce qui l'entraînait vers l'oraison et la pratique de toutes les vertus. " Comme une abeille qui ramasse la rosée des plus belles fleurs, afin d'en faire son miel, elle pratiquait avec une merveilleuse fidélité tout le bien qu'elle voyait faire; elle se portait à cela non seulement sans peine, mais encore avec le plaisir qui accompagne pour l'ordinaire la vertu consommée." L'Esprit-Saint, qui n'avait pas permis qu'elle eût d'autre directeur que lui-même, l'éleva ainsi à une éminente sainteté, dont les premiers fruits furent une innocence et une pureté d'ange, une patience à toute épreuve, et une humilité que l'éclat des plus insignes faveurs ne put jamais ébranler un instant.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, qu'elle se sentit entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse. Elle se rendait souvent en visite de piété à l'abbaye de Beaumont, dont Madame Anne de Babou de la Bourdaisière, proche parente de sa mère, était abbesse. Ce monastère, dont les religieuses suivaient la règle de Saint Benoit, était le seul qui fût connu dans la ville de Tours; car les Carmélites ne faisaient alors que de commencer à y former un établissement.

En contemplant ces pieuses vierges dont la vie pure et toute spirituelle s'écoulait sous le regard de Dieu, dans le silence et la prière, son imagination s'enflammait, et elle se serait crue en paradis s'il lui eût été donné de se mêler pour toujours au chœur de ces anges consacrés au Seigneur. Elle s'en ouvrit à sa mère qui lui en témoigna beaucoup de joie, et lui dit que la supérieure, madame de Beaumont, étant sa parente, serait certainement fort heureuse de l'admettre au nombre des religieuses de son monastère; mais elle ajouta qu'elle était bien jeune encore, et que c'était une affaire importante qui demandait du temps et de la réflexion.

Il est certain que si à cette époque la jeune Marie avait eu un directeur, elle eût embrassé dès lors la vie du cloître; mais la direction spirituelle lui était absolument inconnue, et elle ne s'imaginait nullement qu'elle dût s'ouvrir à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience qui ne regardaient pas la confession. Comme elle était fort craintive, elle n'osa pas insister davantage. Sa mère, d'un autre côté voyant qu'elle ne faisait plus d'allusion à ce sujet, crut, comme il était naturel de le supposer, qu'elle avait oublié son premier dessein; et comme l'enfant était d'ailleurs d'une humeur enjouée et d'un caractère fort gai, il n'est pas surprenant que sa mère ait pu croire que son inclination pour le cloître n'avait été qu'une ferveur passagère.

Cette conduite était du reste conforme aux vues de la divine Providence qui voulait faire passer sa servante par tous les états, afin qu'elle pût devenir en tout un véritable modèle de la femme forte de l'Evangile. " Il m'est évident,

écrivait-elle de la Nouvelle-France à son fils, que la bonté de Dieu ne me voulait pas à Beaumont, ni pour lors en quelque religion que ce fût, eu égard à tout ce qui m'est arrivé depuis dans le cours du temps par la disposition de sa divine Providence sur moi ; vous en seriez étonné, mon très-cher fils, si vous en saviez les particularités. Vous le saurez dans l'éternité."

CHAPITRE DEUXIÈME.

Mariage—Epreuves—Communication avec Dieu.

Lorsque la jeune Marie eut atteint l'âge de dix-sept ans, ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, et de s'unir à un jeune homme, d'un heureux avenir, qui lui offrait sa main. A cette proposition, la sainte enfant demeura interdite ; car elle éprouvait une répugnance extrême à embrasser une carrière dont les sollicitudes étaient si opposées à la vie de recueillement et de prière après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. Néanmoins, par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'osa pas élever la voix ni contrarier leur volonté ; elle crut d'ailleurs y voir un ordre de Dieu, manifesté par la bouche de ses parents, auquel elle se serait fait un scrupule de résister.

"Ma mère, dit-elle en apprenant ce dessein, puisque c'est une résolution prise et que mon père le veut absolument, je me crois obligée d'obéir à sa volonté et à la vôtre ; mais si Dieu me fait la grâce de me donner un fils, je lui promets dès à présent de le consacrer à son service ; et si ensuite il me rend la liberté que je vais perdre, je lui promets de m'y consacrer moi-même."

Ces paroles étaient une véritable prophétie, comme la suite de cette histoire le fera voir.

Après avoir vu ainsi s'évanouir tout espoir de sacrifier sa vie en holocauste au Seigneur, elle ne songea plus qu'à obéir à la voix de Dieu, et à recevoir dans les dispositions les plus saintes le sacrement qui allait lui ravir la liberté, et dont les chaînes devaient peser si lourdement sur elle. La Providence l'appelait à servir encore de modèle dans la réception de ce sacrement trop souvent, hélas ! indignement profané. Elle comprenait toute l'importance qu'il y a d'éclairer des rayons de la grâce cette voie semée de si dangereux précipices, et qui cache sous des fleurs tant de ronces et d'épines. Jamais peut-être depuis le jour où le bienheureux Saint Joseph gravit avec Marie les degrés du temple de Jérusalem, aucun époux ne conduisit à l'autel une vierge plus chaste et plus pure. Sa robe d'innocence était aussi éblouissante de blancheur qu'au jour de son baptême, et pas une fleur n'était tombée de cette couronne de lis que les anges avaient posée sur son front à son entrée dans la vie.

Aussitôt qu'elle se vit chargée de la conduite de sa maison, elle se livra tout entière à l'examen des devoirs que son nouvel état l'obligeait de rendre à Dieu, à son époux, à ses domestiques et à elle-même. Fermant toutes les avenues de sa demeure aux attraits des plaisirs et aux dangereuses frivolités du siècle, elle y fit entrer avec elle la crainte de Dieu et l'ordre le plus parfait. M. Martin, son mari, possédait une manufacture de soieries qu'il dirigeait lui-même ; il était en conséquence obligé de garder un grand nombre de domestiques et d'ouvriers. Le premier soin de son épouse fut d'étudier le caractère de chacun d'eux, de les entourer de prévenances et d'affection, et de s'en faire aimer, afin d'acquérir de l'ascendant sur eux, pour les guider ensuite dans les voies de la vertu. Elle les réunissait chaque soir pour faire la prière en commun ; et elle veillait avec soin à ce qu'ils s'acquittassent de tous leurs devoirs comme de bons chrétiens. Souvent elle les faisait approcher du sacrement de pénitence, afin de conserver leurs âmes dans l'innocence. Et pour les exciter davantage à la pratique des bonnes œuvres, elle allait écouter la parole de Dieu, "d'où, continue son fils, retournant, comme Moïse, la tête toute remplie de lumière, elle leur répétait ce qu'elle avait entendu, en y ajoutant ses propres pensées."

Elle sut si bien s'insinuer en peu de temps dans leur esprit qu'ils finirent par la regarder plus comme leur mère que comme leur maîtresse. Et lorsque, dans la suite, ils la virent courbée sous le fardeau des croix les plus accablantes, et conserver toujours le même visage calme et souriant, la même inaltérable douceur, leur vénération et leur tendresse filiale ne connurent plus de bornes. Ravis d'admiration, ils la suivaient furtivement du regard, lorsqu'ils croyaient n'être pas observés ; et de grosses larmes coulaient le long de leurs joues en voyant tant de courage et de sérénité au milieu de si poignantes angoisses. Toute sa consolation alors était dans la prière où elle venait sans cesse retremper ses forces, et dans l'union avec Dieu qu'elle ne perdait jamais de vue.

Dès le matin, après avoir consacré à Dieu de longues oraisons, elle se rendait à l'une des églises de la ville, pour y assister au saint sacrifice de la messe, d'où elle revenait dès l'heure que le devoir la rappelait sous le toit domestique. Car son amour pour la retraite ne la détournait nullement de l'exactitude à ses affaires de famille ; sa piété éclairée était, en effet, bien éloignée de cette dévotion mal entendue, qui fait souvent "substituer à de chimériques obligations les devoirs essentiels," qui met le trouble dans les ménages, et discrédite la vertu. Elle comprenait que sacrifier à ses obligations d'épouse son attrait pour la solitude, c'était quitter Dieu pour Dieu.

Aussi toujours prête à l'heure convenable, elle conduisait tout avec une douceur, une prudence et une élévation d'esprit qui témoignaient que l'Esprit-Saint, qui la dirigeait intérieurement, la guidait aussi dans ses occupations extérieures. L'harmonie admirable qu'elle faisait régner dans sa maison peut donner l'idée de la perfection de sa conduite à l'égard de son époux. Depuis le jour où elle lui avait juré sa foi au pied des saints autels, elle lui avait consacré toute son affection; et elle l'aimait uniquement, en Dieu et pour Dieu. Mais son amour était toujours accompagné d'un profond respect, car la foi lui disait que son mari lui tenait la place de Dieu, qu'il était son chef comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et qu'elle devait lui être soumise comme l'Eglise l'est à son chef. Aussi obéissait-elle au moindre signe de sa volonté, et cherchait-elle à lire dans ses regards ses plus légers désirs, qui devenaient des ordres pour elle. Au reste, le joug qui unissait les deux époux était un joug de tendresse et de paix; car M. Martin avait pour son épouse l'affection la plus sincère. Doué des plus belles qualités de l'âme et du corps, il était digne de posséder le précieux trésor que Dieu lui avait mis entre les mains; et il avait su l'apprécier dès le premier instant. Son admiration se changea en enthousiasme, lorsqu'il l'eut connue davantage; car chaque jour lui révélait une nouvelle qualité de cette vertueuse épouse; et il finit par avoir pour elle tout le respect et la vénération dus à une sainte. Leur union offrait ainsi le modèle le plus parfait d'un mariage chrétien; car l'amitié surnaturelle qui les unissait ne provenait pas de cet enthousiasme fragile et éphémère qui naît de l'admiration de la beauté physique et des dons de la nature, mais du sentiment du devoir et des principes de la foi. Leurs cœurs, unis ensemble et appuyés sur Dieu, s'élevaient vers le ciel, comme deux ceps de vigne enlacés au même tronc.

Pendant les deux années que dura cette union, la servante de Dieu eut à souffrir de cruelles épreuves, dont son mari fut la cause innocente. Sa vertu parut alors plus éclatante que jamais, surtout aux yeux de son époux; car elle ne cessa pas un seul instant de lui témoigner l'attachement le plus inviolable, la tendresse la plus expansive et en même temps la plus respectueuse. Refoulant, avec toute l'énergie d'une grande âme, ses peines et ses angoisses au fond de son cœur, elle ne laissait paraître au dehors qu'un visage serein, un caractère ouvert et une douceur inaltérable. Tout le monde était dans le ravissement de voir, dans une jeune personne de dix-huit ans, une patience si heroïque et une vertu si consommée; "mais l'on ne voyait pas, dit-elle, ce que j'expérimentais dans l'intérieur de mon âme, ni comme la bonté de Notre-Seigneur y opérait; et moi-même je ne concevais pas comment cela se faisait, sinon que je suivais son attrait dans l'oraison, et lui obéissais pour pratiquer les vertus dont il me faisait naître l'occasion."

Quelles furent ces croix dont il plut alors au ciel de la visiter? Nul ne le sait. L'ingénieuse charité de l'épouse, et la piété filiale du fils ont su les dérober aux regards, et les ensevelir dans un éternel oubli, de crainte de nuire à la mémoire d'un époux et d'un père. "Mais peu importe, ajoute son fils, que la main qui blessait fut innocente ou criminelle; ce coup fut donné et la plaie ne laissa pas de saigner longtemps et de causer de la douleur."

Son mari ne pouvait se consoler, ni se pardonner à lui-même d'avoir été la cause involontaire de son chagrin; il en versait des larmes amères, et plus d'une fois il se jeta à ses genoux pour lui en demander pardon; mais elle le relevait avec bonté et le rassurait en lui disant qu'elle l'en aimait davantage, car cet incident lui avait donné l'occasion de connaître sa vertu et son attachement.

Un courage si admirable ne rappelle-t-il pas l'idéal de la femme forte tracée par l'Ecriture?

Mais où cette âme virile puisait-elle tant d'héroïsme? Ah! c'est qu'elle allait chaque jour se prosterner au pied du Seigneur, qui, chaque jour aussi, relevait sa servante avec amour, et lui donnait la force de relever à son tour son époux prosterné dans l'affliction! c'est qu'elle nourrissait chaque jour son âme de ce double aliment qui fait les forts: la parole de Dieu et la sainte Eucharistie! "La divine Majesté, dit-elle, non contente de m'avoir donné le dégoût des choses vaines et la force pour porter les croix qu'elle avait permis m'arriver, me fortifia l'esprit intérieur, et me donna une grande inclination pour la fréquentation des sacrements. Ces approches fréquentes me donnaient un grand courage et une grande suavité dans l'âme, avec une foi très-vive qui établissait en mon esprit une ferme créance des divins Mystères.

"Cette foi vive me faisait opérer plusieurs bonnes œuvres et engendrait en mon âme un esprit d'oraison qui perfectionnait ce que j'avais de bon en moi par les grâces et faveurs que j'avais reçues auparavant. Je n'avais plus de cœur ni d'esprit que pour le bien; plus j'approchais des sacrements, plus j'avais de désir d'en approcher; parce que je connaissais par expérience que j'y trouvais ma vie et tout mon bien, et que mon attrait pour l'oraison s'y fortifiait beaucoup.

"Dès mon enfance, continue-t-elle, ayant appris que Dieu parlait par la bouche des prédicateurs, cela me semblait admirable; et j'avais une grande inclination à les aller entendre.

"Étant devenue plus grande, la foi que j'avais dans le cœur, jointe à ce que j'attendais de cette divine parole, opérait de plus en plus dans mon âme le désir de l'écouter. J'avais une si grande vénération pour les prédicateurs, que lorsque j'en voyais quelqu'un par les rues, je me sentais

portée d'inclination à courir après lui, et à baiser les vestiges de ses pieds. Une petite prudence me retenait; mais je le conduisais de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse entièrement perdu de vue. Je ne trouvais rien de plus grand que la parole de Dieu; et c'était ce qui produisait en mon cœur l'estime de ceux auxquels Notre-Seigneur en avait commis le ministère. Lorsque j'écoutais cette parole sainte, il me semblait que mon cœur était comme un vase dans lequel cette divine parole découlait comme une liqueur. Ce n'était point une imagination, mais un effet réel de l'Esprit de Dieu qui était en cette prédication, et qui par une effusion de ses grâces opérait de la sorte dans mon âme, laquelle ayant reçu cette plénitude abondante, ne la pouvait contenir et était obligée de l'évaporer dans l'oraison. Il me fallait même en parler, parce que mon esprit ne pouvait contenir cette abondance: ce que je faisais à Dieu et aux personnes de la maison, avec une grande ferveur et un grand zèle, en y ajoutant mes propres pensées qui me rendaient éloquente.

"Une fois en un sermon sur le Saint-Nom de Jésus que le prédicateur avait nommé plusieurs fois, cette divine parole, comme une manne céleste, remplit mon cœur si abondamment que tout le jour ma respiration ne disait autre chose que: Jésus, Jésus, sans pouvoir finir.... Dieu me donnait de grandes lumières en cette assiduité d'entendre sa sainte parole, et mon cœur était tout embrasé jour et nuit, ce qui me faisait parler à lui d'une façon intérieure qui m'était nouvelle et inconnue.

"Maintenant que j'ai plus de connaissance et d'expérience en la vie spirituelle, je reconnais que la bonté divine me prévenait par de grandes grâces et me remplissait des bénédictions de sa douceur, pendant que, d'un autre côté, j'avais de grands sujets de croix dans une condition qui m'en produisait de continuelles."

Ce n'était pas sans dessein que la sagesse divine, dont l'invisible main dispose de tout avec force et suavité, conduisait sa servante à travers ce chemin d'aspérités et de ronces, où ses pieds s'ensanglantaient si cruellement; elle voulait raffermir ses pas à l'entrée de cette voie sublime qu'elle lui avait tracée de toute éternité. La Mère de l'Incarnation reconnut plus tard ce dessein providentiel. En consumant ainsi dans son cœur toute affection terrestre par la flamme des tribulations, et en lui inspirant cette soif de la parole de Dieu en même temps que ce zèle et cette facilité de l'épancher au dehors, la divine Providence la préparait à son insu à la vie d'apostolat.

"Dès mon enfance, écrivait-elle des Ursulines de la Nouvelle-France, il me semble que Dieu me disposait à la grâce que je possède maintenant, car j'avais plus l'esprit dans les pays éloignés, pour y considérer les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et souffraient pour Jésus-Christ, que dans les lieux que j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière toute extraordinaire. Il me prenait quelquefois des saillies si excessives que si le respect humain ne m'eût retenue puissamment, j'eusse couru après ceux que je voyais portés au salut des âmes. Je ne savais pas pourquoi j'avais tous ces mouvements, car je n'avais ni de la conduite, ni de l'esprit pour le reconnaître. Aussi n'était-il pas temps, parce que celui qui dispose les choses doucement voulait que je passasse par divers états et par des voies différentes avant que de manifester sa sainte volonté à la plus indigne des créatures."

L'Esprit-Saint, qui lui parlait sans cesse au cœur par des gémissements ineffables, lui faisait aussi entendre sa voix par la bouche de tous les êtres de la création. Elle entendait sans cesse s'élever de tous les objets de la nature un concert de suaves accents qui murmurait à son oreille le nom du Seigneur, et les merveilles de son amour. Mais de tous les objets extérieurs dont Dieu se servait pour l'instruire, nul ne lui faisait une impression aussi vive, nul ne la ravissait davantage que les saintes cérémonies de l'église. En lui mettant sous les yeux ces augustes symboles, l'Esprit-Saint lui découvrait la manne cachée qu'ils renferment. Eclairant son intelligence d'une lumière surnaturelle, il lui en révélait le sens mystérieux, et les rapports qui les rattachent à la Divinité.

"L'admiration qu'excitaient en mon esprit la sainteté et la majesté des saints mystères fortifiait ma foi, augmentait mon amour et me liait à Notre-Seigneur d'une manière toute extraordinaire. Je m'épanchais en actions de grâces de ce qu'il lui avait plu de me faire naître de parents chrétiens et catholiques, et de ce qu'il m'avait appelée à la vocation de fille de l'Eglise. Plus j'avançais en connaissance, plus j'avais de sentiments d'amour pour ces saintes cérémonies de l'Eglise; et lorsque je voyais aux processions la croix et la bannière que les chrétiens ont coutume de suivre, mon esprit et mon cœur tressaillaient de joie. J'avait vu un chef militaire logé dans nos quartiers, et j'avais remarqué que ses soldats le suivaient avec leur drapeau lorsqu'ils allaient à leurs exercices. Voyant donc le crucifix attaché à la croix et la bannière avec ses figures, je disais en moi-même: Ah! voilà aussi mon chef, voilà sa bannière, je la veux suivre, comme les soldats suivent la leur. Et ainsi je suivais la procession avec un grand sentiment de ferveur. J'avais les yeux fixés sur le crucifix et j'allais répétant sans cesse dans mon cœur: Ah! c'est là mon chef, je le veux suivre.

"J'avais une foi si vive pour tout ce qui se fait à l'église, qu'il me semblait que c'était ma vie et mon aliment.

"En ce temps-là je me hâtais d'entrer des premières dans les églises, afin d'y voir les saintes cérémonies et l'office solennel qui s'y faisait.

Toute mon occupation dans l'intérieur du temple était de voir et d'entendre. Un jour dans une procession du Très-Saint-Sacrement, mon cœur et mon esprit furent si ravis en Dieu au sujet de ce sacrement d'amour, que je ne voyais pas à me conduire. J'avais la vue couverte, en sorte que je marchais au hasard et comme uue personne ivre."

CHAPITRE TROISIÈME

Veuvage—Extase—Vie de Solitude—Elle entre chez sa sœur.

Le premier noviciat de notre héroïne touche maintenant à sa fin; après avoir été le modèle des épouses, elle va désormais devenir celui des veuves chrétiennes. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage que Dieu rompit les liens qui l'enchaînaient au monde. Son mari lui fut enlevé par la mort, lui laissant un jeune enfant de six mois. Douée d'une exquise sensibilité, et attaché à son époux par une union d'autant plus étroite et plus forte qu'elle provenait d'un principe surnaturel, son âme fut brisée par cette cruelle séparation. Cependant l'épreuve n'était pas encore suffisante, car à cette première croix vinrent s'ajouter la perte de biens temporels, des procès, et un dénûment presque entier. Mais le courage de la pieuse veuve fut plus grand que ses malheurs. S'élevant au-dessus de tous les sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à se soumettre aux ordres de la Providence. "Quoique j'aimasse beaucoup votre père, écrivait-elle plus tard à son fils, et que la perte que j'en fis me fût très-sensible, toutefois me voyant libre et dégagée, mon âme se liquéfiait en actions de grâces de ce que je n'avais plus que Dieu à qui mon cœur et mes affections se pussent dilater et se dilataient en effet sans cesse dans ma solitude, où je n'avais qu'à penser intérieurement à lui, et à vous élever pour son saint service. Votre aïeule paternelle, voyant son fils unique mort, eut une si grande crainte que je ne la quittasse, qu'elle en mourut un mois après; ce que je n'eusse pas fait d'autant que j'étais résolue de lui tenir compagnie, et de l'assister autant qu'il eût plu à la divine bonté de me le permettre en vous élevant. Mais elle en ordonna autrement pour mon bien et pour le vôtre, parce que cela m'aurait engagée dans le trafic, et mise en danger, dans la jeunesse où j'étais, de ne pas suivre la route par laquelle Notre-Seigneur nous voulait conduire vous et moi."

Elle n'était en effet alors âgée que de dix-neuf ans. Les dons naturels dont elle était douée, sa haute intelligence et surtout la grande vertu qui éclatait en elle, ne tardèrent pas à la faire rechercher par des partis très-avantageux, qui lui promettaient une fortune plus considérable que celle dont elle avait joui jusqu'alors. D'ailleurs tous ceux avec qui elle avait eu quelques rapports, pénétrés pour elle de la plus haute estime, entreprirent de relever les débris de sa fortune, et de la favoriser de tout leur pouvoir. Il semblait que la prudence la dût porter à ne pas laisser échapper des occasions si favorables que le ciel lui présentait; mais la pesanteur de son premier joug était encore si présente à sa mémoire qu'elle avait une extrême aversion pour toutes les propositions qu'on lui faisait. Cet éloignement invincible provenait cependant moins des croix qu'elle avait eu à souffrir et qui avaient été pour elle des occasions précieuses de vertu et de mérite, que de l'attrait intérieur qui ravissait son cœur et la pressait de se dégager entièrement du monde pour s'attacher uniquement à Dieu.

Néanmoins quelqu'aversion qu'elle eût pour le mariage et quelque répugnance qu'elle en eût témoigné à tous ceux qui lui en avaient parlé, elle se trouva un jour si pressée, et si accablée de toutes sortes de motifs, fondés principalement sur sa jeunesse, sur l'âge de son fils encore dans l'enfance, sur l'état précaire de sa fortune et sur la volonté que ses amis avaient de l'aider, qu'elle hésita un instant. Elle se demanda si elle ne devait pas suivre le conseil de tant de personnes désintéressées plutôt que les lumières de son propre esprit. Mais elle revint aussitôt à elle-même; et cette infidélité lui parut si criminelle que dans une confession générale de tous les péchés de sa vie qu'elle écrivit plus tard, elle met celui-là en tête, (si toutefois on peut appeler cela un péché) comme celui dont elle avait le plus de douleur et qu'elle croyait être la cause des peines intérieures que Dieu lui faisait souffrir. Elle savait très-bien que cette faute était peu considérable en elle-même; mais ce qui la rendait insupportable à un cœur aussi aimant et aussi fidèle que le sien, c'était de l'avoir commise après avoir été comblée de faveurs incomparables.

On jugera de ces grâces de prédilection par la vision suivante qu'elle eut alors et qu'elle raconte elle-même.

"Après tous les mouvements intérieurs que la bonté de Dieu m'avait donnés pour m'attirer à la vraie pureté du cœur, en laquelle je ne pouvais entrer de moi-même, parce que jusqu'alors je n'avais eu aucun directeur pour me conduire dans la vie spirituelle, (la pensée même ne m'en étant pas seulement venue, parce que je ne croyais pas qu'il fallût traiter des affaires de son âme avec personne qu'avec Dieu): sa divine Majesté voulut elle-même me faire un coup de grâce, me tirer de mes ignorances et me mettre dans la voie où elle voulait me faire miséricorde. Ce fut la veille de l'Incarnation de Notre-Seigneur de l'année 1620. Un matin que j'allais vaquer à mes affaires, et que je me recommandais instamment à Dieu avec mon aspiration ordinaire: *In te Domine speravi, non confundar*

in æternum, paroles que j'avais profondément gravées en mon esprit avec une grande certitude de foi qu'il m'assisterait infailliblement; au moment où je passais le long du chemin du haut fossé de la ville, je fus subitement arrêtée intérieurement et extérieurement. Toutes les pensées de mes affaires me furent ôtées de la mémoire. Cela se fit par une subite abstraction d'esprit, et le tout se passa dans l'intérieur, mais d'une vue et expérience si vive et si pénétrante que je ne puis l'exprimer. Alors les yeux de mon esprit furent ouverts, et toutes les fautes, péchés et imperfections que j'avais commises depuis que j'étais au monde, me furent représentés ensemble et en détail, avec une distinction et une clarté qui ne peuvent venir que d'une lumière céleste. Au même instant, je me vis plongée dans une mer de sang et mon esprit fut convaincu que ce sang était celui du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable, et qui avait été répandu pour mon salut.

"Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue dans cette rencontre, je crois que je fusse morte de frayeur, tant la vue du péché, tout petit qu'il puisse être, me paraissait horrible et épouvantable. Nulle langue humaine ne le peut exprimer. En effet voir un Dieu d'une bonté infinie et d'une pureté incompréhensible offensé par un vermisseau de terre, c'est ce qui surpasse l'horreur même. Je dis plus; un Dieu fait Homme mourir pour expier le péché, et répandre son sang précieux pour appaiser son Père, et par ce moyen lui réconcilier les pécheurs, il ne se peut dire ce que l'âme conçoit en ce prodige.

"En ce moment, mon cœur se sentit ravi en moi-même et tout changé en l'amour de celui qui lui avait fait cette insigne miséricorde. J'en ressentis une douleur et un regret de l'avoir offensé, le plus grand qu'on puisse imaginer; non, il ne se peut imaginer. Ce trait de l'amour fut si pénétrant et si inexorable que pour le satisfaire je me fusse jetée dans les flammes; et ce qui est le plus incompréhensible, sa rigueur me semblait douce; il portait des charmes et des chaînes qui liaient et attachaient l'âme, afin de la conduire où il voulait, et elle de sa part s'estimait heureuse de se laisser ainsi captiver. Or, en cet excès, je me voyais toujours plongée dans ce précieux sang, de l'effusion duquel j'étais coupable, et c'était ce qui causait mon extrême douleur. Enfin le même trait d'amour, qui avait ravi mon âme, me pressait de me confesser.

"Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi arrêtée, debout; je ne me souviens point non plus, que j'eusse aucune vue des yeux, ni que je fisse aucune action du corps; mais seulement qu'étant revenue à moi et me reconnaissant, je vis que j'étais dans le chemin qui traverse du haut fossé à l'église des Feuillants. Je me trouvai vis-à-vis de la petite chapelle de ces révérends pères qui ne commençaient qu'à s'établir à Tours; et je me trouvai heureuse de trouver un remède si proche. J'y entrai et rencontrai un père seul debout au milieu de la chapelle, lequel semblait n'y être que pour m'attendre. Je l'abordai et lui dis, pressée par l'esprit qui me conduisait: Mon père, je voudrais bien me confesser, car j'ai commis tels péchés et telles fautes. Et je commençai de lui dire tous les péchés qui m'avaient été montrés avec une effusion de larmes qui provenait de la douleur que j'avais dans le cœur. Il survint une dame, qui s'étant mise à genoux devant le Saint-Sacrement, put facilement entendre tout ce que je disais, car je parlais assez haut; mais je ne me mettais en peine que d'apaiser Celui que j'avais offensé. Après que j'eus tout dit, je m'aperçus que ce bon père avait été extrêmement surpris de la façon dont je m'étais énoncée, qu'il connut bien n'être pas naturelle, mais extraordinaire. Il me dit avec une grande douceur: Allez-vous-en, et demain venez me trouver dans mon confessional. Je ne fis pas seulement réflexion qu'il ne me donnait point l'absolution, et je me retirai.

"Le lendemain, de grand matin, je me rendis à son confessional, où lui ayant répété ce que je lui avais dis la veille, il me donna l'absolution.

"Comme Dieu, par un effet particulier de sa providence, m'avait donné ce bon père pour confesseur, je n'en pris point d'autre pendant tout le temps qu'il demeura à Tours. Il se nommait Dom François de Saint-Bernard. Je ne lui dis pas néanmoins ce qui m'était arrivé, ni ce qui occupait mon esprit, mais seulement mes péchés, croyant toujours qu'il ne fallait parler à un confesseur que de ses péchés. Plus d'un an entier, je me comportai de la sorte. Mais ayant entendu dire à une bonne fille qu'il ne fallait point faire de pénitences sans la permission de son confesseur, cela m'ouvrit les yeux. Je lui demandai alors d'en faire quelques-unes, et il me permit de porter la ceinture de crin et de prendre la discipline. Il régla ensuite l'ordre que je devais tenir pour la confession et la communion. Il me permit de m'en approcher les fêtes, les dimanches et les jeudis, pour cette première année. Je m'en retournai à mon logis changée en une autre créature, tellement que je ne me connaissais plus moi-même. Je voyais à découvert mon ignorance, qui m'avait fait croire que j'étais bien parfaite, que mes actions étaient fort innocentes, et que j'étais bien auprès de Dieu; mais après que Notre-Seigneur m'eût ouvert les yeux, je me voyais telle que j'étais, et je confessais que mes justices n'étaient qu'iniquités."

La servante de Dieu a toujours regardé cette extase comme l'une des grâces les plus signalées qu'elle ait jamais reçues du ciel; et c'est aussi de ce jour que date ce qu'elle appelle sa conversion. De cet instant, elle prit l'irrévocable résolution de ne plus donner une seule pensée au monde, ni à ses soins, ni à ses espérances;

mais de se plonger toute entière en Dieu, et de ne plus vivre que de son amour.

Le lieu où elle fut si miraculeusement arrêtée, était un chemin qui passait sur le haut fossé de l'ancienne ville; mais, par une seconde merveille, elle se trouva, lorsqu'elle revint à elle-même, dans une autre rue qui conduisait à l'église des Feuillants. Dieu permit ce miracle pour la mettre sur la voie où il lui avait préparé la consommation de la grâce qu'elle venait de recevoir. "J'ai vu, raconte son fils, l'endroit ou cette merveille arriva; mais comme les lieux ont changé depuis par suite des édifices qui y ont été bâtis, Dieu a permis, pour une mémoire illustre et perpétuelle d'une chose si remarquable, qu'il y ait aujourd'hui en cet endroit une très-belle fontaine, qui sert d'ornement au jardin du palais épiscopal."

Cette divine opération de la grâce fut si vive que, pendant plus d'une année, l'impression du sang de Notre-Seigneur demeura continuellement attachée à son esprit. Elle était en même temps inondée d'une lumière surnaturelle qui lui faisait découvrir en elle les moindres imperfections, et soupirer après une retraite plus profonde encore que celle où elle vivait. Après avoir congédié ses domestiques, elle se retira dans la maison de son père, où elle prit une chambre à l'étage supérieur, afin de jouir d'une solitude complète. Cet appartement s'ouvrait sur une petite galerie où elle seule avait entrée, et à l'extrémité de laquelle elle éleva un oratoire. Prosternée devant cet autel recueilli, elle passait de longues heures en prière, élevant son cœur en présence de Dieu comme un holocauste d'agréable odeur. "J'étais, dit-elle, comme la tourterelle retirée dans son nid, et j'expérimentais l'effet de cette parole: *Je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.*"

Elle versait alors des larmes abondantes au souvenir du temps où elle croyait n'avoir pas vécu dans une union aussi intime avec Dieu qu'elle y avait été sollicitée intérieurement dès son enfance. A ces prières et à ces larmes, elle joignait les pénitences et les austérités du corps les plus rigoureuses; car outre le cilice et la discipline, elle employa d'autres instruments de macérations plus rudes encore. Ce fut alors qu'elle abandonna entièrement l'usage du linge ordinaire pour ne se servir que de serge. Dans les intervalles de ces oraisons, elle s'occupait à des ouvrages de broderies qu'elle exécutait avec une admirable perfection. Elle avait choisi ce genre d'occupation préférablement à tout autre, parce qu'elle pouvait s'y livrer sans sortir de sa solitude, et sans détacher son âme et sa pensée de Dieu.

Elle passa une année entière dans cette séparation complète du monde, n'étant encore âgée que de vingt ans. Son fils, qui avait à peine douze mois, était resté entre les mains d'une nourrice. Elle en prit soin jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de deux ans. Sa mère le fit venir alors auprès d'elle pour lui inculquer les premières leçons de vertu.

Quoique la charité l'obligeât à sortir de sa retraite après la première année, elle continua cependant, pendant quatre ans, de s'y retirer tous les soirs, et même pendant le jour, dès que ses occupations lui en laissaient le loisir. La vie angélique qu'elle menait fit une telle impression sur son fils, quoiqu'il sortît à peine du berceau lorsqu'elle le reprit sous ses soins, que pendant toute sa vie il ne se rappelait jamais ce souvenir sans tomber dans le ravissement. Seul témoin de cette vie céleste, il se sentait entouré à son insu d'une atmosphère toute imprégnée des rayons de la vertu; et la majesté de Dieu lui devenait en quelque sorte visible, en présence de la gravité, de la modestie et du recueillement de sa mère, et des soupirs enflammés que lui arrachait sans cesse l'amour divin.

Toutefois cette vie d'oraison ne lui faisait pas oublier les œuvres de charité et d'humilité. Privée, par la perte de sa fortune, du bonheur de faire d'abondantes aumônes, sa charité ingénieuse lui suggéra d'autres ressources: elle allait à la recherche des pauvres et des infirmes affligés de plaies et d'ulcères, et leur assignait des heures fixes dans la journée pour venir chez elle, afin de leur distribuer des remèdes et des soins. Elle les introduisait alors dans une chambre où pour faire honneur à Jésus-Christ, dans ses membres, elle les faisait asseoir dans un fauteuil; et se mettant à genoux devant eux, elle lavait et nettoyait leurs plaies, y appliquait des remèdes et des pansements. En accomplissant ces actes de charité, elle se plaisait à approcher son visage aussi près que possible des ulcères des malades, afin d'en ressentir toute l'infection.

Après une année de cette vie de solitude et de charité, elle en sortit à la sollicitation d'une de ses sœurs, qui, chargée de famille et connaissant ses talents et son habileté pour les affaires, la pressa vivement de venir lui aider à partager son fardeau. Elle y consentit à la condition qu'elle resterait libre de se livrer à ses exercices de piété. Dieu lui manifesta qu'il agréait son sacrifice en lui accordant un surcroît d'onction et de ferveur dans l'oraison. L'Introduction à la vie dévote de Saint François de Sales lui étant tombée entre les mains, elle y puisa de grands éclaircissements sur la vie intérieure, et surtout sur le vœu de chasteté que le Seigneur lui inspirait de faire depuis longtemps. Elle communiqua son dessein à son confesseur qui, après trois mois d'épreuves, lui permit de faire ce vœu perpétuel. Elle se revêtit en même temps d'un habit de pénitence, comme signe de l'éternel adieu qu'elle avait fait au monde. Elle mit ainsi fin aux sollicitations dont elle était sans cesse obsédée de la part de ses parents et de ses amis qui voulaient la faire engager de nouveau dans les liens du mariage. Ces propositions, appuyés sur sa

jeunesse, sur le dénûment et l'abandon où elle se trouverait après la mort de son père, sur l'obligation que Dieu et la nature lui imposaient de songer à l'avenir de son fils, furent pendant quelque temps si pressantes qu'elle en fut ébranlée, et qu'elle hésita un moment; mais à peine eut-elle fait réflexion aux faveurs signalées dont Dieu l'avait comblée pour l'attirer entièrement à lui, qu'elle en demeura toute confuse, et qu'elle considéra toujours cette faute comme une des plus grandes infidélités de sa vie. Ce fut pour fermer toute issue à ces propositions qu'elle se lia à Dieu par le vœu perpétuel de chasteté à l'âge de vingt-et-un ans. Jusqu'alors elle avait eu pour directeur spirituel le Révérend Père Dom François de Saint Bernard; mais celui-ci ayant été rappelé ailleurs, la confia à son départ au Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard qui venait lui succéder dans la charge de Supérieur des R. R. P. P. Feuillants. C'était un homme très-spirituel et très-versé dans la conduite des âmes. Il l'interrogea à fond sur l'état de son âme, lui fit déclarer toute sa conduite, et régla ensuite chacune de ses actions.

Depuis quelque temps elle avait lu un livre qui prétendait enseigner la vraie méthode de l'oraison mentale, et qui montrait avec force le danger de tomber dans l'illusion et dans les pièges du démon en suivant une voie différente. Depuis lors elle s'était mise à suivre scrupuleusement cette méthode, au lieu de méditer sur les mystères de Notre-Seigneur, en suivant son attrait ordinaire, et comme elle s'exprime elle-même, "en les contemplant tout d'un regard et par manière d'envisagement intérieur." Dans le désir extrême qu'elle avait de bien faire, elle se fit une telle violence, qu'elle en contracta des maux de tête qui la firent cruellement souffrir. Dieu cependant récompensa sa bonne volonté en lui accordant une très-grande tranquillité d'esprit et les délices de cette paix intérieure qui accompagne la présence de Dieu. Dès qu'elle eut découvert sa conduite à son directeur, il lui fit rejeter cette méthode, et lui ordonna de s'abandonner entièrement à l'esprit de Dieu, qui jusqu'alors avait dirigé son âme. [1]

A peine eut-elle repris sa première pratique d'oraison, qu'elle se sentit complètement soulagée; et quoique le violent mal de tête qu'elle avait contractée ne cessât de la tourmenter pendant deux années entières, elle n'en continua pas moins de marcher à grands pas dans les voies de la perfection qui s'ouvraient chaque jour plus larges devant elle, sous la sage conduite de son nouveau directeur. Elle ressentit de plus en plus un ardent désir des souffrances et des humiliations, et elle fut au comble de ses vœux lorsqu'elle vit qu'elle pouvait en rencontrer tous les jours des occasions dans la nouvelle situation où elle se trouvait chez sa sœur. Aussi n'attendit-elle pas qu'on lui prescrivit aucun emploi; elle choisit elle-même ce qu'il y avait de plus pénible et de plus humiliant: le service des domestiques

1. On voit par les écrits de Sainte-Thérese, qu'elle tomba absolument dans la même illusion, et qu'elle en fut délivrée de la même manière que la Mère de l'Incarnation. Elle s'exprime ainsi à ce sujet.

"Voici ce qu'on lit dans certains livres qui traitent de l'oraison. La contemplation étant entièrement surnaturelle et l'œuvre du Seigneur, l'âme ne peut, il est vrai, y arriver par elle-même; mais quand elle a passé plusieurs années dans la voie purgative, et se trouve déjà avancée dans l'illuminative elle peut s'aider, en retirant sa pensée de toutes les créatures, et en l'élevant humblement vers le Créateur. Ces auteurs recommandent beaucoup d'éloigner de soi toute image corporelle, et de s'élever à la pure contemplation de la divinité; et ils regardent tout ce qui tombe sous les sens, sans en excepter même l'humanité de Jésus-Christ, comme un embarras ou un obstacle......... La contemplation étant une œuvre purement spirituelle, tout ce qui tombe sous les sens ne peut être, disent ces auteurs, qu'un obstacle et un empêchement; d'après eux, ce que l'on doit tâcher de faire, c'est de se considérer comme dans une enceinte, de toutes parts environné de Dieu, et entièrement abimé en lui. Cela me semble bon quelquefois; mais s'éloigner entièrement de Jésus-Christ, et compter le corps de cet Homme-Dieu parmi nos misères, le mettre au rang des autres créatures, c'est ce que je ne puis souffrir.... Ce que je veux dire maintenant, c'est comment Dieu a conduit mon âme, en le péril où je me vis, en voulant me conformer à ce que je lisais...... Si j'en étais restée à ce qui est dit dans ces livres, jamais, je crois, je ne serais arrivée où je suis maintenant; à mon avis, c'était une illusion. Peut-être est-ce moi qui me trompe, mais je dirai ce qui m'arriva."

Après avoir dit qu'en se conformant à cette manière d'oraison enseignée dans ces livres, elle y savourait de grandes délices, Sainte Thérèse ajoute: "Comme ce profit et ce plaisir se sentent, personne ne m'eût fait retourner à l'Humanité sainte du Sauveur, dans laquelle je croyais vraiment trouver un obstacle. O Seigneur de mon âme, et mon Bien, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai eue. Je la considère comme une grande trahison dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître; et quoiqu'elle partît de mon ignorance, je ne saurais trop la pleurer; j'avais été toute ma vie si dévote à Notre-Seigneur......

"Le temps où je fus dans cette opinion dura très-peu, et ainsi je revenais toujours à ma coutume de chercher ma joie dans ce bon Maître, surtout lorsque je communiais. J'eusse voulu avoir toujours devant les yeux son portrait et son image, ne pouvant l'avoir aussi profondément empreinte en mon âme que je l'eusse souhaité. Ai-je bien pu, Seigneur, avoir en l'esprit, même une heure seulement, cette pensée que vous me dussiez être un obstacle dans la voie d'un plus grand bien? Et d'où me sont venus à moi tous les biens, si ce n'est de vous? Je ne veux point penser qu'en ceci, j'aie commis de faute, car j'en éprouve une trop vive douleur, et certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous êtes-vous hâté d'y apporter remède; dans votre bonté, vous m'avez envoyé des personnes pour me tirer de cette erreur; vous avez fait plus, vous avez daigné vous montrer à moi très-souvent; c'était, ô mon Maître, pour me faire comprendre plus clairement combien grande était cette erreur, pour que je le fisse comprendre à plusieurs autres à qui je l'ai dit; enfin, pour me le faire écrire maintenant en cet endroit. Quant à moi, je suis convaincue que si plusieurs âmes, arrivées à l'oraison d'union, n'avancent pas davantage, ou ne parviennent pas à une très-grande liberté d'esprit, ce qui les arrête, c'est cette fausse idée." *Sainte Thérèse, Sa vie écrite par elle-même*, chap. 22.

[illegible] la cuisine. Comme elle prenait grand soin [illegible] les talents naturels qu'elle possédait, [illegible] qu'on vint à se persuader qu'elle [illegible] capable d'aucun autre emploi, et que les [illegible] profitant de son silence, de [illegible] obéissance, la traitassent avec [illegible] jusqu'à s'attribuer une espèce [illegible] sur elle. Mais ces mau[illegible] et l'étrange conduite de son [illegible] sa sœur, à son égard, loin de la [illegible] contre eux, ne servirent qu'à [illegible] davantage sa condition; elle [illegible] trésors qu'elle y ren[illegible] mépris. "Je faisais, [illegible] servante envers les domestiques [illegible] sa sœur, et quelquefois j'en [illegible] sur les bras. Je [illegible] que d'autres en prissent [illegible] les plus viles, je [illegible] aux servantes; [illegible] en sorte que quand [illegible] pour s'en acquitter elles [illegible]."

[illegible] la servante de Dieu, pendant [illegible] quatre premières années [illegible] sa sœur; années de joie [illegible] car au milieu de cette [illegible] basses et humiliantes, [illegible] ordinairement tant de [illegible] l'amour dont son âme était embra[illegible] lui faisait trouver une [illegible]. La joie de son cœur était [illegible] humiliations qu'elle en con[illegible] scrupule. Elle crut devoir s'en [illegible] directeur dans la crainte qu'il n'y [illegible] du péché ou de l'imperfection. Tel était [illegible] amour pour la souffrance, qu'elle [illegible] à se brûler elle-même, lorsqu'elle [illegible] près du feu, en pensant à l'amour [illegible] souhaitait d'être consumée. Tant [illegible] de constance dans les humiliations, tant d'amour pour les souffrances, tant de fidélité aux ordres du ciel ne pouvaient manquer d'attirer sur elle une surabondance de dons célestes; car Dieu ne sollicite l'amour de sa créature que pour l'inonder de ses bienfaits. Et dès que l'âme y correspond, un abîme de grâces attire mille autres abîmes. Aussi la Majesté divine la disposa-t-elle par une dernière faveur à entrer dans une nouvelle phase de perfection, en lui inspirant l'idée la plus sublime de la pureté qui doit orner une âme pour être digne de lui être entièrement consacrée, et de participer aux chastes noces de l'Epoux.

"Un jour, dit-elle, que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, je me trouvai dans un grand recueillement intérieur, et il me fut montré que Dieu était comme une grande mer qui rejetait de lui tout ce qui ressent la mort et l'impureté. Il m'instruisait par là qu'il voulait de moi une très-grande pureté d'âme; ce qui me donna une telle délicatesse intérieure, que le moindre atôme d'imperfection me semblait une monstrueuse impureté, qui séparait mon âme de ce Dieu de pureté. Je ne voulais autre chose qu'être abîmée dans cette grande mer, de crainte d'amasser des souillures, qui me rendissent indigne d'être toute à Dieu. Je ne faisais que dire, ô pureté! ô pureté! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté! rien ne me pouvait distraire; et il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi, que j'y étais toute submergée, et que je perdais de vue toute autre chose."

Ainsi la plus solide humilité jointe à l'abnégation la plus parfaite, et une pureté de cœur séraphique, telles furent les deux ailes qui furent données à cette colombe du Seigneur, pour s'élancer vers le ciel, et s'élever à des hauteurs tellement innaccessibles que l'œil a peine à l'y suivre, et qu'elle seule pourra nous en raconter les divines splendeurs.

CHAPITRE QUATRIÈME

Révélation de l'union mystique.

Le Seigneur est admirable dans toutes les merveilles de la création,—admirable dans l'atôme qui échappe au regard par son infinie petitesse, comme dans l'astre immense qui roule au fond des cieux à des profondeurs tellement insondables qu'il échappe aussi à notre vue,—*admirable dans les élancements de la mer*, quand elle élève ses vagues écumantes jusqu'aux nues,—*admirable dans les hauteurs* de ces montagnes gigantesques, couvertes de neiges éternelles, dont jamais la trace de l'homme ne ternit la blancheur virginale, et dont l'aigle seul, dans son vol sublime, trouble parfois les solennels silences;—mais combien *le Seigneur est plus admirable* encore *dans ses saints*, lorsqu'il épanche sur eux les flots éblouissants de ses grâces, qu'il les transfigure et les divinise en quelque sorte, qu'il les plonge dans ces océans de lumière qui dévoilent à leurs yeux des horizons inconnus, et qu'il les ravit dans la contemplation de ces éternelles splendeurs. La vie de la bienheureuse Mère de l'Incarnation va nous offrir un exemple étonnant de ces diverses opérations de la grâce. Mais laissons-la parler elle-même, car elle seule pourra trouver des paroles pour exprimer des merveilles si élevées au-dessus de la nature.

"Dès que la divine Majesté m'eut communiqué le don d'oraison, elle me donna aussi la grâce de sa sainte présence. C'était ce qui me soutenait et m'établissait dans un entretien continuel avec Notre-Seigneur; et bien que pour lors mon esprit regardât cet aimable Sauveur comme Dieu-Homme, toutefois mon imagination n'y avait aucune part; mais tout se passait dans l'entendement et la volonté d'une manière fort spirituelle, et avec une très-grande pureté.

« J'avais quelquefois un sentiment intérieur que Notre-Seigneur Jésus-Christ était proche de moi; et cette compagnie m'était si suave et si divine que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Dans cet état, tout ce qui se passait dans l'âme était fort spirituel et fort abstrait; et Dieu lui faisait comprendre qu'il lui voulait retirer tout soutien corporel, pour le mettre dans un état plus détaché, ayant été jusque-là soutenue par les sens, qui étaient remplis de l'exubérance qui rejaillissait de l'humanité sainte de Notre-Seigneur. En effet la douceur que lui procurait sa divine présence lui faisait dire: *votre nom est un parfum répandu.* Ces premières approches du divin époux y répandent une jubilation plus douce que toute suavité, et font couler sans mesure des larmes plus précieuses que tous les trésors imaginables.

« J'ai dit que l'âme, se sentant appelée à un état plus épuré, ne sait où on veut la conduire; elle se sent seulement attiré à des choses sublimes, mais qu'elle ne connaît pas encore et qu'elle ne peut concevoir; cependant elle s'abandonne à Dieu, ne voulant suivre d'autre chemin que celui où sa bonté la veut faire marcher.

« Alors mon esprit fut ouvert de nouveau, et j'entrai dans un état de lumière, où Dieu me fit voir qu'il était comme une grande et vaste mer qui ne peut souffrir rien d'impur. Cette lumière opéra de grandes choses en mon âme, et je vis alors quelle disproportion infinie, il y a entre la pureté de l'esprit humain et celle qui est nécessaire pour entrer dans l'union et la communication avec la divine Majesté. O mon Dieu! qu'il y a d'impuretés à nettoyer pour arriver à ce terme où l'âme, pressée par l'amour de son souverain et unique bien, aspire si ardemment et si continuellement! car l'esprit de Dieu est un censeur inexorable. Et après tout, l'état dont je parle n'est que le premier pas, et l'âme qui y est arrivée en peut déchoir en un moment. Je frémis quand je pense combien il faut y être fidèle. Cette correspondance est absolument nécessaire aussi bien que l'abandon de tout soi-même à la divine providence, et à la conduite d'un saint directeur dont il faut suivre les ordres à l'aveugle. Ah! mon Dieu! que je voudrais publier bien haut l'importance de ce point; car il conduit l'âme à la vraie simplicité qui fait les saints. »

Cet exposé contient les deux principaux fondements de toute la perfection intérieure de notre sainte; c'est-à-dire la pureté de l'âme et la présence de Dieu. Sa pureté a été telle qu'elle s'est continuellement perfectionnée dans son âme, comme la lumière qui croît sans cesse depuis son aurore jusqu'à son plein midi. Quant à la présence de Dieu, ce n'était pas une simple application de son esprit à l'humanité sainte de Notre-Seigneur, c'était une application amoureuse, en sorte que l'union de l'esprit et l'union du cœur n'allaient jamais l'une sans l'autre.

La révélation qu'elle avait eue des grands avantages qu'elle pouvait retirer de la soustraction des grâces sensibles lui fit embrasser avec une ardeur toute nouvelle cette vie de dévouement. Elle s'appliqua surtout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la charité envers le prochain; et elle courut à pas de géant dans cette carrière. Ces généreux sacrifices ne tardèrent pas à recevoir leur récompense par la communication du don de science, qui lui révéla les rapports des créatures avec le créateur, et les fins pour lesquelles elles ont été créées. Dieu lui apparaissait sans cesse à travers leur voile transparent, mais d'une manière si spirituelle et si épurée de la matière, que le rayon divin qui les traversait, lui arrivait sans être nullement altéré. Leur contemplation loin de lui causer aucune distraction, était plutôt, pour elle, comme une autre échelle de Jacob, par laquelle elle s'élevait sans cesse de la créature au créateur.

Cependant ce privilége extraordinaire n'était que le prélude d'une faveur bien autrement étonnante. Depuis quelque temps, elle se sentait attirée vers un état sublime qui lui était inconnu; et quoiqu'elle s'estimât bien au-dessous de la plus vile et de la plus méprisable des créatures, elle aspirait cependant à posséder Dieu par un titre suprême qui ne lui avait pas encore été manifesté, mais dont elle avait le pressentiment. Cet état inconnu était l'alliance spirituelle; et cette qualité suréminente était celle d'épouse. Mais il lui fut en même temps révélé qu'elle ne possédait pas encore tous les ornements qui lui étaient nécessaires pour être admise à une si haute dignité. Il n'y eut point alors de pénitences ni de sacrifices qu'elle n'embrassât avee ivresse pour toucher le cœur de son divin Époux. Elle savait cependant fort bien qu'elle ne devait attendre son bonheur que de la pure bonté de Dieu et d'un excès de sa munificence. Traitant son corps comme un esclave, elle l'accablait de mortifications, le couvrait de cilices et de haires, le chargeait de chaînes, et passait une grande partie des nuits à se discipliner jusqu'à s'inonder de sang. Elle ne couchait que sur le bois sans autre couverture qu'un cilice, n'accordant à son corps que le peu de sommeil qui lui était absolument nécessaire pour s'empêcher de mourir. Non contente des fatigues de ses travaux domestiques et des peines attachées à ses divers emplois, elle cherchait sans cesse des inventions nouvelles pour se faire souffrir, et conjurait même une de ses confidentes de la battre cruellement. L'esprit intérieur qui s'était rendu maître de son âme, lui ordonna même un jour d'aller déclarer de nouveau à son directeur toutes les fautes et toutes les imperfections de sa vie. Elle écrivit toutes sa confession, et après l'avoir signée de sa main, elle alla le conjurer, avec des torrents de larmes, de l'attacher à la porte de l'église, afin que tout le monde connût ses infidélités envers Dieu.

Son directeur la renvoya d'abord sévèrement et à plusieurs reprises; mais voyant enfin que ses pleurs jaillissaient d'une autre source que de celle de la nature, qu'elles coulaient de la blessure que lui avait faite le céleste amour, il se laissa toucher, prit le papier sans rien dire, et le jeta ensuite au feu.

Tant de gémissements et de larmes attirèrent enfin les regards du divin maître sur sa servante. Un jour qu'elle conversait familièrement avec Notre-Seigneur, et que son cœur s'élançait par un mouvement extraordinaire vers ce bonheur qu'elle ne pouvait comprendre, Jésus-Christ lui dit distinctement ces paroles: ***Sponsabo te mihi in fide, sponsabo te mihi in perpetuum.*** Je t'épouserai dans la foi, je t'épouserai pour jamais.

La promesse d'une alliance aussi précieuse la ravit hors d'elle-même, et la transporta dans une sphère toute nouvelle. " Au lieu, dit-elle, de sentir l'esprit de Dieu s'insinuer en moi avec une douceur infinie, je me sentais puissamment entraînée, en un instant, sans avoir le loisir ni le pouvoir de faire aucun acte intérieur et extérieur. Et lorsque je voulais faire oraison, j'étais obligée de chercher un lieu caché et de m'asseoir ou de m'appuyer, car autrement je serais tombée devant tout le monde. Il me semblait alors être tout abîmée en Dieu, qui m'ôtait toute faculté d'agir.

" Je passais ainsi une heure ou deux; et lorsque je revenais à moi, j'étais tout étonnée de me retrouver dans mon entretien ordinaire, jouissant d'une grande douceur d'esprit et me familiarisant avec Notre-Seigneur, mais d'une manière plus intime et plus puissante qu'auparavant. "

L'effet de ce nouveau ravissement fut d'absorber plus que jamais la sainte veuve en Dieu, et de l'unir davantage au Verbe incarné. Telle était l'ardeur de la flamme intérieure qui la consumait que souvent elle lui enlevait même la faculté de réciter aucune prière vocale et de s'appliquer à aucune lecture. Si, par exemple, elle commençait à réciter le chapelet, cet état de recueillement lui ravissait la parole, et l'empêchait de continuer. Elle passait une grande partie du jour retirée à l'écart, s'occupant à faire les chambres des serviteurs, afin de converser sans interruption avec Jésus-Christ. D'autres fois, dans les transports de son enthousiasme, elle imitait l'Epouse des Cantiques et chantait les louanges et les perfections de son bien-aimé, afin d'épancher les flots d'amour qui débordaient de son cœur. Et quand elle s'était longtemps répandue en hymnes d'actions de grâces, elle prenait la plume, et continuait par écrit l'épithalame commencé dans ses chants.

CHAPITRE CINQUIÈME.

—

Attrait pour le cloître—Austérités—Désolations intérieures.

Après quatre années de cette vie humiliante à laquelle Marie s'était condamnée dans la maison de son beau-frère et de sa sœur, il plut à son directeur, le Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard, de mettre un terme à cette longue épreuve. Il fit ouvrir les yeux à ses parents sur l'étrange conduite qu'ils tenaient à l'égard de leur sœur, et leur représenta que loin de mériter les honteux traitements qu'ils lui faisaient subir elle était digne au contraire de toute leur reconnaissance. Il leur montra en même temps les grands avantages qu'ils pouvaient retirer des talents naturels qu'elle avait pour les affaires.

Son beau-frère occupait la charge de commissaire pour le transport des marchandises dans toute l'étendue de la France; il possédait en outre le grade d'officier d'artillerie. Ces deux emplois lui facilitaient les moyens d'entreprendre une multitude d'autres affaires qui l'obligeaient d'entretenir un grand nombre de domestiques; car pour s'acquitter plus exactement de ces fonctions et ne dépendre de personne, il gardait chez lui tout ce qu'il lui fallait d'hommes, de voitures et de chevaux pour ces divers emplois.

Ne pouvant suffire à tant d'occupations, il pria notre sainte veuve de se charger d'une partie de son fardeau. Il finit ensuite par lui confier la conduite de toute sa maison. Sans quitter ses premières fonctions, qui étaient trop chères à son humilité pour qu'elle pût se décider à en faire le sacrifice, elle embrassa avec obéissance ce nouveau genre de vie que lui imposait la charité. Mais le trouble et l'embarras de cette foule innombrable d'occupations ne la détournèrent pas un seul instant de ses saintes méditations. Au milieu même du tumulte des hommes et des affaires, son esprit était toujours abîmé en Dieu. Elle passait des journées entières dans une écurie qui servait de magasin, en compagnie de domestiques et de charretiers, au milieu même d'une soixantaine de chevaux; et quelquefois, à minuit, elle était encore sur le port occupée à faire charger et décharger les marchandises. Cependant rien ne la distrayait. On eût dit en la voyant qu'elle était tout entière à ses occupations, et néanmoins hors de ce qui était de son devoir, elle ne voyait et n'entendait rien. Malgré cela, elle suffisait à tout, et contentait tout le monde d'une manière miraculeuse. On l'eût prise pour un de ces purs esprits qui veillent à l'harmonie du monde, ***sans jamais cesser de voir la face du Père Céleste.***

" Quelquefois, dit-elle, je me voyais tellement surchargée d'affaires que je ne savais par où commencer. Alors je m'adressais à Dieu, mon refuge ordinaire, et je lui disais: Mon amour, il

n'y a pas moyen que je fasse tant de choses, mais faites-les pour moi. Alors ma confiance en lui me rendait toutes choses faciles, et je demeurais aussi paisible que si j'eusse été dans la plus profonde solitude. Quelquefois je me retirais pour l'entretenir loin du bruit; mais aussitôt l'on me rappelait et je retournais joyeusement à mes occupations en disant: Allons, mon doux amour! vous le voulez, je suis heureuse puisque je vous possède. Je sentais une légèreté non pareille en faisant tout pour mon bien-aimé, et je paraissais fort joyeuse avec tout le monde, ce qui faisait croire que je me plaisais dans leur société; mais c'était mon union avec Dieu qui me rendait ainsi gaie et allègre, car je ne trouvais aucun charme au milieu du siècle."

Ce n'était pas sans un profond dessein providentiel que notre bienheureuse se trouvait jetée au milieu du tumulte des affaires les plus compliquées et les plus difficiles. La sagesse divine la préparait ainsi au grand ouvrage qui devait être le but de toute son existence. Elle le reconnut clairement elle-même plus tard. "Je vois maintenant, écrivait-elle de la Nouvelle-France, que tous les états, épreuves et travaux par lesquels je suis passée étaient une disposition pour me former à l'œuvre du Canada. C'a été mon noviciat, d'où néanmoins je suis sortie loin d'être parfaite, mais pourtant, par la grâce de Dieu, en état de porter les embarras et les travaux de la Nouvelle-France."

Cependant elle ne cessait de soupirer jour et nuit après l'union mystique dont le Seigneur lui avait fait la promesse. Dans l'ardeur de sa flamme et pour obéir à l'ordre qu'elle en avait reçu, elle ne lui donnait plus d'autre nom que celui d'Amour. Car étant un jour en oraison et s'adressant à Notre-Seigneur avec les plus profonds sentiments de respect et d'humilité, elle entendit ce divin Sauveur lui dire avec une ineffable douceur: "Tu m'appelles ton grand Dieu, ton Maître, ton Seigneur, et tu dis bien, car je le suis. Mais aussi je suis charité. L'Amour est mon nom, et c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes."

A ces paroles, son âme fut inondée d'une douceur inexprimable. Ce nom adorable se grava dans son cœur en traits de flamme, et, dans la suite, lorsqu'elle s'adressait à Jésus-Christ, ou qu'elle parlait de lui, elle ne l'appelait plus autrement que son amour, son très-pur et très-chaste amour.

Du jour où elle avait vu tomber devant elle les chaînes qui l'attachaient au monde, elle avait senti se réveiller en son âme avec plus de force que jamais les violents désirs qu'elle avait ressentis dès sa plus tendre enfance pour la vie religieuse. Elle communiqua ses pieux desseins à son directeur. "Ma fille, lui répondit le saint homme éclairé de Dieu, le Seigneur, qui dispose de toutes choses avec force et suavité, vous réserve un jour ce bonheur, mais il reste un dernier lien qui vous retient dans le siècle. Vous devez y rester encore quelque temps pour surveiller l'éducation de votre fils." L'héroïque femme courba son front avec résignation sous l'ordre du ciel; mais dès lors son corps seul demeura dans le siècle, son cœur s'était envolé vers le cloître. Chaque jour apportait un nouveau degré à son éminente sainteté. Le Seigneur lui ayant découvert les trésors infinis cachés dans les conseils évangéliques, elle conçut la pensée d'ajouter au vœu de chasteté qu'elle avait déjà fait, ceux de pauvreté et d'obéissance. Après un mûr examen, son confesseur lui accorda la consolation de les prononcer. Ainsi elle pratiquait dans le siècle les vertus du cloître, et elle satisfaisait, autant qu'il était en elle, aux ardents désirs qui la dévoraient d'embrasser la vie religieuse. "Mon vœu d'obéissance, écrit-elle, était pour mon directeur, pour mon frère et ma sœur, auxquels j'obéissais comme un enfant obéit à son père et à sa mère. Dieu seul connaît ce qu'il y avait à souffrir en cette sorte d'obéissance, mais sa bonté me traitait encore avec trop de douceur. Pour la pauvreté, je n'avais rien à mon usage, que ce que ma sœur me donnait; mais elle était si bonne et si charitable qu'elle m'accordait plus que je ne voulais. Quant aux intérêts de mon fils, je les confiais à la providence de Dieu, qui m'inspirait d'en agir ainsi; car comme je trouvais des biens infinis dans la pauvreté d'esprit, je ne pouvais lui procurer que ce trésor inestimable, de sorte que je ne faisais rien ni pour lui, ni pour moi."

Mais si cette héroïque mère ne mettait aucune borne à ses généreux sacrifices, Dieu de son côté n'en mettait point à ses libéralités. Après qu'elle eut prononcé ses vœux d'obéissance et de pauvreté, le Seigneur lui fit don d'une des grâces les plus précieuses qui aient jamais enrichi son âme.

"Un jour que j'étais en oraison, continue-t-elle, et que je prodiguais mes caresses à mon divin Jésus, il me dit au cœur ces paroles: ***Pax huic domui.*** Ce fut un nouveau charme pour me consumer d'amour; car cette parole fut plus pénétrante que la foudre; et elle eut un tel effet que jamais depuis je n'ai perdu la paix intérieure un seul moment, quelque croix que j'aie eu à supporter; et à l'heure que j'écris ceci, il y a déjà plus de huit ans que cela est arrivé. Il n'y a rien d'heureux en cette vie comme la possession de cette paix. C'est une nourriture du paradis et une vie de Dieu, qu'il nous fait goûter dès cette vie, comme un gage de celle dont nous jouirons dans l'éternité."

Cette source intarissable de paix, que le Seigneur avait fait jaillir de son cœur, ne se répandait pas seulement dans toutes ses facultés, mais débordait encore sur le prochain. L'on sentait en l'approchant et en conversant avec elle

[illegible] péni- [illegible] qu'elle [illegible] se levait [illegible] hiver, [illegible] elle [illegible] employa- [illegible] haire [illegible] dans les [illegible] ent ainsi [illegible] cet état [illegible] grabat [illegible] repos.

[illegible] disciplines [illegible] si cruelles qu'elle [illegible] se fût plongée [illegible] bouillante. Cette [illegible] touchant des charbons [illegible] pas les brûlures. [illegible] pendant trois jours [illegible] recommençait, et y ajou- [illegible] rigueurs en se frappant avec [illegible] chaînes. Son lit consistait en [illegible] qu'elle recouvrait d'un cilice, [illegible] elle prenait quelques heures de [illegible] de coucher ainsi sur le bois, le [illegible] sur lequel elle reposait habituellement devint [illegible] insensible. Cette mortification fut [illegible] plus pénible qu'aucune autre; car la [illegible] du bois et la pesanteur de son corps [illegible] entrer les crins de son cilice dans la chair; de sorte qu'elle en ressentait toujours les

[illegible] pouvait à peine dormir. Pendant ses [illegible] de l'absinthe à sa nourriture; [illegible] de la journée, elle en gardait [illegible] dans sa bouche, pour en [illegible] à longs traits. Mais ses [illegible] aperçus que cette habitude dé- [illegible] lui en interdirent l'usage.

[illegible] allait passer la nuit dans une [illegible] dans un lieu écarté, aux environs [illegible] là elle passait des heures entières à [illegible] se donner de cruelles disciplines.

[illegible] ces pénitences excessives, loin d'al- [illegible] rigueur de son tempérament, semblaient [illegible] lui donner de nouvelles forces pour [illegible] à des austérités plus extraordinaires [illegible] Son confesseur y voyait si évidemment [illegible] opérations de la grâce, qu'il n'osait les lui [illegible] Elle-même semblait incapable de [illegible] à l'irrésistible besoin de souffrances [illegible] la tourmentait; "Quoique l'inspiration se [illegible] sentir avec une grande paix, elle avait cependant tant de force et de persuasion qu'il me fallait aller où elle me poussait, et je ne manquais pas d'y recevoir de nouvelles grâces et une augmentation de paix intérieure. Avoir toujours son Dieu présent et ne lui pas obéir, cela est impossible; voir qu'il est l'amour même, cela est encore plus pressant. L'âme ne demande qu'à lui complaire et à faire amoureusement tout ce qu'il veut. À la moindre vue qu'elle a de son inspiration, elle dit: allons mon amour, allons à la croix. Alors elle semble voler, tant elle a de désir de contenter Dieu. Mais aussi plus elle souffre, plus elle lui est unie. Elle est entre ses mains comme le fer entre les mains du forgeron, qui le met au feu, le bat sur l'enclume et lui fait faire autant de retours qu'il est nécessaire à son dessein."

Il semble, après ce martyre d'amour, qu'il ne manquait plus rien à l'héroïque fiancée du Seigneur pour mériter d'être conviée aux noces immortelles. Assez longtemps elle avait marché au-devant de l'Epoux, dans la nuit des plus austères pénitences, tenant toujours sa lampe allumée et remplie de l'huile des plus pures vertus. Mais le Dieu des âmes est un Dieu jaloux; et il veut que l'holocauste des affections terrestres soit consumé jusqu'à la dernière étincelle sur l'autel du cœur. Il restait encore à notre sainte une dernière et suprême épreuve à subir avant d'être admise au festin nuptial. Il fallait que ce vase d'élection, déjà purifié par les flammes, fût brillamment ciselé, et enrichi des plus radieuses pierreries, pour que l'époux céleste daignât le porter à ses lèvres et s'abreuver du vin de l'amour sans tache dont il était rempli.

Tout-à-coup elle sentit s'évanouir toutes les consolations intérieures, qui lui avaient donné des ailes dans son vol vers les cieux; le soleil de justice, dont les rayons éclairaient son âme d'une lumière si vivifiante et si pure, se voila entièrement à ses yeux, et les plus épaisses

ténèbres s'appesantirent sur sa tête. Les exercices de piété, auxquels elle se portait naguère avec tant d'allégresse et de charme, ne lui causèrent plus que du dégoût. Les austérités lui devinrent insupportables; et la servitude volontaire à laquelle elle s'était condamnée chez sa sœur ne lui parut plus qu'un honteux esclavage, indigne d'une personne de rang et d'éducation. A quoi bon, lui soupirait tout bas le tentateur à l'oreille, à quoi bon cette aspiration vers une vie plus parfaite que le commun des fidèles? A quoi bon cet assujétissement continuel à un directeur? Ne suffit-il pas d'observer fidèlement les commandements de Dieu, comme tant d'autres chrétiens, pour assurer son salut?

A ces tentations et à ces dégoûts se joignaient les scrupules sur la conduite qu'elle tenait à l'égard de son fils; elle se représentait elle-même comme une mère dénaturée qui foulait aux pieds les lois les plus saintes de la maternité; et son abandon à la divine providence ne lui paraissait plus qu'une orgueilleuse présomption. Les préceptes de la charité dont l'observance lui avait toujours paru si douce lui étaient devenus rudes et amers; cette révolte des sens aurait été insurmontable si elle n'eût fait une violence extrême à son caractère devenu tout-à-coup d'une sensibilité excessive. Enfin la nature entière semblait s'être conjurée contre elle pour lui faire souffrir toutes les angoisses, et l'entraîner à sa perte.

Dans l'agonie de son âme, elle allait se jeter aux pieds de son directeur, les arrosait de ses larmes et de ses sanglots, en le suppliant d'apporter quelque remède à son amère désolation, de répandre le baume de ses conseils sur ses plaies saignantes. Mais les paroles du saint homme qui autrefois épanchaient dans son cœur une onction toute céleste ne lui offraient plus aucune consolation; leur parfum s'en était évaporé, et toute sa confiance en lui semblait s'être évanouie.

Cependant tandis que ces combats acharnés se livraient dans la partie inférieure de son âme, la sérénité n'en abandonnait pas les sommets les plus élevés; et c'est ce qui lui donnait une force invincible au milieu des plus violents assauts de l'ennemi. Aussi sa fidélité fût-elle admirable dans toutes ces épreuves; jamais elle ne retrancha un seul de ses exercices, ni une seule de ses pénitences.

Enfin ces nuages se dissipèrent tout-à-coup comme par enchantement; le calme se rétablit, et le soleil reparut plus resplendissant que jamais. Ainsi le Seigneur se plaît à verser du sein des ténèbres la rosée du ciel, qui fait germer les palmes et les couronnes. Ainsi des foudres du Sina sortirent autrefois les trésors de la loi sainte.

CHAPITRE SIXIÈME

Ravissement sur le mystère de la Sainte-Trinité—L'alliance mystique.

C'est maintenant que le ciel va s'ouvrir, et que l'amante du Christ, s'élevant sur les ailes du sacrifice et de l'amour, va s'élancer à des hauteurs infinies, plonger dans des profondeurs insondables, et pénétrer jusque dans les arcanes de l'éternité, d'où elle va nous rapporter des merveilles que l'œil de l'homme n'a jamais vues, et que son oreille n'a jamais entendues. Elle-même avoue que les paroles lui manquent pour en donner une idée; et qu'elle ne peut que balbutier ce qui est inexprimable dans le langage humain. "Car, dit-elle, cette vision n'était rien de ce qui tombe sous les sens ni sous la parole; c'était une impression sans forme et sans figure, une chose si spirituelle qu'il n'y a point de diction qui en approche. Ce n'était pas une lumière, car la lumière, toute spirituelle qu'elle soit, tient encore quelque chose de la matière, et peut tomber sous les sens, c'est-à-dire sous la parole. Cette impression était plus claire et plus intelligible que toute lumière; en un mot, c'était une chose qui venait de Dieu même; elle portait, dans son impression, la grandeur de la Majesté divine et se montrait à l'âme avec une netteté et une pureté indicibles, par un regard fixe, épuré et libre de toute ignorance, sans interruption, sans succession, instantanément et d'une manière ineffable."

Pendant les cinq heures que dura ce ravissement, elle contempla les impénétrables mystères de l'adorable Trinité. Son regard, miraculeusement affermi, aperçut, au milieu de l'empyrée, le point lumineux au fond duquel brille, d'une clarté insoutenable à l'œil, le mystérieux triangle aux côtés éternellement égaux, le triple cercle, égal en mesure, divers en couleur, dont les éternelles irradiations éblouissent les bienheureux: la splendeur du premier se réfléchissant sur le second, et le troisième ressemblant à une vapeur émanant des deux autres.[1] Ainsi lui fut montré "le divin commerce du Père avec le Fils, et du Père et du Fils avec le Saint-Esprit par leur embrassement réciproque et leur mutuel amour." Les sublimes harmonies des neuf chœurs célestes et leurs rapports avec la divinité lui furent en même temps révélées; elle vit la communication de la Divine Majesté avec la suprême hiérarchie

1. St. Thomas, *prima*, 9, 15.

Nella profonda e chiara sussistenza
Dell' alto lume parvemi tre giri
Di tre colori, e d'una continenza:

E l'un dall' altro, come Iri da Iri,
Parea reflesso: e'l terzo parea fuoco,
Che quinci e quindi igualmente si spiri.

Le Dante, *Paradis*, XXXIII. 39-46.

des Anges, auxquels cette Trinité sainte signifie sa divine volonté immédiatement par elle-même, et sans l'interposition d'aucun esprit créé. Elle entrevit les rapports qui existent en chacune des trois personnes de la très-auguste Trinité, avec chacun des neuf chœurs de cette suprême hiérarchie : la solidité inébranlable des pensées du Père dans les uns, qui en ont reçu le nom de Trônes ; les splendeurs et les lumières du Verbe dans les autres qui pour cela sont nommés Chérubins ; et les ardeurs du Saint-Esprit dans les derniers, d'où ils sont appelés Séraphins ; enfin la communication de la très-sainte Trinité en l'unité d'essence avec cette hiérarchie, qui ensuite manifeste les volontés divines aux autres esprits célestes selon leurs ordres.[1]

Mais laissons notre bienheureuse raconter elle-même toutes les phases de cette grande vision ; car elle seule peut trouver des termes pour dire, autant qu'il est donné à une créature terrestre, les merveilles des sphères éternelles.

"Un matin, pendant que j'entendais la sainte messe, mes yeux furent tout-à-coup fermés ; et mon esprit élevé et absorbé dans la vue de la très-sainte et très-auguste Trinité. En ce moment, toutes les puissances de mon âme furent arrêtées, et reçurent l'impression de ce divin mystère. Cette impression était sans forme ni figure, mais plus claire et plus intelligible que toute lumière. Elle me fit d'abord connaître que mon âme était dans la vérité ; et cette vérité me fit voir en un moment l'admirable commerce qu'ont ensemble les trois divines Personnes : l'intelligence du Père, qui, se contemplant lui-même, engendre son Fils de toute éternité ; et l'amour mutuel du Père et du Fils qui produisent le Saint-Esprit ; ce qui s'opère par un réciproque plongement d'amour, mais sans mélange et sans confusion. Je recevais l'impression de cette production, entendant ce que c'est que spiration et production, spiration active et spiration passive. Mais la pureté de cette spiration et de cette production est si haute et si sublime que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Voyant les distinctions, je connaissais l'unité d'essence entre les divines Personnes ; et quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire, en un moment et sans intervalle de temps, je connaissais l'unité, les distinctions et les opérations, soit dans elles-mêmes, soit hors d'elles-mêmes. J'étais néanmoins éclairée par degrés, d'une certaine manière spirituelle, selon les opérations des trois Personnes divines hors d'elles-mêmes.

"Mon âme était instruite de cette vérité d'une façon ineffable, qui me fit perdre toute parole, car elle était abîmée dans cette lumière. Elle portait dans cette impression la grandeur de la Majesté de Dieu qui ne lui permettait pas de parler ; mais quoiqu'ainsi anéantie dans cet abîme de lumière comme le néant dans le tout, cette suradorable Majesté l'instruisait par son immense et paternelle bonté, sans que sa grandeur fût retenue par aucun obstacle de ce néant.

"Dans le même attrait et dans la même impression, cette très-sainte Trinité instruisit mon âme de ce qu'elle opère elle-même par communication dans la suprême hiérarchie des anges, savoir : des Chérubins, des Séraphins et des Trônes, leur signifiant ses saintes volontés sans interposition d'aucun esprit créé. Et je voyais distinctement les opérations et les rapports de chacune des divines Personnes dans chacun des chœurs de cette suprême hiérarchie. Je voyais que le Père Eternel habite dans les Trônes, ce qui m'indiquait la pureté et la solidité de ses pensées éternelles ; que le Verbe par la splendeur de ses lumières se communique aux Chérubins ; que le Saint-Esprit se répand dans les Séraphins et les remplit de ses ardeurs ; qu'enfin toute la très-sainte Trinité, en l'unité de sa divine essence, se communique à cette suprême hiérarchie, qui ensuite manifeste les volontés divines aux autres esprits célestes selon les ordres qu'elle en reçoit. Mon âme était toute perdue dans ces grandes splendeurs, et abîmée dans cet immense océan où elle voyait et entendait des choses inexpliquables. Il semblait que la divine Majesté se plût à l'illuminer de plus en plus en des choses qui surpassent infiniment la faiblesse de la créature.

"Il me fut encore montré que bien que la Divinité ait mis de la subordination dans les anges, pour recevoir l'illumination les uns des autres par degrés, néanmoins, lorsqu'il lui plaît, elle les illumine par elle-même selon ses desseins ; ce qu'elle fait aussi en ce monde à quelques âmes choisies. Je comprenais aussi de quelle manière mon âme était créée à l'image de Dieu ; que la mémoire avait rapport au Père Eternel, l'entendement au Fils, et la volonté au Saint-Esprit ; et que de même que la Très-Sainte Trinité est trine en personne et une par essence, de même aussi l'âme est trine en ses puissances, et une en sa substance."

Ce fut dans la vingt-cinquième année de son âge que la bienheureuse Marie reçut cette visite du ciel. Cette extase est une des preuves les plus manifestes de l'esprit surnaturel dont elle était animée ; et si l'on y joint la pratique des plus sublimes vertus, une angélique humilité, une obéissance sans borne, une patience et une charité héroïques, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la plénitude de la sainteté. Comment en effet, sans un miracle éclatant de la grâce, une jeune femme, qui n'avait reçu que l'éducation

1. Ce passage est en partie tiré d'une seconde relation de cette vision, qu'elle écrivit peu de temps avant sa mort, pour satisfaire aux instances pressantes de son fils. La lettre qui la contenait ne lui parvint qu'après la mort de sa mère.—"C'est véritablement le chant du cygne, ajoute-t-il, et le dernier effort de son esprit, n'ayant jamais parlé plus hautement de Dieu, ni des choses divines ; et l'on dirait que quand elle l'a écrite, Dieu lui avait déjà donné par avance un rayon de la lumière éternelle."

ordinaire aux personnes de son sexe, aurait-elle pu pénétrer si avant dans les plus incompréhensibles mystères de la foi, et exprimer en termes si clairs, si justes, si précis ce que n'ont pu qu'entrevoir les plus beaux génies, les plus grands théologiens, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, après avoir pâli toute leur vie sur les livres. Un tel prodige déconcerte la prudence humaine, et entraîne la conviction.

A la suite de cette vision, la servante de Dieu entra dans une nouvelle phase de la vie intérieure. Pendant longtemps son esprit, tout absorbé dans l'auguste Trinité, ne put se détacher de la contemplation des trois adorables Personnes. Elle en conçut de grandes appréhensions pour son salut, croyant que ce pouvait être quelque illusion de son imagination, ou quelque piège de Satan qui se déguisait en ange de lumière pour la retarder dans la vie spirituelle et l'éloigner de la pratique des vertus. Malgré les assurances réitérées que lui donnait son confesseur, qui, pour calmer ses craintes, ne cessait de lui répéter que ces illuminations venaient d'en haut, elle vivait dans un continuel tremblement, lorsqu'un jour, étant en oraison, plongée dans le doute et la désolation, elle entendit une voix intérieure qui lui dit: "Demeure-là, comme la colombe dans son nid." A l'instant toutes ses craintes se dissipèrent comme de légères vapeurs aux premiers rayons de l'aurore. La sérénité renaquit dans son âme, et, selon son expression, elle s'endormit dans cet auguste mystère comme dans une couche divine, où elle prenait son repos, et se nourrissait d'une manne céleste.

Cette faveur insigne fut comme le dernier prélude et le gage solennel de l'alliance que Dieu voulait consommer avec cette âme privilégiée. C'était l'époux qui venait au-devant de l'épouse, les mains chargées des présents les plus rares et les plus précieux, et offrant sa corbeille pleine de couronnes et de fleurs, afin d'achever de captiver le cœur de sa fiancée.

Cependant telle est l'incompréhensible pureté du maître souverain, qu'après tant d'épreuves et de croix, tant d'alternatives d'espérances et de craintes, tant de témoignagnes de tendresse et de dévouement, il ne trouvait pas sa créature encore assez purifiée de tout limon terrestre, pour l'admettre immédiatement à l'union suprême. Il la laissa languir encore pendant de longs jours afin d'enfoncer plus avant dans la plaie dont il l'avait blessée au cœur, le dard sacré du saint amour.

Enfin après qu'elle eût passé par de nouvelles croix et de nouvelles épreuves, par des frayeurs et des tentations plus terribles que toutes les précédentes, après s'être vue descendre, au moment de recevoir la plus grande de toutes les grâces, jusqu'au fond de l'abîme, plongée dans un délaissement et un abandon complet, le Seigneur daigna se laisser fléchir, et convier son épouse, couronnée de toutes les vertus, à l'ineffable honneur du céleste hyménée. Ce fut dans la vingt-septième année de son âge que la grande servante de Dieu reçut cette faveur, la plus sublime qui puisse être départie ici-bas à une créature mortelle. Voici l'incomparable récit qu'elle nous en a laissé elle-même.

"Un matin que j'étais en oraison, Dieu absorba mon esprit en lui par un attrait extraordinairement puissant. Je ne sais en quelle posture demeura mon corps en ce moment. La vue de la très-sainte Trinité me fut encore communiquée, et ses opérations manifestées, mais d'une façon plus élevée et plus distincte. L'impression que j'en avais eue la première fois avait opéré son principal effet dans l'entendement; et il me semble que la divine Majesté ne me l'avait faite que pour m'instruire et me disposer à ce qu'elle voulait m'accorder plus tard. Mais ici, quoique l'entendement fût autant et peut-être plus éclairé qu'auparavant, la volonté prédomina, parce que la grâce présente était toute pour l'amour et par l'amour. Je voyais les communications internes des trois Personnes, comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la génération éternelle du Verbe. O que ce mystère est ineffable! que le Père se contemplant engendre un autre lui-même, qui est son image et son Verbe; que cette génération ne cesse point, que ce Verbe soit égal à son Père en puissance, en grandeur, en majesté; et que le Père et le Verbe par leur amour mutuel produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en tout, cette vue a quelque chose de la vraie béatitude, parce que non-seulement on connaît Dieu, mais encore on en jouit par une fruition amoureuse, dont l'âme est nourrie d'une manière ineffable.

"Etant donc tout abîmée en la contemplation de cette suradorable Majesté, je lui rendais mes adorations et mes hommages, et je confessais ma bassesse, lorsque tout-à-coup j'oubliai la personne du Père et celle du Saint-Esprit et me trouvai absorbée en celle du Verbe divin qui s'empara de mon âme. Se voyant si riche par la jouissance de son bien infini, elle voulait tout pour lui et rien pour elle; n'aimant rien que d'être dénuée de tout, et heureuse de pouvoir le posséder lui seul. O que cette jouissance est délicieuse! C'est un labyrinthe d'amour, on en est enivré et saintement enchanté. L'on ne sait ce qu'on est, ni si l'on est, parce qu'on se trouve perdu dans cet océan d'amour. Par petits moments, je me connaissais et un rayon de lumière me donnait la vue du Père et du Saint-Esprit. Aussitôt je faisais des actes d'adoration, de soumission et d'amour; puis, sans que je m'en aperçusse, je me retrouvais en union avec le Verbe, où j'étais perdue comme auparavant. Mais bien que je sentisse opérer le Verbe en moi, je ne sortais point de l'unité de l'essence. Mon esprit apercevait les opérations appropriées à chacune des trois Personnes divines. Lorsque le Verbe divin opérait en moi, le Père et le Saint-

Esprit regardaient son opération, et tout cela n'empêchait pas l'unité du principe agissant qui était le même dans les trois Personnes. Ce fut alors que j'expérimentai que le Verbe est véritablement l'Epoux de l'âme. Ce mystère est un abîme si profond, que tout ce qu'on peut en dire n'approche point de la réalité. Il me faudrait l'intelligence des Séraphins pour pouvoir dire ce qui se passa dans cette extase et ce ravissement. L'âme expérimente sans cesse ce moteur gracieux qui, dans cette alliance spirituelle, a pris possession d'elle, l'embrase et la consume d'un feu sacré si doux et si agréable qu'il lui fait chanter un épithalame sans fin. Les livres ni l'étude n'en peuvent révéler les paroles, car elles sont toutes célestes et toutes divines. Enfin je n'ai jamais ressenti une plus grande grâce, et je ne pense pas en jamais recevoir une plus grande en cette vie. Je n'y saurais penser sans une nouvelle émotion de cœur, et le sentiment en est toujours demeuré dans mon âme. Ce mot, VERBE ETERNEL, m'est une nourriture qui me remplit sans cesse, et un parfum dont mon âme est continuellement embaumée."

CHAPITRE SEPTIÈME.

Charité—Dévouement.

Lorsque notre bienheureuse redescendit des cieux, au sortir de cette sublime vision, elle se trouva transportée dans une sphère toute nouvelle. Ses sentiments intérieurs étaient entièrement transformés; et l'irrésistible attrait qui la poussait, avec une violence inconcevable, vers l'objet de ces continuels soupirs, s'était complètement apaisé; car elle possédait, au fond de son cœur, celui qu'elle aimait d'une tendresse infinie, le divin Jésus, qui lui aussi était maître de toutes ses affections. "Alors, dit-elle, ce sont des transports et des ivresses qui consument l'épouse, et la font expirer mille fois de bonheur. Je m'arrête à penser si je pourrais trouver quelques comparaisons sur la terre qui puissent donner quelqu'idée de cette alliance intime du Verbe et de l'âme; mais je n'en puis trouver. Quoique l'âme sente bien que le Verbe est Dieu, consubstantiel et égal à son Père, immense, éternel, infini, par qui toutes choses ont été faites et subsistent, néanmoins elle lui parle cœur à cœur avec une incroyable familiarité; car elle se sent agrandie par cette dignité d'épouse qui lui donne le privilége de dire: Vous êtes tout à moi et je suis toute à vous. Alors elle cherche sans cesse la gloire de son bien-aimé, et se fait toute à tous pour les gagner tous à lui, et le fait régner en maître absolu sur tous les cœurs."

Comment ne pas demeurer stupéfait en considérant, d'une part, une si incompréhensible condescendance de Dieu pour son infime créature, et, de l'autre, une si éminente sainteté, récompensée par un privilége aussi éclatant. Cependant, tandis que ces miracles de grâce s'opéraient dans le cœur de cette femme admirable, nul indice n'en dévoilait l'éclat à l'extérieur; car elle jetait le manteau de l'humilité sur tous ces trésors. Toujours dévouée, attentive, souriante, elle paraissait uniquement occupée des innombrables devoirs dont elle était accablée; et c'était une merveille non moins inexplicable qu'elle pût suffire à des soins si multipliés. Malgré cela elle trouvait encore le loisir de surveiller l'instruction religieuse des nombreux domestiques dont elle était entourée. Son zèle et sa charité lui inspiraient d'innocents et d'ingénieux artifices pour en faire naître l'occasion. Dès qu'elle les voyait de retour du travail, à l'heure des repas, elle s'asseyait à table avec eux et se mêlait à leurs conversations, afin de les entretenir des choses de Dieu et des affaires de leur salut. L'auréole d'angélique piété qui brillait autour d'elle, et jaillissait sur chacune de ses actions, leur inspirait une vénération profonde et un respect qui allait jusqu'à une espèce de culte. Non seulement ils la regardaient comme une sainte, mais ils l'aimaient et la chérissaient comme leur mère; ils lui étaient soumis comme des enfants. Elle, de son côté, profitait de l'autorité qu'ils lui mettaient si volontiers entre les mains, pour s'insinuer délicatement dans leurs âmes, et diriger leurs pensées et leurs cœurs vers le ciel.

Dans ces entretiens intimes, elle les interrogeait sur leurs devoirs avec une simplicité, une grâce et une naïveté qui les ravissaient. Elle leur faisait rendre compte de toutes leurs actions, et les reprenait doucement lorsqu'ils avaient commis quelque faute.

En certaines occasions, elle les réunissait tous autour d'elle, et leur donnait des instructions sur les vérités de la religion et sur leurs obligations particulières. Parfois alors elle se sentait tout-à-coup emportée par une inspiration extraordinaire; une source d'éloquence surnaturelle jaillissait de son âme, et s'épanchait avec une telle abondance et une telle onction qu'elle suspendait à ses lèvres, pendant des heures entières, ses auditeurs émerveillés. On peut juger par là des fruits de grâce et de vie qu'elle opérait parmi ces âmes simples.

Mais sa charité n'embrassait pas seulement leur bonheur spirituel; elle s'étendait même jusqu'à leur bien-être temporel. Si quelques-uns d'entre eux avaient le malheur d'encourir la disgrâce de leur maître, c'était toujours à elle qu'ils venaient s'adresser pour leur servir de médiatrice auprès de son beau-frère et les réconcilier avec lui.

Dans leurs maladies, c'était encore elle qui les soignait et veillait auprès d'eux. En plusieurs circonstances un grand nombre tombèrent malades ensemble. Alors leurs chambres deve

nait un véritable hôpital, dont elle était tout à la fois l'infirmière et le médecin. Avec un dévouement et une délicatesse toute maternelle, elle leur prodiguait les attentions les plus touchantes; ne laissant point à d'autres le soin de faire leurs lits et de leur apporter leur nourriture. Sa charité ne reculait devant aucun service, pas même les plus bas et les plus vils; au contraire, voyant en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, elle mettait son bonheur et ses délices à leurs rendre les devoirs les plus humiliants.

Parmi ces mille occupations et ces distractions sans nombre, rien ne pouvait rompre ni détendre la chaîne d'or qui liait la douce esclave du Christ à son bien-aimé. Comme l'ange de Tobie, tandis qu'elle paraissait marcher et vivre sur la terre, elle se nourrissait d'un aliment et d'un breuvage invisibles. Sans cesse son esprit planait au-dessus du monde réel et conversait avec Dieu, ou s'unissait au chœur des esprits célestes pour chanter ses louanges. Quoique cette habitude extatique ne l'empêchât pas de remplir exactement tous ses devoirs, elle lui enlevait cependant la liberté de suivre les conversations qui n'avaient pas de rapport direct avec ses occupations; il lui était alors impossible d'en suivre le fil. Plusieurs personnes s'en étaient aperçues; et souvent son beau-frère prenait plaisir à l'interroger sur les conversations qui venaient d'avoir lieu, afin de la plaisanter. Alors ne sachant que répondre, elle devenait toute confuse, le rouge lui montait à la figure; et l'on était obligé de changer de discours pour la tirer d'embarras. Cette abstraction en Dieu allait jusqu'au point qu'elle ne reconnaissait pas même les personnes avec qui ses nombreuses affaires la mettaient en relation journalière. Ce n'était que par des efforts suprêmes sur elle-même qu'elle parvenait à soustraire aux regards du monde le feu intérieur qui la consumait, et les flammes d'amour qu'elle lançait incessamment vers le Verbe Divin, en retour des traits enflammés dont il transperçait son cœur. La véhémence de ces sentiments la contraignait parfois de se retirer dans la solitude, où ne pouvant plus respirer, elle se prosternait jusqu'à terre, et priait à haute voix pour se soulager, et exhaler ses ardeurs: "O mon amour, s'écriait-elle, je n'en puis plus; ou laissez-moi respirer, ou faites-moi mourir, car vos flammes me font souffrir plus qu'une âme, enfermée dans la prison du corps, n'est capable de supporter."

D'autres fois, pendant l'espace de deux ou trois jours, il lui était impossible de faire aucun acte intérieur pour calmer ce grand embrasement; alors il lui semblait que son cœur dût éclater; et elle éprouvait des souffrances telles que, si cet état eût duré davantage, elle serait morte infailliblement. Son cœur s'ouvrait ensuite comme une fournaise embrasée dont on lèverait tout-à-coup le soupirail pour en faire évaporer la flamme; il se dilatait alors, dit-elle, avec des paroles si ardentes qu'il semblait que ce fussent autant de traits lancés par une vengeance d'amour vers celui qui l'avait tant fait souffrir.

Un jour elle tomba dangereusement malade. D'habiles médecins furent appelés; après l'avoir longtemps examinée, ils déclarèrent qu'ils ne comprenait rien à la nature de l'étrange maladie dont elle souffrait. Elle sentait, disait-elle, une douleur très-aiguë dans la région du cœur, comme si elle eût été blessée par un fer émoussé. Ces souffrances durèrent assez longtemps, sans que ni la science des médecins, ni leurs remèdes pussent lui apporter aucun soulagement. Enfin ils l'abandonnèrent en déclarant qu'il n'y avait que celui-là seul qui lui avait fait cette plaie au cœur qui pouvait la guérir.

Quand elle se trouvait en compagnie d'autres personnes, et qu'elle n'avait pas la liberté de se retirer à l'écart, elle était obligée de s'appuyer contre la muraille, ou de se tenir les mains sur sa ceinture, autrement elle serait tombée à terre. Quelquefois ces émotions se calmaient graduellement; une grande douceur se répandait en elle; et pendant quelques instants, elle perdait tout sentiment. Quoiqu'elle soupirât toujours après la solitude du cloître, elle avoue elle-même qu'elle n'aurait pas été capable de supporter la violence de ces saintes saillies, sans le soulagement que lui procuraient le trouble et la distraction des affaires extérieures.

Le Révérend Père Dom Raymond de Saint-Bernard, craignant qu'elle ne succombât sous des fardeaux si écrasants, lui retrancha une partie de ses mortifications corporelles. Il lui interdit entièrement le cilice et la haire, ne lui permettant que de se servir de chemises de serge, et de porter deux fois la semaine une ceinture armée de pointes. Il lui défendit en outre de coucher plus de six mois de l'année sur le bois dur. La servante de Dieu obéit avec une entière ponctualité, et ne se départit pas de cette règle jusqu'à son entrée en religion.

Cet état de l'âme que souffrait notre sainte est ce que les mystiques appellent martyre d'amour. "Il consiste particulièrement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudrait aimer, et autant qu'on le connaît aimable. Car plus on aime et plus on veut aimer; l'amour par ses accroissements continuels devient insatiable, et cette insatiabilité échauffe et dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort."

C'était cette phase de l'amour divin qu'éprouvait alors notre héroïne; ses désirs impétueux de voir Dieu aimé la poussaient parfois à de pieuses extravagances qui feraient sourire le monde de pitié, mais que savent apprécier les âmes qui comprennent la folie de la croix, et qui ont approché leur cœur de cette parole brûlante du Sauveur: *Je suis venu mettre le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il soit allumé.* (S. Luc. XII, 49.)

Un jour qu'elle passait, silencieuse et recueillie, à travers les rues de la ville, en revenant de

l'église après ses oraisons habituelles, et encore toute pénétrée des saintes émotions qu'elle venait d'éprouver, elle rencontra, sur son chemin, un religieux de sa connaissance. Elle court aussitôt au devant de lui, et l'aborde d'un air d'exaltation et d'enthousiasme : " Mon père, lui dit-elle, aimez-vous Dieu ; car si vous ne l'aimez pas, je ne puis vous parler ! "

Souvent à la suite de ces transports, toutes ses puissances intérieures semblaient tout-à-coup se taire et demeurer suspendues. Alors, dans le silence de toutes ses facultés, s'élevait, des profondeurs de son âme, comme une douce mélodie, dont chacun de ses soupirs semblait les suaves ondulations. On eût dit que chaque fibre de son être était autant de cordes d'un instrument invisible que venait toucher en secret l'ange du pur amour, et dont les accords ravissaient les chœurs célestes et charmaient les oreilles de Dieu.

La nuit même n'interrompait pas ces mystérieux concerts : des visions bienheureuses venaient visiter son sommeil, et dans un demi-repos, elle entendait chanter sans cesse ces voix intérieures ; quelquefois même elle en était complètement réveillée. Ainsi son âme ressemblait à ces harpes éoliennes suspendues aux arbres des forêts, dont les cordes résonnent encore longtemps après le passage des brises nocturnes. Ainsi dans les splendides basiliques, quand l'orgue vient de se taire, et que l'encens des solennels sacrifices monte encore dans les voûtes silencieuses, longtemps les derniers échos des chants sacrés se prolongent à travers les arcades aériennes et les ogives, et se bercent parmi les ombres du soir.

Telle fut, jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, la vie de cette âme d'élite, qui devait mériter le nom de Thérèse de la Nouvelle-France. Cette existence, mêlée de tant de péripéties diverses, semée de tant d'épreuves amères et de faveurs étonnantes, de tant de langueurs et de transports, de tant de larmes et d'ivresses surnaturelles, n'était cependant que le noviciat de la vie intérieure qu'elle devait mener, au sein d'une paix plus profonde, dans le calme et la solitude du cloître. Le Seigneur voulut lui faire goûter les prémices de cette paix, et lui en donner comme l'avant-goût, à la veille même de l'introduire dans cette terre promise, objet des vœux et des soupirs de toute sa vie.

" Notre-Seigneur, dit-elle, m'ôta enfin ces grands transports, et ces accès violents qui m'avaient tant fait souffrir ; et depuis ce temps, mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu. Ce centre est en elle-même, et elle y jouit d'une paix qui surpasse tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate que je ne puis l'exprimer. On peut parler de tout ; on peut lire, écrire, travailler et faire tout ce que l'on veut, sans se distraire de cette occupation et sans cesser d'être uni à Dieu. "

Comme ce calme intérieur se prolongeait toujours, la servante de Dieu craignit d'être tombée dans l'illusion, et conjura le Seigneur de l'éclairer. Il lui fit intérieurement cette réponse : " Demeure-là ; je veux que tu fasses ici ce que les bienheureux font dans le ciel. " Ces paroles lui révélèrent la sublimité de cette condition, où l'âme, vêtue d'une pureté éclatante, s'attache à Dieu, " et demeure liée, pour ainsi dire, à lui par une union d'amour dans le fond de son être, où tout est calme et détachement des sens. " Dans cet état, elle jouit, autant qu'il est possible ici-bas, de la félicité des élus. Les orages des passions ne pénètrent point jusque dans ce tabernacle de Dieu ; c'est le Saint des Saints, dont un voile impénétrable défend l'entrée, et où l'âme savoure dans la paix la présence de l'Epoux ; tandis que la tempête gronde au dehors, et que les sens et la partie inférieure de l'être sont dans le trouble et l'agitation.

Quoique la parole de Notre-Seigneur l'eût rassurée, elle en conféra cependant avec son confesseur, et avec le R. P. Dom Eustache de Saint-Paul, grand serviteur de Dieu, très-versé dans la science des saints. " J'ai vu, lui répondit le saint, les grâces et les lumières que vous communique votre céleste Epoux ; je ne puis que vous exhorter à marcher dans cette voix, et à correspondre, par votre fidélité, aux ineffables bontés de Dieu. "

CHAPITRE HUITIÈME

L'évêque de Dol—La Mère de Saint-Bernard—Terrible épreuve—Entrée aux Ursulines.

Enfin le dernier obstacle, qui enchaînait la sainte veuve dans le siècle, s'était rompu ; son fils, âgé de douze ans pouvait désormais se passer de ses soins immédiats. A mesure qu'elle avait vu s'approcher l'heure de sa délivrance, elle avait senti s'augmenter en elle les saints désirs qui la poussaient vers la retraite. La vie du monde était devenue pour elle un vrai martyre ; et s'il y avait encore quelque chose qui pût lui plaire ici-bas, c'était la vie du cloître.

" O mon Dieu ! s'écriait-elle dans ses transports, est-il possible que vous ne soyez point touché de mes plaintes et de mes gémissements ? vous me faites voir et goûter les biens cachés dans vos trésors évangéliques ; vous charmez mon âme par leur beauté ; vous me consumez de langueur, et vous retardez de me faire entrer dans ce séjour bienheureux ! Quel plaisir prenez-vous donc de me faire souffrir ? Il faut bien pourtant que vous me retiriez de la corruption du siècle, puisque son esprit est si contraire au vôtre. Ah ! mon chaste amour, accordez-moi cette grâce, ou ôtez-moi la vie. "

Cependant elle était encore indécise sur la règle qu'elle devait embrasser. Son premier attrait avait été pour les Ursulines, quoiqu'à cette époque il n'y en eût pas encore à Tours. La lecture des œuvres de Sainte Thérèse lui avait aussi inspiré une profonde estime pour l'ordre du Carmel, dont la vie d'oraison et de recueillement était en parfaite harmonie avec l'état de son âme, et son union continuelle avec Dieu. D'un autre côté, le Père Général des Feuillants, étant venu à Tours sur ces entrefaites pour faire la visite du monastère, et ayant manifesté le désir de la voir, fut tellement ravi et émerveillé de sa sainteté, qu'il crut acquérir un trésor inestimable pour son ordre en lui offrant son entrée aux Feuillantines. Il lui promit en même temps que les Pères de l'ordre se chargeraient de l'éducation de son fils. Elle accueillit cette promesse avec une grande joie; car elle acquit par là la certitude de pouvoir accomplir son pieux dessein. D'ailleurs la règle austère et la profonde solitude où vivaient les Feuillantines avaient pour elle de grands charmes. Ces ouvertures firent espérer pendant quelque temps que son choix était fixé dans cet ordre, quoiqu'elle n'eût donné aucune réponse définitive. Les choses allèrent même si loin qu'on se préparait déjà à la recevoir dans le monastère de Paris. Mais le Seigneur ne la voulait ni parmi les filles de Saint Bernard, ni parmi les vierges du Carmel; et cette âme fidèle ne cherchait d'autre voie que celle que lui traçait sa volonté sainte. Le joug qu'il voulait lui imposer était encore éloigné; mais l'heure fixée dans ses desseins était sonnée, et ce qu'elle ne recherchait pas vint comme de soi-même se placer au-devant d'elle.

A cette époque-là même, les Ursulines fondaient un monastère à Tours, à deux pas de la maison de son beau-frère: et l'on eût dit que la Providence ne permettait la formation de cet établissement que pour lui offrir un asile.

A peine le vit-elle s'élever qu'un attrait extraordinaire l'entraîna vers cette sainte retraite; chaque fois qu'elle passait près du monastère, elle éprouvait une telle émotion, qu'elle était tentée de s'y arrêter. La connaissance qu'elle eut bientôt de leur règle, et de la profession qu'elles font de servir le prochain, ne fit que fortifier en elle cette inclination; elle n'espéra plus pouvoir satisfaire ailleurs le besoin irrésistible de charité qui débordait de son cœur. Toutefois elle ignorait encore comment Dieu aplanirait les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son projet; car sa pauvreté la mettait dans l'impossibilité d'offrir la dot nécessaire à son entrée.

Au milieu de cette indécision, un incident imprévu vint la plonger dans une perplexité plus grande encore. Sa haute réputation de sainteté s'était déjà répandue dans toute la Touraine, et même dans une grande partie de la France. L'évêque de Dol, passant par Tours en revenant d'un voyage à Paris, entendit parler de la jeune veuve, de ses hautes qualités intellectuelles, et surtout de ses éminentes vertus.

Dans un entretien qu'il eut avec elle, il fut tellement charmé de son mérite, qu'immédiatement il la pria avec instance de l'accompagner jusqu'à Dol, pour le seconder dans la fondation d'un monastère de religieuses de la Visitation, qu'il y établissait en ce moment même.

Avec sa prudence ordinaire, elle le pria de lui donner quelque temps pour consulter Dieu avant de lui rendre une décision définitive.

Après quelques jours de prière et de réflexion, elle lui répondit que bien qu'elle fût toute confuse de la confiance qu'il lui avait témoignée et de l'honneur qu'il avait voulu lui faire, elle ne croyait pas être appelée de Dieu à coopérer à cette œuvre.

Dans le monastère des Ursulines de Tours vivait alors une de ces âmes choisies, que le ciel se plaît à favoriser de ses dons les plus rares, ange déguisé sous une forme humaine, aux ailes toujours tendues vers les cieux, aux regards toujours fixés vers le Soleil de Justice; une de ces âmes semblables à ces plantes amantes de lumière, qui, à peine écloses aux premiers rayons de l'aurore, tournent leurs corolles épanouies vers le soleil, et le suivent dans toute sa course, en étalant sous ses regards la richesse toujours croissante de leurs couleurs, et l'enivrante suavité de leurs parfums. La Mère Françoise de Saint-Bernard avait été conduite dans la perfection par des voies à peu près semblables à celles que venait de suivre sa future compagne. Ces deux âmes, prévenues des mêmes grâces, éprises d'un même amour, étaient destinées à se connaître et à se comprendre. Dieu, à leur insu, les rapprochait pour les réunir sous le même toit, afin que leurs cœurs, appuyés l'un sur l'autre et enlacés par les mêmes affections, s'élevassent vers lui d'un même essor.

Une visite que notre sainte veuve fut obligée de faire au monastère des Ursulines, devint l'origine de cette liaison. A peine, à leur première entrevue, eurent-elles échangé quelques paroles, qu'elles entrevirent leurs dispositions intérieures, et qu'un puissant attrait les attira l'une vers l'autre. A cette douce confiance, succéda bientôt une étroite et sainte amitié, dont les liens se resserrèrent chaque jour, à mesure que se multiplièrent leurs entretiens, qui d'ailleurs n'avaient d'autre objet que les choses célestes. Toutefois malgré cette intimité, Madame Martin n'osa jamais s'ouvrir à son amie sur le sujet de ses inquiétudes, et la prier de lui venir en aide; elle voulait laisser toutes choses entre les mains de Dieu.

Sur ces entrefaites, la Mère de Saint-Bernard fut élue supérieure du nouveau monastère de Tours. En apprenant cette heureuse nouvelle, la servante de Dieu s'empressa d'aller féliciter son amie. Dès qu'elle eut mis le pied dans le parloir, la pensée lui vint que la nouvelle supé-

rieure allait lui offrir son entrée aux Ursulines. En effet, à peine eut-elle le temps de lui présenter ses premières félicitations, que la Mère de Saint-Bernard la regardant avec un doux sourire, et un geste plein d'affection :

"Je sais bien à quoi vous penser, lui dit-elle; vous songez que je vais vous offrir une place dans ma communauté. Eh bien! oui, je vous l'offre, et il ne tient qu'à vous d'être du nombre de nos compagnes."

A ces mots, notre sainte demeura toute interdite d'étonnement et de joie. "Que le Seigneur bénisse votre charité, lui dit-elle émue jusqu'aux larmes; mais je suis indigne d'une telle faveur. Cependant puisque vous daignez me faire cet honneur, permettez-moi, avant de vous répondre, de consulter Dieu et celui qui pour moi tient sa place sur la terre."

Le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, comme on l'a déjà vu, était un grand maître dans l'art de conduire les âmes. Afin d'éprouver la vocation de celle que Dieu avait confiée à ses soins, il répondit à sa demande avec une froideur apparente, et même avec un air de rudesse. Pendant quelque temps, il parut même songer à la faire sortir du siècle.

Enfin, un jour qu'elle était en prière, plongée dans les mêmes perplexités elle sentit soudain s'évanouir sensiblement tout l'attrait qui l'avait d'abord fait incliner vers les Feuillantines; et en même temps s'allumer dans son cœur un désir ardent d'entrer aux Ursulines, "avec une inspiration si pressante, dit-elle, d'en poursuivre l'exécution, qu'il me semblait que tout ce qui était au monde me menaçait de ruine, si je ne me sauvais promptement en cette maison de Dieu."

Elle fit part à son directeur de cet ordre qui lui venait d'en haut. Celui-ci jugea alors que le temps de l'épreuve avait été suffisamment prolongé; et quoique jusqu'alors il eût toujours cru que sa vocation l'appelât aux Feuillantines, il ne balança pas un seul instant à lui déclarer qu'elle ne pouvait plus hésiter, que ce serait résister évidemment à la voix de Dieu que de tarder davantage, et qu'elle devait même se hâter d'exécuter un ordre manifesté d'une manière si sensible. Le jour de son entrée fut dont fixé, sans aucune obstacle; car les Ursulines avaient obtenu de l'archevêque de Tours l'autorisation de la recevoir sans dot.

Ce fut alors que le démon tenta un dernier et suprême effort pour la jeter hors de la voie qui lui était tracée. L'artifice qu'employa le tentateur était d'autant plus perfide qu'il se cachait sous l'ombre des motifs les plus purs. Il lui montrait du doigt son jeune enfant, qu'elle chérissait de toutes les forces de son âme, et lui reprochait sa cruauté de l'abandonner dans un âge si tendre. N'était-ce pas par cette conduite travailler évidemment à sa perte, et engager dangereusement sa conscience? N'était-ce pas une obligation rigoureuse pour elle de rester dans le siècle pour réparer toutes les fautes qu'elle avait commises en négligeant les intérêts de cet enfant? A ces tentations se joignaient les importunités de ses amies, et l'opposition violente que mettaient sa sœur et son beau-frère à son entrée dans la vie religieuse. Mais Dieu donna à sa servante des forces pour résister à tous ces assauts. Il lui fit voir qu'elle n'avait rien fait que par son ordre, et lui donna l'assurance qu'il se chargerait lui-même de l'enfant qu'elle n'abandonnait que pour son amour, et pour suivre ses divins conseils. Il voulut même lui en donner une preuve immédiate en changeant soudainement les dispositions de son beau-frère et de sa sœur, par l'entremise de Dom Raymond de Saint-Bernard, qui non seulement les fit consentir à son depart, mais même leur fit promettre de prendre soin de son fils.

Il semble maintenant que la nacelle de l'humble servante du Christ, ballotée si longtemps sur les flots, n'a plus d'orages à essuyer; mais on dirait que chaque fois qu'elle va toucher au rivage, une main ennemie l'y attend pour la repousser en pleine mer. Cette fois encore, au moment de jeter l'ancre dans l'heureux port où l'attendaient de joyeuses acclamations, une tempête furieuse s'élève, déchire toutes ses voiles, et la rejette bien loin sur les flots.

Cette tempête lui avait été prédite peu de jours auparavant par un saint religieux. "Préparez-vous, lui dit-il, à recevoir une grande grâce de Dieu; mais ce ne sera qu'après vous y avoir disposée par une grande croix."

Madame Martin n'avait encore rien communiqué à son fils de la détermination qu'elle avait prise; mais il eut d'avance le pressentiment de la perte qu'il allait faire. Depuis quelque temps il s'était aperçu que ses parents, qui connaissaient tout, ne lui prodiguaient plus leurs caresses ordinaires. Souvent il les avait surpris le regardant d'un œil de pitié, et chuchotant à voix basse, comme s'ils eussent craint de lui apprendre quelque fatale nouvelle. Cette conduite étrange, qu'il ne pouvait expliquer, le plongea dans une noire mélancolie. Ne voyant rien que de triste et de lugubre autour de lui, il se retirait à l'écart, et passait une partie des jours à pleurer. Enfin ne pouvant plus supporter ce spectacle désolant, et frappé d'une sorte de vertige, il résolut de prendre la fuite.

Quinze jours avant l'époque fixée pour l'entrée de sa mère aux Ursulines, il choisit un moment où personne ne l'observait, et sortit furtivement de la maison où il avait été placé en pension.

Dès que la nouvelle de cette disparition se fut répandue, tous ceux qui s'étaient opposés au dessein de notre pieuse veuve ne tarirent pas en reproches contre elle, et ne manquèrent pas de réitérer leurs instances. Cet accident était selon eux une permission de Dieu, et une preuve évidente qu'il réprouvait son intention d'embrasser la vie religieuse. L'esprit de ténèbres se joignit

à ses ennemis pour lui livrer de nouveaux assauts, et faire entendre à ses oreilles les cris de ses entrailles maternelles cruellement déchirées, afin de faire fléchir sa volonté ; mais la grâce chez elle fut toujours victorieuse de la nature et du sang. Refoulant sa douleur au fond de son âme, elle parut ferme au milieu de l'orage. La lutte qu'elle livrait intérieurement aux sentiments les plus profonds et les plus tendres de la nature était d'autant plus terrible qu'elle ne voulait pas la laisser paraître aux dehors. "O Dieu ! s'écrie-t-elle, je n'aurais jamais cru que la douleur de la perte d'un enfant pût être si sensible à une mère. Je l'avais vu malade presque jusqu'à rendre l'esprit, et je le donnais de bon cœur à Notre-Seigneur. Mais le perdre de la sorte, c'est ce que je ne pouvais comprendre. Enfin il fallut me dépouiller devant Dieu de tout désir, et demeurer nue et résignée au pied de la croix."

Dans son immense douleur, elle alla chercher quelque consolation auprès de son amie, la supérieure des Ursulines. Mais à peine eut-elle le temps de lui raconter le sujet de sa tristesse et de ses larmes, qu'elle vit entrer son directeur, qui ne savait rien encore de cet accident. En le voyant elle se jeta à ses pieds et lui apprit son malheur. Elle s'attendait bien que le bon religieux, qui avait pour elle une tendresse toute paternelle, allait compâtir à sa peine. Mais quelle ne fut pas sa stupeur en voyant l'accueil glacial qu'il lui fit. Ce saint homme connaissant la sublime vertu de sa pénitente, voulut saisir cette occasion pour lui faire subir une épreuve qui paraîtra bien étrange aux yeux du monde, mais que justifie pleinement la science des saints. Loin de la consoler, il ne chercha qu'à enfoncer davantage le glaive qui déchirait son cœur. "Vous n'avez guère de foi, lui dit-il d'un ton plein de sévérité, si vous ne croyez pas que cet accident soit arrivé par l'ordre de la providence, ou si vous le croyez, vous n'avez guère de soumission à la volonté de Dieu. Je vois bien maintenant que vos vertus sont toutes superficielles, et que j'avais raison de craindre qu'elles ne fussent que des ruses d'une nature hypocrite plutôt que de véritables vertus. On voit bien que la nature est encore tout entière en vous et que les passions sont toutes vives, puisque vous avez des attachements si violents pour une chétive créature."

Durant toute cette terrible réprimande, l'humble mère demeura à genoux, prosternée au pied de son directeur, sans proférer une seule parole. Convaincue de son indignité, elle ne répondit à ces sanglants reproches que par des soupirs. Dom Raymond entendant ces gémissements : "Hh bien ! continua-t-il que vous dissai-je; ce que je viens d'entendre ne confirme-t-il pas mes craintes ? Il n'est que trop vrai, la nature corrompue est encore toute vive en vous ? Levez-vous, sortez d'ici ; car la maison de Dieu n'est pas pour des âmes aussi imparfaites."

A ces mots, elle se leva en silence, s'inclina profondément devant son directeur, et sortit du monastère.

Restés seuls, après son départ, le père et la supérieure demeurèrent immobiles, stupéfaits d'admiration en présence de tant de vertu ; et l'attendrissement succédant à l'admiration, ils donnèrent un libre cours à leurs larmes, en rendant grâces à Dieu de les avoir faits témoins d'une si grande merveille.

Aussitôt, sans rien lui dire, ils expédièrent à leurs frais plusieurs hommes à la recherche de son fils. Ceux qu'elle avait envoyés elle-même n'avaient pu encore découvrir sa trace.

Par une singulière coïncidence, la fuite de cet enfant arriva pendant l'octave de l'Epiphanie, c'est-à-dire à l'époque même où l'église rappelle le souvenir de la perte de Jésus dans le temple. Comme le divin enfant, c'était aussi à l'âge de douze ans qu'il s'était échappé des mains de ses parents. Ces traits de ressemblance offraient à la pauvre mère une grande consolation dans sa douleur. Elle unissait ses angoisses à celles qu'avait ressenties la Sainte-Vierge après la perte de son divin Fils ; et elle espérait qu'à l'exemple de Marie, elle aussi recouvrerait son enfant au bout de trois jours. Effectivement trois jours plus tard, il fut ramené à Tours et remis à sa mère par un brave citoyen qui l'avait rencontré par hasard sur le pont de Blois.

Il avoua alors que son dessein avait été de se rendre jusqu'à Paris, et d'aller frapper à la porte du correspondant que son oncle entretenait dans cette ville.

Le retour de cette enfant leva le dernier obstacle qui la retenait dans le siècle. Dès ce moment, la voix intérieure, qui la suivait partout, retentit plus puissante que jamais à son oreille, et s'unissant à celle de son directeur, la pressa vivement de hâter son départ. Fidèle à ce double avertissement, elle fixa irrévocablement le jour de son entrée au noviciat des Ursulines, malgré les nouvelles réclamations de ses amis et de ses proches, malgré les larmes et les prières de son père qui la suppliait de ne pas l'abandonner sur ses vieux jours, malgré les déchirement de cœur qu'elle éprouvait à la pensée de dire adieu pour jamais à son fils unique. Mais elle se rappelait cette parole du Sauveur : *Celui qui aime son père ou sa mère,...... son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi,* (Math. X, 37) ; et elle y puisait un courage et une fermeté invincibles.

Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution que tous ses doutes et ses scrupules s'évanouirent, pour faire place à une paix inaltérable et si profonde que rien ne pouvait l'en distraire. Cette impression était si puissante qu'elle lui permettait à peine de prendre quelques heures de sommeil, et si peu de nourriture que l'on craignit sérieusement qu'elle ne tombât malade.

Enfin l'heure de la séparation étant arrivée,

elle fit venir son fils auprès d'elle pour lui donner ses derniers avis, avant que la barrière infranchissable du cloître, qui allait s'élever entre elle et lui, le laissât orphelin sur la terre. C'était le moment qu'elle avait toujours le plus redouté; car elle connaissait toutes les défaillances de l'amour maternel; elle savait combien sont profondes ces racines qui, après avoir alimenté deux vies dans un même cœur, s'enlacent et se fortifient toujours de plus en plus, et deviennent plus fortes que la mort. Aussi s'était-elle préparée à ce moment suprême depuis plus de dix années; car dès que son fils avait atteint l'âge de deux ans, elle s'était imposé le sacrifice de ne lui faire aucune caresse, et de ne lui en permettre aucune à son égard. Elle espérait par là lui rendre son absence moins douloureuse, lorsque l'heure de la séparation serait venue. Mais ce fut tout le contraire qui arriva; car si d'un côté elle avait toujours agi envers lui avec une douce gravité, et avait exigé de lui la même conduite, autant que son âge le lui permettait; d'un autre côté, elle n'avait jamais usé à son égard du moindre mauvais traitement. Aussi son attachement pour elle était-il aussi tendre que profond.

Dès qu'elle se vit seule avec lui, elle le fit asseoir auprès d'elle et lui tint ce langage, digne de la mère des Machabées:

" Mon fils, j'ai à vous communiquer un grand secret que je vous ai tenu caché jusqu'à ce jour, parce que vous n'étiez pas en âge d'en comprendre l'importance. Mais à présent que vous commencez à être raisonnable, et que je suis sur le point d'exécuter ce qu'il m'ordonne, je ne puis plus différer davantage de vous le faire connaître. Dès le moment que je perdis votre père, avec qui vous savez que je n'ai vécu que deux ans, Dieu m'inspira le dessein de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Ce dessein s'est toujours fortifié en moi, et si dès lors je ne l'ai pas mis à exécution, c'est que vous étiez encore trop jeune et que vous aviez besoin de moi. Mais aujourd'hui cette raison n'existe plus, et il faut que j'obéisse à la voix de Dieu qui m'appelle. J'aurais pu vous quitter sans vous en parler, car il y va de mon salut, et quand il s'agit de se sauver, il ne faut demander permission à personne. Mais je n'ai pas voulu vous contrister, en vous laissant tout-à-coup seul, sans père et sans mère. Vous jugez bien que je n'ai nullement besoin de votre consentement, puisque le grand Maître a parlé: je veux cependant vous le demander, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Si cette séparation vous afflige, songez à l'honneur insigne que Dieu me fait en daignant m'appeler à son service. Rappellez-vous quelle consolation ce sera pour vous de songer que vous avez une mère qui ne sera plus occupée qu'à offrir, jour et nuit, des vœux au Seigneur pour votre salut. "

En prononçant ces paroles, l'héroïque femme fixait des regards pleins d'une tendresse infinie sur son enfant. Elle attendit quelques instants sa réponse. Mais lui, tout interdit d'entendre ce langage solennel qu'il n'avait jamais connu auparavant, ne put que lui répondre d'une voix timide et pleine de larmes:

" Ma chère maman, je ne vous verrez donc plus? "

" —Ce n'est pas cela que je veux dire, s'empressa de répondre la courageuse mère; au contraire, vous me verrez, mon enfant, tant qu'il vous plaira. Je me retire au couvent des Ursulines qui est à deux pas d'ici, et vous aurez la liberté de venir me voir quand vous voudrez. "

" —Puisqu'il en est ainsi, repartit l'enfant encore toute ému, je le veux bien. "

La servante de Dieu respira après cette réponse, et reprit:

" —J'aurais eu bien de la peine à me separer de vous, mon cher fils, si vous m'aviez refusée; mais puisque vous y consentez, je me retire du monde, et je vous laisse entre les mains de Dieu. Vous n'avez pas de fortune; mais celui que j'ai choisi pour mon héritage sera aussi le vôtre; et si vous possédez la crainte de Dieu, vous serez assez riche, car vous posséderez le plus précieux trésor de la terre.

" Vous perdez aujourd'hui votre mère, et désormais vous n'en aurez plus ici-bas; mais dans le ciel vous en avez une qui sera bien meilleure que moi, et qui vous dédommagera amplement de la perte que vous allez faire. C'est la Sainte-Vierge, à qui je vous recommande; soyez-lui bien fidèle; appelez-la toujours votre mère, et dans vos besoins adressez-vous à elle avec une entière confiance, en lui rappellant que vous êtes son fils, et qu'il faut qu'elle ait soin de vous; et soyez sûr qu'elle ne vous abandonnera jamais. Je vous confie à ma sœur, qui m'a promis de bien vous aimer, et d'avoir bien soin de vous. Ayez pour elle le même amour et le même respect que vous avez eus jusqu'ici pour moi. Respectez aussi tous vos parents, honorez tout le monde, servez bien le Seigneur, et gardez tous ses commandements. En un mot, mon enfant, aimez Dieu et Dieu vous aimera, et aura soin de vous en quelqu'état que vous soyez. Adieu, mon fils. "

En achevant ces paroles, elle fit agenouiller le jeune enfant à ses pieds, et concentrant toute son émotion au fond de son âme, elle lui donna sa bénédiction en traçant le signe de la croix sur son front. Ce fut la dernière caresse et le dernier adieu de cette femme admirable à son enfant; car désormais elle ne devait plus être sa mère. Dieu ne voulait plus souffrir deux amours dans ce cœur sur lequel il avait résolu de régner seul et sans partage.

" C'était le lieu et le temps, ajoute naïvement Dom Claude Martin en décrivant cette scène de la vie de sa mère, c'était le lieu et le temps de lui donner un baiser, pour dernière marque de son affection; mais elle ne le fit pas; ce qui me

semble une vertu bien rare et bien extraordinaire, et m'a toujours donné de l'étonnement jusqu'à ce que j'en aie compris la cause."

Ainsi cette mère sublime, qui depuis tant d'années avait sevré son cœur de toutes les joies les plus innocentes et les plus légitimes de la maternité, mettait le sceau à tous ces sacrifices, par cette action héroïque et ce dernier holocauste.

Victorieuse dans ce grand combat, elle n'eut plus de crainte pour le reste; elle dit adieu sans fléchir à toute sa famille en pleurs, et s'arracha des bras de son vieux père, sans rien laisser paraître de la douleur poignante dont son cœur était navré. Ce vénérable vieillard ne pouvait se consoler de la perte de celle qui lui était si chère à double titre, comme enfant et comme sainte; et il faisait retentir toute la maison de ses gémissements et de ses sanglots.

Enfin elle sortit de la demeure de son beau-frère, accompagnée de plusieurs de ses parents et de ses amies; c'était le vingt-cinq janvier, mil-six-cent-trente-et-un, jour de la fête de la conversion de Saint Paul. Quelques heures auparavant, elle était allée se jeter aux pieds de l'archevêque de Tours, qui plein d'admiration pour ses vertus, avait voulu la voir, et lui accorder sa bénédiction avant son entrée au noviciat. En franchissant la courte distance qui séparait le monastère de sa demeure, elle fit placer devant elle une de ses nièces, et lui mit entre les mains un grand crucifix qu'elle portait habituellement sur elle, et qu'en cette circonstance elle avait détaché de son cou, comme pour lui servir de guide dans sa marche hors du monde. Sa foi ardente la lui montrait comme la colonne de feu, symbole de la croix, qui guidait autrefois Israël à sa sortie de l'Egypte.

A ses côtés, marchait son fils, silencieux et résigné, mais trahissant sa douleur par ses larmes. A la vue d'un spectacle si touchant, non seulement ceux qui l'accompagnaient, mais même ceux qui la rencontraient sur leur passage ne pouvaient retenir des pleurs d'attendrissement. Elle seule s'avançait d'un pas ferme et assuré, d'un air calme et rayonnant. On eût dit qu'elle marchait au triomphe et non au sacrifice. Cependant cette victoire surnaturelle qu'elle remportait sur ses sens et sur les droits imprescriptibles de la nature ne l'empêchait pas de ressentir de cruels saignements de cœur à la vue du petit orphelin qui pleurait à ses côtés. "Il n'osait, dit-elle, me témoigner son affliction, mais les larmes qui coulaient de ses yeux me faisaient bien connaître ce qu'il ressentait en son cœur. Il me faisait si grande compassion qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme; mais Dieu m'était encore plus cher que ce cher enfant."

Parvenue au seuil du monastère, elle renouvela en souriant ses adieux à son fils et à tous ceux qui l'entouraient; et se séparant joyeusement de leur groupe, elle alla se jeter aux pieds de son directeur, qui l'attendait à l'entrée du cloître pour lui donner sa bénédiction. Un instant après, elle était prosternée devant la supérieure, qui la recevait entre ses bras avec des larmes d'allégresse et de bonheur.

Vous voilà donc parvenue au comble de vos vœux, ô femme héroïque! et désormais le siècle que vous avez vaincu, et qui était indigne de vous posséder, ne blessera plus, par ses scandales, l'innocence de vos regards, ni la tendresse de votre unique amour! Vous avez tout foulé aux pieds pour conquérir ce souverain bonheur; aucun sacrifice ne vous a coûté, ni les biens terrestres, ni l'estime du monde, ni les mépris, ni les humiliations, ni les liens du sang, ni le sein maternel, ni les pures et douces jouissances de la famille! Vous avez tout vaincu! Entrez donc maintenant dans le séjour de la paix, dans le sanctuaire du Seigneur, et mêlez-vous au chœur de ces chastes vierges, qui dès ici-bas marchent à la suite de l'Agneau, et retracent sur la terre la vie du ciel!

Et vous, angéliques filles de Sainte Ursule! tressaillez d'allégresse, et venez au-devant de votre auguste compagne! Ouvrez les portes de vos cloîtres, et jonchez vos parvis sacrés de fleurs et de couronnes sous les pas de celle qui sera un jour la gloire de l'Eglise, l'orgueil de l'Ancienne et de la Nouvelle France, et l'éternel honneur de votre ordre, LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION!

DEUXIEME EPOQUE

VIE MONASTIQUE

1631-1639

—

CHAPITRE PREMIER.

Noviciat—Tribulations de la part de son fils—Le Mystère de la Sainte-Trinité—Prise d'habit.

Les éminentes vertus de la nouvelle postulante la firent admettre au noviciat en qualité de sœur de chœur, quoiqu'elle n'eût apporté aucune dot à son entrée. Cette distinction fut pour elle un grand sujet d'étonnement et de confusion; car elle s'était toujours attendue à n'être admise qu'à titre de sœur converse. Son humilité du reste la faisait incliner de préférence vers cet état d'infériorité, quoiqu'elle n'eût jamais fait la moindre allusion à ce sujet dans ses entretiens avec son amie, la mère de Saint Bernard. Elle avait voulu se soumettre en tout, avec le plus entier abandon, à la volonté de Dieu.

La première épreuve qu'on imposa à son obéissance, dès les premiers jours de son entrée, fut de l'obliger d'abandonner toutes ses pratiques de mortification, sa tunique de serge, ses chaînes, ses instruments de discipline, etc., pour suivre la règle commune à toutes les novices. Rien ne

fit éclater davantage l'esprit de Dieu qui l'animait que la conduite qu'elle tint en cette circonstance. Elle se soumit à tout avec la candeur d'un enfant, sans éprouver le moindre mouvement de contrariété.

N'ayant jamais recherché que Dieu seul dans toutes ces austérités, et ayant toujours agi avec une parfaite pureté d'intention, elle comprit immédiatement qu'aucune de ces pénitences ne valait aux yeux de Dieu l'entière soumission de son esprit et l'immolation de sa volonté. Elle les abandonna donc avec le même empressement et la même allégresse qu'elle avait ressentis en les embrassant.

Sa conduite à l'égard des novices, ses nouvelles compagnes, n'excita pas moins l'admiration que son obéissance. Oubliant son âge, son esprit, ses lumières, ses talents, sa rare habileté pour les affaires, les communications extraordinaires qu'elle avait avec Dieu, et son expérience dans les choses spirituelles, elle parut au milieu d'elles comme une simple et naïve enfant, ignorante de tout et prête à recevoir les leçons de chacune d'elles. Souvent elle prenait plaisir à se faire instruire par les plus jeunes des pratiques de la vie religieuse, afin de trouver occasion d'exercer cette simplicité évangélique recommandée par le Divin Maître : *Si vous ne devenez petits et simples comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (Math. XVIII. 3.) Ses compagnes étaient dans le ravissement à la vue de tant de perfection, et l'entouraient de tout le respect et de toute la vénération que l'on doit à une sainte.

Son humble soumission envers la maîtresse des novices était encore un autre sujet d'édification non moins précieux pour ces jeunes personnes, et pour toute la communauté. Le moindre signe de sa part lui paraissait un ordre descendu du ciel ; car elle la regardait comme l'ange du Seigneur chargé de la conduire dans la terre promise. Cette excellente religieuse ne se laissait point d'admirer son exactitude et sa fidélité aux moindres règles de la vie monastique, et ne pouvait retenir certaines marques de respect que lui arrachait la profonde estime qu'elle ressentait pour sa sublime élève. Mais rien ne contristait celle-ci et ne l'humiliait autant que ces distinctions, qui lui faisaient craindre de perdre une partie du mérite de ses actions.

Du reste, les pratiques les plus pénibles de la vie claustrale n'étaient que des roses, comparées à la vie d'austérité qu'elle avait menée jusqu'alors. Rien ne saurait peindre le charme et les délices qu'elle trouvait dans cette existence paisible et retirée, après laquelle elle avait soupiré pendant tant d'années. Elle ne trouve aucun terme pour exprimer combien le joug du Seigneur lui paraissait léger, et avec quelle ivresse de bonheur elle se pliait à ce doux fardeau. Cette existence était pour elle un véritable paradis terrestre et un ciel anticipé.

Cependant Dieu, qui avait résolu de ne la conduire à lui qu'à travers les croix et les épines, ne lui permit pas de jouir longtemps de la plénitude de cette paix qui embellissait sa chère solitude. Les murmures, qui s'étaient élevés contre elle dans le monde, n'avaient pas cessé après son entrée en religion ; et son fils, qui d'abord avait si généreusement consenti à se séparer d'elle, entendant tous les jours blâmer sa conduite, commença à regretter amèrement la parole qu'il avait donnée. Les mauvais conseils qu'on ne cessait de faire retentir à ses oreilles, ne firent qu'envenimer davantage la plaie encore saignante au fond de son cœur. Une tristesse plus noire que celle qui lui avait naguère fait prendre la fuite, s'empara de lui.

On lui fit entendre que s'il cherchait toutes les occasions de pénétrer dans le monastère, et de tourmenter les religieuses pour faire sortir sa mère, il ne manquerait pas de réussir.

A cette époque le monastère des Ursulines n'était pas encore terminé ; et l'on était obligé de laisser souvent les portes ouvertes pour permettre la circulation des ouvriers. L'enfant profitait de cette circonstance pour pénétrer dans le couvent et se glisser partout où il trouvait une issue. Tantôt il apparaissait soudainement dans le jardin au milieu des religieuses, tantôt dans les cours les plus retirées du cloître. Souvent il se rendait au parloir, et pressait la tourière d'aller dire à la supérieure de faire sortir sa mère, ou de lui permettre de venir rester avec elle dans le monastère. On envoyait alors la nouvelle novice au parloir pour le consoler, et lui faire quelques petits présents, afin de le calmer. Il essuyait d'abord ses larmes et promettait d'être raisonnable à l'avenir ; mais à peine lui avait-elle dit adieu, qu'il oubliait toutes ses promesses.

Les tourières remarquèrent plusieurs fois que lorsqu'il s'en retournait, il marchait toujours à reculons en tenant les yeux fixés sur les fenêtres du dortoir, dans l'espérance d'y apercevoir sa mère, parce qu'il l'y avait entrevue une fois au moment où elle y passait par hasard.

Souvent aussi, à l'heure de la messe, il entrait dans l'église, et tâchait d'avancer aussi près que possible de la grille afin de pouvoir jeter la vue dans le chœur des religieuses.

Ayant un jour trouvé entr'ouverte la grille de la communion, il passa la tête au travers, et se mit à crier en pleurant : Rendez-moi ma mère ! rendez-moi ma mère ! Les bonnes religieuses ne purent retenir leurs larmes en entendant ces cris déchirants. La vue d'une douleur si amère, et des tortures morales que devait souffrir l'infortunée novice les navrait de tristesse.

De tels scandales lui firent craindre sérieusement que son séjour dans la communauté ne devînt impossible. Déjà on répandait le bruit que la supérieure allait bientôt lui signifier de se retirer ; quelques-unes de ses amies mêmes croy-

ant ces rapports fondés, lui conseillèrent de sortir avant de prendre le voile, afin de ne pas s'exposer à subir cette confusion après l'avoir reçu.

Un autre jour le jeune enfant, après avoir fait mille détours dans le monastère sans savoir où il allait, entra tout-à-coup dans le réfectoire où toute la communauté était réunie, au moment de se mettre à table. Il est facile d'imaginer quelle fut la surprise de toutes les religieuses, et quelle impression pénible fit éprouver à la pauvre mère l'apparition inopinée de cet enfant dans une circonstance aussi extraordinaire. Toute sa tendresse maternelle se réveilla en ce moment. Mais lorsqu'elle le vit se précipiter dans ses bras en fondant en larmes, elle se sentit percée au cœur d'un glaive de douleur et de compassion inexprimables. Elle demeura en même temps anéantie de confusion en se voyant la cause innocente de tant de trouble dans une communauté qui l'avait accueillie avec une si grande bienveillance.

Rien n'eût été plus facile que de vaincre l'obstination et l'ennui de cet enfant, s'il avait été laissé à lui-même; mais tous ceux qui l'entouraient semblaient conspirer ensemble pour aigrir son chagrin et nourrir son espoir de revoir à ses côtés celle qu'il pleurait.

Il présenta un jour à sa mère un papier qu'on lui avait donné à ce dessein. C'était une longue pièce de vers composée par un de ses oncles qui avait un talent très-remarquable pour la poésie. Il y peignait sous les couleurs les plus vives le malheur de cet enfant arraché des bras de sa mère dans un âge si tendre, et lui mettait dans la bouche les reproches les plus affectueux pour réveiller en elle toutes les voix de la nature et ébranler sa constance. Elle lut cette pièce sans laisser paraître la moindre émotion; mais il est aisé de comprendre quelle lutte terrible se livra dans son âme entre les sentiments de la nature et ceux de la grace à la lecture de ces pages si propres à exciter l'exquise sensibilité de l'amour maternel.

Cependant tous ces assauts que lui suscitait le tentateur, n'étaient que le prélude d'une attaque bien autrement violente. Le jeune Martin avait hérité des heureuses qualités de sa mère, et jouissait naturellement d'un caractère doux et aimable qui le rendait l'idole de tous ses compagnons d'enfance. Lorsqu'ils le virent en proie à cette tristesse inconsolable, ils s'empressèrent autour de lui, et tâchèrent de le consoler. Mais voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, ils tramèrent entre eux une petite conspiration pour lui restituer celle qui était la cause de tant de larmes. "Ne pleure pas, s'écrièrent-ils tous ensemble, nous te rendrons bien ta mère; nous allons tous aller au monastère, et nous ferons tant de bruit qu'on sera bien obligé de la faire sortir."

En un clin d'œil, tout le quartier fut en émoi. Une immense clameur s'éleva autour des murs du monastère, et les pierres volèrent de toutes parts. Les religieuses ne comprirent pas d'abord l'origine de ce tumulte étrange: mais la novice désolée qui en était la cause involontaire eut bientôt tout deviné; car, au milieu de tous ces cris, une voix bien connue frappa douloureusement son oreille. C'était celle de son fils qui, transporté hors de lui-même par cette singulière démonstration, pleurait et sanglotait avec plus de violence que jamais, et ne cessait de crier d'une voix capable d'attendrir les cœurs les plus durs: Rendez-moi ma mère! Rendez-moi ma mère! Chacune de ces paroles pénétrait dans l'âme de l'infortunée mère comme autant de coups de poignards qui lui déchiraient les entrailles. Elle crut alors que c'en était fait, et que les religieuses lassées de tant de tumulte et d'importunités allaient lui dire de se retirer. "Jamais, dit-elle, je ne fus tant combattue; j'en traitais humblement et amoureusement avec Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'avais abandonné cet enfant, afin de suivre ses divins conseils; et par ce moyen mon cœur demeurait en paix."

En effet, sa grande âme ne faiblit pas un seul instant au plus fort de l'orage; tous ceux qui furent témoins de tant de courage et de fermeté en étaient dans l'admiration.

Enfin cette tempête s'apaisa insensiblement. "Peu de temps après, dit-elle, le Seigneur daigna me consoler; car un jour que je montais les degrés du noviciat, il me donna une certitude intérieure que je serais religieuse en cette maison; il m'assura en même temps qu'il aurait soin de mon fils, et qu'il serait un jour destiné à son service."

L'effet suivit de près la promesse, et Dieu lui-même voulut en faire naître l'occasion. L'archevêque de Tours et Dom Raymond de Saint-Bernard, conversant un jour avec le père Dinet, recteur du collége des Jésuites de Rennes qui se trouvait alors à Tours, eurent l'inspiration de lui raconter l'histoire de notre héroïne. Le père en fut émerveillé; et sur la proposition qu'ils lui firent de se charger de l'éducation de son fils, il accepta avec empressement. Ce secours providentiel arrivait à temps; car le chagrin et les mauvais conseils avaient tellement altéré le caractère de l'enfant, qu'il refusait obstinement d'étudier, et qu'il menaçait même de se livrer au vice et à la dissipation. Sa conduite fut encore pendant quelque temps un sujet d'angoisses pour sa mère qui ne lui avait jamais souhaité d'autre trésor que celui de l'innocence et de la piété.

Comme autrefois la mère de Saint Augustin, elle s'offrit en holocauste pour son fils. "O mon Dieu! lui dit-elle, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira, pourvu que cet enfant ne vous offense point; car j'aimerais mieux mille fois le voir mourir que de le voir tomber dans un seul péché. Oui, je consens à être martyrisée

en toutes manières, pourvu que vous en preniez soin."

Dieu accepta ce pacte sacré, et la suite de cette histoire fera voir quelle influence eut cette oblation volontaire sur l'avenir de son fils.

La sérénité avait à peine reparu pendant quelques instants dans sa solitude, qu'un nouvel orage vint éclater sur sa tête. Son père, courbé par l'âge et les infirmités, était toujours resté inconsolable de sa perte. Quoiqu'elle ne fût demeurée auprès de lui qu'une année depuis son veuvage, et qu'elle eût laissé trois de ses sœurs pour veiller sur ses vieux jours, il ne cessait de pleurer celle qu'il appelait son ange et la joie de sa vieillesse. Après avoir langui pendant quelques mois, il tomba dangereusement malade, et mourut six mois après l'entrée de sa fille au noviciat.

Cette croix lui fut d'autant plus cruelle que le monde y trouva un nouveau prétexte pour se récrier contre sa retraite. Mais telle fut toujours sa constance et la sublimité de sa vertu, qu'elle le força enfin de s'avouer vaincu, et que ceux même qui avaient lancé contre elle les plus amers sarcasmes finirent par confesser que sa vocation ne pouvait venir que d'en haut.

Ces grandes épreuves étaient le gage assuré de nouvelles et précieuses initiations; car chacune d'elles était comme autant de fournaises ardentes, d'où notre pieuse novice sortait toujours plus pure, et plus sensible aux impressions de la grâce. Le mystère de la Sainte-Trinité lui apparut pour la troisième fois; mais d'une manière plus parfaite et plus intime que dans les visions précédentes.

"Le jour de la fête de l'Ange Gardien, raconte-t-elle, étant dans ma cellule, il me vint en pensée que les cellules sont comme les cieux, ainsi que dit Saint Bernard, et que les anges y habitent. Au même instant, je me sentis fortement élevée en esprit par le Maître des Anges, qui m'unissait à lui d'une manière admirable, mais avec une grande souffrance. Ce mystère s'opérait sans que j'eusse aucune vue particulière, sinon que je me voyais comme une substance que l'on prépare à quelque chose de fort rare. Cette opération refluait jusque sur l'extérieur; et j'en éprouvais une douleur très-sensible. Je fus trois ou quatre heures dans cet état violent, jusqu'à ce qu'il fallut aller au chœur pour l'oraison. Dès que je fus devant le Saint-Sacrement, cette grande violence cessa; et avec une douceur que je ne puis dire, je me sentis toute changée intérieurement. Je fut obligée de m'asseoir, parce que mes sens se retirèrent peu-à-peu, et que je ne pouvais plus me soutenir sur mes genoux. En un moment, mon entendement fut illustré de la vue de la Très-Sainte Trinité avec l'impression de ces paroles du suradorable Verbe incarné: *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, XIV. 23.) Cette impression portait l'effet de la promesse faite dans ces paroles; et les opérations des trois Personnes divines en moi furent plus éminentes que dans toutes les autres visions. Elles me les donnaient à connaître et à expérimenter par une pénétration d'elles en moi; et la Très-Sainte Trinité en son unité s'emparait de mon âme comme d'une chose qui lui était propre, et qu'elle avait rendue capable de sa divine impression. Dans ce grand abîme, il m'était signifié que je recevais alors la plus haute grâce que j'eusse jamais reçue dans les communications des trois divines Personnes. Il me fut révélé que la première fois que j'avais reçu une semblable faveur, c'était pour instruire mon âme du plus auguste et du plus incompréhensible de nos mystères; la seconde, afin que le Verbe me prit pour son épouse; mais qu'à cette troisième fois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit se donnaient et se communiquaient à moi pour posséder entièrement mon âme. Alors l'effet s'en suivit; et comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Eternel était mon père, le Verbe suradorable mon époux, et le Saint-Esprit celui qui par son opération disposait mon âme et lui faisait recevoir les divines impressions. J'avais la vue très-vive de mon néant; et je ne cessait de le confesser dans les moments où je pouvais m'écrier. Je me voyais perdue dans le tout, et dans cette perte, je jouissais d'un plaisir indicible. Je crois que cette jouissance a quelque chose de semblable à celle des bienheureux. La Majesté divine, dans laquelle j'étais abîmée, me prodiguait des caresses qui ne sauraient tomber sous les sens, ni sous les paroles des hommes mortels. Cette faveur donnait un nouvel accroissement à mon âme, pour lui témoigner son amour avec une familiarité qui semblait lui rendre tout permis. Aussi les actes qu'elle faisait n'étaient pas d'elle-même; mais elle sentait qu'ils étaient produits en elle par celui dans lequel elle était tout abîmée. Ah! qui pourrait dire avec quel honneur Dieu traite l'âme, lorsqu'il lui plaît de l'élever à ses divins embrassements. C'est une chose si étonnante que je crois qu'elle rentrerait dans le néant, sans la douceur dont il a la bonté de tempérer son opération. Ce ravissement dura une demi-heure; et lorsque je revins à moi, je me trouvai appuyée sur ma chaise. J'eus assez de liberté pour dire complies au chœur, nonobstant les restes des impressions divines, dont mon âme avait été inondée, et dont elle était encore toute liquéfiée, semblable à un vase qui demeure tout humecté même après qu'on a versé la liqueur dont il était rempli.

"Je m'aperçus au sortir de l'église que j'étais comme une personne ivre, et qui ne peut comprendre les choses qui se présente à ses sens: et je demeurai longtemps renfermée en moi-même, sans pouvoir être attentive à aucune chose."

Ce fut peu de jours après cette extase que Marie reçut le voile et l'habit de novice. Son âme était encore tout imprégnée de l'onction des grâces divines; et elle y apporta une ferveur et une piété angéliques. Les assistants remarquèrent même, avec une surprise mêlée d'étonnement, que pendant la cérémonie quelque chose de surnaturel et de céleste parut rayonner autour d'elle.

En souvenir de l'union étroite qu'elle avait contractée avec le Verbe incarné, qui l'avait choisie pour son épouse, elle voulut ajouter à son nom celui de son bien-aimé, et prit le nom de MARIE DE L'INCARNATION, qu'elle a toujours porté depuis.

On avait eu le soin, la veille de sa prise d'habit, d'envoyer son fils, qui n'était pas encore parti pour le collége de Rennes, passer quelques jours à la campagne, dans la crainte que la vue de cette cérémonie ne fît une trop vive impression sur son esprit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Elle reçoit l'intelligence des Saintes Ecritures—Croix effrayantes—Les possédées de Loudum.

Vers le temps que la Mère de l'Incarnation reçut l'habit de novice, une source inconnue de lumière jaillit en elle, et lui donna l'intelligence des Saintes Ecritures, accompagnée d'une suavité infinie, qui lui faisait goûter cette nourriture comme une manne céleste. Cette grâce fut une des plus précieuses de toute sa vie, car elle en conserva la jouissance jusqu'à sa mort.

Quoiqu'elle n'eût jamais étudié la langue latine, elle comprenait parfaitement le sens de tous les versets de l'Ecriture, sans le secours d'aucune traduction française. C'était surtout pendant l'oraison que Notre-Seigneur ouvrait ainsi son esprit, et les trésors cachés dans les Saintes Lettres. Dès qu'un texte se présentait à sa mémoire, le sens lui en était aussitôt révélé, et faisait en même temps surgir dans son esprit une foule d'autres passages qui se déroulaient et s'enchaînaient les uns aux autres, avec une telle facilité et une lucidité telle qu'il lui semblait n'avoir qu'à écouter en silence la voix du Souverain Maître qui prêchait dans son âme.

Souvent aussi pendant les offices du chœur, l'inspiration enlevait son esprit avec tant de violence, que si elle n'avait trouvé dans le chant un épanchement à son enthousiasme, elle eût éclaté en cris de transports et d'allégresse. "Mes sens, dit-elle, étaient tellement touchés que j'avais de puissants mouvements de battre des mains, et de provoquer tout le monde à chanter les louanges d'un Dieu si grand et si digne que tous se consument pour son amour et pour son service. Je me sentais portée, à l'imitation de l'Épouse des Cantiques, à chanter un *Eructavit* pour annoncer les grandeurs et les prérogatives de mon Epoux dont les paroles m'étaient esprit et vie. Je voyais, dans la psalmodie, ses justices, ses jugements, ses grandeurs, ses amours, son équité, ses beautés, ses magnificences, ses libéralités; enfin j'éprouvais qu'il avait, au sens de l'Eglise son Epouse, *des mains d'or, arrondies au tour, toutes pleines d'hyacinthes*, et propres à faire découler leur plénitude sur les âmes.

"C'était une suite de sentiments qui ne finissaient pas; tellement qu'une fois dans un de ces transports que me causait la psalmodie, je dis au verset *Laudate Dominum de cœlis*, etc., du français au lieu du latin, en louant en moi-même la Personne sacrée du Verbe, par qui toutes choses ont été faites.

"Lorsque mes occupations m'obligeaient de marcher dans l'intérieur du cloître, je ne me sentais pas toucher à terre; et en envisageant mon habit religieux, je mettais la main sur ma tête pour toucher mon voile et voir si je ne me trompais point en pensant posséder le bonheur d'être dans la maison de Dieu, et une part de son héritage."

Malgre la plus scrupuleuse attention qu'elle avait sur elle-même, la Mère de l'Incarnation ne pouvait garder longtemps le secret d'un don si rare et si précieux; car le parfum de la parole sainte, qui inondait son âme et ses lèvres, comme jadis celles du Roi Prophète, d'une douceur plus suave qu'un rayon de miel, s'exhalait de lui même, à son insu, et embaumait tous ses discours. Ses compagnes ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et pendant les heures de récréation, elles se réunissaient autour d'elle, et faisaient tomber la conversation sur les Saintes Ecritures. Aussitôt le souffle divin l'emportait hors d'elle-même, et elle se mettait à disserter avec une éloquence admirable sur le texte sacré. Les novices ravies et émerveillées demeuraient des heures entières suspendues à ses lèvres, recueillant avec une religieuse avidité les paroles inspirées que lui dictait l'Esprit-Saint.

"—Sœur Marie, lui dit un jour une des novices, expliquez-nous donc ce qu'a voulu dire l'Ecrivain-Sacré par ce passage du livre des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui*.

La maîtresse des novices, qui se trouvait alors présente, lui fit apporter une chaise et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit avec sa candeur et sa simplicité ordinaires, et commença, les yeux baissés et d'un air profondément recueilli, la paraphrase du texte sacré. Mais dès qu'elle eut prononcé les premières paroles, sa figure s'illumina tout-à-coup, un doux sourire effleura sa lèvre, et sur ses traits radieux se peignirent un enthousiasme et une exaltation dont jamais personne n'avait encore été témoin. Un torrent d'éloquence merveilleuse déborda de son cœur avec une

fécondité, une abondance et une onction qui transportèrent toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. Immobiles, les yeux fixés sur elle, et retenant leur respiration, elles l'écoutèrent pendant longtemps dans le plus profond silence, jusqu'à ce qu'enfin sa parole s'éteignit peu-à-peu; et elle entra dans une douce extase. Ses compagnes, pénétrées de respect et de vénération, n'osèrent pas interrompre ce colloque intime et mystérieux, qu'elle continuait avec son céleste époux, et dont les anges seuls furent les heureux témoins.

Quand Dieu communique ainsi ses grâces extraordinaires à ses élus, et les remplit des ineffables douceurs de ces consolations, ce n'est que pour les animer à de nouveaux combats, et les préparer à ces épreuves souveraines qui sont le partage exclusif des âmes héroïques. Car la vie des prédestinés sur la terre est l'image fidèle de celle du Grand Crucifié; et si parfois ce divin Sauveur les conduit sur le Thabor ce n'est que pour raffermir leurs pas sur la route du Calvaire.

Le temps était venu où sœur Marie allait imprimer à sa vertu cette force, cette énergie qui *s'acquiert et se retrempe dans l'infirmité.*[1] Les ténèbres se firent soudain dans son âme, et les plus horribles tentations l'assaillirent de toutes parts. Elle se vit en proie à des pensées continuelles de désespoir, d'infidélité, de mépris de Dieu, d'orgueil, de vanité, de blasphême, d'impureté, d'aversion du prochain, et d'un suprême dégoût des choses de Dieu. Toutes ces tentations formaient comme autant de vagues en furie que soulevait la tempête, et qui ébranlaient jusque dans leurs fondements les remparts de sa conscience. Un ciel d'airain s'était appesanti sur elle, et pas une étoile n'en perçait les épaisses ténèbres. A peine un dernier rayon de paix intérieure luisait-il encore au fond de son âme; mais si pâle et si lointain qu'il était presque imperceptible.

" Ainsi livrée, sans aucun secours apparent du ciel, aux agitations d'une immagination troublée et féconde en expédients pour se tourmenter; sans aucune consolation de la part de son confesseur, qui ne lui inspirait plus aucune confiance; persuadée que tout le passé n'était qu'illusion, et que trompée elle-même par sa faute, elle avait ensuite trompé son directeur: sans goût pour les choses du ciel, ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de piété; s'imaginant à tous moments consentir aux suggestions de l'ennemi les plus extravagantes et les plus impies; en un mot, n'ayant plus que ténèbres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que révolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens, elle se vit, presque sans intervalle, transportée des splendeurs du paradis, dans les horreurs d'un véritable enfer. "[2]

1. 2 Cor: XII, 9.
2. Le P. de Charlevoix.

Pour comble d'infortune, le R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard, qui l'avait élevée depuis son enfance spirituelle, et dont l'habile direction l'avait conduite si haut dans les voies de la perfection, lui fut enlevé. Elu supérieur du monastère des Feuillants, il fut remplacé dans la direction de notre sainte par un religieux, qui n'avait hérité d'aucune de ces précieuses qualités. Autant l'un était éclairé, prudent et profondément versé dans la conduite des âmes, autant l'autre était aveugle et inexpérimenté. Avant d'avoir suffisamment approfondi l'état de sa nouvelle pénitente, il lui déclara ouvertement que jusqu'alors elle avait été mal dirigée, et que ses premières dispositions n'avaient été que de dangereuses illusions.

Cette révélation fut un coup de foudre pour la servante de Dieu, qui demeura terrassée sous le poids de cette sentence inattendue.

Non contente d'avoir ainsi tout bouleversé dans sa conscience, il alla jusqu'à l'abandonner entièrement à elle-même, pendant des mois entiers. L'imprudence d'une telle conduite était extrême, et aurait pu être fatale, si la Mère de l'Incarnation n'eût possédé tous les caractères de la femme forte; car dans cette agonie de toutes les puissances de l'âme, la tentation du désespoir est presque continuelle.

Pendant deux longues années, elle se vit toujours suspendue sur le bord du précipice, sans pouvoir comprendre quelle main invisible la soutenait au-dessus de l'abîme béant sous ses pieds. Mais la direction intérieure de l'Esprit-Saint, qui suppléait à l'insuffisance de son confesseur, conduisit heureusement ses pas à travers tous les écueils.

Ce fut au plus fort de ces désolations intérieures qu'elle entendit parler des célèbres possessions de Loudun [1], qui faisaient grand bruit à cette époque. Touchée de compassion pour ces victimes infortunées, elle offrait souvent à Dieu des prières pour leur délivrance. Une nuit qu'elle avait veillé auprès du lit de la maîtresse des novices, qui se trouvait alors malade, la pensée lui vint, en traversant, vers minuit, le dortoir de la communauté; de faire une invocation à la Sainte-Vierge en leur faveur.

A peine était-elle arrivée à son lit, qu'un spectre horrible, de forme humaine; se dressa

1. L'histoire des possédées de Loudun est trop connue pour que nous en parlions ici. Mais la cause de ces phénomènes étranges est encore aujourd'hui l'objet de chaudes discussions. La science moderne, qui trop souvent s'est mise au service de l'impiété, s'est évertuée à leur trouver une cause naturelle; mais jusqu'à ce jour, elle n'a réussi qu'à inventer des mots nouveaux à la place de véritables raisons. Pour quiconque ne veut pas à tout prix rejeter l'intervention du surnaturel, l'origine démoniaque de ces phénomènes est de toute évidence.

Nous renvoyons ceux qui voudraient approfondir cette question à l'excellent livre de M. de Mirville : DES ESPRITS, *Paris*, 1854.

devant elle. Quoiqu'elle fût sans lumière, elle le vit aussi distinctement qu'en plein jour. "Il avait, dit-elle, un visage long, tout plombé et bleuâtre, des yeux énormes, injectés, et lançant des flammes.

A la première vue de ce monstre, elle frémit d'horreur; mais ayant fait le signe de la croix, elle le vit disparaître en poussant un hurlement épouvantable.

Le prince des ténèbres, qui jadis avait demandé à Dieu de *cribler les Apotres, comme on crible le froment,* [1] voulut aussi tenter d'anéantir la servante de Dieu pour se venger de sa puissante intercession.

Peu de temps après cette apparition, " je sentis, dit-elle, tout-à-coup par un frémissement de tout mon corps, que ce malin esprit s'était glissé dans les os, dans les moelles, et dans les nerfs, comme voulant me détruire et m'anéantir. Je me trouvai alors dans une angoisse mortelle, car je ne pouvais me remuer, ni appeler personne à mon secours. Enfin, après avoir bien souffert, je sentis en moi une force et une vigueur puissantes, comme d'un autre esprit qui combattait et luttait contre le premier. En moins de rien, il l'eut brisé et anéanti, et je demeurai libre et dégagée."

Sur ces entrefaites, la mère prieure des Ursulines de Loudun, Madame De Belfiel, allant en pélérinage au tombeau de Saint François de Sales, à Annecy, arrêta, en passant, au monastère de Tours. La Mère de l'Incarnation lui ayant communiqué les étranges visions qu'elle avait eues, la supérieure lui dit que le même phénomène s'était souvent reproduit parmi ses compagnes.

A tant de persécutions de l'ennemi vint s'en joindre encore une autre, qui acheva de briser son cœur. Son fils, qui d'abord avait donné la plus grande satisfaction à ses maîtres pendant les premiers temps de son séjour au collége de Rennes, se laissa entraîner par les mauvais exemples de quelques-uns de ses camarades, et finit par se livrer à une telle insubordination que le recteur du séminaire écrivit qu'il était sur le point de l'expulser. On fut donc obligé de le rappeler à Tours. Cette funeste nouvelle plongea la mère dans des transes mortelles; car elle crut voir recommencer les scènes qui lui avaient donné tant d'alarmes à son entrée au noviciat. Elle y vit un nouveau piège de satan, pour mettre des entraves à sa profession, dont le jour approchait. Avec sa résignation ordinaire, elle courba la tête, sans murmure et sans plainte, sous les coups de ce nouvel orage, et attendit l'arrêt de la providence. C'était le sacrifice que Dieu attendait pour la délivrer des inquiétudes et des angoisses que lui causait l'avenir de cet enfant; à l'instant même il lui donna, pour la seconde fois, l'assurance intime qu'il l'avait prit sous sa protection. Dès son arrivée à Tours, une de ses tantes le reçut chez elle; et une grande réforme se fit remarquer bientôt dans toute sa conduite.

1. Luc, XXII, 31.

CHAPITRE TROISIÈME

Profession—Nouvelles épreuves—Délivrance.

Nous venons de voir à travers quel désert morne et désolé, tout semé de précipices affreux, peuplé de monstres et de reptiles, notre chère sœur Marie vient de cheminer, seule sous un ciel chargé de foudres et d'éclairs, sans secours humain et dans le dénument le plus complet. La voici maintenant parvenue, comme Moïse, au pied de la montagne sainte qu'elle va bientôt gravir, et d'où elle redescendra portant entre ses mains les tables de ces conseils évangéliques qu'elle aura juré d'observer éternellement.

La Mère de Saint-Bernard, seule confidente des croix accablantes sous lesquelles gémissait son héroïque élève, loin d'hésiter à lui faire prononcer ses vœux, lui ordonna de se préparer sans délai à sa profession. Elle en fixa le jour à la fête de la conversion de Saint Paul, le 25 janvier 1633. La Mère de l'Incarnation était alors âgée de trente-trois ans. Jamais nouvelle plus heureuse, ni plus désirée n'avait retenti à ses oreilles; mais son âme, en proie depuis longtemps à toutes les amertumes, était si navrée par la douleur, si meurtrie par la souffrance, qu'elle n'en ressentit d'abord presqu'aucune joie. Cet état de torpeur invincible, de morne léthargie subsista jusqu'à la veille de sa profession. Mais le Verbe sacré ne voulut pas qu'une épouse si fidèle et si chaste éprouvât ses rigueurs dans le temps même qu'elle s'unissait à lui par des liens indissolubres.[1] La veille de sa profession, toutes ses tristesses s'évanouirent comme par enchantement; des flots de lumière et d'onction répandirent la paix et l'allégresse dans son âme. "Toutes les impressions de mes souffrances semblaient, dit-elle, s'être changées en des sentiments de l'amour le plus tendre que j'eusse jamais éprouvé. O mon cher amour! disais-je, quoique jusqu'à présent j'aie été votre épouse par les vœux que je vous ai faits, je vais donc l'être encore plus particulièrement.

"Toutes les puissances de mon âme étaient tellement plongées dans cet océan d'amour qu'elles n'en sortaient point, non plus qu'une personne qui serait abîmée au fond de la mer. Je suppliais de tout mon cœur ce divin Époux que cela ne parût point au dehors, et qu'il me laissât libre pour l'action que j'allais faire. Il m'accorda cette grâce. Toutefois, pendant la cérémonie, j'eus beaucoup de peine à conserver

1. Le P. de Charlevoix.

toute l'attention nécessaire pour ne rien omettre; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je parvins à lire la formule de mes vœux. Après la cérémonie, j'expérimentai en mon âme des choses, dont j'ai encore la mémoire bien récente, mais dont je ne puis rien exprimer.

"Dès que je fus retirée dans ma cellule, ces saillies furent si puissantes, qu'il fallut me prosterner, ne sachant en qu'elle posture tenir mon corps. J'étais si transportée et hors de moi, qu'en marchant par la maison, il me semblait que tout fût mort pour moi. Je ne pouvais entendre ni comprendre que mon divin Époux; toutes les puissances intérieures étaient retirées au fond de mon âme, où elles étaient toutes avec Dieu, comme dans leur centre, de sorte que l'extérieur demeurait comme privé de sentiment."

Cet instant de félicité ne fut qu'un éclair de bonheur entre deux orages; les épaisses ténèbres de la tempête se refermèrent bientôt sur ce lumineux sillage tracé par le rayon d'en haut; car cette grande âme n'était née que pour souffrir. A peine huit jours s'étaient-ils écoulés depuis sa profession, qu'elle se vit replongée dans l'âbîme des mêmes angoisses. La seule trace qui lui restât de son bonheur évanoui fut un amour plus ardent pour les croix, et une exaltation toute nouvelle qui lui faisait embrasser avec délices la pauvreté et le dénûment spirituel. Il ne lui restait plus qu'une faible et dernière consolation sur la terre: c'était celle de pouvoir verser de temps en temps toutes ses peines intérieures dans le sein de sa douce et tendre amie, la Mère Supérieure. Mais l'austère pénitente voulut sevrer son âme de cette dernière et suprême consolation, et marcher absolument seule, à travers toutes les aspérités, à la suite de l'Époux.

Cependant la Mère de Saint-Bernard, touchée de compassion, résolut de chercher quelque moyen de mettre un terme à ses souffrances. Le Père George de la Haye, de la Compagnie de Jésus, homme éminent par sa sainteté et ses lumières, prêchait alors le carême à la cathédrale de Tours. Souvent il était venu faire des exhortations aux Ursulines, et avait ravi toute la communauté par sa science et ses vertus. Nulle n'en n'avait été plus profondément touchée que la Mère de l'Incarnation. Dès ce moment elle avait éprouvé une vive inclination de s'ouvrir à lui. Mais la crainte de céder à une tentation d'inconstance et de légèreté l'avait toujours retenue. Elle se vit donc au comble de ses vœux, lorsque la Mère Supérieure vint lui ordonner de découvrir l'état de sa conscience au Père de la Haye. Dès la première entrevue qu'elle eut avec ce saint religieux, elle sentit s'évanouir une partie de ses craintes, et renaître cette confiance et cet abandon qu'elle avait eus autrefois avec son ancien directeur. Le Père ne se contenta pas d'entendre l'aveu sincère et ingénu de toutes ses tentations; mais il voulut qu'elle mît par écrit toutes les grâces qu'elle avait reçues de Dieu depuis son enfance, et l'usage qu'elle en avait fait, afin de porter un jugement plus assuré sur l'état de son âme. L'humble servante de Dieu y consentit, mais à la condition d'écrire en même temps tous les péchés et les imperfections de sa vie.

Dieu lui manifesta à l'instant même qu'il approuvait ce commandement; ce jour-là, qui était le Vendredi-Saint de l'année 1633, au moment où elle allait se mettre à l'œuvre, il lui mit sa vie toute entière devant les yeux, avec une clarté parfaite sans qu'elle eût besoin du moindre examen.

Telle fut l'origine de la première relation de sa vie.

Après un mûr examen de ce mémoire, et après avoir consulté le Seigneur, le Père de la Haye lui déclara qu'elle ne pouvait pas douter que c'était uniquement l'esprit de Dieu qui l'avait conduite.

A ces paroles, toutes ses peines se dissipèrent; son esprit recouvra toute sa liberté, comme si une main invisible l'eût délié des chaînes d'une lourde captivité. Cette heureuse tranquillité dura jusqu'au jour de l'Ascension. *Alors* un léger nuage vint obscurcir pour un moment cette douce sérénité. "Il me sembla en ce jour, dit-elle, que Notre-Seigneur, en montant au ciel, emportât avec lui toutes les joies dont il me remplissait, pour me remettre dans l'état de tentations et de croix, où j'avais langui auparavant.

Mais ce nuage ne fut que passager; car peu après, elle raconte ainsi sa délivrance:

"Un soir que je me promenais par obéissance dans une allée du jardin, fortement unie à Dieu, et lui faisant de nouvelles protestations de vigilance sur moi-même, j'eus un instinct très-puissant de m'arrêter et de demander pardon du plus profond de mon cœur à ce divin Époux, en lui promettant une éternelle fidélité. Au même instant, toutes mes tentations et toutes mes croix s'évanouirent; il me sembla que je n'avais jamais souffert, et je demeurai remplie d'une paix très-profonde."

Le Père de la Haye qui avait été l'instrument fortuné dont Dieu s'était servi pour opérer cette heureuse délivrance, acquit un nouveau titre à sa reconnaissance en se chargeant de l'éducation de son fils. Il l'emmena avec lui à Orléans, où l'enfant continua sous sa direction ses études jusqu'à sa rhétorique, qu'il vint faire plus tard à Tours, dans un collége nouvellement fondé par les Pères de la compagnie de Jésus. Le Père de la Haye le rappela ensuite à Orléans pour y terminer son cours de Philosophie.

CHAPITRE QUATRIÈME

—

Révélations sur le Canada—La Mère de l'Incarnation maîtresse des novices.

Dès que la supérieure des Ursulines eut vu le calme complètement rétabli dans le cœur de la Mère de l'Incarnation, elle songea à utiliser pour sa communauté un talent si précieux, et lui confia la charge de sous-maîtresse des novices; peu après, elle y joignit celle de donner toutes les instructions qui se font régulièrement au noviciat. Deux années s'étaient écoulées alors depuis le jour de sa profession. Ces nouvelles fonctions réveillèrent en elle l'ardeur d'un sentiment qu'elle avait éprouvé dès sa plus tendre enfance, celui du zèle pour le salut des âmes, d'où devait découler plus tard sa vocation pour le Canada. Ce fut aussi vers cette époque que Dieu lui en révéla les premiers signes, dans une vision prophétique.

"Une nuit, après un colloque très-intime avec mon céleste Epoux, je m'endormis; et pendant mon sommeil, je vis en songe auprès de moi une Dame que j'avais rencontrée je ne sais par quel hasard. Je la pris par la main et je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas et avec bien de la fatigue, parce que nous avions des obstacles très-difficiles à surmonter pour arriver où nous aspirions. Cependant, quoique ignorante de la route qu'il fallait suivre, j'avançais toujours, franchissant tous les obstacles, et entraînant avec moi cette bonne Dame. Nous marchions dans l'impétuosité de notre esprit vers la mer, du côté où l'on fait les embarquements. Enfin nous trouvâmes un chemin de la largeur d'un grand portail, où se tenait seul un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les apôtres. D'un signe de la main, il nous indiqua la route qu'il fallait prendre pour entrer dans une grande et belle place, dont il était le gardien. Quoiqu'il ne proférât aucune parole, je compris que c'était là le lieu où il fallait aller, et j'y entrai avec ma compagne. Ce lieu était ravissant; il n'avait point d'autre couverture que le ciel, et il y régnait un silence profond, qui inspirait je ne sais quel charme. Le pavé de cette place admirable était de marbre blanc comme l'albâtre, tout marqueté de vermeil, et divisé par carreaux, dont les liaisons étaient d'une couleur écarlate très-vive. Cette grande place était environnée de superbes édifices, qui paraissaient des monastères; mais sans en considérer la magnificence ni la beauté, j'avançais à grand pas, et de loin j'aperçus à main gauche une petite église de marbre blanc, d'une belle architecture à l'antique, et d'une sculpture merveilleuse. Sur cette petite église la Sainte Vierge était assise, tenant l'enfant-Jésus entre ses bras.

"Au bas de ce lieu, qui était très-éminent, s'étendait un grand et vaste pays, plein de montagnes et de vallées, mais tout couvert de brouillards épais, excepté un petit édifice qui servait d'église à tout le pays. La Mère de Dieu regardait, avec compassion, ces vastes contrées infidèles, dont la vue causait autant de pitié que de frayeurs, et où l'on ne pouvait descendre que par un sentier rude et étroit. De loin la Sainte-Vierge et son Fils paraissait de marbre comme toute le reste; mais en approchant, je reconnus qu'ils étaient vivants et dans leur état naturel. D'abord la Mère de Dieu me parut aussi inflexible que le marbre sur lequel elle était assise; cependant je ne laissai pas de m'avancer vers elle. Dès que je fus proche, je laissai la main de ma compagne et, par un tressaillement d'amour, je courus vers cette divine Mère, étendant les bras, en sorte qu'ils pouvaient atteindre les deux bouts de la petite église. J'attendais avec ardeur qu'elle me fît quelque grâce; mais comme elle regardait ce pauvre pays, je ne pouvais apercevoir son visage. Un instant après, je la vis tout-à-coup devenir flexible, et jeter les yeux sur son divin Fils auquel sans parler elle faisait entendre quelque chose d'important, et il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays et de moi. Alors mon cœur s'enflamma de plus en plus, et mon âme ressentit je ne sais quoi de divin qui me plongea dans une paix et une satisfaction intérieure inexprimables. Ma compagne s'était arrêtée à deux ou trois pas, pour descendre dans ce grand pays, d'où elle regardait la Sainte-Vierge qu'elle pouvait voir de côté. Cette divine Mère était d'une beauté ravissante et toute céleste, et paraissait à l'âge de quinze ou seize ans. Cependant, les bras toujours étendus, je soupirais après elle. Alors, avec une grâce ineffable, elle se tourna vers moi en souriant amoureusement et elle me baisa sans me dire mot. Puis elle se retourna vers son Fils, et continua de lui parler, ayant toujours, ainsi qu'il me paraissait, quelque dessein sur moi. Elle se tourna une seconde fois, et me baisa derechef. Elle parla encore à son très-adorable Fils et me baisa pour la troisième fois. Ces douces caresses remplirent mon âme d'une onction toute céleste.

"Là-dessus je m'éveillai, ressentant encore en mon âme la suave influence de ces saints baisers, et si transportée que peu s'en fallut que je ne courusse par le monastère pour le dire à chacune de mes compagnes."

Cette vision prophétique demeura longtemps un mystère pour la Mère de l'Incarnation. Mais elle eut pour effet d'accroître le zèle qu'elle avait toujours eu pour le salut des âmes, et qui avait déterminé son choix en faveur de la règle des Ursulines.

"Après les caresses de la Sainte-Vierge, continue-t-elle, et l'onction que ces sacrés baisers laissèrent dans mon âme, mon esprit fut tout hors de lui, et vola par tout le monde pour cher-

cher des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. J'accompagnais partout les ouvriers de l'Evangile, je me joignais à eux dans leur ministère pour aider ces âmes abandonnées, et j'intercédais en leur faveur, avec une sainte hardiesse, auprès du Père Eternel."

Se voyant privée du bonheur d'aller, dans les régions lointaines, féconder la vigne du Seigneur de ses sueurs et de son sang, elle épanchait sur les jeunes plantes, confiées à ses soins, le fleuve d'amour qui débordait de son cœur.

Jusqu'alors les grandes lumières qui lui avaient été communiquées d'en haut, toujours voilées sous les ailes de l'obéissance et de l'humilité, ne s'étaient fait jour qu'accidentellement et à de rares intervalles. Mais l'exercice de ces nouvelles fonctions les fit éclater dans toute leur splendeur.

Chacune de ses leçons offrait un spectacle que le ciel eût envié à la terre. Assise au milieu du cercle de ses jeunes disciples, comme jadis la Mère du Verbe présidant, dans le cénacle, le conseil des apôtres, elle disait son âme de séraphin devant cet auditoire de vierges angéliques, altérées de ses discours, et tenant toujours ouvert, avec une sainte avidité, le calice de leur cœur pour recueillir chacune de ses paroles. De ces lèvres s'échappaient alors des flammes invisibles, dont les langues de feu, venant à se reposer sur leur front, communiquaient à leurs âmes les ardeurs de l'Esprit-Saint. Souvent au milieu de ses instructions, lorsque certains passages de l'Ecriture lui venaient à la bouche, elle se trouvait tout-à-coup hors d'elle-même et perdait la parole, subjuguée par le Dieu qui la possédait tout entière. Enlevée à toutes les choses de la terre, elle souffrait en silence les opérations célestes, jusqu'à ce que le dégagement de l'effluve mystérieuse lui eût rendu la liberté de parler. La pieuse assemblée demeurait immobile de respect et d'admiration, et attendait sans bruit qu'elle redescendît du ciel pour reprendre l'intruction interrompue. Rien n'égalait ensuite la surabondance et les merveilles de la doctrine, qu'elle venait de puiser aux sources mêmes de la science.

Une nourriture si excellente, offerte a des convives aussi bien préparés, ne pouvait manquer de produire les fruits les plus délicieux de grâce et de bénédiction. Aussi vit-on un enthousiasme inouï pour la perfection se propager, avec une rapidité électrique, parmi toutes les novices, et même parmi les anciennes religieuses qui venaient souvent assister a ses instructions, afin de s'édifier et de s'animer à la vertu. Toutes ces pieuses néophytes se pressaient autour de leur sublime institutrice, avec une ardeur qui redoublait chaque jour, pour lui faire mille questions sur la vie spirituelle, et la prier de leur découvrir quelques nouveaux trésors cachés dans son cœur. La Mère de l'Incarnation, de son coté, était ravie de pouvoir communiquer sa ferveur à ces âmes affamées de Dieu; et puisait dans sa charité expansive une nourriture toujours plus substantielle et plus savoureuse, à mesure qu'elle voyait croître l'empressement de ses chères disciples. Ce fut sur leurs pressantes instances, qu'elle entreprit et compléta l'explication entière des Psaumes de David et du Cantique des Cantiques. Leur étonnement et leur enthousiasme ne connurent plus de bornes en entendant cette paraphrase inspirée où elle apporta une science, une pénétration, une profondeur de vue incomparables, accompagnées de l'onction d'une foi et d'une piété exquises.

Non contente de les abreuver du lait le plus pur de la parole sacrée, la Mère de l'Incarnation composa pour leur usage un Catéchisme, qui, selon le Père de Charlevoix, est peut-être le meilleur qui existe en langue française. "On peut assurer du moins, ajoute-t-il, qu'il n'en est point où les vérités soient expliquées avec plus d'ordre, de précision et de netteté. Le choix et l'application des passages de l'Ecriture font bien voir que la Mère de l'Incarnation a été une des personnes de son siècle qui aient mieux connu les Livres Saints. Tout y respire une merveilleuse simplicité, qui écarte cette dangereuse curiosité, cause ordinaire de l'orgueil, du libertinage de l'esprit et de l'insensibilité du cœur." On ne sait qu'admirer davantage dans cet opuscule, ou de la science et de l'exactitude théologique, ou du charme de la dévotion, dont il est tout pénétré. Il fut imprimé en France, en 1684, sous le titre de "L'Ecole Chrétienne." Dès son apparition, toutes les âmes pieuses le savourèrent avec délices, et placèrent son auteur au rang des grands maîtres de la vie spirituelle.

CHAPITRE CINQUIÈME

Les disciples de la Mère de l'Incarnation.

Sous une telle direction, il n'est pas étonnant que les élèves de la Mère de l'Incarnation fissent des progrès très-rapides dans les voies de la sainteté.

Parmi ses nombreuses disciples, il en est cependant quelques-unes qui s'attachèrent plus spécialement à ses pas, et qui la suivirent de plus près dans les sentiers du ciel. Gravissant à sa suite les derniers sommets de la perfection, elles devinrent les modèles les plus illustres de l'ordre des Ursulines, en même temps que la gloire impérissable de notre Mère, et les plus riches diamants de sa couronne.

L'histoire a conservé entre autres le nom de la Mère Marie de la nativité, ange de bénédiction, prévenue, dès le berceau, de toutes les grâces de la nature et du ciel:—à sept ans, faisant le vœu de virginité au pied de l'autel de Marie, où elle passe, le même jour, sept heures consécutives

en prière ;—à douze ans, déjà maîtresse des cœurs, et seul capable de calmer les noires fureurs de son père, autre Saül, que d'atroces douleurs jettent dans des accès de frénésie;—trouvant toutes ses délices à sacrifier ses joies enfantines pour converser à l'écart avec son céleste époux.

Surprise un jour dans ce précieux colloque par ses compagnes, qui la croyaient éprise d'un amour terrestre, elle leur répond, l'œil au ciel, l'extase au cœur, comme son angélique patronne, la douce martyre Agnès : "Mon fiancé est d'une grâce et d'une beauté parfaite; il est riche, noble, puissant et incomparable en toutes perfections. Déjà il s'est assuré de mon cœur; à lui seul je me confie, à lui seul je garde ma foi. Son amour, à lui, est chaste; ses caresses sont pures; et sa fiancée ne dépose jamais sa couronne virginale. Il a placé un signe sur mon front, pour que je ne reconnaisse pas d'autre fiancé que lui. Il m'a parée de magnifiques joyaux; il a entouré de pierres précieuses et mon bras et mon cou, il a suspendu à mes oreilles des perles d'une beauté inestimable, et il a retenu ma foi en me mettant au doigt l'anneau des fiançailles. J'ai aspiré le lait et le miel de ses lèvres; et la pourpre de son sang a coloré mes joues. Déjà il fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords, et ce que j'ai si longtemps désiré, je le vois; ce que j'ai si ardemment espéré, je le tiens; je me sens déjà unie à celui que j'ai aimé de toute la dévotion de mon cœur." [1]

En effet, cette ange ne tarda pas à prendre son vol vers les hauteurs sereines du cloître. Descendante des seigneurs de Béruries, l'une des familles les plus puissantes de la Touraine, elle eût pu aspirer à de nobles alliances; mais ce cœur prédestiné ne soupirait qu'après les joies éternelles, et foulait aux pieds le monde, ses miroitantes illusions, sa fascination, ses triomphes éphémères et ses décevantes ivresses.

Sous le voile des vierges, Dieu lui avait préparé un guide digne de sa piété. La Mère de l'Incarnation lui tend la main et l'initie aux mystères de l'amour divin. Bientôt elle devient l'imitatrice si parfaite de ses vertus et de son zèle apostolique, que lorsqu'il s'agira de choisir une compagne à sa maîtresse, au moment de son départ pour exécuter les grands desseins de Dieu dans la Nouvelle-France, tout le monde jettera les yeux sur elle.

Mais la Providence avait des vues différentes; elle la destinait à répandre la ferveur et l'amour de la vie parfaite dans les divers monastères de son ordre. Après avoir été maîtresse des novices aux Ursulines de Loches, elle fut élue supérieure à Tours, puis à Amboise et à Montrichard, d'où elle revint occuper de nouvelles charges au monastère de Tours. "Son union avec Dieu était si parfaite, dit un historien de sa vie, que les objets de la nature, loin de l'en distraire, ne faisaient que la rendre plus intime. La beauté d'une fleur, le vol des oiseaux, le tremblement d'une feuille et mille autres petites choses à quoi on ne pense presque jamais, lui causaient des transports d'amour incroyables. En regardant le vol d'un oiseau, elle disait à ses compagnes : N'admirez-vous pas comme cet oiseau ne met le pied à terre que pour prendre en passant les nécessités de la vie, et s'élève aussitôt dans son élément? Ne vous semble-t-il pas que ces petits habitants de l'air nous convient à voler au ciel et à ne toucher la terre que des extrémités du pied?"

Six mois avant sa mort, elle avait prédit sa fin prochaine à son amie intime la Mère Angélique de la Conception; et s'endormit dans les bras de Celui qui avait ravi ron cœur.

Nous venons de nommer la Mère Angélique de la Conception, son émule en sainteté. Disciple comme elle de la Mère de l'Incarnation, comme elle aussi elle doit revivre dans nos éloges.

Issue d'une des plus illustres maisons de France, Isabelle de la Baume le Blanc de la Vallière passa presque immédiatement des bras de sa mère dans les bras du Seigneur. Ses parents remarquèrent en elle une vertu si précoce, qu'ils la confièrent, tout enfant, aux Ursulines de Tours, où elle fut élevée sur les genoux même de la Mère de l'Incarnation. Dès le premier coup d'œil, cette sainte femme avait diviné dans ce cœur un vase d'élection déjà tout chargé d'une luxuriante floraison, qui promettait les plus beaux fruits, et depuis ce jour elle avait aimé son âme de la plus pure affection.

A peine âgée de douze ou treize ans, la jeune enfant avait sollicité, avec de si vives instances, le voile des novices, que la supérieure consentit enfin à la revêtir du saint habit. Les bonnes mères souriaient d'aise et s'extasiaient en voyant, sous son gracieux costume, cette petite religieuse en miniature. Elle reçut, le jour de sa vêture, le nom d'Angélique de la Conception, qui convenait parfaitement à son innocence et à ses charmes intérieurs et même extérieurs, car elle était d'une beauté si ravissante que ses compagnes disaient tout bas que les anges accouraient sur son passage et soulevaient son voile pour contempler sur sa figure le plus splendide reflet de leur créateur. "Elle ressemblait, ajoute son naïf historien, à ces belles images de la Sainte-Vierge qu'on voit dépeintes dans les tableaux." [1]

Mais la jeune novice avait un souverain mépris pour ces grâces éphémères, causes de tant de malheurs et de chutes, et dont elle devait bientôt voir un éclatant et douloureux exemple au sein même de sa famille [2]. Sachant que l'Epoux céleste se complaît uniquement dans la beauté

1. Office de sainte Agnès.—Voir aussi Dom Claude Martin.

1. Dom Claude Mârtin.

2. Madame de la Vallière.

de l'âme, elle résolut de détruire d'un seul coup cette parure fugitive qui pouvait la perdre. Elle se frotta le visage avec des linges brûlants, et parvint ainsi à ternir le lustre éblouissant de son teint.

Un seul trait fera voir jusqu'à quel point elle suivit de près dans la vertu son illustre modèle. Par esprit de pauvreté, jamais elle ne voulut avoir, dans sa chambre, ni horloge, ni montre, pour régler les heures de ses exercices de piété; et l'opulente héritière de la noble famille des De la Vallière n'avait d'autre moyen, pour diviser son temps, qu'une vieille bouteille remplie d'eau, qui lui servait de clepsydre d'un nouveau genre, digne de son humilité. L'eau découlait par un petit tuyau dans un autre vase, sur lequel elle avait fait de légères incisions, qui lui indiquaient les quarts-d'heure et les demi-heures.

Un jour qu'elle était descendue au jardin pour prendre la récréation avec le reste de la communauté, elle se retira à l'écart avec une de ses compagnes, afin de s'entretenir à loisir sur la spiritualité. Pendant qu'elles étaient assises toutes deux à l'ombre des charmilles, la conversation tomba sur les opérations de la grâce dans une âme fidèle. Tout-à-coup son interlocutrice remarqua qu'elle ne parlait plus; et se tournant vers elle, elle l'aperçut, le visage animé du plus vif incarnat, et les joues baignées de larmes. Elle était en extase. "Il était évident, ajoute l'auteur de sa vie, qu'elle éprouvait en elle-même les opérations de la grâce dont elle venait de parler avec tant d'ardeur; et c'est ce qui fit éclater au travers de son visage, comme au travers d'un crystal transparent, la lumière sainte dont elle était intérieurement éclairée."

En ce temps-là venait de naître, dans sa famille, une enfant qui était destinée à devenir à jamais célèbre par d'éclatantes faiblesses et par des repentirs plus éclatants encore, dont l'existence devait présenter toutes les extrémités des fragilités humaines et des triomphes de la grâce; mais qui allait coûter à sa vertueuse tante bien des années de larmes et de sacrifices. C'était cette touchante Duchesse de la Vallière, "dont la destinée sera l'éternel attendrissement de l'histoire."

La beauté semblait héréditaire dans cette noble famille, et ce fut son malheur. Jetée, au matin de la vie, à l'heure des éblouissements de la première jeunesse, au milieu de la cour la plus brillante de l'univers, entourée de toutes les séductions d'une société enchanteresse, livrée à tous les enivrements des plaisirs, et fascinée par de royales tendresses, elle n'eut pas assez de forces pour se préserver contre de si dangereux écueils. Sa frêle nacelle, conduite par une main faible et inexpérimentée, fit un triste naufrage, et la jeune âme qu'elle portait sombra dans le gouffre qui tourbillonnait sous ses pieds. Pendant combien d'années la Mère Angélique de la Conception pleura sur les égarements de sa nièce infortunée! Que de vœux, de gémissements, de supplications, de pénitences elle offrit au ciel pour le retour de cette enfant prodigue! Elle y employa même le crédit auprès de Dieu de son ancienne amie et maîtresse, la Mère de l'Incarnation, qui, pour la consoler, lui écrivit des Ursulines de Québec, la réponse suivante:

"Mon intime Mère,

"Tous vos proches me sont chers, et le sujet "qui vous afflige, m'afflige aussi. J'en ai eu "connaissance jusque dans cette extrémité du "monde, et je vous dirai que nous avons entre- "pris, l'espace de dix semaines, de grandes "dévotions et de grandes pénitences en l'hon- "neur de la passion de Notre-Seigneur, afin qu'il "plût à sa bonté d'y mettre ordre et d'opérer le "salut de celle que vous savez. Indépendamment "de toute cela, j'ai encore en mon particulier "l'affaire fort à cœur. Consolez-vous, mon "intime mère, en cette pesante croix."

Il est peu de personnes en Canada qui soupçonnent que Madame de la Vallière ait dû quelque part de sa conversion aux ferventes prières des Ursulines et des âmes pieuses de Québec, et que dans le temps que Bossuet adressait à l'illustre pécheresse ses immortelles exhortations, les innocentes supplications des jeunes Canadiennes de la Nouvelle-France faisaient descendre d'en haut sur sa forte parole des grâces de conversion.

L'imagination trouve de singulières jouissances dans ces rapprochements inattendus; surtout lorsqu'ils se relient à des événements si fameux, à des noms si illustres, à des mémoires si touchantes.

Cependant les prières de la Mère Angélique et de ses amies n'avaient pu encore arracher à ses royales attaches ce cœur si bien fait pour le ciel. Vainement elle s'était offerte à Dieu en victime d'expiation, prête à souffrir toute sa vie pour la conversion de sa nièce; les années s'écoulaient sans mettre un terme à ce grand scandale. Madame de la Vallière était ébranlée, mais non renversée. Enfin son héroïque tante voulut donner à Dieu en sa faveur la dernière marque de charité dont une créature soit capable: "Mon Dieu, s'écria-t-elle, je vous offre ma vie pour le salut de cette chère enfant; oui, je consens que vous preniez mes jours, pourvu que vous lui accordiez une telle grâce de conversion, qu'elle abandonne entièrement le monde, et se consacre à vous dans un cloître."

Tant de générosité toucha enfin le cœur de Dieu; il agréa son sacrifice. Aussitôt l'on vit Madame de la Vallière, dont la volonté avait été jusqu'alors si chancelante entre le devoir et son faible cœur, prendre une résolution si calme et si énergique, qu'en présence d'un tel changement, Bossuet s'écrie tout confondu: "Je parle et elle fait. J'ai les discours et elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher, et je ne pro-

nonce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation. "

Les amies de la Mère Angélique se hâtèrent de venir lui annoncer cette heureuse nouvelle et la résolution que sa nièce venait de prendre de quitter le monde: "Dieu soit béni, s'écria-t-elle, mais cela n'arrivera qu'après ma mort."

En effet, trois mois après son décès, la chapelle des Carmélites de Paris offrait un des spectacles les plus attendrissants que la terre ait jamais donnés aux anges.

C'était Madame de la Vallière, désormais sœur Louise de la Miséricorde, qui, après avoir demandé pardon à la reine, en présence de toute la cour de Louis XIV, venait à ving-neuf ans, s'ensevelir vivante dans le sépulcre du cloître. La reine elle-même voulut étendre le drap mortuaire, sur la jeune pénitente, dont l'âme,—selon l'expression de Bossuet, qui seul peut égaler la parole humaine aux grandes choses,—dont l'âme ne pouvait plus respirer que du côté du ciel.[1]

On se demande pourquoi, dans ce siècle où tout est grand, même le crime, les plus grands coupables trouvent toujours quelque repentir au fond de leurs cœurs? Ah! c'est qu'outre cette foi profonde que rien ne pouvait déraciner, il n'y avait pas un seul de ces pécheurs, qui n'eût, dans sa famille quelqu'âme pure, cachée au sein d'un cloître, occupée sans cesse à élever des mains sans tache vers le ciel, et à intercéder pour le coupable.

Ici c'est la Mère de l'Incarnation qui tient le premier anneau de cette chaîne invisible, dont la Mère Angélique enlaça le cœur et l'âme de son heureuse nièce, qui la soutint au-dessus de l'abîme, et la déposa enfin aux rivages éternels.

Mais de toutes les disciples de notre bienheureuse Mère, nulle n'a reçu une plus intime communication de son esprit, n'a vécu davantage de sa vie, n'a occupé une plus large part dans son estime et son affection, que la Mère Marie de Saint-Joseph (Mlle. de la Troche Savonnières) qui seule de toutes ses sœurs eut l'honneur d'être choisie pour aller poser avec elle les premiers fondements de l'œuvre des Ursulines dans la Nouvelle-France, qui fut la fidèle compagne de tous ses travaux, et ne s'est séparée d'elle qu'à la mort.

Mais comme son nom doit bientôt reparaître dans le cours de cette histoire, nous ne ferons que l'indiquer ici en passant, nous réservant de donner plus tard quelques détails sur sa vie et ses vertus.

1. Poujoulat, *Lettres sur Bossuet*, où se trouvent résumés les principaux passages des lettres de l'évêque de Meaux sur la conversion de Madame de la Vallière.

CHAPITRE SIXIÈME

—

Elle reçoit l'explication de sa vision sur le Canada.

Cependant la divine providence, en fournissant à la Mère de l'Incarnation l'occasion de développer son zèle pour le salut des âmes, dans l'exercice de sa charge de maîtresse des novices, l'acheminait graduellement vers le but final de toute son existence. Vers l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans, elle ressentit de nouvelles saillies de cet esprit apostolique qui transportait son âme jusqu'aux extrémités de la terre, et lui faisait accompagner les ouvriers de l'Evangile dans toutes leurs prédications. A la vue de tant d'âmes infortunées que le démon arrachait au domaine de son divin Maître, elle tombait dans des langueurs extrêmes. "J'embrassais, dit-elle, ces pauvres âmes, et je ne cessais de presser le Père Eternel, par une amoureureuse activité, d'avoir pitié de leur égarement.

" Par une lumière qui était infuse dans mon âme, je voyais clairement et comme en plein jour, le sens des passages de l'Ecriture-Sainte, qui parlent du souverain pouvoir que le Père Eternel a donné au Verbe incarné sur tous les hommes, et ce que le Saint-Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui me découvrait tant de merveilles, embrasait mon âme d'un amour qui me consumait. Il est juste, Père souverain, m'écriais-je que mon Epoux soit le maître de toutes les nations. Donnez-moi donc une voix assez puissante pour être entendue des extrémités de la terre, et pour publier partout qu'il est digne de régner dans tous les cœurs.

" Mes désirs et mes gémissements comme autant de flèches embrasées, allaient percer les cieux. Transportée en esprit parmi les âmes qui ne connaissait pas Jésus-Christ, je lui rendais pour elles les hommages qu'elles lui doivent; je les embraissais, et je les voulais tous concentrer pour les plonger dans le sang précieux de cet adorable Seigneur.

" Cependant une lumière intérieure me faisait voir qu'il me manquait quelque chose pour être exaucée. Alors je me consumais à ses pieds; et je m'abîmais au centre de ma bassesse et de mon néant, afin qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moi ce qui me manquait encore. Alors j'expérimentai une nouvelle infusion de la grâce; un rayon divin se répandit dans mon âme, et en même temps ces paroles me furent dites: Demande-moi par le cœur de Jésus, mon très-aimable Fils; c'est par lui que je t'exaucerai.

" Dès ce moment, je me sentis si étroitement unie au cœur de Jésus, que je ne parlais et ne respirais que par lui. "

Ce fut vers l'année 1635 que la Mère de l'Incarnation entra dans cette nouvelle phase de la vie intérieure.

Un feu si dévorant ne pouvait longtemps demeurer secret; aussi éclata-t-il bientôt au dehors. Il fit une telle impression sur elle qu'elle parut entièrement changée. Communiquant ses ardeurs à tous ses sens, et pénétrant jusque dans la moelle de ses os, cette flamme réduisit son corps dans un tel état d'exténuation et de maigreur qu'elle ne fut bientôt plus qu'un squelette vivant; en sorte qu'elle pouvait dire en toute vérité, comme le Psalmiste: *L'ardeur de mon zèle m'a consumé.* (Ps. 118.)

Son directeur, appréhendant pour ses jours, lui ordonna de se distraire autant qu'il lui serait possible. Elle fit tous ses efforts pour lui obéir; mais ce fut en vain, et il fallut l'abandonner à la conduite de Celui qui seul tient entre ses mains la vie et la mort.

Cependant l'heure approchait où Dieu allait rompre le sceau des énigmes, dont il avait jusqu'alors voilé ses desseins sur elle. Sa vocation pour le Canada allait se dessiner clairement.

Dès son entrée aux Ursulines, un secret pressentiment lui avait dit qu'elle n'y était qu'en passant, et comme un dépôt que Dieu réclamerait à son jour. Elle repoussait toujours cette idée, dans la crainte que ce ne fût un piège de satan; mais comme cette pensée revenait sans cesse, elle se vît obligée de s'abandonner, sans examen, entre les bras du Seigneur, ne demandant que l'accomplissement de sa volonté.

Les Ursulines, de leur côté, ne tardèrent pas à remarquer en elle quelque chose d'extraordinaire qui leur faisait dire que Dieu l'appellerait bientôt ailleurs, et qu'elle ne mourrait pas dans leurs monastère.

Son directeur était alors le Père Jacques Dinet, recteur du collége des Jésuites de Tours, qui fut, peu de temps après, appelé à la cour de Louis XIII, où il devint confesseur du roi.

Un jour que la Mère de l'Incarnation lui faisait part de son amour pour l'apostolat, et lui racontait le songe mystériex qu'elle avait eu à ce sujet, le Père lui dit qu'il n'y avait rien en cela qui ne fût très-possible, et que probablement le Canada était le pays qui lui avait été montré en songe. A cette révélation inattendue, la Mère de l'Incarnation tomba des nues; car jamais elle n'avait entendu parler du Canada, et il ne lui était pas venu un seul instant à l'esprit qu'elle dût jamais contribuer à la conversion des infidèles autrement que par ses vœux et ses prières.

A quelques jours de là, étant au chœur en oraison, elle fut ravie en extase, et la vision qu'elle avait eue en songe lui fut représentée de nouveau avec les mêmes circonstances; et elle entendit une voix qui lui dit: "C'est le Canada que je t'ai fait voir, et il faut que tu ailles y fonder une maison en l'honneur de Jésus et de Marie.

"Ces paroles, qui portaient esprit et vie dans mon âme, continue la servante de Dieu, la réduisirent dans un anéantissement indicible. J'eus néanmoins assez de force pour répondre: O Dieu éternel! vous pouvez tout, et moi je ne puis rien. Mais aidez-moi, me voilà prête. De ce moment et sans aucune réflexion, ma volonté fut unie à Dieu; d'où s'ensuivit une extase amoureuse, dans laquelle cette infinie bonté me fit des caresses, qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer.

"Je ne vis plus ensuite d'autre pays pour moi que le Canada; et mes courses ordinaires étaient parmi les sauvages, avec les missionnaires."

Sur ces entrefaites, la Mère de l'Incarnation reçut du Père Poncet de la Rivière, missionnaire de la Compagnie de Jésus qu'elle ne connaissait pas, une lettre accompagnée d'une Relation des Missions du Canada. Ce saint religieux, qui a arrosé et fécondé les sillons de la Nouvelle-France de ses sueurs et de son sang, rendait compte à notre Mère de sa vocation pour ces missions. Et quoiqu'il n'eût pu être instruit par aucune voie humaine de ses élans pour l'apostolat, il lui envoya en même temps comme symbole d'invitation un petit bourdon qu'il avait apporté de Notre-Dame de Lorette.

"Je vous envoie, écrivait-il, ce bourdon pour vous convier d'aller servir Dieu dans la Nouvelle-France."

La Mère de l'Incarnation fut ravie de cette invitation; néanmoins elle n'osa y répondre autrement que par de vagues remercîments, tant cette entreprise lui paraissait au-dessus de ses forces et de sa condition.

Mais tandis qu'elle ne songeait qu'à bien s'assurer de la volonté de Dieu, et à se mettre en état de l'exécuter, la providence ménageait à son insu les moyens de faire réussir les desseins qu'elle avait sur elle. [1]

CHAPITRE SEPTIÈME

Madame de la Peltrie.

Sur la frontière méridionale de la Normandie, au sein d'une vaste et fertile plaine, entourée de côteaux gracieusement ondulés et couronnés de bocages pittoresques qui forment au loin des horizons "faits à souhait pour le plaisir des yeux," [2] s'élève la ville d'Alençon, qui faisait jadis partie de la vieille Armorique, et dont le nom rappelle un souvenir qui sera éternellement cher à tous les cœurs canadiens. Car c'est dans ses murs que naquit, en 1603, Madame de la Peltrie, l'héroïque fondatrice des Ursulines de Québec.

Marie Madeleine de Chauvigny était alliée par sa double origine, paternelle et maternelle, à la haute noblesse de Normandie. Son père, M. de

1. Le P. de Charlevoix.
2. Fénelon.

Chauvigny, seigneur de Vaubougon, joignait à l'éclat de la naissance celui de la fortune ; mais il se faisait encore plus remarquer par ses éminentes vertus que par ces avantages naturels ; tandis que son épouse ne lui était inférieure ni pour la naissance, ni pour la piété. Il n'épargnèrent rien pour jeter, dès le berceau, dans l'âme de leur enfant les premiers germes de cette haute vertu dont l'éclat devait plus tard illuminer le Nouveau-Monde. La jeune fille ne tarda pas à réaliser leurs plus flatteuses espérances ; car à mesure qu'elle croissait en âge, elle croissait aussi en grâce et en vertus. Une sagesse et une maturité précoces lui faisaient dédaigner les jeux et les hochets de l'enfance pour s'appliquer aux œuvres de piété. Plus d'une fois on la surprit s'échappant furtivement du château paternel pour aller porter aux pauvres du voisinage quelqu'aumône, qu'elle cachait soigneusement dans les plis de ses vêtements.

Ce fut sous les regards maternels même, que Mlle. de Chauvigny reçut son éducation. Elle y fit des progrès très-rapides, et acquit bientôt toutes les connaissances qu'exigeait la société de cette époque pour les personnes de son rang. On voit par des fragments de ses lettres, qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'elle possédait une éducation parfaite.

Aux plus beaux jours de son adolescence, à cette époque enchanteresse de la vie où l'horizon du monde, entrevu dans le lointain et à demi-voilé, fait miroiter aux regards mille trompeuses illusions, elle n'eut jamais que du mépris pour les vaines joies du siècle. Loin de rechercher cette admiration si naturelle aux personnes de son sexe, son unique désir était de plaire à Celui dont le regard invisible avait le premier ravi son cœur.

Une vertu si solide, dans un âge si tendre, était l'indice d'une vocation privilégiée, qui se manifesta bientôt par un attrait irrésistible pour la vie religieuse. A peine âgée de seize ans, elle eût voulu déjà tourner le dos à cette voie riante et toute semée de fleurs qui s'offrait devant elle, pour suivre les austères sentiers de la solitude. Cette belle société française dont sa haute naissance lui ouvrait toutes les portes, cette société du dix-septième siècle qui éclipse les phases les plus brillantes de l'histoire, n'avait pas à ses yeux de charmes comparables à ceux du cloître.

Mais Dieu avait d'autres vues sur elle ; et comme il la destinait à devenir la coopératrice de la Mère de l'Incarnation, il ne permit ni à l'une ni à l'autre de ces deux femmes, par qui il voulait opérer de grandes choses, d'embrasser immédiatement un genre de vie qui aurait privé la première des grands biens, la seconde de la connaissance des affaires et de l'expérience qui leur étaient nécessaires pour exécuter l'œuvre qu'il devait leur confier.

Dès que la jeune Madeleine eut manifesté ses aspirations pour la vie monastique, ses parents, qui jusque-là avaient toujours favorisé ses pieuses inclinations, y mirent un obstacle invincible M. de Vaubougon, son père, n'ayant point eu de fils de son mariage, voyait, avec amertume, s'éteindre avec lui le nom illustre de Chauvigny. Il voulait du moins que sa fille perpétuât dans le siècle le souvenir de la gloire et des vertus de ses ancêtres. La fierté paternelle lui fit alors méconnaître la voix du ciel, et il résolut, avec son épouse, de mettre tout en œuvre pour distraire sa fille de sa résolution.

Un soir, après le départ d'une brillante réunion, qu'ils avaient invitée pour célébrer le dix-septième anniversaire de sa naissance, et où ils avaient épuisé tous les trésors de leur tendresse, ils la prirent à l'écart et essayèrent de lui persuader qu'une personne vertueuse, même au milieu des cercles les plus enjoués, pouvait faire plus de bien, par ses exemples, que la religieuse la plus austère, retirée au fond de sa cellule, unique témoin de ses veilles et de ses macérations.

Ce raisonnement spécieux était le seul qui pût faire quelque impression sur l'esprit de Mlle. de Chauvigny.

Dès qu'elle fut restée seule dans sa chambre, après le départ de ses parents, elle en fit le sujet d'un long et sérieux examen. Prosternée au pied de son crucifix, longtemps elle pleura et pria en implorant les lumières du ciel.

"O mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin au milieu de ses angoisses et de ses sanglots, est-il donc possible que je sois condamnée à opérer mon salut au milieu de tous les dangers du monde ! Mon père veut désormais que j'assiste à la chasse et à l'opéra ; et pendant les longues heures que je perdrai à ces amusements, il me faudra vous oublier, ô mon Dieu ! vous qui avez songez à moi de toute éternité ! Non, je ne puis oublier votre présence pour celle des créatures...."

Puis après quelques instants de profonde réflexion : "Oui, continua-t-elle avec enthousiasme, j'irai à la prochaine abbaye, et je demanderai mon admission pour quelques jours, afin d'y faire la retraite au commencement du carême ; et lorsque j'y serai, je tâcherai d'y rester !"

Après avoir pris cette soudaine détermination, Mlle. de Chauvigny se releva toute consolée, et s'endormit le cœur léger et plein d'espérance.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, elle était sur la route de l'abbaye, et gravissait, quelques heures après, les degrés du parloir. Après avoir obtenu son admission sans difficulté, elle écrivit à ses parents pour leur demander l'autorisation d'y séjourner pendant quelques jours.

Dès que la voiture qui l'avait amenée fut de retour au château, et que la nouvelle de son absence eût été annoncée, tout fut en émoi dans la famille. Mais nul ne ressentit plus violemment ce choc que M. de Chauvigny ; sa surprise et son mécontentement furent extrêmes. Sur le champ, il ordonna de préparer sa voiture ; et

après avoir expédié des lettres d'invitation à ses amis pour le soir même, il s'éloigna rapidement du château, accompagné de Madame de Chauvigny tout en pleurs.

Les tourelles de l'abbaye se dessinèrent bientôt dans le lointain, et peu d'instants après, la voiture franchissait les barrières du monastère.

L'abbesse, qui était parente éloignée de M. de Chauvigny et qui connaissait son attachement excessif pour sa fille, ne fut nullement surprise de cette soudaine arrivée. Elle l'accueillit, le sourire sur les lèvres, en lui disant que sa fille n'était venue chez elle que pour suivre les exercices de la retraite, afin d'accomplir un vœu secret.

En entendant parler de vœu, M. de Chauvigny ne se posséda plus d'indignation:

"Jamais, s'écria-t-il, ma fille ne fera ni n'accomplira de vœu ici, tant que j'aurai un souffle de vie!... Rendez-moi mon enfant," poursuivit il d'une voix toute tremblante de colère.

En ce moment, Mlle. de Chauvigny entra dans le parloir, et se précipita tout en larmes aux pieds de son père, en le suppliant de lui pardonner sa démarche.

Toute la tendresse paternelle de M. de Chauvigny se réveilla en apercevant sa fille bien-aimée; il la releva en l'embrassant, et, tandis que Madame de Chauvigny intimidée par la scène qui venait de se passer, pleurait à l'écart en silence, il adressa à sa fille les plus tendres reproches:

"Que vous avons-nous donc fait, ma chère enfant, pour nous abandonner ainsi? Est ce donc pour vous un si grand sacrifice que de demeurer avec nous, du moins jusqu'à ce que vous nous ayez fermé les yeux? Alors vous serez libre, et vous pourrez faire votre choix."

En prononçant ces paroles, il l'entraîna doucement hors de l'appartement, suivi par Madame de Chauvigny. En un instant, ils furent tous montés en voiture, et l'abbaye était déjà hors de vue que la jeune fille n'avait pu proférer une seule parole pour se défendre.

Un nombreux cercle d'amis attendait le père triomphant, à son arrivée au château, pour le féliciter de son heureux succès; la soirée se passa en fêtes et en réjouissances. Une seule personne se retira, cette nuit-là, le cœur triste et désolé: c'était Mlle. de Chauvigny qui comprenait maintenant plus clairement que jamais les intentions de son père sur elle; car il venait de lui dire, en la quittant, de se préparer, pour le lendemain, à l'accompagner dans une partie de chasse.

"Madeleine, lui dit-il au retour de cette promenade, avez-vous remarqué ce beau jeune homme qui montait son cheval avec tant de grâce en avant de nous?" Et sans attendre sa réponse: "C'est de tous mes amis, ajouta-t-il, celui que j'estime le plus; et j'espère qu'avant peu vous partagerez le même sentiment."

Mlle. de Chauvigny comprit par ces paroles que le chevalier Charles de Grivel de la Peltrie, issue de la maison de Tounois, était l'époux que ses parents lui destinaient. En vain protesta-t-elle par ses larmes et ses supplications, en vain allégua-t-elle sa jeunesse et son inexpérience, ils furent inexorables; et tout ce qu'elle put obtenir fut un délai de quelques jours.

Dans ces angoisses, elle eut recours à la prière, et offrit à Dieu en sacrifice le bonhour qu'elle avait rêvé de pouvoir bientôt se consacrer à lui seul. Cette offrande fut agréable au Seigneur; car, dès lors, il lui donna l'assurance qu'un jour elle lui appartiendrait sans partage.

Fortifiée par cette voix intérieure, elle se soumit aux ordres de son père, et offrit sa main à M. de la Peltrie.

L'époux, du reste, que ses parents lui avaient choisi était digne de sa piété et de son amour. Pendant tout le temps que dura leur union, il n'eut pour elle que la tendresse la plus délicate, mêlée d'un profond respect que lui inspirait sa rare vertu. Elle, de son côté, sut si bien orner son âme de toutes les qualités de la vraie épouse chrétienne, que son mari ne cessait de répéter qu'il ne formait plus qu'un seul vœu sur la terre, celui de vivre longtemps, afin de jouir du bonheur dont elle était pour lui l'ange visible.

Mais la providence en avait décidé autrement; car après cinq ans de cette union inaltérable, M. de la Peltrie fut enlevé subitement à la fleur de l'âge.[1] Elle n'avait eu de son mariage qu'une seule fille qui n'avait vu le jour que pour aller augmenter le nombre des prédestinés.

Restée veuve et sans famille à vingt-deux ans, elle sentit renaître en elle le désir de se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse; et pour se préparer à cette vocation sublime, elle fit de sa maison une espèce de couvent et d'hospice, où elle recevait les pauvres et les malades avec une charité digne des premiers siècles de l'église.

Cependant elle était partagée entre le désir de renoncer à tout pour Jésus-Christ, et celui d'employer l'immence fortune dont elle jouissait, au soulagement des misères spirituelles et corporelles du prochain, pour lesquelles Dieu lui avait donné une tendre compassion. Sa charité se portait de préférence vers les sauvages du Canada, où la France venait d'établir une colonie, et que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient commencé d'évangéliser.

Le Père Le Jeune, supérieur des Jésuites dans la Nouvelle-France, venait de publier à cette époque une Relation des Missions du Canada. Il y invitait fortement toutes les personnes pieuses à concourir, selon leurs moyens, à la conversion des sauvages; et il terminait ses pressantes exhortations par ces paroles touchantes:

"Hélas! ne se trouvera-t-il pas quelque bonne et vertueuse Dame qui veuille venir en ce pays

1. Life of Madame de la Peltrie.

pour recueillir le sang de Jésus-Christ, en instruisant les petites filles sauvages?

Ces paroles étant tombées sous les yeux de Madame de la Peltrie, elle pénétrèrent son âme d'une telle ardeur apostolique, que "depuis ce temps," ajoute la Mère de l'Incarnation, "son esprit fut plus en Canada qu'en elle-même."

Cependant comme elle voulait avant tout faire ce qui pouvait le plus contribuer à la gloire de Dieu, elle consulta des personnes doctes et de grande vertu, leur exposa les sentiments de son cœur avec une entière sincérité, et leur mit entre les mains un papier où elle avait écrit tout ce que Dieu lui avait inspiré à ce sujet.

Tous d'une voix unanime lui déclarèrent que sa vocation avait tous les caractères d'une mission divine, et qu'elle ne devait pas différer de suivre la voix de Dieu. [1]

Mais bien des croix devaient l'assaillir et purifier son âme de toute attache terrestre, avant qu'elle pût réaliser ce vœu.

Déjà les continuelles instances de son père pour lui faire contracter de nouveaux liens, l'avaient obligée de se réfugier dans un monastère, d'où elle n'avait eu le temps d'accourir que pour recevoir le dernier soupir de sa mère.

Ces douloureuses épreuves affectèrent sa santé; elle tomba si dangereusement malade que les médecins déclarèrent qu'ils n'avaient plus aucun espoir de la sauver. On n'attendait plus que son dernier soupir; et plusieurs personnes même terminaient à la hâte un habit de Saint-François, pour l'en revêtir, selon son désir, avant d'expirer. Deux religieux Capucins, agenouillés à son chevet, récitaient les prières des agonisants, lorsque tout-à-coup elle se sentit inspirée de faire un vœu à Saint Joseph, de lui promettre d'aller bâtir une église en son honneur au Canada, et d'y consacrer, sous ses auspices, sa fortune et sa vie au service et à l'instruction des filles sauvages. A peine eut-elle prononcé ce vœu qu'elle tomba dans un sommeil profond. A son réveil, au grand étonnement de tout le monde, elle se trouva parfaitement guérie. Les médecins en la voyant purent à peine en croire leurs yeux, car ils la pensaient déjà morte; et l'un d'eux, après lui avoir tâté le pouls, lui ayant dit, sans rien savoir de ce qui s'était passé entre elle et Dieu: "Où est donc votre fièvre, Madame? serait elle allée au Canada?" Surprise de l'entendre parler ainsi: "—Oui, elle y est allée," répondit-elle en souriant d'un air significatif, mais que personne ne comprit.

Arrachée ainsi miraculeusement à la mort, elle ne songea plus qu'à exécuter sans délai le vœu qu'elle avait fait à Dieu. Elle s'en ouvrit à quelques amis; mais dès les premières paroles, tous s'élevèrent contre elle, taxant son projet d'idée romanesque, et de véritable folie. Ils ne pouvaient comprendre comment une jeune personne de sa condition, d'une santé si délicate, douée de tant d'avantages extérieurs pût avoir l'idée d'abandonner un si brillant avenir pour aller traverser les mers, et s'ensevelir au fond des forêts de l'Amérique.

Son père eut, vers le même temps, quelques soupçons de son dessein, et résolut de la remarier. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'il l'entendit, au contraire, solliciter la permission de consacrer sa personne et sa fortune aux missions du Canada! Il fut anéanti à cette nouvelle, et lui déclara que si elle n'accédait pas à son désir, il en mourrait de chagrin. Plusieurs personnes de qualité et de mérite, et même des religieux unirent leurs sollicitations aux siennes, et lui représentèrent que Dieu ne pouvait pas exiger d'elle un sacrifice qui causerait la mort de son père. Partagée ainsi entre l'amour filial et la religion, en proie aux plus poignantes angoisses, elle s'adressa à un religieux de la Compagnie de Jésus, dont elle connaissait la prudence consommée, et le supplia de l'éclairer de ses lumières. Ce religieux, après y avoir sérieusement réfléchi devant Dieu, lui répondit qu'il croyait avoir trouvé un moyen de tout concilier.

Non loin d'Alençon vivait alors un gentilhomme de haute famille, d'une brillante fortune, et jouissant d'une réputation d'éminente sainteté. M. de Bernières Louvigny était trésorier de France à Caen, et, par sa position, avait de fréquents rapports avec M. de Chauvigny. Celui-ci, connaissait l'angélique vie qu'il menait, ne tarissait pas en éloges sur son caractère et ses mérites. Le R. Père conseilla donc à Madame de la Peltrie de lui faire connaître sa généreuse entreprise aussi bien que les obstacles qu'elle y rencontrait, et de l'engager à la demander en mariage à la condition de vivre ensemble comme frère et sœur. Quelque singulier que parût ce projet, la nécessité força Madame de la Peltrie d'y recourir. Elle écrivit sur le champ à M. de Bernières pour lui faire part de sa position, et de l'expédient qu'on lui avait suggeré. Elle le suppliait de l'aider dans cette circonstance où il s'agissait de son salut et de la gloire de Dieu.

M. de Bernières recula d'étonnement à la réception de cette lettre, et ne sut d'abord que répondre. Il avait fait le vœu de chasteté, et n'avait nullement cherché à le tenir secret. Ce vœu était la principale cause de ses perplexités; car il craignait de scandaliser ceux de ses amis qui en étaient instruits, et qui ne pouvaient connaître les conditions de son union avec Madame de la Peltrie. Mais l'immense bien qui devait en résulter balançait les raisons qui le faisaient reculer. Enfin après avoir longtemps imploré les lumières du ciel, il remit toute l'affaire entre les mains de son directeur et de quelques amis intimes. Tous, d'un commun accord lui décla-

1. *Vie des premières Ursulines de France*, par Charles Sainte-Foi.—*Vie de la Mère de l'Incarnation*, par Dom C. Martin.

rèrent que la gloire de Dieu y était intéressée, et qu'il devait accepter. Il écrivit alors à un de ses amis, M. de la Bourbonnière, le priant d'aller demander de sa part, à M. de Chauvigny, la main de Madame de la Peltrie. A cette proposition, l'heureux père ne se posséda plus de joie, et vola auprès de sa fille, qui naturellement accepta sans difficulté. Mais M. de Bernières, toujours poursuivi par l'idée de la singularité de cette démarche, retomba dans ses anciennes perplexités. M. de Chauvigny finit par croire que les avances qu'il avait faites n'auraient pas de suite. Il alla donc un jour trouver sa fille, et lui déclara qu'il fallait, ou que M. de Bernières se décidât à l'épouser, ou qu'elle signât un papier qui la déshéritait de la plus grande partie de ses biens. Madame de la Peltrie parvint à calmer ses inquiétudes. Mais afin d'éviter de nouvelles scènes à l'avenir, elle écrivit à M. de Bernières pour lui demander une entrevue à Alençon. Il s'y rendit, et ils délibérèrent ensemble, en présence de leurs amis, sur la décision qu'il fallait prendre. Après un mûr examen, l'idée d'un mariage fut abandonnée; car elle entraînait de graves inconvénients, les héritiers de Madame de la Peltrie pouvant plus tard inquiéter ceux de M. de Bernières. Il fut donc convenu qu'ils agiraient à l'extérieur comme s'ils étaient mariés. La chose était possible à cette époque; et il n'était pas rare que, pour ménager certains intérêts, ou certaines susceptibilités de famille, on eût recours à un mariage secret, c'est-à-dire célébré seulement en présence du curé et de deux témoins. Il était donc facile à M. de Bernières et à Madame de la Peltrie de faire croire qu'ils étaient mariés; ils n'avaient pour cela qu'à paraître ensemble dans leurs familles et chez leurs amis.

Sur ces entrefaites, une nouvelle épreuve vint fondre sur notre courageuse héroïne. M. de Chauvigny, déjà avancé en âge et depuis longtemps tourmenté par la goutte, mourut subitement, emportant dans la tombe l'espoir d'avoir trouvé, pour sa fille un époux digne de soutenir l'honneur de son nom. Madame de la Peltrie fut profondément affligée de cette mort, quoique M. de Chauvigny eût bien souvent soumis sa piété filiale à de cruels assauts. Mais la providence voulut elle-même dénouer cette entrave. Assez d'autres, du reste, devaient encore se soulever sous ses pas. Sa famille, témoin des grandes libéralités qu'elle faisait aux pauvres et aux églises, lui contesta le droit d'entrer en partage de la succession paternelle, et tenta même de la faire interdire, sous prétexte qu'elle était incapable d'administrer sa fortune. Le présidial de Caen avait même déjà prononcé une sentence favorable à ses parents; mais elle en appela au parlement de Normandie. Elle faillit encore perdre ce second procès, pour avoir refusé, par une excessive délicatesse de conscience, de prêter un serment juste et licite. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes ne connaissent pas. Elle eut recours à l'intercession de Saint Joseph, son refuge ordinaire dans toutes les circonstances difficiles, et elle renouvella le vœu qu'elle avait déjà fait d'aller établir au Canada une fondation destinée à l'instruction des jeunes filles sauvages. Son espoir ne fut pas trompé; car, contre l'attente générale, la sentence du parlement décida en sa faveur. Sa famille ne put s'empêcher de reconnaître, dans cet événement, le doigt de Dieu, et se reconcilia avec elle.

Cependant le bruit s'était répandu qu'elle était mariée avec M. de Bernières; et comme ils étaient tous deux très-avancés dans la perfection, ce mariage étonna tout le monde, et leur attira les plus amères railleries. Madame de la Peltrie ne répondait à toutes ces attaques que par un doux sourire, disant, avec modestie, qu'elle n'avait fait que suivre la volonté de Dieu.

Une telle conduite peut encore aujourd'hui paraître étrange à bien des personnes; mais outre que l'avenir fit bien voir que c'était une inspiration du ciel, nous pouvons répondre, avec un savant et pieux auteur,[1] que nous ne devons point juger ceux que Dieu se charge *lui-même* de conduire. C'est ici, ajoute-t-il, qu'il faut se rappeller cette parole de Saint Paul, que l'homme spirituel n'est jugé par personne. Dieu se plaît quelquefois à mener les grandes âmes par des voix extraordinaires, qui déconcertent nos courtes vues et choquent notre faible raison; mais il serait téméraire de les blamer parce qu'on n'entrevoit pas tout le dessein de Dieu sur elles. Madame de la Peltrie et M. de Bernières avaient d'ailleurs pris toutes les précautions que conseille la prudence chrétienne, pour s'assurer que leur conduite était agréable à Dieu; et ce n'est qu'après avoir consulté des hommes sages, pieux et expérimentés, qu'ils se décidèrent à agir contre les règles communes: d'autant plus que les mœurs et les usages de l'époque où ils vivaient rendaient cette conduite beaucoup moins singulière qu'elle ne le serait aujourd'hui.

Au reste, l'orage que cette démarche avait suscité dans le monde ne tarda pas à se dissiper, et Madame de la Peltrie ne songea plus qu'à se rendre à Paris, afin de s'occuper activement de sa fondation.

CHAPITRE HUITIÈME

Vocation de la Mère de l'Incarnation pour le Canada.

Cependant la main de Dieu qui soulevait à dessein tant de ronces et d'épines sous les pas de Madame de la Peltrie afin de raffermir sa vocation et d'en épurer tous les motif, n'était pas

1. Charles Sainte-Foi, auteur d'une courte esquisse de la vie de Madame de la Peltrie, d'où nous avons tiré une partie de cette notice.

inactive dans l'âme de la Mère de l'Incarnation. Nous avons déjà vu comment, après une longue série d'épreuves, le Seigneur l'avait initiée aux plus ineffables mystères, l'avait ensuite élevée à la sublime dignité d'épouse, puis avait enchâssé son cœur dans le sien, et l'avait enfin enflammée de l'esprit apostolique. Nous allons voir maintenant par quelles mystérieuses opérations il mit le dernier perfectionnement à cet esprit d'apostolat.

" La divine Majesté, voulant me dépouiller absolument de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avait commandées, afin que tout fût d'elle et qu'il n'y eût rien de la créature, me fit connaître, un jour, pendant que j'étais en oraison devant le Saint-Sacrement, qu'elle allait me réduire à ce dépouillement entier et parfait. Je traitais alors avec elle du salut des âmes, dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisait de me donner. En ce moment elle m'ôta tout pouvoir de continuer ce commerce, et ravit mon âme en une extase qui la mit dans son souverain et unique bien. Au milieu de ces divins embrassements, elle me découvrit le grand avantage qu'il y a de lui gagner des âmes, et m'excita à lui demander cette grâce. Alors mon âme prenant vivement les intérêts de son Epoux souhaitait avec une amoureuse impatience l'extension de son royaume et s'offrait pour cela en sacrifice, fallût-il donner mille vies. Je conjurais le Père Eternel de me mettre en état d'exécuter les commandements qu'il m'avait faits de lui bâtir, au Canada, une maison où il fût glorifié avec Jésus et Marie. Je le priais d'y joindre le grand Saint Joseph, parce que j'avais de fortes impressions que c'était lui que j'avais vu être le gardien de ce grand pays. J'avais une certitude qu'il agréait les instances que je faisais par le mouvement de son esprit. Cette Majesté suprême jetait ses regards sur moi, et me faisait entendre que par une amoureuse violence, j'avais voulu ravir sa volonté; mais que par son amour, elle voulait triompher de la mienne. Ah! qui pourrait décrire ce commerce d'amour!

" Il se fit alors une opération dans mon âme, qui la réduisit à une délicieuse agonie. Je me vis en un moment absorbée en Dieu, qui par un amour de complaisance, me voulait surmonter, m'ôtant ma volonté à l'égard de mes poursuites pour l'extension du royaume de son fils. En effet il me martyrisait; car à peine me permettait-il de jeter un soupir pour arrêter ce tourment qui m'arrachait la vie et me charmait tout ensemble. Alors je m'aperçus que je n'avais plus de volonté, et que Dieu voulait pour moi. J'acquiesçai et me confessai vaincue. Je chantai le triomphe de mon vainqueur et reconnus la justice de son vouloir. Dès ce moment je fus délivrée des langueurs que me causaient mes poursuites. C'était un repos, une paix, un non vouloir, une demeure dans la volonté de Dieu qui m'accompagnaient toujours en m'occupant des intérêts du Verbe incarné. "

M. de Bernières, qui eut occasion de connaître intimement la Mère de l'Incarnation et de l'entretenir souvent des dons surnaturels qu'elle avait reçus, eut le bonheur de recueillir de ses propres lèvres le récit de cette faveur insigne. Voici comment ce grand maître de la vie mystique apprécie cette grâce et celle qui en fut l'objet.

" Je me souviens que cette grande religieuse parlait admirablement de l'excellence de la vie apostolique, et qu'elle en avait des sentiments exquis. Elle souffrit un jour une opération bien extraordinaire. Comme elle s'efforçait de prendre la volonté divine pour ne la quitter jamais, et la fléchir à l'établissement du royaume de son fils sur toutes les nations, Notre-Seigneur prit la sienne; et depuis elle n'a point eu de volonté propre; mais la seule volonté de Dieu a été sa volonté.

" C'est une grande âme, solidement vertueuse, qui a une profonde humilité, une charité éminente, et qui ne perd point l'union actuelle avec Dieu.

" Elle dit donc que Dieu la dépouilla de son propre vouloir, ou, pour me servir des paroles dont il usa à son égard, il triompha de sa volonté; non qu'il lui enlevât cette puissance qui est le principe des actions spirituelles, ou qu'il la privât de sa liberté; mais la volonté divine s'empara tellement de la sienne, qu'elle ne pouvait plus vouloir que ce que Dieu voulait. Ainsi on eût pu lui donner ce nom admirable que Dieu avait promis à une nation qui devait être toute à lui: *On vous appellera, ma volonté est en elle.* Cette faveur merveilleuse commença par une espèce d'agonie, c'est-à-dire que sa volonté agonisa avant que de mourir à elle-même, pour se perdre en celle de Dieu. Il ne lui restait plus alors que de faibles aspirations, qu'elle offrait en acquiescement à la perte de sa volonté. Cette agonie fut pleine de délices; car comme il n'est rien de plus affligeant que de suivre les désirs de sa propre volonté; il n'est rien, au contraire, de plus doux que de ne vivre que de la volonté de Dieu. Aussi le nouvel état qui succéda à cette opération fut un état tout de délices, de paix, de repos, et de demeure parfaite en la volonté de Dieu. "

Ce fut vers l'année 1635 que notre bienheureuse Mère entra dans cette nouvelle phase de l'amour divin. Comme la fiancée des Cantiques, transportée par son divin Epoux dans cet Eden embaumé de quiétude et de paix, au milieu des lis immaculés de ses divines affections, elle en savoura les pures délices pendant l'espace d'une année entière.

Au sortit de cette heureuse solitude, elle sentit naître en elle une vive inspiration de faire part à son directeur, le Père Salin, de sa vocation pour les missions du Canada. Mais dès les premiers mots, il lui imposa silence, en la reprenant sévèrement de s'amuser ainsi, disait-il, à de vaines et ridicules fantaisies. L'humble religieuse baissa

la tête sans répondre et s'anéantit profondément devant Dieu, en renouvellant à ses pieds la promesse d'une éternelle obéissance à ses ordres. Elle attendit ensuite, dans une paix parfaite, le moment de la vocation divine sans oser communiquer à personne ses sentiments intérieurs. Aussi fut-elle bien surprise, vers le même temps, de voir son secret divulgué, d'entendre plusieurs personnes lui en parler, et d'autres lui en écrire de divers endroits. Elle ne se crut cependant pas suffisamment autorisée de le dévoiler; et elle ne répondit aux lettres qu'elle reçut et aux interrogations qu'on lui fit à cette égard, que d'une manière vague, ne laissant entrevoir que le zèle ardent dont son cœur était épris pour le salut des infidèles. Mais ses paroles étaient toutes de feu, dès qu'elle ouvrait la bouche sur ce sujet; et elle avait si bien réussi à communiquer ses ardeurs apostoliques à toutes ses compagnes, que la communauté entière s'était associé à elle pour offrir à Dieu des prières, des pénitences et des communions continuelles dans cette intention.

Cependant plus l'heure marquée par les desseins de Dieu approchait, plus il la sollicitait vivement de dévoiler ses secrètes inspirations; il la menaça même de l'abandonner si elle tardait plus longtemps d'obéir à sa voix. Sa première pensée fut alors d'écrire au Père de la Haye; mais la crainte que lui inspirait le Père Salin la retint.

Ce fut au milieu de ces anxiétés qu'elle reçut la visite du P. de Lidel, qu'elle fit confident de ses troubles intérieurs. Il lui conseilla d'écrire au P. de la Haye, qui mieux que personne connaissait ses dispositions. Elle suivit son conseil, d'après l'ordre de sa supérieure. Le Père lui répondit qu'elle devait se disposer à accomplir les vues de la divine providence, et qu'il espérait en voir bientôt l'exécution. Cette réponse rétablit le calme dans l'âme de notre sainte.

Quelque temps auparavant, elle avait appris que Dom Raymond de Saint-Bernard, son ancien directeur, songeait aussi à passer au Canada. En effet, cet éminent religieux se concertait alors avec les PP. Jésuites dans cette intention; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté et ne lui permit pas d'aller recueillir avec eux les palmes de l'apostolat, et peut-être du martyre. Les Supérieurs de sa congrégation s'opposèrent à son pieux dessein.

A l'époque où il regardait encore son départ pour le Canada comme certain, la Mère de l'Incarnation lui écrivit pour lui faire partager son bonheur et s'éclairer de ses lumières. Il n'entra pas d'abord dans ses vues et combattit même toutes les raisons qu'elle put lui alléguer. Enfin elle lui exposa, dans une longue lettre, tout ce qui s'était passé en elle à ce sujet, le priant d'y réfléchir sérieusement devant Dieu. Il se rappela alors son caractère d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination; les faveurs qu'elle avait reçues du ciel dès sa plus tendre enfance, et la fidélité qu'elle y avait toujours apportée; ses premières inclinations qui la portaient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile; son zèle en mille occasions pour la gloire de Dieu; ses désirs si ardents et néanmoins si peu empressés. Il vit cette paix si inaltérable au milieu des plus violentes saillies de son amour; cette élévation d'âme jointe à la plus profonde humilité et à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel; mais surtout cet entier détachement de tout sentiment propre, malgré une connaissance certaine de la volonté du Seigneur; et il ne put s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cet appel, et d'y donner son entière approbation. [1] Dès lors il fit tout en son pouvoir pour lui en faciliter l'exécution; mais le ciel, qui, ne l'appelait pas lui-même au Canada, lui refusa aussi la consolation de contribuer à y établir son heureuse disciple.

Il vit rompre l'une après l'autre toutes les mesures qu'il avait prises pour elle et pour lui. A la nouvelle de ce double malheur, la Mère de l'Incarnation écrivit à ce bon Père pour lui offrir les consolations de l'amitié et de la reconnaissance. Elle était bien loin de se douter alors des cruelles alarmes qui l'attendaient à son tour.

En effet toutes les contradictions vinrent fondre sur elle à la fois. Les personnes qui lui inspiraient le plus de vénération et dont l'assentiment lui aurait été si précieux, se déclarèrent contre elle et traitèrent ses projets de rêves illusoires. Sa plus tendre amie même, la Mère de Saint-Bernard, alors supérieure, qui avait applaudi plus q'aucun autre à sa vocation, alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordait ce qu'elle implorait avec tant d'ardeur, ce ne serait que pour la punir de sa témérité. Mais sa grande âme ne fut nullement ébranlée par tant d'assauts; et rien n'est plus admirable que les sentiments de confiance et de soumission aux ordres da la providence qu'elle exprime dans une lettre qu'elle écrivait à ce sujet au R. P. Dom Raymond de Saint-Bernard:

" Nous sommes en butte à de grandes afflictions, mon R. Père, mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Le bien où nous aspirons ne mérite-t-il pas d'être acheté à grand prix? Prenons courage, mon très-cher Père; l'amour de Jésus combattra pour nous, puisque nous ne désirons travailler que pour sa gloire. Quand je considère les œuvres admirables de notre divin Maître, tous ces orages ne me semblent rien; il est plus fort que tous les hommes ensemble, et c'est lui qui commande aux vents et aux tempêtes. S'il nous veut dans la Nouvelle-France, ses desseins s'accompliront malgré tous les obstacles; car ce ne sont devant lui que des pailles et des toiles d'araignée qu'il peut détruire

1. Le Père de Charlevoix.

en un moment, quoiqu'elles paraissent comme des montagnes aux yeux des hommes. Je les ai d'ailleurs toujours considérés aussi impuissants que des moucherons. Peut-être aussi que son amour nous envoie tous ces accidents pour éprouver nos courages. Mais, mon très-cher Père, j'entre fort dans vos sentiments d'espérer contre toute espérance; et mon cœur n'est nullement ébranlé."

En effet, toutes ces traverses et ces entraves apparentes n'étaient, en réalité, qu'un acheminement à l'exécution du plan divin sur la Mère de l'Incarnation. Elles servaient à faire connaître ses sentiments et à déceler sa vocation, afin qu'au moment favorable, tous les regards fussent d'avance tournés vers elle. Déjà son nom, tout rayonnant de l'éclat de ses vertus, avait volé de bouche en bouche, jusqu'aux extrémités de la Nouvelle-France, d'où les missionnaires lui écrivaient les lettres les plus pressentes en faveur de leurs chers néophytes. Du fond du pays des Hurons, le P. Garnier, à la veille d'arroser de son sang le sol qu'il baignait alors de ses sueurs, la conjurait, au nom de tous les missionnaires, de ne plus différer davantage. En recevant les lettres de ces sublimes martyrs, souvent écrites sur une simple écorce, et où elle croyait déjà voir les traces de leur sang, son âme s'enflammait d'un nouveau transport et se fondait d'amour. Elle les baisait avec un saint respect, et les arrosait de larmes brûlantes. Aucun de ces missionnaires cependant, en l'invitant à venir partager leurs rudes labeurs, n'entrevoyait encore le moindre secours temporel, indispensable à un tel établissement; mais ces hommes, remplies de toute la plénitude de l'esprit apostolique, ne savaient pas s'inquiéter des moyens, quand une entreprise était dans l'ordre de Dieu; et sûrs de la providence pour les ressources, ils ne songeaient qu'à chosir des sujets, dont la sainteté répondit à la grandeur du ministère qui devait leur être confié. [1]

Ce fut le motif qui inspira au P. Le Jeune, supérieur de la mission, de lui écrire deux lettres consécutives, pour soumettre sa vocation à une dernière et suprême épreuve, et parfaitement s'assurer de sa vertu. Il lui faisait un tableau exagéré des difficultés qui se dresseraient devant elle, lui peignait sous les couleurs les plus sombres les dangers auxquels elle serait chaque jour exposée, et terminait sa lettre en lui déclarant qu'il n'y avait qu'une " présomption intolérable " qui pût la faire aspirer à une mission tellement au-dessus de ses facultés et de la faiblesse de son sexe. Loin d'être déconcertée par ces étranges paroles, l'invincible servante du Christ les accueillit avec autant d'allégresse que si on lui eût annoncé l'ordre de partir à l'instant même. Elle ne pouvait se rassasier de les lire et de les relire; et un jour qu'elle en citait les passages les plus amers à son directeur: " N'est-ce pas vraiment un bon Père pour moi, lui disait-elle; et ne lui dois-je pas une grande reconnaissance de me parler ainsi! je vois bien que si j'étais auprès de lui, il me traiterait en véritable ami. "

Elle ne fut pas, du reste, longtemps sans apprendre les intentions toutes paternelles qui avaient dicté le language du P. Le Jeune; car, peu de jours après, elle apprit en secret qu'il prenait des mesures efficaces pour faire passer des Ursulines au Canada, et qu'elle était la première sur laquelle il avait jeté les yeux.

" Pour le coup, mon révérend Père, écrivait-elle à Dom Raymond de Saint-Bernard qui n'avait pas encore abandonné tout espoir de se consacrer aux missions, voulez-vous venir au Canada? Les missionnaires des Hurons m'y appellent tant qu'ils peuvent. Si vous aviez entendu parler ces saints, vous seriez ravi d'aise, et vous vous disposeriez à l'exécution de vos desseins. Ces âmes favorisées du ciel daignent penser à moi tous les jours, disent-elles, et c'est par une providence de Dieu toute particulière; car je ne les ai jamais vues, ce qui fait que je tiens cela pour une faveur insigne. Allons donc au nom de Dieu, mon très-cher Père, goûter les délices du paradis dans les croix qui se trouvent belles et grandes dans la Nouvelle-France, dans ce Nouveau Monde, où l'on gagne des âmes au Roi des Saints. Vous n'y serez pas aussi infirme qu'en France; car la charité y fait vivre. Et puis, quand vous y mourriez, ne seriez-vous pas bienheureux de finir une vie chétive, dans l'exercise d'un apôtre? Pour moi, j'ai tant d'envie d'y aller que je languirais dans mes désirs, si la vue de mon indignité ne me faisait baisser la tête devant Dieu, dans la crainte d'être rejetée. Faites-moi la faveur, mon très-cher Père, de prier Dieu pour moi, afin qu'il m'accorde cette grâce; et s'il m'accepte, je vous verrai en passant, et je vous tirerai si fort par votre habit que j'en emporterai le morceau, si vous ne venez. "

Cependant deux années entières devaient s'écouler encore avant que notre Mère vît se lever l'aurore de ce jour tant désiré. Mais cette longue attente ne fit qu'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de fermeté inébranlable et d'aveugle obéissance à Dieu, qu'elle avait déjà méritée.

Enfin, à l'expiration de ce terme, et avant que les moyens d'exécution qu'allait employer Dieu fusse dévoilés, elle eut un pressentiment surnaturel que le jour de son départ approchait. En effet l'heure de Dieu était venue, et après six années écoulées dans l'attente, depuis le jour de sa vocation (1632), six années de combats, de soupirs et de larmes, le Seigneur allait la prendre lui-même par la main, et l'introduire triomphante dans la terre promise de la Nouvelle-France.

---

1 Le Père de Charlevoix.

CHAPITRE NEUVIÈME.

—

Madame de la Peltrie à Paris et à Tours.

Nous avons suivi Madame de la Peltrie jusqu'au moment où elle descendit les degrés du château de ses pères pour s'élancer à l'exécution de son œuvre de dévouement. Elle partit d'Alençon, accompagnée seulement d'un domestique et d'une suivante. A peine fut-elle arrivée à Paris que sa famille, peu rassurée sur la réalité de son mariage et soupçonnant quelque dessein caché, tenta de la faire enlever, sous prétexte de l'empêcher de dissiper sa fortune. Mais elle en fut avertie secrètement, et se tint sur ses gardes. Son premier soin, en arrivant à Paris, fut de consulter les personnages les plus éminents par leur sainteté et leurs lumières, entr'autres le Père de Condren, Général de l'Oratoire : tous la confirmèrent dans sa vocation. Elle eut en outre l'inestimable bonheur de recevoir des lèvres de Saint Vincent de Paul,—de cet archange de la charité, la plus pure personnification de cette vertu qui ait peut-être jamais glorifié la nature humaine depuis les jours du Sauveur, l'assurance irréfragable de la coopération d'en haut.

Elle écrivit donc à M. de Bernières de venir la rejoindre sans délai.

Jusqu'alors, sachant qu'on était à sa recherche, elle n'avait osé paraître dans les rues de Paris que déguisée en servante, à la suite de sa femme de chambre qu'elle faisait passer pour une dame de condition. Mais après l'arrivée de M. de Bernières, comme elle ne sortait jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fut mariée, et on cessa de l'inquiéter. Ce qui acheva de convaincre sa famille, c'est qu'elle fit transporter tous ses meubles d'Alençon à Paris, comme si elle eût eu l'intention de s'y fixer définitivement.

Cependant M. de Bernières, persuadé que la réussite de cette entreprise dépendait, en grande partie, de la diligence qu'on y mettrait, se rendit immédiatement, avec Madame de la Peltrie, au noviciat des Jésuites, où se trouvait alors le Père Poncet de la Rivière, qui se disposait à partir pour Québec par les premiers vaisseaux. Ce missionnaire était le même qui, peu de temps auparavant, avait fait de si pressantes instances auprès de la Mère de l'Incarnation pour l'engager à se consacrer à l'œuvre des missions du Canada.

M. de Bernières lui apprit les desseins de Madame de la Peltrie, et ajouta qu'elle désirait surtout s'éclairer de ses conseils pour le choix des sujets qui devaient composer la nouvelle communauté. Le Père Poncet indiqua, sans hésiter, la Mère de l'Incarnation comme devant en être la pierre fondamentale ; il fit en même temps un si magnifique éloge de sa sainteté et de son véritable génie que dès lors Madame de la Peltrie n'eut plus de repos qu'elle ne se fût assurée cette précieuse coopératrice. Elle lui écrivit le jour même de concert avec le Père Poncet.

La réception de ces deux lettres plongea dans l'étonnement la supérieure des Ursulines de Tours. Elle qui avait toujours suivi, dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, la trace miraculeuse du doigt de Dieu depuis le jour de sa vocation, qui un instant seulement avait pu la méconnaître, ne pouvait revenir de son admiration à la vue d'un tel dénouement. Elle vola, en toute hâte, à la cellule de notre Mère, qu'elle trouva agenouillée dans le recueillement de la prière ; et se précipitant à genoux auprès d'elle, elle lui fit, d'une voix altérée d'émotion, la lecture des deux lettres. " Seigneur, s'écria comme le prophète la servante du Christ au comble de ses vœux, me voilà ; je suis prête ; envoyez-moi où il vous plaira. " [1] Et toutes deux, dans un saint embrassement, s'épanchèrent en actions de grâces, de louanges et de bénédictions envers l'auteur et le consommateur de ce grand ouvrage. La Mère de l'Incarnation y vit l'accomplissement clair et évident de la vision qu'elle avait eue à l'origine de sa vocation, et elle reconnut dans Madame de la Peltrie la dame mystérieuse qui lui était alors apparue, marchant à ses côtés.

Elle lui répondit par une lettre admirable, qui fait bien voir que les saints, déjà unis par un même amour, se rencontrent dans le cœur de Dieu, et s'embrassent d'une sainte amitié, même avant de se connaître.

Ces événements se passaient au mois de novembre de l'année 1638. Madame de la Peltrie avait résolu de s'embarquer avec la flotte qui devait faire voile au printemps suivant ; mais pour des raisons secrètes, les membres de la compagnie des Cent-Associés mirent tout en œuvre pour l'engager à différer son départ d'une année, à moins qu'elle ne consentît à partir seule. Ce retard aurait gravement compromis le succès de son œuvre ; et comme elle persistait toujours dans son premier dessein, ils convinrent ensemble de s'en rapporter à la décision d'une assemblée qui se tint chez M. Fouquet, alors conseiller d'état. Plusieurs amis de Madame de la Peltrie, outre M. de Bernière, vinrent y prendre part ; entr'autres le P. Etienne Dinet, Provincial des Jésuites, le P. de la Haye, et le vénérable P. Charles Lalement, l'un des plus anciens missionnaires du Canada. Les députés de la compagnie représentèrent que Madame de la Peltrie avait fait sa demande trop tard, que tous les vaisseaux étaient frétés, et qu'il n'y avait plus de place pour ses compagnes. Madame de la Peltrie répondit que s'il n'y avait que cette difficulté, elle serait bien vite levée ; car elle était prête à fréter un vaisseau à ses

———

1. Ecce ego, mitte me. *Isaïe.* VI. 8.

·opre dépens, quoique la compagnie fût obligée, ι vertu de ses engagements, à traverser à ses ais tous les colons de la Nouvelle-France et ·us les effets qu'ils feraient venir, pendant l'es- ιce de trois années consécutives.

Ils n'eurent rien à répliquer à cette réponse ; ; il ne fut plus question que du choix des reli- .euses. Madame de la Peltrie réclama tout abord la Mère de l'Incarnation ; et comme on ιi représentait que l'archevêque de Tours, [gr. D'Eschaux, ne consentirait jamais à en ιire le sacrifice, elle déclara qu'elle tenait telle- ιent à l'obtenir, qu'elle ne partirait pas sans ·lle. Le P. Provincial des Jésuites insista, et lui t observer que plusieurs raisons militaient en ιveur des Ursulines de Paris. D'abord que ·ur communauté, étant au centre des relations ommerciales, les communications avec elle se- ait plus faciles ; en second lieu, que leur consti- ιtions convenaient mieux au dessein qu'on vait en vue, que celles de Tours, parce que les Jrsulines de Paris faisaient un vœu spécial que e prononçaient pas celles de Tours, celui d'ins- ruire la jeunesse ; enfin que la différence qui xistait dans les costumes pourrait bien, plus ard, causer des divisions, si la nouvelle com- ιunauté venait, par la suite, à se recruter dans ·s deux monastères. Malgré toutes ces objec- ions, Madame de la Peltrie, appuyée surtout ·ar le P. de la Haye qui connaissait tout le prix ·e l'acquisition de la Mère de l'Incarnation, lemeura inébranlable.

On accéda à son désir, et il fut convenu sur e champ que M. le Commandeur de Sillery, l'un les membres de la compagnie des Cent-Associés, ·t l'âme de toutes les entreprises qui se faisaient ιlors pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, et les PP. Dinet et de la Haye écriraient de concert à Mgr. D'Eschaux, pour obtenir son consentement. Madame de la Peltrie se chargea de porter elle- même la lettre, afin de l'appuyer auprès de l'ar- chevêque de toutes les raisons que son zèle pour- ·ait lui inspirer. Le P. Dinet écrivit en outre au P. Grand-Ami, recteur du collége de Tours, pour lui enjoindre d'user de toute son influence en faveur de Madame de la Peltrie.

Satisfaite de l'heureuse issue de ses démarches, elle se hâta de prévenir la supérieure des Ursu- lines de Tours et la Mère de l'Incarnation de sa prochaine arrivée; et pendant que le P. Lalemant se rendait à Dieppe pour présider à l'équipement du vaisseau qui devait servir à leur transport, elle partit de Paris, toujours accompagnée de M. de Bernières, pour se rendre à Tours.

Cependant la nouvelle des événements extra- ordinaires qui allaient bientôt mettre en émoi la paisible solitude des Ursulines, n'avait pas encore transpiré parmi elles, lorsque, le 22 janvier, fête des épousailles de la Sainte-Vierge et de Saint Joseph, la supérieure reçut la lettre de Madame de la Peltrie, qui lui annonçait sa prochaine visite.

Toute la communauté était en ce moment en pélerinage à un petit oratoire appelé l'Hermitage de Saint Joseph, situé à l'extrémité du jardin du monastère, dans une retraite charmante, om- bragée par un bouquet d'arbres. Ce fut là que la supérieure apprit à la communauté l'honneur insigne dont le ciel avait daigné les favoriser. Elles purent à peine ajouter foi à ce bonheur inattendu, tant elles se croyaient peu dignes d'un choix si glorieux; et toutes en chœur entonnèrent un hymne d'actions de grâces en l'honneur du saint patriarche sous les auspices duquel cette merveille s'était opérée.

Elles étaient encore sous l'impression de cette heureuse nouvelle, lorsque, le 19 février 1639, Madame de la Peltrie arriva à Tours avec M. de Bernières.

Le premier soin de ceux-ci fut de se concerter avec le P. Grand-Ami, et de le prier d'aller d'abord seul chez l'archevêque, pour le préparer à la demande qu'ils venaient lui faire. Il s'y prêta de bonne grâce, quoiqu'il appréhendât fort d'essuyer un refus; mais à peine eut-il exposé le sujet de sa visite que le saint prélat, tout sur- pris, et ravi d'admiration, l'interrompit: "Eh quoi! mon Révérend Père, s'écria-t-il, est-il donc vrai que Dieu veuille choisir quelques-unes de mes filles pour un si pieux dessein? Ah! je ne suis pas digne d'une telle grâce. Mais en trouvera-t-on parmi elles qui soient assez coura- geuses pour affronter les périls de la mer?"

Le Père lui fit connaître alors les dispositions de la Mère de l'Incarnation.

—"Allez, continua alors l'archevêque, et dites de ma part à la supérieure des Ursulines de donner entrée dans le cloître à Madame de la Peltrie, et de lui faire la même réception qu'elle me ferait à moi-même."

Le P. Recteur avait été loin de s'attendre à une si gracieuse réception, et à un succès si facile et si prompt; il courut transmettre aux Ursulines l'agréable message qu'il venait de recevoir. En descendant les degrés de l'arche- vêché, il rencontra Madame de la Peltrie et M. de Bernières, qui en le voyant devinèrent sur sa figure l'heureux succès de son entrevue. L'ar- chevêque leur fit l'accueil le plus cordial, et ne fut pas longtemps sans reconnaître que leurs mérites surpassaient encore le portrait que lui en avait fait le P. Grand-Ami. Il fut enchanté surtout de l'exquise modestie de Madame de la Peltrie, et lui promit son assistance et sa protec- tion pour tout ce qui dépendrait de lui.

A peine étaient-ils sortis que le P. Recteur entra de nouveau chez le prélat, qui, en le con- gédiant après sa première visite, l'avait chargé de venir l'informer si la Mère de l'Incarnation persévérait toujours dans ses premières disposi- tions. Il lui dit que non-seulement elle soupirait encore des mêmes ardeurs; mais que l'esprit d'apostolat s'était répandu dans toute la com- munauté, qu'il n'y avait pas dans le monastère

une seule religieuse qui ne brûlât de zèle pour le salut des âmes, et que c'était vraiment un spectacle ravissant que de les voir et de les entendre. [1]

"Puisqu'il en est ainsi, repartit l'archevêque attendri jusqu'aux larmes, dites à Madame de la Peltrie que je lui donne la Mère de l'Incarnation, et celle des religieuses que la communauté lui désignera pour compagne."

Pendant cet intervalle, M. de Bernières avait conduit Madame de la Peltrie au monastère des Ursulines. La supérieure à la tête de toutes les religieuses l'attendait à l'entrée du cloître. Dès qu'elle parut, toute la communauté, séparée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, pendant que la cloche du monastère sonnait à toute volée. On la conduisit en triomphe à l'église, où le prie-Dieu, destiné aux visites épiscopales, lui avait été préparé. Après le chant du *Te Deum*, toutes les religieuses, rangées en hémicycle autour d'elle, s'agenouillèrent ensemble au moment où elle se prosterna pour adorer le Saint-Sacrement. Il y eut un instant de silence solennel et de recueillement plein d'émotion. En se relevant après son adoration, Madame de la Peltrie promena ses regards sur le cercle de figures rayonnantes qui l'entouraient. Elle fut frappée de l'air d'exaltation religieuse dont elles paraissaient toutes animées. "On eût dit, ajoute la Mère de l'Incarnation, que cette bonne Dame avait apporté avec elle la joie du paradis, et que l'Esprit-Saint qui venait d'être invoqué, était descendu sur chacune de nos sœurs, et les consumait du même feu dont furent embrâsés les apôtres, réunis dans le cénacle, au jour de la Pentecôte."

Il y eut alors un moment d'enthousiasme indicible; toutes les religieuses vinrent, l'une après l'autre, se jeter aux pieds de Madame de la Peltrie pour se disputer l'honneur de son heureuse préférence. Elles embrassaient ses genoux, les arrosaient de leurs larmes, et lui adressaient des paroles si touchantes que Madame de la Peltrie, suffoquée par son émotion, ne pouvait répondre que par des sanglots.

"Pour moi, continue la Mère de l'Incarnation, dès que je l'eus envisagée, je me ressouvins de cette Dame que j'avais vue en songe, et qui m'accompagnait dans le grand pays qui m'avait été montré. L'ingénuité et la douceur de son visage, son teint, et toutes ses manières m'en renouvelèrent l'idée, et mon cœur se sentit tout-à-coup uni au sien dans l'œuvre qu'elle allait entreprendre pour la gloire de Dieu. Ce qui me fit encore admirer la divine providence, ce fut d'apprendre plus tard d'elle-même, qu'en même temps que Dieu me l'avait montrée intérieurement, il lui avait aussi donné les premières inspirations de fonder un séminaire au Canada."

Pendant les trois jours que l'illustre fondatrice demeura dans le monastère, toutes les religieuses se succédèrent l'une après l'autre à sa chambre pour lui renouveler leurs instances, dans la crainte de n'avoir pas été suffisamment remarquées. Comme elles connaissaient l'influence de M. de Bernières sur Madame de la Peltrie, elles descendaient ensuite au parloir, où il passait une partie de la journée, et le priaient d'intercéder en leur faveur.

Cependant l'archevêque de Tours avait ordonné de faire les prières des quarante heures, pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Toute la communauté était dans l'attente de la manifestation de la volonté divine.

CHAPITRE DIXIÈME

La Mère de Saint-Joseph.

Au milieu de l'empressement général, il n'y avait, à part la mère de l'Incarnation dont le sort était déjà fixé, qu'une seule religieuse qui ne fît aucune démarche; non qu'elle ne brûlât de la sainte émulation de ses compagnes, mais parce que son extrême jeunesse, sa timidité et l'intime conviction de son indignité devant un ministère qui exigeait une vertu héroïque et une sainteté consommée, la retenaient dans l'ombre et le silence. C'était cette admirable Mère Marie de Saint-Bernard, l'amie de cœur, la disciple bien-aimée de notre Mère, et dont le nom s'est déjà rencontré sous notre plume.

Marie de la Troche Savonnières était née le 7 septembre 1616, au château de Saint-Germain, en Anjou, d'une noble et ancienne famille du pays. M. de la Troche, seigneur de Savonnières et de Saint-Germain, son père, avait épousé Jeanne Raoul, de noble maison comme lui, et comme lui pieuse et riche de mérites devant Dieu et devant les hommes.

Dès l'instant de sa naissance, la jeune enfant passa, pour ainsi dire, des bras de sa mère dans les bras de Marie; car à peine avait-elle vu le jour que cette mère chrétienne, la saisissant entre ses mains, et l'élevant vers le ciel, la consacra à la Sainte-Vierge et choisit Marie pour sa patronne. Dès lors la divine Vierge la regarda d'un œil d'élection et d'amour; bientôt on vit se manifester en elle une raison précoce accompagnée d'une profonde piété, d'une tendre dévotion envers Marie et d'une pureté d'âme exquise, qui se faisaient jour à travers ses actions enfantines. A ces caractères distinctifs des élus de Dieu se joignait une ardente charité envers les pauvres.

Dans une des tourelles du château habitait un vieillard, pauvre et infirme, que M. et Madame de la Troche avaient recueilli par charité. Souvent à l'heure des repas, elle se dérobait aux

1. Le P. de Charlevoix.

:gards de ses parents, et allait lui porter, cachée ıns les pans de sa robe, une partie de sa nourture qu'elle lui offrait d'une main triomphante, ı y joignant toujours quelques paroles de naïve onsolation. Comme elle gâtait ainsi ses vêtements, sa gouvernante finit par découvrir l'innoent stratagème et en avertit sa mère. Mais loin e l'en reprendre, la pieuse châtelaine fut ravie 'une si rare inclination. Elle la fit venir, et embrassant avec attendrissement, elle lui donna pleine permission de faire toutes ses petites umônes. Elles lui assigna même une somme 'argent pour le soulagement des enfants pauvres u'elle avait pris sous sa protection, et lui permit e l'accompagner dans les visites de charité u'elle-même avait coutume de faire.

A l'âge de huit ans, Mlle. de la Troche fut placée au pensionnat des Ursulines de Tours, où a grâce de ses manières, la vivacité de son sprit et surtout son angélique piété lui gagnèrent bientôt le cœur de ses compagnes, et lui firent prendre sur elles, à son insu, cet ascendant que lonne la supériorité, même parmi les enfants.[1] Douée d'une intelligence exceptionnelle, elle les eut bientôt toutes surpassées, et fut même chargée d'une certaine surveillance dans la classe; mais elle s'acquittait de cette tâche délicate avec une si charmante aménité, une modestie si candide et si ingénue, que ses jeunes disciples, loin de la jalouser, se plaisaient à l'appeler leur petite maîtresse.

Vers l'âge de douze ans, elle fit une grave maladie qui obligea ses parents de la retirer du couvent, pour lui faire respirer l'air natal. Ce fut alors qu'ils purent apprécier mieux que jamais quel précieux joyau le ciel avait placé sous leur garde. Ils ne pouvaient assez remercier Dieu des heureux fruits qu'une sainte éducation avait développés dans son esprit et dans son cœur.

Dès qu'elle fut rétablie, elle exprima le désir de retourner à Tours, afin d'y embrasser la vie religieuse. Ses parents, qui l'idolâtraient, eurent beaucoup de peine à la laisser partir; mais comme ils étaient profondément chrétiens, et qu'ils craignaient de s'opposer à la volonté de Dieu, ils lui donnèrent enfin leur consentement. La violence qu'elle se fit en cette occasion fut extrême; car elle était d'une grande sensibilité, et avait pour ses parents l'affection la plus tendre. Sa mère, de son côté, ne se sentant pas le courage de la reconduire, pria une de ses parentes de lui épargner ce sacrifice trop douloureux pour elle, en allant la remettre elle-même entre les mains de la supérieure des Ursulines. C'est toujours un spectacle touchant que de voir ainsi la nature aux prises avec la grâce, lorsque celle-ci finit par être victorieuse; car la violence de la lutte donne plus de prix à la victoire; et en voyant tant de courage et de constance en des natures frêles et délicates, on se sent animé soi-même au combat par leur exemple, et l'on n'ose plus désespérer de son propre cœur.[1]

1. Chs. Sainte-Foi.

Dès que Mlle. de la Troche fut entrée chez les Ursulines, elle demanda qu'on l'admît au noviciat; et elle le fit avec tant d'instances, que, bien qu'elle n'eût ni l'âge ni la santé nécessaires, on la reçut, mais à la condition qu'elle en sortirait dès que ses parents en manifesteraient le désir.

Après bien des délais et des résistances, ils consentirent enfin à lui laisser suivre sa vocation. Elle eut aussi de cruelles luttes à soutenir contre les tristesses et les défaillances de son propre cœur qui la faisait parfois incliner vers la terre; mais elle triompha, avec un courage héroïque, de ses tendresses filiales, et marcha, d'un pas ferme, vers l'autel du sacrifice.

Enfin le jour de sa vêture arriva: l'esprit de ténèbres profita de cette dernière occasion pour lui livrer un suprême assaut. Sa mère, après l'avoir, selon la coutume, parée de la robe des fiancées, voulut l'embrasser une dernière fois, avant de la conduire à la grille et de s'en séparer pour jamais; mais alors toute sa tendresse maternelle se réveilla; elle la saisit entre ses bras, et, le cœur navré de douleur, elle demeura longtemps sans pouvoir proférer une parole, jusqu'à ce qu'une défaillance vînt dénouer cette douloureuse étreinte. M. de la Troche, pâle et sans voix, fut obligé d'aller seul conduire sa fille à la porte de la clôture, où les religieuses la reçurent, et accompagnèrent de leurs chants son noble sacrifice. Les assistants ne pouvaient retenir leur larmes à la vue d'une résolution si ferme dans un âge si tendre. "Elle m'a avoué depuis, dit la Mère de l'incarnation, que cette attaque lui fut plus rude et plus sensible que toutes les autres." Mais si elle ne fut pas alors ébranlée, c'est que cette bienheureuse Mère, qui, du premier coup d'œil, avait deviné en elle la plus généreuse de toutes ses disciples, lui avait tendu sa forte main, et l'avait déjà entraînée bien loin vers ces hauteurs de la perfection, dont elle lui avait montré les cimes infinies.

Dès l'origine de sa vocation à la vie monastique, la Mère de Saint-Bernard avait senti naître en elle un vif désir du salut des âmes. La lecture des Relations de la Nouvelle-France qui circulèrent dans la communauté peu de temps après, fournit un nouvel aliment à cette flamme apostolique; mais l'impossibilité où elle se voyait de ne pouvoir jamais réaliser ces désirs extraordinaires, les lui fit d'abord envisager comme de vaines chimères de son imagination. Elle en fit part cependant à sa bien aimée confidente, la Mère de l'Incarnation, à qui elle n'avait jamais caché le moindre secret de son âme. La Mère de l'Incarnation y reconnut la vocation divine; mais ce ne fut qu'aux premières démarches de

1. Chs. Sainte-Foi.

Madame de la Peltrie, que toutes deux comprirent parfaitement le but et le sens de ces aspirations, dont elles n'avaient jamais osé espérer la réalisation.

Dès que Madame de la Peltrie eut mit le pied dans le monastère des Ursulines, la Mère de Saint-Bernard sentit à l'instant se réveiller en elle, plus vifs que jamais, tous ses tressaillements intérieurs et tout son zèle pour la vie d'apostolat. Mais se croyant trop indigne d'une missions si sublime, elle se contenta de soupirer en silence, et de s'offrir en holocauste pour la conversion des sauvages. Cependant une secrète impulsion l'entraînait tour-à-tour vers la chambre de Madame de la Peltrie, et vers le parloir où se tenait M. de Bernières; elle allait ainsi tout le jour, pensive et indécise, rôdant à travers le monastère, et n'osant se présenter, lorsqu'enfin la Mère de l'Incarnation la rencontra à l'entrée du parloir. Frappée d'une inspiration soudaine, elle la prit par la main, la conduisit tout droit chez M. de Bernières et le pria de l'examiner attentivement.

Peu d'hommes possédaient à un degré aussi éminent le don du discernement des esprits. Il lui fit d'abord rendre un compte exact de tout ce qu'elle avait ressenti au sujet de la mission du Canada; et après un mûr examen, il reconnut en elle, à n'en pouvoir douter, l'apôtre prédestinée de Dieu. Enfin il la congédia en lui donnant l'assurance qu'il appuyerait sa demande de toute son influence.

Elle sortit, toute rassurée ivre de joie, et courut en hâte à la chambre de la Mère Superieure[1], pour se réjouir avec elle des espérances qu'elle venait de recevoir. Mais celle-ci l'accueillit avec une extrême froideur, traita même sa démarche de présomptueuse légèreté; et pour lui enlever jusqu'à l'ombre de l'espoir dont elle se berçait: "Allez, lui dit-elle, et préparez-vous à prendre la chambre et l'emploi de celle qui sera choisie pour la mission du Canada." L'humble vierge fit éclater en cette occasion sa parfaite abnégation et son entière confiance en Dieu. Elle se retira, sans faire la moindre observation, et n'ouvrit plus son cœur et son espoir que du côté du ciel.

Rentrée dans sa cellule, elle se prosterna la face contre terre, et renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie, conjurant le Seigneur de ne pas permettre que ses péchés missent obstacle à ses desseins sur elle. Sœur Marie remit ensuite sa demande entre les mains de Saint-Joseph, et fit vœu de prendre son nom et de le porter toute sa vie, s'il lui obtenait la grâce qu'elle désirait.

Enfin les prières dès quarante heures terminées, la communauté se réunit pour faire l'élection. Chaque religieuse fut proposée l'une après l'autre, car toutes, enflammées par la même passion évangélique, s'étaient mises sur les rangs, mais il n'y en eut aucune dont la vocation ne fût entravée par quelqu'obstacle insurmontable. Seule la Mère de Saint-Bernard parut libre et réunit tous les suffrages, au grand étonnement de la communauté. La supérieure elle-même, qui avait déclaré formellement qu'elle ne consentirait jamais à priver les Ursulines d'un sujet si précieux, demeura interdite à la vue d'un résultat si inattendu. Ne pouvant s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans cette merveilleuse élection, elle n'y mit d'autre condition que l'acquiescement de la famille de la Troche, amie et bienfaitrice du monastère.

Un courrier fut expédié immédiatement à Angers, où résidaient alors M. et Madame de Savonnières. Cette étrange nouvelle fut un coup de foudre pour eux. Madame de la Troche elle-même tout en fut terrassée. Après le premier moment de stupeur, elle résolut sans délai de se rendre à Tours, afin de renverser ce projet. Mais Dieu qui tient entre ses mains les esprits et les cœurs d'un souffle fit évanouir cet orage.

Au moment où Madame de la Troche montait en voiture, le supérieur des Carmes entra dans l'avenue du château. Elle n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre le but de son voyage; mais le saint religieux, loin d'approuver sa détermination, lui fit comprendre l'honneur insigne que Dieu faisait à sa famille en daignant appeler son enfant à une vocation si sublime. Il entra avec elle dans l'appartement de M. de la Troche qui était alors malade; et comme s'il eût été l'envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur, il leur parla avec tant d'éloquence et d'inspiration, qu'il parvint à éclairer leur foi un instant obscurcie par les tendresses de la nature. La lutte fut violente, mais de courte durée. Ils se résignèrent avec un courage magnanime à la volonté divine, et écrivirent sur le champ à leur fille une lettre d'acquiescement si touchante et si pleine de sentiments chrétiens que la Mère Supérieure voulut en faire la lecture en présence de la communauté. Toutes les religieuses pleurèrent d'attendrissement en entendant l'expression de cette foi si pure, qui jaillissait à travers les sanglots et les cruels saignements de ces deux nobles cœurs, en prêtant l'oreille aux accents de cette dernière bénédiction qui tombait, avec tant de larmes, sur cette chère enfant qu'ils ne devaient plus revoir. Seule, la Mère de Saint-Bernard parut supérieure à tous les sentiments de la nature. Le glaive des grandes immolations avait tranché le dernier de ces liens de la chair et du sang qui, si longtemps l'avaient retenue captive sur la terre; la joyeuse colombe du Seigneur, aujourd'hui dégagée d'entraves, déployait enfin, en toute liberté, ses ailes frémissantes vers les cieux. Elle n'eut de pensées que pour rendre grâce à Dieu et au glorieux protecteur dont la puissante intercession avait opéré ce miracles inespéré. A l'instant même pour accomplir son vœu, elle quitta son nom de

1. C'était encore la Mère Françoise de Saint-Bernard.

eligion et prit celui de Marie de Saint-Joseph, ui est devenu à jamais célèbre sur les plages le la Nouvelle-France, où, chaque jour, il retentit ncore, tout rayonnant de gloire, de sainteté et le bénédictions, sur les lèvres des descendants le ces heureuses enfants du Canada qu'elle a ant aimées et servies.

Désormais Madame de la Peltrie pouvait partir: e succès avait dépassé toutes ses espérances; nais Dieu ne lui permit pas d'aller plus loin sans mêler une goutte d'amertume à cette joie usqu'alors sans mélange. Une fille de confiance, ivec qui elle avait été élevée, qu'elle regardait omme sa sœur, pour qui elle n'avait point de ecret, et qui lui avait promis de ne l'abandonner amais, n'eut pas plus tôt vu son départ fixé ans retour, qu'elle fut épouvantée à l'idée des érils qu'elle aurait à essuyer sur mer, et ensuite ur cette terre inhospitalière, toute peuplée de hordes sauvages et sanguinaires. Ni les prières, ni les raisons humaines, ni les motifs surnaturels ne purent calmer ses frayeurs, et Madame de la Peltrie se vit forcée de la renvoyer à Alençon.

Il faillait en trouver une autre qui eût le courage de relever la couronne que celle-ci venait de aisser tomber. La providence y avait déjà pourvu. Depuis près de six ans, une pieuse fille, nommée Charlotte Barré, appartenant à une famille très-honnête, se sentait pressée d'un vif lésir de se consacrer au service de Dieu et au salut du prochain, sans toutefois connaître ni le ieu, ni le temps de sa vocation. Elle avait pour lirecteur un Père de la Compagnie de Jésus, que la providence amena à Tours au moment précis où Madame de la Peltrie confiait à la Mère de l'Incarnation le choix d'une nouvelle auxiliaire. Instruit de leurs perplexités, il leur ndiqua le précieux sujet que le ciel leur avait préparé. La jeune fille accepta avec bonheur, malgré les protestations, les prières et les larmes le son frère et d'un oncle vénérable, prêtre et chanoine de Tours. Elle n'exigea, pour toute condition, que la promesse d'être admise au nombre des religieuses de chœur dans le nouveau monastère. L'avenir justifia parfaitement les éloges qu'en avait faits son directeur. Elle devint plus tard la première professe des Ursulines de Québec; et elle brille aujourd'hui dans leur cycle monastique, à côté de ses illustres compagnes, d'un éclat plus tempéré, mais non moins tendre et non moins touchant, sous le nom le Mère de Saint-Ignace.

CHAPITRE ONZIÈME

Départ de Tours.

La veille de son départ, la Mère de l'Incarnation réunit les membres de sa famille pour leur faire ses adieux. Nul d'entr'eux n'avait le moindre soupçon du grand événement qui allait l'enlever à leur affection. Mais à peine en eut-elle levé le voile, que celle de ses sœurs chez qui elle avait vécu quelques années, mit tout en œuvre pour la retenir. Après avoir épuisé toutes les supplications, elle alla s'adresser à l'intendant, puis à l'archevêque de Tours, et à tous ceux qu'elle croyait avoir quelqu'influence sur sa sœur. Enfin voyant que tout était inutile, elle eut recours à la justice, et revint aux Ursulines accompagnée d'un notaire, à qui elle fit dresser, en présence de sa sœur, une opposition en forme contre son départ. Cette menace restant encore sans effet, elle crut l'intimider en faisant revoquer la pension qu'elle avait accordée à son fils. Mais la Mère de l'Incarnation resta impassible devant cet orage; pas même le plus léger nuage n'altéra la sérénité de son front. Pour toute réponse, elle fixa sur elle un de ces longs regards, empreints d'une expansive commisération, plus navrant qu'un reproche, plus tendre qu'une prière, plus éloquent que nul discours.

"Ma sœur, lui dit-elle enfin d'une voix ferme, mais vibrante de tendresse, depuis le jour que j'ai quitté mon fils pour suivre les conseils évangéliques, j'ai prévu l'abandon et l'isolement où il vivrait. Aussi ce n'est pas un bras de chair que je lui donnai pour protecteur et unique appui; mais c'est entre les bras de la providence que je l'ai abandonné sans réserve. Jusqu'à présent je n'ai point été trompée dans ma confiance; car celui qui a promis de veiller sur ces jours ne révoque jamais ses promesses, et le passé m'est un gage assuré pour l'avenir."

Une telle puissance de volonté, un dépouillement si complet, un empire sur soi-même si inaccessible aux forces de la nature, révèlent la consommation de la vertu. Celui-là seul qui a dit: "Quiconque aura quitté à cause de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en obtiendra le centuple et possédera la vie éternelle," [1] celui-là seul, disons-nous, pouvait inspirer un tel héroïsme, et étouffer ainsi les dernier cris des entrailles maternelles.

Désespérant de pouvoir jamais vaincre elle-même la Mère de l'Incarnation, sa sœur écrivit au jeune Martin qui terminait alors ses études à Orléans, pour lui apprendre le départ de sa mère, l'aigrir d'avance contre ce nouveau sacrifice, et lui indiquer les moyens de les prévenir.

Cependant l'archevêque de Tours, voulant assurer le sort des deux religieuses qu'il cédait à la mission du Canada, convoqua, dans son palais, une assemblée de quelques personnes qu'il honorait de sa confiance intime. Il y invita M. de Bernières et Madame de la Peltrie, et voulut que la supérieure des Ursulines avec une autre religieuse, la Mère de l'Incarnation

1. Math. xix, 29.

la vertu, des sacrifices d'une vie chrétienne, holocaustes éphémères échangés pour d'éternelles couronnes. Elle l'entretint des consolantes pensées de la foi qui unissent partout les saints, en quelque lieu que le souffle de Dieu les pousse ou les disperse, et lui dit que, chaque jour, elle se rencontrerait avec lui dans le cœur de Dieu à travers la distance des mers. A mesure qu'elle élevait ses pensées de la terre au ciel, le jeune homme reprenait son naturel; ses traits abattus se détendaient visiblement, sont front s'illuminait, le sourire renaissait sur ses lèvres; et lorsqu'elle eut fini de parler, il se jeta à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et lui demanda sa bénédiction. Il se releva tout changé, brûla ses papiers, et fit à Dieu, dans la simplicité de son cœur, l'offrande de ce qu'il avait de plus cher au monde: le sacrifice d'une telle mère. La récompense de cette générosité ne se fit pas longtemps attendre; et comme on le verra par la suite, ce sacrifice fut pour lui la source de grâces intarissables et le sceau de son salut.

Le lendemain, les voyageuses continuèrent leur route, et arrivèrent à Paris, cinq jours après leur départ de Tours. En apprenant leur arrivée, les Ursulines du faubourg Saint-Jacques s'empressèrent de leur offrir l'hospitalité dans leur monastère; mais la nécessité de ne pas se séparer, afin de faciliter les préparatifs du voyage, les obligea de refuser cette charitable invitation. Elles préférèrent l'offre généreuse que leur faisait de sa résidence M. de Meules, maître d'hôtel du roi, à cause de sa proximité de la maison professe des Jésuites.

A peine y étaient-elles établies, que M. de Bernières tomba dangereusement malade. Ce contretemps entrava sérieusement les affaires de la mission, dont il était l'âme; mais il contribua beaucoup à tranquilliser les parents de Madame de la Peltrie qui commençaient à s'inquiéter, et menaçaient de retarder son départ indéfiniment; l'assiduité de celle-ci auprès du malade acheva de dissiper leurs derniers doutes.

Dès que M. de Bernières fut rétabli, il usa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois, le contrat de fondation était passé, et tous les préparatifs du départ terminés.

Depuis le 19 mars, la Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph habitaient le monastère du faubourg Saint-Jacques. Elles y firent l'acquisition d'une nouvelle compagne, la Mère de Saint-Jérôme, qui obtint de ses supérieures la permission de se joindre à elles. Il ne restait plus qu'à demander l'agrément de l'archevêque de Paris, qu'on s'était flatté d'obtenir sans peine; il fut en effet accordé à la première demande. Mais dès le lendemain, sans qu'on pût en deviner le motif, l'archevêque fit dire qu'il rétractait son obédience; et malgré toutes les instances qu'on lui fit, il persista dans son refus. Ayant même appris que Madame la Duchesse d'Aiguillon et Madame la Comtesse de Brienne, qui s'étaient vivement intéressées au nouvel établissement, s'étaient engagées à le fléchir, il s'éloigna de Paris pour échapper à leurs sollicitations.

Cependant la nouvelle de la présence à Paris de nos héroïnes s'était répandue dans la ville. Les personnages les plus distingués de la haute société, et plusieurs dames de la cour vinrent leur rendre visite.

Un matin le carrosse de Madame la Comtesse de Brienne s'arrêta devant le monastère des Ursulines; c'était la Comtesse elle-même, accompagnée de Madame de la Peltrie, qui venait prendre les deux religieuses pour les conduire à Saint-Germain, où la reine Anne d'Autriche désirait les voir. Elles furent toutes confuses de l'accueil gracieux et cordial qu'elles reçurent, de la sympathie et de la vénération dont elles furent l'objet. La reine ne pouvait se lasser d'admirer la générosité avec laquelle Madame de la Peltrie, dans la fraîcheur de l'âge, à l'entrée d'une carrière pleine de séduisantes promesses, renonçait à tout, pour aller s'ensevelir dans les forêts du Nouveau Monde, et se consacrer avec tous ses biens à la conversion des tribus sauvages. L'éminente sainteté de la Mère de l'Incarnation, l'expression d'extase habituelle qui resplendissait sur sa mâle physionomie, dans son regard calme et limpide, l'empreinte de recueillement et d'austérité gravée sur tous ses traits, l'onction mystique de chacune de ses paroles la ravirent d'admiration. Cette courte entrevue lui fit concevoir de notre sainte une estime qui surpassait toutes les louanges que lui en avaient faites les dames de la cour.

Ce sentiment d'admiration se changeait en témoignages d'attendrissement et d'affectueuse compasion, lorsqu'elle jetait les yeux sur sa compagne, dont la tendre jeunesse, et la délicate complexion semblaient s'allier si peu avec tant de courage et de générosité. La reine ne pouvait retenir ses larmes en songeant à toutes les traverses et à tous les dangers auxquels cette frêle existence allait être exposée. Elle voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une entreprise si extraordinaire; et lorsqu'elle eut appris l'objection qui s'était élevée contre le départ de la Mère de Saint-Jérôme, elle envoya sur le champ un gentilhomme de sa cour à l'archevêque de Paris, pour le prier de sa part d'accorder cette religieuse à Madame de la Peltrie; mais l'archevêque, qui s'était douté de cette nouvelle tentative, s'était dérobé d'avance à toutes les recherches.

Une croix plus amère attendait la Mère de l'Incarnation avant son départ de Paris. Son fils avait mandé au Père de la Haye qu'il désirait entrer dans la Compagnie de Jésus, et l'avait prié de lui servir d'intercesseur auprès du Père Provincial. Le Père de la Haye crut qu'il ne pouvait choisir de circonstance plus favorable

pour faire cette demande, que la présence de la Mère de l'Incarnation. Il lui communiqua la lettre de son fils, afin de se concerter avec elle sur le parti qu'il y avait à prendre. La vertueuse mère fut au comble de ses vœux, et conclut avec lui qu'il fallait sans tarder faire venir le jeune homme à Paris. Dès son arrivée, il fut présenté au Père Dinet. Malheureusement celui-ci s'aperçut qu'il souffrait d'une attaque de surdité, dont les suites lui donnèrent de sérieuses appréhensions. Croyant en outre, ne découvrir en lui qu'une médiocre intelligence, il se trouva dans un pénible embarras. D'un côté, il craignait d'affliger le cœur si sensible d'une mère; de l'autre, il ne pouvait se résoudre à se charger d'un sujet qu'il croyait privé des aptitudes requises par les règles de la Compagnie. Afin d'atténuer le coup, il donna pour prétexte le nombre des novices, ajoutant que, si le jeune homme persistait dans son désir, il pourrait être admis après son cours de philosophie.

Heureusement les craintes du Père Provincial ne se réalisèrent point. L'infirmité physique, qu'il avait cru remarquer, n'eut aucune suite; et loin d'être dépourvu des qualités de l'esprit, le jeune homme donna dans la suite des preuves d'une haute intelligence.

Enfin les derniers préparatifs du voyage furent terminés vers le commencement d'avril, et la petite colonie canadienne se dirigea sur Dieppe, laissant à Paris un nombreux cercle d'amis tout remplis d'estime pour leurs vertus, et entièrement dévoués à leur œuvre. Le Père Lalemant les rejoignit à Rouen, et leur annonça que le vaisseau de Madame de la Peltrie n'attendait plus que leur arrivée pour faire voile.

La Mère de l'Incarnation et la Mère de Saint-Joseph furent reçues par les Ursulines de Dieppe, où leur présence alluma les flammes de la charité apostolique dans le cœur d'une jeune religieuse. La Mère Cécile de Sainte-Croix sollicita et obtint la faveur de se joindre à elles. Cette précieuse conquête les dédommagea de la perte qu'elles avaient faite à Paris. Mais à peine la Mère de l'Incarnation en avait-elle rendu ses actions de grâces à Dieu, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avait si heureusement amené jusqu'au port.

En apprenant l'élection de la Mère de Saint-Joseph pour la mission du Canada, toute la famille de M. et Madame de la Troche, et particulièrement l'évêque de la Rochelle, oncle maternel de la Mère de Saint-Joseph, accablèrent ses parents de reproches d'y avoir accordé un consentement si facile. Ils prétendirent que la colonie n'était qu'un repaire de pirates et de filles de mauvaise vie; et que d'y laisser aller leur enfant, c'était imprimer à leur famille une flétrissure indélébile.

Quelqu'absurde et ridicule que fût cette accusation, M. et Madame de la Troche en furent tellement effrayés, qu'ils expédièrent en toute hâte après leur fille un homme de confiance, porteur d'une révocation de leur consentement, avec ordre de l'arrêter en quelqu'endroit qu'elle fût, et de la ramener au monastère de Tours. On peut juger de la douleur et de l'inquiétude de la jeune religieuse à cette navrante nouvelle. Elle ne se laissa cependant pas décourager; et tandis que la Mère de l'Incarnation élevait ses mains pures vers le ciel pour détourner l'orage, elle écrivit à ses parents, afin de les détromper, et de leur faire voir que la colonie française, loin de ressembler à la peinture qu'on leur en avait faite, était, par les mœurs admirables et la piété de ses habitants, la plus parfaite image de la primitive église. Elle puisa dans sa foi une éloquence si merveilleuse et des supplications si ardentes qu'ils se laissèrent enfin désarmer. Seulement afin d'éviter tout reproche de la part de leur famille, ils remirent leur décision finale entre les mains de Dom Raymond de Saint-Bernard. Sa réponse était facile à prévoir; car la connaissance intime qu'il avait de la vocation surnaturelle de la Mère de Saint-Joseph ne lui permettait pas le plus léger doute. Néanmoins, par déférence pour M. et Madame de la Troche, il se transporta à Dieppe, d'où il leur écrivit, après un nouvel examen, de dissiper toutes leurs inquiétudes.

CHAPITRE DEUXIÈME

Traversée de l'Océan—Arrivée à Québec.

Enfin l'aurore du jour qui devait éclairer le départ de nos saintes missionnaires de France, apparut dans l'éclat d'une radieuse matinée du printemps. On était en effet au 4 mai 1639. Une brise favorable soulevait légèrement les flots de la mer étincelante des premiers feux du jour, et jetait leur écume sur les falaises crayeuses de Dieppe. Les vaisseaux se balançaient déjà dans la rade, et n'attendaient que l'arrivée des passagers pour déployer leurs voiles. De grand matin, les Ursulines firent leurs adieux à leurs sœurs de Dieppe, et se transportèrent à l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu, où les attendaient trois religieuses hospitalières, qui allaient entreprendre le voyage avec elles. Ces trois nouvelles compagnes étaient la Mère Marie Guenet de Saint-Ignace, la Mère Anne Le Cointre de Saint-Bernard, et la Mère Marie Forestier de Saint-Bonaventure. Toutes trois venaient fonder, sous les auspices de la Duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, l'Hôpital des Augustines de Québec, destinées, comme les Ursulines, à grandir dans les œuvres de la charité, les unes au chevet des malades, les autres au sein de la jeunesse, travaillant toujours de concert au même triomphe, élevant ensemble deux des plus magnifique colonnes qui soutiennent aujourd'hui l'église du Canada.

La sainte messe fut célébrée à l'intention des voyageuses, qui toutes communièrent pour l'heureux succès de leur voyage. Au sortir du monastère, la gouvernante de Dieppe vint elle-même les recevoir. Elle les fit monter dans son carrosse, et les conduisit au bord de la mer, où déjà la ville entière était accourue pour jouir d'un spectacle si nouveau et si attendrissant.

Madame de la Peltrie voulut s'embarquer sur le petit navire qu'elle avait frété; mais les officiers de la compagnie des Cent-Associés ne le permirent pas; ils la firent monter, avec toute sa suite, sur leur meilleur vaisseau, le Saint-Joseph, commandé par le capitaine Bontemps. La pieuse cohorte se composait de Madame de la Peltrie et de sa suivante, de trois religieuses Ursulines, et de trois hospitalières, outre les PP. Poncet et Chaumonot, et le P. Vimont, qui venait d'être nommé Supérieur-Général des missions du Canada.[1]

"Lorsque je mis le pied dans la chaloupe, raconte la Mère de l'Incarnation, il me sembla entrer en paradis, puisque je commençais à risquer ma vie pour celui qui me l'avait donnée. Je chantais en moi-même les miséricordes de Dieu, qui me dirigeait avec tant d'amour."

M. de Bernières vint les conduire jusque sur le navire, accompagné du P. Lalemant; il ne cessa de leur prodiguer, jusqu'au dernier instant, les attentions les plus touchantes. Ce grand serviteur de Dieu eût bien souhaité de les suivre jusqu'au-delà des mers, et de s'attacher pour toujours à leur œuvre de dévouement; mais il comprenait qu'il leur rendrait plus de services en restant en France, pour veiller à la fortune de madame de la Peltrie et travailler au soutien de la fondation. En effet, sans l'intérêt continuel qu'il y prit jusqu'à sa mort, et les peines incessantes qu'il se donna, les religieuses eussent été contraintes de repasser en France. Mais ce qu'il ne put faire par lui-même, il le fit plus tard par un de ses neveux, qui passa, quelques années après, au Canada, et qu'on peut compter parmi les plus saints prêtres qui aient fécondé cette église naissante.

"Enfin, ajoute la Mère de l'Incarnation, il fallut se séparer avec bien de la douleur, et quitter notre ange gardien pour toujours.[2] On étend les voiles, le vent nous emporte, et je quitte la France pour n'y plus retourner jamais, et dans une ferme résolution de consacrer ma vie au service des nations sauvages pour les assujettir à leur Roi légitime, mon céleste et divin Epoux."

Le ciel et la nature semblaient s'unir pour assurer à l'équipage une heureuse traversée. Le vaisseau, incliné sous ses blanches ailes gonflées par la fraîche brise qui descendait, tout embaumée, des côtes de France, cinglait rapidement sur les eaux de la Manche. Le spectacle enchanteur d'une mer éclatante, sous un ciel d'azur, aux rayons du soleil levant, épanouissait toutes les espérances, et répandait la sérénité dans tous les cœurs.

Mais à peine le groupe des passagers, réunis sur le pont du navire, avait-il salué, d'un dernier et mélancolique regard, cette terre mille fois aimée de la France, qui s'éloignait rapidement derrière le vaisseau; à peine les lignes blanchâtres des rivages de la Normandie avaient-elles disparu sous les flots, qu'un danger éminent faillit engloutir d'un seul coup tant d'espoirs à la veille de se réaliser. Plusieurs voiles, dont le nombre croissait à chaque instant, s'élevaient à l'horizon; et bientôt ils reconnurent une flotte espagnole de plus de vingt vaisseaux, qui se dirigeait sur eux. Le capitaine ne vit d'autre ressource pour éviter de tomber entre leurs mains que de longer de près la côte d'Angleterre. Cette manœuvre habile les sauva.

La traversée fut longue et orageuse. Cependant, à l'exception de treize jours pendant lesquels le vaisseau fut trop violemment balloté par la tempête, les missionnaires purent célébrer la sainte messe et les religieuses eurent la consolation de participer chaque jour au banquet sacré. La petite communauté réunie dans une chambre spacieuse et présidée par le P. Vimont, offrait par sa ferveur l'image de la vie paisible et recueillie du cloître. La méditation se faisait régulièrement chaque matin; et l'office canonial récité en chœur par les religieuses, les Ursulines d'un côté, les Augustines de l'autre, rompait par sa douce psalmodie les longues heures du jour. Quelle harmonie plus sublime que celle de ces voix pures dont le sourd murmure de la vague, qui venait battre les flancs du navire, marquait la majestueuse cadence! Quel plus magnifique contraste que cette oasis paisible, habitée par des anges visibles protégés par les esprits célestes, et flottant au milieu du désert de l'océan en fureur!

Cependant la violence des vents avait poussé le vaisseau vers les mers du nord. Un matin, jour de la fête de la Sainte-Trinité, pendant qu'on chantait les derniers versets de l'office, un cri d'effroi retentit tout-à-coup sur la dunette. En un instant tout l'équipage fut sur le pont et l'on aperçut, à travers une brume épaisse, une énorme montagne de glace que le courant poussait avec impétuosité sur le vaisseau. Elle était si près qu'on entendait la mer se briser en écume sur ses flancs. "On eût dit une ville flottante. On y voyait, ou l'on croyait y voir des donjons avec leurs créneaux. Les glaçons accumulés formaient des flèches et des clochers, dont la cime se perdait dans la brume." Comme le vent était trop faible pour en éloigner le vaisseau, le naufrage paraissait inévitable. Aussi tout le monde se crut perdu; et le P. Vimont avait même déjà donné l'absolution générale.

1. Il succédait au P. LeJeune.

2. Mde. Bernières mourut plein de jours et de mérites, le 8 mai 1659

"Pendant tout ce désordre, dit la Mère de l'Incarnation, mon esprit et mon cœur étaient dans la plus grande tranquillité dont il soit possible de jouir; et je n'eus pas un seul mouvement de frayeur. Ainsi je me trouvais toute prête à faire un holocauste parfait de moi-même. J'avais en vue toutes les faveurs que Notre-Seigneur m'avait faites au sujet du Canada, son commandement, ses promesses, sa conduite, et malgré tout cela, j'étais indifférente de vivre ou de mourir. Cependant un sentiment me disait que nous arriverions à bon port. Madame de la Peltrie se tenait comme collée à moi, afin que nous puissions mourir ensemble, et je disposais mes habits pour me trouver dans un état décent, lorsque le vaisseau viendrait à se briser."

En ce moment critique, le P. Vimont fit un vœu à la Mère de Dieu au nom de tout l'équipage, pendant que la Mère de Saint-Joseph commençait à réciter les litanies de la Sainte-Vierge, auxquelles tout l'équipage répondit en se précipitant à genoux.

A cet instant même, le pilote, ayant reçu l'ordre de mettre le gouvernail d'un côté, le tourna par mégarde en sens opposé; mais cette manœuvre, qui naturellement devait les perdre, fut la cause providentielle de leur salut. Le vaisseau effleura légèrement la glace et s'éloigna sans danger.

"Quoique nous fussions traitées et logées aussi bien qu'on peut l'être sur mer et dans un très-beau navire, accommodé de tout, il y a néanmoins tant à souffrir pour les personnes de notre sexe et de notre condition qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. Pour moi, je pensai mourir de soif, parce que les eaux douces s'étaient gatées dès la rade, et que mon estomac ne pouvait supporter les boissons fortes. Je passai presque tout le voyage sans dormir, et cette insomnie était accompagné d'un mal de tête d'une violence extrême. Cependant je possédais une paix très-grande dans l'union de mon souverain et unique bien, et je n'en faisais pas moins tous mes exercices, et tout ce qui était nécessaire pour le service du prochain."

La Mère de l'Incarnation rapporte encore deux incidents où l'équipage courut de graves dangers. En vue de la première terre, qu'elle ne nomme point, les passagers voulurent descendre au rivage pour accomplir le vœu que le P. Vimont avait fait au nom de tous. Dans leur empressement, ils se jetèrent en foule dans la chaloupe et faillirent la faire chavirer et couler sous le vaisseau.

A l'entrée du golfe Saint-Laurent, le navire s'égara, pendant la brume, au milieu de récifs dangereux, où il erra longtemps sans pouvoir trouver aucune issue.

Enfin, le 15 juillet, après trois mois de cette longue et pénible navigation, le Saint-Joseph jeta l'ancre dans le port de Tadoussac, où tous les vaisseaux venant d'outremer faisaient alors station.

De là, nos chères voyageuses remontèrent le fleuve dans une légère embarcation. Le dernier jour de juillet, elles cotoyaient l'île d'Orléans, et mettaient pied à terre, au soleil couchant, à l'extrémité supérieure de l'île.

"Nous conçumes quelqu'espérance d'arriver à Québec, mais la marée se trouvait contraire, et le vent n'étant pas assez favorable, il fallut attendre au lendemain; et comme l'endroit était beau et le débarquement facile, on nous mit à terre. Mais comme pour lors ce lieu n'était point habité, l'on y fit trois cabanes à la façon des sauvages; les religieuses se mirent dans l'une, les religieux dans l'autre, et les matelots dans la troisième. Nous avions une joie qui ne se peut exprimer de nous voir dans ces grands bois, que nous fimes retentir de nos cantiques." [1]

Le petit navire de Madame de la Peltrie, qui les avait devancées de quelques jours, avait déjà apporté à Québec la nouvelle de leur arrivée, et répandu l'allégresse dans toute la ville. La population était dans cette joyeuse attente, lorsque, dans la soirée du 31 juillet, on apprit qu'elles étaient campées au bout de l'île d'Orléans. M. le Chevalier de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, assembla aussitôt son conseil et résolut de leur faire une réception digne de sa piété, de la grande œuvre qu'elles venaient inaugurer, et de la reconnaissance de la colonie. Il fut décidé qu'elles n'entreraient dans le port que le lendemain matin. M. de Montmagny expédia immédiatement sa chaloupe, remplie de rafraîchissements, et toute pavoisée pour les ramener en triomphe. Dès la pointe du jour, toute la population était sur pied, les yeux tournés vers l'île d'Orléans, d'où l'on voyait se détacher les légères embarcations, qui portaient les hôtes tant désirés. M. de Montmagny, accompagné de toute la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir. Tous les canons du fort Saint-Louis les saluèrent par une joyeuse salve au moment où elles touchèrent le port. En mettant pied à terre la Mère de l'Incarnation et toutes ses compagnes se prosternèrent avec un pieux respect, et embrassèrent avec enthousiasme cette terre, objet de tant de vœux.

Après les premières félicitations, le cortége prit le chemin de la Haute-Ville, aux acclamations de la foule, ivre de joie, et se rendit en procession à l'église de Notre-Dame de Recouvrance, où un *Te Deum* solennel fut chanté au bruit réitéré des salves d'artillerie. [2] La chapelle rustique, ornée de feuillage et de guirlandes

---

1. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

2. La chapelle de N. D. de Recouvrance, bâtie par Champlain en 1633, fut incendiée le 15 juin 1640. Elle s'élevait à peu près sur l'emplacement du presbytère de la cathédrale.

de verdure, resplendissait comme aux plus beaux jours de fête. La sainte messe fut célébrée avec toute la pompe que permettait cette église naissante, et toutes les religieuses communièrent en actions de grâces de leur heureuse arrivée.

Agenouillée près de la balustrade, au milieu de ses sœurs, la Mère de l'Incarnation demeura longtemps plongée dans un saint ravissement, répandant son âme en cantiques d'allégresse aux pieds du Seigneur, qui avait enfin mis le comble à tous ses désirs.

Jouissez de votre bonheur, ô vénérable Mère ! car vous voilà parvenue, après tant de soupirs, au sein de votre nouvelle patrie ! Vous voilà en possession de cette terre que le ciel vous a donnée en partage qu'il vous a montrée en songe, comme autrefois la terre de Chanaan au patriarche Jacob. Vous l'arroserez de vos sueurs, vous la fertiliserez de vos travaux. Vous y sèmerez dans les larmes ; mais aussi vous y moissonnerez dans la joie. Car vos enfants y croîtront et y multiplieront comme les étoiles du firmament ! Et quand, pleine de jours et de mérites, vous irez recueillir votre couronne immortelle, c'est d'ici que votre âme s'envolera au sein de la gloire !

Après la célébration des divins mystères, le cortége reprit sa marche vers le château Saint-Louis, où tout ce qu'il y avait alors de plus distingué dans la colonie vint complimenter nos héroïnes et leur offrir le témoignage de leur reconnaissance. Le gouverneur les invita ensuite à prendre le déjeûner à sa table, en compagnie des principaux citoyens. Enfin il voulut lui-même conduire chacune des deux communautés à l'habitation qui lui avait été destinée. Toute la journée se passa en réjouissance publiques, les magasins furent fermés et tous les travaux suspendus, comme un en jour de fête.

Les Hospitalières furent logées dans une maison voisine du fort Saint-Louis appartenant à la compagnie des Cent-Associés. Les Ursulines occupèrent une petite maison située sur le rivage de la Basse-Ville, [1] au pied du sentier de la montagne, non loin du lieu où fut élevée plus tard l'église de Notre-Dame des Victoires.

Le lendemain, les Jésuites les emmenèrent visiter leur mission sauvage de Sillery, fondée deux ans auparavant (1637) par le commandeur de Sillery, en faveur des familles montagnaises et algonquines converties à la foi. [2]

Cette première entrevue fut une scene d'attendrissement indicible. Ne pouvant contenir leur joie en apercevant les petites sauvagesses qui allaient devenir leurs enfants, la Mère de l'Incarnation, Madame de la Peltrie et leur compagnes se jettent à leur cou, les embrassent avec effusion, les arrosent de leurs larmes, les couvrent de baisers. Elles les prennent sur leurs genoux, les contemplent avec amour. Elles parcourent toute la bourgade, entrent dans chacune des cabanes et ne peuvent rassasier leurs yeux de la vue des bons sauvages, qui les regardent tout stupéfaits d'étonnement et d'admiration. Ceux-ci ne peuvent comprendre le dévouement de ces vierges d'outre-mer, "qui n'ont point d'hommes," disent-ils, et qui aiment tant leurs âmes. Ce attachement spontané, cette tendresse soudaine pour des familles qu'elles voient pour la première fois, leur est encore un mystère. D'abord ils les suivent avec cette réserve caractéristique de leurs nations, puis ils s'attachent à leurs pas entraînés par un charme irrésistible. On arrive ainsi à la petite chapelle où tous les sauvages entonnent dans leur langue un cantique de louanges et d'actions de grâces. L'émotion ne connaît plus de bornes, et toutes les religieuses prosternées dans la sainte chapelle, baignent le parvis de leurs larmes. Pour couronner cette touchante cérémonie, Madame de la Peltrie est invitée à servir de marraine à quelques nouveaux catéchumènes, qui sont baptisés par les missionnaires récemment arrivés.

"Ces visites passées, disent les Relations des Jésuites, les Hospitalières et les Ursulines se séparèrent après s'être embrassées mutuellement. On dressa des autels dans leurs maisons pour y dire la sainte messe, et ces bonnes religieuses se renfermèrent dans leur clôture pour commencer les exercices de leurs instituts respectifs." [1]

CHAPITRE TROISIÈME

Résidence à la Basse-Ville—Coup d'œil sur la colonie —Épidémie—Nouvelles constitution des Ursulines.

Dès les premiers jours, les PP. Jésuites confièrent aux Ursulines six petites filles sauvages, et quelques jeunes françaises qu'elles commencèrent à instruire. La maison qu'elles occupaient en attendant la construction de leur monastère, était la propriété de M. Juchereau des Châtelets, et avait d'abord servi de magasin. C'était une misérable masure, divisée en deux

---

1. Elle était bâtie sur un quai, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'Hôtel-Blanchard.

2. M. Noël Brûlart de Sillery, commandeur de l'ordre de Malte, était membre d'une famille puissante à la cour de France. Successivement ambassadeur à Madrid et à Rome, il y déploya une haute habileté, et fut nommé ministre d'état par Marie de Médicis. Mais dégoûté des honneurs du monde, il renonça à toutes ses dignités, se consacra à Dieu et fut ordonné prêtre en 1634. Comme il était membre de la compagnie de la Nouvelle-France, il voulut contribuer à la conversion des Sauvages, et fit construire, à une lieue et tiers au-dessus de Québec, la bourgade qui porta depuis le nom de Saint-Joseph de Sillery. Elle consistait en une chapelle, une résidence pour les missionnaires, un hôpital, un fort et plusieurs maisons pour les néophytes. Cet illustre bienfaiteur du Canada mourut en odeur de sainteté en 1640. Son éloge funèbre fut prononcé par Saint Vincent de Paul.

1. Relations de 1639.

hambres, dont la plus grande, qui n'avait que eize pieds carrés, servait tout à la fois de chœur e parloir, de cellules, et de réfectoires, et dont 'autre était réservée pour les classes.

Un petit appentis, contigu à la maison, fut onstruit pour y dresser la chapelle. L'enceinte lu cloître était formée par une palissade en bois, u'elles firent élever autour de l'habitation. Il st facile d'imaginer dans quel état de gène et de nalaise se trouvèrent ces pauvres institutrices, ntassées les unes sur les autres avec leurs lèves, dans cette étroite chaumière. Ce fut là ependant qu'elles habitèrent pendant plus de rois années, souffrant toutes les privations et outes les incommodités, un froid excessif en iver, une chaleur étouffante en été, respirant n air vicié dans ces appartements encombrés le petites sauvagesses d'une malpropreté dégouante, et dont les vêtements exhalaient une inection insupportable. "La saleté de ces enants qui n'étaient pas encore formées à la prorété française, rapporte la Mère de l'Incarnaion, nous soumit à de rudes épreuves. Tous es jours nous trouvions quelques ordures dans otre soupe, des charbons, des cheveux, queluefois même un vieux soulier. Mais Dieu ous donnait la force de supporter tout cela sans rop de dégoût." Ces anges de charité se trouaient heureuse au milieu d'un tel dénument. ' Tout cela, continue la Mère de l'Incarnation, ous offrait des délices plus agréables qu'on e pourrait l'imaginer. Nous nous estimions nieux logées sous ce pauvre abri que dans un alais, car nous y possédions les trésors que ous étions venu chercher si loin, nos chères néohytes."

Le monde est bien éloigné de comprendre le nystère de ces jouissauces surhumaines; mais 'âme qui une fois s'est abreuvée à ce calice d'abinthe, ne peut plus en détacher ses lèvres, car lle aspire au fond de la coupe un divin dictame, e vin mystérieux dont s'enivrent les élus.

Dès son arrivée dans le pays, la Mère de l'Inarnation se ressouvint de la vision prophétique u'elle avait eue six ans auparavant. " Je reonnus clairement que c'était le pays que le Seigneur m'avait montré; ces grandes monagnes, ces vastes forêts, ces plaines immenses, a situation et la forme des lieux, tous les aspects me retraçaient ceux que j'avais vus et qui étaient ncore aussi présents dans mon esprit qu'à 'heure même. Cette révélation me donna une nouvelle ferveur et une inclination plus vive pour tout souffrir et tout faire ce que Notre-Seigneur voudrait de moi dans ce nouvel établissement."

La colonie de la Nouvelle-France était encore bien faible à cette époque. Québec n'était qu'un village renfermant à peine deux-cent-cinquante habitants. Montréal n'existait pas encore; et si l'on excepte une poignée de colons groupés autour du fort des Trois-Rivières, on ne voyait de défrichements qu'aux environs de Québec.[1] Mais cette petite population, issue du plus pur sang de la France, possédait un principe de vie qui l'enracinait profondément au sol, et lui promettait un rapide développement. " On avait apporté, dit le Père de Charlevoix, une très grande attention aux choix de ceux qui s'étaient présentés pour aller s'établir dans la Nouvelle-France........ On continua les années suivantes d'avoir la même attention, et l'on vit bientôt, dans cette partie de l'Amérique, commencer une génération de véritable chrétiens, parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles de l'Eglise." Les mœurs austères, la foi vive et pure, la piété solide de ces familles patriarcales faisaient renaître l'âge d'or de la foi.

Nous avons déjà dit l'ordre admirable que Champlain avait établi au sein de cette petite société.[2]

Après la mort du père de la Nouvelle-France (1635), son successeur, M. de Montmagny, continua l'œuvre si heureusement commencée. Caractère aussi distingué par sa piété que par son courage, sa prudence et son dévouement, il consacra sa persévérante énergie à cimenter les principes de religion et d'honneur déjà implantés au cœur du peuple. Son premier acte en mettant pied à terre à Québec fut le présage de son heureuse administration, aussi bien que l'éloge de sa foi. Une croix avait été érigée sur le chemin qui conduisait du port au sommet de la montagne.[3] Le nouveau gouverneur s'agenouilla pieusement avec toute sa suite au pied du rustique monument, et fit une courte prière, afin d'invoquer la protection du ciel sur lui-même et sur le pays dont la destinée lui était confiée.

Les chroniques du temps se réjouissent de l'heureuse influence qu'exerça son bienfaisant génie.

" Je puis dire avec vérité, écrivait le P. Le Jeune en 1637, que le sol de la Nouvelle-France est arrosé de tant de bénédictions célestes, que les âmes nourries à la vertu y trouvent leur vrai élément, et partant s'y portent mieux qu'ailleurs.. Nos églises sont trop petites; c'est une consolation bien sensible de les voir ordinairement remplies, *usque ad cornu altaris*....Les prières se font à genoux et publiquement, non seulement au fort, mais aussi chez les familles éparses çà et là...La vertu, par la grâce de Notre-Seigneur, marche ici la tête levée; elle est dans l'honneur et dans la gloire, le crime dans l'obscurité et la confusion. Je le dis avec joie et bénédiction de Dieu, ceux que sa bonté nous a donnés pour

1. Tadoussac, entouré de montagnes stériles, n'était qu'un poste de traficants de pelleteries.
2. Voir l'introduction.
3. D'après un ancien plan de Québec, conservé à la bibliothèque du Parlement, on voit que cette croix s'élevait à main droite, sur le sommet de l'angle que forme la rue de la Montagne, vis-à-vis l'escalier de la Basse-Ville.

commander, et ceux encore qui s'établissent en ces contrées, goûtent, chérissent et veulent suivre les maximes les plus sincères du vraie christianisme. C'est l'industrie, la prudence et la sagesse de monsieur le Chevalier de Montmagny. notre gouverneur, qui fait cette espèce de miracle. Il est le premier dans les actions de piété, et par ce moyen les rend honorables. Cet homme, aimé de Dieu et des hommes, marchant dans les voies de Dieu, y attire après soi les autres."

Telle était la société au milieu de laquelle les Ursulines venaient apporter l'arôme de leurs vertus et de leur dévouement.

Leur premier soin fut de s'appliquer à l'étude des langues sauvages. Ce fut le P. Paul Le Jeune, leur directeur spirituel, qui fut chargé de les initier aux principes de ces langues barbares. Elle s'y appliquèrent avec une telle ardeur qu'en moins de deux mois elles étaient déjà en état d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants des bois. La Mère de l'Incarnation écrivait toute joyeuse de ce succès inespéré; "Je n'eusse jamais osé avoir seulement la pensé de pouvoir parvenir à enseigner nos chères néophytes, et néanmoins notre bon maître me donne de la facilité à le faire en leur langue. Je vous avoue qu'il y a bien des épines à apprendre un langage si contraire au nôtre, et pourtant on se rit de moi quand je dis qu'il y a de la difficulté; car on me représente que si la peine était si grande, je n'y aurais pas tant de facilité. Mais, croyez-moi, le désir de parler fait beaucoup; je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, pour dire à mes chères néophytes ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus notre bon Maître."

Dès le jour de leur installation, les Ursulines avaient élu unanimement la Mère de l'Incarnation supérieure de la nouvelle communauté. Ce fardeau, déjà si accablant pour son humilité, s'appesantit encore sous le poids d'une terrible épreuve, qui assaillit les Ursulines dans les premières semaines de leur séjour à Québec.

Vers la fin d'août, la petite vérole se répandit parmi les tribus sauvages. Cette épidémie, souvent dangereuse pour les Européens, est presque toujours mortelle pour les Indiens. Elle fit d'effrayants ravages dans la bourgade de Sillery. Un grand nombre de malades furent confiés au soin des Augustines; mais ils y furent si affreusement décimés, que les survivants s'enfuirent avec horreur de l'hospice qu'ils ne désignèrent plus que sous le nom de *la maison de mort;* et ils s'enfoncèrent dans les bois."[1]

La contagion éclata aussi parmi les élèves des Ursulines, en quelques jours le couvent ne fut plus qu'un hôpital. Les lis étendus sur le plancher étaient tellement pressés que les religieuses étaient obligées de passer par dessus pour porter leurs soins à leurs petites malades. Quatre d'entre elles moururent. Les Ursulines s'attendaient à chaque instant de succomber à l'épidémie. Renfermées jour et nuit dans ces petites chambres encombrées de malades, respirant sans cesse une atmosphère infectée par la contagion, il semblait impossible qu'elles pussent y échapper. Mais leur héroïsme grandissait avec les épreuves. Madame de la Peltrie elle-même voulut partager leurs fatigues, "et quoiqu'elle fût d'une constitution fort délicate, elle remplissait, avec un zèle merveilleux, les offices les plus humbles et les plus rebutants."

Une seule inquiétude les tourmentait dans cette calamité; c'était la crainte de voir les sauvages, frappés de panique, retirer leurs enfants du monastère, et priver ainsi leurs admirables institutrices du bonheur de s'immoler pour elles. Mais cette alarme n'eut point de suite; ils vinrent avec plus d'empressement que jamais les confier à leurs soins.

Le fléau ne disparut qu'au mois de février 1640. Nos Mères commencèrent alors à se reposer un peu de leurs fatigues; mais tout le linge de leur maison avait été épuisé; les étoffes mêmes de leur costume, leurs guimpes, leurs bandeaux, tout avait été employé à panser les malades. Ce ne fut qu'à l'arrivée de la flotte du printemps qu'elles reçurent les effets indispensables à leur vêtement.

Cependant les lettres de la Mère de l'Incarnation avaient réveillé l'enthousiasme de l'apostolat dans les monastères de Paris et de Tours. Toutes les religieuses de ces saintes communautés brûlaient du désir de venir partager les fatigues et la vie crucifiée de leurs sœurs du Nouveau Monde.

La Mère de l'Incarnation n'avait cependant pas déguisé les rudes labeurs de cette vie. Elle en avait, au contraire, tracé l'âpre peinture dans toute sa rigidité.

"Pour goûter la vocation du Canada, écrivait-elle à la supérieure de Tours, il faut de toutes nécessité mourir à tout; et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait lui-même et se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort, qui, par une espèce de nécessité, l'élève à une sainteté éminente. Je ne puis vous dire ce qu'il en coûte pour en venir là."

Et dans une autre lettre où elle annonçait une perte cruelle qu'avaient subie toutes les communautés de Québec.

"Ce ne sont pas ces choses-là qui font souffrir, mais c'est une certaine conduite de Dieu sur l'âme, qui est plus pénible à la nature que les tortures et les gênes. Lorsque je vous dis que les ouvriers de l'Evangile sont morts, et que leur vie est cachée en Dieu, c'est qu'ils ont passé par cette conduite, se joignant à Dieu, et se rendant avee lui inexorable à eux-mêmes, pour faire mourir toute vive cette nature qui est si nuisible aux parfaits imitateurs de Jésus-Christ. Il me semble que je vous vois dans l'impatience de savoir si j'ai tant souffert; oui,

1. Hist. de l'Hôtel-Dieu de Québec.

mon cœur ne vous peut rien céder; et je ne suis pas encore au bout. Aussi ne suis-je pas arrivée à la perfection de ceux dont je vous parle."

Mais loin de les intimider, l'excès même de ces tribulations alimentait l'enthousiasme religieux des Ursulines de France. Sur les instances réitérées de la supérieure du monastère de Paris, l'archevêque consentit à accorder deux religieuses à la mission du Canada. La Mère Marguerite de Flécelles de Saint-Athanase et la Mère Anne le Bugle de Sainte-Claire arrivèrent à Québec le 7 juillet 1640.

Cette nouvelle recrue fut accueillie avec allégresse; mais fit songer plus que jamais à la nécessité absolue de commencer sans délai la construction du monastère, que la faiblesse des moyens avait fait retarder jusqu'à ce jour. On comprend à peine comment leur étroit logis pouvait servir d'asile à un si nombreux personnel. Outre les cinq religieuses, le pensionnat se composait de quinze à dix-huit élèves sauvages, sans compter les élèves externes qui fréquentaient les classes.

"Je vous dirai comment nous pouvons tenir tant de personnes en un si petit lieu. L'extrémité des chambres est divisée en cabanes faites d'ais de pin: un lit est placé près de terre, et l'autre comme au plafond, en sorte qu'il y faut monter avec une échelle. Avec tout cela nous nous estimons plus heureuse que si nous étions dans le monastère le plus accommodé de la France."

Un autre inconvénient résultait de l'arrivée des Ursulines de Paris, issue d'une branche de la famille de Sainte Ursule, différente de celle de Tours. Outre la diversité des costumes, les deux communautés n'étaient pas soumises aux même constitutions, celles de Paris s'engageant, par un vœu solennel, à l'éducation de la jeunesse.

Une telle diversité ne pouvait subsister dans le même monastère sans altérer l'harmonie, et entraîner de graves difficultés. La Mère de l'Incarnation se vit donc dans la nécessité de travailler à fondre les deux constitutions, afin d'établir l'uniformité, tout en les adaptant aux besoins du pays. La solution d'une question si délicate exigeait un jugement exquis, et une prudence consommée. La Mère de l'Incarnation, éclairée des lumières qu'elle puisait dans ses ineffables colloques avec Dieu, y consacra toute l'ardeur de son zèle. A la suite de longues conférences avec ses sœurs, elle réussit autant par l'entraînement de son exemple et de son incomparable piété, que par l'ascendant de son grand esprit, à opérer l'union désirée, et à préparer des constitution uniformes, chef-d'œuvre d'habilité et de sagesse.

Les principaux articles établissaient:

1°. Que les Ursulines de Tours feraient le quatrième vœu particulier aux religieuses de Paris, celui d'instruire la jeunesse; mais seulement pour le temps de leur séjour en Canada; de sorte que si quelque raison les obligeait de retourner en France, elles en seraient déliées.

2°. Que les Ursulines de Paris adopteraient le costume de la congrégation de Tours.

Ces deux clauses principales réglées, les autres modifications furent accueillis sans difficultés.

Le projet de constitution ainsi élaboré fut envoyé en France pour recevoir la sanction des deux communautés de Tours et de Paris. Non seulement il reçut une approbation unanime, mais il parut si sage et si habilement concerté, qu'il réveilla l'idée de réunir, sous une règle unique, l'ordre entier des Ursulines de France, issue de la double congrégation de Paris et de Bordeaux. La proposition devait même en être faite à l'assemblée générale du clergé de France qui devait se réunir en 1645. Mais diverses circonstances entravèrent cette fusion qui n'eut jamais lieu. Le seul vestige qui en subsista fut le sentiment d'admiration qu'avait excité cette mâle conception, indice d'une pensée aussi vaste que puissante, et d'une connaissance étonnante de cœur humain. La Mère de l'Incarnation fut regardée comme une des femmes les plus remarquables de son époque, si féconde cependant en femmes illustres; elle eut autant d'admirateurs de son génie, qu'elle en avait eu de sa sainteté.

Cependant les lettres d'approbation étant arrivées en Canada, la Mère de l'Incarnation s'occupa de faire mettre en vigueur les articles d'union. Ils furent signés par toute la communauté, le 8 septembre 1641, en présence du P. Vimont, supérieur des Jésuites. Ces règles toutefois n'étaient que provisoires; elles furent suivies jusqu'à l'année 1647. Alors, à la prière des Ursulines, des constitutions conformes aux premiers engagements, et adaptées au pays, furent rédigées par le P. Jérôme Lalemant. "On les observa jusqu'à l'année 1682, époque à laquelle les Ursulines de Québec s'affilièrent à la Congrégation des Ursulines de Paris, à la suggestion de Mgr. de Laval."[1]

CHAPITRE QUATRIÈME.

Madame de la Peltrie à Montréal.

Ce fut au printemps de l'année 1641, que fut posée la première pierre du monastère des Ursulines, sur le lieu même où il s'élève encore aujourd'hui. Le terrain avait été concédé aux fondatrices en 1639, par la compagnie des Cent-Associés.[2]

1. Histoire des Ursulines de Québec..

2. Une première concession avait été faite en 1637, pour favoriser "le dessein d'un personnage de qualité et singulière piété de contribuer à l'établissement et dotation d'une maison de Religieuses à Québec, qui eussent soin d'élever les jeunes filles des Sauvages et des Français qui résident en la Nouvelle-France." *Hist. des Ursulines de Québec.*

Mais avant le jour où pour habiter ce nouveau monastère, la Mère de l'Incarnation devait quitter le pauvre séjour de la Basse-Ville, autre étable de Bethléem, témoin de la naissance de la vie monastique en Canada,[1] que d'épreuves, de tribulations, de déchirements intérieurs allaient assaillir son austère existence! Que de larmes silencieuses dans le secret de l'oraison! Que de nuits sans sommeil sur son âpre couche, après de longues journées de labeur et de fatigues! Il semble cependant, au premier abord, que la Mère de l'Incarnation n'avait plus rien à désirer. En possession du trésor qui faisait depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux; au milieu d'un peuple de sauvages, à qui du matin au soir elle annonçait le royaume de son Epoux; au centre de la plus fervente chrétienté qui fût peut-être alors dans l'Eglise; dans le continuel exercice de ce que la pénitence offre de plus austère et la charité de plus éminent; rien ne se présentait à son esprit ni à ses yeux qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des miséricordes de son Dieu. Que pouvait-elle envier aux anciens anachorètes, aux solitaires de la Thébaïde, vivant du fruit de leur travail, sous les palmiers du désert, entre les jeûnes et les prières? Reléguée comme eux aux extrémités du monde, au fond du désert des forêts, comme eux elle partageait ses jours entre les sublimes contemplations et les plus rudes pénitences. Mais le repos n'est pas de cette vie; la jouissance n'est qu'au terme; et le Seigneur doit, ce semble, à sa gloire, à son Eglise, et à ses élus, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir et de souffrir pour son amour à ces grandes âmes, qui, par leur fidélité, leur courage et leur pureté, sont parvenues à cet heureux état, où tout se convertit pour elles en mérite.[2]

Telle fut la conduite qu'il tint plus que jamais à l'égard de sa servante; la prédiction lui en avait même été faite dans une extase prophétique. D'abord la paix dont elle avait joui jusqu'à son départ de France prit un caractère différent. "Paix solide et profonde; mais quoiqu'en moi, éloignée de moi; d'autant que pour sa subtilité, je ne la voyais que comme dans une région fort éloignée; ce qui était très-pénible à la nature, et crucifiait fort l'esprit; car les puissances de l'âme demeurèrent comme mortes et attachées à la croix. L'on conçoit dans cet état ce que c'est que servir Dieu à ses dépens.

"De cette disposition, j'entrai dans une autre bien plus crucifiante encore. Je me voyais dépouillée, ce me semblait, de tous les biens de la grâce, et de tous les talents naturels extérieurs et intérieurs que Dieu avait mis en moi. Je perdais la confiance de ceux qui me conduisaient; et les personnes les plus saintes, et pour qui j'avais eu plus d'ouverture, étaient celles de qui je recevais les plus grands sujets de mortification, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'aversion contre moi."

Ainsi le ciel et les créatures étaient conjurés contre elle. Les croix les plus navrantes, suscitées par les personnes qui lui étaient les plus chères, venaient déchirer son âme déjà brisée par les désolations intérieures. Sa douce et tendre amie, la Mère de Saint-Joseph, fut pour elle la cause involontaire de chagrins d'autant plus douloureux qu'ils faisaient vibrer les fibres les plus délicates du cœur, la sensibilité exquise de l'amitié. Ses efforts pour établir l'unité de règle dans son monastère la rendirent suspecte à la communauté de Tours. Son directeur même se préjugea et s'aigrit contre elle. Enfin, pour comble d'afflictions, Madame de la Peltrie, qui, depuis l'arrivée des Ursulines, ne s'était jamais séparée d'elles, qui avait partagé, avec un courage surhumain, toutes leurs privations dans le misérable réduit qu'elles habitaient, les quitta tout-à-coup, dans le dessein d'aller créer une nouvelle fondation à Montréal.

Vers la fin de l'été 1641, M. de Maisonneuve, suscité de Dieu par des voies extraordinaires, débarquait à Québec avec Mlle. Mance et une troupe de braves, pour aller planter l'étendard de la croix et de la France sur l'île de Montréal. Entraînés par cet esprit religieux et chevaleresque, ils venaient y établir une colonie, et servir de rempart aux incursions des Iroquois. Comme la saison était trop avancée pour commencer leur établissement, ils passèrent l'hiver à Sillery, chez M. de Puiseaux, vieillard vénérable qui consacrait ses jours et sa fortune à la conversion des sauvages. Pendant les longues soirées de l'automne, Madame de la Peltrie fit connaissance avec Mlle. Mance et se lia d'une sainte amitié avec elle. Eprise de plus en plus de son rare mérite, et vivement sollicitée par elle et les siens, elle s'enthousiasma pour l'œuvre de Montréal, et se crut appelée à y renouveler ce qu'elle avait si heureusement commencé à Québec.

Au printemps de 1642, elle partit avec Mlle. Mance, emportant tous ses meubles, et emmenant avec elle sa suivante,[1] et un jeune homme attaché à son service.

Ce départ laissa les Ursulines, déjà si pauvres, dans un dénûment complet. Il ne leur resta plus qu'un petit nombre de meubles qu'elles avaient apportés de France, et trois lits pour leurs quatorze élèves. "Nous les faisons coucher sur des planches, écrivait la Mère de l'Incarnation; nous mettons sous elles ce que nous pouvons pour en adoucir la dureté; et nous empruntons aux magasins des peaux pour les cou-

1. Les Récollets n'ayant séjourné qu'en passant au Canada, avant les Jésuites, et ceux-ci étant plutôt un ordre de missionnaires qu'un ordre monastique proprement dit, les Ursulines et les Hospitalières peuvent être regardées comme les fondatrices de la vie monastique en Canada.

2. Le P. de Charlevoix.

1. Charlotte Barré.

vrir, notre pauvreté ne nous permettant pas de faire autrement."

Cependant ce dépouillement extrême faisait peu d'impression sur la grande âme de la Mère de l'Incarnation. Cette amante désespérée de la pauvreté de Jésus-Christ, [1] avait même trouvé des délices à s'arracher ces dernières ressources. "En rendant ces meubles, dit-elle, je sentais une grande joie en moi-même, m'imaginant que Dieu me traitait comme Saint François, qui, abandonné de son père, lui rendit jusqu'à ses habits."

Mais ce qui lui perçait l'âme d'un glaive, c'était cette cruelle séparation d'une amie, d'une bienfaitrice insigne, et la perspective de l'abandon de ses chères élèves que l'inflexible nécessité allait bientôt disperser et rendre à leurs forêts. Les fruits admirables qu'elle avait déjà recueillis de ses travaux ne servaient qu'à envenimer davantage ses blessures. Dès la première année, cinquante élèves sauvages avaient été instruites, et plus de sept Indiens, tant hommes que femmes, avaient été assistés spirituellement et corporellement. Fallait-il donc renoncer pour jamais à ces moissons ?

Cependant M. de Bernières lui écrivait : "Il faut se résoudre à congédier vos élèves et vos ouvriers, ne pouvant suffire à leur entretien, puisque pour payer seulement le fret de ce que je vous envoie, il me faut trouver neuf cents livres, ce qui forme tout le revenu de votre fondation. Et de plus, si Madame votre fondatrice vous quitte, comme j'y vois de grandes apparences, il vous faudra revenir en France, à moins que Dieu ne suscite une autre personne qui vous soutienne."

Mais pendant que toutes les espérances et les ressources humaines croulaient autour d'elle, la Mère de l'Incarnation resta ferme dans son imperturbable confiance en Dieu. Elle résolut de retenir ses pensionnaires sauvages, de continuer ses aumônes aux pauvres indigènes qui venaient en foule implorer sa pitié, et d'achever la construction du monastère. "M. de Bernières sera épouvanté en voyant que je lui demande des vivres comme à l'ordinaire, et de plus je lui envoie des parties pour six mille livres qui ont été employés à payer les gages de nos ouvriers, et à l'achat des matériaux de notre bâtiment, sans parler du fret du vaisseau ; car en tout cela, nous n'avons que la providence de Dieu. On dit que tout est perdu ; et cependant je me suis sentie portée intérieurement à poursuivre ce que Notre-Seigneur nous a fait la grâce de commencer en sa nouvelle Eglise." Tant de calme, d'assurance et d'énergie dans un si profond dénument, semblerait le fruit de la surabondance des consolations célestes ; cependant cette détresse extérieure n'était qu'une pâle image de la détresse de son âme. Elle se voyait, en ce temps là même ensevelie dans les plus épaisses ténèbres et assaillie par des tentations de désespoir qui la plongeaient dans une abîme d'humiliations. "Je me voyais infiniment digne de mépris, et la plus vile créature qui fût au monde. Dans ce sentiment, je ne pouvais me lasser d'admirer la bonté et l'humilité de mes sœurs de vouloir bien me souffrir, et dépendre de moi. Je n'osais presque lever les yeux, tant était pesant le poids de cette humiliation ; et c'est ce qui me portait à descendre aux actions les plus basses, ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres.

"Aux récréations, je n'osais presque parler ; et j'écoutais mes sœurs avec respect ; néanmoins j'évitais toute singularité autant qu'il m'était possible. J'avais aussi l'esprit libre pour les fonctions de ma charge et l'étude des langues sauvages. Je n'ai point su que personne se fût aperçue de ce que je souffrais, quoiqu'alors j'eusse l'idée que tout le monde voyait ma misère comme je la voyais. Je m'ouvrais peu au P. Le Jeune, me trouvant dans l'impuissance de le faire davantage ; mais ce grand serviteur de Dieu en connaissait assez pour me porter compassion, et pour en appréhender les suites.

"Parmi ces ténèbres affligeantes, il s'élevait quelquefois un rayon de lumière qui éclairait mon âme et m'embrasait d'amour. J'étais toup-à-coup saisie d'un transport extraordinaire, en sorte qu'il me semblait être en paradis, et jouir de Dieu qui m'enivrait de ses faveurs. Mais que cette extase était courte ! Ce n'était que comme un de ces rayons de soleil qui percent inopinément la nue et qui, en disparaissant soudain, font paraître le jour encore plus obscur qu'il ne semblait auparavant. Aussi ces grandes caresses ne servaient qu'à appesantir de plus en plus ma croix et me rendre mes peines plus sensibles ; car je passais d'un abîme de lumière et d'amour, dans un abîme de ténèbres douloureuses ; du séjour de la gloire, je me sentais précipitée dans un enfer où régnaient des tristesses mortelles. Ce qui me causait les peines les plus amères, c'était une tentation de désespoir, née en moi dans ces ténèbres, sans que j'en connusse la cause. Je me fusse perdue dans cette tentation, si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue par une vertu secrète. Car j'étais quelquefois arrêtée subitement, et je me voyais réellement sur le bord de l'enfer. Et il me semblait que de la bouche de l'abîme sortaient des flammes pour m'engloutir. Je sentais même en moi une disposition qui me portait à m'y précipiter pour faire déplaisir à Dieu. Mais aussitôt la bonté divine, par une effusion de l'Esprit-Saint, semblait exciter la partie supérieure à vouloir en effet être précipitée dans l'enfer, non pour lui déplaire, mais afin que sa justice fût satisfaite dans le châtiment éternel de mes indignités. Cet acte était une simple

1. Expression de Bossuet dans le panégyrique de Saint François.

[illegible] je voyais que je méritais l'enfer, [illegible] à y être précipitée pour un [illegible] que je ne fusse point privée de [illegible] Dieu."

[illegible] l'ardeur de ce transport, l'humble péni[illegible] une confession générale de toutes les [illegible] de sa vie ; miroir fidèle où se peignent [illegible] l'innocence et la candeur de cette âme angélique.

" Qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes mes iniquités ? O mon celeste Époux ! Comment avez-vous permis qu'une âme [illegible] Et comment ne [illegible] pas [illegible] sous les [illegible]

[illegible]

amour a établies. Ah ! je vous demande pardon, anéantie sous les pieds des démons.

" Dans des entretiens que j'eus avec des personnes d'esprit, je me suis laissée aller à des pertes de temps, à des badinages, à des puérilités, eu égard à la gravité, à la sincérité, à la pureté de votre divine conduite sur moi. Je m'abandonnais à la complaisance de ces entretiens qui m'avaient portée à me trop épancher et à faire part aux sens de ce que j'expérimentais de spirituel dans l'intérieur. Votre esprit censeur me fit voir l'importance de cette faute, sans quoi je serais tombée dans de grands relâchements au regard de cette pureté dégagée que vous voulez de moi. Vous ne me châtiâtes pas pour lors ; il est donc juste que maintenant vous en fassiez justice, et que vous punissiez ma vanité, qui n'a été autre chose qu'un désir secret de ma propre excellence. Ah ! qu'il est vrai que vous ne voulez point qu'on franchisse [illegible] amour ! Je suis venue [illegible] Église ; je me suis creusée [illegible] qui m'infectent de [illegible] sont capables de me perdre. [illegible] que vous avez permis [illegible] toutes mes passions tout [illegible] je me sens liée et captive ; [illegible] ne me saurait délivrer que vous. [illegible] que j'attends ce secours, car mes liens m'empêchent de faire le bien que je veux, et mes passions me veulent faire commettre le mal que je ne veux pas, et que je hais. Ô Dieu de miséricorde ! menez-[illegible] la main, sans quoi c'en est fait de moi. Pardon de toutes mes saillies, de toutes mes imprudences, de tous les sentiments imparfaits, dans lesquels je me suis échappée. Ce qui m'humilie davantage, c'est qu'avec la bassesse de mon [illegible] on me fait estimer digne de tout rebut, lorsqu'on me touche [illegible] le sentiment très-vif.

" Ce sont aussi mes péchés qui sont cause que je porte une charge qui ne me permet pas de m'employer selon mon désir à l'instruction de nos chers néophytes. Hélas ! mon chaste Époux ! vous savez l'inclination que vous m'avez donnée pour cela. Ce qui me restait de consolation, c'était de leur apprendre à vous connaître et à vous aimer."

Ainsi s'exhalait en gémissements et en cris l'angoisse cette âme innocente et désolée à la vue des fautes de sa vie : fragilités si légères qu'à peine peut-on leur donner le nom de péchés. Faut-il s'étonner après cela que Dieu ait honoré [illegible] visites une âme toujours si pure et si bien préparée à les recevoir ?

Au milieu de ce bouleversement de toutes ses facultés, la Mère de l'Incarnation remplissait tous les devoirs de sa charge avec une lucidité d'esprit et une liberté d'action qui plongeaient son confesseur dans l'étonnement. Ce fut au plus fort de cette tourmente (1647) qu'elle conclut, avec l'aide du P. Jérôme Lalemant, la

grande affaire de l'union des deux branches e sa communauté sous une même règle. Son ctivité ne connaissait point de bornes: on la oyait presque en même temps au milieu des nfants, les nettoyant, les caressant, les instruiant; parmi les ouvriers, les animant, les éclaiant de ses conseils, surveillant tous les travaux u monastère; dans les offices les plus vils, se aisant la servante des autres; et avec cela ne nanquant à rien des soins plus relevés et plus lifficiles de sa charge. Le soir, la dernière au it, le matin, la première sur pied; toujours ou n prières ou en actions, elle commandait encore lus par exemples que par paroles.[1]

Ce fut aussi à cette époque qu'elle commença ine longue correspondance avec différentes comnunautés de France, et avec une foule de personnes pieuses, afin de les engager à soutenir par leurs aumônes l'œuvre des Ursulines. Le nombre de lettres qu'elle écrivit, surtout pendant es douze premières années qui suivirent son arrivée en Canada, est vraiment prodigieux; elle dit elle-même que durant un seul automne, elle en écrivit plus de six cents.

Les aumônes qu'elle obtint ainsi fournirent aux besoins les plus pressants de la fondation.

Cependant l'horreur de ce qu'elle appelait ses péchés avait pénétré jusqu'à la moelle de ses os, et l'avait animée d'une ardeur inexorable de vengeance contre sa chair. Un jour, dans le paroxisme de son indignation contre elle-même, elle se revêtit d'une haire qu'elle porta pendant très-longtemps sans jamais l'ôter, pas même la nuit. Son confesseur en ayant été averti, lui en fit de sanglants reproches, et lui ordonna d'aller sur le champ déposer cet instrument de pénitence. La sainte désolée se jeta à ses pieds, et le supplia de vouloir bien entendre la déclaration de tous ses péchés et de toutes ses imperfections, afin de juger par lui-même de sa conduite criminelle, et de lui en prescrire le châtiment. Le père la repoussa d'abord; mais enfin, attendri de ses larmes et de ses instances, il consentit à l'entendre. Elle lui fit aussitôt, sans examen, une confession générale de toute sa vie, avec une exactitude aussi précise que si elle y eût consacré de longs jours; tant le pur amour, ajoute-t-elle, se montrait censeur jaloux et inexorable.

Cet acte d'anéantissement et d'humiliation fit fléchir l'inflexible rigueur du ciel: ses peines les plus amères s'évanouirent; quelques rayons percèrent la nuit de son âme désormais délivrée de ses agonies mortelles. Madame de la Peltrie, après un séjour de dix-huit mois à Montréal, revint se fixer pour toujours au milieu du petit troupeau qu'elle n'avait délaissé un jour que pour courir après les brebis sans nombre qu'elle voyait se perdre au milieu des forêts et qu'elle eût voulu ramener toutes au bercail. Dans l'ardeur de sa flamme apostolique, elle avait même formé le projet de pénétrer jusqu'au pays des Hurons, à plus de trois cents lieues de Québec, à travers les forêts, les rapides, les lacs et les montagnes, pour annoncer à ces peuples barbares la bonne nouvelle du salut. Ses préparatifs étaient même déjà faits; et elle n'attendait plus que la saison favorable pour s'embarquer; lorsqu'un père Jésuite, arrivant de cette mission lointaine, lui fit voir si clairement l'inutilité d'un tel voyage, et le danger éminent de tomber entre les mains des farouches Iroquois, qu'elle se résigna enfin à abandonner son héroïque entreprise. Mais elle se consola en y établissant une fondation pour l'entretien d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus.

Convaincue désormais que Dieu n'exigeait d'elle pour l'accomplissement de sa vocation et pour sa coopération au salut de ces âmes délaissées, que ses ardentes supplications, ses mortifications ordinaires, et l'exercice de la charité auprès de ses petites sauvages, elle revint s'ensevelir dans sa retraite silencieuse des Ursulines, s'y assujétit à la clôture et à la règle, et y persévéra sans relâche jusqu'à son dernier soupir.[1]

1. Le Père de Charlevoix.

1. Chs. Sainte-Foi.

CHAPITRE CINQUIÈME

La Mère de l'Incarnation s'offre en victime.

L'humble monastère de Québec retentit des cantiques d'allégresse de tous ses enfants au retour de cette fondatrice tant aimée. Les petites sauvagesses, qu'elle avait si souvent pressées sur ses genoux, vinrent toutes, triomphantes et ivres de joie, se jeter dans ses bras. L'une d'elles ne sachant comment exprimer son bonheur, lui dit avec une naïveté charmante: "Mère, depuis trois ans, je n'ai pas cessé de prier le bon Dieu pour toi."

Mais nulle, parmi cette sainte famille, ne tressaillit d'une joie plus vive, au terme de cette longue absence, que celle dont les épaules déchirées en avaient porté le fardeau, et dont le cœur endolori en avait dévoré en secret toutes les poignantes amertumes. La morne solitude de son âme refleurit tout-à-coup au rayonnement de cette douce présence; son front brûlant et desséché se rafraîchit, comme au souffle d'une brise bienfaisante; c'était l'ange consolateur que le ciel lui envoyait pour soutenir son agonie, et raffermir ses pas sur le chemin de sa douloureuse passion. Car le sacrifice n'était pas encore consommé; et ses larges blessures devaient demeurer toujours saignantes, jusqu'au jour où deux âmes, qu'elle avait demandées à Dieu, seraient entrées dans la carrière du ciel. Elle s'était, en effet, dévouée à la justice divine pour le salut de son

fils et d'une nièce qu'elle avait laissés dans le siècle, exposés à de grands dangers.

Dès que son fils s'était vu refuser les portes de la Compagnie de Jésus, il s'était livré à un profond découragement, et n'avait plus songé qu'à disperser sa vie dans la dissipation. Les rêves de l'ambition fermentèrent dans son cœur; et il vint s'établir à Paris, où la faveur dont jouissait sa mère auprès de la reine Anne d'Autriche, lui ouvrait de séduisantes avenues. En effet, dès ses premiers pas, une illustre protectrice le prit par la main: la Duchesse d'Aiguillon lui promit un avancement rapide à la cour. Mais Dieu avait des desseins de miséricorde sur ce fils unique d'une sainte; et au moment où le monde faisait miroiter à ses regards ses plus chatoyantes séductions, un éclair, parti d'en haut, vint lui découvrir le précipice caché sous ces fleurs.

Un jour que, fatigué du tumulte de la grande ville, et retiré dans sa chambre, il lisait attentivement un traité de philosophie, il entendit soudain frapper vivement à sa porte. Aussitôt il se lève et va ouvrir; mais n'apercevant personne, il retourne tranquillement à sa lecture. A peine assis, il entend frapper de nouveau: il revient à la porte; mais sans découvrir la trace d'aucun visiteur. Le bruit se réitère une troisième fois, sans livrer plus de résultat à ses recherches. Frappé alors de cet appel étrange, le nouvel Augustin fait un retour sur lui-même; il reconnait la voix du ciel, et demeure convaincu que c'est l'ange de sa sainte mère, qui lui apporte cet oracle de salut. Il n'hésite plus; n'achève pas même la page commencée, et va s'agenouiller aux pieds de l'ancien directeur de la Mère de l'Incarnation, Dom Raymond de Saint-Bernard. Il lui dévoile les troubles de sa conscience au milieu de ses rêves d'ambition et d'avenir, lui raconte l'incident mystérieux qui la terrassé, et le supplie de lui indiquer la route où Dieu l'appelle. Le saint vieillard élève les yeux au ciel, rend grâces à Dieu, laisse tomber quelques paroles de vie; et le jeune homme se relève consolé. Il venait de mettre une barrière infranchissable entre lui et le monde. Le lendemain ses parents et ses amis apprenaient avec étonnement qu'il avait quitté les brillantes livrées du siècle pour l'austère costume des enfants de Saint-Benoit. Il choisit entre les diverses branches de ce grand ordre, la Congrégation de Saint Maur, célèbre au dix-septième siècle entre toutes les familles monastiques, et que devait bientôt illustrer à jamais le savant Mabillon.

A la nouvelle de cette miraculeuse conversion, son heureuse mère ne put contenir dans son cœur les élans de sa joie, et épancha son bonheur dans une lettre admirable:

"Mon très-cher et bien-aimé fils,

"L'amour et la vie de Jésus soient votre héritage. Votre lettre m'a apporté une consolation si grande qu'il me serait impossible de vous l'exprimer. J'ai été toute cette année en de grandes croix à votre occasion; mais enfin Dieu m'a donné le calme dans la croyance que son amoureuse et paternelle bonté ne perdrait point celui que j'avais abandonné pour son amour. Votre lettre m'y a confirmée en m'annonçant ce que j'avais espéré pour vous, et bien au-delà de toutes mes espérances, puisque sa bonté vous a placé dans un ordre si saint, et que j'honore et estime infiniment. J'avais souhaité cette grâce pour vous, mais parce qu'il faut que les vocations viennent de Dieu, je ne vous en dis rien, ne voulant pas mettre du mien en ce qui appartient à Dieu seul.

"Vous avez été abandonné de votre mère et de vos parents; mais dites-moi, maintenant, cet abandon ne vous a-t-il pas été avantageux? Lorsque je vous quittai, n'ayant pas encore douze ans, je le fis avec des convulsions étranges qui n'étaient connues que de Dieu seul. Mais il fallait obéir à sa divine volonté. Il me promit d'avoir soin de vous, et alors mon cœur s'affermit pour surmonter ce qui avait retardé mon entrée en religion pendant dix années entières; encore fallait-il que la nécessité de le faire me fût signifiée par mon directeur, et par des voies que je ne puis confier à ce papier, mais que je vous dirais volontiers à l'oreille. Je prévoyais l'abandon de nos parents, ce qui me causait mille croix; et ensuite l'infirmité humaine me faisait appréhender votre perte.

"Lorsque je passai par Paris, il m'était facile de vous placer. La Reine, Madame la Duchesse d'Aiguillon, et Madame la Comtesse de Brienne, qui me firent toujours l'honneur de me regarder de bon œil, et qui m'ont encore honorée cette année de leurs lettres, ne m'eussent rien refusé. (Ici je dois remercier Madame la Duchesse d'Aiguillon du bien qu'elle a voulu vous faire.) Mais la pensée me vint alors que si vous étiez avancé dans le monde, votre âme serait en danger de se perdre; et je me résolus de vous laisser une seconde fois entre les mains de la Mère de bonté, me confiant que puisque j'allais exposer ma vie pour le service de son Fils, elle prendrait soin de vous. Ne l'aviez-vous pas aussi prise pour Mère en entrant dans vos études? Vous ne pouviez donc attendre d'elle qu'un bien semblable à celui que vous possédez. Les avantages qui se sont présentés pour vous à Paris étaient quelque chose; mais ils étaient infiniment au-dessous de ceux que vous possédez à présent......

"Vous voilà donc dans la milice sacrée, mon très-cher fils; au nom de Dieu faites état de la parole de Jésus-Christ, et pensez qu'il vous dit: *celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière soi n'est pas propre au royaume des cieux*. Ce qu'il vous promet est bien plus grand que tout ce qu'on vous faisait espérer, et que vous ne devez estimer que *boue et fange pour acquérir Jésus-Christ*. Votre glorieux patriarche Saint-Benoit vous en a donné

un grand exemple. Imitez-le, au nom de Dieu, afin que mon cœur reçoive à la première flotte la consolation d'apprendre que mes vœux offerts à la divine Majesté depuis vingt-et-un ans sans intermission, ont été reçus du ciel. Je vous vois dans de saintes résolutions; c'est ce qui me fait espérer que Dieu, qui a commencé cet ouvrage, vous donnera la persévérance. Il ne se passe pas de jour que je ne vous sacrifie à son amour sur le cœur de son bien-aimé fils: plaise à sa bonté que vous soyez un vrai holocauste tout consumé sur ce divin autel !......

" J'ai une consolation très-sensible du bon souhait que vous faites pour moi du martyre. Hélas ! mon très-cher fils, mes péchés me priveront de ce grand bien ; je n'ai rien fait jusqu'ici qui soit capable de gagner le cœur de Dieu ; et il faut avoir beaucoup travaillé pour être trouvé digne de répandre son sang pour Jésus-Christ. Aussi n'osé-je porter mes prétentions si haut ; mais je laisse faire sa bonté immense, qui m'a toujours prévenue de tant de faveurs. Je me donne à elle, et vous lui donne aussi ; et pour une bénédiction que vous me demandez, je la prie qu'elle vous comble de celles qu'elle a departies à tant de valeureux soldats qui lui ont gardé une fidélité inviolable.

" Si l'on me venait dire: votre fils est martyr, je crois que j'en mourrais de joie. Laissons faire ce Dieu plein d'amour ; il a ses temps, et il fera de vous ce qu'il a déterminé d'en faire de toute éternité. Soyez-lui fidèle, et il trouvera les occasions de faire de vous un grand saint et un grand martyr, si vous obéissez à ses divins mouvements, si vous vous plaisez à mourir à vous-même, et si vous vous efforcez de suivre l'exemple que tant de grands saints de votre ordre vous ont donné. Si Notre-Seigneur vous accorde la grâce de faire profession, je vous prie de m'en donner avis, et aussi de quelle manière il vous a appelé, et quels moyens vous avez pris pour exécuter votre dessein. Enfin faites-moi part de vos biens, qui, comme vous pouvez jugez m'apportent une consolation très-grande. Priez bien Dieu pour moi ; je vous visite en lui plusieurs fois le jour, et sans cesse je parle de vous à Jésus et à Marie. Adieu, mon très-cher fils ; je ne me lasserais point de vous entretenir ; mais enfin il faut finir, et vous dire adieu pour cette année."

" De Québec, le 4 septembre 1641."

Le jeune novice, ainsi éclairé par les conseils de sa mère, et vivifié par ses ardentes prières, embrassa la croix avec amour, et fit des progrès rapides dans les sentiers de la perfection. Il dit lui-même qu'il passa son noviciat dans un entier oubli du siècle, et que, nourri de la grâce, il porta avec joie le joug des austérités et de la règle bénédictine. A mesure que ce nouvel astre montait rapidement au ciel monastique, la lumière et la vie rayonnaient dans l'âme si longtemps voilée de la Mère de l'Incarnation. Ses peines intérieures s'évanouissaient ; la sérénité des anciens jours semblait vouloir reparaître, lorsque tout-à-coup la nuit se fit de nouveau sur ces clartés fugitives. La sainte comprit alors que son fils était en danger de ne pas consommer son sacrifice. Ses tortures internes lui en donnèrent même la conviction si intime, qu'un jour, quoiqu'aucun indice extérieur n'eût pu rien lui révéler, elle se vit obligée de sortir de table pendant le repas, et d'aller se prosterner au pied de l'autel, pour l'offrir, encore une fois, en holocauste à son divin Maître.

Elle apprit, quelques mois plus tard, que d'anciennes dettes, que le jeune homme avait contractées dans le monde, avaient été un obstacle à sa profession.

Enfin il prononça ses vœux solennels, et s'élança avec une nouvelle ardeur vers les hauteurs ascétiques. Parvenu à une éminente sainteté, il fut promu aux premiers emplois de son ordre, contribua à la réforme de plusieurs abbayes, et mourut à Marmoutiers, le 9 août 1696, comblé d'œuvres et de mérites, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir été quarante ans supérieur dans divers monastères de France. [1]

Cette première conquête était le prélude d'une autre, non moins éclatante, et qui devait être la récompense et le terme de l'immolation volontaire de la Mère de l'Incarnation. La nièce qu'elle s'était offerte à racheter du monde au prix de ses larmes, était un enfant de cette sœur, dont elle avait partagé la vie et les travaux pendant son veuvage. Elle l'avait reçue dans ses bras, la première, à son entrée dans la vie, et la première, elle l'avait offerte à Dieu. Son âme s'était attachée à cette enfant, qu'elle avait bercée sur ses genoux et initiée à la grâce.

Devenue l'une des plus riches héritières de la Touraine, et lancée dans le siècle dès l'âge de seize ans, la jeune fille ne connut de la vie que les prestiges et les triomphes. Parée de l'éclat d'une beauté éblouissante, des charmes de l'esprit et d'une éducation parfaite, " elle était encore plus dangereuse pour le monde, que le monde ne l'était pour elle." [2] Elle se vit entourée d'un cercle d'enthousiastes admirateurs, qui sollicitèrent son alliance. Aucun cependant n'avait pu captiver son cœur, lorsqu'un grand seigneur de la cour de Louis XIII, éperdu d'une passion aveugle pour elle, résolut de l'épouser

1. Après la mort de sa vénérable mère, le R. P. Dom Claude Martin écrivit son histoire d'après les relations qu'elle avait écrites par l'ordre de ses directeurs. Il publia aussi un volume de ses " *Lettres spirituelles et historiques*," et d'autres ouvrages composés par elle, entre autres : *L'Ecole Sainte ou Explication du Grand Catéchisme*, et le volume de ses *Retraites*.

Les Ursulines conservent plusieurs souvenirs du bienheureux fils de leur sainte, entre autres une croix d'argent enrichie d'une parcelle de la vraie croix.

2. Guillaume de St. Thierry, *Vie de Saint Bernard*, lib. I, III.

de gré ou de force. N'ayant pu triompher de l'opposition de sa mère, restée veuve depuis une année, il eut recours à la perfidie.

Un matin que la jeune fille se rendait à la messe, accompagnée seulement d'une servante, elle rencontra, au détour d'une rue déserte, un groupe de jeunes gens, qui lui livrèrent un étroit passage près d'un carosse arrêté devant eux. A l'instant où elle passait sans défiance, la portière s'ouvre, un bras vigoureux la saisit et l'entraîne, évanouie, au fond de la voiture, qui disparaît comme un éclair, malgré les cris d'alarme de la servante, qui appelle en vain à son secours. Qu'on se figure le désespoir de l'infortunée mère en apprenant l'enlèvement de sa fille. Elle invoque aussitôt le bras de la justice, et fait armer ses amis et ses domestiques pour aller délivrer son enfant. Le ravisseur la tenait enfermée dans un château, situé à la campagne, et muni d'une garde puissante. Il fallut livrer un assaut régulier à la place, qui ne se rendit qu'après une défense désespérée. "Les termes de la capitulation furent que le vautour rendrait à sa mère la timide colombe, à condition qu'on lui laisserait à lui-même la liberté." Cependant la famille, indignée de l'attentat commis contre un de ses membres, poursuivit le gentilhomme devant le tribunal de la Tournelle, à Paris. La jeune fille fut présente au procès et plaida elle-même sa cause avec tant de chaleur et d'éloquence qu'elle enleva l'admiration du tribunal, et fit condamner le coupable à une forte amende.

Quelque temps après, un incident vint ranimer les espérances du gentilhomme: la mère de notre jeune fille mourut. Pour mieux assurer le succès de ses intrigues, il se glissa dans les faveurs du duc d'Orléans, et parvint à lui persuader que celle qu'il recherchait lui était fiancée. Sous cette fausse impression, le prince écrivit au tuteur de faire justice immédiate au jeune seigneur. Dans cette perplexité, le protecteur de l'enfant, qui était un des premiers magistrats de Tours, lui conseilla de se réfugier dans un des couvents de la ville. Elle choisit pour asile ce monastère des Ursulines, qui avait été le cénacle d'où sa tante avait vu descendre sur elle l'esprit d'apostolat, et qui était encore tout rempli du souvenir de ses vertus. Son persécuteur la poursuivit jusque dans ce sanctuaire. Il sut si habilement intéresser la reine-mère à sa passion, qu'elle écrivit à l'archevêque de Tours en sa faveur. Mais avant de rien décider, le prélat voulut avoir une entrevue avec les deux jeunes gens, et il acquit la conviction que les prétentions du gentilhomme étaient aussi injustes qu'injurieuses à sa victime. Le malheureux désespéré se retira la rage dans le cœur et la menace sur les lèvres. Quant à la nièce de notre Mère, le cœur brisé par des commotions si violentes, et désormais désillusionnée d'un monde où les épines se cachent si près sous les fleurs, elle retourna aux Ursulines, résolut de s'y ensevelir pour jamais. Et afin de n'être plus troublée dans sa solitude, elle écrivit à la reine pour se mettre à l'ombre de sa protection. Anne d'Autriche fut charmée de ce naïf abandon : heureuse de lui ouvrir les portes du cloître, elle défendit au jeune seigneur, sous les peines les plus graves, de jamais renouveler ses poursuites.

En revêtant le bandeau des vierges, la pieuse novice voulut prendre, comme un gage d'un bon augure, le nom qu'avait illustré sa tante dans ce même monastère. Cependant, dit la chronique, Sœur Marie n'avait quitté le monde que par un mouvement de sa propre volonté, et la vocation religieuse doit procéder d'une inspiration divine, à laquelle nul motif humain ne saurait suppléer; aussi éprouva-t-elle d'abord d'étranges tristesses. Le silence du sanctuaire pesait comme un plomb sur ses frémissantes épaules. Agenouillée contre ses larges dalles, son jeune cœur avait froid, et s'envolait sur les rayons vermeils qui descendaient des ogives en fleurs. Heureusement sa sainte tante priait et souffrait pour elle. Dieu ne put résister à de si touchantes supplications; avec le voile et l'habit monastique, il donna un autre cœur à la jeune Marie de l'Incarnation. Insensiblement ses intentions s'épurèrent; son âme, bercée au roulis des saints cantiques, s'endormit dans la douce quiétude de la prière; et la solitude, qui lui avait causé tant d'effroi, s'épanouit sous les fortifiantes émanations de la grâce. Pour l'enchaîner plus intimement à lui, Dieu l'éprouva par d'amères tentations, et même par des souffrances physiques. Ces traits admirables, qui avaient failli entraîner sa ruine, s'altérèrent, et, ajoute la naïve chronique, ces beaux yeux noirs, si mutins durant sa vie mondaine, commencèrent à se voiler sous leurs larges paupières, donnant à sa physionomie cet air si modeste que l'on admire dans son portrait.

Ainsi arrosée par les eaux de la tribulation, cette terre si bien préparée se couvrit d'une riche moisson de vertus. Toutes les croix et les épines se transformaient pour elle en délices; tant la soif des souffrances était devenue ardente en son cœur. Son nom de religion, qui murmurait sans cesse à son oreille le souvenir des vertus de sa tante, lui faisait demander incessamment à Dieu la grâce d'imiter un si parfait modèle. Elle entretenait avec sa bienfaitrice une correspondance suivie où respirent la science profonde de la vie mystique et l'onction d'une angélique piété. Enfin après une longue vie d'héroïsme et de labeurs, elle alla rejoindre au ciel sa bienheureuse tante, qui depuis longtemps l'y avait précédée.

Il a fallu anticiper sur l'ordre chronologique pour suivre jusqu'à son terme la carrière de cette enfant qui avait été pour une si large part dans les souffrances de la Mère de l'Incarnation. La conversion de son fils, qui avait précédé celle de sa nièce, avait apporté un grand adoucisse-

ment à ses peines intérieures. Mais ses dernières chaînes ne devaient tomber qu'après cette seconde victoire.

Enfin, après sept ans de ces cruelles épreuves, le jour de la fête de l'Assomption, la Mère de l'Incarnation se sentit fortement inspirée de s'adresser à la sainte-Vierge. A peine eut-elle jeté le premier cri d'invocation, qu'à l'instant, elle se vit soulagée; il lui sembla qu'on lui enlevait de dessus les épaules un vêtement d'une excessive pesanteur; et il se fit dans la partie sensitive de l'âme comme un épanchement de paix, qui changea toutes ses amertumes en un fleuve d'amour.

Quelque temps après, à l'arrivée des vaisseaux d'Europe, elle apprit qu'à l'heure même où elle s'était vue parfaitement déchargée de ses peines, sa nièce avait pris le voile au monastère des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la servante de Dieu de cet heureux changement.

"Il me serait impossible de décrire le déluge de paix, où mon âme se trouva plongée, dès qu'elle se vit entièrement libre de ses liens, et rétablie dans tout ce qu'elle croyait avoir perdu. Non seulement elle voyait qu'elle n'avait fait aucune perte, mais elle connaissait par expérience qu'elle avait recueilli un très-grand amas de trésors. Elle sentait que ce qui lui avait ôté la vue du bien qu'elle possédait dans l'intime union avec l'Epoux, n'avait été qu'une cendre qui cachait son feu, et qui couvrait ses lumières, pour son bien et son progrès dans les vertus solides.

"Envisageant cet état, je ne me pouvais lasser de bénir Dieu de m'avoir fait passer par tant d'épines. Je lui demandais pardon de ne lui avoir pas été assez fidèle dans mes tenèbres, et j'entrais dans une confusion, qui m'humiliait en sa divine présence au-dessous de toutes choses.

Je louais et bénissais ce divin Sauveur en lui disant avec le prophète: *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié.* (Ps. 118.) Et certes pour tous les trésors de la terre, je ne voudrais pas n'avoir point passé par cet état d'humiliation qui me paraît d'un prix infini. Il me semble que j'ai été dans ces cavernes de lions et de léopards, dont parle l'Epouse des Cantiques; et que pour n'être pas blessée par leurs morsures, je me suis sauvée dans les retraites de mon céleste Epoux, c'est-à-dire dans les saintes et sacrées maximes de l'Evangile, qui, comme des torrents de richesses, ont coulé en sa divine bouche.

"S'il a dit, faites du bien à ceux qui vous font du mal, c'est une loi qu'il me semble avoir écrite dans mon cœur, avec une force et une impression toute d'amour. Je l'expérimente dans les occasions, non en me mortifiant, mais par une pente et une inclination qui m'y porte. Comme j'ai des affaires très-épineuses depuis que je suis au Canada, et que j'ai été obligée de traiter avec toutes sortes de personnes, ces divines maximes ont été ma force et mon soutien."

La vertu de notre Mère fut soumise, vers la même époque, à une tentation d'autant plus dangereuse qu'elle était plus subtile et plus délicate. La secte pharisaïque des Jansénistes, qui, sous le manteau d'une doctrine austère, avait séduit en France tant de grands esprits, éblouit tant de hautes intelligences et déchiré les entrailles de l'Eglise, ambitionna la conquête de cette femme de génie, dont la réputation rivalisait avec la sainteté, et dont l'expérience dans les voix de Dieu égalait la science des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Plusieurs de leurs chefs principaux lui écrivirent à diverses reprises; mais la Mère de l'Incarnation avait, selon le conseil de la Sainte-Ecriture, la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe; et d'ailleurs sa piété était trop bien enracinée dans l'humilité et l'abnégation de soi-même, pour se laisser éblouir par leur brillants sophismes. Afin de couper court à leur insidieuses invitations, elle ne repondit à aucune de leurs lettres.

CHAPITRE SIXIÈME

Les Ursulines dans leur nouveau monastère—Les Hurons se réfugient à Québec.

Le 21 novembre 1642 est une date mémorable dans les annales des Ursulines. Ce fut en effet en ce jour, consacré par la fête de la Présentation de la Sainte-Vierge, qu'elles firent leurs adieux à la chétive masure de la Basse-Ville, pour prendre possession de leur nouveau monastère. Dès la veille, elles s'étaient préparées à cette inauguration par un jeûne sévère. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, toute la famille monastique de la Mère de l'Incarnation gravissait lentement le sentier de la montagne. La procession était guidée par le P. Vimont suivi de la Mère de l'Incarnation elle-même et de ses compagnes qui conduisaient le cortége des élèves sauvages. En franchissant le seuil du monastère, le chœur des religieuses entonna un hymne d'action de grâces auquel se joignirent les voies enfantines des petites sauvagesses. Une messe solennelle fut célébrée par le P. Gabriel Lalement, le futur martyr des Hurons. Pendant l'auguste sacrifice, toutes les pensionnaires, agenouillées autour de la Mère de l'Incarnation, et soutenues par sa voix mâle et sonore, firent retentir la voûte de la chapelle de cantiques de mission en langues sauvage. Comment Dieu n'aurait il pas béni cet asile sacré du dévouement, d'où s'élevaient à la fois les innocentes supplications de ces naïves enfants des bois,—les cris d'amour de ces vierges héroïques, de cette Mère de l'Incarnation, pure comme un ange, crucifiée comme un anachorète,—le sacrifice de la victime sainte, offert par un martyr, dont les mains, teintes aujour-

[illegible] aient être [illegible]

[illegible] consacré par un [illegible] jour- [illegible] mortes à la [illegible] que pour [illegible]

[illegible] en pierre, et [illegible] pieds de longueur, [illegible] Il y avait de ter- [illegible], et le plancher [illegible] autres n'étaient formées [illegible] sur les poutres. [illegible] passèrent l'hiver

[illegible] dans des apparte- [illegible] encore à souffrir [illegible] surtout pendant les [illegible] cellules inachevées [illegible] que par le feu des [illegible] presqu'aucune cha- [illegible] puisse y demeurer [illegible] du feu; ce [illegible] une heure, encore [illegible] et être bien cou- [illegible], le lieu ordinaire [illegible], c'est auprès du [illegible] de bois et se ferment [illegible] soient dou- [illegible], à peine y peut-on se [illegible] que nous avons, [illegible] soixante-quinze cordes [illegible] que le froid soit si [illegible] tout l'hiver, mais [illegible]

[illegible] ans plus tard, en 1668, [illegible] fille, Marie de Lauzon entra au noviciat [illegible] que les poêles furent introduits [illegible] monastère, à la demande de sa famille. [illegible] après son retour de Montréal, Ma- [illegible] avait fait construire, à environ [illegible] monastère une maison où elle fit [illegible], et qui allait devenir d'un grand secours [illegible] avenir prochain.

Les énormes dépenses qu'avait nécessitées l'érection du monastère, avaient complètement épuisé les ressources de la fondation; mais les secours abondants, venus de France, surtout pendant les années 1644 et 1645, permirent de reprendre les travaux. Cependant ce ne fut qu'en 1648, c'est-à-dire après sept ans de sacrifices incessants que l'édifice fut à-peu-près terminé. Il avait coûté plus de cinquante mille [illegible]. Les aumônes offertes par les âmes charitables de France auraient fourni les moyens [illegible] si l'inépuisable cha- [illegible] plus grande [illegible] aux pauvres sauvages [illegible] à la porte [illegible]

[illegible]

Anne des Séraphins, [illegible] du monastère de [illegible], en [illegible], en 1643, la Mère Anne [illegible] de Sainte-Cécile, et la Mère Anne Le Bouë de Notre-Dame, [illegible] par les religieuses de Tours en [illegible]. La santé délicate de la Mère Anne des Séraphins ne lui permit pas de terminer ses jours au Canada. Elle repassa en France après [illegible] ans de pénible labeurs et mourut l'année qui suivit son retour. La Mère de Sainte-Cécile reprit aussi le Chemin de Tours, après avoir lutté pendant onze ans contre l'ennui de l'exil et les plus rudes privations.

Cependant la Supérieur des Ursulines, qui soupirait depuis longtemps après les douceurs de l'obéissance, voyait approcher, avec un indicible bonheur, l'expiration de son second triennal. La règle ne permettait pas de la continuer dans sa charge, et la Mère de Saint-Athanase, de la Congrégation de Paris, fut choisie pour lui succéder.

Vers le même temps, le P. Jérôme Lalemant, oncle du martyr, fut nommé supérieur général des missions, et directeur des Ursulines. Notre sainte connut par inspiration que ce vénérable serviteur de Dieu, dont l'éminente sainteté égalait la science dans les voies du ciel était l'ange que le ciel lui envoyait pour consommer le grand ouvrage de sa sanctification.[1] Elle ressentit, dès ses premières communications avec lui, une grande liberté d'esprit et une entière ouverture de cœur; et le Père, de son côté, fut saisi d'un vif intérêt pour son avancement spirituel.

Lorsqu'il eut pénétré dans le sanctuaire de cette âme, dont l'incomparable beauté le remplit d'admiration, il résolut de l'épurer des plus imperceptibles poussières, et de mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre de la grâce. Il la fit passer par une longue série d'épreuves, que l'humble pénitente subit avec une entière abnégation.

Elle se sentait inspirée depuis longtemps de s'engager par un vœu à chercher toujours la plus grande gloire de Dieu, et à faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle fit part de son désir au P. Lalemant qui, après avoir consulté Dieu dans la prière et l'oraison, lui permit de suivre son attrait. Ce grand maître dans la conduite des âmes ne pouvait donner un témoignage plus éclatant de la sainteté de cette femme extraordinaire, qu'en la jugeant mûre pour une telle oblation.

Mais Dieu avait aussi [illegible] vues particulières sur notre Mère en lui inspirant cette acte héroïque: il voulait [illegible] ses reins pour de nouveaux combats; il voulait en faire une des colonnes les plus fermes de l'Église du Canada, que l'esprit de [illegible] au moment même d' [illegible]

[1] La Mère de l'Incarnation [illegible] en [illegible] le [illegible] la [illegible] monde."

outir dans une mer de sang. L'année 1649 ıvre en effet une période de calamités et de nglantes persécutions pour cette jeune chré- ›nté. Nous avons raconté ailleurs[1] les désas- es et la dispersion tragique de cette nation ıronne évangélisée au prix de tant de sueurs, ›puis plus de vingt ans (1628), et enfin convertie la veille de sa destruction. Cette navrante ›uvelle fut apportée à Québec par le P. Bres- ıni; elle répandit la consternation dans toute . colonie. Mais nul n'en ressentit le contre-coup ›ec plus de violence que la Mère de l'Incarnation. on âme fut déchirée au récit des horribles sup- lices infligés aux PP. de Brebeuf et Lalemant, ; de l'anéantissement de cette église des Hurons ıi promettait une si belle moisson pour le ciel. es tristes débris de cette nation, décimée par ı famine, la guerre et l'épidémie, vinrent, sous ı conduite du P. Ragueneau, se réfugier à Québec, ›ul endroit où ils se crussent à couvert de leurs nplacables ennemis.[2] Ils dressèrent leurs caba- ›s autour de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Attendrie à la vue de tant d'infortunes, la lle entière tendit les bras à ces pauvres fugitifs, ıi arrivaient dénués de tout, frappés de stupeur, . exténués de fatigue et de misère. "Ah! que › coup me fut terrible! s'écrie la Mère de l'In- ırnation. C'était la chose la plus pitoyable ıi fût encore arrivée dans cette nouvelle église. es Révérends Pères qui étaient demeurés vifs ›aient plus soufferts que ceux qui étaient ıorts. A la vue de ces âmes consommées en ›rtu, dans lesquelles Jésus-Christ vivait plus ı'elles ne vivaient elles-mêmes, et dont la ıinteté était si visible à tout le monde, cha- ın était ravi. Ils nous amenaient les faibles ›stes de leur troupeau, environ quatre ou cinq ents chrétiens, échappés à la fureur de leurs nnemis. Dans l'affliction que je ressentais n mon âme, la seule consolation qui me res- ıit en voyant ces pauvres fugitifs, était de ıe voir proche d'eux et de pouvoir instruire ›urs enfants. Dans ce but, Notre-Seigneur ı'inspira d'étudier leur langue, que je n'avais ıas encore apprise; car à notre arrivée dans ce ıays, je laissai ce soin à la Mère de Saint- oseph pour m'appliquer à l'étude de l'algon- uin et du montagnais, dont nous avions plus e besoin alors. Les citoyens firent leur pos- ible pour assister ces malheureux exilés; mais ›s maisons religieuses, Madame de la Peltrie, et urtout les PP. Jésuites, y contribuèrent pour la ›lus grande partie. Comme j'étais dépositaire, ›'était moi qui distribuais la nourriture et les êtements à ceux dont nous étions chargés, ce ıui était pour moi un sujet d'intarissables con- olations."

La Mère de l'Incarnation se mit à l'étude de a langue huronne avec toute l'ardeur de la jeu- ıesse. ' Vous rirez peut-être, écrivait-elle à son fils, de ce qu'à l'âge de cinquante ans, je commence à étudier une nouvelle langue; mais il faut tout entreprendre pour le service de Dieu et le salut du prochain." Elle eut pour pre- mier précepteur le P. Bressani, naguère captif chez les Iroquois et délivré miraculeusement après avoir été torturé par le fer et le feu. Le saint martyr venait chaque jour s'asseoir près de la grille du monastère, et lui enseignait, avec une patience admirable, les rudiments de l'i- diome barbare, lui en traçant les règles de ses doigts mutilés et encore sanglants. Quel spec- tacle! d'un côté, un martyr, de l'autre, un ar- change. Etonnante sublimité de notre histoire! à chaque page, on rencontre un miracle d'hé- roïsme ou de sainteté!

1. Voir l'Introduction.
2. Ils arrivèrent à Québec le 28 juillet 1650.

CHAPITRE SEPTIÈME

Dangers de la colonie—Mœurs admirables.

Cependant la douloureuse sympathie qu'avaient réveillée la destruction de la nation huronne et la vue de sa sanglante épave, était mêlée d'un profond sentiment d'inquiétude. Jamais l'avenir de la colonie n'avait paru enveloppé de nuages si sombres. La population européenne, à la veille d'être assaillie de tous côtés, ne dépassait guère mille âmes. Québec, fondé depuis qua- rante-deux ans, renfermait tout au plus une trentaine de maisons dispersées sur le sommet et autour du promontoire que protégeaient les canons du fort Saint-Louis. La résidence du gouverneur,[1] l'église paroissiale, la demeure des Jésuites, le monastère des Ursulines, celui des Hospitalières, dans la Haute-Ville; le magasin de la compagnie des Cent-Associés, dans la Basse-Ville, tels étaient les seuls édifices d'im- portance de Québec. Quelques groupes de mai- sons s'élevaient çà et là dans le voisinage, le long de la côte de Beaupré, à l'île d'Orléans, à Sillery. Autour des forts de Montréal et de Trois-Rivières, on commençait de rares défriche- ments. Le reste du pays n'était qu'une immense forêt hantée par les farouches Iroquois.

Depuis qu'ils avaient jeté aux quatre vents les membres de la nation huronne, leur plus formi- dable ennemi, l'audace de ces barbares n'avait plus connu de bornes. Alléchés par l'odeur du sang, ils avaient suivi leur proie, espérant enve- lopper dans la même extermination toute la race européenne. Ils apparaissaient partout à la fois, à Montréal, aux Trois-Rivières, à Québec, à l'Ile d'Orléans, à Tadoussac, rôdant par petites ban- des, interceptant les convois de marchandises et de fourrures sur les rivières, brûlant, pillant, massacrant tout sur leur passage[2]. Favorisés

1. C'était alors M. D'Aillebout.
2. M. l'Abbé Ferland, *Notes sur les Registres de Québec.*

par la nature du sol, dont les forêts leur offraient un asile inattaquable, ils se glissaient sans être vus, aux approches des habitations; là, tapis derrière un arbre, dans un pli du terrain, ou parmi les joncs du rivage, ils épiaient tout le jour, avec cette patience caractéristique du sauvage, le passage de quelque blanc. La nuit venue, ils rampaient comme des serpents autour des maisons, cherchant à surprendre quelques familles éparses et sans défense. Malheur au colon attardé le soir sur la lisière du bois, ou bien côtoyant de trop près dans son canot le rivage du grand fleuve; une balle inconnue l'atteignait tout-à-coup, et avant que le malheureux blessé eût eu le temps de se reconnaître, le féroce Iroquois, poussant son terrible cri de guerre, s'élançait sur lui et lui enlevait la chevelure.

Afin de se défendre contre ces nuées d'ennemis, le nouveau gouverneur, M. D'Ailleboust, [1] avait fait ériger dans les principaux centres d'habitations, des forts environnés d'une enceinte de palissade, et armés de quelques pièces de canons. Au premier signal d'alarme, les colons se réfugiaient dans ces forts, et se mettaient en état de défense. En outre chaque habitant faisait de sa maison une petite forteresse, où il pouvait tenir tête à un bon nombre d'assaillants. Durant le jour, partout où il allait, au champ, au bois, à la pêche, son fusil ne le quittait jamais; et à la première alerte, la hache ou le hoyau lui tombait des mains, et il couchait en joue son ennemi, avec une dextérité admirable.

Mais malgré toute cette vigilance et cette bravoure, chaque semaine était témoin de lamentables accidents. On entendait sans cesse parler de prisonniers attachés au poteau, de têtes scalpées, de membres mutilés, de femmes, d'enfants, torturés, écorchés, brûlés vifs. Le récit de ces malheurs, mêlés à ces horribles raffinements de cruautés, sémait l'épouvante parmi la population en deuil.

Incapable d'atteindre, dans sa retraite impénétrable, un ennemi invisible, qui frappait dans l'ombre et s'évanouissait sans laisser aucune trace, on se demandait avec désespoir si la colonie, ainsi harcelée de tous côtés, ne serait pas bientôt décimée et submergée dans son sang. On attendait avec impatience des secours de France qui n'arrivaient point. La situation paraissait si critique, qu'on députa en Europe le P. Jérôme Lalemant, supérieur des missions, accompagné de quelques-uns des principaux habitants du pays, pour aller exposer l'état désespéré des affaires, et implorer de prompts secours.

Cependant au milieu du deuil et de la consternation générale, la Mère de l'Incarnation et quelques autres âmes fortes et magnanimes restaient fermes dans leur confiance en Dieu, et relevaient les esprits abattus. Dans une lettre adressée à son fils, le 17 septembre 1650, elle trace une peinture fidèle du calme parfait dont elle jouissait.

“ Quelque délabrées que soient les affaires, n'ayez point d'inquiétude à mon égard, je ne dis pas pour le martyre, car votre affection pour moi vous porte à me le désirer; mais j'entends des autres outrages qu'on pourrait appréhender de la part des Iroquois. Je ne vois aucun sujet de craindre, et si je ne suis bien trompée, j'espère que les croix que l'Eglise souffre maintenant, seront son exaltation. Tout ce que j'entends dire ne m'abat point le cœur; et pour vous en donner une preuve, c'est qu'à l'âge que j'ai, j'étudie la langue huronne; et en toutes sortes d'affaires, nous agissons comme si rien ne devait arriver.”

Le P. Lalemant avait été tellement frappé, avant son départ, de cette magnanimité, qu'il y trouvait un nouveau gage d'une protection spéciale de la providence. “ Le quatrième sujet de consolation que je voyais dans ce pauvre pays désolé est le courage et la générosité de nos religieuses tant Hospitalières qu'Ursulines......; c'est une des espérances que j'ai de la conservation du pays, ne pouvant penser que Dieu abandonne des âmes de cette nature, si saintes et si charitables. Il me semble que tous les anges du paradis viendraient plutôt à leur secours, si tant est que les hommes de la terre manquassent de procurer leur conservation en ce nouveau monde.” [1]

La main qui conduisait les événements, et couvrait de son égide l'église du Canada, était d'ailleurs trop visible pour n'être pas entrevue par les moins clairvoyants. Chaque jour, elle se manifestait par des merveilles, dont le mystère même révélait son action. Trompant toutes les prévisions humaines, elle mettait à néant toutes les ressources, et lorsque tout paraissait désespéré, elle faisait mouvoir de secrets ressorts, qui opéraient tout à coup la délivrance.

“ Dans ce pays, dit encore la Mère de l'Incarnation, et dans l'air de cette nouvelle église, on voit régner un esprit qui ne dit rien qu'obscurité. Tous les événements qui nous arrivent sont des secrets cachés dans la divine providence, laquelle se plaît d'y aveugler tout le monde, de quelque condition et qualité qu'il soit. J'ai vu et consulté là-dessus plusieurs personnes, qui toutes m'ont dit: Je ne vois goutte en toutes mes affaires, et néanmoins nonobstant mon aveuglement, elles se font sans que je puisse dire comment. Cela s'entend du pays en général et de l'état des familles en particulier.”

Revenant plus tard sur le même sujet, elle ajoute:

“ Mais la façon avec laquelle Dieu gouverne

---

1. Il avait succédé en 1648 à M. de Montmagny, et semblait avoir hérité de toutes ses précieuses qualités.

1. Lettre adressée du Havre-de-Grâce au P. Provincial de France.

ce pays est toute contraire. On ne voit goutte, on marche à tâtons ; et quoiqu'on consulte des personnes très éclairées et d'un très-bon conseil, pour l'ordinaire les choses n'arrivent point comme on les avait prévues et consultées. Cependant on roule, et lorsqu'on pense être au fond d'un précipice, on se trouve debout. Lorsqu'on entend dire que quelque malheur est arrivé de la part des Iroquois, chacun s'en veut aller en France ; et au même temps on se marie, on bâtit, le pays se multiplie, les terres se défrichent, et tout le monde pense à s'établir." [1]

Et comment en effet Dieu aurait-il pu délaisser cette chère petite église du Canada, dont les mains pures et suppliantes étaient toujours tendues vers lui ? La ferveur de ses enfants, déjà si admirable, s'était encore accrue par l'imminence du danger ; la colonie comptait autant de saints que d'habitants. Exposés chaque jour à tomber sous les balles des Iroquois, ils se tenaient sans cesse prêts à mourir en héros, ils s'étaient même engagés publiquement par un vœu à se confesser et à communier au moins une fois le mois. Aussi pendant que la guerre sévissait au dehors, au dedans fleurissait une paix inaltérable. L'union, la concorde, cimentées par la piété, liaient tous les citoyens. Chaque habitation avait été placée sous la protection d'un saint, et tous les jours, matin et soir, le chef de la famille entouré de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs agenouillés au pied de l'image du saint patron, récitait à haute voix la prière, suivie de l'examen de conscience et des litanies de la Sainte-Vierge. [2]

Si la vie était si pure aux derniers échelons de la société canadienne, on peut juger de sa perfection parmi les chefs qui en étaient les guides et l'exemple. Pendant que le nouveau gouverneur, M. D'Ailleboust, continuait les précieuses traditions léguées par son prédécesseur, que les missionnaires Jésuites donnaient leur septième martyr à l'Eglise, que M. de Maisonneuve, avec une poignée de braves, faisait de son corps un rempart à la colonie, que les Hospitalières se consumaient auprès du lit des malades, les Ursulines recueillaient les débris encore tout tremblants de cette jeune génération indienne échappés au massacre des Iroquois, et leur apprenaient à tourner leurs cœurs vers Celui qui essuie toutes larmes, et guérit toutes blessures.

C'est à cette époque que remonte la touchante tradition qui représente la Mère de l'Incarnation, assise au pied du vieux frêne, dont les antiques rameaux ombragent encore aujourd'hui le cloître des Ursulines, [3] et entourée de petites sauvagesses qu'elle catéchise et console. Quelles pures et intimes jouissances devaient enivrer son âme, quelles actions de grâces devaient monter de son cœur vers Dieu, lorsque promenant son regard sur tout ce qui l'entourait, elle voyait enfin l'entier accomplissement de tous ses vœux : ce pays sauvage ouvert à son apostolat, ces chères néophytes, et surtout ce vaste et beau monastère qui surgissait du sein de la forêt !

Mais, hélas ! un affreux malheur va dans un moment anéantir cette suave réalité, un incendie terrible, dans une nuit fatale, va réduire en cendres ce précieux asile élevé au prix de tant sueurs !

CHAPITRE HUITIÈME

Incendie du Monastère des Ursulines.

Dans la soirée du vingt-neuf décembre 1650, une sœur converse, chargée de la boulangerie, ayant fait du levain pour le lendemain, eut l'imprudence d'enfermer des charbons incandescents dans le pétrin, pour le préserver de la gelée. Son intention était de les enlever après la veillée ; mais comme c'était pour la première fois qu'elle employait ce moyen, elle n'y songea plus au moment de se mettre au lit.

Vers huit heures du soir, la sœur chargée de la visite de nuit, avait fait à l'ordinaire le tour de l'appartement ; mais elle n'avait remarqué aucune trace de feu, car le pétrin fermait hermétiquement. Peu à peu le rayonnement des charbons en avait séché les parois formées de bois résineux. Il finit par s'enflammer et embrasa tout l'appartement, ainsi que la cave où étaient entassées toutes les provisions de l'année. Vers minuit, la Mère des Séraphins, qui couchait avec les enfants à l'étage supérieur, se réveilla en sursaut au pétillement des flammes et aux craquements du plancher qui déjà commençait à s'effondrer. " Au feu ! au feu ! sauvez-vous, mes enfants, sauvez-vous, " s'écria-t-elle tout effrayée en se jetant hors de son lit et suffoquée par la fumée. Les flammes avaient déjà percé le plancher, et s'engouffraient par l'escalier, projetant une vive clarté dans toute la chambre. Elle monte aussitôt au dortoir de la communauté pour donner l'alarme. En un instant toutes les religieuses sont sur pied, et courent les unes à la cloche pour appeler du secours, les autres au foyer de l'incendie pour essayer de le dominer. Au premier coup d'œil, la Mère de l'Incarnation reconnut qu'il était trop tard, et que tous les efforts étaient inutiles. "Sortez promptement, dit-elle à ses compagnes, car vous allez périr."

Pour elle, sans perdre un instant son sang-froid, elle monta vers l'appartement où se trouvaient les vêtements des religieuses, afin d'en sauver une partie, car les sœurs s'étaient échappées nu-pieds et à demi-vêtues. Mais songeant tout à

1. Lettres Historiques, page 460.
2. Relation des Jésuites. Lettre du P. Ragueneau, 1651, page 2.
3. Voir une note à la première page de l'Introduction.

coup aux papiers de la communauté, elle retourna vers sa chambre. "Dans toutes les courses que je fis parmi les flammes, dit-elle, j'avais une aussi grande liberté d'esprit, et une vue aussi tranquille à tout ce que je faisais, que si rien ne nous fût arrivé. Je ne ressentais pas un mouvement de peine, de tristesse, ni d'inquiétude; mais je baisais en silence et avec amour la main qui nous frappait. Il me semblait que j'avais dans moi-même une voix intérieure qui me disait ce que je devais faire, où je devais aller, ce que je devais jeter par la fenêtre, et ce que je devais laisser périr par le feu. Je vis en un moment le néant de toutes les choses de la terre, et il me fut donné une grâce de dénûment si grande, que je ne puis exprimer son effet ni par paroles ni par écrit. Les bénédictions que mon âme donnait à Dieu au milieu de ce désastre étaient aussi fréquentes que mes respirs, et je ne pouvais me détacher de cette union à la volonté divine."

Ayant aperçu son crucifix sur sa table, elle le saisit pour le jeter par la fenêtre, mais arrêtée par un sentiment de respect, elle le remit à sa place. Ce fut alors qu'en sauvant les papiers, elle mit par hasard la main sur les cahiers contenant la relation de sa vie, qu'elle avait écrite par l'ordre de son directeur. Un premier mouvement d'obéissance lui dicta de les soustraire aux flammes avec le reste ; mais reconnaissant ensuite la volonté de Dieu dans l'occasion providentielle qui lui était offerte de les anéantir au moment où ils étaient exposés à tomber en des mains inconnues, elles les rejeta sur la table. Tout cela se passa "en moins d'un *miserere*," car déjà le feu pénétrait dans le dortoir, interceptant l'entrée de la chambre où elle avait d'abord voulu aller, et où elle aurait infailliblement péri. L'étage inférieur était tout embrasé, tandis que la flamme, activée par les substances résineuses renfermées dans le bois dont le monastère était construit, courait avec une rapidité effrayante tout le long du toit. Ainsi placée entre deux feux, et poursuivie par un troisième qui envahissait tout comme un torrent, elle se fraya un chemin à travers les cloisons enflammées, et les poutres croûlantes. Ne trouvant d'autre issue, elle descendit en passant sous le clocher que des tourbillons de flammes léchaient de tous côtés, et dont la cloche détachée de ses appuis, faillit l'ensevelir sous les décombres.

Dans l'intervalle, la Mère de Saint-Joseph et la Sœur Saint-Laurent avaient rompu la grille, qui n'était que de bois, afin de se sauver avec une partie des enfants qui s'étaient réfugiées toutes tremblantes dans le dortoir. Cependant les plus jeunes étaient encore au milieu du danger; alors la Mère de Saint-Ignace se dévoua pour les arracher aux flammes. Elle revint sur ses pas à travers les cloisons en feu, et les ramena saines et sauves, au moment où les planchers craquaient de toutes parts, prêts à croûler.

Ce fut à cet instant que la Mère de l'Incarnation déboucha dans le dortoir, et se trouva seule dans le monastère devenu un immense brasier. Promenant alors ses regards autour d'elle, avec son calme ordinaire, et voyant qu'elle n'avait plus rien à sauver, et qu'elle allait périr, elle fit une inclination profonde à son crucifix en acquiescement aux ordres de la providence, et s'échappa, presque étouffée dans la fumée, par le parloir qui s'ouvrait à l'extrémité du dortoir.

Le Supérieur des Jésuites, accouru en toute hâte avec les autres Pères, avaient sauvé à grande peine le Saint-Sacrement et les ornements de la sacristie. L'un des Pères, ayant voulu enlever quelques autres objets, faillit y périr. Une femme huronne, fervente chrétienne qui logeait dans le monastère, ne s'étant pas réveillée assez vite, se trouva cernée par le feu, et n'échappa qu'en se jetant du deuxième étage sur un chemin durci par la glace, où elle faillit se tuer. On la releva sans connaissance, la croyant morte ; mais elle revint à elle et ne ressentit aucune lésion grave.

La Mère de Sainte-Athanase s'était trouvée la première hors du monastère ; elle s'était hâtée d'aller ouvrir les portes, et avait été se réfugier sous le vieux frêne, se croyant suivie par une partie de la communauté ; mais en se détournant, elle ne vit personne autour d'elle, et crut à un immense malheur. Ses cris déchirants appelaient ses sœurs ; mais la nuit seule répondait à ses sanglots. Enfin elle se jeta, épuisée, à genoux sur la neige, et fit un vœu en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

A peine l'eut-elle prononcé, qu'elle les vit venir accompagnées de toutes les élèves qui se rangèrent autour de leur mère. Seule la Mère de l'Incarnation manquait encore ; tous les regards plongeaient avec avidité au travers de la foule qui accourait de toute la ville et encombrait les avenues. Le plus grand de tous les malheurs serait-il donc arrivé ? Celle dont les jours étaient les plus précieux, l'âme de la communauté, la colonne du monastère aurait-elle péri ? L'anxiété, l'angoisse étouffaient tous les sanglots, toutes les lamentations ; enfin on la vit venir, et on la reconnut à son pas tranquille et assuré, à sa démarche ferme, qui révélait le calme et la sérénité inaltérable de son âme. Tout le monde respira plus librement.

En rejoignant le groupe désolé, la Mère de l'Incarnation fut témoin d'un spectacle capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus insensibles. Toutes les pensionnaires, françaises et sauvages, étaient debout nu-pieds sur la neige, pressées les unes contre les autres, et grelottant de froid, n'ayant pour tout vêtement que leurs chemises. A leurs côtés, Madame de la Peltrie, d'une santé si délicate, et si sensible à la moindre froidure, pieds-nus, comme les autres, sur

la neige, n'était couverte que d'une petite tunique qu'elle avait jetée sur ses épaules en fuyant devant l'incendie. Mais ce qui était plus navrant encore, c'était de voir la Mère de Saint-Joseph, toujours souffreteuse depuis plusieurs années et dont la maladie s'était aggravée encore durant l'hiver, aussi peu vêtue que ses compagnes, la pâleur de la mort sur la figure, et toute transie de froid. " Si elle eût eu autant de force que de courage, dit la Mère de l'Incarnation, nous eussions sauvé, elle et moi, une partie de ce qui était au dortoir, mais elle était si faible qu'en voulant remuer son matelas, les bras lui manquaient ; il n'y eut que le mien de sauvé, avec ce qui me couvrait."

La Mère de l'Incarnation se dépouilla de ses habits pour couvrir la chère malade, malgré ses résistances, et demeura, comme les autres, exposée à la rigueur de l'hiver; car le peu de vêtements, qu'elle avait jetés par sa fenêtre, s'étaient accrochés aux grilles du réfectoire et avaient été consumés avec le reste.

Ce fut alors un combat de charité entre celles qui étaient moins nues que les autres; chacune voulant donner une part de son vêtement, ses pantoufles, ses bas, un lambeau de costume pour vêtir sa voisine moins fortunée. L'héroïsme de la Mère de l'Incarnation avait tout à coup passé dans le cœur de ses compagnes. Au trouble et à l'abattement avait succédé la plus parfaite résignation, et toutes ensemble se jetèrent à genoux et remercièrent Dieu de les avoir jugées dignes de cette suprême épreuve. Les témoins de cette scène, ravis d'une telle générosité parmi un dénûment si complet, ne pouvaient revenir de leur admiration, et fondaient en larmes d'attendrissement et de compassion. L'un d'eux, tout stupéfait d'étonnement, s'écria: " Voilà de grandes folles ou de grandes saintes."

"Il ne savait pas, ajoute la Mère de l'Incarnation, ce que celui qui nous touchait de sa main, opérait pour lors dans nos cœurs."

L'incendie était en ce moment dans toute sa violence. La nuit était sereine, le ciel brillamment étoilé, le froid très-vif; mais un calme parfait régnait dans l'atmosphère. De l'immense brasier jaillissaient des tourbillons d'étincelles, qui retombaient en pluie de feu sur la forêt, le fort Saint-Louis, la demeure des Jésuites et les maisons voisines, menaçant d'incendier la ville entière. Les clameurs de la foule qui s'agitait autour des flammes, les sanglantes lueurs qui illuminaient tous les visages de teintes fauves, et rougissaient le sol et les arbres chargés de neige, l'éblouissante clarté qui se projetait au loin sur la nuit et transformait les ténèbres en un jour éclatant, tout s'unissait pour augmenter l'horreur de ce sinistre spectacle. Au plus fort du danger, une faible brise s'éleva du côté du fleuve et entraîna les flammes vers l'Esplanade où s'étendaient alors le jardin et les champs des Ursulines. Cet heureux incident préserva la ville d'une destruction imminente.

Enfin, en moins de deux heures tout fut consumé, et il ne resta debout que les murailles noircies, d'où s'échappait une épaisse fumée. Tout ce que les Ursulines possédaient de vêtements, de provisions, de meubles, était anéanti.

Après les premiers moments de confusion, le Supérieur des Jésuites [1] rejoignit les malheureuses victimes, et les conduisit à la résidence des Pères. Les enfants furent confiées aux principaux citoyens, qui leur prodiguèrent les soins les plus affectueux; elles avaient tellement souffert du froid que plusieurs furent gravement malades.

A la première nouvelle du désastre, les Hospitalières s'étaient empressées d'envoyer offrir leur maison aux Ursulines. Comme c'était l'asile le plus convenable pour elles, le Supérieur les y conduisit lui-même, après leur avoir fait distribuer les objets indispensables à ce trajet.

Les Hospitalières fondirent en larmes en les apercevant dans un tel état de pauvreté. Bien plus touchées de leur malheur que les Ursulines elles-mêmes, elles se jetèrent dans leurs bras et les embrassèrent avec cette effusion de cœur et ces témoignages de sympathie, dont les âmes vouées à Dieu ont seules le secret. Elles les revêtirent de leurs propres habits, et mirent le monastère à leur entière disposition.

Le lendemain, le Gouverneur, accompagné du Supérieur des Jésuites, vint leur offrir ses condoléances, et leur témoigner la part intime qu'il prenait à leur infortune. Il revint ensuite avec elles sur le théâtre de l'incendie, et leur fit visiter les ruines fumantes, dont personne n'osait encore approcher. Toutes les cheminées étaient tombées, les murs de refend abattus, et les principales murailles crevassées et calcinées jusque dans leurs fondements.

Cette calamité fut une précieuse occasion pour les Fondatrices d'adorer les admirables desseins de Dieu qui prépare toujours le baume à côté des plaies qu'il inflige, qui fait éclore les consolations des malheurs mêmes, les roses des plus sanglantes épines. De toutes parts leur arrivèrent des témoignages de touchante sympathie : preuves éclatantes de l'attachement et de la reconnaissance qui les enracinait aux entrailles du peuple. Chaque famille s'ingéniait des plus délicates attentions pour alléger leur misère et essuyer leurs larmes.

Mais le ciel leur ménageait une marque de compatissance bien autrement sensible, une naïve démonstration qui devait leur aller droit au cœur, et les dédommager amplement de tous leurs sacrifices. A deux pas des ruines du monastère incendié, gisait une autre ruine bien plus triste, bien plus lamentable : c'étaient les restes désolés de cette grande tribu huronne,

1. Le P. Ragueneau.

dont la bourgade s'élevait entre l'Hôtel-Dieu et les Ursulines.

Aussitôt après le désastre, tous les capitaines s'assemblèrent dans la cabane du chef de la tribu, et tinrent un grand conseil. Il fut résolu d'envoyer une députation aux "Filles Vierges," afin de pleurer avec elles sur leurs malheurs communs, et de couvrir les cendres de leur monastère avec des présents. Mais, hélas ! ils n'étaient plus ces jours de prospérité où ils allaient aux assemblées les mains pleines de beaux présents ; ils n'avaient aujourd'hui pour toutes richesses que deux colliers de porcelaine de douze cents grains chacun. Il fut décidé qu'on irait les offrir. Le conseil fut immédiatement levé, et la députation se dirigea vers l'Hôtel-Dieu. Les Ursulines, entourées du P. Ragueneau et des Hospitalières, les reçurent dans une salle de l'hôpital. Le grand chef Taiearonk porta la parole :

"Saintes Filles, dit-il, vous voyez de pauvres cadavres, les restes d'une nation qui a été florissante, et qui n'est plus. Au pays des Hurons, nous avons été dévorés et rongés jusqu'aux os par la guerre et par la famine. Ces cadavres ne se tiennent debout que parce que vous les soutenez. Vous aviez appris par des lettres à quelle extrémité de misères nous étions réduits ; mais maintenant vous le voyez de vos yeux. Regardez de tous côtés, et voyez s'il n'y a rien en nous qui ne nous oblige de pleurer sur nous-mêmes et de verser sans cesse des torrents de larmes. Hélas ! ce funeste accident qui vous est arrivé va renouveler tous nos maux, et faire couler nos larmes qui commençaient à tarir ! En voyant réduire en cendre en un moment cette belle maison de Jésus, cette sainte maison de charité, en y voyant régner le feu sans respecter vos personnes, Saintes Filles qui l'habitiez, nous nous sommes souvenus de l'incendie universel de toutes nos maisons, de toutes nos bourgades et de toute notre patrie ! Faut-il donc que le feu nous suive ainsi partout ! Pleurons, pleurons, mes chers compatriotes, oui, pleurons nos misères, qui de particulières sont devenues communes avec ces innocentes vierges.

"Saintes Filles, vous voilà donc réduites à la même misère que vos pauvres Hurons, pour qui vous avez eu des compassions si tendres. Vous voilà sans patrie, sans maisons, sans provisions et sans secours, sinon du ciel, que jamais vous ne perdez de vue.

"Nous sommes venus ici dans le dessein de vous consoler, et avant d'y venir, nous sommes entrés dans vos cœurs, pour y reconnaître ce qui pourrait davantage les affliger depuis votre incendie, afin d'y apporter quelque remède. Si nous avions affaire à des personnes semblables à nous, la coutume de notre pays serait de vous faire un présent pour essuyer vos larmes, et un second pour affermir votre courage ; mais nous avons bien vu que votre courage n'a pas été abattu sous les ruines de cette maison; pas un de nous n'a vu même dans vos yeux une seule larme pour pleurer sur vous-mêmes à la vue de cette infortune. Vos cœurs ne s'attristent pas dans la perte des biens de la terre ; ils sont trop élevés dans les désirs des biens du ciel !

"Nous ne craignons qu'une chose, saintes Filles, et ce serait un malheur pour nous ; nous redoutons que la nouvelle de l'accident qui vous est arrivé, portée en France, ne soit sensible à vos parents plus qu'à vous-mêmes ; nous craignons qu'ils ne vous rappellent, et que vous soyez attendries de leurs larmes. Comment une mère pourrait-elle lire sans pleurer les lettres qui lui feront savoir que sa fille est restée sans vêtements, sans lit, sans vivres, et sans aucune des douceurs dans lesquelles vous avez été élevées dès votre jeunesse ? La première pensée que la nature inspirera à ces mères désolées, ce sera de vous rappeler auprès d'elles pour se consoler elles-mêmes en procurant votre bien. Un frère fera de même pour sa sœur, un oncle ou une tante pour sa nièce , et ainsi nous serons en danger de vous perdre, et de perdre en vos personnes le secours que nous espérions pour l'instruction de nos filles, dont nous avons commencé avec tant de douceur à goûter les fruits.

"Courage donc, saintes filles, ne vous laissez pas vaincre par l'amour de vos parents; et faites voir aujourd'hui que l'affection que vous portez pour les pauvres sauvages est une charité céleste plus forte que les liens de la nature. Pour raffermir en cela vos résolutions, voici un présent de douze cents grains de porcelaine, qui enfoncera vos pieds si avant dans la terre de ce pays qu'aucun amour de vos parents, ni de votre patrie ne pourra les en retirer.

"Le second présent que nous vous prions d'agréer, c'est un collier semblable de douze cents grains de porcelaine, pour jeter de nouveau les fondements d'un édifice qui sera encore la maison de Jésus, la maison de prières, et où vous continuerez d'instruire nos petites filles huronnes. Tels sont nos vœux, tels sont aussi les vôtres; car sans doute vous ne pourriez mourir contentes, si en mourant vous pouviez vous faire ce reproche, que par un amour trop tendre pour vos parents, vous n'eussiez pas aidé au salut de tant d'âmes, que vous auriez aimées pour Dieu; oui, vous les recueillerez encore, vous leur apprendrez à aimer Dieu, et elles seront un jour votre couronne dans le ciel." [1]

Ainsi parla le grand chef Huron, d'une voix que l'émotion rendait vibrante. "Je n'ajoute rien à ce discours, poursuit le P. Ragueneau qui nous a conservé cette naïve harangue, et je ne puis même rendre la touchante expression que lui donnaient le ton de sa voix, et les regards de son visage. La nature a son éloquence; et quoique ces hommes soient barbares, ils sont loin d'être privés d'intelligence et de sentiment."

1. Relations des Jésuites, 1651, page 12.

Quand le chef eut fini de parler, il se fit quelques instants de silence. La Mère Supérieure, vaincue par son émotion, ne pouvait proférer une parole. Enfin elle répondit d'une voix entrecoupée de larmes, au milieu de l'attendrissement général, en donnant à ces bons sauvages l'assurance que les Ursulines continueraient d'instruire leurs enfants, qu'aucun désastre ne les ferait retourner en France, et qu'après avoir consumé leur vie sur cette terre du Canada, déjà arrosée de leur sueurs, un jour leur os reposeraient tous ensemble.

CHAPITRE NEUVIÈME

Reconstruction du Monastère — Mort de la Mère de Saint-Joseph.

Après trois semaines de séjour à l'Hôtel-Dieu, les Ursulines embrassèrent les amies bien-aimées dont l'hospitalité leur avait été si douce, et s'installèrent dans la maison de Madame de la Peltrie pour y reprendre les fonctions de leur institut. Cette maison, divisée en deux chambres, n'avait que trente pieds sur vingt ; cependant il fallait y trouver non seulement l'abri de la communauté, qui s'élevait à treize personnes, mais encore l'espace suffisant pour y réunir le petit troupeau dispersé des néophytes.[1] Elles retombèrent dans les mêmes incommodités qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur séjour à la Basse-Ville, et revinrent aussi aux mêmes expédients. Les lits s'étendirent à double rang sur les tablettes ; les mêmes appartements servirent à la fois de chapelle et de cellules, de réfectoire et de classe, de parloir et de cuisine. Là aussi était l'infirmerie ; il en fallait une, puisqu'il y avait dans cette petite famille une sœur bien-aimée, dont la vie s'éteignait lentement au milieu des privations et des souffrances.[2]

Cependant l'on n'était qu'à la fin de janvier, et plusieurs mois devaient s'écouler avant qu'on pût espérer aucun secours de France. Dans cette désolante situation, le courage de nos héroïnes ne faiblit pas ; elles se jetèrent dans les bras de la providence, et la providence ne leur manqua point. Déjà à leur départ de l'Hôtel-Dieu, les Augustines avec une incomparable charité, s'étaient dépouillées même du nécessaire pour les assister. Les Jésuites leur donnèrent jusqu'aux étoffes qu'ils avaient en réserve pour se vêtir. Le Gouverneur et sa femme, Madame D'Ailleboust, les nourrirent presque à leurs dépens. " Enfin, dit la Mère de l'Incarnation, nous avons été l'objet de la commisération et de la charité de tous nos amis. La compassion était passée même parmi les pauvres : l'un nous apportait du linge, un autre un vieux manteau, celui-ci une volaille, celui-là des œufs, enfin tous les objets dont ils pouvaient disposer. Parmi tant de témoignages de compassion, nos cœurs étaient dans l'extase de l'attendrissement. Vous connaissez la pauvreté du pays, mais la charité y est encore plus grande." Dans cet état de mendicité, ces âmes " remplies de l'esprit de Jésus-Christ, étaient comblées d'une sainte joie de se voir si pauvres, qu'elles étaient obligées de recevoir l'aumône des pauvres mêmes."

Pour surcroît de malheur, la flotte du printemps n'arriva que très-tard. Elle n'apportait d'ailleurs aux Ursulines que leurs secours ordinaires ; car la nouvelle de l'incendie n'était pas encore parvenue en France. Cependant elles ne pouvaient s'attendre à subsister longtemps de la charité publique ; car les ressources du pays étaient encore si faibles que chaque colon recueillait à peine le revenu suffisant pour nourrir sa famille. Cette fois encore elles virent, d'un œil serein, la famine venir à elles, et les enlacer de sa terrible étreinte ; mais Celui qui *nourrit les oiseaux du ciel*, et donne le rayon du soleil et la goutte de pluie au lis des champs, ne les oublia point. Il ouvrit sa main toute puissante, et fit tomber à leurs pieds une manne miraculeuse.

Les Ursulines possédaient aux environs de la ville, une petite métairie, qui n'avait jamais été mise en valeur.[1] Un vénérable prêtre qu'elles avaient pour chapelain depuis l'année 1648, M. Vignal,[2] touché de leur détresse, résolut de cultiver cette terre de ses propres mains. Son zèle et sa charité suppléant à ses forces, il se mit à l'œuvre, conduisit lui-même la charrue et ensemença une grande partie de la terre. Dieu bénit tellement son travail qu'il recueillit, à l'automne, la subsistance de la communauté pour une partie de l'année.

Le désastre de l'incendie avait ébranlé la constance d'un grand nombre d'amis des Ursulines, qui croyaient y voir un ordre providentiel leur intimant de retourner en France. Mais la Mère de l'Incarnation demeura inébranlable contre toutes les sollicitations ; et comme l'extrême pauvreté des Ursulines ne lui permettait pas de payer un grand nombre d'ouvriers pour la reconstruction du monastère, elle monta elle-même sur les décombres, suivie de ses sœurs, et commença le déblayement. Dès le 19 mai 1651, la première pierre du second monastère fut posée.

Tout le fardeau de cette reconstruction retomba cette fois encore sur les épaules de notre Mère, qui fut élue, le 12 juin de la même année, supérieure pour la seconde fois.

---

1. La maison de Madame de la Peltrie fut démolie en 1836, et remplacée par un édifice plus spacieux qui sert aujourd'hui d'externat.

2. Histoire des Ursulines de Québec.

---

1. Cette terre était située près des plaines d'Abraham, et portait le nom de fief Saint-Joseph.

2. En 1657, M. Vignal s'agrégea à la compagnie de Saint-Sulpice. Il fut massacré par les Iroquois en 1661, pendant qu'il surveillait l'exploitation d'une carrière que le Séminaire de Montréal avait fait ouvrir sur l'Isle-à-la-Pierre.

Les travaux furent poussés sous sa direction, avec une rapidité si merveilleuse que le 29 mai suivant les Ursulines firent l'inauguration du nouveau monastère. Cette restauration fut uniquement l'œuvre de la providence.

"Vous êtes en peine, écrivait la vénérable mère à son fils, de ce que je vous ai dit qu'il y a du miracle dans notre rétablissement. Il y en a eu en effet. Nous avions tout perdu, et notre incendie nous avait dépouillées de toutes choses. Nous avons fait rebâtir notre monastère ; nous nous sommes vêtues et remeublées, et pour cela il nous a fallu faire des dépenses au montant de trente mille livres. L'on nous en a prêté huit mille sur le pays, qui ne valent pas six mille livres de France. De cela il ne nous reste que quatre mille livres à payer ; encore la personne à qui nous les devons, nous donne le fonds après sa mort, s'en réservant l'usufruit pendant sa vie. Enfin il y a vingt-quatre mille livres de pure providence."

La Mère de l'Incarnation attribuait ce miracle à une protection spéciale de la Sainte-Vierge que, peu de jours avant l'incendie, les Ursulines avaient élue, dans un élan de naïve et touchante piété, Supérieure perpétuelle de leur monastère.

La cérémonie de l'installation, qui eut lieu la veille de la Pentecôte, fut une fête pour la ville entière. Le clergé de la paroisse, suivi d'un grand concours de peuple, se rendit à la maison de Madame de la Peltrie, d'où le Saint-Sacrement fut transporté en procession dans la chapelle du monastère. Immédiatement après commencèrent les prières des quarante heures qui durèrent jusqu'au mardi de la Pentecôte. Chaque matin, pendant ces trois jours, une procession solennelle se fit, des différentes églises de la ville à la chapelle des Ursulines, au chant des litanies.

L'allégresse aurait été complète si parmi le chœur des Fondatrices on n'eût remarqué une place vide, qui, hélas ! ne devait plus se remplir.

Sœur Marie de Saint-Joseph, la douce et angélique amie de la Mère de l'Incarnation avait fini son laborieux pélérinage, et était allée recevoir, dans un monde meilleur, la récompense de ses travaux. Depuis plus de quatre ans et demi, elle souffrait d'un asthme et d'une pneumonie, accompagnés de crachements de sang, et d'une fièvre continue. Elle gardait néanmoins rarement le lit, observait tous les points de la règle, et psalmodiait au chœur, malgré son oppression et ses douleurs de poitrine. Enfin le 2 février 1652, jour de la Purification de la Sainte-Vierge, lorsque la communauté était encore entassée dans la maison de Madame de la Peltrie, elle s'étendit sur son lit de douleur pour ne s'en plus relever. Sa maladie se compliqua d'une hydropisie qui lui causa d'atroces souffrances. On fut obligé de lui faire de profondes incisions aux jambes, pour arrêter le progrès du mal ; mais les sources de la vie etaient épuisées, la gangrène se mit dans ses plaies, et ajouta de nouvelles horreurs à ses maux. Tourmentée par une toux qui ne lui laissait point de relâche, dévorée par la fièvre, couverte de cicatrices douloureuses, elle passait les jours et les nuits sans sommeil, ne proférant jamais une plainte, et bénissant la providence de lui avoir donné ce pauvre réduit pour dernier asile.

"Ah ! que je suis heureuse, disait-elle à sa fidèle amie la Mère de l'Incarnation, que je suis heureuse de mourir en un lieu pauvre, loin des délices et des commodités dont on jouit en France. Ecrivez, je vous prie, à mes parents, à mon oncle l'Evêque de la Rochelle, et à nos Mères de Tours, que je suis très-contente de les avoir tous quittés, et de mourir pauvre religieuse de la mission des Ursulines du Canada."

Dès le 2 février, il avait fallu veiller la chère malade. Cette charge était ordinairement dévolue à la Mère de l'Incarnation, qui lui servait d'infirmière depuis trois ans. "Mais, disait-elle, les nuits se passaient doucement auprès d'elle," tant sa patience était inaltérable.

C'était un spectacle digne du ciel et des anges que celui dont était témoin, pendant ces nuits de veille silencieuse, l'humble cellule où gisait, sur un misérable grabat, dans un des rayons accolés à la muraille, celle qui avait renoncé à tous les bonheurs de la vie, à sa famille, à sa patrie, à cette France incomparable du dix-septième siècle qui n'a pas d'égale dans l'histoire, en un mot, à tous les prestiges du monde, de la noblesse et de la fortune, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, la folie de la croix.

L'appartement n'était éclairé que par la flamme de la vaste cheminée qui seule réchauffait la maison. A la lueur fauve de l'âtre, on apercevait, au chevet du lit, la Mère de l'Incarnation, attentive au moindre signe de sa chère patiente, lui prodiguant tous les soins que peuvent inspirer la tendresse d'une amie et d'une sainte. Dans les intervalles de repos, assise près des chenets, elle charme les longues heures de la nuit par quelque pieuse lecture dans la vie de Sainte Thérèse ; ou, agenouillée sur le plancher nu, elle se livre à une de ces méditations extatiques qui lui étaient habituelles.

Un peu en arrière, dans la pénombre, se dessine la frêle silhouette de Madame de la Peltrie, qui malgré sa fragile santé n'a pas voulu laisser à notre Mère seule le privilége des fatigues et des veilles auprès de leur commune amie. De temps en temps, les deux veilleuses s'approchent sans bruit de la chère agonisante, et debout, immobiles, près de son lit, contemplent en silence ses traits amaigris, ses lèvres desséchées, sa figure enflammée par la fièvre, et écoutent avec anxiété sa respiration oppressée, entrecoupée d'une toux déchirante. Elles ne profèrent aucune parole, mais l'expression de leur figure ne révèle que trop leurs navrantes pensées. On lit sur chacun de leurs traits cette profonde pitié que les saints déversent avec d'autant plus d'amour

sur autrui, qu'ils se la refusent tout entière à eux-mêmes. La jeune malade ne semble pas s'apercevoir de ce qui se passe autour d'elle. Les mains jointes sur la poitrine, elle paraît plongée dans une douce extase; ses lèvres murmurent une prière; et tandis que ses regards limpides, élevés vers le ciel, semblent déjà jouir de la vision béatifique, sa physionomie céleste, qu'illumine d'un pâle reflet la lueur vacillante de l'âtre, est empreinte d'une douce sérénité, et d'une ravissante expression de bonheur.

Une nuit, à la suite d'un de ces colloques intimes, elle parut un peu agitée, un léger nuage passa sur son front, elle fit signe à la Mère de l'Incarnation de s'approcher, et lui prenant les mains dans les siennes avec une expression d'indicible tendresse. "Pardonnez-moi, ma chère amie, lui dit-elle d'une voix pleine de larmes, oh! pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés pendant les premiers temps de notre séjour ici. Je ne l'ai fait que par obéissance pour mes supérieurs qui voulaient se servir de moi pour vous éprouver. Vous savez quelle violence j'ai dû me faire pour vous contrister ainsi."

La Mère de l'Incarnation étouffée par son émotion, ne put lui répondre et lui témoigner son admiration et sa reconnaissance, qu'en la pressant contre son cœur, et en posant ses lèvres sur son front brûlant, qu'elle arrosa de ses larmes.

Dès que la nouvelle de l'état désespéré de la Mère de Saint-Joseph se fut répandue, toute la population prit part à l'affliction des Ursulines. Le gouverneur, M. de Lauzon, dont la piété ne le cédait en rien à celle de ses prédécesseurs, se fit recommander à ses prières, et la conjura de se souvenir, lorsqu'elle serait devant Dieu, des grands besoins de la colonie.

Le Hurons, établis depuis peu à l'île d'Orléans, venaient chaque jour frapper à la porte du cloître, et s'informaient avec un touchant intérêt des progrès de sa maladie: "Tiens, Mère, disaient-ils à la Mère de l'Incarnation en lui présentant quelques pièces de gibier, donne ces oiseaux à Marie la Sainte Fille, afin qu'elle mange et qu'elle vive pour nous instruire encore."

Mais ni les vœux des bons sauvages, ni les prières des colons, ni les soins, ni les ardentes supplications de la Mère de l'Incarnation et de sa communauté ne devaient être exaucés. A trente-six ans, Sœur Marie était mûre pour le ciel; son époux céleste voulait lui épargner le triste hiver de la vie, et la convier, dès le printemps, aux noces éternelles.

Elle expira entre les bras de sa sainte et fidèle amie, le 4 avril 1652, vers huit heures du soir, après vingt-quatre heures d'une paisible agonie. Elle fut douce envers la mort, comme elle l'avait été envers la vie; déjà son âme était entre les bras des anges, quand on s'aperçut qu'elle avait cessé de vivre, tant son dernier soupir avait été imperceptible.

L'annonce de sa mort fut un deuil général pour toute la population, française et sauvage. Mais les Hurons surtout pleurèrent, avec d'amers regrets, Marie la Sainte Fille, celle qui avait été si longtemps leur mère spirituelle. Ils lui firent un service solennel, le lendemain de sa mort, dans leur petite chapelle de l'île d'Orléans.

Ses obsèques furent célébrées à Québec avec une pompe qu'on n'avait pas encore vue dans ce pays. La nuit même de sa mort, ses restes précieux furent transportés dans le nouveau monastère qui n'était pas encore habité, afin de les exposer à la vénération publique, et d'y faire ses funérailles. L'office funèbre fut célébré par le P. Lalemant, son directeur spirituel, en présence de toute la population, française et sauvage, de Québec et des environs, accourue pour rendre hommage à une mémoire si sainte et si chère.

Ses restes mortels furent inhumés dans le jardin du monastère, en attendant l'érection de l'église conventuelle. Ils y reposèrent pendant dix ans; et plus tard la piété des Ursulines fit élever en cet endroit, consacré par la présence de cette dépouille bénie, la statue de son saint patron. Jamais les sauvages ne passaient près du monastère, sans jeter un mélancolique regard vers le jardin, et indiquer du doigt à leurs enfants, le petit monticule de gazon, sous lequel dormait, du sommeil des justes, Marie la Sainte Fille, la Mère des pauvres sauvages.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester par des prodiges la gloire de celle qui sur la terre n'avait aimé que l'humilité et l'abjection, n'avait vécu que de l'ignominie de la croix. Nous en rapporterons deux des plus remarquables, pour l'édification de nos lecteurs.

Dans le monastères de Tours, vivait une excellente sœur converse, qui avait toujours été l'amie intime de la Mère de Saint-Joseph. Sœur Elizabeth de Sainte-Marthe avait pris un soin tout maternel de la jeune Marie, lorsque celle-ci n'était encore qu'une toute petite enfant au pensionnat. La jeune fille avait été profondément touchée de cette tendre sollicitude, et avait voué une amitié éternelle à Sœur Elizabeth. Au moment de son départ pour le Canada, elle avait fait avec elle une société de biens spirituels, toutes deux s'engageant à se faire part mutuellement de leurs mérites. Or, à peine eut-elle rendu le dernier soupir qu'elle lui apparut "toute resplendissante de lumières, rayonnante d'une beauté ravissante, et d'une majesté incomparable." "Ma chère Sœur Elisabeth, lui dit-elle en lui faisant signe de la main, préparez-vous au voyage, car il est temps de partir." La sœur se leva aussitôt et quoique ce fût à une heure indue de la nuit, elle se rendit à l'instant chez la Mère Supérieure. "Certainement lui dit-elle, la Mère Saint-Joseph est morte; elle vient de m'appa-

raître, de me dire de me préparer à la mort, et que je n'ai que peu de jours à vivre."

Elle retourna ensuite se coucher sans aucune frayeur, et passa le reste de la nuit dans une grande paix. La semaine suivante, elle tomba malade et mourut treize jours seulement après celle dont l'amitié l'avait suivie au-delà de la tombe, et rappelée vers elle pour continuer dans la gloire cette union des cœurs qu'elles avaient commencée sur la terre.

En 1666, lorsque M. le Marquis de Tracy eut forcé les Iroquois de remettre tous les prisonniers français qu'ils tenaient captifs, parmi leur nombre se trouva une jeune fille, nommé Anne Baillargeon, [1] qui avait été enlevée dès l'âge de neuf ans. Elle s'était si bien habituée aux mœurs des sauvages, et à la vie errante et libre des forêts, qu'au moment du départ de ses compagnons d'infortune, la jeune captive refusa de les suivre et courut se cacher au fond des bois.

Elle se croyait à l'abri de toutes recherches, lorsque tout à coup une femme, vêtue du costume monastique, lui apparut, et lui commanda, avec une majesté souveraine, de retourner parmi les Français. Comme l'enfant s'enfuyait effrayée, elle la menaça de châtiments, si elle n'obéissait sans retard.

A son retour à Québec, M. de Tracy se chargea de son éducation et la confia aux Ursulines. Le jour de son entrée, elle aperçut dans la salle de la communauté, le portrait de la Mère de Saint-Joseph : [2] "Ah ! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même, c'est elle ; c'est celle-là qui m'a parlé ; elle porte aussi le même habit !"

Les religieuses, toutes surprises, lui demandèrent l'explication de son étonnement. Elle leur raconta alors la miraculeuse apparition.

"Il ne se put faire, ajoute la Mère de l'Incarnation, que durant sa longue captivité, vivant au milieu des payens, elle ne se livrât à bien des superstitions ; elle avait néanmoins conservé une très-grande pureté ; et l'on croit que notre bienheureuse Mère s'était faite son ange gardien pour la conserver dans cette intégrité."

CHAPITRE DIXIÈME

Etat désespéré de la colonie.

Les dix années qui s'ouvrent maintenant embrassent une des périodes les plus sanglantes des annales canadiennes. L'insolence des Iroquois s'était accrue de jour en jour ; leurs partis, disséminés de tous côtés, dépeuplaient la colonie avec une effrayante rapidité. Il n'était point une famille qui ne comptât un parent, un ami tué ou tombé entre les mains des farouches ennemis. Tout semblait présager la ruine inévitable de la Nouvelle France.

Le printemps de l'année 1660 fixe la date du paroxisme de cette crise. Les Iroquois ont juré l'extermination de la race française au Canada. Un complot habile est ourdi pour surprendre Québec. "Ils vont couper la tête d'Ononthio,[1] disent-ils, et une fois le chef abattu, ils viendront facilement à bout des membres." La consternation règne parmi toute la population. Des prières publiques se font dans toutes les églises, pour détourner la colère de Dieu.

Le mercredi de la Pentecôte, le peuple, venu en procession de la cathédrale, était réuni dans l'église des Ursulines pour l'adoration du Saint-Sacrement, lorsque soudain circule, dans les rangs de la foule, la terrible nouvelle que les Iroquois sont aux portes de la ville. Un prisonnier amené depuis peu à Québec, et qui vient d'être brûlé vif par les sauvages, a déclaré, attaché au poteau, que douze cents Iroquois ont envahi les deux rives du fleuve. Aussitôt on enlève le Saint-Sacrement de l'église, et on ordonne aux Ursulines de se réfugier chez les RR. PP. Jésuites, où un corps-de-logis, qu'elles partagent avec les Hospitalières, leur est assigné.

L'abandon précipité d'une maison aussi fortement construite et aussi facile à fortifier que celles des Ursulines, mit le comble à l'épouvante des habitants. Ils quittèrent leurs maisons et se réfugièrent, les uns dans le fort Saint-Louis, les autres chez les PP. Jésuites, quelques-uns enfin dans les salles désertes des Ursulines. Le reste se barricada de tous côtés dans la Basse-Ville, où furent placés plusieurs piquets de soldats. Les Hurons, revenus de l'île d'Orléans, où la rage implacable de leurs ennemis les avait encore poursuivis et décimés, dressèrent leurs cabanes dans la cour intérieure du collége des Jésuites. On avait expédié en toute hâte un message aux Trois-Rivières et à Montréal pour avertir les habitants de se tenir sur leurs gardes. Le couvent des Ursulines fut immédiatement mis en état de défense. Aux angles furent érigées des redoutes où factionnèrent des soldats. Toutes les fenêtres furent maçonnées jusqu'à mi-hauteur et percées de meurtrières. Des ponts de communication relièrent les différentes parties de l'édifice, et même la maison des domestiques avec le monastère. Un système de fortification protégea les entrées. "On ne pouvait même sortir dans la cour, ajoute la Mère de l'Incarnation, que par une petite porte à moulinet, où il ne pouvait passer qu'une personne à la fois. En un mot, notre monastère était converti en un fort gardé par vingt-quatre hommes bien résolus."

1. Cette jeune fille était la sœur d'un des ancêtres de Mgr. Baillargeon, archevêque de Québec.

2. Ce portrait fut consumé dans le second incendie du monastère des Ursulines qui eut lieu en 1686. On en possède une copie envoyée de France vers l'année 1700.

1. C'est le nom que les sauvages donnaient au gouverneur du Canada.

Au dehors toutes les avenues des cours étaient soigneusement barricadées, et de chaque angle du monastère, la sentinelle pouvait embrasser d'un coup d'œil la crête du mur extérieur. Mais dans cette enceinte se promenait une garde d'un autre genre, et dont la vigilance était bien plus active et plus sûre que celle de toutes les sentinelles réunies : c'était une douzaine de chiens énormes, dressés à la chasse aux Peaux Rouges. Ils étaient très-répandus dans la colonie ; et les Iroquois les redoutaient bien plus que leshommes; car ces chiens les flairaient avec un instinct merveilleux. Au plus léger bruit, ils étaient débout, et le poil hérissé, les yeux flamboyants, ils poussaient de formidables hurlements qui signalaient le danger. Malheur alors à l'Iroquois, caché sous les taillis, ou se glissant dans l'ombre ; le fidèle animal s'élançait sur lui d'un bond, et le déchirait en pièces. Telles étaient les sentinelles préposées à la garde des alentours du cloître.

Au milieu du tumulte et de la consternation générale, la Mère de l'Incarnation ne perdit pas un instant sa tranquillité habituelle. Elle demanda et obtint la permission de rester dans le monastère pour fournir les munitions aux soldats, leur préparer la nourriture, et en même temps pour ne pas laisser le cloître à l'abandon, parmi tant d'hommes de guerre. On lui adjoignit trois religieuses pour lui servir d'aides.

La seule chose qui lui fut sensible dans cette circonstance, fut l'enlèvement du Saint-Sacrement, dont l'absence laissait cette âme aimante dans une triste solitude.

La nuit se passa pour le reste des habitants, dans des transes mortelles, mais sans accident. Le lendemain matin, à l'issue de la messe, la famille émigrée des Ursulines et de leurs élèves, reprit le chemin du monastère. A la tombée de la nuit, elles retournèrent prendre leur gîte de la veille. Cette étrange précaution, indice de l'imminence du danger, se renouvela pendant huit jours. On jugea alors que le monastère était suffisamment fortifié, et l'on permit aux religieuses d'y demeurer.

Qu'on se figure les anxiétés et les terreurs de ces nuits passées, sans sommeil, dans l'attente d'un ennemi insaisissable, caché dans les antres des bois, et qui à chaque instant pouvait fondre, à l'improviste, sur les faibles remparts de la ville. Dès que l'ombre du soir s'était épandue sur le promontoire de Québec, toutes les oreilles étaient attentives, le moindre bruit semblait être le signal de l'attaque. En regardant sous les sombres arches des bois, qui enserraient de tous côtés les habitations, et dont les rameaux s'allongeaient jusque sur les toits des maisons, on croyait voir glisser dans l'ombre la forme indécise de l'Iroquois, ou briller la flamme sinistre de ses prunelles. Un rayon de lune, qui glissait dans une clairière, était l'éclair de son tomahawk; une rafale de vent, qui faisait tomber une branche sèche, semblait le bruit de ses pas.

Toutefois les heures s'écoulaient sans susciter aucune alerte. Le pas mesuré du soldat en faction, l'aboiement d'un chien, le cri des sentinelles qui se répondaient l'une à l'autre à travers l'obscurité, étaient les seuls bruits qui interrompaient le silence solennel de la nature.

L'incertitude où l'on était sur le sort de Montréal et des Trois-Rivières augmentait encore l'horreur de la situation. Peut-être ces deux villes étaient-elles déjà tombées aux mains de l'ennemi, mises à feu et à sang, et réduites en cendres? Québec était peut-être en ce moment le dernier boulevard de la colonie. En jetant les yeux sur les faibles débris des Hurons, on se rappelait involontairement l'épouvantable catastrophe de leur dispersion, leurs bourgades incendiées, leurs familles égorgées, le pays entier noyé dans une mer de feu et de sang; et l'on se demandait si un pareil sort n'était pas réservé à la race française.

Les imaginations surexcitées voyaient de funestes pronostics dans tous les phénomènes étranges de la nature ou dans les caprices du hasard. Les femmes effrayées entendaient dans les airs, au milieu du silence des nuits, des voix lamentables, ou des pleurs d'enfants, qu'elles croyaient être les gémissements des malheureux captifs des Iroquois, ou l'écho des pleurs de quelques âmes en peine. Au milieu de son sommeil agité, la mère pressait avec effroi l'enfant qui se cachait tout tremblant dans son sein. La nature sauvage du pays, ces immenses solitudes inconnues, cet océan de forêts qui s'étendaient de toutes parts, tout prêtait au mystère et favorisait les idées superstitieuses. Si on ajoute à cela les périls incessants, les luttes journalières, les sanglants récits, on se formera une idée des appréhensions et des alarmes de la population.

Rien ne peint mieux la trempe d'esprit et de caractère de la Mère de l'Incarnation, la puissance surnaturelle de sa volonté, que sa contenance en cette conjoncture. Seule, elle conserve une paix et une confiance imperturbable, au moment où tout paraît désespéré. Son air souriant et assuré ramène la sérénité sur tous les fronts. Les plus timides, à son aspect reprennent courage. Ses compagnes, revenues d'un instant de frayeur, retournent à leurs exercices, et le monastère rentre dans l'ordre accoutumé. " Le bruit même de la garde, dit-elle, ne nous donnait aucune distraction. Nos gens n'entraient dans notre clôture que le soir, ils en sortaient le matin pour aller à leur travail, notre dortoir étant toujours bien fermé. La nuit on leur laissait les passages d'en bas et les offices ouverts, pour faire la ronde et la visite.

" Je vous avoue que, pendant tout ce temps, je n'ai eu aucune crainte, ni dans l'esprit, ni à l'extérieur. Mais j'étais extrêmement fatiguée;

car je n'ai guère dormi un instant durant toutes ces alarmes. Encore que je fusse enfermée dans notre dortoir, mon oreille néanmoins faisait le guet toute la nuit, afin de n'être pas surprise, et d'être toujours prête à donner à nos soldats les munitions nécessaires en cas d'attaque. Nous avions vingt-quatre hommes, qu'il fallait fournir d'approvisionnement de guerre et de vivres. Ils étaient divisés en trois corps-de-garde, et faisaient la ronde toute la nuit par des ponts de communication qui allaient partout."

Québec fut en cet état de surexcitation et d'angoisse pendant cinq semaines entières: personne ne pouvait prendre de repos ni le jour, ni la nuit.

Enfin on commençait à se rassurer, lorsque le 8 juin, un cri d'effroi retentit tout à coup: les Iroquois sont aux portes de la ville! "En moins d'une demi-heure, continue la Mère de l'Incarnation, chacun fut à son poste, et en état de se défendre. Toutes nos portes furent de nouveau barricadées; et je munis tous nos soldats de ce qui leur était nécessaire. Les Français étaient si pleins de courage qu'ils souhaitaient que l'alarme fût véritable; je dis les hommes, car les femmes étaient tout à fait effrayées.

"Mais le ciel détourne toujours les orages lorsqu'ils sont prêts à fondre sur nos têtes; c'est une chose admirable de voir les providences et les conduites de Dieu sur ce pays; elles sont tout à fait au-dessus des conceptions humaines. Nous y sommes si bien accoutumés qu'un de nos domestiques, que je faisais travailler à nos fortifications, me dit avec une ferveur tout animée de confiance: "Ne vous imaginez pas, ma mère, que Dieu permette que l'ennemi nous surprenne, il enverra, par les prières de la Sainte-Vierge, quelque Huron qui nous donnera les avis nécessaires pour notre conservation. La Sainte-Vierge a coutume de nous faire cette faveur en toute occasion; elle le fera encore à l'avenir." Ce discours me toucha fort, ajoute la Mère de l'Incarnation, et nous en vîmes l'effet dès le lendemain."

Deux prisonniers hurons, échappés miraculeusement des mains des Iroquois, arrivèrent à Québec, et apportèrent la nouvelle du dévouement et de la glorieuse mort de Dau'ac et de ses compagnons, de la retraite précipitée des Iroquois, et de la délivrance de la colonie.

Nous avons raconté ailleurs[1] le sublime fait d'armes de cette poignée de héros canadiens, soutenus par le fameux chef chrétien Anahotaha et quelques hurons fidèles de la bourgade de Québec, qui se dévouèrent à une mort certaine pour sauver la patrie en danger. Nous avons dit leurs touchants adieux et le serment solennel qu'ils firent tous ensemble aux pieds des autels d'arrêter le flot de l'invasion iroquoise, ou de mourir les armes à la main; les dix jours de siége qu'ils soutinrent, à l'abri d'une faible palissade, dans le petit fort du Saut-des-Chaudières, contre sept cent Iroquois; la résistance désespérée, le dernier assaut soutenu avec tant d'acharnement; enfin la chute des derniers combattants, ensevelis dans leur triomphe; l'armée iroquoise, terrifiée de cette lutte surhumaine, comptant ses morts, et reprenant le chemin de son pays, convaincue de l'impossibilité d'anéantir un peuple protégé par de tels défenseurs.

1. Introduction.

CHAPITRE ONZIÈME

—

Le tremblement de terre de 1663.

L'étude du jeune peuple, jeté par Dieu sur les rives du Saint-Laurent, nous a fait assister à un contraste plein d'harmonie: nous a présenté un tableau tour à tour plein de soleil et d'ombre, de sourires et de larmes, de calme et d'orage. Comme aux jours de la primitive église, nous avons vu au-dehors les persécutions, le feu, la guerre, les tortures, les massacres, toutes les horreurs; au-dedans, le calme, la sérénité, la prière, l'enthousiasme du dévouement, la plus riche végétation de vertus. C'est vraiment ce lis éblouissant de l'Ecriture, épanoui au milieu d'une couronne d'épines: ***Lilium inter spinas.***

Mais cette candeur du berceau, cette ferveur sans mélange ne pouvait durer longtemps. Dans toutes les société humaines, le mystère d'iniquité s'accomplit à côté du mystère d'amour. L'homme ennemi parvient toujours à jeter le grain d'ivraie dans le champ du père de famille. L'accroissement de la population devait naturellement faire naître ce germe fatal.

Dès l'origine de la Nouvelle-France, s'était révélé un abus que la sagesse des gouverneurs avait sévèrement comprimé et fait disparaître: c'était la vente des liqueurs enivrantes que les sauvages recherchaient, dès qu'ils y avaient goûté, avec une passion insatiable. Malgré la sévérité des règlements et la vigilance des autorités, ce désordre, nourri par l'amour du lucre, se glissait dans l'ombre, et reparaissait de fois à autre. Toujours retranché, il renaissait sans cesse.

Vers l'époque où nous arrivons, il menaçait d'envahir tout le pays, de semer partout la démoralisation, et d'anéantir la petite chrétienté sauvage, élevée avec tant de labeurs.

Le Baron d'Avaugour, gouverneur du pays depuis l'année 1661, après avoir suivi d'abord la sage politique de ses prédécesseurs, changea tout à coup de dispositions, et malgré toutes les protestations du clergé et des citoyens les plus recommandables, il persista dans sa déplorable obstination, et laissa un libre cours à l'infâme trafic.

La Mère de l'Incarnation décrit avec une tristesse navrante les suites désastreuses de ce

système: "Je vous ai parlé dans une autre lettre d'une croix que je vous disais m'être plus pesante que toutes les hostilités des Iroquois. Il y a en ce pays des Français si misérables et si peu touchés de la crainte de Dieu qu'ils perdent tous nos nouveaux chrétiens, leur donnant des boissons très-violentes, comme de vins et d'eau-de-vie pour tirer d'eux des peaux de castors. Ces boissons perdent tous ces pauvres gens, les hommes, les femmes, les garçons, les filles même, car chacun est maître dans la cabane, quand il s'agit de manger et de boire; ils sont pris tout aussitôt et deviennent comme furieux. Ils courent nus avec des épées et d'autres armes, et font fuir tout le monde; soit de jour, soit de nuit, ils courent par Québec sans que personne les puisse empêcher. Il s'ensuit de là des meurtres, des violements, des brutalités monstrueuses et inouïes.

"Pour satisfaire cette passion enragée, poursuit le P. Lalemant, les sauvages se mettent à nu, et réduisent leurs familles à la mendicité; ils vont même jusqu'à vendre leur propres enfants.

"Je ne veux pas décrire les malheurs que ces désordres ont causés à cette église naissante. Mon encre n'est pas assez noire pour les dépeindre de leurs couleurs; il faudrait du fiel de dragon pour coucher ici les amertumes que nous avons ressenties.

"C'est tout dire que nous perdons en un mois les sueurs et les travaux de dix et vingt années."

Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, l'autorité épiscopale sévit contre les prévaricateurs, et fulmina une sentence d'excommunication. Mais ni les prières, ni les menaces, ni les foudres de l'église, ne pouvaient triompher des cœurs endurcis, et le torrent du mal poursuivit son cours.

Ce peuple privilégié de Dieu, dont la destinée offre plus d'un trait de ressemblance avec le peuple d'Israël,—conduit comme lui, à travers les mers, au fond de la solitude,—comme lui marchant, dans le désert, à la lumière de la vraie colonne de feu, la croix du Sauveur, à la conquête d'une nouvelle terre promise,—gardien comme lui du dépôt sacré de la foi,—oubliait comme lui tous les dons du Seigneur, et imitait sa prévarication. Epris des trésors de l'Egypte, il fléchissait le genou devant le veau d'or. C'en était fait de la Nouvelle-France, et Dieu l'aurait peut-être livrée à ses ennemis et rayée du rang des nations, si l'Eglise, cet autre Moyse qui prie toujours sur la montagne, n'eût détourné la colère du ciel par les prières de ses Saints.

La Mère de l'Incarnation, le cœur brisé par tant d'outrages faits à son divin Epoux, s'offrit en victime pour l'expiation des péchés du peuple. Comme Moyse, afin d'obtenir grâce, elle demanda à Dieu d'être effacée du livre de vie. "Je désirais d'être chargée de tous ces péchés, comme s'ils m'eussent été propres, afin de recevoir seule le châtiment. J'eusse voulu même que toutes ces abominations eussent paru aux yeux des hommes, comme mes propres crimes."

Dieu se laissa fléchir par les tendres gémissements de la Mère de l'Incarnation et des âmes pieuses de la colonie; mais il se chargea lui-même de rétablir l'ordre gravement compromis, et de venger ses lois foulées aux pieds, son Eglise méprisée. Comme autrefois du haut du Sinaï, il fit entendre sa voix formidable au milieu des tonnerres et des éclairs.

Pendant sept mois consécutifs, les phénomènes les plus étranges, des perturbations effrayantes dans les airs et sur la terre, des météores inconnus, des globes de feu, des tremblements de terre épouvantables, se succédèrent sans interruption. La main de Dieu se montra si ostensiblement qu'il fut impossible de la méconnaître.[1] "Quand Dieu parle, écrivait le P. Lalemant, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des tonnerres et des tremblements de terre, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis que nos plus grands rochers, et ont fait de plus grands bouleversements dans les consciences, que dans nos forêts et sur nos montagnes."

Dès l'automne précédent, on avait vu "des serpents embrasés, qui s'enlaçaient les uns dans les autres en forme de caducée, et volaient par le milieu des airs, portés sur des ailes de feu. On avait aperçu audessus de Québec un grand globe de flamme, qui faisait un assez beau jour pendant la nuit, si les étincelles qu'il dardait de toutes parts, n'eussent mêlé de frayeurs le plaisir qu'on prenait à le voir. Ce même météore parut sur Montréal; mais il semblait sortir du sein de la lune, avec un bruit qui égale celui des canons ou des tonnerres et s'étant promené trois lieues en l'air, fut se perdre enfin derrière la grosse montagne, dont cette île porte le nom."[2]

Ces phénomènes insolites furent le prélude des convulsions de la nature et des bouleversements inouïs qui devaient bientôt suivre. Déjà de vagues pressentiments, des inquiétudes indécises, annonces de malheurs prochains, circulaient dans les esprits. Tout semblait présager que les châtiments de Dieu étaient proches. De mystérieuses révélations en avaient même été faites à de saints personnages.

Au couvent des Hospitalières vivait une religieuse[3] qui jouissait d'une haute réputation de sainteté. Dans la soirée du lundi gras de l'année 1663 (5 février), étant en prière à l'heure où la société frivole se livrait aux divertissements du carnaval, et où l'on faisait dans toutes les églises des prières publiques pour expier ces

1. M. l'Abbé Ferland.
2. Relations des Jésuites.
3. La Mère Catherine de Saint-Augustin.

désordres, elle eut une vision où lui furent prédits les fléaux dont Dieu menaçait la colonie.

"Elle vit quatre démons furieux, aux quatre côtés des terres voisines de Québec, qui les secouaient si rudement qu'ils se proposaient de renverser toute la colonie. En même temps, elle aperçut un jeune homme d'un air majestueux, qui montra l'autorité qu'il avait sur ces spectres, en ce qu'il les arrêta un peu de temps; puis il leur lâcha la bride, et elle entendit les démons qui disaient que ce qui allait arriver convertirait tous les pécheurs." [1]

Elle était encore en prière, lorsque vers cinq heures et demi du soir, par un temps calme et serein, on entendit tout à coup, dans le lointain, un bruit sourd semblable au roulement de plusieurs carrosses, lancés à toute vitesse sur un pavé de pierre. Au même instant, un choc violent se fit sentir, accompagné de mille bruits confus, imitant tout à la fois le pétillement du feu dans les greniers, le bruissement d'une grêle de pierre tombant sur les toits, le roulement du tonnerre, ou le mugissement des vagues en fureur se brisant contre le rivage. La terre bondissait sous les pieds, s'affaissait, se soulevait, ondulait comme les flots de la mer, et se crevassait en mille endroits; les arbres étaient agités comme dans la tempête, les uns se tordant, s'entrechoquant, les autres s'arrachant et jonchant le sol de débris. Les rochers se fendaient et s'écroulaient; des quartiers de pierre se détachaient du flanc des montagnes et roulaient au fond des vallées, déracinant et entraînant dans leur chute des troncs d'arbres et des monceaux de gazon. Les édifices ébranlés chancelaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Les clochers des églises se balançaient comme les arbres dans les grands vents; les cloches sonnaient d'elles-mêmes. Les toits des maisons s'élevaient et se courbaient en ondulations; les murs se lézardaient; les planchers, les cloisons craquaient, se disloquaient; les portes s'ouvraient et se refermaient avec violence. Les animaux domestiques, saisis de frayeur, s'élançaient hors des maisons, en poussant des cris et des hurlements.

L'agitation n'était pas moins grande sur l'eau que sur la terre; les glaces énormes du fleuve, épaisses de cinq ou six pieds, s'ouvraient avec un formidable fracas, se soulevaient, s'entrechoquaient, comme dans une violente débâcle, et retombaient brisées en mille fragments. Des interstices jaillissaient des nuages de fumée ou des jets de boue et de sable. Les poissons eux-mêmes, saisis de vertige au milieu de cette épouvantable confusion des éléments, s'élançaient hors de l'eau; et l'on entendit même les sourds ronflements des marsouins, nageant par troupeaux dans les eaux du lac Saint-Pierre, où jamais on n'en avait vu auparavant.

1. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Aux premiers signes de ce cataclysme, les uns crurent à un vaste incendie, les autres à une attaque subite des Iroquois. Tout le monde se précipita en dehors des maisons, criant au feu, courant aux armes, et se frayant un passage à travers les meubles renversés, les cheminées écroulées, et l'épaisse fumée qui volait de toutes parts.

Cependant les secousses du tremblement de terre devenant de plus en plus violentes, on se crut transporté à la fin du monde. Les femmes tombaient en défaillance, les hommes se prosternaient la face contre terre en se frappant la poitrine, ou élevaient les mains vers le ciel en implorant la miséricorde de Dieu, croyant à chaque instant que la terre allait s'entrouvrir sous leurs pieds, et les engloutir. Un grand nombre coururent vers les églises, afin de se préparer à paraître au jugement de Dieu.

Cette première secousse dura près d'une demi-heure. Cependant les oscillations continuèrent longtemps encore à se faire sentir; mais avec moins de violence et d'une manière irrégulière, tantôt par des chocs rudes et saccadés, tantôt par un balancement analogue à celui d'un vaisseau bercé au roulis des vagues.

La consternation fut universelle parmi les Français, comme parmi les Sauvages; mais ce fut surtout un coup de foudre pour ceux qui se livraient, en ce moment même, aux *divertissements* du carnaval. Pendant toute la *nuit*, les églises furent encombrées de fidèles qui entouraient les tribunaux sacrés. D'étonnantes conversions s'opérèrent; un missionnaire assura plus tard à la Mère de l'Incarnation qu'à lui seul il avait entendu plus de huit cents confessions générales.

Vers huit heures du soir, une seconde secousse eut lieu; les Ursulines étaient alors au chœur, rangées debout dans leurs stalles et psalmodiant l'office des matines. Le choc fut si fort et si subit qu'elles se trouvèrent instantanément prosternées à genoux.

Les Ursulines passèrent le carême dans des pratiques de mortification extraordinaire. Outre les jeûnes et les macérations qu'elles s'infligèrent, elles couchèrent toutes vêtues sur des paillasses étendues dans la salle de communauté, et à chaque secousse, elles se jetaient à genoux et récitaient le psaume *Miserere*. [1]

C'est ainsi que ces victimes angéliques conjuraient par leurs veilles pénitentes le courroux du ciel, et lavaient de leurs larmes le sang des crimes qui criait vengeance.

Pendant sept mois entiers, la nature fut dans ces étranges convulsions. Dans toute l'étendue du pays, la surface du sol fut plus ou moins bouleversée. Des montagnes avaient disparu; d'autres s'étaient élevées tout à coup; des forêts entières avaient été abattues et englouties dans

1. Histoire des Ursulines de Québec.

des lacs ouverts en un jour; des vallées étaient comblées par d'immenses éboulis. On vit surgir une île nouvelle des eaux du Saint-Laurent; jaillir des fontaines inconnues; de profondes crevasses sillonner la terre et servir de lit à des torrents impétueux; se creuser de larges cratères dont la gueule béante laissait échapper des vapeurs sulfureuses. Le cours de plusieurs rivières fut détourné; quelques-unes obstruées inondèrent leurs rives, et entraînèrent avec elles, jusqu'au fleuve, une si grande quantité de sable et de limon, que, pendant plusieurs jours, ses eaux demeurèrent toutes jaunes.[1]

Durant cette longue période, la population vécut dans le tremblement et l'attente continuelle de l'heure suprême de l'univers. L'ange du Seigneur ne cessait de promener sa verge de fer sur cette contrée, qui semblait frappée d'anathème. "Lorsque la journée était finie, raconte la Mère de l'Incarnation, on se mettait dans la disposition d'être englouti durant la nuit; et le jour venu, on attendait continuellement la mort; en un mot, tout le monde séchait dans l'attente de quelque malheur universel."

Une seule âme conservait sa parfaite tranquillité au milieu de la désolation générale; c'était la Mère de l'Incarnation. "Tandis que les uns tremblent, dit son biographe, que les autres pâlissent, et que tous sont dans une consternation aussi accablante que celle qui surprendra le monde à la fin des siècles, elle seule demeure ferme et assurée; avec un abandon et une présence d'esprit capables de donner de l'admiration aux anges mêmes, elle s'offre à Dieu pour être seule la victime de tout le pays, et pour expier par sa mort, les crimes qui avaient irrité la justice de Dieu.[2]

Enfin le ciel se laissa désarmer; avec le calme de la vertu dans les cœurs, reparurent les jours sereins. La nation régénérée par la pénitence, sortit de ce bain salutaire, toute ruisselante des eaux de la grâce, et prête à s'asseoir au banquet d'une vie nouvelle, comme jadis, au jour de la primitive église, ces vierges, nouvellement converties à la foi, qui remontaient les degrés des fontaines sacrées, toutes resplendissantes de la robe d'innocence, et allaient prendre place parmi les convives du saint lieu.

De ce jour en effet date une ère de bénédiction et de prospérité inouïe jusqu'alors. La colonie vient de traverser l'âge critique de l'enfance; elle quitte ses langes, et entre en pleine adolescence. Les temps héroïques sont finis, et le règne de l'histoire commence.

La compagnie des Cent-Associés, dont l'impuissance et l'incurie avait paralysé si longtemps le développement de la colonisation, est supprimée; et le Canada rentre dans le domaine royal.

1. Tous ces détails sont tirés des lettres de la Mère de l'Incarnation, et des Relations des Jésuites.

2. Dom Claude Martin.

Québec est honoré du nom de ville. Le marquis de Tracy est nommé vice-roi de la Nouvelle-France, et met pied à terre le 30 juin 1665, suivi bientôt d'une armée de 14 à 1500 hommes, de ce magnifique régiment de Carignan, dont tant de familles canadiennes s'honorent de tirer leur origine.[1] L'orgueil des Iroquois est humilié; l'armée pénètre jusqu'au cœur de leur pays, réduit en cendres leurs villages, et les amène à des conditions de paix, qui donnent la tranquillité au Canada pendant près de vingt ans.

Cependant M. de Tracy avait amené avec lui un homme qui valait mieux encore pour la colonie que cette armée et tous les secours matériels: c'était l'intendant Talon. Si Cartier fut le découvreur, Champlain le fondateur du Canada, on peut dire que Talon en fut le créateur.[2] Formé à l'école du grand Colbert, doué comme lui d'une vaste intelligence, et d'une activité infatigable, il présida à l'organisation civile, politique et même militaire du pays. Sous son habile administration, la colonie prit un tel essor, qu'en moins de trois ans, la population s'accrut de plus du double; et les années qui suivirent, ne firent qu'accélérer cet élan de prospérité.

L'organisation religieuse avait précédé de quelques années l'organisation civile. François de Montmorency-Laval, connu sous le nom d'abbé de Montigny, avait été nommé évêque de Pétrée, et vicaire apostolique de la Nouvelle-France en 1658. Mais ce ne fut qu'en l'année 1670, que Québec fut érigé en évêché, et que

1. Le régiment de Carignan, commandé par le colonel de Salières, formait l'élite de l'armée française; il s'était couvert de gloire à la bataille de Saint-Gothard, gagnée en Hongrie (1664) contre une armée de quatre-vingt mille Turcs. Ses charges brillantes avaient décidé de la victoire. Les vainqueurs firent ce jour-là un massacre épouvantable; plus de dix mille hommes des troupes du Grand Visir furent précipités et noyés dans une rivière. Le comte de Coligny, général de l'armée française, a peint d'un seul trait l'horreur de cette scène: "C'était un cimetière flottant." "La bataille de Saint-Gothard, dit l'auteur de "l'Histoire de Louvois," (M. Camille Roussel) est une de ces grandes actions militaires dont les conséquences politiques et morales effacent le résultat matériel. Elle fut le salut de l'Allemagne et l'honneur de la France."

La plupart des militaires, qui occupaient quelque grade dans le régiment de Carignan, appartenaient à la noblesse de France. On ne peut aujourd'hui jeter les yeux sans émotion sur la liste des noms si connus et si aimés de ces braves soldats, dont la nombreuse postérité peuple maintenant les deux rives du Saint-Laurent, et dont le sang coule dans les veines de presque toutes les branches de la grande famille canadienne. Que d'autres noms bien connus rappellent ceux des De Contre-cœur, De Varennes, De Verchères, De Saint-Ours, alliés aux familles De Beaujeu, De Gaspé, De Léry, De la Gorgendière, Taschereau, Duchesnay, De Lotbinière, &c., &c., les noms des De Lanaudière, Baby, qui tous deux servaient dans la compagnie commandée par M. de Saint-Ours; enfin les noms des De la Durantaie, De Beaumont, Berthier, et tant d'autres dont nous pourrions indiquer la filiation avec une foule de familles canadiennes.

2. E. Rameau, *La France aux Colonies.*

Mgr. de Laval en fut nommé le premier titulaire. Nous laisserons à la Mère de l'Incarnation le soin de peindre d'un trait les vertus de ce premier pasteur de l'Eglise du Canada, dont le génie apostolique eut tant d'influence sur les destinées de la Nouvelle-France.

"C'est un autre Saint Thomas de Villeneuve pour la charité et l'humilité. Sans parler de sa naissance qui est fort illustre, car il est de la maison de Montmorency, c'est un homme d'un mérite et d'une vertu singulière. Il est infatigable au travail; et c'est l'homme du monde le plus austère et le plus détaché des biens de la terre qu'on puisse voir. Il ne se réserve pour sa nécessité que le pire. Il donne tout, et vit de privations; l'on peut dire en toute vérité qu'il possède la plénitude de l'esprit de pauvreté."

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de retracer la vie de l'illustre prélat; mais du moins nous est-il permis d'indiquer, en passant, sa plus grande œuvre et son plus beau titre de gloire, la fondation du Séminaire de Québec. Créé par Mgr. de Laval en 1663, le Séminaire de Québec n'a cessé d'être depuis lors une des pépinières les plus fécondes du sacerdoce canadien, et il tient aujourd'hui le premier rang parmi les plus belles institutions de notre pays.

CHAPITRE DOUZIÈME

Maladie de la Mère de l'Incarnation.—Mort de Madame de la Peltrie.

L'avénement de la vie sociale, régulière et prospère, au Canada, semble marquer le terme de la mission apostolique de la Mère de l'Incarnation. Suscitée de Dieu parmi une pléïade de grands caractères, pour protéger le berceau, et guider les premiers pas de ce peuple naissant, son œuvre est terminée dès qu'échappé de ses langes, il peut s'élancer seul dans la vie. Ce fut en effet l'année même de cette transformation décisive (1664) qu'elle ressentit les premières atteintes du mal, qui devait mettre un terme à la longue mort de son existence terrestre, [1] et la réunir pour jamais à son céleste époux. Exténuée de macérations, de travaux et de veilles, elle fut attaquée d'une fièvre continue, accompagnée d'un épanchement de bile et de coliques violentes, qui ne lui laissèrent de repos ni le jour ni la nuit. La maladie, agissant sur la nature épuisée, fit des progrès effrayants; mais la Mère de l'Incarnation, loin de partager les alarmes de ses sœurs, accueillit avec transport cette messagère de l'éternité qui lui prophétisait sa dissolution prochaine. En quelques jours, elle fut réduite à l'extrémité, et reçut les derniers sacrements, au milieu des larmes et des gémissements de sa famille monastique, agenouillée autour de son lit de douleur. À la première annonce de sa maladie, la ville entière fut dans le deuil. Chaque famille désolée semblait menacée de perdre une mère; un concert de prières s'éleva, jour et nuit, du monastère des Ursulines et de toute la ville pour faire violence au ciel, et l'arracher des bras de la mort. Dieu se laissa toucher par tant d'instantes supplications, et consentit à prolonger son pélérinage terrestre; mais à dater de ce jour, son existence ne fut plus qu'une longue agonie.

Peu de temps après cette première attaque, elle fit une rechute qui se déclara avec les symptômes les plus alarmants, et signala des lésions organiques. Elle éprouva des vomissements continuels, un grand mal de côté et une colique néphritique, compliquée, d'une contraction de tout le système nerveux. Dans cet état d'excessives souffrances, "j'eusse jeté les hauts cris, dit-elle, si Dieu ne m'eût soutenue. Mais pendant toute cette longue maladie, par la miséricorde du Seigneur, je n'ai ressenti aucun mouvement d'impatience. Je dois cette faveur spéciale à l'aimable compagnie de mon Jésus crucifié, qui ne me permit pas de souhaiter un seul instant de relâche à mes souffrances, et m'y fit goûter une telle suavité que *je désirais* souffrir ainsi jusqu'au jour du jugement."

Les remèdes qu'on lui appliquait ne faisaient qu'aigrir le mal et accroître les douleurs, ce qui fit résoudre les médecins de l'abandonner entre les mains de Dieu, dont l'amour semblait vouloir la tenir attachée à cette croix.

Cependant on continuait à faire des vœux et des neuvaines dans toute l'étendue de la colonie pour obtenir son rétablissement. Plusieurs personnes, entre autres Monseigneur de Laval, qui la visitait régulièrement, la conjurèrent de demander elle-même sa guérison. Mais elle leur répondit qu'elle se sentait dans l'impuissance de faire cette demande: "A quoi peut être utile maintenant, leur disait-elle d'une voix défaillante et pleine de supplications, une pauvre sexagénaire infirme? Ah! ne prolongez pas davantage mon exil, et laissez-moi m'en aller à Dieu."

L'heure n'était pas encore venue; huit années de langueur, de souffrances et d'épreuves devaient encore s'écouler, avant qu'elle fût conviée au banquet des noces éternelles.

Cependant la servante de Dieu, minée par la maladie, et accablée d'infirmités, demanda à être déchargée du gouvernement de la maison, car pour la troisième fois, elle venait d'être appelée à remplir cette dignité. Le P. Lalemant qui malgré son grand âge, la conduisait encore, qui comprenait tout le prix et les bénédictions attachés à sa direction, et le bonheur que goûtait la communauté de vivre sous sa houlette, se garda bien d'écouter sa prière. L'humble mère

1. Dom Claude Martin,—M. de Montalembert.

se soumit sans murmure à ce nouveau sacrifice, reprit sur ses épaules, "qui penchaient si fort vers la terre," le fardeau de la supériorité, et ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le ciel lui envoyait.

"Ma disposition présente est tout aimable, mandait-elle alors à son fils, puisque la croix est le plaisir et les délices de Jésus. Je ne puis me remettre de ma longue maladie qui a des suites très-douloureuses et très-pénibles. Mais la nature s'apprivoise aux souffrances, et se familiarise avec les douleurs. J'y ressens même de l'attachement; et j'ai peur que mes lâchetés n'obligent la divine bonté de me les ôter, ou du moins de les modérer. Tout ce que je prends m'est comme de l'absinthe, et me donne une continuelle mémoire du fiel de la passion de Notre-Seigneur. C'est ce qui me fait chérir cet état."

Sa maladie d'accidentelle était devenue chronique. Son estomac ne pouvait presque plus rien supporter, et elle était d'une telle faiblesse, qu'elle ne pouvait demeurer plus de cinq minutes à genoux, même en s'appuyant, sans tomber en défaillance. On lui ordonnait, dans les beaux jours de l'année, de prendre quelqu'exercice dans le jardin. On eût pu voir alors cette vénérable sexagénaire se traîner péniblement sous les ombrages des allées solitaires, cherchant par obéissance une guérison qu'elle ne désirait pas. Ses traits décharnés, sa pâleur mortelle, ses yeux caves, sa tête chancelante, toute sa charpente naguère si robuste, maintenant courbée vers la terre, lui donnaient plutôt l'air d'une apparition d'outre-tombe que d'un être vivant. Mais sous cette enveloppe desséchée battait un cœur embrasé plus que jamais des ardeurs célestes. "Il me semble alors que ce cœur pressé par de continuels élans d'amour, doive s'élancer et sortir de son lieux pour se perdre en Celui qui est toute sa vie. Car dans cette exténuation des forces de la nature, l'âme se sent plus vigoureuse et plus capable d'agir en toute liberté, parce qu'elle n'envoie rien aux sens et retient tout en soi."

En la voyant dans cette état d'affaissement et d'effrayante maigreur, on était tout surpris qu'elle pût encore vivre. Cependant après trois ans de cette cruelle maladie, elle jeûna encore un carême; et tandis que ses souffrances auraient dû, ce semble, la tenir clouée sur son lit, elle travaillait sans relâche. Toujours la première levée et la dernière au lit, elle ne prenait aucun repos, assistait à toutes les observances, accomplissait tous les devoirs de sa charge, écrivait un nombre prodigieux de lettres; et quand la fatigue ou la faiblesse l'empêchait de se livrer à d'autres travaux, elle s'occupait d'ouvrages de peinture ou de broderie pour lesquels elle avait un goût exquis. En un mot, à l'âge de soixante-dix ans, et dans un corps tout cassé et demi-mort, elle faisait ce qui paraissait au-dessus des forces de la meilleure santé. Son existence, dans les dernières années de sa vie, fut un mystère, comme avait été toute sa vie mystique.

Toujours poursuivie par cet amour des sauvages, qui lui avait fait entreprendre tant de travaux, depuis trente ans, pour leur conversion, et voulant prolonger cet apostolat jusqu'au-delà de la tombe, elle s'occupait sans cesse de l'instruction des jeunes sœurs destinées à lui succéder. Durant les matinées de l'hiver, elle les réunissait autour d'elle, et consacrait à leur enseigner les langues sauvages les derniers restes de sa voix tremblante et prête à s'éteindre.

A la fin de sa vie, ne pouvant plus se traîner seule à la salle des instructions, elle s'y faisait conduire par deux jeunes religieuses, qui soutenaient sa marche chancelante. On se figure facilement avec quelle vénération et quelle sainte avidité les pieuses disciples écoutaient chacune de ses leçons, recueillaient chacune de ses paroles.

Non contente de ces instructions, elle écrivit deux gros dictionnaires algonquins, outre un catéchisme iroquois, et un énorme volume de traductions de l'Histoire-Sainte, en langue algonquine.

"Vous voyez, écrivait-elle à son fils en lui parlant de ces études, que la bonté divine me donne encore des forces, dans mon extrême faiblesse, pour laisser à mes sœurs de quoi travailler au salut des âmes. Mais *après avoir fait tout ce qui nous aura été possible, nous devons croire que nous sommes des servantes inutiles;* et moi en particulier, qui ne suis qu'un petit grain de sable au fond de l'édifice de cette nouvelle église."

C'est au milieu de ces labeurs, que l'épouse du Christ, le front ceint du diadême de toutes les vertus, sous sa couronne de cheveux blancs, attendait l'immortel repos.

Plus elle approchait du terme, plus sa manière de traiter avec Dieu devenait simple et pleine d'abandon. "Je n'ai plus de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne consistent plus que dans ces aspirations: Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni, ô mon Dieu! Les jours et les nuits se passant ainsi, et j'espère de la bonté divine, qu'elle me fera expirer en ces mots; je dirais mieux en ces respirs."

Ces délices spirituelles furent cependant interrompues par une de ces épreuvres, dont Dieu se sert souvent pour achever de purifier ses plus fidèles serviteurs. Ce fut une très-grande frayeur des jugements de Dieu. Elle se comporta dans cette épreuve comme dans toutes les autres, n'opposant aux pensées accablantes dont elle était tourmentée, qu'une profonde humilité et beaucoup de confiance. Ce tempérament de crainte et d'amour, qui favorise d'autant plus le progrès de l'âme, qu'il la tient plus à l'abri de la présomption, fut une des grâces du ciel dont la Mère de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnaissance. C'est par les fruits qu'elle

en tira qu'elle termine le récit de sa vie mystique. [1]

"Je me vois remplie d'infidélités; et j'en suis si souvent accablée devant Dieu, que je ne sais comment y apporter remède. Je vois mes dispositions dans une obscurité qui n'a point d'entrée ni d'issue. Me voilà à la fin de ma vie, et je ne fais rien qui soit digne d'une âme que le souverain juge doit bientôt faire comparaître à son tribunal. Néanmoins toute imparfaite que je suis, et quelque anéantie que je sois en sa présence, je me vois toute perdue dans sa divine Majesté. C'est une espèce de pauvreté d'esprit, qui ne me permet pas même de m'entretenir avec les anges, ni des délices des bienheureux, ni des mystères de notre foi. Je veux quelquefois me distraire pour m'y arrêter et m'égayer dans leurs beautés, mais aussitôt je les oublie, et l'esprit qui me conduit me remet plus intimement dans mon premier état. Je m'y perds dans Celui qui me plaît plus que toute autre chose. J'y vois ses amabilités, sa majesté, ses grandeurs, sa puissance, sans aucun acte de raisonnement et de recherches, mais en un moment qui dure toujours. Je ne puis exprimer autrement cette opération. Il n'y a ici rien de matériel, mais une foi toute nue, qui dit des choses infinies."

Cette âme séraphique n'habitait-elle pas déjà les sphères invisibles, avant même d'avoir rendu à la terre sa dépouille mortelle? Qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur de ces élus, où se consomme dès ici-bas le mystère de l'amour divin? Eux-mêmes peuvent à peine le balbutier dans notre langue grossière. L'homme, cette chrysalide immortelle qui doit s'ouvrir aux cieux, se transforme parfois sous les rayons de la grâce, et déploie ses ailes avant l'éternel printemps. On dirait que, chez les saints, cette enveloppe d'argile, desséchée par le feu des mortifications et des jeûnes, devient tout à coup translucide, et qu'alors leur œil dessillé contemple, à travers ce voile diaphane, les beautés infinies.

Arrivé à cet endroit de la vie de sa Mère, Dom Claude Martin, son fils et son naïf biographe, s'exprime ainsi:

"Désormais ce n'est plus la Mère de l'Incarnation qui parle: la mort, qui impose silence aux plus grands saints, va lui fermer la bouche, et la mettre dans un état qui ne lui permettra plus de nous donner davantage connaissance des grands trésors que Dieu avait renfermés dans son âme, et dont nous ne connaîtrons jamais bien le prix que dans l'éternité. Il est temps que cette grande servante de Dieu, qui a porté depuis tant d'années un état continuel de victime en son âme et en son corps, se dispose au dernier sacrifice."

Nous n'entendrons plus en effet résonner dans ces pages cette douce voix qui leur donnait la vie et tout leur charme. La mort va poser son doigt glacé sur ses lèvres; et désormais nous ne pourrons plus pénétrer à sa suite dans le sanctuaire de cette âme, où il nous a été donné tant de fois de nous prosterner avec un saint respect, de demeurer ravi devant les merveilles de la grâce, et d'adorer Dieu, dont la majesté remplissait tout l'édifice. Il nous faudra maintenant cheminer seul dans la nuit que le trépas fait déja autour d'elle.

A mesure que l'on avance, la solitude se fait plus profonde. Des trois fondatrices venues de Tours, il ne restait plus que Madame de la Peltrie auprès de la Mère de l'Incarnation: la Mère de Saint-Joseph était déjà allée depuis longtemps recevoir sa couronne; et Madame de la Peltrie, chargée du précieux fardeau de ses soixante-huit années de mérites, était sur le point d'aller la rejoindre au rendez-vous éternel. Fruit mûr dont la frêle tige ne tenait plus à l'arbre de la vie que par une fibre, le souffle, qui devait la jeter dans les jardins du ciel, s'était déjà levé.

Le 12 novembre 1671, elle fut attaquée d'une pleurésie, qui en peu de jours la conduisit aux portes du tombeau. Toutes les vertus qu'elle avait pratiquées pendant sa vie, parurent s'assembler autour de sa couche funèbre, pour lui faire cortège à ce dernier passage. Jamais en effet on ne la vit plus humble, plus affable, plus patiente, plus mortifiée, plus soumise à la supérieure, plus unie à Dieu, ni plus résignée à sa sainte volonté.[1] La pauvreté évangélique avait été sa compagne de chaque jour pendant ses trente-trois années d'apostolat; elle voulut encore l'appeler à son chevet à son dernier soupir. L'opulente héritière d'Alençon ne possédait pour château qu'une pauvre cellule, pour tout ameublement que deux chaises en paille, une table de bois sur laquelle reposaient les saints évangiles et un livre de méditations, et pour lit de repos qu'un misérable grabat. Au-dessus de la table pendait, sur la muraille nue, un crucifix peint sur bois; c'était-là la seule décoration et les seuls ameublements de son austère cellule, ainsi que l'atteste l'inventaire qui en fut fait après sa mort.

Ayant aperçu sur sa table quelques aliments délicats qu'on lui avait préparés pour soulager ses souffrances, elle les fit enlever immédiatement en disant que la pauvreté ne connaissait pas de telles douceurs. Le 15 novembre, quatrième jour de sa maladie, elle fit son testament en présence de l'intendant Talon, qui voulut y assister, tant pour honorer sa personne, que pour autoriser ses dernières volontés. Dans son humilité, se croyant indigne d'habiter le monastère qu'elle-même avait fondé, elle y demandait par charité l'aumône d'une tombe dans le caveau des Ursulines. Pour répondre au désir des PP. Jésuites, elle ordonna que son cœur leur fût remis après

1. Le P. de Charlevoix.

1. Relations des Jésuites.

sa mort; mais elle recommanda en même temps qu'il fût enfermé dans une petite boîte toute simple et non polie, que l'on remplirait de terre mêlée de chaux vive, afin qu'il fût plus promptement consumé. Il devait être porté en cet état dans l'église des PP. Jésuites, et enterré sous le marche-pied de l'autel, où reposait le Saint-Sacrement, afin d'y être réduit en poussière et anéanti en holocauste au pied de la Majesté divine.

Deux jours après, le 17, son médecin lui déclara qu'elle ne passerait pas le lendemain. Bien loin de s'en effrayer, elle accueillit cette nouvelle avec allégresse, et pria celles qui l'entouraient de ne plus lui parler que de l'éternité.

" N'avez-vous donc aucun regret de mourir, lui demanda une des religieuses qui l'assistaient?

—Oh non! reprit-elle vivement; j'estime mille fois plus le jour de ma mort, que toutes les années de ma vie."

Le ciel réservait à ses derniers moments une suave et délicate consolation. Le grand serviteur de Dieu, le protecteur dévoué qui lui avait aplani le chemin de sa vocation, et qui avait pris une si large part à la fondation des Ursulines, M. de Bernières, revivait en Canada, avec toutes ses vertus, dans un de ses neveux. M. Henri de Bernières, grand vicaire, et curé de Québec, était en même temps supérieur des Ursulines; ce fut de sa main que Madame de la Peltrie eut le bonheur de recevoir les onctions suprêmes, "avec des sentiments de componction pleins d'amour et de suavité, disent les Relations. Elle priait ses chères filles, qui étaient toujours auprès d'elle, de lui remettre souvent en mémoire ce premier verset du psaume 121, *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus.*" Enfin elle entra en agonie en priant Dieu, et expira doucement deux heures après, sur les huit heures du soir, le dix-huit novembre 1671.

Le lendemain, ses obsèques furent célébrées avec une grande pompe dans le monastère des Ursulines. Le gouverneur général, M. de Courcelles, l'intendant Talon, et tous les citoyens de distinction de Québec et des environs voulurent honorer de leur présence la cérémonie de ses funérailles.

Après le service funèbre, le clergé, suivi des restes mortels de l'illustre défunte, entra dans le chœur des religieuses, pendant que les derniers accents de la psalmodie lugubre se prolongeaient sous les arceaux du cloître. Le corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut descendu dans le caveau.

Cette cérémonie fut suivie immédiatement de la translation du cœur de la fondatrice. La précieuse relique, voilée sous un crêpe noir, était portée par un des principaux citoyens de la ville, précédé du clergé. Le gouverneur, l'intendant Talon, et la foule fermaient la marche. Arrivée devant le portail de l'église des Jésuites, la procession s'arrêta; M. de Bernières s'avança alors, portant la relique, et la remit entre les mains du supérieur, qui alla la déposer au pied des marches du grand autel, qu'on avait eu le soin d'orner des décorations, dont Madame de la Peltrie elle-même l'avait enrichi pendant sa vie.

La religieuse piété des Ursulines nous a conservé le portrait de leur sainte fondatrice. Toute sa personne offrait le type de l'aménité et de la douceur. Sa figure, d'un bel ovale, était remarquable par l'harmonie des lignes et la perfection des formes. Un nez légèrement aquilin, une bouche bien dessinée et toujours souriante, un regard limpide, voilé sous de longs cils, que l'habitude de la méditation tenait à demi baissés, imprimaient à sa physionomie une douceur exquise.

Quoique sa taille frêle et délicate ne dépassât pas la moyenne, et que tout en elle respirât la modestie et l'humilité, sa démarche était néanmoins pleine de dignité et de noblesse; on reconnaissait, en la voyant, la descendante de ces hauts et puissants châtelains, de ces preux chevaliers, dont la vaillante épée avait soutenu le trône et l'autel. A travers la plus charmante simplicité, perçaient toujours ce grand air du dix-septième siècle, et cette distinction parfaite, traditionnelle parmi les vieilles familles de France. Mais ce majestueux ensemble était tempéré par un air de recueillement et d'onction attractive qui donnait à sa conversation un charme infini, et lui avait conquis l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient eu le bonheur de la connaître. Telle était la fondatrice des Ursulines, Marie Magdeleine de Chauvigny de la Peltrie, une des gloires les plus touchantes, un des plus beaux noms que la Nouvelle-France ait gravé au frontispice de son histoire.

CHAPITRE TREIZIÈME

—

Mort de la Mère de l'Incarnation.

Choisie la première, des trois fondatrices venues de Tours avec elle, la Mère de l'Incarnation, leur guide et leur soutien, était destinée à clore sur la terre leur marche vers l'autre rive de la vie.

Jusqu'au commencement de l'année 1672, les Ursulines avaient conservé l'espoir de prolonger encore quelque temps les précieux jours de leur vénérable mère, malgré son excessive débilité et ses souffrances habituelles. Depuis sa dernière maladie, elle avait toujours souffert d'une extrême faiblesse surtout dans les côtés, et d'un épanchement de bile qui mêlait un goût d'amertume à toute sa nourriture. Toutefois aucun symptôme alarmant ne s'était encore déclaré; mais dans la nuit du quinze au seize janvier,

elle fut prise d'une oppression de poitrine qui faillit l'étouffer. Cette première attaque fut suivie d'un vomissement extraordinaire, qui dura vingt-quatre heures, sans qu'aucun remède pût le calmer. A peine eut-il cessé que l'étouffement recommença et devint extrême. Une douleur de tête accablante se joignit à cette oppression, et ne lui laissa plus un moment de repos, un seul instant de sommeil. La fièvre ardente, qui s'était allumée dans tout son être, avait produit une telle prostration de forces, que son corps n'était plus qu'une masse inerte que trois personnes robustes pouvait à peine remuer. Deux tumeurs s'étaient en même temps déclarées aux côtés, et devinrent deux foyers de fièvre, dont les élancements lui causaient d'atroces douleurs.

La sublime malade, ainsi gisante sur sa couche funèbre, parut plus grande que dans l'action et les ravissements de l'extase. Pas un soupir, pas une plainte, pas un muscle de son visage ne trahissaient les intolérables souffrances, dont elle était consumée; sur toute sa physionomie rayonnait une auréole de majestueuse sérénité, de jouissance surhumaine. La paix et l'éclat de son âme rejaillissaient sur sa figure. Ravie de se voir crucifiée avec Jésus-Christ, elle répétait avec un saint transport: *Christo crucifixa sum cruci.*

Cependant le mal faisait des progrès si rapides que, dès le cinquième jour, 20 janvier, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. A une heure de l'après-midi, elle reçut le saint Viatique des mains de M. de Bernières, en présence de la communauté en pleurs. Elle seule éprouvait une joie indicible en s'unissant, dans le sacrement d'amour, à l'époux invisible qu'elle espérait bientôt voir et posséder sans voile. Le lendemain, au moment de recevoir l'Extrême-Onction, elle demanda pardon à M. de Bernières, supérieur du monastère, et au vénérable P. Lalemant, son directeur; puis se tournant vers la supérieure, la Mère de Saint-Athanase, elle la remercia, ainsi que toute la communauté, de leur charité à son égard, et leur demanda pardon des fatigues et des peines qu'elle leur avait données pendant sa maladie.

Un instant après, entendant dire que la petite fille d'un des premiers chefs algonquins convertis venait d'entrer au pensionnat, elle la fit venir et lui prodigua les caresses les plus affectueuses. Puis s'adressant à ses sœurs, "elle leur dit des merveilles pour les exciter à l'estime de leur vocation et à l'amour des petites sauvages, qu'elle appelait les délices de son cœur." Toutes les pensionnaires françaises et sauvages lui furent ensuite présentées pour recevoir sa bénédiction; la mourante étendit ses mains tremblantes sur le groupe des jeunes vierges agenouillées autour de son lit de mort, et, le regard illuminé d'un rayon céleste, tandis qu'un sourire affectueux errait sur ses lèvres pâles et desséchées, elle appela sur elles toutes les bénédictions d'en haut. Les sanglots des religieuses et des enfants, qui la vénéraient et l'aimaient comme leur mère, interrompirent seuls ensuite le silence; et toute la famille se retira, n'attendant plus que le moment fatal.

Cependant les vœux, les prières et les pénitences avaient recommencé avec une nouvelle ferveur pour la prolongation d'une vie si chère. La Mère de l'Incarnation fut contristée de cet empressement de ses sœurs à conserver des jours qu'elle croyait inutiles, et s'en plaignit affectueusement au R. P. Lalemant. Le vénérable vieillard, touché du deuil où la mort de la sainte allait plonger la communauté, lui ordonna alors d'unir ses prières à celles de ces compagnes. Interdite à ce commandement, elle se recueillit un instant, puis joignant les mains, et levant les yeux au ciel: "Mon Père, dit-elle, je crois que j'en mourrai; mais si c'est la volonté de Dieu que je vive encore, je m'y soumets."

—Tout cela est bon, ma mère, repartit le saint homme, mais vous devez vous mettre de notre côté; et prier Dieu de vous conserver à cette communauté, qui croit encore avoir besoin de vous."

A ces paroles, l'humble mère se résigna sans réplique, et renouvelant l'admirable dévouement de son compatriote Saint Martin de Tours: "Mon Dieu, dit-elle, si vous jugez que je sois encore nécessaire à cette petite famille, je ne refuse point le travail; que votre volonté soit faite!"

De ce moment, elle éprouva un soulagement sensible; la fièvre la quitta, et peu de temps après, les médecins la déclarèrent hors de danger. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté dans l'église du monastère, au milieu de l'allégresse universelle. La malade elle-même y assista, et parut recouvrer ses forces.

La joie d'une convalescence si inespérée fut partagée par la ville entière; de toutes parts on s'empressa de venir la féliciter et de lui témoigner, par les attentions les plus délicates, la part que l'on prenait à son rétablissement. Cette convalescence parut se continuer pendant tout le carême. Le dimanche des Rameaux, elle put suivre la cérémonie; et le vendredi-saint, elle eut encore assez de force pour assister à l'adoration de la croix. Mais le soir même, elle fut obligée de déclarer à la supérieure[1] que les deux tumeurs, qu'elle avait aux côtés lui causaient des douleurs aiguës. Le chirurgien, appelé sur le champ, constata la présence de deux abcès, qu'il fallut ouvrir. L'opération fut très-douloureuse; mais la seule trace de souffrance qui parut sur le visage de l'héroïque patiente, fut un reflet de plus intime sérénité.

---

1. La Mère de l'Incarnation avait remis sa charge entre les mains de la Mère de Saint-Athanase, peu de temps avant sa maladie.

Deux fois le jour, le chirurgien visitait la malade, pansait ses plaies, les nettoyait, et souvent y appliquait le fer et le feu. Un matin, pendant une de ces cruelles opérations, elle ne put réprimer un léger frémissement ; toute confuse de cette sensibilité involontaire, elle en fit une satisfaction immédiate, comme d'un scandale.

Cependant le médecin déclarait que les plaies étaient vermeilles et en voie de guérison. Mais le huitième jour, il se produisit une altération subite, jointe à un complet épuisement, indices certains de sa fin prochaine. On en fit part à la mourante; aussitôt ses traits s'épanouirent; une expression de recueillement extatique se répandit sur toute sa physionomie, et son esprit parut prendre son vol vers les cieux pour n'en plus redescendre. Son regard à demi-voilé resta fixé sur le crucifix, qu'elle tenait entre ses mains.

Lorsqu'on lui adressait la parole, elle répondait "avec une douceur et une affabilité angélique" [1] mais en peu de mots, et sans sortir de son attitude méditative. La supérieure, qui se tenait constamment à ses côtés, rappela à son souvenir le fils qu'elle laissait dans le monde, et alors si éloigné d'elle ; elle s'informa si elle n'avait aucune recommandation à lui faire, et s'offrit à lui communiquer ses dernières volontés. En entendant prononcer le nom de son fils, elle tressaillit; un profond attendrissement se peignit sur sa figure : "Dites-lui, murmura-t-elle, que je l'emporte avec moi dans mon cœur en paradis, où je ne cesserai de solliciter sa parfaite sanctification."

Le vingt-neuf avril, elle reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, avec une parfaite présence d'esprit, mais sans épanchement extérieur, ni empressement visible, et toujours absorbée en Dieu. L'âme oubliait déjà son enveloppe mortelle, et ne communiquait plus qu'avec le monde des esprits.

Plusieurs fois pendant les derniers quinze jours de sa maladie, elle avait demandé à voir les petites sauvagesses; et chaque fois elle les avait bénies avec cette effusion et cette tendresse inexprimables d'une mère mourante. Quelques religieuses lui ayant demandé de leur faire part du mérite de ses souffrances: "Tout est pour les sauvages, répondit-elle avec un sourire, je n'ai plus rien à moi."

Dans la matinée du 30 avril, sentant sa fin approcher, elle voulut voir une dernière fois ses chères petites néophytes, et leur adressa, dans leur propre langue, des paroles d'adieu si tendres, si suaves, si pénétrantes d'amour et de sollicitude, qu'un torrent de larmes s'échappa des yeux de tous ceux qui l'écoutaient.

Vers midi, elle entra en agonie, mais quoiqu'elle eût perdu l'ouïe et la parole, son esprit n'en paraissait pas moins avoir conservé toute sa lucidité. Aucun mouvement, aucune agitation extérieure ne trahissait la lutte suprême de la vie contre les étreintes de la mort. La placidité de la figure indiquait un calme parfait, et l'union intime avec Dieu; plusieurs fois on la vit porter d'une main tremblante son crucifix à ses lèvres.

Cependant peu à peu les extrémités déjà froides revêtaient cette blancheur mate qui indique que la vie, fuyant devant la mort, reflue vers les sources de l'existence, prête à se tarir.

Le silence morne, qui règne dans la chambre de l'agonisante, n'est interrompu que par les soupirs et les sanglots de ses sœurs. Rangées autour de la couche funèbre de leur mère, elles contemplent avec anxiété, à travers la pâleur de la mort, les derniers rayonnements de cette grande lumière, qui s'évanouit à leurs yeux, pour se lever éclatante d'immortalité sur l'horizon de l'éternité. Qui dira leurs angoisses et leurs larmes? Elles n'osent croire à la triste réalité qu'elles voient venir. Immobiles, les yeux baignés de pleurs, fixés sur le visage de la mourante, elles prient, elles soupirent, elles gémissent.

A chaque défaillance, elles retiennent leurs sanglots, et n'osent respirer dans la crainte d'enlever le dernier souffle errant sur les lèvres de leur mère.

"Une heure avant sa mort, dit un de ses historiens, elle versa trois ou quatre grosses larmes: Dieu seul, qui était le maître de son intérieur, sait de quelle source elles coulaient." Peu après elle ouvrit lentement les yeux, jeta un long regard sur ses chères sœurs, comme pour leur dire un dernier adieu, puis elle les referma pour ne plus les ouvrir sur la terre.

Enfin à six heures du soir, sans agitation ni effort, elle poussa deux faibles soupirs et ce fut tout.

Un frémissement courut parmi les rangs des assistantes qui toutes restèrent immobiles, partagées entre la douleur et l'admiration, les yeux fixés sur le visage de la morte devenu tout à coup d'une beauté éblouissante : son âme, en prenant son vol vers les cieux, semblait y avoir imprimé un reflet de sa gloire immortelle. Ce phénomène parut si merveilleux que les Ursulines voulurent en perpétuer le souvenir; et chaque année, depuis ce jour, un *Te Deum* d'actions de grâces se chante au monastère, en mémoire de ce miraculeux évènement, à l'anniversaire de la précieuse mort de la Mère de l'Incarnation.

Le bruit de son décès se répandit avec la rapidité de l'éclair ; de toutes parts on vit accourir les fidèles de toutes les conditions pour rendre les derniers devoirs à celle que la voix publique avait déjà glorifiée du nom de Sainte. [1] L'em-

1. Dom Claude Martin.

1. "Au moment qu'elle cessa de vivre, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle était connue." (*Le P. de Charlevoix*).

pressement de la foule, avide de témoigner sa profonde vénération, ne se ralentit pas pendant tout le temps qui s'écoula depuis sa mort jusqu'à ses obsèques. On se disputait, comme de précieuses reliques, les objets qui avaient servi à son usage. Tout fut enlevé en un instant; et c'est à peine si les Ursulines purent conserver son grand chapelet, qui se voit encore aujourd'hui dans une des chapelles de leur église.

On apportait au parloir des croix, des médailles, des chapelets pour les faire toucher à la sainte dépouille; et plusieurs religieuses furent employées à satisfaire cette touchante dévotion, jusqu'au jour de l'enterrement.

Mais comment exprimer la désolation des pauvres sauvages en apprenant la mort de leur vénérable Mère? Dès que cette nouvelle fut parvenue aux villages de Lorette et de Sillery, ils vinrent en foule s'assembler autour du monastère, afin de prier pour celle qui les avait tant aimés. A mesure qu'ils arrivaient, ils sonnaient au parloir, et regardant les religieuses avec une expression d'indicible douleur: "Notre Mère à nous est morte!" disaient-ils. Puis ils se mettaient le doigt sur les lèvres pour signifier qu'une telle affliction ne s'exprimait pas. Les Ursulines, "qui n'en pouvaient plus de tristesse," dit naïvement la vieille chronique du monastère, les consolaient en leur montrant le ciel, et chacun s'en allait de son côté pleurer et prier jusqu'à l'heure des funérailles.[1]

Dès l'aurore de ce jour l'église des Ursulines fut encombrée. Toutes les autorités civiles et militaires de la ville, le gouverneur, le clergé accouru d'une grande distance, vinrent rendre un éclatant hommage à la sainteté de cette grande servante de Dieu. La douleur de cette foule immense était profonde; mais un sentiment d'allégresse se mêlait à ces gémissements. On eût dit qu'un rayon de la gloire dont jouissait la bienheureuse défunte perçait à travers les sombres appareils du trépas, et épanouissait tous les cœurs; on se sentait plutôt porté à l'invoquer qu'à prier pour elle, et on songeait, avec une douce consolation, à la grande protectrice que la Nouvelle-France avait de plus au ciel.

En l'absence de Mgr. de Laval, alors en France, M. de Bernières, célébra les obsèques. L'oraison funèbre fut prononcée par le vénérable octogénaire qui depuis tant d'années avait lu dans l'âme de la Mère de l'Incarnation jusqu'aux plus intimes pensées, et avait pu apprécier, par conséquent, toutes les richesses de ce sanctuaire.[2] Le P. Lalemant fit ressortir avec éloquence le parallèle de la femme forte de l'Evangile, et du grand caractère de la Mère de l'Incarnation, de ses œuvres et de ses vertus sublimes.

1. Histoire des Ursulines de Québec.

2. le P. Jérôme Lalemant était arrivé au Canada le 26 août 1638. Il avait été le directeur de la Mère de l'Incarnation pendant la plus grande partie du temps qui s'était écoulé depuis lors. Nommé missionnaire chez les Hurons au mois d'août 1640, il y séjourna jusqu'à l'époque de la dispersion de cette nation, et redescendit à Québec au mois de juillet 1650. La Mère de l'Incarnation écrivait en parlant de lui, le 8 Octobre 1671: "Encore qu'il touche la 80e année de son âge, il a néanmoins le sens et l'esprit aussi sains que jamais." Il mourut le 2 janvier 1673.

Après le service funèbre, lorsque la foule du peuple se fut écoulée, M. de Courcelles, M. Talon, M. de Bernières et le P. Lalemant conseillèrent aux Ursulines de faire retirer le corps du caveau, afin de faire esquisser le portrait de la défunte; car le sommeil de la mort n'avait encore rien enlevé de cet éclat et de cette fraîcheur que l'âme en s'envolant avait laissé tomber de ses ailes sur sa dépouille. L'incarnat de la vie animait toujours le recueillement du trépas, et on eût dit que le souffle de la pensée errait encore sur cette noble et extatique figure marquée du sceau de la prédestination.

Le lendemain, le gouverner envoya un artiste, qui réussit à prendre une ressemblance frappante de ses traits.[1]

La bière fut ensuite refermée, et descendue dans le caveau. Elle portait l'inscription suivante gravée sur une plaque d'étain:

Ci-git
La Révérende Mère
Marie Guyard de l'Incarnation,
Première Supérieure de ce Monastère,
Décédée le dernier jour d'avril 1672,
âgée de
Soixante-et-douze ans et six mois,
Religieuse Professe venue de Tours.
Priez pour son âme.

La Mère de l'Incarnation était d'une haute taille, et d'une constitution forte et vigoureuse. Tous ses traits, énergiquement accusés, étaient d'une régularité parfaite, mais d'une beauté mâle, qui révélait toute la grandeur et l'héroïsme de son âme. Sa démarche était d'une majesté sans rivale; "et tout son air avait quelque chose de si grand, que lorsqu'elle était dans le monde, on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer."

Cependant ce noble extérieur ne respirait pas moins de tendresse que de dignité. Car l'humilité, la charité céleste avaient jeté un voile de grâce et de douceur sur cette grandiose physionomie. Le charme de son regard était irrésistible; et le rayon qui en descendait portait avec lui le calme et la sérénité. Tous ses traits, spiritualisés par la prière, transfigurés par l'extase, et d'où semblait déjà rayonner le nimbe des bienheureux, avaient cette transparence aérienne, particulière aux âmes mystique. L'éclat de son intérieur jaillissait sur sa figure, dont les grandes lignes avaient pris peu à peu la

1. Ce tableau fut malheureusement consumé dans le second incendie du monastère, en 1686. Celui qui orne le frontispice de cet ouvrage est une copie d'un autre portrait, qui vient de France.

direction de ses pensées toujours dirigées vers le ciel.[1]

Telle était la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, surnommée la Thérèse de la Nouvelle-France, l'une des femmes les plus extraordinaires, dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Parmi les noms vénérés de nos annales, parmi tant de saintes mémoires, qui s'élèvent comme un parfum de nos pages historiques, il n'en est aucune qu'une bouche canadienne doit prononcer avec plus de reconnaissance et de respect, aucune devant laquelle nous devions nous incliner avec plus de vénération et d'amour.

Et maintenant, avant de dire adieu à ces faibles pages, qu'il nous soit permis de nous adresser une dernière fois à cette vénérable et bien-aimée Mère, et de lui demander humblement pardon, d'avoir osé entreprendre d'écrire l'histoire de sa vie. N'avons-nous pas plutôt terni sa gloire et ses œuvres en essayant de les dire ? Car qui peut comprendre et raconter les merveilles imcomparables de la grâce, que Dieu opère dans le cœur de ses élus ? Mais daignez, ô vénérable Mère ! suppléer, par vos prières, à notre faiblesse et à notre indignité, et conjurer le Seigneur de bénir cet ouvrage écrit pour votre honneur et pour sa gloire !

1. La transformation qui s'est produite dans l'art, sous l'influence du génie chrétien, se renouvelle, on dirait, chaque jour, dans l'architecture de la figure humaine, modelée par le ciseau de la grâce. Dans les chefs-d'œuvre de l'art antique, le Parthénon, le Prytanée, la Maison Carrée de Nîmes, rien ne s'élance, rien ne monte, rien n'aspire au ciel ; tout, au contraire, repose sur la terre. C'est la ligne horizontale qui règne, et qui, en s'harmonisant, immobilise la pensée ; mais une pensée terrestre qui ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon.

Mais à peine le mysticisme chrétien s'est-il emparé de la règle, que la voussure, qui s'arrondissait en paix, brise son arc et s'élance en ogive, la ligne horizontale se redresse, et produit une végétation d'aiguilles, de tourelles, de clochetons, de faisceaux de colonnettes aériennes ; et la cathédrale gothique,

« agenouillée...... dans sa robe de pierre. »

élève en mille flèches sa prière éternelle vers les cieux.

Un phénomène à peu près analogue se reproduit, disons-nous, dans la structure de la figure humaine. Quel contraste entre l'homme enseveli dans la matière, courbé vers la terre, et l'homme livré à l'esprit, spiritualisé par la grâce. Voyez, sur la figure opaque du premier, les rides horizontales qui se creusent pour ensevelir ses espérances ; tandis que sur le visage translucide de l'homme de foi, sur les traits diaphanes de la vierge chrétienne, sur toutes ces figures détendues par la prière, les grandes lignes s'effilent, s'élèvent avec l'âme, et convergent vers les cieux. Au reste, il suffit de considérer les types inimitables de piété, de spiritualisme, qu'a enfantés l'art chrétien ; d'observer sur les tableaux de Cimabuë, de Giotto, du Pérugin, de Fra Angelico, ces têtes contemplatives si recueillies, ces figures idéales, si pures, si placides, si lumineuses, si ravissantes ; ces personnages en extase, qu'un souffle semblerait devoir enlever de la toile. Lorsqu'on suit sur ces figures un peu élancées, sur ces traits sveltes, les linéaments caractéristiques, la tendance des lignes vers le ciel, on demeure convaincu de cette vérité frappante.

En terminant ce doux travail une émotion mélancolique, une pensée triste s'élève involontairement dans notre âme. Depuis bientôt quatre ans, nous nous étions habitués à converser avec vous, à vivre à vos côtés, nous vous avions suivie à travers toutes les péripéties de votre existence, depuis votre berceau jusqu'à l'entrée du cloître, à travers tant de travaux et de peines, depuis votre vocation apostolique, jusqu'à votre arrivée sur nos rivages, à travers tant de merveilles et de grâces, tant de périls et de mers, enfin nous vous avions suivie pas à pas dans toute votre carrière si féconde. Vous étiez devenue notre compagne et notre amie ! Que de jours sombres, et de veilles solitaires votre chère image a embellis ! Que de précieuses larmes nous a fait verser la lecture de vos œuvres, la méditation de vos travaux ! Et maintenant voilà que la tombe ou plutôt le ciel vous a dérobée tout à coup à nos yeux ! Resté seul sur la terre, nous sommes triste et pensif, comme le disciple du prophète, après que le char de feu eut enlevé son maître au ciel. Recevez donc mes adieux, ô vénérable Mère, et daignez implorer la miséricorde du Seigneur pour le plus indigne de vos biographes.

Protégez aussi ce petit peuple que vous avez vu naître et que vous avez tant aimé, à qui vous avez donné votre vie, vos prières et vos mérites. Priez pour notre cher Canada, pour les descendants de ces pieux colons, que vos exemples ont tant édifiés, et dont vous avez élevé les heureuses enfants devenues aujourd'hui nos ancêtres. Priez pour toute la nation canadienne, afin qu'elle conserve toujours pure et intacte le précieux dépôt de la foi. Mais priez aussi, oh ! priez pour vos saintes filles, pour les Ursulines, héritières de vos vertus, afin que marchant sans cesse sur vos glorieuses traces, elles croissent toujours en grâces et en mérites devant Dieu, et qu'elles continuent toujours à former la jeunesse, comme elles ont déjà élevé cette génération de mères canadiennes, nos mères à nous tous, l'orgueil et la gloire de notre nation, et l'admiration du monde chrétien.[1] Puissions-nous tous ensemble mériter que l'Eglise, à qui seule appartient de définir notre croyance, confirmant l'oracle du peuple, comble un jour tous nos vœux en vous élevant sur nos autels, et nous permette de vous invoquer à genoux et de nous écrier, ivres de joie : Sainte Marie de l'Incarnation, priez pour nous !

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.[2]

1. On se rappelle le magnifique éloges des Mères Canadiennes, qu'a prononcé, en 1863, le R. P. Félix, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris.

2. Depuis la publication de cette histoire, la cause de la canonisation de la Mère Marie de l'Incarnation a été introduite, et se poursuit à Rome.

FIN.

APPENDICE

Jugement de BOSSUET, *de* MGR. DE LAVAL, *du* PÈRE JÉRÔME LALEMANT, *de* M. LE CAMUS, *et de* M. EMERY *sur la Mère de l'Incarnation.*

BOSSUET n'a pas hésité d'appeler la Mère de l'Incarnation une autre Thérèse, et il s'est autorisé de ses écrits pour réfuter la doctrine de certains mystiques de son temps qui regardaient comme "incompatible avec la perfection, de désirer ni de demander à Dieu pour soi-même la gloire éternelle." Après avoir cité contre eux, les témoignages de Saint Jean Chrysostôme, de Saint Thomas, de Saint François de Sales, et commenté les écrits de Sainte Catherine de Gênes et de Sainte Thérèse, "cette sainte, dit-il, que l'Eglise met presque au rang des docteurs en célébrant la sublimité de sa céleste doctrine," il ajoute :

"A l'exemple de ces grandes âmes, la mère Marie de l'Incarnation, ursuline, qu'on appelle la Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde, dans une vive impression de l'inexorable justice de Dieu, se condamnoit à une *éternité de peines*, et s'y offroit elle-même, afin que *la justice de Dieu* fût satisfaite, *pourvu seulement*, disoit-elle, *que je ne sois point privée de l'amour de Dieu et de Dieu même.*"

"Un vénérable et savant religieux, fils de cette sainte veuve, plus encore selon l'esprit que selon la chair, et qui en a écrit la vie, approuvée par nos plus célèbres docteurs, y fait voir que ces transports de l'amour divin sont excités dans les âmes parfaitement unies à Dieu, afin de montrer la dignité infinie et incompréhensible de ce premier être, pour qui il vaudroit mieux endurer mille supplices, et même les éternels, que de l'offenser par la moindre faute. Mais, sans chercher des raisons pour autoriser ces actes, on voit assez qu'on ne les peut regarder comme produits par la dévotion des derniers siècles, ni les accuser de foiblesse, puisqu'on en voit la pratique et la théorie dès les premiers âges de l'Eglise et que les Pères les plus célèbres de ces temps-là les ont admirés comme pratiqués par saint Paul." (*Voir p.* 337 *de notre ouvrage.*)

MGR. DE LAVAL, premier évêque de Québec, écrivait de France en apprenant la mort de la vénérable Mère :

"Nous tenons à bénédiction la connaissance qu'il a plu à Dieu de nous donner de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec, l'ayant soumise à notre conduite pastorale. Le témoignage que nous pouvons en rendre est qu'elle était ornée de toutes les vertus dans un degré très-éminent, surtout d'un don d'oraison si élevé, et d'une union avec Dieu si parfaite, qu'elle conservait sa présence au milieu de l'embarras des affaires les plus difficiles et les plus distrayantes, comme parmi les autres occupations où sa vocation l'engageait. Parfaitement morte à elle-même, Jésus seul vivait et agissait en elle. Dieu l'ayant choisie pour l'établissement de l'ordre de Sainte Ursule au Canada, il l'a douée de la plénitude de l'esprit de ce saint institut. C'était une supérieure parfaite, une excellente maîtresse des novices et elle était très-capable de remplir tous les emplois d'une communauté religieuse. Sa vie, commune à l'extérieur, était à l'intérieur toute divine, de sorte qu'elle était une règle vivante pour toutes ses sœurs. Son zèle pour le salut des âmes et particulièrement pour celui des sauvages, était si ardent qu'il semblait qu'elle les portât tous dans son cœur. Nous ne doutons pas que ses prières n'aient obtenu en grande partie les faveurs dont jouit maintenant l'Eglise naissante du Canada."

"La mémoire de la Mère de l'Incarnation, dit le P. JÉRÔME LALEMANT, sera à jamais en bénédiction dans ces contrées, et pour mon particulier, j'ai beaucoup de confiance en ses prières, et j'espère qu'elle m'aidera mieux à bien mourir que je n'ai fait à son égard. Je lui ai été en tout et partout un serviteur inutile, me contentant d'être l'observateur des ouvrages du Saint-Esprit en elle, sans m'ingérer d'aucune chose la voyant en si bonne main, de crainte de tout perdre."

Parmi les "célèbres docteurs," dont parle Bossuet dans le passage que nous avons cité plus haut, et qui ont approuvé les écrits de la Mère de l'Incarnation, nous citerons M. LE CAMUS docteur en Sorbonne, Théologal et Chancelier de l'église de Tours.

"Les justes, dit l'Ecriture, ne meurent qu'aux yeux des hommes insensés, car outre que leur mort précieuse devant Dieu, est moins une mort qu'un heureux passage de la vie présente à l'éternité, c'est qu'ils vivent toujours en terre ou par leurs vertus dont le souvenir édifie, ou par leurs ouvrages dont les lumières instruisent. La vénérable Mère Marie de l'Incarnation s'est acquis ce privilége d'immortalité, qui est le partage des âmes prédestinées, non-seulement par sa piété extraordinaire et ses communications avec Dieu, qui en ont fait un exemple admirable et le sujet d'une grande édification pour son ordre, mais aussi par ses maximes très-évangéliques et très-chrétiennes, qui rempliront dans tous les temps l'esprit de ceux qui liront avec application le livre qui a pour titre: *Lettres de la Vénérable Mère* MARIE DE L'INCARNATION."

A tous ces témoignages imposants nous joindrons celui du vénérable M. Emery, Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Il écrivait en 1800 à Mgr. J. O Plessis, évêque de Québec.

"J'ai beaucoup de vénération pour les Ursulines de Québec, qui sans doute, ont hérité des vertus éminentes de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation. C'est une sainte que je révère bien sincèrement et que je mets dans mon estime à côté de Sainte Thérèse. Dans ma dernière retraite, sa vie, ses lettres et ses méditations ont seules fourni la matière de mon oraison et de mes lectures."

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

TOME SECOND

BIOGRAPHIES

CANADIENNES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
8 Rue de La Montagne

1875

LE
CHEVALIER FALARDEAU.[1]

Quand vous prenez, le soir, le bateau-à-vapeur de Québec à Montréal, vous rencontrez sur la rive gauche du fleuve, à environ douze lieues de Québec, un joli village coquettement assis sur un escarpement de la côte.

Au milieu des blanches maisons, l'église avec ses deux grands clochers luisant au soleil;—partout aux environs, un terrain onduleux semé çà et là de bouquets d'épinettes, d'érablières, de beaux grands ormes;—des côteaux qui frissonnent sous les derniers rayons du soleil;—des vallons, des ravines ouvrant leurs urnes pleines d'ombre;—des festons de verdure qui dorment penchés au-dessus du fleuve;—sur l'arrière-plan, de belles crêtes bleues de montagnes;—c'est la plus jolie paroisse de toute la côte du nord.

Quand le vapeur double le village du Cap-Santé, le soleil touche ordinairement l'horizon.

Alors les brillants reflets de lumière qu'il jette sur tous les sommets, pendant qu'il laisse les vallées et tout le revers du rivage dans une ombre profonde, forment un contraste superbe, un tableau qui mériterait d'être croqué.

C'est là qu'est né notre peintre, le 13 Août 1822.

Antoine-Sébastien Falardeau, peintre d'histoire, est le second fils de Joseph Falardeau, cultivateur-propriétaire, établi à quelques milles du village du Cap-Santé, dans un charmant endroit décoré par les *habitants* du nom pittoresque de "*Petit Bois de l'Ail.*"

Le chef de sa famille, Guillaume *Follardeau*, vint en Canada vers l'année 1692.

Il servait alors comme "soldat dans la com-
"pagnie du Sieur Saint Jean, et était fils de
"Pierre Follardeau, laboureur, demeurant au
"Bourg de Bignais (Bignay), près Saint Jean
"d'Angely, Province de Saintonge, et de Jeanne
"Boutanet."[2]

Quelque temps après son arrivée dans la colonie, il abandonna la carrière des armes pour se fixer à Saint Ambroise, près Québec.

C'est là qu'est né le père de notre artiste.

Ses ancêtres avaient plus d'une fois décroché le fusil que le vieux soldat venu de France conservait suspendu à son chevet, pour faire le coup de feu contre l'Anglais et les Sauvages.

En 1812, jeune héros de seize ans, Joseph Falardeau combattait dans les rangs des voltigeurs du Colonel de Salaberry.

Il était à Châteauguay.

Ce fut à l'époque de son mariage avec Isabelle Savard qu'il quitta sa paroisse natale pour s'établir au Cap-Santé.

Le grand-père de sa femme, comme tous les Canadiens de son époque, avait longtemps exercé le rude métier des armes.

Pendant une expédition au Détroit, il eut à souffrir de telles privations, que lui et ses compagnons furent réduits à manger les attaches de leurs souliers et le cuir de leurs raquettes.

Antoine-Sébastien manifesta, dès sa plus tendre enfance, une singulière vivacité d'intelligence et une très-grande impressionnabilité.

A huit ans, on l'envoya à l'école où il fit toujours le désespoir de ses maîtres à cause de son humeur railleuse et de son instinct à toujours crayonner et barbouiller.

Il réussissait fort bien à apprendre ses leçons, à écrire et à chiffrer, mais encore mieux à enjoliver ses cahiers d'une multitude de dessins et de figurines fantastiques merveilleusement tracées, et qu'il coloriait ensuite avec du fiel et du jus de betterave.

Il eut pour première institutrice Madame Delâge, mère d'un de nos prêtres plus distingués par sa science et ses vertus, aujourd'hui curé de l'Islet.

Son père ne le retint pas longtemps sur les bancs de l'école.

A peine eût-il fait sa première communion, à douze ans, qu'il l'employa à la culture de la terre, pour laquelle notre jeune homme montra toujours une aversion invincible.

L'idée de passer ses jours courbé sur un sillon lui faisait tourner le cerveau, lui donnait le vertige.

Aussi, dès qu'il pouvait se dérober aux regards paternels, caché derrière un buisson, ou étendu, comme un lézard au soleil, sur quelque levée de fossé, il saisissait ses crayons et dessinait tout ce qui lui passait sous les yeux, hommes, bêtes, troupeaux, maisons, qu'il encadrait d'arbres, et de gerbes de montagnes.

Ces goûts artistiques convenaient fort peu à M. Falardeau, père, qui trouvait que tous ces beaux *portraits* n'ensemençaient pas son champ et ne faisaient pas pousser son grain.

---

1. Les *Biographies canadiennes*, réunies ici en volume, ont été publiées à différentes époques, et n'ont aucun lien qui les rattache les unes aux autres. Je les ai écrites au courant de la plume, selon que les sujets connus ou obscurs, convenaient à mes goûts et à ma manière d'écrire. Quelques-unes font connaître la vie et les œuvres d'hommes remarquables, et peuvent avoir un but d'utilité générale; les autres n'ont qu'un intérêt de curiosité.

2. Archives de Québec.

Aussi lui valurent-ils, plus d'une fois, de rudes avertissements manuels.

Antoine se relevait tout penaud, et après avoir jeté un regard de désespoir sur les débris de ses dessins tombés sous le courroux du vieux laboureur, il reprenait son travail.

Mais bientôt l'irrésistible passion l'entraînait de nouveau, et il se surprenait lui-même traçant sur le sable force paysages avec un éclat de bois, voire même avec le manche de sa fourche.

Dieu lui pardonne! il eût fini par dessiner sur le soc même de la charrue, sous les yeux, et les coups de fouet de son père.

C'eût été bien mal à lui.

Mais si vous eussiez voulu l'en réprimander, il vous aurait répondu comme répondent souvent bien d'autres enfants, grands et petits:—"C'est plus fort que moi."

Toujours est-il qu'un matin notre peintre de quatorze ans, ne pouvant plus résister au démon des arts qui le torturait intérieurement, se laissa entraîner à une grave désobéissance.

Jetant de côté la pioche et la charrue, il se résolut à rien moins qu'à s'évader de la maison paternelle.

C'était un dimanche.

Ses parents venaient de partir pour la messe.

Il ne restait au logis qu'une sœur de neuf ans et un petit frère tout enfant.

Il déclare son projet d'évasion et sans se laisser attendrir par les prières de sa sœur et les larmes de son petit frère, il prend un morceau de pain, une seule chemise et part.

Voilà notre petit déserteur trottinant à travers champs, par monts et par vaux.

C'était en été; il faisait bien chaud; les sueurs inondaient son visage.

Quand arriva l'heure de midi, et que le soleil eut atteint toute sa hauteur, pressé par la chaleur et encore plus par les remords de sa conscience, il fut bien près de retourner.

Enfin, après avoir marché longtemps, il arriva sur les bords d'une rivière, à la tête d'un pont, bâti *dans les terres:* c'était la rivière Jacques-Cartier.

Las de fatigue, il s'assit quelque temps pour *boire* sa sueur, et se désaltérer.

Après avoir grignoté son morceau de pain et récité son chapelet, il se remit en route.

Il fit pendant cette journée plus de dix lieues, et arriva, le soir, tard, chez un oncle maternel, qui demeurait dans une concession de Saint Ambroise, appelée l'Ormière.

Il fut deux jours malade des suites de cette esclandre.

Lorsque son père eut appris quelle direction il avait prise, il dit à sa femme, qui pleurait et le suppliait d'aller le chercher:

—"Laisse donc faire, femme, quand il aura mangé *de la vache enragée*, il reviendra bien."

Le respectable habitant se trompait: son fils ne revint pas.

Il se rendit à Québec où des difficultés de plus d'un genre l'attendaient.

Seul, sans moyen de subsistance, il fut obligé de se mettre au service de différentes personnes qui toutes remarquèrent en lui beaucoup d'intelligence et d'ardeur pour le travail.

Il demeura successivement chez le Docteur Sewell, où il apprit l'anglais, chez le Juge Panet, chez Madame Bouchette, en qualité de jeune homme de confiance.

Pendant ses heures de loisir, il continuait toujours à dessiner et à peindre.

Le Juge Panet se plaisait souvent à admirer avec quelle habileté il imitait des bouquets de fleurs d'après de beaux vases de porcelaine de Chine qu'il prenait pour modèles.

Il demeura ensuite en qualité de commis chez M. J. B. Vézina, puis chez M. Bouchard, et enfin chez M. F. Parent.

Durant l'espace d'une année, qu'il séjourna chez M. Vézina, sans négliger ses devoirs, ni sa peinture, il fréquenta les écoles du soir avec une ardeur incroyable.

Notre excellent artiste, M. Théophile Hamel, qui, plus d'une fois, avait eu l'occasion d'admirer les croquis du jeune Falardeau, l'encourageait alors de ses conseils et lui prêtait des dessins.

Les deux années suivantes, un peintre d'enseigne, M. Todd, l'initia aux *secrets* de son art.

Bientôt il eut éclipsé tous ses émules et le maître lui-même, qui, tout fier de son élève, et tout extasié devant ses ébauches, se complaisait à les montrer à tous ses amis.

Pendant l'hiver de 1845, il reçut les leçons d'un peintre de portraits en miniature, M. Fassio, natif de Bonifacio, dans l'île de Corse, appartenant à une riche famille commerçante, mais que des malheurs avaient ruinée depuis, et exilée de sa patrie.

Une circonstance vint alors enflammer plus que jamais l'enthousiasme de notre peintre.

M. Hamel qui étudiait depuis quelque temps la peinture en Europe et perfectionnait son beau talent, était sur le point de s'en revenir au pays, lorsqu'une souscription nationale vint lui permettre de compléter des études commencées avec tant de succès.

—"Quand me sera-t-il donc donné, à moi aussi, de mériter un tel honneur!" se disait le jeune Falardeau, en se frappant le front, et se courbant avec une nouvelle ardeur sur son chevalet.

Il avait d'abord nourri le projet d'entrer à l'atelier de M. Hamel à son retour; mais la vue des riches dépouilles du vieux monde que celui-ci déploya devant ses yeux à son arrivée, et le récit qu'il lui fit des merveilles qu'il avait vues, des beautés artistiques, des chefs-d'œuvre des grands maîtres qu'il avait admirés, alluma un volcan dans son cerveau.

Il ne dormit plus.

Son cœur était parti pour l'Europe; il ne songeait plus qu'à l'aller rejoindre.

Il vendit toute la collection de ses tableaux pour la somme de £32, quelques fourrures qu'il possédait, et jusqu'à une partie de son linge de corps pour se procurer quelque argent.

Plusieurs amis que sa reconnaissance se plait aujourd'hui à nommer, s'intéressaient à son talent, entre autres M. Archibald Campbell, [1] et sa tante, Madame Drolet, qui quoique peu fortunée, lui mit dans la main cinq piastres en l'embrassant et lui disant adieu.

Enfin, pendant l'été de 1846, muni d'une lettre de recommandation pour l'Honorable R. E. Caron, alors Président du Conseil Législatif, il partit pour Montréal, avec £104 dans sa poche.

Il fut présenté au gouverneur Lord Cathcart, qui le reçut avec bienveillance, et lui remit une lettre de recommandation qui lui servit plus tard de passeport jusqu'à Florence.

Jusque-là tout avait été à merveille, *comme sur des roulettes,* dirait le langage populaire.

Mais à peine eut-il franchi le seuil de la patrie, que son étoile sembla l'abandonner.

D'abord pour premier contre-temps, il fut obligé d'attendre à New-York, pendant trois longues semaines, un vaisseau en destination pour Marseille.

Le capitaine était un américain, borgne, espèce de tigre debout sur les pattes de derrière.

Le premier spectacle qui frappa les yeux de notre jeune voyageur en mettant le pied sur le vaisseau, fut de voir un petit mousse, portugais de naissance, haché de coups par son brutal maître.

Cette scène se renouvela plusieurs fois par jour, avec assaisonnement de blasphêmes à discrétion, pendant toute la traversée. La bouche de ce monstre, toujours entre deux rhums, était un volcan d'imprécations et d'obscénités.

Notre ami avait une immense pitié pour l'infortuné enfant, mais une peur encore plus grande pour lui-même, car, à chaque instant, il croyait que l'orage allait fondre sur sa tête.

Malade, et n'osant bouger, il passa presque toute la traversée, étendu sur son lit, pleurant, priant, et lisant son livre de piété.

Encore n'avait-il pas la consolation de vaquer en paix à ses pieux exercices; le capitaine ne cessait de tourner en ridicule ce qu'il appelait ses momeries.

Il y avait loin de là aux beaux rêves de gloire qu'il avait entrevus dans l'avenir!

A la hauteur des îles Açores, une tempête horrible, qui dura trois semaines, assaillit le vaisseau.

Il fallut jeter une partie de la cargaison à la mer.

Pendant trois jours, le navire demeura sur le côté sans pouvoir se relever.

La cuisine, avec le nègre cuisinier, fut emportée par une vague. Chaque heure semblait devoir être la dernière.

Adieu tableaux, peinture, parents, amis!

Enfin, on franchit les Colonnes d'Hercule, et bientôt la ville phocéenne surgit du sein de la Méditerranée.

Le navire mouille à deux pas du Château d'If.

Falardeau avait tellement souffert de la disette et du mal de mer, qu'il fut deux jours à Marseille sans pouvoir marcher autrement qu'appuyé sur le bras d'un marin du vaisseau.

Après onze jours d'attente d'une traite de deux mille dix-huit francs qu'il avait tirée sur Paris, il prit le bateau-à-vapeur pour Gênes et Livourne.

Un français de Marseille, M. Théophile N..., riche marchand de blé, conçut, pendant le trajet, une si haute estime de son talent, qu'il lui offrit généreusement une forte somme d'argent, que celui-ci ne voulut pas accepter.

Pendant son séjour à Gênes, son nouvel ami voulut faire les frais de toutes ses dépenses, et lui faire admirer les beautés de la ville de marbre.

Cet éclair de prospérité ne luit pas longtemps.

Une suite de contre-temps l'attendait encore avant son arrivée à Florence, où il comptait se fixer.

Le chemin de fer de Livourne l'ayant déposé à Ponte d'Era, il crut économiser en prenant un *vetturino.*

Il en fut quitte pour pester contre lui, se faire écorcher et voler les clefs de sa malle à Empoli.

Aux portes de Florence, où il arriva, le soir, par une pluie battante, il lui fallut défoncer sa valise pour la soumettre à la visite des douaniers.

Enfin on le déposa devant l'hôtel ***Delle Chiave d'Oro*** (amère dérision) l'***hôtel des Clefs d'Or.***

C'était une espèce de bouge, où il ne put dormir.

Tous ses rêves poétiques s'étaient évanouis en fumée; il passa la nuit à soupirer.

1. Ces lignes étaient écrites lorsque les feuilles publiques sont venues nous annoncer sa mort. L'éloge de ce digne protecteur des jeunes talents doit trouver place dans la biographie d'un de ceux qu'il a su pressentir et encourager. "Il vient de mourir au Bic, dit le *Canadien* du 18 Juillet dernier, un homme que tout Québec a connu et apprécié pour ses belles qualités personnelles et sa générosité de cœur surtout. M. Archibald Campbell, notaire royal, et comme homme professionnel, un des plus employés et des plus appréciés de Québec pour son activité, sa compétence et son intégrité, vient de clore son utile et laborieuse carrière à l'âge de 72 ans.

M. Campbell avait du goût pour les beaux arts et savait les protéger dans les autres. Plus d'un de nos jeunes compatriotes lui doivent leur avenir, et nulle nécessité ne s'est jamais fait connaître à lui sans en recevoir un soulagement. Il devinait pour ainsi dire les talents prédestinés, se tenait comme à l'affût des occasions de leur être utile ou de les lancer dans la carrière; et nous pourrions citer, à ce sujet, plusieurs traits qui font le plus grand honneur à sa mémoire. Nous en avons recueilli de la bouche même d'étrangers à notre pays qui publiaient hautement ses nobles qualités."

A mesure que l'œuvre sortait de la toile, l'admiration croissait et attroupait la foule.

Ce fut à la fin une véritable procession.

Un frisson d'enthousiasme parcourut la ville; et il fallut ouvrir les portes du musée, les dimanches, pour satisfaire la curiosité publique.[1]

Avant même la fin du concours et la décision du jury qui allait bientôt lui décerner le premier prix, l'Académie des Beaux-Arts l'admit, à l'unanimité, au nombre de ses membres honoraires.

De ce jour commença une ère nouvelle pour notre héros.

M. Antoine Bertani, excellent connaisseur en matière d'art, ayant vu son tableau, lui écrivit la lettre suivante:

" Monsieur,

" J'ai été, il y a quelques jours, à l'Académie, pour admirer votre ravissante copie; malheureusement, vous n'y étiez pas. Et, comme je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, laissez-moi, monsieur, m'abandonner par écrit à l'entraînement des idées qu'elle a soulevées dans mon esprit, et permettez-moi que j'obéisse au besoin impérieux de vous en témoigner de nouveau mon admiration. Mais, avant tout, recevez, monsieur, les sentiments de ma reconnaissance, de ce que vous avez fait revivre pour moi un temps qui, hélas! n'est plus, qui ne reviendra peut-être jamais plus! ce temps si fertile en écoles de peinture d'où s'envolaient par flots ces légions d'artistes éminents qui allaient apporter, dans tout le reste de l'Europe, le goût exquis du beau, et y répandre toujours la renommée de la glorieuse Italie.

" Oui, monsieur, j'ai admiré votre œuvre; mon regard courait sans cesse de l'original à la copie: et, voyant celle-ci qui n'attendait que quelque dernière touche de la main si savamment fidèle et passionnée de laquelle elle tient le prestige de la vie, je rêvais, oui, je rêvais qu'un des élèves les plus chéris du grand maître allait venir l'achever. Voilà mon rêve.—Pourtant il y avait bien des difficultés à surmonter dans l'immense tâche que vous vous étiez imposée! Que de beautés dans ce splendide modèle! Que de beautés que tout le monde peut apprécier, mais qu'il est presque impossible de retracer! Et combien d'artistes n'ai-je pas vus tomber sous le poids trop lourd de ce fardeau de géant! Mais vous, dans cette copie-là, dans votre œuvre nouvelle, vous ne vous êtes pas borné à reproduire servilement les traits du pinceau et la brillante harmonie du coloris du Corrége, comme beaucoup de vos devanciers ont tâché de faire sans pouvoir parvenir à atteindre leur but: étude ingrate et froide, tour de force d'émailleurs. Dans cette copie, vous avez pénétré les mystères de la palette magique du peintre immortel; vous avez approfondi sa sublime pensée; vous vous êtes inspiré du souffle de son âme toute divine; vous avez sondé les recoins les plus intimes de son cœur de poëte, et vous vous êtes enivré du doux parfum de son charme: vous avez saisi l'élan de sa brûlante imagination. Dans cette copie-là, il n'y a pas seulement du talent, il y a du génie: voici la réalité. Honneur à vous, jeune homme! Il ne vous reste désormais qu'à voler de vos ailes; livrez-vous donc dans l'espace, vous ferez grand chemin.

" Agréez, monsieur, l'assurance de mon dévouement.

" ANTOINE BERTANI.

" *P.-S.*—Avant de fermer cette lettre, je suis retourné à l'Académie. Je viens d'y voir votre copie tout à fait achevée! Que pourrais je dire si ce n'est que j'en suis épris jusqu'à l'enthousiasme! Oh! si, dans un jour de malheur (malheur affreux!) l'original venait à subir l'arrêt fatal de cette loi suprême de destruction qui pèse sur toute chose émanant de la puissance humaine, certes, il ne nous resterait, pour chercher un soulagement à notre poignante douleur, qu'à tourner nos plus ardents désirs vers le Nouveau-Monde[1] et lui demander, comme réfléchie dans un miroir fidèle, une de plus prodigieuses créations de l'esprit vivifiant de la vieille Italie."[2]

Le duc de Parme, Charles III de Bourbon, voulut voir cette peinture dont on faisait tant de bruit.

Accompagné de la duchesse de Parme, de don Carlos d'Espagne, et de sa suite, il rendit visite à l'artiste.

Le prince était excellent connaisseur en peinture.

Il fut frappé d'admiration.

"— Très-bien, très-bien, jeune homme," s'écria-t-il en lui frappant sur l'épaule, "vous avez admirablement compris l'original."

Et après quelques instants de silence:

"— Si cette toile n'est pas achetée, ajouta-t-il, je la réclame pour moi."

"— Je regrette de ne pouvoir me rendre au désir de Votre Altesse, répondit Falardeau; mon tableau n'est pas à vendre. J'ai intention de retourner bientôt au Canada, mon pays natal, et je désire l'emporter avec moi."

Et le duc passa outre.

Cependant notre ami n'était pas riche.

1 Un incident faillit alors changer l'administration en défiance contre notre artiste.

L'Angleterre offrait 2,000,000 de francs pour le St. Jérôme.

Le bruit circula, pendant quelque temps, que cette copie était destinée à remplacer l'original.

Heureusement que cette alarme n'eut pas de suite.

1. C'est à Québec, lieu de naissance de M. Falardeau, que cette copie devait être envoyée (*Note de l'Artiste.*)

2. Voir l'*Artiste*, revue parisienne, 1er Février 1852. Dans une note qui précède la lettre de M. Bertani, ce journal apprécie la copie du St. Jérôme, peintre, dit-il, avec un sentiment tout à fait corrégien.

Refuser de vendre et de bien vendre son tableau, c'était peut-être mépriser un avantage qu'il ne rencontrerait pas de sitôt....

Il alla faire part de la proposition de Charles III au directeur de l'Académie.

Celui-ci réfléchit et lui donna un conseil qui lui porta bonheur.

Le lendemain, le duc s'étant arrêté de nouveau devant le St. Jérôme, propòsa une seconde fois à l'auteur de le lui acheter.

L'artiste lui fit la même réponse que la veille.

—" Cependant, ajouta-t-il, puisque Votre Altesse semble si désireuse de posséder mon œuvre, j'ôse la prier de vouloir bien me permettre de lui en faire cadeau."

Il attendit la réponse du duc; mais celui-ci s'éloigna sans dire un seul mot.

" Décidement, se dit Falardeau, j'ai trop fait le grand seigneur et le duc m'aura trouvé bien indiscret."

Le lendemain matin, il retourna à l'Académie pour y faire enlever sa toile. Mais son Altesse l'avait devancé. Le tableau avait déjà disparu.

Quelques heures après, le peintre était assis à la table du duc.

Après le repas, le prince, détachant de son cou une magnifique épingle en brillant, lui dit en la lui présentant:

"—Chevalier, voilà pour votre cadeau."

Puis il ajouta, en souriant:

"—Veuillez, je vous prie, passer chez mon chancelier...."

Le titre de Chevalier que le duc venait de lui donner et l'air quelque peu mystérieux avec lequel il appuya sur ces dernières paroles, intriguèrent vivement notre héros.

Aussi se hâta-t-il de passer chez le chancelier, qui lui remit des lettres patentes en vertu desquelles M. Antoine-Sébastien Falardeau était créé Chevalier de l'Ordre de St. Louis.

D'illustres amitiés vinrent alors lui serrer la main.

Dans le salon où la marquise Strozzi, réunissait en son honneur, l'élite de la société de Parme, il connut le célèbre professeur Toschi, le directeur du théâtre royal de Parme, Lopez, le professeur Gaibassi qui devinrent pour lui d'excellents protecteurs, et des amis dévoués.

Au Canada, tout le monde se réjouit des succès du chevalier.

Ceux qui l'avaient connu tout enfant, et dans la position si précaire où il s'était trouvé à son arrivée à Québec, avaient peine à croire les récits qui leur arrivaient d'outre-mer.

Le nom d'Antoine Falardeau fut répété de bouche en bouche, et le Canada inscrivit un nom de plus dans les fastes de ses glorieux souvenirs.

La fortune arriva bientôt sur les pas de la gloire.

A son retour à Florence, il reçut d'une seule personne pour $800 de commandes.

La grande duchesse de Mechlembourg-Schwérin, et l'impératrice douarière de toutes les Russies lui commandèrent aussi plusieurs tableaux.

Il allait donc enfin sortir de la gêne où il avait vécu jusqu'alors.

Après tant de travail, de peines, de difficultés, de privations, il commençait à respirer un peu, à jouir de la vie.

Les nuages se dissipaient dans son ciel et le jour éclairait l'horizon.

Quel plaisir, après un bon dîner, de contempler, sous les charmilles, des hauteurs du jardin Boboli, le soleil se couchant dans une atmosphère de saphyr, derrière les marronniers fleuris du Cascine, jetant une traînée de lumière éblouissante sur le cours sinueux de l'Arno, dorant la corniche de marbre du Campanile, les courbes si harmonieuses du Dôme de Brunelleschi, la façade de Santa Maria Novella, que Michel-Ange appelait sa fiancée!

Quel éclat nouveau, quels reflets de lumière rose, qu'il n'avait pas encore remarqués, sur les saillies des montagnes, sur les coupoles, couronnées de neige, des Apennins.

Mais pendant que notre peintre lauréat, dans le ravissement et l'extase, jouissait si délicieusement du *far niente*, il n'apercevait par derrière lui une divinité jalouse qui allongeait sourdement le bras vers son piédestal et s'apprêtait à l'en précipiter.

En un clin d'œil, cette belle vision s'évanouit. Un crêpe funèbre s'étendit entre lui et toutes choses.

La Fièvre au teint jaune, au regard éteint, tremblante sur son échine, s'assit à son chevet.

En quelques jours, elle l'eut conduit aux portes du tombeau.

Comme auraient dit les défunts classiques, le vieux Caron étendait déjà les bras pour le faire entrer dans sa barque fatale.

Pendant plusieurs jours, il fut entre la vie et la mort.

Sa maladie était compliquée d'une fièvre rhumatismale et d'une pleurésie.

Après lui avoir donné une saignée sur chaque bras, on lui appliqua des sinapismes aux jambes, et une légion de sangsues sur la poitrine.

Le trente-deuxieme jour, il y eut consultation entre les médecins, qui tous déclarèrent la maladie sans remède.

C'est peut-être ce qui le sauva.

Laissé pendant quelque temps pour mort, un drap sur la figure, on n'attendait plus que les ensevelisseurs.

Ami lecteur, si vous avez encore pu presser la main de votre brillant compatriote, remerciez-en le bon Federigo Piccini, le fidèle domestique, qui, jour et nuit auprès de son lit, est parvenu à force de dévouement à l'arracher des bras de la mort.

La convalescence fut très longue.

D'après l'avis des médecins, on le transporta sur un lit, à Livourne, pour guérir une toux opiniâtre, qui menaçait de devenir fatale.

Au lieu de diminuer, le mal y fit des progrès alarmants, et il lui fallut revenir à Florence, où il languit encore pendant plusieurs mois.

En 1853, près d'une année après les événements qui viennent d'être racontés, un jour qu'il s'était traîné péniblement à la Galerie des Uffizzi, pour terminer une copie de la Madone de Sasso Ferrato, [1] il vit venir vers lui notre éminent artiste, M. Bourassa.

Ceux qui ont vécu sur la terre d'exil comprendront seuls le bonheur qu'il y a de presser sur son cœur un compatriote, loin du sol de la patrie.

La visite de M. Bourassa lui rendit la santé.

Bien des vents contraires ont assailli la nacelle de notre héros depuis le jour où il déploya ses voiles sur la grande nappe du Saint-Laurent. Une brise favorable va-t-elle maintenant le conduire au port, ou verra-t-il encore longtemps blanchir l'écume des vagues sur le rivage, sans pouvoir y aborder?

Les régions artistiques sont fécondes en naufrages.

Après un voyage de Santé à l'île d'Elbe, Falardeau, quoiqu'encore faible, s'était mis à l'ouvrage avec ardeur, car, (soit dit en passant) peu d'hommes mènent une vie aussi active et aussi laborieuse.

Il entrait donc chez lui après une rude journée de labeur.

—"*Signor Cavaliere*, lui dit en entrant sa vieille servante, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous savez, votre favori, votre beau chat que vous avez élevé, que vous aimez tant, il va mourir."

Tous les artistes ont leur fantaisie; le nôtre aimait les chats.

En entrant, il aperçut son bel animal, les yeux vitreux, l'écume aux lèvres. Comme il n'avait aucune défiance, il voulut le prendre sur ses genoux; mais à peine l'eut-il laissé libre que l'animal dans un accès de frénésie, s'élança pour lui sauter au visage et le mordit au doigt.

—"Allez chercher le chirurgien vétérinaire," dit-il à sa servante, en s'enveloppant la main de son mouchoir.

—"Votre chat est enragé," lui dit le chirurgien en entrant.

Et comme il lui voyait le bras en écharpe:

—"Vous aurait-t-il mordu," continua-t-il avec anxiété?.... *A Dio mio, non cè piu rèmedio!* Mon Dieu, il n'y a plus de remède!"

En entendant ces paroles, Falardeau tomba sans connaissance.

On le conduisit à l'hôpital où la plaie fut cautérisée; mais malgré tous les soins, il tomba dangereusement malade.

—"J'étais, racontait-il plus tard, si bien persuadé que j'allais mourir d'hydrophobie, qu'aussitôt que je pus me tenir sur mes jambes, je me hâtai de mettre ordre à mes affaires spirituelles, et de partir pour Bologne et Vénise, où il me restait plusieurs tableaux inachevés. Je n'avais qu'une idée; c'était de terminer ces tableaux, et de m'en revenir mourir à Florence."

Les forces lui manquèrent à Bologne. De retour à Florence, il y fut saisi d'un accès de fièvre terrible, accompagné de tous les symptômes de l'hydrophobie.

A quelque temps de là, lorsqu'il se croyait en voie de rétablissement, il fit une rechute presqu'aussi redoutable que sa première maladie.

Le bras, l'épaule, le côté gauche ne lui devinrent plus qu'une plaie.

Il fallut y appliquer le fer et le feu. Il perdit une phalange d'un doigt de la main gauche.

Bientôt il ne fut plus qu'un squelette, obligé de marcher tout courbé d'un côté, soutenu par son domestique.

Ce ne fut que durant le cours de l'année 1855 que sa guérison devint complète.

Depuis lors son étoile n'a pas pâli.

Une des belles époques de sa vie, est l'année 1856, pendant laquelle il entreprit en compagnie de son fidèle serviteur, Federigo Piccini, un voyage artistique dans les montagnes.

Le choléra faisait alors de grands ravages à Florence et en Italie.

Notre voyageur, à l'abri de tout danger au milieu de l'air pur et vivifiant des Apennins, cheminait de couvent en couvent, étudiant et copiant les chefs-d'œuvre qu'ont semés les princes de l'art, avec tant de profusion, dans chaque monastère, dans chaque vallon, sur chaque éminence de cette terre fortunée;—faisant poser les moines pour ses tableaux,—esquissant les splendides paysages, les hautes cîmes, nageant dans les flots de cette lumière italienne toute d'or, d'azur, de saphyr et de rose, les troupeaux suspendus aux flancs des rochers avec leurs pâtres nonchalamment endormis sous les buissons, au chant des cigales,—s'extasiant devant les perspectives sans bornes, les aurores, les levers de soleil éblouissants, les bois suspendus sur les abîmes, la neige des torrents, les lacs endormis dans les corbeilles des vallées, les nuages glissant sur la moire de leurs eaux,—puis, le soir, s'agenouillant devant quelque Madone couronnée de fleurs dans sa niche rustique, ou dans quelque chapelle recueillie au sein d'un cloître.

Le 17 septembre 1861, il laisse un moment sa palette et ses pinceaux pour offrir sa main, à une noble fille de Florence, Dlle Catherine Manucci-Benincasa.

---

1. Cette Madone lui a porté bonheur; ce fut aussi le premier tableau qu'il voulut copier à son arrivée à Florence. Une copie de cette Madone a été achetée par M. Louis Falardeau, parent du Chevalier.

Le Marquis Manucci-Benincasa, père de Madame Falardeau, compte parmi les gloires de sa famille, une des plus grandes saintes de l'Eglise, sainte Catherine de Sienne.

Sous le premier empire, il servit longtemps dans l'armée française, en qualité de capitaine d'état-major de Napoléon 1er, et fut décoré sur le champ de bataille de Bautzen.

Madame Falardeau perdit, très jeune, son père et sa mère (descendante des comtes Rossi) et fut confiée à la tutelle d'un oncle, jusqu'au jour où elle est entrée sous le toit de notre heureux compatriote.

Il ne manquait plus pour compléter le bonheur du Chevalier Falardeau que de revoir sa patrie, et de venir embrasser sa famille et ses amis.

Il a quitté Florence pour le Canada, le 23 avril dernier, et par une heureuse coïncidence, c'est le matin même de notre fête nationale qu'il mettait pied à terre à Québec.

Ici s'arrête notre tâche.

Nous ne dirons pas l'accueil chaleureux, les patriotiques encouragements qu'il a reçus parmi nous.

L'écho de la voix publique retentit encore à notre oreille.

Nous citerons seulement la charmante pièce de vers que lui a adressée notre jeune poète, L. H. Fréchette. C'est une des plus heureuses inspirations de sa muse.

Ainsi, des rives de l'Arno et des bords du Saint-Laurent, la peinture et la poésie canadiennes se sont donné la main.

*

Quand l'aigle, fatigué de planer dans la nue,
A compté les soleils dans son vol triomphant,
Il revient se poser sur la montagne nue
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant.

*

Peintre, tu nous reviens, comme en sa course immense
L'aigle qui disparaît dans son sublime essor,
Puis retourne un instant au lieu de sa naissance,
Pour s'élancer au ciel et disparaître encor.

*

Arrivé tout à coup des sphères immortelles
Où, sans craindre leur feu, tes pieds se sont posées,
Tu resplendis encore et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

*

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine
Une ardente étincelle, une flamme divine
Te mordre au cœur et te brûler,
Tu dis : Exilons-nous ! quittons ces froides plages
Il me faut le soleil, la foudre et les nuages :
Je suis aigle, je puis voler !

*

Et tu partis...... longtemps la foule indifférente
N'avait, même des yeux, suivi ta course errante
Dans l'immense espace de l'air,
Quand, de ses mille voix, l'antique Renommée
A ta patrie encore aimée
Jeta ton nom comme un éclair.

*

Enfin, après avoir médité le vieux monde,
Tu reviens parmi nous sur les ailes de l'onde
Tout brillant de gloire et d'honneur,
Et joyeux de pouvoir, après seize ans d'absence,
Revoir le lieu de ta naissance
Dont l'aspect fait battre ton cœur.

*

Mais entraîné par ton génie,
O noble fiancé des arts,
Demain tu quittes la patrie
Pour le vieux pays des Césars.
Tu retournes au champ fertile
Où croît le laurier de Virgile,
Où dort le luth d'Alighiéri.
Florence, la ville artistique,
Réclame ton pinceau magique,
Que ses grands maîtres ont mûri.

*

Va ! quitte nos climats de neige !
Pour toi trop sombre est notre ciel ;
Il te faut le ciel du Corrège,
Le ciel où vécut Raphaël ;
Il te faut le ciel d'Italie,
Ses bois tout remplis d'harmonie,
Ses chants, ses vagues, ses zéphyrs.
Il te faut ses blondes campagnes,
Ses vals, ses fleuves, ses montagnes,
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs.

*

Poursuis ta mission divine,
Illustre fils du Saint-Laurent;
Et que la gloire t'illumine
De son rayon le plus brillant !
Abandonne encor ta Patrie
Puisque le laurier du génie
A couronné ton noble front !
Pars ! et nos rives étonnées
En contemplant tes destinées
Avec orgueil te nommeront !

Au moment de dire adieu à nos lecteurs, nous allions commettre un impardonnable oubli, et manquer à un devoir essentiel du biographe en omettant de tracer le portrait de notre héros.

Le Chevalier Falardeau est de taille moyenne, d'une charpente un peu osseuse ; et paraît doué d'une organisation que le travail et les maladies, au lieu d'user, semblent avoir trempée comme l'acier. A l'énergie de ses traits, on voit qu'il est prêt à supporter encore longtemps les balafres de la fortune. Son menton un peu proéminent et le développement du bas de sa figure accusent de la fermeté dans le caractère.

Son œil, légèrement enfoncé sous l'orbite, est plein d'éclairs, et reflète l'intelligence et l'inspiration.

On dirait qu'un rayon du ciel éclatant de sa nouvelle patrie s'y repose encore. Sous le costume de son ordre, il a toute la désinvolture, tout le chic militaire du soldat français ; et il en a, en même temps, toute l'aisance et l'amabilité.

Il y a toujours un sourire, prêt à s'envoler, sur le coin de sa lèvre.

Nous admirons beaucoup son talent ; mais il est une chose en lui que nous admirons plus encore : c'est sa modestie et la simplicité de ses manières.

La prospérité a souvent plus d'écueils que l'infortune.

Il a été fort contre le bonheur.

A Florence, sa vie est régulière comme celle d'un religieux.

Dès le matin, il est à son atelier. C'est un sanctuaire où personne n'est admis aux heures de travail.

De trois heures à six, il reçoit. L'accueil aimable, la grâce parfaite avec lesquels il fait les honneurs de son foyer, l'entourent d'un nombreux cercle d'amis, et ont fait de Florence, depuis plusieurs années, le rendez-vous de tous les voyageurs canadiens.

Si jamais la fantaisie vous prend de traverser l'océan et de faire votre tour d'Italie, n'oubliez pas d'aller frapper au N° 1325, Via dé Bardi.

Le Chevalier vous recevra à bras ouverts, avec cette cordialité, cette bonhomie toute canadienne qui vous rappelleront le parfum de la patrie.

Si vous êtes artiste ou connaisseur, vous aimerez à étudier et à admirer sa belle collection de tableaux.

Il ne nous a pas été donné de voir le fameux St. Jérôme de M. Falardeau; mais d'après celles de ses peintures que nous avons eu occasion d'apprécier, il nous semble que son talent a plus de charme que de fierté, de finesse et d'élégance que de vigueur, de délicatesse exquise et de sentiment que d'énergie.

Il excelle dans la perfection du fini, dans la poésie de l'exécution.

Ses miniatures sont d'une vérité de ton, d'une pureté de lignes, d'une transparence, d'une fraîcheur, d'une harmonie de style, et souvent d'une naïveté ravissantes.

Nous avons pu admirer la réunion de ces brillantes qualités spécialement dans un des petits tableaux qu'il a exposés ici.

Nous voulons parler de la copie du beau portrait de Madame Lebrun d'après elle-même, maintenant en la possession de M. P. B. Casgrain.

Cette toile est enlevée avec une suavité d'expression, une chaleur de coloris, une richesse de carnation éblouissantes.

Il y a une limpidité dans ces yeux qui vous regardent, un charme dans cette bouche qui vous sourit, une souplesse et une légèreté dans ces cheveux bouclés et flottants, un abandon, un naturel dans les ondulations de ces draperies, qui rivalisent avec la perfection de l'original.

Pendant ses longues luttes contre les tristes réalités de la vie, qui absorbaient les grandes énergies de son être, on dirait que tous les sentiments suaves, les frais rayons, les douces pensées, si longtemps exilées de son âme, se sont réfugiées au bout de son pinceau.

Il y aurait dans l'analyse de ce phénomène toute une étude psychologique.

Puisse-t-il maintenant n'avoir plus à soutenir d'autres luttes que celles de son art!

Assez de malheurs ont troublé ses jours.

La douce compagne que le ciel lui a donnée, l'ange de son foyer, désormais le couvrira de ses aîles, l'abritera contre les orages de la vie, et n'écrira que des bonheurs sur les pages de son âme.

Québec, 10 Juillet 1862.

A. E. AUBRY

Aujourd'hui, 24 juin, 1865, est parti pour l'Europe, par le vapeur *Peruvian*, M. A. E. Aubry, professeur à la Faculté de Droit de Québec, et Rédacteur-en-chef, pendant quatre ans, du *Courrier du Canada*.

Durant les neuf années de son séjour dans notre pays, M. Aubry s'est acquis, dans la haute position qu'il a occupée, l'estime universelle; et il laisse après lui un des noms les plus purs et une des mémoires les plus aimées que la France nous ait léguées depuis que le drapeau français a cessé de flotter sur les rives du Saint-Laurent.

Plusieurs de ses amis viennent de lui serrer la main peut-être pour la dernière fois. Pendant que leur pensée l'accompagne sur les mers, ils aimeront à retrouver, dans cette courte notice biographique, leur ami absent, et à le suivre à travers les diverses phases de son existence semée de tant de péripéties étranges et saisissantes.

Auguste-Eugène Aubry est né le 14 juillet 1819, à Tuffé, département de la Sarthe, ancienne province du Maine. Il était le douzième et dernier enfant de Julien-François Aubry et de Charlotte-Scholastique Launay.

Son père, vieux soldat de la république, partit dans la première levée de 300,000 hommes, fut incorporé dans les armées du Nord et du Rhin, et fit les campagnes d'Allemagne. Envoyé ensuite en Vendée avec la garnison de Mayence, il servit successivement sous les généraux Kléber et Duhoux.

Il était à l'affaire des Ponts-de-Cé. [1]

Quinze cents grenadiers républicains, attaqués par quatre mille Vendéens, y furent tous tués à l'exception de cinquante-deux. De part et d'autre on s'était battu avec un acharnement qui tenait de la rage; déjà on ne faisait plus de quartier.

Enfin les débris de la colonne républicaine, acculés jusqu'au bord de la Loire, y furent culbutés et noyés.

M. Aubry dut son salut, en cette terrible journée, à une protection spéciale de la divine Providence. Quoique soldat de la convention, il avait toujours eu une singulière dévotion envers la Sainte-Vierge.

Au moment suprême, poursuivi par un soldat vendéen à cheval, il se recommande à sa protectrice, et se précipite dans la Loire.

1. Les Ponts-de-Cé sont situés à quelques milles d'Angers.

Son ennemi s'élance après lui, les balles sifflent de toutes parts autour de sa tête, et quoiqu'il n'eût jamais su nager, il parvient sans trop savoir comment, n'ayant pas même perdu son fusil, sur l'autre rive de la Loire. Le Vendéen l'y suit de près; mais Celle qu'il a invoquée lui donne des ailes, et il arrive épuisé aux avant-postes de l'armée, sans avoir reçu aucune blessure.

Tous les ans, depuis ce jour, à l'anniversaire de la bataille, le vieux soldat, quelles que fussent ses occupations, allait entendre une messe d'actions de grâces en l'honneur de la Sainte-Vierge.

En 1795, il entra dans la cavalerie et prit part à la glorieuse campagne de Hollande, sous Pichegru.

Rentré dans ses foyers en 1799, il se maria et prit un petit commerce qui lui permit d'élever honnêtement ses douze enfants.

Après Waterloo, la France fut, comme on sait, envahie et occupée par les armées étrangères. Le village de Tuffé reçut un détachement de Prussiens.

M. Aubry, père, dut loger quatre soldats pour sa part. Comme il avait appris un peu d'allemand, entre deux blessures reçues au-delà du Rhin, on se comprenait et l'on faisait assez bon ménage. Mais un jour en son absence, nos Prussiens, qui étaient déjà un peu *dans la vigne du Seigneur*, veulent se faire servir de l'eau-de-vie.

Madame Aubry, qui n'entendait rien à leur baragouin, leur apporte du cidre. Voilà nos soldats furieux qui se mettent à jurer et à pester contre leur hôtesse.

Sur ces entrefaites entre M. Aubry; il s'informe de la cause de tout ce tapage. Les Prussiens continuent à jurer et lui font comprendre que c'est de l'eau-de-vie qu'ils demandent. M. Aubry leur déclare net que puisqu'ils le prennent sur ce ton, ils n'auront pas une goutte d'eau-de-vie, et que s'ils ne veulent pas de cidre, ils peuvent aller au diable.

Pour toute réponse, un Prussien prend la bouteille de cidre et la jette à la tête de M. Aubry.

Le vieux soldat avait *la tête près du bonnet*. Il esquive le coup, et d'un bond il saute sur son sabre de cavalerie suspendu en sautoir au chevet de son lit, revient sur ses adversaires avec la rapidité de l'éclair, et d'un coup il fait sauter la tête au premier, et met les trois autres en fuite.

Revenu à lui après cette échauffourée, il vit que, s'il était pris, on lui ferait bientôt *perdre la*

goût du pain. Il se glissa adroitement par une fenêtre derrière sa maison, prit la clef des champs et disparut.

Pendant plusieurs mois, jusqu'au départ des Prussiens, il erra de ferme en ferme, se cachant, tantôt derrière les haies ou dans les vergers, tantôt sous les meules de foin.

Cependant il ne quitta pas le canton, et malgré toutes les récompenses promises, pas un paysan ne le trahit.

Auguste-Eugène apprit à lire chez le magister du village vers sept ou huit ans.

Les premiers jours tout alla à merveille; mais quand il s'agit d'assembler les syllabes de trois ou quatre lettres, voilà notre oiseau qui n'en veut point entendre parler et qui refuse d'aller à l'école. Le père se fâche et montre un peu les dents; l'écolier pleure, mais s'obstine.

L'affection ingénieuse et délicate de ses deux sœurs, Pauline et Josephine, vainquit sa résistance.[1]

On passa sur les syllabes de trois ou quatre lettres, et bientôt on put lire couramment.

Dès lors la lecture devint pour lui un impérieux besoin. Il lisait ou plutôt dévorait tous les jours la vie des Saints. L'exemple des martyrs enflammait sa jeune âme; mais tout en s'éprenant d'amour pour les confesseurs de la foi, et en désirant les imiter, il s'indignait contre les persécuteurs.

Il aurait voulu avoir vécu au milieu des combats de la primitive Eglise pour la défendre et verser son sang pour elle.

Ce fut dans ces touchantes dispositions qu'il fit sa première communion sous les soins de M. l'abbé André, vénérable vieillard d'une piété d'ange, et d'une rigidité d'anachorète, qui, pendant plus de quarante ans, fut curé de Tuffé.

Cependant le jeune enfant subissait à la maison de mauvais traitements; il avait perdu sa mère à cinq ans, et son père s'était remarié quelques années après.

Le vent de la vie avait dispersé une à une les feuilles de l'arbre paternel.

Les deux sœurs, Pauline et Josephine, avaient épousé deux braves artisans; depuis longtemps les frères avaient quitté le logis.

Auguste-Eugène se trouvait donc seul à la maison avec la belle-mère. Celle-ci avait des enfants qu'elle cherchait à avantager. Elle maugréait sans cesse contre lui, l'accablait de reproches au moindre prétexte, surtout depuis que, par suite d'un accident, le vieux grenadier était cloué sur un lit de douleur où il resta près de six mois. L'enfant pleurait à l'écart pour ne pas attrister le cœur paternel.

Cependant, avec la cruelle maladie, la gêne, la faim même s'étaient assises à la table déserte. Auguste avait onze ans, il venait de faire sa première communion; il prend une soudaine résolution:

—J'irai à Paris, se dit-il, et je gagnerai ma vie moi-même.

Un matin donc, il aborde son père et lui demande quelque argent pour se rendre à Paris. A ces paroles, le vieillard embrasse son fils en pleurant; Auguste se jette à ses pieds, reçoit sa bénédiction et dix francs; tout ce que son père possédait.

On était aux derniers jours du mois de Mars, 1831: une magnifique matinée du printemps.

Malgré son âge et ses infirmités, M. Aubry voulut accompagner son fils jusqu'à La Ferté-Bernard, jolie petite ville à trois lieues de Tuffé. Là, un oncle d'Auguste, marié à la sœur de sa mère, M. Juignet, le recommande à des ***rouliers*** partant pour Paris; et voilà notre héros trottemenu sur la route de la grande ville.

Quand il était trop fatigué de la marche, les rouliers le faisaient monter sur la ***bâche*** de leurs lourds et lents véhicules.

Quatre jours après, il avait franchi ses quarante-cinq lieues, et entrait à Paris. Il lui restait encore deux francs.

Deux de ses frères y exerçaient le métier d'ouvriers boulangers. Ils l'accueillirent à bras ouverts.

On lui montre les splendeurs de la capitale; on le promène de merveille en merveille, du Luxembourg au Jardin des Plantes, du Père La Chaise aux Champs Elysées, vrai conte des Mille et une Nuits. Notre petit villageois demeure tout ébahi; un instant il croit rêver.

Mais ses deux francs qui s'égrènent, et la bourse des frères qui était fort peu garnie le ramènent bien vite à la triste réalité.

Il faut choisir un état; on le place chez deux associés peintres en bâtiments. Du matin au soir le jeune apprenti, penché sur le marbre, broie les couleurs. La besogne était d'un mince agrément et d'un revenu plus mince encore.

Toutefois il se serait résigné de bonne grâce; mais ses maîtres étaient buveurs, jureurs et d'une impiété révoltante. Ils tournaient en dérision ce qu'il avait de plus cher, et se moquaient de lui chaque fois qu'ils le voyaient faire sa prière du matin et du soir. L'âme candide de l'enfant était en deuil.

Pendant quelques jours, il ne dit mot, dévorant son chagrin en secret. Mais, à l'exemple de son père, il a l'humeur peu endurante et un caractère que la sottise, comme l'injustice, révolte. Or, un jour que les propos impies lui pinçaient les oreilles plus que jamais, il bondit tout à coup de son siège au ricanement d'un dernier sarcasme, et le rouge de la colère sur la figure, la flamme dans les yeux, il jette aux patrons un geste de mépris, leur signifie net qu'il

---

1. Ces deux sœurs existent encore. L'une Mme. Vve. Baudoux, n'a pas quitté Tuffé; l'autre, Mme. Vve Briquet, demeure au Mans. Toutes deux, dans leur modeste condition, riches de foi et de vertu élèvent leurs familles dans la piété et l'honneur chrétien.

ne veut plus rester avec de pareils gueux, saisit sa casquette et prend son élan vers la rue, laissant nos deux hommes stupéfaits et tout penauds.

Il était d'ailleurs malade : le broiement des couleurs et plus encore le cynisme des deux associés l'avaient si profondément affecté que l'on jugea prudent de le renvoyer respirer l'air natal.

M. Aubry père fut tout joyeux de revoir son fils, car il désirait le mettre au fait de son petit commerce de fil, auquel il songeait à joindre celui des toiles.

Préalablement il crut devoir lui faire apprendre le métier de tisserand, et le mit en apprentissage à Avézé, village situé sur l'Huisne à quatre lieues de Tuffé, chez un nommé Loriot.

Il y resta huit mois. Il apprit vite à pousser la navette avec rapidité et dextérité; mais les fils qui cassaient et qu'il fallait raccommoder à chaque instant mettaient sa patience à bout.

D'autre part, il lisait une partie des nuits à la lueur de grossières chandelles de résine qu'on appelle *oribus* dans le pays. A la Vie des Saints avait succédé la vie des capitaines de la République et de l'Empire. Les hauts faits des Pichegru, des Moreau, des Bonaparte, des Hoche, des Marceau, des Kléber, etc., enflammaient son imagination. Il retenait littéralement tout ce qu'il lisait.

La boutique du père Loriot devint le rendez-vous journalier de vieux soldats de l'Empire qui prenaient plaisir à entendre raconter toutes ces grandes épopées de la révolution; et les récits de l'enfant leur arrachaient des larmes.

—Est-il drôle, se disaient-ils entre eux, ce petit bambin qui connaît mieux que nous les batailles où nous avons *fait nous-mêmes le coup de torchon !* (Textuel.)

Tout cela était fort bien; mais la mère Loriot n'en était pas trop fière; car en fait d'épopée, elle n'en connaissait guère d'autre que celle de la marmite, et le père Loriot ne gagnait plus de quoi la faire bouillir.

Au lieu de quatre ou cinq aunes de toiles par jour comme autrefois, le bonhomme n'en faisait pas même deux; l'apprenti en faisait encore moins, car on pense bien que pendant toutes ces narrations la navette ne faisait guère son jeu. Donc la mère Loriot maugréait.

De leur côté, les auditeurs du jeune Aubry, les vieux grognards, trouvaient mauvais qu'un *savant* de ce calibre fût condamné à faire de la la toile, à n'être sa vie durant qu'un "*rat de cave*"; et il fut décidé solennellement et à l'unanimité, y compris la mère Loriot, qu'il devait pousser ses avantages dans le monde.

Il revient à Tuffé, expose le cas à son père, en n'oubliant pas de lui dire que c'était l'avis unanime des hauts bonnets d'Avézé. M. Aubry père se fâche un peu, car le nouveau projet contrariait ses plans; mais enfin il le laisse entièrement libre.

Quelques jours après, notre héros était au Mans dans un excellent hôtel, la serviette sous le bras. Le colonel du 9me Dragons, alors en garnison au Mans, M. Bureaux de Pusy, prenait sa pension dans cette maison. Il prit Auguste en affection, et lui proposa de l'engager comme trompette dans son régiment.

L'enfant avait alors treize ans; il lui fallait l'autorisation de son père; il court à Tuffé; mais le père ne veut pas en entendre parler.

—Seulement, lui dit-il, si tu persistes jusqu'à quinze ans dans cette idée, je te laisserai libre.

L'affaire n'eut pas de suite.

Après un nouveau séjour de quelques mois au Mans, ayant fait quatre-vingts francs d'économie, il en laisse quarante à son père et retourne à Paris.

De rudes épreuves l'y attendaient; il serait difficile d'énumérer ici les divers métiers qu'il dut faire pour gagner sa chétive existence. Plus d'une foie il regretta la boutique du père Loriot.

Ce qu'il y eut de plus malheureux, c'est que peu à peu il désapprit le chemin de l'église et ne fit plus aussi régulièrement sa prière du matin et du soir.

Une maladie qui l'obligea d'entrer à l'hôpital Saint-Louis, commença à le faire rentrer en lui-même. Au sortir de l'hôpital, il trouva une place de porteur de pain chez un boulanger du marché des Innocents.

Parmi les pratiques qu'il servait tous les jours, étaient trois sœurs dont les noms doivent revivre dans ces pages; car elles furent les anges gardiens que la Providence plaça sur son passage pour le ramener à Dieu.

Mlles Rose, Angélique et Marianne Favier fabricantes de corsets, habitaient le passage Saint-Guillaume, près du Palais-Royal. Toutes trois d'un certain âge, elles vivaient tendrement unies, partageant leur existence entre le travail, les saintes prières et les œuvres de dévouement. Elle possédaient surtout cette charité ingénieuse qui sait choisir les moindres occasions pour glisser un bon conseil, une salutaire parole.

Plusieurs fois déjà le jeune Aubry était allé chez elles, lorsqu'un samedi, au lieu d'un pain de six livres qu'elles avaient coutume de prendre elles en demandèrent deux.

—Comme cela, mon enfant, lui dit Mlle. Angélique avec un doux regard et un accent plein de bonté, vous n'aurez pas besoin de venir demain, et vous pourrez aller à la messe.

Ces paroles tombèrent sur l'âme de l'enfant prodigue comme une céleste rosée; une larme glissa le long de sa joue et le lendemain il se rendit à la messe.

De ce jour, il prit la résolution de revenir entièrement à Dieu, quoiqu'il en pût coûter.

Les demoiselles Favier l'accueillirent dans leur maison comme leur enfant, et le raffermirent dans ses bonnes résolutions.

A la même époque, il fit rencontre d'un prêtre aussi renommé pour ses grandes vertus que pour la solidité de sa doctrine, M. l'abbé Badiche, sans contredit le plus savant hagiographe de France, qui lui donna la main pour achever l'œuvre commencée.

Cependant le boulanger chez lequel il était avait un frère qui avait quelque littérature et qui se piquait de philosophie. Il connaissait son Voltaire, et tous les jours il prenait le jeune Aubry à partie, entassant objection sur objection.

Ces attaques lui firent comprendre qu'il ne suffit pas d'avoir une ardente et vive foi, mais qu'il faut savoir la défendre au besoin.

Mlle. Angélique Favier avait dans sa petite bibliothèque un excellent ouvrage: "LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE." Il lut avec avidité cet ouvrage et quelques autres, s'en pénétra profondément, et bientôt il fut en état de soutenir la lutte sans désavantage.

Son adversaire, qui était de bonne foi, parut souvent frappé de la valeur de ses arguments. Dieu veuille que ce grain de sénevé ait plus tard porté ses fruits!

Ce genre de discussion, qui dura trois ou quatre mois, lui donna un goût décidé pour les études de controverse.

C'est aussi le souvenir de cette discussion qui plus tard lui fit naître l'idée de lire et d'étudier à fond Voltaire, Rousseau, Michelet, Proudhon, Quinet, etc.

On comprend par là pourquoi, dans ses *Cours d'Histoire*, il a si souvent rompu des lances avec ces braves gens. Leur manière de travestir l'histoire, leur passion, leur haine contre l'Eglise le fait bondir d'indignation; et il se prend d'une immense douleur à la vue de tant d'hommes sincères mais superficiels qui se laissent tomber dans leurs lacets.

Aussi verrons-nous plus tard qu'il conçut le plan d'un *Cours de Philosophie de l'Histoire*, où il se proposait de démontrer avec la dernière évidence le faux et l'inanité des théories de ces hommes trop fameux.

C'est en 1836 que le jeune Aubry fut si gracieusement accueilli par les demoiselles Favier; il avait par conséquent dix-sept ans.

Mlle. Angélique crut voir en lui de la vocation pour l'état ecclésiastique. Sa ferveur et la vivacité de sa foi le lui firent croire à lui-même. Il s'en ouvrit à M. l'abbé Badiche, qui avait les secrets de son cœur, et qui ne chercha point à l'en détourner.

Mais il ne savait pas un mot de latin; c'était là une pierre d'achoppement.

Sur ces entrefaites, les demoiselles Favier subirent des pertes relativement considérables et se virent dans l'impossibilité de subvenir entièrement aux frais que devaient nécessiter les nouvelles études. [1]

D'ailleurs Auguste était déjà un peu vieux; toutefois il ne perdit pas courage. Mlle. Angélique de son côté lui répétait souvent le mot de Saint François-Xavier: "Avec une bonne volonté, il n'est rien dont on ne puisse venir à bout."

Mais comment commencer? Le ciel mit sur son chemin un jeune homme nommé Lafaurie, qui demeurait près de l'église Saint-Merry, et qui venait de terminer ses études.

Il lui donne une grammaire latine, lui dit d'en étudier les premières pages, et de venir le retrouver le lendemain.

Il fut fidèle au rendez-vous; Lafaurie l'interroge; son étudiant avait tout lu jusqu'à la syntaxe, et tout retenu, les déclinations, les conjugaisons et même la préface, ce qui fit étrangement rire le maître.

Il le fit passer tout de suite à l'explication des auteurs, et lui mit entre les mains Sulpice-Sévère.

Tout allait à merveille; mais dès la quatrième leçon le maître manqua. Il était pauvre, et l'on venait de lui offrir une situation brillante en Belgique. Il lui dit de continuer en lui serrant la main et partit.

M. l'abbé Badiche, à qui M. Aubry conta sa nouvelle aventure, lui donna lui-même des leçons malgré ses immenses occupations [1]

Quand il était trop obéré d'affaires, il se faisait remplacer par M. l'abbé Magnié, aujourd'hui curé dans les environs de Paris.

L'élève n'avait que la nuit pour étudier, car le jour il travaillait pour gagner sa maigre pitance. Il avait quitté le rude métier de porteur de pain, et était entré en qualité de commis, dans un magasin de lingeries en gros, chez une dame Vve. Loyau, rue du Sentier.

Bientôt une excellente femme, Mademoiselle de Proizy, discernant ce jeune homme plein de talent et d'avenir, offrit de payer sa pension chez

1. Ces trois excellentes sœurs furent singulièrement éprouvées à partir de ce jour. Avec la perte de leur petit avoir qui les força de céder leur établissement, elles virent arriver les infirmités. L'une mourut après trois ans d'une maladie cruelle. Mlle. Marianne, qui avait une tendance à la surdité, devint presque entièrement sourde; elle est morte il y a quatre ans. Mlle. Angélique fut frappée de cécité dans les dernières années de sa vie; elle mourut un an après sa sœur Marianne.

Par un de ces touchants retours que ménage souvent le ciel à la vertu, même ici-bas, celui-là même qu'elles avaient protégé devint leur providence à la fin de leur vie. Du fond du Canada, M. Aubry leur envoyait chaque année une petite pension de trente-six louis.

Les bienfaits des trois sœurs n'étaient pas tombés sur une terre ingrate.

Le vénérable curé actuel de Saint-Sulpice, M. Hamon, payait leur loyer: elles recevaient aussi des secours annuels de l'Impératrice. C'est ainsi qu'elles s'éteignirent doucement dans les sentiments de la plus vive piété et avec la résignation la plus parfaite à la volonté du Seigneur.

1. M. l'abbé Badiche est actuellement premier vicaire de Saint-Louis en l'Ile, à Paris.

M. l'abbé Giraud, troisième aumônier de la Salpêtrière ; il put alors étudier, libre de toute préoccupation.

M. l'abbé Giraud, ancien secrétaire du cardinal Fesch, puis professeur d'hébreu en Lithuanie, était un de ces hommes de la bonne vieille roche qui affectionnait les jeunes gens, surtout les enfants pauvres ayant de la bonne volonté. Il accueillit Aubry avec bonté.

En fait d'enseignement, il avait à peu près la méthode de M. l'abbé Latouche, faisant découler tout de l'hébreu.

Voilà donc notre élève menant de front l'étude de l'hébreu, du grec et du latin. Ils étaient huit à recevoir les leçons du professeur, tous les huit pauvres et jeunes ; et l'excellent homme leur donnait sa science et la nourriture et le logement pour une rétribution insignifiante. [1]

Auguste Aubry resta dix mois à la Salpêtrière ; il avait été auparavant quatre ou cinq mois sous la direction de Lafaurie ou de M. l'abbé Badiche.

A cette époque, il écrivit dans quelle situation il se trouvait à un de ses cousins, M. l'abbé Aubry, alors premier vicaire de la Trinité de Laval (Mayenne).

Celui-ci ne l'avait vu qu'une seule fois, il y avait onze ou douze ans.

C'était un homme d'une haute intelligence et d'un cœur plus grand encore. Il avait pendant sept ans professé la philosophie au collége de Laval, et avait donné sa démission lors des malheureuses ordonnances du 16 juin, 1828, qui prescrivait aux professeurs de colléges de déclarer par écrit qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation religieuse non légalement établie en France.

Le coup était dirigé contre les Jésuites. Charles X, qui était un honnête homme dans la haute acception du mot, avait eu, à l'instigation de Mgr. Feutrier et d'autres, la faiblesse d'opposer sa signature au bas de ces déplorables ordonnances.

M. l'abbé Aubry n'était pas jésuite, mais il avait toujours eu une profonde vénération pour ces Religieux qui de tout temps comme aujourd'hui ont rendu de si éminents services. Il regardait d'ailleurs comme une lâcheté de faire la déclaration prescrite, et il donna sa démission.

Dès lors il se livra tout entier au ministère de la parole et de la direction des âmes. Il avait une activité prodigieuse et un zèle qui lui permettaient de suffire à tout. D'un caractère ferme et décidé, il était d'une charité inépuisable. [2]

Il reçut donc de son jeune cousin la lettre dont nous venons de parler et dans laquelle MM. Giraud et Badiche avaient mis quelques mots.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre. L'abbé lui proposait de venir le voir à Laval, et promettait de se charger de son éducation. S'il agréait ses propositions, l'argent nécessaire lui serait fourni pour payer la diligence.

Son parti fut bientôt pris ; il avait onze ou douze francs en caisse, de bonne jambes, et n'était guère effrayé des soixante-douze lieues qui séparent Laval de Paris.

Au lieu d'écrire, il fait ses adieux ce jour-là même à ses amis et à ses bienfaiteurs, et le lendemain de grand matin, il quitte Paris, à pied.

C'était en mai 1838. Le soleil n'avait pas encore l'œil sur l'horizon, lorsqu'il franchit la barrière de Passy. Un ami l'accompagna jusqu'à Versailles.

Le soir, à l'entre-chien et loup, il arrive à Rambouillet, passablement fatigué. Il entre dans une petite auberge pour souper et coucher, et demande deux sous de fromage, deux sous de pain et une chopine de vin.

Dans la même salle se trouvaient six soldats s'en allant en congé illimité, car ils étaient dans la dernière année de service. Sur la table était un appétissant morceau de lard frais rôti.

Le soldat français, lion au combat, est dans la vie ordinaire d'un sans façon, d'une gaieté et d'un entrain proverbial.

On buvait joyeusement, et, à chaque rasade, c'était un feu roulant de bons mots et d'éclats de rire. Mais voyant la fatigue et la maigre pitance du jeune voyageur, et devinant que le gousset était léger, ils échangèrent un rapide coup-d'œil :

—Camarade, où allez-vous ?

—A Laval.

—Bon ! nous ferons route ensemble jusqu'à Chartres.

Jusqu'au Mans avec moi, ajouta l'un d'eux.

—C'est dit.

—Puisque nous sommes associés pour la route, tout est commun déjà, et vous nous ferez le plaisir de souper avec nous.

Et ce disant, on remplit les verres, on trinque

---

1. M. l'abbé Giraud est mort il y a quelques années, sous-bibliothécaire de la Sorbonne ; et, sauf sa bibliothèque qui était fort belle, c'est à peine si l'on aurait trouvé chez lui de quoi payer les frais d'enterrement.

2. M. l'abbé Aubry avait refusé en 1836 la cure de Saint-Julien, cathédrale du Mans. M, de Hercé, curé de la Trinité, ayant été nommé évêque de Nantes, voulut l'emmener comme grand-vicaire ; il refusa encore, tant il était attaché à Laval. Il fut même nommé curé de l'église de la Trinité, et M. Martin (du Nord), alors ministre des cultes, allait entrer dans le cabinet de Louis Philippe pour faire signer cette nomination, lorsqu'un député vint lui représenter que ce serait un vrai triomphe pour les légitimistes ; et le ministre fut assez faible pour céder à une telle raison.

M. l'abbé Aubry mourut le 19 juillet 1856 ; il était simple chanoine honoraire du Mans.

Il a publié un ouvrage intéressant sur Ballon, son pays natal, et laissé en manuscrit des documents précieux sur l'histoire ecclésiastique de la province du Maine.

et voilà notre ami à leur table avec une bonne assiettée de lard ; car le moyen de refuser une invitation faite de si grand cœur !

Le lendemain, à trois heures du matin, nos joyeux convives étaient sur la route de Chartres, où ils arrivèrent vers quatre heures de l'après-midi, forts contents lui d'eux, eux de lui.

Ils lui avaient raconté les espiègleries, les tours amusants de la vie de caserne ; en échange il leur avait dit les stratagèmes sérieux des grands capitaines, surtout des généraux de la République et de l'Empire ; et, comme les grognards de la boutique du père Loriot, ils passaient du rire aux larmes.

Bien qu'assez bons chrétiens, ils lui dirent carrément qu'il ferait mieux d'entrer à l'école militaire qu'au séminaire. Ils lui voyaient déjà le bâton de maréchal de France.

Arriva le moment de la séparation.

On trinqua une dernière fois, et l'on se serra la main avec effusion.

—Je ne les ai jamais revus, me disait M. Aubry en me racontant ce trait, mais quel bon souvenir j'ai gardé d'eux !

Le même jour, il continua sa route, avec un seul des six camarades, jusqu'à Courville, par une pluie battante.

Ils avaient fait dix-sept lieues dans leur journée.

Trempés jusqu'aux os, ils allèrent frapper à la Mairie.

Le maire de Courville donna au soldat un billet de logement chez l'un des meilleurs habitants de l'endroit. Aubry y fut reçu avec lui.

Un bon grand feu, une bonne cuisine et de bon vin leur redonnèrent de la force et de la gaieté. L'hôte était un causeur charmant. On devisa jusqu'à minuit, et le lendemain il leur fit partager avec lui un excellent déjeuner.

On partit; mais les fatigues et la pluie de la veille avaient laissé des traces. Leurs pieds étaient enflés et leurs souliers en séchant s'étaient rétrécis. Ils prirent leurs souliers à la main.

Le soldat tourna la chose en plaisanterie :

—Avant d'être maréchal de France, mon ami, il faut gagner ses éperons.

Enfin Auguste arriva à Laval. M. l'abbé Aubry l'accueillit comme un père reçoit son enfant.

Il fut convenu qu'il entrerait au petit séminaire de Précigné, à la prochaine rentrée, au mois d'octobre, et qu'en attendant, il resterait à Laval.

Le cousin avait une belle et grande bibliothèque; Auguste s'y enferma du matin au soir.

A Précigné, il entra en troisième.

Le collége de Précigné est situé sur les confins du Maine et de l'Anjou.

Il avait alors trois cents élèves sous la direction d'un homme de bien, M. l'abbé Belenfant, mort quelques années après.

Le préfet des études, M. l'abbé Boutier, aujourd'hui supérieur, prêtre aussi distingué par sa piété que par sa science profonde des hommes et des choses, avait imprimé à l'enseignement une salutaire et forte direction.

Le personnel des professeurs n'était pas moins remarquable. [1]

Auguste-Eugène fit ses classes avec éclat. La fièvre du savoir le consumait.

Sorti de Précigné en 1841, il alla faire sa philosophie au séminaire du Mans.

Il se passionna pour la philosophie comme il s'était passionné pour les lettres, et lut, dans l'année, un nombre immense d'auteurs, depuis Platon et Aristote, jusqu'à saint Thomas d'Aquin et De Maistre.

A la fin du cours, il fut désigné avec cinq autres pour soutenir publiquement en latin des thèses de philosophie.

L'année suivante il entra en théologie ; ce fut du savant et digne évêque actuel du Mans, Mgr. Fillion, alors professeur au grand séminaire, qu'il eut le bonheur de recevoir des leçons d'Ecriture-Sainte et d'hébreu.

De l'avis du supérieur, M. l'abbé Chevreau, aujourd'hui chanoine titulaire de la cathédrale, il rentra dans le monde pour étudier davantage sa vocation.

La chaire de rhétorique française était alors vacante au lycée de Vendôme. M. Aubry l'accepta. C'était un cours spécial donné aux jeunes gens qui se destinaient aux écoles polytechniques, de Saint-Cyr et de la marine.

Le lycée de Vendôme était à cette époque une institution libre où nombre des plus grandes familles de France envoyaient leurs enfants pour les préparer aux carrières de soldat ou de marin. On y étudiait en conséquence force mathématiques et sciences exactes.

Aubry ne voulut pas se laisser vaincre sur ce point par ses élèves; il se mit à travailler dix heures par jour aux mathématiques; et la nuit, de dix heures du soir à quatre heures du matin, il lisait la littérature facile du jour.

---

1. M. Aubry eut pour professeurs en troisième, M. l'abbé Launay, aujourd'hui curé de La Ferté-Bernard, qui inspira à ses élèves un vénérable enthousiasme pour les Saints Pères, et spécialement pour les Pères de l'Eglise grecque, saint Jean-Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, etc, ; en seconde, M. l'abbé Heslot, chevalier de la légion d'honneur, maintenant curé d'Andouillé, (Mayenne) ; en rhétorique, M. l'abbé Baissin, aujourd'hui curé de la cathédrale du Mans, et grand-vicaire ; en mathématiques, M. Paliobt, actuellement curé de Lassay, (Mayenne)

Le collége de Précigné partage avec ceux de Château-Gontier, de Mayenne et de Sainte-Croix du Mans, l'honneur d'avoir formé presque tout le clergé des diocèse de Laval et du Mans.

Il a fourni à l'armée, à la magistrature, au barreau, à la politique des hommes distingués ; plusieurs évêques notamment Mgr. Grandin, coadjuteur de Mr. Taché, et plusieurs missionnaires aimés du Canada, le Père Royer le Père Grouars, etc. etc.

C'est ainsi qu'entre les logarithmes et les tropes, il se mit au fait de ce prodigieux amas de prose et de vers qui inondait chaque jour la France.

En fait de repos, il était de l'avis d'Alfred de Vigny :

" La nécessité d'un long sommeil est un " paradoxe inventé par les sots qui n'ont rien à " dire et les paresseux qui n'ont rien à faire."

Bientôt l'un des deux professeurs de mathématiques étant tombé malade, il fut chargé de la chaire par intérim.

L'intérim dura six mois.

Au bout de deux ans, tourmenté de l'idée d'aller faire son Droit à Paris, il abandonne la chaire de Vendôme.

En arrivant dans la capitale, son premier soin fut de se faire recevoir Bachelier-ès-lettres. Il commença son Droit, et vécut des économies faites à Vendôme.

Le dernier franc disparu, il se vit de nouveau face à face avec la détresse.

Il donna des leçons de grec et de latin ; mais les élèves étaient presque aussi pauvres que le maître.

La chambre et le blanchissage payés, il lui restait en moyenne trois ou quatre sous par jour pour vivre.

Plus d'une fois il lui arriva de se coucher sans avoir donné à son estomac le moindre prétexte d'indigestion.

Cependant il ne voulait pas se plaindre, son cousin et ses amis l'avaient vu avec peine partir de Vendôme.

Il leur laissa ignorer la gêne profonde où il se trouvait.

Il était d'ailleurs plein d'ardeur et de courage, et travaillait jour et nuit.

Après une année environ de ce régime, la providence vint à son secours. Il entra comme précepteur dans une excellente maison, chez M. Bilbille-Fayard, rue Saint-Louis au Marais.

Quinze cents francs d'appointements, bonne table, bon logement, toute facilité pour suivre les cours à l'école de Droit : c'était un vrai paradis terrestre.

Du premier coup d'œil, M. Bilbille comprit par quelle misère son homme avait passé.

Excellent cœur, il avait lui-même souffert dans sa jeunesse, mais par son énergie, son activité et sa grande intelligence des affaires, il était arrivé à quarante-deux ans à une haute situation financière.

Aubry fut choyé comme un enfant, et pour réparer les avaries de son estomac, on le mit au bon vieux vin de Bordeaux.

Louis Bilbille, son élève, avait environ quinze ans. Il avait déjà fait trois ou quatre pensions de Paris et avait toujours été le désespoir de ses maîtres. Le fait est qu'il abominait le grec et le latin, et les braves gens, perclus entre les dactyles et les spondées, avaient décidé gravement qu'il ne ferait jamais rien.

M. Aubry s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à une belle et vive intelligence et que le problème à résoudre était tout simplement de l'amener par degrés à prendre l'étude à cœur.

Au bout de six à huit mois, on ne paraissait pas avoir fait grand progrès. Mais voilà qu'un beau matin notre gaillard se jette au cou du maître et lui déclare qu'il veut reconnaître ses soins, et lui donner autant de satisfaction qu'il lui avait causé de peines.

Il se met à l'étude avec une ardeur incroyable.

Moins de deux ans après, il se présentait à la Sorbonne, passait ses examens et recevait le diplôme de Bachelier-ès-Lettres. [1]

Nous sommes maintenant au 8 février 1847.

M. Aubry offre sa main à Dlle. Marie-Geneviève-Victoire Lejuste, fille de Jean-Marie Lejuste et d'Ursule Forville, braves et honnêtes cultivateurs du village de Tartiers, près Soissons.

Admis au barreau de Paris, quelque temps après, il y pratiqua jusqu'au moment de son départ pour le Canada.

De fortes études, une parole vive et incisive, la facilité et la promptitude de la réplique, une argumentation nette, serrée, le firent remarquer tout d'abord par d'éminents confrères.

Un jour, à la suite d'un éloquent plaidoyer qu'il fit à la Conférence des Avocats, M. Duvergier, aujourd'hui conseiller d'état, alors bâtonnier de l'Ordre, le félicita chaleureusement.

Sur les entrefaites, éclata la révolution de février.

M. Aubry fut incorporé dans la 12me légion de la garde nationale et nommé lieutenant.

Il prit part en cette qualité à toutes les prises d'armes qui eurent lieu pour refouler le socialisme communiste, aux démonstrations de mars et d'avril, à l'équipée du 15 mai, et surtout à cette terrible bataille de quatre jours (22, 23, 24, 25 Juin) dans laquelle il n'y avait pas moins de 500,000 hommes aux prises.

Il y courut plus d'un danger.

Le poste qu'il commandait, sur le quai de la Tournelle, était composé d'environ quatre-vingts hommes.

Parmi eux il s'en trouvait plusiers qui avaient combattu, les deux premiers jours, dans les rangs de l'insurrection, et qui, écrasés par une épouvantable canonnade de trente-deux heures, s'étaient réfugiés dans diverses postes de la garde nationale.

Ils avaient formé le projet de donner la main aux insurgés de la rive droite et de prendre en queue le bataillon de ligne qui gardait le pont de la Tournelle, pendant que les *frères et amis* attaqueraient de front.

Pour la réussite du projet, il était nécessaire de se débarrasser des officiers fidèles au drapeau.

1. Il est aujourd'hui propriétaire et directeur d'immenses usines dans l'Anjou.

M. Aubry devait être égorgé dans la nuit.

Des gardes nationaux sur lesquels on avait cru pouvoir compter, ayant été initiés au secret, vinrent le lui révéler.

Notre lieutenant ne perdit pas son sang-froid ; il leur commanda la prudence, et alla s'entendre avec le chef d'un détachement de ligne qui bivouaquait à une centaine de pas du poste.

Ce détachement formait environ cinquante hommes, débris de deux belles compagnies presque entièrement exterminées aux barricades.

L'officier promit de donner main-forte au premier signal.

M. Aubry rentra alors à son poste, et fit mettre les fusils au ratelier.

—Citoyens, dit-il d'un ton énergique, je sais ce qui se passe ici ; je n'ai qu'un mot à dire, et le voici : le premier qui, sans mon ordre, prendra un fusil au ratelier, ou fera quelque démonstration, sera immédiatement passé par les armes.

Personne ne bougea.

Quelques heures après, il avait le bonheur de sauver la vie à un jeune homme de dix-huit ans, qui la veille avait combattu aux barricades.

Notre jeune étourdi était de faction au poste, lorsque deux gardes nationaux blessés y entrèrent.

Tous deux, atteints à la tête, avaient la figure tout ensanglantée, et étaient encore furieux du combat.

—En voilà un qui fait le bon apôtre, s'écrièrent-ils en le reconnaissant, et qui nous canardait hier ! Il faut le fusiller !

Le lieutenant fit mine de dire comme eux, et sous prétexte de le faire passer au conseil de guerre, il le prit par dessous le bras et sortit.

Après être entré un instant dans la boutique d'un marchand de vin pour distraire l'attention de ses hommes, il prit une rue détournée et le conduisit par le pont de la Tournelle jusqu'à son quartier.

L'ordre rétabli M. Aubry avait repris les habitudes du barreau, lorsque la chaire de Droit Romain de l'Université-Laval de Québec, lui fut offerte par l'entremise de M. l'abbé Hamel, alors élève de l'école ecclésiastique des Carmes, aujourd'hui professeur à la Faculté des Arts.

Mais le degré de docteur en Droit était exigé.

Il fallut de nouveau se remettre sur les bancs pendant quinze mois.

Après avoir subi les deux examens préalables, il soutint la thèse pour le doctorat avec une distinction qui lui valut des éloges du doyen de la Faculté de Droit.

M. Pellat, considéré en Europe comme le plus savant et le plus judicieux interprète du Droit Romain que la France ait eu depuis Cujas, lui donna en souvenir d'estime et d'admiration un de ses propres ouvrages. C'était le 20 décembre 1856 ; le 22, il quittait la France pour [Ca]nada.

Sa famille ne devait l'y suivre que cinq mois plus tard.

Dans l'intervalle, Madame Aubry reçut de M Rivolet, secrétaire du conseil de l'Ordre de avocats à la Cour Impériale, la lettre suivante On ne lira pas sans intérêt cette sorte d'adieu amical.

PARIS, 18 MAI 1857.

Madame,

J'ai l'honneur de vous adresser le certificat de notre confrère Aubry. Je suis heureux d'y avoir mis ma signature et de penser ainsi qu'il conservera dans une pièce officielle un souvenir de moi.

J'ai été bien sensible à la lettre qu'il m'a écrite et j'ai été heureux d'apprendre qu'il se trouvait bien à Québec.

Sa lettre au bâtonnier a été lue au conseil et sera conservée dans nos archives.

Dites lui bien, je vous en prie, que nous tenons à l'espoir de le revoir un jour parmi nous, et que nous le considérons comme un compatriote n'ayant pas perdu l'esprit de retour. S'il a besoin de quelque service en France, il sait que je suis toujours à sa disposition et que je tiens à être un de ses correspondants.

* * * * * * *

Permettez-moi, madame, de vous souhaiter une bonne traversée et une heureuse arrivée. Les vœux de tous vos amis, et je vous prie de me croire de ce nombre, vous accompagneront dans votre voyage et dans une résidence qui n'est pas la France sans doute, mais qui est toute pleine de souvenirs français.

J'ai l'honneur d'être
votre bien dévoué serviteur,
C. RIVOLET.

Les neuf années de séjour de M. Aubry au Canada se sont partagées entre l'enseignement du Droit, les luttes du journalisme et les entretiens plus calmes du *Cours d'Histoire*.

Du jour où il parut pour la première fois dans la chaire de cette magnifique institution dont le Canada est justement fier, on reconnut l'homme éminent formé à l'école des maîtres.

Ses savantes leçons où l'effort du travail disparaît sous les charmes d'une parole qui a tout l'entrain et la vivacité de l'improvisation, furent une révélation pour ses auditeurs.

Ils admirèrent cette merveilleuse facilité avec laquelle cette esprit aussi brillant que profond leur frayait la route à travers le dédale de ces lois antiques, base de toute législation.

Avec une rare sagacité et fermeté de jugement, il pénètre profondément les sujets qu'il traite, analyse chaque détail avec clarté, accuse fortement les points importants, élargit ensuite l'horizon, et offre, dans une pensée synthétique, les grands aperçus, les coups d'œil d'ensemble.

L'attention ne se fatigue pas à l'écouter ; on se laisse entraîner, sans songer aux difficultés de la route, sur les pas de ce guide qui éclaire tous les détours, aplanit toutes les aspérités.

Sa diction facile et animée, l'expression vive de sa physionomie, relèvent admirablement les séductions de sa science.

Les solides qualités qui firent le succès de son cours de Droit Romain, se révélèrent dans l'écrivain, dès qu'il prit la plume pour la défense de la cause catholique dans les colonnes du *Courrier du Canada*.

Il succédait en 1859 à M. J. C. Taché qui depuis près de trois ans occupait, avec une attitude si énergique et si franchement catholique, le fauteuil de Rédacteur-en-chef.

Dédaignant les intérêts et les disputes de partis, M. Aubry se plaça, du premier coup, sur le terrain des grandes questions, et les aborda avec cette sûreté de doctrine, cette largeur de vue, cette force de logique qu'on lui avait vu déployer sur une autre arène.

Intrépide et prudent tout à la fois dans la polémique, il l'entamait avec art, la poursuivait avec hardiesse, l'appuyait parfois d'une pointe d'ironie, d'un grain d'humeur gauloise, la soutenait avec vivacité, avec passion même, mais toujours avec dignité et courtoisie.

Son style reflète les qualités de son esprit. Ferme, simple, colorée, limpide, la phrase coule sans effort, s'enchaîne avec aisance.

Jamais d'apprêt, de recherche, de mots à effet, de prétention littéraire.

L'idée seule l'occupe; il n'a qu'un but: faire prévaloir la vérité, la faire aimer.

Son amour pour l'Eglise éclate à chaque page, et il combat pour elle avec le dévouement et la ferveur du chrétien.

Voici un échantillon de sa manière. Il s'agissait d'apprécier la lettre fameuse que l'empereur Napoléon III écrivit à Pie IX le 31 décembre 1859. On sait que Sa Majesté tout en avouant qu'on ne saurait méconnaître les droits du Siége Apostolique sur les Légations, disait, dans cette lettre, que ce qui lui "paraîtrait le plus conforme aux véritables intérêts du Saint-Siége, ce serait de faire le sacrifice des provinces révoltées."

Après avoir donné la lettre même, et exposé l'état de la question, M. Aubry continue ainsi :

"On voudrait se le dissimuler encore, que cela n'est plus possible: une grande iniquité est sur le point de passer à l'état de *fait accompli*, dans le droit public de l'Europe.

"La révolution triomphe dans l'Italie; elle est puissante partout.

"Elle a des représentants dans les conseils des souverains; elle a pour séides et pour complices presque tous les journaux du monde entier, même les journaux prétendus conservateurs.

"La lettre même de l'empereur des Français constate cette force immense de la révolution. Parmi les raisons puissantes qui l'ont engagé à faire si promptement la paix, il faut compter, dit-il, la crainte de voir la révolution prendre tous les jours de plus grandes proportions.

"Quelques lignes plus bas, l'empereur reconnaît qu'il s'est trouvé impuissant à arrêter l'établissement du nouveau régime, et que ses efforts n'ont abouti qu'à empêcher l'insurrection de s'étendre.

Cela étant l'abandon des Romagnes par le Saint-Siége serait-il suivi du retour immédiat de l'ordre? L'empereur le pense, mais nous craignons bien que ce ne soit là qu'une illusion.

"L'unité italienne n'est qu'un prétexte et une chimère.

"Une chimère: car cette unité n'a existé à aucune époque de l'histoire, pas même du temps des anciens, et il semble qu'il est permis dès lors d'en conclure qu'elle n'existera jamais.

—Un prétexte: car ce que veut la révolution, ce n'est point seulement tels Etats du Pape, ni même tout le domaine de saint-Pierre, pour les agréger au reste de l'Italie, mais bien, et nous le démontrerons plus tard, l'anéantissement de la papauté, la destruction du catholicisme et même de toute idée chrétienne.

"Ce n'est donc point par des demi-mesures et par des concessions sans dignité, pour ne pas dire coupables, qu'on le fera reculer.

"Il faut être pour elle ou contre elle.

"Ce n'est qu'en l'attaquant résolument et de front qu'on peut l'abattre.

"Elle est puissante aujourd'hui, le sera-t-elle moins demain?

"Il ne faut pas, dit Mirabeau, s'imaginer pouvoir sortir d'un grand péril sans un péril, et toutes les forces des hommes d'Etat doivent être employées à préparer, tempérer, diriger et limiter la crise et non à empêcher qu'il y en ait une, ce qui est impossible, ni même à la reculer, ce qui ne servirait qu'à la rendre plus violente.

"Supposez que le Pape se résigne à ce sacrifice douloureux mais nécessaire, dit-on, au repos de l'Europe et à la paix de l'Italie, nécessaire même, paraît-il, au Saint-Siége pour lui assurer la possession paisible des Etats de l'Eglise. Eh bien! le sacrifice est consommé, mais demain, l'Italie est de nouveau agitée, l'Europe encore troublée, le domaine de Pierre de nouveau envahi!......

—"Les puissances interviendront!

—"Mais si les puissances sont décidées à intervenir demain, pourquoi pas dès aujourd'hui? La cause est-elle moins juste, le droit moins évident, moins incontestable?

"Et si l'intervention est légitime demain, pourquoi donc tant préconiser aujourd'hui le prétendu principe de non-intervention?

"Ah! nous le disons avec amertume, la France, la fille aînée de l'Eglise, oublie la mission, qui a fait, à travers les âges, sa grandeur et sa force!

"Jamais plus magnique occasion ne s'est présentée peut-être pour jeter un reflet de justice sur les armes françaises et pour écraser la révolution. C'était une cause de deux cent

millions de catholiques, et aucune puissance de l'Europe n'eût protesté, ou bien cette protestation fût restée sans écho, car on ne proteste pas contre la force au service du droit.

" Qui donc eût voulu se mesurer avec la France déclarant vouloir maintenir le Saint-Père en possession d'Etats qui lui sont garantis par les traités de 1815?

" La catholique Autriche?—La supposition est absurde.

" L'Angleterre?—Elle déclare à tout venant qu'elle ne fait point la guerre pour une idée.

" La Russie et la Prusse?—Mais elles ne sont pas même venues au secours de l'Autriche, expulsée de la Lombardie, au mépris des mêmes traités!

" La France n'eût donc eu à combattre que la révolution, et le combat ne pouvait être long ni douteux.

" Maitenant, nous le craignons, Dieu veuille écarter ce malheur! des jours mauvais se préparent, jours de troubles, de confusion, d'anarchie et de guerres longues et sanglantes: les fauteurs ou complices de la révolution verront, mais trop tard, où les a conduits leur impiété ou leur aveuglement."

En 1858 et 1859, sollicité par ses amis, M. Aubry fit un *Cours d'Histoire Générale*, qui fut suivi non-seulement par les élèves de l'Université-Laval, mais par l'élite de la société québecquoise: prêtres, avocats, notaires, médecins, etc., etc.

Jamais il ne s'était montré plus érudit, plus entraînant, plus philosophe, et surtout plus chrétien.

Se fiant à sa prodigieuse mémoire, il ne se servait jamais de notes ni de livres, et prodiguait les citations avec une facilité qui ébahissait ses auditeurs.

Sacrifiant un peu la méthode historique aux besoins actuels de la société, il saisissait les occasions de s'attaquer à toutes ces théories modernes qui font tant de victimes, les pulvérisait et jetait leur poussière aux quatre vents.

Mgr. l'évêque de Tloa fut un de ses auditeurs les plus assidus et fut si satisfait de sa manière, qu'il lui envoya le double de sa souscription avec ce charmant petit badinage:

" Archevêché de Québec,

" Monsieur, " 3 Décembre 1859.

" A vos cours j'ai du plaisir comme quatre;
" Pour les entendre je me ferais battre.
" En vous offrant si peu, partant je veux
" Vous rester redevable comme deux.

" C. F. BAILLARGEON, E. T.

" M. Aubry, Prof. de l'Univ.-Laval."

M. Aubry ayant cité un jour ce quatrain dans une lettre qu'il écrivait à un curé du diocèse du Mans, celui-ci répondit:

" Mon cher ami,

" La lettre de Mgr. de Tloa est le plus beau diplôme que vous ayez jamais reçu."

L'année dernière M. Aubry fit un voyage en Europe pour régler quelques affaires de famille.

A son retour, il se trouvait à bord du *Damascus*, lorsque ce navire faillit périr en pleine mer.

M. Aubry a raconté les détails de cet accident dans la letttre suivante adressée à une amie:

........" Je suis parti de Paris le 30 août et ne suis arrivé à Québec que le 25 septembre après une pénible traversée. Je me suis embarqué à Liverpool le 1er septembre à bord du *Damascus*, steamer de la ligne canadienne.

Tout alla bien jusqu'au dimanche, 4. Ce jour-là nous fûmes assaillis par une forte tempête, et cependant nous continuions de faire bonne route. Mais le lendemain, 5, à 6 heures du matin, notre hélice cassa, et impossible désormais de marcher à la vapeur. Il fut décidé qu'on reviendrait à voiles en Irlande et qu'on y attendrait un autre steamer d'Angleterre.

Nous étions alors à cent-soixante lieues environ des côtes d'Irlande et la tempête durait encore.

Cependant on déploya les voiles et on prit vent comme on put. La tempête cessa, mais on s'aperçut bien vite que nous courions un grand danger. Notre hélice cassée était restée au steamer et frappait à l'arrière avec une grande force, menaçant à tout moment de défoncer le navire.

Cependant nous revenions vers l'Irlande avec une mer assez calme et un vent assez favorable; mais voilà que la nuit du mardi au mercredi tout change: le vent se déchaîne et souffle avec fureur; la mer s'agite et se démène comme une possédée; les vagues mugissent et s'élèvent tout autour de notre pauvre navire qui se trouve ballotté dans toutes les directions; les coups redoublent à l'arrière avec un bruit épouvantable; vainement et pendant quatorze heures, au milieu des plus grands dangers, le capitaine, suspendu au-dessus de l'abîme, cherche avec de gros câbles et des chaînes de fer à consolider l'hélice aux flancs du navire; rien n'y fait: la mer brise tout avec fureur.

Quelle terrible journée que cette journée du 7 septembre! A toute minute le navire menaçait de couler, et il n'y avait que huit chaloupes pour environ 200 passagers, sans compter l'équipage.

D'ailleurs à quoi bon mettre les embarcations à la mer par une si furieuse tempête et à plus de quatre-vingts lieues des côtes encore? La mort apparaissait avec toutes ses horreurs, et chacun recommandait son âme à Dieu, car tout paraissait fini ici-bas.

Pour moi, je me recommandai aussi au bon Dieu, à la bonne Vierge et aux saints; je fis, à travers l'océan, mes adieux à ma femme et à chacun de mes enfants, et pourtant vous le dirai-je, j'espérais contre toute espérance. J'avais communié le jour de mon départ de Paris, et je

m'étais mis sous la protection spéciale de Marie Immaculée et de saint Joseph.

D'autre part, il y avait à bord du *Damascus* quatre Pères Oblats de Marie Immaculée venant de France et allant en mission chez les sauvages de la Rivière-Rouge, et beaucoup de catholiques Irlandais qui priaient et disaient leur chapelet avec une ferveur étonnante.

Cependant la fureur de la mer allait toujours croissant, et vers cinq à six heures du soir tout paraissait désespéré. Tous les passagers étaient sur le pont, les yeux levés vers le ciel et attendant la mort.

Pour moi, je priais Marie et le glorieux patriarche Joseph avec une ferveur que je n'avais jamais eue. Tout à coup un bruit et craquement horribles se font entendre: on crut que le navire coulait, mais à l'instant même on voit le capitaine rayonnant et sautant sur le pont s'écrier: "Elle est partie!"

Notre hélice venait d'être brisée et emportée par un violent coup de mer. Nous étions sauvés.

Nous arrivâmes le samedi matin en Irlande et le mercredi suivant nous nous rembarquâmes sur le *North American* qui nous amena à Québec en onze jours.... ......"

Dans la vie privée, M. Aubry est d'une simplicité antique. La plus stricte économie préside à sa maison.

Il a connu les jours mauvais, et il veut que ses enfants se forment de bonne heure aux luttes de la vie. Il ne leur inspire que des goûts simples, des habitudes modestes.

Rien de plus charmant et de plus édifiant tout à la fois que le spectacle de son intérieur: c'est une parfaite image de la vie patriarcale.

Madame Aubry préside elle-même à l'éducation de son fils et de ses trois filles.

Les leçons du jour égayées d'innocentes récréations, les pieuses lectures, la promenade du soir en famille, les prières du matin et du soir en commun partagent les heures.

A chaque repas, on lit à la table la vie du Saint du jour, et la conversation roule ensuite sur les impressions qu'elle a produite.

Le reste de la journée, les enfants s'entretiennent entre eux du glorieux athlète, s'enthousiasment parfois, et se portent mutuellement de naïfs défis.

—Eh bien, toi, Zouave, [1] aurais-tu assez de foi pour souffrir sur le gril, comme saint Laurent.

—Et toi, Marie, en aurais-tu assez pour endurer le supplice de sainte Agnès?

Charlotte et Esther interviennent et portent aussi leurs défis.

Excellente famille! que de fois je me suis plu à admirer votre belle simplicité, à respirer au milieu de vous le parfum de la vertu!

Si le luxe n'a pas ses entrées chez M. Aubry, c'est que la charité a toujours les siennes. Le pauvre ne frappe jamais en vain à sa porte.

Sur son modeste revenu la part de Dieu et des pauvres est toujours prélevée la première.

Chaque année pendant son séjour à Québec, il allait déposer entre les mains du chapelain de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste (nous tenons ce fait de M. Racine lui-même) la somme de cinq louis pour le denier de Saint-Pierre.

M. Aubry ne craint pas de raconter les rudes épreuves qu'il a traversées. Il sait que ce sont de nobles cicatrices qui témoignent de ses combas.

Un journaliste anglais eut un jour le mauvais goût de lui en faire un reproche, et crut blesser notre rédacteur au vif en lui disant que dans son pays, il n'avait mené qu'une vie bien chétive (a scanty livelihood.)

Il reçut cette fière réponse:

"Vous auriez pu ajouter, mon brave, que le susdit rédacteur ne mène point non plus, à Québec, un train de grand seigneur, et ce pour de bonnes raisons:

"1°. Parce que, sans avoir besoin de l'apprendre d'autrui, il sait très-bien qu'il n'est point grand seigneur;

"2°. Parce qu'il veut rester libre et indépendant, et qu'il tient, avec Bossuet, qu'il n'y a rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu et qui sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail."

Les habitués de l'avenue Saint-Louis et du chemin Sainte-Foye se rappellent l'avoir souvent rencontré, le soir au soleil couchant, entouré de son intéressante famille, faisant le tour du Belvédère ou du Mont-Plaisant.

Il aimait à se délasser des fatigues du professorat et des soucis du journalisme en allant y respirer l'air de la campagne, jouir d'un peu de fraîcheur, des causeries en plein air, et de cette superbe vue du Saint-Charles qui se déroulait à ses pieds.

Ses amis ne l'y reverront plus.

Adieu donc, ami Aubry! vous allez revoir cette belle France où vous êtes né, et qui fut aussi le berceau de nos ancêtres.

Puissiez-vous là-bas, auprès de cette compagne si digne de vous, et de vos charmants enfants, retrouver cette part de bonheur dont furent privées vos jeunes années!

Adieu! Vous ne partez pas tout entier, vos œuvres nous restent, les fruits de vos enseigne ments, l'arôme de vos bons exemples et de vos vertus.

Vous vivrez dans nos souvenirs comme le type de l'honneur français et du chrétien.

Québec, juin 1865.

1. C'est le nom de guerre du petit Pierre Aubry.

F. X. GARNEAU

> Si les premiers pas sont difficiles dans la carrière des lettres et des sciences, si les avantages que procure la culture de l'esprit ne sont pas toujours, dans un pays nouveau, appréciés à leur juste valeur par une population trop préoccupée d'intérêts matériels, il viendra un temps, sans doute, où pleine justice sera rendue à ceux qui auront fait des sacrifices pour la plus belle cause qui puisse occuper l'attention des sociétés.
>
> F. X. GARNEAU,
> *Voyage.*

En 1850, l'école militaire de Saint-Cyr était témoin d'un spectacle qui peut donner une idée de l'intérêt qu'offre l'histoire du Canada. Les élèves, réunis autour de la chaire du savant professeur d'histoire, M. L. Dusseiux, écoutaient, pour la première fois, le récit de la fondation et de l'établissement de la Nouvelle-France. C'était un monde doublement nouveau pour ce jeune auditoire: chaque leçon était suivie avec un intérêt toujours croissant. L'ardente et sympathique jeunesse tressaillait d'émotion au récit des grandes actions qui ont illustré le nom français en Amérique. Lorsqu'enfin le professeur, vivement impressionné, en vint à l'histoire de la dernière lutte qui coûta le Canada à la France, lorsqu'il déroula cette héroïque page de nos annales militaires, d'enthousiastes applaudissements éclatèrent dans tout l'auditoire. [1]

Cette scène émouvante en dit plus que tous les commentaires possibles sur la beauté de l'Histoire du Canada; et c'est à cette magnifique épopée que l'historien dont notre pays déplore la perte, a attaché son nom, devenu désormais immortel comme les souvenirs qu'il a retracés.

I

Ancêtres de M. Garneau—Son enfance—Son éducation.

Le fondateur de la famille Garneau, en Canada, faisait partie de la nombreuse émigration venue du Poitou en 1655. M. Louis *Garnault* était natif de la paroisse de la Grimoudière, diocèse de Poitiers. Il épousa, à Québec, le 23 juillet 1663, Marie Mazoué, native de la Rochelle. En 1667, on le retrouve porté au recensement de la Côte-de-Beaupré. Il s'établit à l'Ange-Gardien.

L'arbre généalogique suivant de la famille de M. Garneau est extrait du *Dictionnaire généalogique de toutes les Familles Canadiennes* par M. l'abbé Tanguay: [2]

PIERRE GARNAULT.—JEANNE BARAULT—de la paroisse de la Grimoudière, diocèse de Poitiers.

I. LOUIS—le premier venu en Canada en 1655; marié en 1663 à Marie Mazoué.

II. FRANÇOIS—né en 1665: marié...à Magdeleine Cantin.

III. LOUIS—marié en 1746 à Marie-Josephte Béland.

IV. JACQUES—marié en 1776 à Geneviève Laisné.

V. FRANÇOIS-XAVIER—marié en 1808 à Gertrude Amiot.

VI. FRANÇOIS-XAVIER—né le 15 juin 1809; marié le 25 août 1835 à ESTHER BILODEAU, native de la Canardière—décédé le 3 février, 1866.

L'aïeul de M. Garneau était un riche cultivateur de Saint-Augustin: il avait conservé un profond attachement pour la France, et un vif souvenir des gloires et des malheurs de la patrie au temps de la conquête. "Il se plaisait à raconter, dit M. Garneau au commencement de son *Voyage en Angleterre et en France*, les exploits de ses pères et les épisodes des guerres de la conquête.

"Mon vieil aïeul, courbé par l'âge, assis sur la galerie de sa longue maison blanche, perchée au sommet de la butte qui domine la vieille église de Saint-Augustin, nous montrait de sa main tremblante le théâtre du combat naval de l'*Atalante* avec plusieurs vaisseaux anglais, combat dont il avait été témoin dans son enfance [1]. Il aimait à raconter comment plusieurs de ses oncles avaient péri dans les luttes héroïques de cette époque, et à nous rappeler le nom des lieux où s'étaient livrés une partie des glorieux combats restés dans ses souvenirs."

A la mort de ce bon vieillard, son fils aîné, Jacques, hérita du bien paternel. Le père de

---

1. Ce trait est rapporté par M. Dussieux lui-même au commencement de son esquisse intitulée : *Le Canada sous la domination française*, ouvrage écrit avec la plume d'un savant et le cœur d'un soldat.

2. Cet immense travail, fruit de plusieurs années de patientes recherches, comprend la généalogie de toutes les familles canadiennes depuis la fondation de la colonie.

1. Ce combat se livra en 1760, vis-à-vis de la Pointe-aux-Trembles.

M. Garneau, qui s'appelait comme lui François-Xavier, vint s'établir à Québec, où il apprit le métier de sellier. Il épousa, en 1808, Gertrude Amiot dite Villeneuve, de Saint-Augustin, et eut plusieurs enfants, dont l'aîné est celui qui fait l'objet de cette notice. Il naquit, comme l'indique l'arbre généalogique ci-dessus, le 15 juin 1809, et fut baptisé le même jour.

Son père, ne réussissant pas dans son métier, acheta une goëlette dans le but de réaliser une spéculation, dont l'issue faillit lui être fatale.

" J'avais à peine quatre ou cinq ans, lorsqu'un jour je vis entrer mon père triste et fatigué d'une excursion commerciale vers le bas du Saint-Laurent, qui n'avait pas été heureuse. Il raconta à ma mère comment il avait failli périr, avec sa goëlette, par la faute d'un vieil ivrogne, nommé Lelièvre, qui s'était donné pour pilote."

Il paraît que, dès son bas âge, le jeune Garneau fut un enfant étrange. Grave, presque taciturne, on le voyait très-rarement jouer; il était d'une timidité excessive, caractère qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours.

L'enfant ne se plaisait qu'à l'école: dès qu'il sut un peu lire, la lecture fut son seul amusement. Son premier maître fut un bon vieux qu'on appelait le *bonhomme* Parent, et qui tenait sa classe à l'entrée de la rue Saint-Réal, (Coteau Sainte-Geneviève.) Cette maison existe encore: c'est la seule, paraît-il, qui ait échappé à la conflagration de 1845. Bien des fois, lorsque M. Garneau descendait avec ses enfants la côte d'Abraham, il leur indiquait du doigt, en souriant, cette modeste maison où il apprit les premiers rudiments de la grammaire.

Un jour, vers l'âge de cinq ou six ans, il s'échappa aux regards maternels, et pénétra, par la porte Saint-Jean, dans la ville où il ne tarda pas à s'égarer. Après avoir longtemps erré dans les rues, il arriva tout pleurant à la porte de la Caserne, sur le marché de la Haute-Ville. Des soldats l'accueillirent, essuyèrent ses larmes et le firent manger. Le soir, bien tard, son père, que le cherchait depuis plusieurs heures, le trouva, assis sur les genoux d'un grenadier, jouant joyeusement du tambour, au grand amusement des bons troupiers.

A l'école, il eut bientôt appris tout ce que savait le *bonhomme* Parent, et on l'envoya à une autre institution moins élémentaire, établie en dehors de la porte Saint-Louis, rue de l'Artillerie. Cette école, où se pratiquait la méthode de l'enseignement mutuel, avait été fondée et était entretenue par M. Joseph-François Perrault, protonotaire de la Cour du Banc du Roi,—cet homme de bien, cet ami des lettres et des jeunes gens studieux, qui a fait tant de sacrifices pour la cause de l'éducation.

Dès lors, on pouvait soupçonner, dans le jeune élève, la future supériorité de l'historien. En peu de jours, il eut surpassé tous les élèves de sa classe: son vieil ami, M. Louis Fiset, se rappelle encore l'avoir vu faisant gravement l'office de *moniteur général* au milieu de ses petits compagnons d'études.

Vers l'âge de quatorze ans, le jeune Garneau sortit de cette école pour entrer au greffe de M. Perrault, où il se lia d'amitié avec un jeune Dufault, clerc au même greffe, et que le bon M. Perrault retirait chez lui. Très-souvent le soir, François-Xavier allait voir son ami; et durant la veillée, le digne greffier donnait des leçons de grammaire et de littérature aux deux jeunes clercs. M. Garneau a toujours conservé le plus tendre souvenir de son vieux patron et a toujours eu pour lui la plus sincère reconnaissance: il en parlait souvent à ses enfants avec de grands éloges, et lorsqu'il publia son *Histoire du Canada,* il lui présenta le premier exemplaire de cet ouvrage.

Vers l'âge de seize ans, il sortit du greffe, et entra en cléricature chez M. Archibald Campbell, cet autre ami de la jeunesse, et qui a été en particulier, le bienfaiteur de notre peintre canadien, M. Falardeau, chevalier de l'ordre de Saint-Louis de Parme. M. Garneau sut bientôt gagner l'estime et l'affection de son nouveau patron. M. Campbell lui prêtait des livres, que le jeune clerc lisait avec ardeur, sans négliger l'étude du notariat.

Depuis longtemps il désirait vivement faire des études classiques, et aurait bien voulu entrer au petit séminaire.

Un jour, cédant à ses pressantes sollicitations, sa mère se rendit auprès du supérieur:

—Prenez mon fils, je vous en prie, lui dit-elle. Il est vrai que je suis trop pauvre pour payer les frais de son éducation; mais mon fils est un jeune homme laborieux. Après ses études faites, il gagnera de l'argent, et il promet de vous payer alors.

Le supérieur eut le regret de ne pouvoir acquiescer à sa demande. M. Garneau fut vivement peiné de cet échec.

A peu de temps de là, Mgr. Signaï, alors curé de Québec, le rencontra et lui dit:

—Si tu te sens de la vocation pour l'état ecclésiastique, je te ferai faire tes études.

—Impossible, répondit le jeune homme avec cette droiture et cette franchise qui caractérisèrent toute sa vie: je ne me sens pas appelé au sacerdoce.

L'extrême rareté des prêtres engageait le clergé d'alors à faire des sacrifices de toutes sortes pour recruter des sujets parmi la jeune génération.

M. Garneau se remit, avec plus d'ardeur que jamais, à l'étude. Il dévorait les livres. Or, à cette époque, les livres français étaient très-rares, le Canada se trouvant sans relation avec la France. N'ayant pas toujours les moyens d'acheter les ouvrages qu'il lui fallait, il les copiait de sa main: c'est ainsi qu'il transcrivit tout son cours de belles lettres et de rhétorique,

et Boileau en entier. Outre ces travaux, il s'appliquait à l'étude de l'anglais, du latin et même de l'italien. Il étudia seul les classiques latins, et plus particulièrement, dit-on, Horace, dont il admirait le bon sens et le génie poétique si facile.

Son père demeurait alors dans une maison située au côté nord de la rue Saint-Jean, non loin de l'église actuelle du faubourg. Les citoyens des environs ont gardé le souvenir des habitudes studieuses du jeune Garneau. Toutes les nuits, disent-ils, on voyait une petite lumière briller à une fenêtre de la mansarde: c'était la lampe de l'étudiant.

II

Voyages aux Etats-Unis et en Europe.

Depuis ses plus jeunes années, M. Garneau ne rêvait que voyages. Il brûlait surtout de voir l'Europe, cet Orient de l'Américain, comme il l'a dit lui même.

" Je grandissais avec le goût des voyages et de cette incessante mobilité qui forme aujourd'hui le trait caractéristique de l'habitant de l'Amérique du Nord. Si les circonstances ou la fortune ne me permettaient pas encore de parcourir ces lacs, ces fleuves grandioses que nos pères avaient découverts dans le Nouveau-Monde, de visiter cette ancienne France, d'où ils venaient eux-mêmes, je me promettais bien de saisir la première occasion qui s'offrirait pour accomplir au moins une partie de mes vœux, et aller saluer le berceau de mes ancêtres sur les bords de la Seine.

" Pendant mon cours de droit, une occasion me permit de satisfaire une partie de mes désirs. Je la saisis avec toute l'ardeur d'un jeune homme de dix-neuf ans."

Voici quelle fut cette occasion à laquelle M. Garneau fait ici allusion. C'était au mois d'août 1828. Un Anglais atteint d'une maladie grave entra, un matin, chez M. Campbell, et lui dit qu'il voulait entreprendre un voyage dans les provinces du Golfe et les Etats-Unis pour améliorer sa santé, et qu'il désirait emmener avec lui, à titre de compagnon, un jeune homme intelligent, dont il paierait les frais de voyage. M. Campbell, connaissant les goûts de M. Garneau, le recommanda à ce voyageur qui l'accepta pour compagnon.

Ils partirent de Québec sur un brick de commerce nolisé pour Saint-Jean du Nouveau-Brunswick, descendirent le Saint-Laurent, et en passant par le détroit de Canseau, firent le tour de la Nouvelle-Ecosse, " cette ancienne Acadie, dont le berceaufut éprouvé par tant d'orages." De Saint-Jean, ils se rendirent à Portland et à Boston, d'où ils firent le trajet par terre jusqu'à New-York. Après un séjour de quelques semaines dans la capitale commerciale des Etats-Unis, ils revinrent au Canada par la route d'Albany, Troy et Buffalo. L'activité et les progrès étonnants de la jeune république firent sur notre voyageur une impression qui ne s'effaça jamais, et dont on retrouve des traces dans son *Histoire*. " Les Etats-Unis," dit-il dans son *Voyage*, " sont destinés à devenir une Chine occidentale. En 1775, il y avait trois millions d'habitants; cette population a doublé huit fois depuis (1854). A ce compte il y aura, vers 1925, deux cents millions d'habitants; mais cet accroissement se ralentira probablement......

" Buffalo, incendiée dans la dernière guerre. ne faisait que commencer à sortir de ses cendres, J'avais devant moi les eaux du lac Erié, une de ces mers douces qu'on ne trouve point dans l'ancien monde. Je me hâtai d'arriver à la chute du Niagara, plus grandiose encore par la masse d'eau qui se jette dans un précipice d'un mille de largeur, que par la profondeur de l'abîme.... La longueur du lac Ontario, le plus petit de nos grands lacs, (60 lieues,) fait juger assez des proportions de la nature canadienne. Ces lacs, la chute de Niagara, le Saint-Laurent, son golfe, sont taillés sur le gigantesque, et conviennent parfaitement à la bordure colossale qui les encadre. En effet, d'un côté, au nord, ce sont des forêts mystérieuses, dont les limites sont inconnues; de l'autre, à l'ouest, ce sont encore des forêts qui appartiennent au premier occupant, anglais ou américain; au sud, c'est une république dont le territoire excède de beaucoup celui de toute l'Europe; à l'est, c'est la mer brumeuse, orageuse, glacée, de Terreneuve et du Labrador. L'infini semble régner sur nos frontières. "

C'est en faisant ces réflextions sur l'immensité de ces contrées, que notre jeune voyageur descendit le lac Ontario, sur lequel on fait usage du compas pour se diriger, comme sur l'Océan. Il atteignit enfin Kingston, l'ancien Frontenac des Français, et rentra à Québec, après avoir parcouru une petite portion de cette Nouvelle-France d'autrefois; " et cependant, dit-il j'avais fait près de sept cents lieues de chemin par terre et par mer. "

" Cette rapide excursion, dans laquelle j'avais traversé des nations à leur berceau, côtoyé des rives encore sauvages, circulé au milieu de forêts à moitié abattues, surtout entre Albany et Buffalo, forêts qui avaient abrité autrefois les barbares indigènes, ces indomptables Iroquois, dont on apercevait encore ça et là quelques fantômes décrépits, me donnait une vaste idée de l'avenir de ce nouvel empire jeté par Champlain sur la voie du temps."

De retour de cette excursion, M. Garneau reprit son cours de droit, et fut admis à la profession du notariat en 1830.

Depuis quelque temps, il s'était mis à étudier l'histoire du Canada, alors très peu connue. L'historien anglais Smith faisait encore autorité,

et l'on sait jusqu'à quel point il dénature l'histoire. D'après lui, nos pères, dans leurs guerres contre les Anglais, avaient presque toujours été battus; et lorsque, d'aventure, ils avaient gagné la victoire, c'était grâce à la supériorité du nombre. Telle était alors l'intime conviction des Anglais. Pour eux, les Canadiens n'étaient que des vaincus.

M. Garneau avait tous les jours des discussions avec les jeunes clercs anglais du bureau de M. Campbell; parfois ces discussions devenaient très-vives. Ces questions-là avaient le privilége de faire sortir le futur historien de sa taciturnité.

Un jour que les débats avaient été plus violents que d'ordinaire:

—Eh bien! s'écria M. Garneau fortement ému, en se levant de son siége, j'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada! mais la véridique, la véritable histoire! Vous y verrez comment nos ancêtres sont tombés! et si une chute pareille n'est pas plus glorieuse que la victoire!.... Et puis, ajouta-t-il, *what though the field be lost? All is not loss.* Qu'importe la perte d'un champ de bataille: tout n'est pas perdu!.... Celui qui a vaincu par la force, n'a vaincu qu'à moitié son ennemi.... [1]

De ce moment, il entretint dans son âme cette résolution, et il ne manqua plus de prendre note de tous les renseignements historiques qui venaient à ses oreilles ou qui tombaient sous ses yeux.

Cependant après avoir parcouru quelques parties de l'Amérique, le désir de voir l'Europe, à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est, augmentait chez lui à mesure qu'il voyait la réalisation de ce projet plus probable. Il se mit à faire des épargnes sur le peu d'argent qu'il gagnait chez M. Campbell: et ayant à la longue amassé la somme de quatre-vingts louis, il put enfin mettre à exécution son rêve chéri. Il fit voile de Québec pour Londres le 20 juin 1831.

" L'Europe, dit-il au commencement de son *Voyage*, conservera toujours de grands attraits pour l'homme du Nouveau-Monde. Elle est pour lui ce que l'Orient fut jadis pour elle-même, le berceau du génie et de la civilisation. Aussi le pèlerinage que j'entreprenais au-delà des mers avait-il, à mes yeux, quelque chose de celui qu'on entreprend en Orient, avec cette différence que là on va parcourir des contrées d'où la civilisation s'est retirée pour s'avancer vers l'Occident, et que j'allais visiter, en France et en Angleterre, cet Orient de l'Américain, des pays qui sont encore au plus haut point de leur puissance et de leur gloire. Si ces contrées n'ont pas l'attrait mélancolique des ruines de la Grèce et de l'Egypte, elles ont celui qu'offre le spectacle de villes populeuses et magnifiques, assises au milieu de campagnes couvertes d'abondantes moissons. Enfin j'allais voir défiler, sous les bronzes de Hyde Park et de la place Vendôme, les fiers guerriers eux-mêmes dont ces monuments retracent si solennellement l'histoire.

La traversée de l'Océan inspire à notre voyageur de graves pensées, des rêves poétiques; il charme les heures de loisir en lisant quelques poètes anglais. L'existence insouciante et vagabonde des marins, si bien décrite par Byron, lui fait songer à la vie aventureuse et romanesque des anciens voyageurs canadiens, nos intrépides coureurs de bois. " Quelle source de poésie que les courses et les découvertes de ces braves chasseurs, qui, s'enfonçant dans les solitudes inconnues du Nouveau-Monde, bravaient les tribus barbares qui erraient dans les forêts et les savanes, sur les fleuves et les lacs de ce continent encore sans cités et sans civilisation."

Un autre jour, enveloppé dans son manteau, appuyé sur un des sabords de la poupe, près du timonier, il s'amuse à contempler une tempête, et se laisse aller au ravissement en méditant sur l'intelligence courageuse de l'homme, qui parvient à dompter les farouches éléments.

Enfin après vingt-un jours de traversée, le navire entre dans la Manche, où il rencontre une flotte anglaise en croisière, " les yeux fixés sur cette France révolutionnaire, qui venait encore de jeter un troisième trône aux quatre vents du ciel."

L'impression profonde que produisit sur M. Garneau la première vue de la terre d'Europe, se retrouve encore dans les lignes émues où il parle de son arrivée.

Pendant son séjour à Londres, il eut occasion d'étudier avec soin le jeu des institutions anglaises; il assista régulièrement aux séances de la chambre des communes. Le temps était propice pour voir fonctionner ce grand corps. On était dans toute la chaleur des discussions sur le bill de réforme.

" J'avais hâte de pénétrer dans cette enceinte et d'assister à ses délibérations. Mon imagination, parcourant le passé, semblait y voir renaître ses grands orateurs et ses grands hommes d'état, les Pitt, les Fox, les Shéridan, et tant d'autres hommes illustres qui feront toujours la gloire de l'Angleterre."

Lorsqu'il assista pour la première fois aux communes, il fut un peu désappointé. Cette grande et longue salle garnie de bancs occupés par quatre ou cinq cents membres, couverts de leurs manteaux et de leurs chapeaux, comme s'ils avaient été sur une place publique, fut loin de lui offrir le sepctacle imposant auquel il s'attendait.

Il entendit souvent parler O'Connell, lord John Russell, Stanley, Sir Robert Peel, Shiel, Hume, Roebuck. L'éloquence foudroyante du tribun irlandais l'éblouit; la physionomie, le

[1] Vers de Milton dans le *Paradis Perdu*.

Enfin cinquante jours après son départ de Liverpool, le 30 juin, il mettait pied à terre à Québec, et se jetait dans les bras de sa mère.[1]

III.

Divers écrits de M. Garneau,—Son *Histoire du Canada*.

A son arrivée, M. Garneau essaya d'exercer sa profession. Il fut un an associé avec M. Besserer alors membre de la Chambre d'Assemblée. Quelque temps après, il entra comme comptable dans une banque; mais il n'y fit que passer. Cette riche nature s'accommodait mal de l'aride besogne des chiffres. Il secoua la poussière du comptoir, et obtint une place de traducteur à la Chambre d'Assemblée.

Dans ses moments de loisir, il continuait toujours de se livrer à ses occupations favorites, les études littéraires, chérissant dans le modeste silence du cabinet cette indépendance de l'esprit sacrifiée si souvent sur la scène politique.[2]

Ce fut vers cette époque qu'il publia dans les journaux plusieurs pièces de poésie fugitive, qui ont été en partie recueillies par M. Huston dans son *Recueil de Littérature Canadienne*, imprimé à Montréal en 1848.

Ces poésies respirent, en plusieurs endroits, les sentiments qui l'animaient au sujet de la nation dont il devait bientôt entreprendre d'écrire l'histoire.

On peut citer parmi les plus remarquables: *Les Oiseaux Blancs*, *L'Hiver* et *Le dernier Huron*.

Mais ces essais qui auraient pu suffire à la réputation d'un autre, et qui lui assuraient une place distinguée parmi nos littérateurs, n'étaient qu'un acheminement à l'œuvre capitale de sa vie.

Ce fut d'abord le souvenir de ses relations avec les hommes de lettres de Londres et de Paris qui l'engagea à continuer, avec plus d'ardeur et de persévérance, ses recherches sur les annales historiques du Canada.

Mais ce ne fut qu'en 1840, qu'il commença à écrire son *Histoire*.

On n'avait encore dans le pays, que des publications incomplètes sur ce sujet. En quittant le Canada, les Français avaient emporté avec eux toutes leurs archives, toute leur correspondance officielle et politique qui resta oubliée même en France jusqu'à ces dernières années. Les Etats-Unis sont les premiers qui probablement en ont rappelé le souvenir. L'état de New-York et celui de Massachusetts obtinrent de Louis-Philippe la permission de faire faire des recherches dans les archives de France et de faire copier tous les documents qu'ils pourraient désirer concernant leur histoire.

Le premier volume de l'*Histoire du Canada* parut à Québec en 1845.

L'année précédente, M. Garneau avait obtenu la place de greffier de la cité de Québec, qu'il a occupée pendant vingt ans. Depuis ce jour sa vie s'est écoulée sans aucun incident remarquable, entre les paisibles devoirs de sa charge et les veillées solitaires de ses études historiques.

Peu de temps après l'apparition de son premier volume d'histoire, M. Garneau fut informé par le Dr. O'Callaghan, ancien membre de la Chambre des députés du Bas-Canada, et réfugié politique à Albany depuis l'insurrection de 1837, que l'état de New-York avait obtenu une copie de la correspondance officielle des gouverneurs et des fonctionnaires publics de la Nouvelle-France depuis sa fondation jusqu'au traité de paix de 1763. M. Garneau se rendit à Albany et obtint l'autorisation de compulser ces précieux documents et d'en faire des extraits. Le Dr. O'Callaghan, très-versé lui-même dans l'histoire de la colonisation de l'Amérique du Nord, était à la veille de publier sa savante *Histoire de la Nouvelle-Hollande*.

A l'aide de ces nouvelles recherches, M. Garneau put faire paraître le second volume de son ouvrage en 1846, et troisième en 1848, conduisant l'histoire du Canada jusqu'à l'établissement du gouvernement constitutionnel en 1792.

Ces travaux sur le Canada réveillèrent l'attention publique. Jusqu'alors on n'avait pas osé ouvrir les annales canadiennes, de peur de rappeler à la mémoire des scènes trop douloureuses; ce qui a inspiré ces lignes à M. de Gaspé dans ses *Anciens Canadiens*: "Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada! Vous avez été indignement calomniés! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits! Honte à nous, qui au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos!"

A part certaines réserves, l'ouvrage de M. Garneau fut bien accueilli au Canada et en France; la *Nouvelle Revue Encyclopédique* de 1847, publiée à Paris par Firmin Didot, imprimeur de l'Institut de France, en fit un rapport favorable.[1]

Cependant M. Garneau ne cessait point ses recherches et les travaux qui étaient devenus l'objet exclusif de ses études. Une nouvelle

---

1. Les détails qui précèdent sur les Voyages de M. Garneau, ne sont qu'une courte analyse du récit qu'il en a fait lui-même, et qui offre des pages pleines d'intérêt.

2. *Répertoire National.*

1. Il est curieux de lire l'impression qu'avait faite sur l'esprit de deux de nos hommes les plus éminents, MM. Papineau et Morin, la lecture de l'*Histoire du Canada*, alors qu'une partie de l'ouvrage était encore sous presse: On voit que, dès l'abord, ils avaient été

collection de documents historiques avaient été acquise par le Canada. M. Garneau prit la résolution de publier une seconde édition de son ouvrage, revue et corrigée d'après ces nouveaux manuscrits authentiques, et les Chambres lui votèrent pour cela une allocation libérale, (£250). L'auteur termine son récit à l'acte d'union des deux Canadas. (1840).

Cette édition qui parut en 1852, fut encore mieux accueillie que la première. La *Revue des deux Mondes* et le *Correspondant* de Paris lui consacrèrent deux longs articles, l'un écrit par M. Pavie et l'autre par M. Moreau, tous deux écrivains distingués. L'ouvrage de M. Garneau y fut apprécié de manière à faire honneur et à l'écrivain et au jeune pays qui pouvait fournir déjà de si intéressantes annales.

La Revue américaine du Dr. Brownson, publiée à Boston, reçut l'ouvrage avec la même faveur.

Les historiens français et américains ont rendu pleine justice à l'exactitude de l'auteur et à la largeur de ses vues, en le citant souvent dans leurs récits, tels que MM. Ferland, [1] Bancroft, [2] Parkman,[3] Sargent, [4] O'Callaghan, [5] Rameau, [6] Dussieux, [7] et surtout, dans sa grande *Histoire de France*, Henri Martin, qui fait cette réflexion touchante en prenant congé de notre auteur:

"Nous ne pouvons quitter sans émotion cette *Histoire du Canada*, qui nous est arrivée d'un autre hémisphère comme un témoignage vivant des sentiments et des traditions conservés parmi les français du Nouveau-Monde après un siècle de domination étrangère. Puisse le génie de notre race persister parmi nos frères du Canada dans leurs destinées futures, quels que doivent être leurs rapports avec la grande fédération anglo-américaine, et conserver une place en Amérique à l'élément français." [1]

Une troisième édition de l'*Histoire* de M. Garneau a été publiée en 1859. Un anglais, M. Bell, en a donné, en 1860, une traduction assez médiocre et souvent incorrecte.

M. Garneau a encore publié, dans le *Journal de Québec*, en 1855, un *Voyage en Angleterre et en France*, qu'il avait d'abord eu l'intention de réunir en un volume. Mais il jugea ensuite cette œuvre trop imparfaite pour lui donner cette forme définitive. Les fragments les plus intéressants en ont été publiés dans le *Foyer Canadien*, dont M. Garneau était un des collaborateurs.

---

frappés de ce qui fait le caractère saillant de l'œuvre de M. Garneau, la hauteur des vues.

MONTREAL, 22 janvier 1845.

CHER MONSIEUR,

Je voudrais pouvoir vous écrire moins à la hâte, pour vous exprimer combien j'ai été satisfait de l'*Introduction* de votre Histoire, que vous avez bien voulu me communiquer. Vous vous placez dès l'abord à un point de vue élevé, qui promet une grande utilité et un immense intérêt; je suis sûr que l'ouvrage tiendra ce que promet la préface. Voilà pour le *fond*. M. Chauveau, qui vient de lire les pages que vous m'avez transmises, et dont il avait au reste déjà vu une partie à Québec, en est très-satisfait. Je verrai l'ami Parent à la première occasion. Quant à la *forme*, les chapitres distincts, que vous annoncez, faciliteront beaucoup la lecture profitable de l'ouvrage. Continuez, et vous ne pourrez manquer de faire un ouvrage digne du nom canadien, et de passer avec lui à la postérité, si vous y comptez......

A. N. MORIN.

MONTREAL, 26 février 1850.

MON CHER MONSIEUR,

J'apprends avec plaisir que vous reprenez avec ardeur la continuation de votre beau travail sur l'histoire du pays. Couronnez l'œuvre par le même amour de la vérité historique, la même diligence à la chercher, la même indépendance à l'énoncer, et le même talent d'écrivain : vous aurez rempli une tâche éminemment utile au pays, et qui vous fait déjà infiniment d'honneur......

L. J. PAPINEAU.

1. *Cours d'Histoire du Canada.*
2. *History of the United States.*
3. *History of the conspiracy of Pontiac.*
4. *The History of an expedition against Fort Duquesne in 1755 under Major General Edouard Braddock.*
5. *History of New Netherland.*
6. *La France aux Colonies.*
7. *Le Canada sous la domination française.*

---

1. En 1862, M. Henri Martin adressait à l'auteur de l'*Histoire du Canada* une lettre où l'on trouve quelques remarques du plus haut intérêt, sur l'influence que sont appelés à exercer l'élément français, et en général, les races latines en Amérique. Nous sommes heureux de pouvoir citer cette autorité imposante à l'appui des observations que nous faisions dans un article récent publié dans le *Foyer Canadien*, sur *Le Mouvement littéraire au Canada*, et où nous parlions de la vocation de la race française en Amérique, et de la nécessité d'opposer une digue à " l'élément anglo-saxon, dont " l'expansion excessive, l'influence anormale doivent " être balancées, de même qu'en Europe, pour le pro- " grès de la civilisation."

MONSIEUR,

.... J'avais été heureux, il y a quelques années, de trouver dans votre livre non-seulement des informations très-importantes, mais la tradition vivante, le sentiment toujours présent de cette France d'outre-mer qui est toujours restée française de cœur, quoique séparée de la mère-patrie par les destinées politiques. Je n'ai fait que m'acquitter d'un devoir en rendant justice à vos consciencieux travaux. Puissent ces échanges d'idées et de connaissances entre nos frères du Nouveau-Monde et nous se multiplier et contribuer à assurer la persistance de l'élément français en Amérique! A part nos sympathies nationales, à nous autres, il y a un grand intérêt de civilisation à ce que l'élément anglais, de *prépondérant*, ne devienne pas *unique* du pôle nord jusqu'à l'Isthme, et n'absorbe pas totalement les éléments français et hispano-indien. La variété est le principe du progrès.

Agréez, je vous prie, monsieur mes sentiments les plus distingués et les plus sympathiques.

H. MARTIN.

Paris, 1er avril 1862.

IV

Maladie de M. Garneau—Sa mort.

Cependant les longs travaux de M. Garneau avaient peu à peu miné sa santé; il fut attaqué d'épilepsie. Ce fut en 1843 qu'il ressentit les premières atteintes de cette maladie cruelle. Les trois années suivantes, le mal sembla avoir disparu; mais en 1846, il éclata de nouveau, terrible, incurable. A la suite d'une attaque de typhus, compliqué d'un érésipèle au visage, qui le conduisit aux portes de la mort, il parut presque guéri pour la seconde fois.

Ce fut le Dr. Jean Blanchet qui le sauva par des soins éclairés autant qu'assidus. M. Garneau en garda toujours le souvenir, et dans le désir de marquer sa reconnaissance à celui qui l'avait arraché à la mort, il lui dédia, en 1855, le livre de son *Voyage.* A la mort du Dr. Blanchet, en 1857, il fut le promoteur d'une souscription publique pour édifier sur sa tombe le monument que l'on admire aujourd'hui sous les grands arbres du cimetière Saint-Charles.

Pendant quelque temps on espéra que l'illustre malade recouvrerait la santé; mais l'assiduité au travail et l'application qu'exigea de lui la correction de son *Histoire,* réveillèrent le mal avec une recrudescence telle qu'il y a deux ans, au mois de mai 1864, M. Garneau dut se démettre de ses fonctions de Greffier de la Cité, qu'il occupait depuis 1844. La ville lui accorda alors une pension de £200, en considération des services qu'il avait rendus non-seulement à la cité dans l'accomplissement de sa charge, mais encore au pays tout entier par ses importants travaux d'histoire.

Dans ses rapports sociaux, M. Garneau était d'une réserve et d'une politesse exquises; c'était le type du gentilhomme accompli. Modeste, comme le véritable mérite, il se défiait toujours de lui-même; cette timidité naturelle, mêlée d'une noble fierté, l'a continuellement tenu éloigné des luttes politiques, où ses talents et sa réputation lui assignaient un rôle éminent.

Chez lui, la conduite de l'homme privé a toujours été d'accord avec les principes sévères de l'historien. Cette rigidité a même refroidi ses rapports avec plusieurs de ses amis de jeunesse, qui croyaient pouvoir suivre une voie différente.

Malgré certaines opinions émises dans les premières éditions de son *Histoire* et qui ont été jugées peu conformes à la rigueur des saines doctrines, M. Garneau était un homme sincèrement religieux. Que de fois n'a-t-on pas été édifié, dans les tristes moments où on le voyait aux prises avec son cruel mal, de l'entendre murmurer tout bas l'*Ave Maria,* même au milieu du trouble de ses facultés.

Il a donné d'ailleurs une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Eglise en soumettant humblement la dernière édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent, et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées. Dans un pays profondément catholique comme le nôtre, on est peu étonné d'une telle conduite; mais si un pareil fait se produisait en France, par exemple, on n'aurait pas assez d'éloges pour celui qui en serait l'auteur. Sachons, du moins, reconnaître ce qu'il renferme de généreux et de consolant pour notre société.

Comme on devait s'y attendre, la mort de M. Garneau a été celle d'un vrai chrétien. Il a supporté les souffrances de sa maladie avec une patience inaltérable. Parfaitement résigné à la volonté de Dieu, il s'est préparé au moment suprême, et a reçu les derniers sacrements avec une piété profondément édifiante.

Il s'est éteint, le 2 février dernier, à l'âge de cinquante-six ans et sept mois.

Le cri de douleur qui a retenti dans tout le pays à la première nouvelle de sa mort, et qui n'est pas encore calmé, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son mérite: c'est l'oraison funèbre de la patrie en deuil.

Par un mouvement tout spontané, une souscription nationale s'est organisée dans le but de lui élever un monument et de donner à sa famille un témoignage de la reconnaissance publique. Ce mouvement, qui s'est propagé rapidement dans toutes les parties du pays, et qui se continue encore au moment où nous écrivons, nous donne lieu d'espérer qu'il produira des résultats dignes de celui qui en est l'objet.

En parlant de la mort de M. Garneau, comment oublier cette autre perte cruelle qui l'a précédée de si près, comment ne pas donner un souvenir, une larme à son digne émule, M. Ferland, tombé lui aussi, avant le temps, victime de son dévouement à la science et à la patrie.

On ne lira pas sans émotion la lettre suivante, que M. Garneau adressait en 1861 à M. Ferland, en accusant réception du premier volume de son *Cours d'Histoire du Canada.* C'est un témoignage vivant de la touchante amitié qui unissait ces deux grands citoyens, et de leur commune sollicitude pour l'avenir de leur cher Canada.

Samedi, 24 août 1861.

" M. Garneau prie M. Ferland, de vouloir bien accepter ses hommages, et en même temps ses remercîments pour le premier volume de son *Cours d'Histoire* qu'il a eu la complaisance de lui envoyer. M. Garneau est passé chez M. Ferland pour lui exprimer personnellement toute sa reconnaissance et parler avec lui de leur chère patrie; mais il n'a pas été assez heureux pour le rencontrer.

" M. Garneau aurait voulu causer avec une des lumières du Canada, sur la foi qu'on doit avoir en notre nationalité et sur les moyens à suivre pour en assurer la conservation. Celui

qui a su développer avec tant d'exactitude nos origines historiques doit être pénétré plus qu'un autre des sentiments de cette foi. Son livre, quelque soit l'avenir de ses compatriotes, sera toujours le témoignage d'un principe révéré par tous les peuples et rendra la mémoire de son auteur plus chère à la postérité."

Garneau! Ferland! deux noms immortels, qui seront toujours prononcés avec amour, tant qu'il restera un Canadien pour les redire aux âges futurs!

V

Jugement sur l'*Histoire du Canada.*

Pour apprécier avec justice et impartialité l'œuvre de M. Garneau, il faut se reporter à l'époque où il a commencé à écrire. Il traçait les premières pages de son *Histoire* au lendemain des luttes sanglantes de 1837, au moment où l'oligarchie triomphante venait de consommer la grande iniquité de l'union des deux Canadas, lorsque par cet acte elle croyait avoir mis le pied sur la gorge de la nationalité canadienne. La terre était encore fraîche sur la tombe des victimes de l'échafaud, et leur ombre sanglante se dressait sans cesse devant la pensée de l'historien; tandis que du fond de leur lointain exil, les gémissements des Canadiens expatriés, leur prêtant une voix lugubre, venaient troubler le silence de ses veilles. L'horizon était sombre, l'avenir chargé d'orages, et quand il se penchait à sa fenêtre, il entendait le sourd grondement de cette immense marée montante de la race anglo-saxonne qui menaçait de cerner et d'engloutir le jeune peuple dont il traçait l'histoire, comme elle avait déjà submergé deux nationalités naissantes de même origine: au sud, celle de la Louisiane: au nord, celle de cette infortunée Acadie jetée aux quatre vents du ciel. Parfois il se demandait si cette histoire qu'il écrivait n'était pas plutôt une oraison funèbre.

L'heure était donc solennelle pour remonter vers le passé. et le souvenir des dangers qui menaçaient la société canadienne prête un intérêt dramatique à ses récits. On y sent quelque chose de cette émotion du voyageur assailli par la tempête au milieu de l'Océan, et qui, voyant le navire en péril, trace quelques lignes d'adieu qu'il jette à la mer, pour laisser après lui un souvenir.

Au milieu des perplexités d'une telle situation, le patriotisme de l'historien s'enflammait, son regard inquiet scrutait l'avenir en interrogeant le passé, et y cherchait des armes et des moyens de défense contre les ennemis de la nationalité canadienne. Car l'*Histoire du Canada* n'est pas seulement un livre, c'est une forteresse où se livre une bataille qui est déjà devenue une victoire sur plusieurs points, et dont l'issue définitive est le secret de l'avenir. Ce coup d'œil jeté sur l'époque peut servir à expliquer, sinon à justifier, certaines erreurs d'appréciations que l'auteur a d'ailleurs loyalement reconnues plus tard: illusions d'une âme généreuse, que la vérité réfute, mais qu'elle respecte et honore.

La correspondance intime de M. Garneau indique en plusieurs endroits la disposition de son esprit, et contient des révélations précieuses à recueillir. Le fragment qui suit offre surtout une étude instructive; c'est une lettre écrite en 1854 à l'un de ses plus éminents critiques, M. L. Moreau, le savant auteur des traductions de Saint Augustin, ouvrages couronnés par l'Académie française.

Québec, 9 mars 1854.

MONSIEUR,

"Je viens de terminer la lecture de votre appréciation de mon *Histoire du Canada* dans le *Correspondant* de Paris et que quelques-uns de nos journaux ont reproduite à Montréal et à Québec. Je suis peiné que vous n'ayez pas eu la seconde édition de l'ouvrage, dans laquelle j'ai amené mon récit jusqu'à l'union des deux Canadas en 1840. Le style en est plus parfait, les faits sont exposés avec plus d'exactitude, parce que je n'avais pas la correspondance officielle de nos premiers gouverneurs lorsque le commencement de la première édition a été mis sous presse, et la suite des événements vous aurait fait voir que ce n'était pas sans de graves motifs que j'avais adopté dans toute sa force le principe de la liberté de conscience.

"En effet, sans ce principe protecteur, où les catholiques en seraient-ils dans l'Amérique du Nord avec les huit-dixièmes de la population protestants et des gouvernements partout protestants? C'est en blamant tous les actes dus à l'exclusion que l'on désarme les préjugés et que l'on peut espérer de voir exister une liberté qui fait la sauvegarde du catholicisme dans le Nouveau-Monde. La conduite du peuple américain envers le légat du pape, Mgr. Bedini, prouve que ces préjugés ne sont pas encore effacés, et qu'il faudra agir encore longtemps avec beaucoup de prudence pour éviter des discordes.

"C'est aussi à l'aide de ce principe de tolérance que j'ai pu défendre les catholiques canadiens contre les attentats du gouvernement protestant de l'Angleterre, après la conquête. Le blâme que j'avais porté contre le gouvernement français, donnait de la force à mes paroles aux yeux des protestants eux-mêmes, lorsque je blâmais leur conduite depuis qu'ils étaient les maîtres, et ne laissait rien à me répondre.

"Avec le protestantisme en majorité et au pouvoir, on ne saurait prendre trop de précautions dans ses arguments pour n'être pas tourné; et nous, pauvres Canadiens, nous avons non seulement le protestantisme, mais l'anglification en face nous menaçant de tous côtés"....

L'erreur de M. Garneau n'est pas d'avoir invoqué le principe de la liberté de conscience, mais de l'avoir affirmé d'une manière absolue et non comme d'une utilité relative. S'il avait eu le soin de faire cette distinction, et de sauvegarder ainsi les droits de la vérité, il n'aurait pas eu à essuyer les vives critiques dont il a été l'objet.

Mais après avoir lu la lettre qui précède, on est heureux de voir que si M. Garneau s'est trompé, son erreur naissait d'une noble source, et que loin d'être un acte d'hostilité, elle était plutôt le rêve d'une âme ardente et dévouée à son pays cherchant des moyens de protection contre les dangers qui les menaçaient.

Rien n'est plus capable de nous en convaincre que la lettre suivante adressée à Lord Elgin : et rien, d'un autre côté, ne peint mieux la trempe d'esprit de notre historien. C'est un éloquent plaidoyer en faveur du peuple canadien, et en même temps un cri d'indignation contre la tyrannie oligarchique. On ne sait qu'admirer davantage dans cette pièce magistrale, ou des élans généreux du patriotisme, et de la largeur des vues,—ou de l'habileté exquise avec laquelle il aborde des questions si délicates devant un gouverneur anglais.

A Son Excellence le Comte Elgin et Kincardine, Gouverneur-Général du Canada, etc., etc.

Milord,

" Si j'avais su plus tôt que Votre Excellence daignait prendre quelqu'intérêt à l'ouvrage que j'ai commencé sur le Canada, je me serais empressé de lui faire parvenir ce que j'en ai d'imprimé, persuadé qu'elle aurait trouvé dans les événements dont je retrace le tableau de quoi se former une juste idée des vœux et des sentiments d'une partie nombreuse des peuples qu'elle a été appelée à gouverner. Aujourd'hui qu'elle a bien voulu s'en exprimer à cet égard avec bienveillance, je la prie de vouloir bien me faire l'honneur d'accepter l'exemplaire de l'*Histoire du Canada* que M. Fabre lui fera remettre aussitôt qu'il sera relié.

" J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois. J'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était d'exposer tout simplement leur histoire. Je n'ai pas besoin de dire que ma tâche m'obligeait d'être encore plus sévère dans l'esprit que dans l'expression matérielle des faits. La situation des Canadiens-Français tant par rapport à leur nombre que par rapport à leurs lois et à leur religion dans ce continent, m'imposait l'obligation rigoureuse d'être juste; car le faible doit avoir deux fois raison avant de réclamer un droit en politique. Si les Canadiens n'avaient eu qu'à s'adresser à des hommes dont l'antique illustration, comme celle de la race de Votre Excellence, fût un gage de leur honneur et de leur justice, cette nécessité n'aurait pas existé ; mais soit que l'on doive en attribuer la cause aux préjugés, à l'ignorance ou à tout autre motif, il est arrivé souvent dans ce pays que cette double preuve a été encore insuffisante.

" Les outrages séditieux que l'on vient de faire à Votre Excellence, dont la personne devait être sacrée comme celle de la Reine qu'elle représente, prouvent suffisamment l'audace de ceux qui s'en sont rendus coupables; audace qu'ils n'ont eue que parce qu'on les a accoutumés depuis longtemps, comme des enfants gâtés, à obtenir tout ce qu'ils demandaient, juste ou injuste. En quel autre pays du monde aurait-on vu une poignée d'hommes oser insulter la personne du souverain dans son représentant, et le pays tout entier dans celle de ses députés élus par un suffrage presque universel ? Or si ces gens ont pu se porter à de pareils attentats aujourd'hui, de quelle manière ne devaient-ils pas agir envers les Canadien-Français qu'ils traitaient d'étrangers et de vaincus, lorsqu'ils avaient le pouvoir de les dominer ? En jugeant ainsi par comparaison, Votre Excellence peut facilement se rendre compte de la cause des dissensions qui ont déchiré ce pays pendant si longtemps, et du désespoir qui a fait prendre les armes à une partie des Canadiens du district de Montréal en 1837.

" Si les Canadiens ont enduré patiemment un pareil état de chose, il ne faut pas croire, malgré leurs mœurs paisibles et agrestes, que c'est la timidité ou la crainte qui les ait empêchés de songer à secouer le joug. Ils sortent de trop bonne race pour ne pas faire leur devoir lorsqu'ils y sont appelés. Leur conduite dans la terrible guerre de 1755, pendant le siége de Québec en 1775-6, durant la guerre de 1812 et même, malgré leur petit nombre, dans les combats de St. Denis, St. Charles et St. Eustache en 1837, (s'il m'est permis de citer cette époque malheureuse,) attestent suffisamment leur courage pour qu'on les respecte. Leur immobilité apparente tient à leurs habitudes monarchiques et à leur situation spéciale comme race distincte dans l'Amérique du Nord, ayant des intérêts particuliers qui redoutent le contact d'une nationalité étrangère. Ce sont ces deux puissants mobiles qui les ont fait revenir sur leurs pas en 1776, après avoir embrassé pour la plupart un instant la cause américaine; qui les ont fait courir aux armes en 1812, et qui les ont retenus encore en 1837. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si les Etats-Unis étaient français ou le Canada tout anglais, celui-ci en formerait partie depuis longtemps; car la société, dans le nouveau monde, étant essentiellement composée d'éléments démocratiques, la tendance naturelle des populations est de revêtir la forme républi-

caine. Vous m'accuserez peut-être, Milord, de baser ici mes raisonnements sur l'intérêt seul; j'avoue que ce mobile n'est pas le plus élevé; mais il est fort puissant surtout aux yeux des adversaires des Canadiens; et quant à ceux qui sont fondés sur de plus nobles inspirations, je n'ai pas besoin de les faire valoir, Votre Excellence les trouve déjà dans son propre cœur.

" J'en ai peut-être dit assez pour faire voir que ceux qui veulent réduire les Canadiens-Français à l'état d'ilotisme, (car leur transformation nationale, si elle doit avoir lieu, ne peut être que l'œuvre du temps et ne peut se faire que par cette phase), ne le font point dans l'intérêt du grand empire dont nous faisons partie; qu'au contraire, ce sont ces intérêts canadiens-français qui ont empêché le Canada de tomber jusqu'à présent dans l'orbite de la république américaine; que l'Ecosse, avec des lois et une religion différentes de celles de l'Angleterre, n'est pas moins fidèle que celle-ci au drapeau britannique, et que sur le champ de bataille le montagnard calédonien ne cède point sa place au grenadier anglais malgré son dialecte gaulois. De tout cela, il résulte à mes yeux qu'il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne de protéger les Canadiens, comme il est de l'intérêt du propriétaire prudent d'entretenir surtout la base d'un édifice pour le faire durer plus longtemps, car il est impossible de prévoir quel effet la perte de l'Amérique du Nord et son union avec les Etats-Unis, aurait avec le temps sur la puissance maritime et commerciale de l'Angleterre.

" Ces considérations, Milord, et bien d'autres qui se présentent à l'esprit, ont sans doute déjà frappé l'attention de Votre Excellence, et des autres hommes d'état de la métropole. Votre conduite, si propre à rassurer les colons sur leurs droits constitutionnels, recevra, je n'en doute point, l'appui du gouvernement impérial et contribuera au maintien de l'intégrité de l'empire. En laissant le Haut-Canada à ses lois, et le Bas aux siennes, afin d'atténuer autant que possible ce qu'il peut y avoir d'hostile à mes compatriotes dans les motifs de l'acte d'union; en abandonnant au pays toute la puissance politique et législative dont il doit jouir par la voie des chambres et des ministres responsables en tant que cela n'affecte point le nœud qui l'unit à l'Angleterre, celle-ci n'a rien à craindre des cris de quelques mécontents qui ne sauraient mettre en danger la sûreté de la colonie, si les partis politiques de Londres ont la sagesse de ne point s'en prévaloir dans leurs luttes pour obtenir le pouvoir.

" Je prie Votre Seigneurie de me pardonner de m'être étendu si longuement sur la situation politique de ce pays. Je m'y suis trouvé entraîné par l'enchaînement de réflexions que me suggère l'étude que je suis obligé de faire du passé pour l'œuvre que j'ai entreprise et dont le fruit remplirait le plus grand de mes vœux, s'il pouvait faire disparaître tous les préjugés du peuple anglais contre les Canadiens au sujet de leur fidélité, et ramener la confiance et la justice dans les appréciations réciproques des deux peuples, comme je suis convaincu que c'est le but éclairé de Votre Excellence dans la tâche noble mais difficile dont elle s'est chargée......

" Québec, 19 mai 1849."

Une troisième lettre adressée en 1850 à l'honorable L. H. Lafontaine, alors premier ministre, dévoile un côté presque inconnu du caractère de l'historien, et initie en même temps aux difficultés de tout genre qu'il a eu à surmonter pour élever le monument qu'il a légué à sa patrie. Il y fait, en quelques lignes, sa profession de foi historique.

L'idée qu'il se formait de la dignité et des devoirs de l'historien indique l'atmosphère sereine où planait ce noble esprit:

Québec, 17 septembre, 1850.

MON CHER MONSIEUR,

" Après vous avoir tourmenté pour avoir accès aux archives du gouvernement exécutif, je puis paraître lent à en profiter. Mais ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas libre de m'absenter quand je veux de mon pauvre bureau, et lorsqu'il s'agit d'histoire écrite par un canadien-français, il faut que j'use de certains ménagements auprès d'une partie de notre conseil dans lequel sont deux Sewell, pour ne pas éveiller des prétextes d'opposition, etc., etc. Je voulais monter à Toronto dans ce mois-ci, et des obstacles m'en empêchent. D'ailleurs je juge à ce que M. Parent vient de m'écrire, qu'il me faudra beaucoup plus de temps dans vos bureaux que je l'imaginais pour faire *une bonne recherche*. Il paraît que vos papiers sont éparpillés dans les différents départements, que ceux du conseil exécutif présentent le beau et vaste désordre qui ferait à la fois la terreur et la joie de votre Jacques Viger. Faire des recherches dans un pareil chaos exigerait plus de temps que j'en puis donner hors de Québec. Je crains donc de me trouver forcé d'attendre, pour faire mes fouilles, que vous descendiez ici.

" Dans l'intervalle je perfectionnerai mon travail, car le premier jet est fait. Je suis rendu à 1828 où je vais m'arrêter, passant seulement en revue, dans une conclusion, les événements jusqu'à ce jour, pour tirer des conséquences.

" Il est probable à la tournure lente, mais inévitable peut-être, que prennent les choses dans notre pays que ce soit le dernier comme c'est le premier ouvrage historique français écrit dans l'esprit et au point de vue assez prononcés qu'on y remarque; car je pense que peu d'hommes seront tentés après moi de se sacrifier pour suivre mes traces. Mais enfin je me fais un honneur de ce qui paraîtra malheureusement singulier plus tard. J'écris avec une parfaite

conviction. Je veux, si mon livre me survit, qu'il soit l'expression patente des actes, des sentiments intimes, d'un peuple dont la nationalité est livrée aux hasards d'une lutte qui ne promet aucun espoir pour bien des gens. Je veux empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter par l'avenir. En rectifiant l'histoire militaire de la conquête, j'ai mis les Canadiens en état de repousser toute insulte à cet égard, et il me semble que les journaux anglais ne parlent plus de cette époque comme ils en parlaient. Je crois pouvoir faire la même chose pour tout le reste.

" Au surplus je puis parler avec une parfaite indépendance. Je ne dois de reconnaissance spéciale, ni au gouvernement, ni à qui que ce soit, et je n'ai pris aucune part aux événements publics; ce qui me laisse dans la plus grande liberté de parler des hommes et des choses tel qu'un historien éclairé, indépendant et véridique doit le faire.."

M. Garneau dut éprouver une singulière satisfaction, quelque temps après l'envoi de cette lettre, en recevant la note suivante de l'honorable Joseph Howe, premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, l'homme le plus éminent sans contredit des provinces maritimes, et l'une des plus hautes intelligences, de toute l'Amérique Britannique. [1] Le vœu que M. Garneau émettait dans sa lettre à Sir L. H. Lafontaine et à Lord Elgin, y trouvait un premier accomplissement; il y voyait la réalisation d'une des espérances qu'il nourrissait avec le plus d'amour, et que son livre avait préparée: celle de voir bientôt tomber les calomnies, s'éteindre les préjugés funestes que la haine avait soulevés contre les Canadiens.

Après avoir remercié M. Garneau de l'hommage qu'il lui avait fait de son *Histoire*, M. Howe continue ainsi:

......"Le caractère des Canadiens-Français a été grossièrement calomnié; il est donc tout naturel qu'il ait été méconnu. Dans les Provinces Maritimes, nous n'avons ni intérêt ni désir de le méconnaître, et ce sera pour moi une sincère satisfaction de trouver dans votre Histoire de nouveaux moyens de rendre justice à vos compatriotes en toute occasion favorable."

Quelque importants que fussent ces premiers résultats de l'œuvre de M. Garneau, toutefois l'influence de son *Histoire* devait s'étendre encore plus loin et surtout faire naître des sympathies chères à tous les cœurs canadiens. Cette voix de la vérité, vibrante d'une plainte solennelle, qui s'élevait des rivages du Canada, demandant justice et réparation, traversa les mers, et réveilla des échos depuis longtemps endormis sur l'ancienne terre de France, cette antique mère-patrie toujours aimée. De nobles cœurs, des intelligences d'élite reconnurent cette voix française dont le timbre avait la mélancolie d'une voix de l'exil, et répondirent par de chaleureux applaudissements à ses appels. Pour ne citer que les plus connus, MM. Ampère, Marmier, Rameau, Henri Martin, Carlier, Théodore Pavie, Moreau, Dussieux, De Puibusque signalèrent à l'attention publique l'*Histoire du Canada;* et si aujourd'hui la France se réveille de son apathie à l'égard de son ancienne colonie, si elle commence à tourner ses regards vers le Canada, c'est à eux, en grande partie, et à l'ouvrage de M. Garneau, que nous le devons.

Un des témoignages les plus curieux à recueillir, et qui a dû être particulièrement sensible à l'auteur, lui est venu du fond de la Suisse. La lecture de cette lettre fera voir l'impression profonde qu'avait produit sur l'esprit de ce correspondant inconnu l'étude de l'*Histoire du Canada*. Elle offre, d'ailleurs, un très-vif intérêt par elle-même, par les larges aperçus qu'elle présente, les conseils qu'elle renferme, et les espérances, solidement appuyées, qu'elle donne sur l'avenir du Canada et la conservation de notre nationalité.

Elle signale en même temps dans l'ouvrage de M. Garneau une ombre qui, heureusement, a toujours été en s'évanouissant à mesure qu'il a perfectionné son œuvre. Les tendances qui l'avaient fait glisser sur la pente de quelques opinions que nous n'avons pas à combattre, puisqu'il les a abandonnées, obscurcissaient, par une suite naturelle, sa confiance dans l'avenir de notre race. Disons-le franchement, à la vue des orages qu'il voyait venir de tous les points de l'horizon, son espérance faiblissait, il désespérait presque de l'avenir.

Nous n'hésitons pas à en attribuer la raison, du moins en grande partie, à un certain manque de fermeté dans ses croyances religieuses. L'homme profondément convaincu porte la sérénité de ses convictions jusque dans les habitudes ordinaires de la vie. Des hauteurs de la foi, d'où son regard plane au-dessus des nuages, il envisage, d'un œil calme, les orages des événements, les périls des jours critiques, et domine les situations. L'Espérance et la Foi sont deux angéliques sœurs, deux filles du ciel, qui, bien mieux que les Grâces antiques, se tiennent par la main.

Voici les principaux passages de la lettre que nous venons de mentionner.

MONSIEUR,

" Le peuple canadien-français m'a toujours inspiré une profonde sympathie qui n'a fait que s'accroître par la lecture des divers ouvrages des auteurs qui ont visité votre pays, entre autres, Lambert, Delacroix, B. Hall, d'Orbigny, et surtout X. Marmier. C'est ce dernier, qui, par

---

1. On a encore frais à la mémoire son fameux discours à la convention du Détroit, chef-d'œuvre d'habileté et de science politique.

ses lettres sur l'Amérique, m'a fait désirer de connaître votre *Histoire du Canada*, ouvrage qu'un libraire suisse a pu me procurer à Paris, il y a environ une année.

"Permettez-moi donc, quoique n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, de venir vous présenter mon faible éloge pour cet excellent ouvrage que j'ai lu avec autant de plaisir que d'intérêt et qui doit être considéré, à juste titre, comme tout ce qu'il y a de mieux écrit sur l'Amérique et surtout par un Américain. Les trois volumes, on le voit, sont le fruit de nombreuses et consciencieuses recherches de votre part.

"J'habite la Suisse depuis dix-huit ans. Comme français et même comme catholique, j'approuvé beaucoup votre manière de voir relativement à la révocation de l'édit de Nantes et à ses malheureures conséquencees. C'est la Suisse française, Genève principalement, qui en a recueilli les plus grands avantages. L'émigration française y a apporté la fortune, l'industrie, les sciences etc., etc., et en a fait le pays le plus florissant du monde.

"Vous dites, monsieur, dans votre discours préliminaire: "*Nous sommes loin de croire* "*que notre nationalité soit à l'abri de tout* "*danger, nos illusions à cet égard s'envolent* "*chaque jour etc., etc.*" Permettez-moi de vous dire que, sous ce rapport, je ne partage par votre manière de voir, et voici pourquoi. La population suisse se compose, comme vous le savez, des races allemande, française, italienne et romane. La population française, qui compte pour environ trois quarts de million, est celle qui conserve le mieux son caractère de nationalité, même dans les cantons mixtes où elle est en minorité, comme dans celui-ci par exemple. La contrée que j'habite, appelée autrefois l'Evêché de Bâle, peuplée par environ 70,000 habitants de race française, quoique n'ayant fait partie de la France que sous l'empire, a été réunie en 1815 au canton de Berne, dont la population toute allemande est d'environ 400,000 habitants. Eh bien ! malgré cela aucune atteinte n'a été portée à la nationalité de la partie française du canton. Tous les fonctionnaires publics sont tenus de connaître les langues allemande et française, déclarées nationales par la constitution.

"Il y a dans la race française, plus que chez toutes les autres, quelque chose qui s'opposera toujours à la perte de sa nationalité. J'en vois bien des preuve en Suisse et ailleurs. A Fribourg, par exemple, dans la ville haute, on ne parle que français, tandis que la ville basse est toute allemande. Cette démarcation a toujours existé. La petite ville de Bienn, à cinq lieues d'ici, est toute allemande, elle est le chef-lieu d'une paroisse comprenant plusieurs villages, l'un d'eux, Evillars, a toujours été français, a une école française, etc., etc. Après la révocation de l'édit de Nantes, les réfugiés français qui sont venus s'établir à Berne y ont formé une corporation appelée colonie française, qui existe encore de nos jours, dont tous les membres ont conservé la langue et les mœurs de leurs ancêtres. Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus frappant à cet égard, ce sont ces villages français fondés, toujours par suite de cette déplorable révocation de l'édit de Nantes dans les environs de Francfort, au centre même de l'Allemagne. Une personne de ma connaissance qui a vu ces villages pendant l'été dernier, m'assure qu'en en visitant la population, on se croit au milieu de la France méridionale du siècle de Louis XIV. Langage, accent, mœurs, tout y rappelle cette dernière époque. Les pasteurs viennent de la Suisse française. Dans les écoles, on n'enseigne que le français, et la plus grande partie des habitants ne comprennent pas même l'allemand.

"De ce fait que la grande majorité de la population américaine est de race anglo-saxonne, il n'en faut pas conclure qu'elle absorbera la nationalité et la langue française. En Europe, la langue française est toujours la langue dominante, la langue de prédilection des savants et la langue diplomatique enfin! Toutes les premières familles d'Allemagne et de Russie, toute la noblesse font instruire leurs enfants en français. C'est la Suisse française principalement qui leur fournit des instituteurs et des institutrices. J'ai dans notre voisinage plusieurs amis, qui, comme précepteurs, ont habité la Russie pendant un grand nombre d'années et qui m'ont souvent répété que chez tous les seigneurs et dans la bonne société, on ne parle que français et aussi correctement qu'à Paris. La société choisie qui, de toutes les parties du monde et principalement d'Angleterre, vient chaque été visiter la Suisse, se sert généralement de la langue française. C'est à l'amour-propre des Anglais qu'il en coûte le plus de parler un autre idiome que le leur, mais le plus souvent ils sont forcés d'en passer par là. Toutes les principales villes d'Europe et même Constantinople, ont leurs journaux français. A Berne, ville toute allemande, il se publie trois feuilles françaises paraissant tous les jours.

"La langue c'est la nationalité. Que les Canadiens-Français conservent donc religieusement la première, et la dernière ne périra pas, je crois vous en avoir donné la preuve par les divers faits qui précèdent. Encouragez, propagez l'instruction primaire, dans les campagnes surtout. N'employez que des instituteurs de race française. Après cela, que la corruption produise quelques défections dans la classe élevée, c'est-à-dire chez ceux de vos compatriotes, qui, par leur éducation et leur position sociale, devraient être à l'abri de toute corruption, ceux-là, croyez-le bien, n'entraîneront pas les masses. A propos de cela, il y a quelquefois des tendances qui se remarquent jusque dans les plus petites

choses. Je vois souvent dans les journaux des faits qui ne font pas honneur à quelques-uns de vos compatriotes, quant à l'esprit de nationalité: c'est, par exemple, l'affectation que mettent des membres du parlement à s'exprimer en anglais. Pourquoi aussi, dans le commerce, les négociants franco-canadiens affectent-ils d'avoir les enseignes de leurs magasins en anglais? Ceci ne s'explique guère pour une ville comme Québec, peuplée, en grande majorité, par la race française...... [1] "

Dans une seconde lettre, en date du 27 juin 1854, le même correspondant, revenant sur un discours prononcé par l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, à l'occasion d'un dîner donné au gouverneur du Canada, lord Elgin, ajoute de nouvelles preuves à ce qui précède:

" Je prévois avec assurance, a dit l'ambassadeur de la république américaine, le jour où la langue anglaise qui est la langue de la liberté chrétienne, civile et politique, sera la langue de la plus grande partie du globe.

" Quoiqu'il ne soit pas difficile de prouver que cette langue n'a pas été et n'est pas la langue de la liberté chrétienne, civile et politique, on peut dire avec beaucoup de vérité, n'en déplaise à monsieur l'ambassadeur, que ses prévisions ne sont rien moins que fondées. Ce sont là de ridicules vanteries et des fanfaronnades deplacées qui ne font pas honneur aux connaissances de celui qui se les permet. Plus justes que lui, tous les hommes compétents en pareilles choses, répondront que si la langue anglaise n'a pas à craindre d'absorption en Angleterre ni aux Etats-Unis, rien, absolument rien, ne porte à écrire, ni à prévoir, que les autres langues doivent s'attendre à être absorbées par elle dans la plus grande partie du globe. On ne conteste pas à M. Buchanan que dans la plus grande partie de l'Amérique, dans les pays d'outre-mer, l'anglais ne soit là langue la plus usitée, la langue mercantile enfin. Mais après cela, que sont les populations anglo-saxonnes de l'Angleterre et de l'Amérique, comparativement aux autres peuples d'Europe? Pourquoi, et par quels moyens, quarante à cinquante millions d'Anglo-Saxons imposeraient-ils leur idiome à plus de deux cent millions d'âmes formant le surplus de la population européenne? C'est ce que monsieur l'ambassadeur ne nous dit pas.

" On peut, sans présomption, lui répondre que si la langue française n'a pas la prétention d'absorber les autres langues, elle, non plus, ne sera jamais absorbée. Eile sera toujours la langue par excellence, la plus estimée, la plus cultivée et la première de toutes les langues en Europe, où elle est la langue scientifique, la langue diplomatique, et sauf peu d'exceptions, la langue commerciale la plus usitée, celle enfin qui, dans toutes les relations, sert presque généralement d'intermédiaire entre les divers peuples. Tout ceci est incontestable pour qui connaît bien l'Europe. Dans tous les établissements d'instruction publique, en Allemagne surtout, et même jusque dans les provinces danubiennes, presque toutes les bonnes familles ont chez elles des instituteurs ou des institutrices françaises. Que monsieur l'ambassadeur nous dise, par exemple, si, dans ces mêmes pays, on trouve un aussi grand nombre d'institutenrs ou de professeurs anglais, et si on y témoigne le moindre désir d'apprendre cette dernière langue?

" S'il est ensuite des contrées en Europe où la langue française ait une grande prépondérance, c'est en Russie et en Pologne, pays qui ont leurs littérateurs français, lesquels sont appelés souvent, et à juste titre, les *Français du nord*. L'empereur Nicolas, avec tout son despotisme, n'a pu supprimer ni l'étude, ni l'usage de cette langue qui est maintenant dans les mœurs de la patrie éclairée de ses peuples. Au commencement de son règne, Nicolas fit publier, par un auteur russe, divers ouvrages dans le but de ridiculiser l'emploi de cette langue par les Russes, mais ce moyen n'eut pas de succès. D'ailleurs, le czar lui-même ne s'exprime le plus souvent que dans notre langue. Lui, ses frères et ses enfants ont eu des gouverneurs français. L'empereur Alexandre avait pour gouverneur le général La Harpe.

" Dans les arts et les sciences, c'est toujours aux Français que l'empereur Nicolas donne la préférence. On peut juger de l'exactitude de ceci par le grand nombre de Français que la guerre actuelle oblige de rentrer momentanément en France..................................
Quel que soit donc l'avenir de ce vaste empire russe, où la langue française est en honneur et en usage, chez chaque seigneur, dans chaque village, depuis la mer Baltique à la mer Noire, on peut dire que cette langue y est profondément implantée et que peut-être elle pourra bien un jour servir à la civilisation de ce pays et y devenir la langue dominante. Cette idée, qui peut paraître hardie, dans ce moment, a déjà été exprimée plus d'une fois par des hommes bien compétents.

" Je désire ensuite que l'on établisse, par exemple, l'état comparatif des livres français et des livres anglais qui se vendent en Russie, et en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, etc.; qu'on visite les bibliothèques publiques et particulières dans ces divers pays et l'on reconnaîtra que la littérature française y entre pour les trois quarts, comparativement à la littérature anglaise. Qu'on demande ensuite au voyageur qui a parcouru ces mêmes pays, si ce ne

1. La correspondance de M. Garneau offre un beau modèle de cette fierté nationale et de ce respect de la langue française qu'aucun Canadien ne devrait jamais oublier. Parmi la nombreuse collection de lettres de M. Garneau que nous avons sous les yeux et dont un grand nombre sont adressées en réponse à des Anglais, [illegible] seule n'est écrite en langue anglaise.

sont pas les revues et les journaux français qui y sont les plus répandus? Ce sont là autant de nouvelles preuves de la grande prépondérance de notre langue en Europe. Une autre preuve encore, d'ailleurs bien connue, c'est que sachant que nous pourrons nous faire comprendre dans toutes les contrées européennes, et souvent aussi dans les autres parties du monde, nous ne nous occupons pas assez en France de l'étude des langues vivantes, c'est un grand tort sans doute, et on nous le reproche souvent avec raison. Qu'un Russe, par exemple, un Allemand, ou un Italien, visite le centre de la France, il ne trouvera à qui parler, tandis que nous, soit à Berlin, soit à Saint-Péterbourg, Vienne, Stokholm, Berne, etc., etc., nous savons à l'avance que nous pourrons nous faire comprendre. Les protestants français, par exemple, peuvent assister à leur culte célébré en français dans toutes les principales villes européennes, de Stokholm à Odessa.

"En s'exprimant ainsi, M. Buchanan a voulu aussi faire allusion à la possibilité de l'*anglification* du Bas-Canada. Ici, M. Buchanan se trompe encore, cette *anglification* ne dépendant pas plus de l'Angleterre que des Etats-Unis, mais uniquement des Canadiens-Français. Quel que soit le sort que l'avenir réserve à votre intéressant pays, qu'il fasse partie d'une confédération des colonies anglaises, ou qu'il soit annexé à l'Union américaine, on ne pourra jamais, *si le Canadien-Français le veut bien*, lui ravir sa langue, sa religion et ses usages, en admettant même qu'il ne pourrait conserver ses lois. Les nationalités ne s'anéantissent pas ainsi. L'histoire moderne nous en présente trop de preuves. Voyez, par exemple, l'Alsace, l'une de nos plus belles et de nos plus riches provinces de France, et qui aujourd'hui ne compte pas loin d'un million d'habitants. Cette intéressante contrée, conquise par Louis XIV, et réunie à la France en 1648, a conservé sa langue, ses mœurs et ses usages, malgré le système de centralisation et d'unité qui se fait sentir en France beaucoup plus que dans tout autre pays. Parcourez donc cette belle Alsace, réunie à la France depuis passé deux siècles, vous y trouverez une population française de cœur et sincèrement attachée à la France, mais toujours allemande par les mœurs et les usages. Visitez tous les villages, entrez le dimanche dans toutes les églises, vous n'y entendrez que des sermons allemands. Dans les écoles, on enseigne l'allemand en même temps que le français. Voyez ensuite le royaume de Sardaigne, auquel ont été réunies toutes les provinces de la Savoie et le comté de Nice, pays peuplé par des habitants de la race française, qui n'en conserve pas moins leur langue, leurs usages, etc. L'Autriche ensuite, qui règne depuis si longtemps sur la Lombardie, a-t-elle germanisé ce pays? La Belgique qui compte deux millions d'habitants parlant le français, et environ deux millions parlant le flamand, présente-t-elle l'absorption de l'une ou l'autre de ces langues? Et la Suisse enfin, qui se compose des races allemande, française, italienne et romane, a-t-elle cherché à anéantir l'une ou l'autre de ces quatre nationalités différentes? Non, et c'est là que, sous ce rapport, les Canadiens-Français trouveront l'exemple le plus rassurant pour leur avenir. En Suisse, chaque nationalité est respectée dans ses droits. Quoique la population allemande soit la plus nombreuse, les autres langues sont aussi reconnues par la constitution fédérale comme langues nationales, et chaque nationalité est représentée dans les assemblées législatives et au conseil fédéral. Cette différence de nationalité se rencontre aussi dans plusieurs des Etats composant la confédération. Le Valais, par exemple, se compose du Bas-Valais qui est français et du Haut-Valais qui est allemand. Le canton de Fribourg a aussi sa partie allemande et sa partie française, dont les limites se rencontrent dans la ville même de Fribourg. En 1815, l'ancien Evêché de Bâle, dont la population est toute française, a été réuni au canton allemand de Berne. Le canton des Grisons compte 132 paroisses protestantes et 86 paroisses catholiques, formant ensemble une population d'environ 100,000 habitants. Un tiers environ de cette population parle l'allemand, un neuvième l'italien et le reste le roman. Le canton se divise en trois ligues, la ligue Grise, la ligue de la Maison-de-Dieu et la ligne des Dix-Droitures. Ces ligues, dont l'union date de 1476, se subdivisent en 25½ jurisdictions. Celles-ci, partagées à leur tour en jurisdictions secondaires, forment de petites républiques différant souvent entre elles par leurs constitutions, leurs lois et leurs franchises. Cet Etat présente donc le rare assemblage, dans un petit pays, d'une population composée de trois races différentes, professant deux cultes différents et vivant entre elles heureuses et tranquilles, car le canton des Grisons est un des plus paisibles de la Suisse.

"Ainsi dans chaque canton suisse, comme dans la confédération, chaque nationalité est respectée et équitablement représentée. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Canada? Ceci dépend uniquement du peuple canadien, ainsi que le prouvent les exemples que viens de vous citer. Que les Canadiens-Français ne se laissent donc pas éblouir par des discours inspirés par un orgueil national aussi outré que ridicule, comme celui de M. Buchanan; qu'ils se persuadent bien surtout, et qu'ils n'oublient pas, que si la langue anglaise est celle de la majorité du peuple américain, elle n'est pas, et elle ne sera jamais celle de la grande majorité de la population de la partie la plus civilisée du globe, c'est-à-dire de l'Europe; que s'il y a chez la race anglo-saxonne des qualités qui la placent dans une position respectable parmi les nations civi-

lisées, il y aurait de la folie à prétendre qu'elle est audessus, ou qu'elle absorbera ou effacera toutes les autres nationalités à la tête desquelles se trouvera toujours la France.

" D'ailleurs la partie éclairée du peuple anglais commence à secouer ses préjugés; revenue à des sentiments plus équitables, elle témoigne le désir de voir disparaître ces orgueilleuses prétentions de prépondérance, ces rivalités de races qui ne sont plus de notre siècle. Que le peuple canadien-français ne croie donc plus à ce fantôme de l'omnipotence anglo-saxonne; qu'il retire sa confiauce aux hommes capables de défection; qu'il ne choisisse ses mandataires que parmi les hommes d'une confiance éprouvée pour la défense de ses institutions, de sa langue et de ses lois; que tous ses efforts tendent sans cesse au progrès de l'instruction du peuple; que celle-ci soit toujours donnée dans la langue maternelle, l'étude de l'anglais ne devant être considérée que comme un accessoire; qu'il n'oublie jamais que l'union fait la force, et il pourra, comme tant d'autres peuples, transmettre intact à ses descendants l'héritage qu'il a reçu de ses pères.

" Terminant cette lettre déjà trop longue, je forme les vœux les plus sincères pour la conservation de la nationalité de votre brave peuple et pour son bonheur, espérant que le gouvernement anglais, animé par des dispositions plus équitables envers vous, reconnaîtra qu'il est de son devoir et de son intérêt de respecter et de protéger tous les droits inhérents à votre nationalité, et par ce moyen, conserver le Canada dont la position, ainsi améliorée, deviendrait préférable à l'annexion."

L'ardente sympathie, dont cette lettre est empreinte, est une preuve éloquente en faveur de l'*Histoire du Canada;* mais de tous les nombreux témoignages que nous venons d'énumérer, aucun ne fait plus d'honneur à M. Garneau, aucun ne fait mieux connaître l'importance de ses travaux historiques, et les résultats pratiques qu'ils ont eus pour le Canada, que les paroles que lui adressait en 1855 M. le commandant de Belvèze, envoyé pour renouer des relations commerciales entre le Canada et la France:

" C'est en grande partie à votre livre, monsieur Garneau, que je dois l'honneur d'être aujourd'hui en Canada........ Il forme la plus solide base du rapport officiel que j'adressai au gouvernement de l'empereur sur les ressources commerciales de votre beau pays."

Après de tels témoignages, M. Garneau pouvait mourir: son œuvre était accomplie. Servir son pays avait été l'unique but de sa vie, le seul mobile de son ambition. Ce résultat, il l'avait obtenu.

Au prix de quelles veilles, de quels travaux, de quelles sueurs!—Vingt années d'infirmités, une vie brisée avant le temps, une mort anticipée, sont là pour nous répondre.

" Sans doute, l'homme d'état mérite bien de la patrie, et sa mémoire doit être chère à tous; mais celui qui, sacrifiant à des recherches toujours pénibles et souvent ingrates, les plus belles années de sa vie, celui qui consent à être esclave et martyr pour devenir l'historien de son pays, est cent fois plus grand. Il meurt à chaque instant, peu à peu dans son cabinet, pour l'avantage de ses concitoyens. Chaque date qu'il inscrit lui coûte, pour ainsi dire, une goutte de sang, tant il lui a fallu de veilles et de travail pour aller la chercher au milieu d'un pêle-mêle d'années et d'événements, d'un abîme de confusion et de ténèbres. L'historien, c'est la mémoire de son pays; et quand un pays n'a plus de mémoire, il meurt. L'historien est donc indispensable, tellement indispensable qu'il ne meurt jamais. Son corps nous échappe, son front ne nous réjouit plus, mais son œuvre demeure.

" M. Garneau a eu le mérite de ne devoir qu'à lui seul sa vaste érudition, son style toujours bien approprié aux sujets qu'il traitait. Il a été lui-même à la fois, et le maître et l'élève. C'est Monsieur F. X. Garneau seul qui fait a l'historien." [1]

Quant au mérite littéraire de son œuvre, ses critiques, comme ses admirateurs, en ont reconnu la vaste conception, l'ordonnance habile et la riche exécution. Il appartient à la grande école d'Augustin Thierry, dont il était l'admirateur passionné: il en a les qualités et même les défauts, la manière large, le regard philosophique, et quelque chose de son talent dramatique et littéraire; mais aussi il en a les tendances rationalistes et les préjugés politiques. Ce fut le malheur de son éducation solitaire, abandonnée à elle-même, privée de cette salutaire direction qu'impriment aux jeunes talents nos grandes institutions religieuses.

Ebloui de l'étonnante prospérité des Etats-Unis, qu'il avait visités pendant sa jeunesse, aux plus beaux jours de leur merveilleux développement, il en avait rapporté une admiration trop exclusive de leurs institutions et de leur système politique; et il ne s'est pas assez mis en garde contre leurs doctrines sur l'origine des sociétés, les devoirs des gouvernements, la liberté des citoyens, les droits de la vérité. " Comme eux, il écarte trop souvent de la direction des peuples l'action de la religion et de ses ministres." Il en est résulté une déplorable lacune dans son œuvre: le côté le plus intéressant, le plus glorieux de nos origines coloniales lui a, en partie, échappé.

Il n'a pas su mettre en lumière le rôle de dévouement que la France a embrassé en mettant le pied en Amérique, ce rôle sublime de-

1. Correspondance québecquoise du *Journal des Trois-Rivières*, signée d'initiales qui indiquent un beau nom, et qui promet d'être dignement porté.

nation évangélisatrice, le seul digne de la fille aînée de l'Eglise. qu'elle a poursuivi avec un désintéressement qui fera son éternel honneur.

Son premier mobile, son dessein prémédité dans la fondation du Canada était, pour nous servir des expressions employées dans la commission de Jacques Cartier, " l'augmentation du saint et sacré nom de Dieu." La raison d'état, les avantages matériels, l'accroissement de sa puissance, l'honneur des découvertes, les profits, du commerce étaient pour elle des mobiles secondaires. Cette noble pensée, qui avait présidé aux premières découvertes, fut poursuivie par les successeurs du roi chevalier, les princes très-chrétiens, et par les premiers fondateurs de la colonie. Pour ne citer que le plus illustre, Champlain écrit dans ses *Voyages* cette phrase qui est comme le principe de toute sa conduite : " Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire ; et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays où règne l'idolâtrie, que pour les soumettre à Jésus-Christ. "

" Depuis Champlain les missionnaires furent les instruments les plus actifs et les plus utiles de la colonisation. Nous leur avons dû nos plus importantes découvertes, nos expéditions les plus heureuses, nos traités de paix les plus avantageux. Souvent ils ont réussi, par l'ascendant qu'ils avaient pris sur les sauvages, à détourner la guerre qui menaçait la colonie ; et toujours ce sont eux qui ont concilié les amitiés les plus fidèles, les plus inaltérables dévouements des tribus indigènes. Le gouvernement canadien les employait dans toutes les circonstances difficiles : ici pour ménager l'alliance d'une nation indienne, là pour en maintenir une autre dans la neutralité nécessaire ; ailleurs, pour apaiser des querelles, des différends, et pour assurer l'exécution d'un traité. Quand la paix se négociait avec les sauvages, c'était les missionnaires qui portaient la parole au nom de gouverneur......... Quand la paix était faite, on donnait aux indigènes, devenus nos alliés, un missionnaire. Il n'y avait pas de garantie plus sûre et mieux acceptée des deux côtés." [1]

De fait, la forme du gouvernement, dans les premières années de la colonie, était une sorte théocratie.

Et cependant ce fait historique si important, même au point de vue politique, et qui offrait de si grandes ressources pour l'intérêt et la variété du récit, qui aurait pu fournir la matière de si belles pages, de peintures si originales, si pittoresques, d'épisodes si dramatiques, n'a été qu'imparfaitement compris par M. Garneau, et n'est que faiblement accusé dans son *Histoire*. Si on veut l'étudier, c'est ailleurs qu'il faut aller en chercher le complet développement.

1. Ce passage est extrait de la critique de l'*Histoire du Canada* par M. L. Moreau, dont les appréciations nous ont surtout guidé dans notre travail.

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre magistrale, et qui s'impose à l'admiration et à la sympathie de tous les lecteurs, comme l'*Histoire du Canada*, il y a peu d'inconvénients à insister sur les critiques. C'est le privilége des monuments immortels : en les admirant, on peut enlever hardiment les taches qui obscurcissent leur éclat, sans craindre d'en entamer le granit. [1]

Sous le titre d'*Histoire du Canada* l'ouvrage de M. Garneau embrasse, en réalité, l'histoire de toutes les colonies françaises en Amérique. Son plan est vaste, mais il est bien conçu et habilement exécuté. " Embrassant son sujet dans toute son étendue, dit un critique français, l'auteur a conservé l'unité de l'ensemble dans la variété des détails. On le suit toujours sans fatigue, sans travail, sans que jamais la succession des faits et la filiation des événements échappent à l'attention la moins soutenue."

Par la pente naturelle de son esprit philosophique, sa pensée remonte sans effort du fait à l'idée, de l'analyse à la synthèse, et trace un sillon lumineux à travers le dédale des faits historiques. Le coup d'œil de l'historien plane toujours au-dessus de la narration, domine le cours des événements, les examine, en recherche les causes et en déduit les conséquences.

Le style est à la hauteur de la pensée, et révèle un écrivain d'élite. Il a de l'ampleur, de la précision et de l'éclat : mais il est surtout remarquable par la verve et l'énergie. C'est une riche draperie qui fait bien ressortir les contours, dessine les formes avec grâce, et retombe ensuite avec noblesse et dignité. Il s'y mêle parfois, disent certains critiques français, une sorte d'archaïsme, qui, loin d'être sans charme, donne, au contraire, au récit je ne sais quel caractère d'originalité à la fois et d'autorité.

Mais le style de l'historien du Canada se distingue surtout par une qualité qui fait son véritable mérite et qu'explique l'inspiration sous laquelle l'auteur a écrit. C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée, qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment, qui s'exaltait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une viva-

1. Si l'on voulait faire une critique minutieuse de l'ouvrage de M. Garneau, on pourait relever un certain nombre d'inexactitudes dues aux difficultés de tout genre que présente l'étude des documents historiques. Nous n'en indiquerons qu'une en passant, parce qu'elle intéresse un sujet qui nous est cher. M. Garneau en parlant du quiétisme et des adeptes qu'il eut au Canada, dit que " la célèbre Marie de l'Incarnation, supérieure des Ursulines, partagea ce délire de la dévotion." *Vol. I, p.* 184.
Cette assertion est entièrement dénuée de fondement puisque Bossuet lui-même s'est appuyé sur les paroles de la Mère Marie de l'Incarnation, et a cité ses propres écrits pour réfuter l'erreur du quiétisme. *Voir notre* HISTOIRE DE LA MERE MARIE DE L'INCARNATION. *Appendice.*

cité d'expression, qui entraînent et passionnent, —surtout le lecteur canadien. On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages.

L'avenir sanctionnera le titre d'*Historien National* que les contemporains de M. Garneau lui ont décerné. Car, outre ses qualités éminentes, c'est lui qui, le premier, a pénétré dans le chaos de nos archives et penché le flambeau de la science sur ces ténèbres. D'autres parmi ses émules, profitant de ses travaux et marchant à sa suite dans les sentiers qu'il a frayés, pourront lui disputer la palme de l'érudition, mais nul ne lui ravira cette gloire. Avant lui, on ne connaissait, à part quelques fragments plus ou moins complets, que l'histoire du Canada du P. de Charlevoix, qui s'arrête à 1740, près d'un quart de siècle avant la conquête.

Depuis lors, on peut dire que tout était à créer. Les seuls ouvrages qui eussent quelque autorité, avaient été écrits dans un esprit hostile, et dans le but d'avilir le caractère canadien.

C'est M. Garneau, le premier, qui, à force de patriotisme, de dévouement, de travail, de patientes recherches, de veilles qui ont usé ses jours, fané sa vie dans sa fleur, est parvenu à venger l'honneur de nos ancêtres outragé, à relever nos fronts courbés par les désastres de la conquête, en un mot, à nous révéler à nous-mêmes.

Qui donc mieux que lui mériterait le titre glorieux que la voix unanime des Canadiens, ses contemporains, lui a décerné ? Nous avons donc droit de l'espérer, l'avenir s'unira au présent pour le saluer du nom d'HISTORIEN NATIONAL.

Les restes de M. Garneau reposent dans le cimetière de Notre-Dame de Belmont, à l'ombre de cette même forêt qui vit, il y a un siècle, passer l'armée de Lévis, à deux pas du champ de bataille de Sainte-Foye qu'il a arraché de l'oubli, en face du monument élevé aux braves tombés sous la mitraille.

C'est bien là qu'il devait reposer ; car lui aussi a combattu pour la patrie. Avec sa plume, il a continué de tracer le sillon de gloire que ces héros avaient ouvert avec la pointe de leur épée ; et comme eux, il est tombé après avoir, suivant la belle expression d'Augustin Thierry, "donné à son pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille."

Québec, Février 1866.

J. B. LIVERNOIS

Plusieurs personnes ont remarqué avec peine que les feuilles publiques n'ont fait presque aucune mention du nom de notre artiste-photographique, M. J. B. Livernois, à l'époque de sa mort. On ne peut nier cependant, qu'outre le mérite d'avoir accru, avec des moyens limités, l'importance de son établissement, il n'ait rendu des services réels par son art. La liste considérable des monuments historiques, dont il n'existait que de rares copies exposées à se perdre ou à être détruites, et qu'il a tirée de l'oubli et mise à la portée de tout le monde, en est la meilleure preuve. Il suffit de nommer la précieuse collection des anciennes vues de Québec, prises après le siége de 1759, et qui offrent une si intéressante physionomie de notre ville à cette époque; celle de tous les Evêques du Canada, sans compter une foule d'anciens portraits extrêmement rares, de vieux manuscrits et d'anciennes cartes géographiques d'une valeur inappréciable.

Le zèle éclairé de notre habile photographe pour la conservation de ces reliques du passé est d'autant plus digne d'éloge qu'en y travaillant, il n'avait pas en vue la spéculation, mais l'amour de l'art; et que non-seulement il s'y consacrait avec ardeur, mais que plus d'une fois il y fit des sacrifices réels.

En présence d'un mérite aussi incontestable, il serait injuste, croyons-nous, d'être entièrement oublieux de sa mémoire. D'ailleurs il y a de l'intérêt à connaître par suite de quels incidents, de quel enchaînement de circonstances et de vicissitudes, par quelle puissance d'activité et de volonté, un homme d'une faible éducation et sans fortune, est parvenu, avec sa seule énergie, à créer un des meilleurs et des plus florissants ateliers photographiques du Canada, et à acquérir des connaissances remarquables dans son art.

Tel est le motif qui nous engage aujourd'hui à réparer l'oubli dont il a été l'objet à l'époque de sa mort, et à lui consacrer ces quelques lignes de notice avant que l'anniversaire de cette date soit expiré.

Jules Livernois est né à Longueil, le 22 octobre 1830, d'une famille de cultivateurs aisés et fort respectables. Ses parents lui donnèrent une éducation commerciale, et le destinaient à embrasser l'état de cultivateur, comme ses frères; mais le caractère énergique et mobile du jeune homme, son esprit vif et pétulant, son besoin d'activité et d'entreprise, lui inspiraient un dégoût invincible pour ce genre de vie paisible et monotone. Il dit adieu à la maison paternelle, et descendit à Québec où il s'engagea en qualité de commis dans une maison de commerce.

Dès qu'il y eut fait quelques épargnes, et qu'il se fût initié aux affaires, il songea à s'établir. Il se maria en 1849, et vint se fixer, l'année suivante, à Saint-Zéphirin, près de la Baie du Febvre, où il ouvrit un magasin. Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne ferait que végéter dans cet endroit isolé et sans mouvement, et jeta les yeux du côté de Richmond, dans les cantons de l'est, vers lequel la construction du chemin de fer du Grand-Tronc dirigeait un courant de population et de commerce considérables. Il y construisit une grande boulangerie et ouvrit un vaste magasin.

Il n'avait alors que vingt ans. Tout alla d'abord à merveille; les affaires augmentaient rapidement, et dans la même année il établit deux autres magasins sur la ligne du chemin de fer. Il put alors satisfaire amplement son besoin d'activité et de travail: ses divers établissements, situés à une grande distance les uns des autres, étaient difficiles à surveiller, et il était jour et nuit sur le chemin, n'épargnant ni veilles ni fatigues, pour faire face à ses nombreuses occupations et mettre à profit toutes les chances de succès. Il avait déjà réalisé de beaux bénéfices, lorsque la disparition des entrepreneurs du chemin de fer et la malhonnêteté de quelques-uns de ses employés vinrent faire crouler tout à coup ses espérances. Il tomba anéanti, lorsqu'il vit se dresser devant lui le spectre hideux de la banqueroute. Découragé et voulant cependant à tout prix ne rien faire perdre à ceux qui, confiants dans son honorabilité, lui avaient fait de grandes avances, il prit la résolution de s'expatrier pour aller chercher à l'étranger les moyens de rétablir son nom au Canada.

Il embrassa ses enfants, s'arracha aux pleurs de sa femme et se dirigea vers New-York où il s'embarqua, le 24 Octobre 1853, sur le steamer *Illinois* en destination de la Nouvelle-Grenade.

Dans toute autre situation d'esprit, cette longue navigation eût été pour lui une jouissance; car jusqu'au moment de l'arrivée, un temps superbe favorisa sans cesse la marche du navire. Après avoir cotoyé tout le littoral des Etats-Unis, reçu le baptême du tropique en traversent le Golfe mexicain, longé toute la côte de l'Amérique méridionale, et cette terre mystérieuse et inexplorée de la Patagonie, ils doublèrent sans danger le Cap Horn et la Terre de Feu, et en-

trèrent heureusement dans l'Océan pacifique. Ils purent contempler et admirer à loisir, en remontant le rivage occidental de l'Amérique du Sud, et toujours sous le même ciel éblouissant de lumière, la longue chaîne des Andes avec leurs cimes gigantesque couvertes de neiges éternelles, la Cordillière centrale avec ses volcans et et leur panache de fumée, Lima, l'antique cité péruvienne, dont la silhouette se dessine en lumière dans le lointain sur le dernier versant des montagnes, et Quito perché comme un nid d'aigle dans les airs. Mais au terme de cette heureuse navigation,—deux jours avant d'arriver—une tempête horrible assaillit le steamer ; l'équipage fut obligé de s'attacher sur le pont pour ne pas être emporté par les vagues. Le navire fut en partie désemparé et à deux doigts de sa perte ; mais enfin il put jeter l'ancre dans un des ports de la Nouvelle-Grenade.

De là, notre voyageur se rendit à un autre port d'embarquement d'où il fit une partie du trajet par eau. Il lui fallut ensuite louer un mulet et se joindre a une caravane qui s'engageait dans les montagnes pour atteindre Panama. Cette route affreuse, qui serpente au milieu des déchirures des Cordillières, escalade des pics immenses, cotoie des précipices insondables, descend jusqu'au fond de ravines si profondes et tellement obstruées par la végétation tropicale que les rayons du soleil ne peuvent en éclairer les épaisses ténèbres, lui causa des fatigues inouïes. Les mules haletantes sous les rayons d'un soleil vertical glissent plutôt qu'elles ne marchent sur des rochers environnés d'abîmes, puis descendant dans les savanes, s'enfoncent jusqu'au poitrail dans des marais inextricables. La chaleur étouffante et des pluies torrentielles qu'il eut à essuyer, jointes à la fraîcheur humide des nuits après ces journées de fatigues excessives, lui firent contracter le germe de la névralgie qui lui causa le reste de sa vie des tortures continuelles et abrégea ses jours de plusieurs années.

Lorsque venait l'heure du campement, le soir, après ces marches forcées, le sommeil fuyait ses paupières : car ses sens étaient sans cesse tenus en éveil par la crainte des reptiles venimeux si nombreux dans les forêts de la zone torride, et par les rugissements des jaguars qui bondissaient dans l'obscurité sur les rochers au-dessus de leur tête, à la recherche des carcasses de mules mortes de fatigue sur la route. A ces bruits sinistres se mêlait en outre celui des caïmans qui faisaient claquer par intervalles leurs énormes mâchoires en se vautrant parmi les joncs des marécages.

Enfin il arriva à Panama exténué de fatigue. Après quelques jours de repos, il prit passage sur le steamer *California*, qui partait pour San Francisco, et y mit pied à terre le 30 décembre, presque sans argent.

Après bien des peines et des démarches, il réussit à construire une usine très-considérable de blanchissage à la vapeur, comme cela se pratique sur une grande échelle en Californie. En peu de temps, il se trouva à la tête d'un établissement important, dont les profits lui donnèrent l'espoir de réaliser, après une année ou deux de travail, une somme assez forte pour lui permettre de retourner dans son pays et de faire honneur à ses affaires.

Sa part d'héritage de famille lui étant échue alors au Canada, il ne voulut en profiter que pour satisfaire au désir qu'il avait uniquement à cœur depuis son départ : il la fit remettre entièrement entre les mains de ses créanciers.

C'est vers cette époque qu'eut lieu un singulier incident de sa vie Californienne.

Il revenait un jour de visiter les placers d'or dans les montagnes de la Sierra Nevada, et cheminait tranquillement à cheval au fond d'un immense ravin profondément encaissé au milieu de rochers à pic et tout boisés. Ce défilé était infesté par des voleurs qui s'y donnaient rendez-vous pour épier le passage des mineurs chargés d'or à leur retour des mines.

Au moment où il traversait l'endroit le plus dangereux, il vit venir vers lui, à l'extrémité de la passe et suivant le même sentier étroit, un cavalier, vêtu d'un ample manteau, et portant un large chapeau à l'Espagnol.

Il ne douta pas que ce ne fût un brigand, et sondant ses pistolets à l'arçon de sa selle, il en fit jouer les batteries pour s'assurer de leur état, et s'avança lentement, prêt à toute éventualité. Au moment de la rencontre, il rangea sa monture à gauche du chemin, le long d'une futaie touffue, afin de forcer son ennemi à passer à sa droite en cas d'une lutte et conserver ainsi l'avantage en donnant à sa main droite toute liberté d'action. L'étranger s'avança jusqu'à une vingtaine de pas; mais au lieu de passer outre, il s'arrêta et attendit.

Après quelques minutes d'arrêt, voyant notre voyageur bien décidé à ne pas bouger, il fit mine de passer ; mais au moment où les deux montures se croisaient, il s'arrêta court en face de Livernois et le fixa attentivement. Celui-ci mit la main à l'un de ses pistolets.

—Pouvez-vous me dire, fit l'étranger dans un mauvais anglais, si je suis sur la route qui conduit aux placers du Toualamé ?

—Oui, vous y serez dans six heures de marche.

—Merci, repartit l'étranger en continuant toujours à le regarder fixement.

—Vous n'êtes pas Anglais ni Américain, reprit-il en souriant ; je le vois à votre accent et à votre physionomie ?

—Ni vous non plus, répondit Livernois sur le même ton ; pour moi, je suis Canadien.

—Canadien ! fit le cavalier en trahissant une légère surprise,—et d'où ?

—De Montréal.

—Et moi aussi, mon ami, je suis Canadien

de Montréal, et de plus, je suis prêtre et missionnaire! A ces mots, les deux nouveaux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Après quelques minutes d'épanchement:—Descendons de cheval, dit Livernois, il y a longtemps que je n'ai pas rencontré de prêtre; je suis exposé chaque jour à mille dangers; vous allez me confesser.

Tous les deux s'agenouillèrent près du tronc d'un marronnier et conversèrent quelques instants avec Dieu.

Ils se dirent adieu ensuite en s'embrassant —le cœur ému et consolé. Un rayon du soleil de la patrie venait de leur apparaître pendant cette reconnaissance inattendue.

A San Francisco, Livernois poussait son entreprise avec activité, et continuait à prospérer dans ses affaires, lorsqu'il reçut de Montréal une lettre de sa famille qui lui mandait de revenir au plus tôt en Canada. Cette lettre était accompagnée de raisons tellement pressantes qu'il ne put se refuser à tout abandonner pour voler auprès des siens. Il vendit sa propriété à son premier employé, et toujours confiant comme toutes les honnêtes natures canadiennes, il lui livra le titre de vente. C'était le 18 janvier et il devait être payé le lendemain; mais au moment où il croyait toucher la somme dont il était convenu, il apprit avec stupeur que son homme avait disparu après avoir revendu l'établissement à une tierce personne.

M. Livernois mit en vain la police aux trousses du voleur; celui-ci sut dérober sa trace à l'œil des plus fins limiers. Ce qu'il y avait de plus malheureux pour M. Livernois dans cette triste conjoncture, c'est qu'il devait une semaine de salaire à ses ouvriers, c'est-à-dire une somme de cent cinquante piastres. Dès que ceux-ci s'aperçurent de sa détresse, ils vinrent l'assaillir à mains armées dans l'espérance de lui arracher leur salaire, qu'ils le croyaient encore capable de payer. Il leur protesta en vain de son innocence et de son complet dénûment, ils lui mirent le pistolet sur la gorge. Cette scène se passait dans une cabane de mineurs où M. Livernois s'était réfugié. Celui-ci poussé à bout par leurs menaces et leurs cris forcenés, malgré les assurances formelles qu'il leur faisait de les payer dès qu'il serait de retour en Canada, bondit, furieux dans un coin de la cabane, et saisissant un pistolet à six coups dont il était armé il déclara qu'il flamberait la cervelle au premier qui oserait faire un pas. Il n'avait pas fini de parler qu'une balle vint lui effleurer le crâne et se logea dans la paroi de la muraille. Il eut la présence d'esprit de ne pas tirer; ses ennemis, frappés de sa contenance ferme et décidée, n'osèrent l'assaillir davantage et se retirèrent sans lui faire aucun mal. A peine se vit-il seul, qu'il se jeta à genoux pour remercier Dieu de l'avoir ainsi miraculeusement delivré. Il vendit sa montre d'or pour payer une pauvre veuve à qui il devait; et donna les derniers cinq piastres qu'il possédait à une vieille femme qui vint le supplier dans un besoin extrême.

Voilà donc notre malheureux, exilé sans un seul sou dans un pays qui ne connaît d'autre loi que celle de l'égoïsme, séparé par un continent de tout ce qui lui est cher et de tous ceux qui pourraient s'intéresser à son sort.

Au milieu de sa détresse, il se souvint d'un ami qui résidait à quelques lieues de San Francisco, et qui lui avait écrit, peu de temps auparavant, qu'il pourrait lui faire quelques avances d'argent.

Prenant son courage à deux mains, il se mit en route pour la résidence de cet ami : mais en frappant à sa porte, il apprit qu'il était parti depuis quelques jours pour les mines.

Après avoir vu ainsi s'évanouir sa dernière lueur d'espérance, il reprit tristement le chemin de San Francisco. Pendant qu'il cheminait, vers 9 heures du soir par un petit sentier qui serpentait à travers d'épais fourrés, il entendit soudain remuer le feuillage, et aperçut dans une clairière, aux rayons de la lune, un animal féroce, tigre ou jaguar, qui s'avançait à environ vingt pas de lui. Pétrifié de terreur, n'ayant sur lui aucune arme de défense, il attend immobile, les yeux fixés sur le terrible hôte des bois.

Mais soit que celui-ci eût assouvi sa faim, soit qu'il fût intimidé par la présence de l'homme, il s'éloigna tranquillement et disparut sous l'ombre des arbres.

A quelques pas plus loin, Livernois comprit la cause de cette visite nocturne d'un animal carnassier. Comme il passait sous un taillis de lièges et de sumacs, le bruit de ses pas fit envoler une troupe de vautours de dessus un objet informe. En s'approchant, il fut frappé d'une scène d'horreur. Plusieurs cadavres d'indiens en putréfaction, victimes des cruelles représailles des blancs, étaient pendus aux branches des arbres, et se balançaient au gré du vent. Il s'éloigna avec effroi et précipitation de ce lieu souillé de crime et de sang.

Arrivé à San Francisco, il obtint son passage en qualité de mousse à bord du steamer *Uncle Sam* qui devait faire voile le 12 février. Mais il fallait vivre pendant onze jours qui restaient à s'écouler avant le départ du bateau.

Il n'avait ni gîte, ni connaissances, ni argent. Le jour il portait des circulaires, vendait des gazettes par les rues : la nuit, fatigué mais non découragé, il se couchait dans quelque masure déserte ou dans quelque maison en construction, dormant sur le plancher nu, un madrier sous la tête.

Deux jours avant de laisser San Francisco, il reçut l'offre d'une place de commis-voyageur pour la Chine; mais il ne songeait plus qu'à revenir au plus tôt en Canada.

Le trajet de San Francisco à Panama dura quinze jours; pendant tout ce temps, il eut à

subir un travail de dix-sept heures par jour, fatigue bien au-dessus des forces d'une constitution faible et ruinée par la maladie.

Il était cependant encore loin d'être au bout de ses traverses ; de Panama, il lui fallait franchir l'isthme à pied, sous un ciel en feu, par des montagnes qui touchent aux nues, coupées de torrents, de savanes, de précipices qui semblent infranchissables.

Il se joignit à une troupe de mineurs qui s'en revenaient au Canada. La chaleur était si intense qu'ils furent obligés d'ôter leurs chaussures et de garder le moins de vêtements possible. A la nuit tombante, ils firent halte et campèrent au pied d'une touffe de bananiers, de platanes et de palmiers qui croissaient au fond d'une gorge de montagne, où les mêmes appréhensions qu'il avait déjà éprouvées dans ces parages—le voisinage des bêtes féroces, des reptiles, des alligators, les cris effrayants des singes hurleurs ou *carapas* qui se répondaient en chœur de tous les points de l'horizon, et plus encore le danger d'être attequé par les Indiens qui, la semaine précédente, avaient surpris et volé une caravane de mineurs, dont quinze avaient été tués,—l'empêchèrent de clore l'œil une partie de la nuit. Mais enfin accablé de lassitude, il s'endormit d'un sommeil de plomb sur le sol humide et sous une pluie de rosée glaciale et malsaine.

Chaque voyageur devait faire le quart à tour de rôle à chaque heure de la nuit; mais ses compagnons, prenant en pitié sa faiblesse, le laissèrent dormir jusqu'au jour. Cette bienveillance lui fut fatale, car pendant ce sommeil prolongé, le froid humide le saisit et redoubla les douleurs névralgiques dont il avait déjà ressenti les premières atteintes.

Le lendemain, à peine le soleil levant avait-il dissipé les brouillards de la nuit et éclairé de ses rayons vermeils la cime des palmiers et des cocotiers dont les parasols gigantesques s'étendaient au-dessus de leur tête, que nos voyageurs étaient sur la route, gravissant les pentes escarpées, arrêtés sans cesse dans leur marche pénible, par les buissons, les cactus, les aloès et les mille plantes rampantes et grimpantes que la nature intertropicale prodigue avec une exubérance dont la végétation de nos forêts primitives ne peut nous donner qu'une idée imparfaite. Ce fut la journée la plus pénible du voyage; car l'atmosphèrè était devenue une vaste fournaise que les rayons du soleil équatorial tenaient dans une continuelle ébullition.

Malgré les excessives fatigues de la marche, le futur photographe, admirateur passionné des beaux paysages, des sites pittoresques, ne pouvait s'empêcher de s'extasier devant les sublimes prespectives qui s'étendaient à chaque pas devant lui, à perte de vue, à travers les déchirements de la charpente montagneuse. A côté des pics dépouillés, arides, battus des vents, se déployait toute la magnificence végétale, des mamelons richement boisés, des vallées comblées de verdure, à l'extrémité desquelles s'ouvraient de larges échappées par où l'œil plongeait au loin jusqu'à l'Océan pacifique, de gracieuses collines, d'immenses champs de gazon chatoyant de lumière, où tournoyaient des bandes de cigognes, de hérons blancs et de flamingos dans l'azur du ciel le plus pur et le plus éclatant. Ça et là des lacs limpides, aux bords tapissés de joncs touffus, ou de riches graminées au-dessus desquelles bourdonnaient des myriades d'insectes, et venaient voltiger et se poser les colibris étincelants comme des rubis et des topazes;—le long des filets d'eau, des essaims de papillons innombrables, qui formaient comme des nuages mobiles d'azur, de pourpre et d'or. Plus loin dans les savanes, des troupes de caïmans, baillant au soleil et montrant leurs longues rangées de dents et leurs écailles ternes et rugueuses.

Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à *Spinner Station*, terminus temporaire du chemin de fer de Panama, alors en construction. Un voyageur, par une complaisance inespérée, lui prêta la somme de douze piastres pour payer son passage dans les chars. Arrivé à Aspinwall, écrasé de fatigue, il put à peine se traîner jusqu'à l'hôtel Franklin, où il s'étendit dans un coin sur le plancher nu, incapable de faire un mouvement, et à demi-mort de souffrance.

Le *North Star* partait le lendemain pour New-York : il se présenta à bord et demanda au capitaine une place quelconque. Le capitaine lui répondit qu'il n'y en avait plus de libre. Alors, plutôt que de rester en arrière, il s'offrit de faire l'ouvrage de deux matelots; il fut accepté.

Ce fut alors une lutte désespérée entre la force de sa volonté et sa faible charpente pour faire face à des occupations incessantes. L'excès du travail fit éclater la terrible maladie de nerf qu'il couvait depuis plusieurs mois. Mais il touchait au terme de son long voyage; il vainquit la douleur, soutenu par l'espérance de revoir son pays et sa famille.

A peine était-il débarqué à New-York, qu'il prit la route de Québec, où il arriva dans l'automne de 1854.

A quoi lui avait servi ce long exil auquel il s'était condamné dans une heure de découragement? Une année de perdue sans aucun fruit, une santé délabrée pour le reste de ses jours, plusieurs années de vie de moins, et des difficultés plus grandes pour gagner sa vie et celle de sa famille.

Voilà cependant l'histoire d'un grand nombre d'infortunés compatriotes qui, chaque année, abandonnent si imprudemment leur pays, et vont grossir le flot des ***Canadiens errants***.

Ah! si ce nouvel exemple, si ce récit des ennuis, des dangers, des misères de l'exil, que nous

avons rapporté en détail, à dessein, pouvait du moins en convaincre quelques-uns de la folie qu'ils commettent en s'expatriant volontairement, pour aller courir après une fortune qui les fuira presque toujours, et qui, si elle leur sourit parfois, ne leur rendra jamais, sur une terre étrangère, la douceur et les charmes du ciel natal, ce premier des biens de la vie, et le regard sympathique de leur concitoyens.

Livernois essaya d'abord plusieurs branches d'industrie, entre autres un commerce de librairie, qui ne lui réussit pas. Il put cependant remplir l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de ses ouvriers californiens. Ce fut à l'acquittement de cette dette, regardée par lui comme sacrée, qu'il employa les premiers deniers qu'il toucha.

Il se tourna enfin vers la Photographie, dont il avait déjà acquis quelques connaissances.

Cet art si merveilleux venait de faire un pas immense par la découverte de l'impression photographique sur papier.

Il se mit à l'étudier sérieusement, tout en faisant de cette profession un moyen de subsistance. Le peu de ressources dont il pouvait disposer lui créa des obstacles sans nombre, avant qu'il pût obtenir un succès définitif. Mais enfin après bien des essais, des tâtonnements, des tentatives infructueuses, il parvint à acquérir une habileté remarquable, et à monter un atelier égal sinon supérieur à tout ce qui existait en ce genre au Canada.

Cependant, la photographie n'eût été pour lui, comme pour bien d'autres, qu'un métier, s'il n'avait eu l'intelligence d'en relever la pratique par des recherches plus désintéressées. Il se mit avec ardeur à la poursuite de tous les tableaux, portraits, vues, gravures, peintures antiques qui pouvaient offrir quelque intérêt. C'est ainsi qu'il a acquis un mérite réel en popularisant une foule d'objets précieux, ensevelis dans la poussière, exposés à périr, et dont il a assuré la conservation.

Cette belle collection, qu'il eût été naguère impossible de se procurer, se trouve maintenant dans les albums de tous les amateurs.

En 1863, il fit un voyage en Europe pour achever de se perfectionner dans son art et se mettre à la hauteur de tous les perfectionnements photographiques, en même temps que pour rétablir sa santé toujours minée par la maladie. Il visita l'Angleterre et l'Ecosse et séjourna quelque temps à Paris. L'ennui de sa famille lui fit cependant abréger son séjour. Il vint prendre la mer à Liverpool; mais toujours poursuivi par sa malencontreuse étoile, il faillit périr dans la traversée.

Une tempête furieuse, qui dura deux jours et trois nuits, mit en pièce et emporta toutes les hautes œuvres du vaisseau. L'eau inondait toutes les cabines; et les matelots ne fournissant plus aux pompes, le navire menaçait de sombrer.

Il crut, pendant quelque temps, ne plus revoir sa famille; mais le matin du troisième jour, la tempête se calma; et le reste de la traversée se fit sans accident.

La joie de revoir les siens fut de courte durée, car sa santé qui s'était beaucoup améliorée pendant le voyage, s'affaiblit avec une rapidité effrayante.

Les médecins lui conseillèrent de se rendre à Florence, dans les Etats-Unis, pour s'y soumettre à un traitement. Il partit, mais au lieu du rétablissement de sa santé, il reçut, de la part des médecins, l'annonce d'une mort prochaine.

Il est revenu mourir dans sa famille, le 11 octobre 1865.

Citoyen honnête et religieux, époux et père chrétien, caractère intègre et affable, son modeste mérite est aussi digne d'éloge que bien d'autres plus retentissants, mais dont la source est souvent moins pure, et le cours moins rempli.

L'oubli complet qui a accompagné sa mort devait être réparé; et cette courte notice, qui offre plus d'une leçon, n'est qu'une œuvre de justice.

Québec, février 1866.

G. B. FARIBAULT

Lorsqu'en étudiant l'histoire des premiers temps du Canada, vous vous trouvez en face de quelqu'un de ces intrépides pionniers, défricheurs infatigables, qui ont écrit leur nom en caractères immortels sur les vastes territoires qu'ils ont ouverts à la civilisation ;—que vous voyez les grandes choses qu'ils ont accomplies avec la seule ressource de leurs bras ; les villes qu'ils ont fondées, et qui s'élèvent aujourd'hui florissantes et pleines d'avenir, à l'endroit même où ils ont donné le premier coup de hache dans la forêt ; les campagnes fertiles, les champs couverts aujourd'hui de gerbes d'or, là où ils ont tracé le premier sillon,—vous levez la tête avec une noble fierté ; car cet homme, ce héros,—lecteur canadien,—c'est votre ancêtre.

Vous admirez son utile et vaillante existence, vous tressaillez au récit de sa vie de dévouement, de ses coups d'éclat ; plus d'une fois vous avez arrosé de larmes brûlantes la page qui les retrace. Mais cette page elle-même qui les immortalise, cette page d'histoire sans laquelle ils seraient restés ensevelis dans l'obscurité et l'oubli, n'est-elle pas, elle aussi, un champ fertile, ouvert par d'autres défricheurs, non moins infatigables, dans la patrie de l'intelligence? Savez-vous ce qu'elle a coûté de sueurs, de travail opiniâtre, de recherches pénibles, avant de porter cette moisson de gloire qui fait votre orgueil ? Avez-vous compté combien de vies se sont usées sur les vieux parchemins, les manuscrits poudreux, d'où elle est sortie radieuse avec la couronne de lauriers qu'elle a posée au front de nos aïeux ?

Notre peuple ne date que d'hier, et déjà il compte toute une génération de ces martys de la science. Honorons l'héroïque, fondateur le défricheur intrépide, les hardis pionniers qui ont fait notre patrie si riche et si belle ; c'est un devoir sacré. Mais n'oublions pas le savant modeste, l'archéologue laborieux, ces travailleurs sans trève, qui nous ont fait connaître leur noble histoire, qui l'ont conservée pour l'avenir. Ils sont les fondateurs de la patrie intellectuelle, comme les premiers sont les défricheurs de nos forêts.

Car la patrie n'est pas seulement ce sol que nous foulons aux pieds, ct ce pan du globe que nous habitons.

Comme chaque individu qui la compose, la nation est formée d'une intelligence et d'un corps ; elle a une patrie dans le monde intellectuel, comme dans le monde de l'espace. Son existence n'est pas complète, tant qu'elle n'a pas conquis sa place dans la sphère des intelligences. Honneur donc à ces chercheurs persévérants qui nous ont frayé la route vers cette seconde patrie !

Par un glorieux privilége, la famille Faribault compte dans son sein un représentant de chacun de ces deux types canadiens, que nous venons de mettre en parallèle : le pionnier de la science et le pionnier de la forêt, l'homme de pensée et l'homme d'action, l'archéologue et le fondateur de villes.

Ce sont ces deux beaux caractères que nous avons mis en regard dans cette biographie.

Nous n'avons pas cru devoir séparer de la vie de M. Faribault, celle du défricheur du Minnésota ; car ces deux existences se complètent l'une par l'autre. Elles offrent en même temps, par le double aspect et le contraste qu'elles présentent, une étude intéressante du génie et des aptitudes du peuple canadien.

I.

La famille de M. Faribault est originaire du Mans, où l'on retrouve encore plusieurs de ses membres qui y occupent une position honorable. Dès sa jeunesse, M. Faribault, poussé par un sentiment de curiosité bien légitime, avait essayé de renouer des relations avec cette famille dont la sienne était séparée depuis un siècle.

Après bien des tentatives infructueuses, il reçut enfin une lettre pleine de détails charmants sur ses cousins de France, accompagnée d'une aquarelle représentant un groupe de portraits.

Le spectacle de cette reconnaissance d'une même famille, après un siècle de séparation, offre quelque chose de si touchant, qu'on ne lira pas sans intérêt quelques fragments de cette lettre.

Le Mans, ce 23 Septembre 1836.

" Mon cher Parent,

Vos deux lettres du 26 avril et du 2 mai me sont parvenues précisément au moment où ma famille se disposait à souhaiter la bonne fête de mon épouse ; elles sont arrivées toutes deux à la fois comme par enchantement, pour rendre cette fête doublement joyeuse.

Mais j'étais loin de m'attendre à toute la surprise qui allait me frapper, quand j'allais voir se développer sous nos yeux avides de nouveau-

tés, non-seulement la ville de Québec tout entière *, dont nous avons tous admiré le site grandiose ; mais encore une partie du fleuve Saint-Laurent, dont nous ne pouvions sonder la profondeur immense, mesurer la largeur considérable, vérifier l'épaisseur surprenante de son pont de glace, ni même apprécier la hauteur du mai qu'on venait d'y planter ; tandis que nous avons bien vu le point où est fixée votre habitation, chose précieuse pour nous qui ne savons pas l'anglais et qui pouvons cependant nous transporter chez vous directement, sans demander le chemin.

Aussi nous avons de suite formé le projet d'aller tous vous voir ; je me trompe, c'est d'aller nous faire voir que je dois dire ; et sans différer, nous partons aujourd'hui, emballés entre deux cartons que vous aurez le soin de séparer avec précaution pour ne pas nous blesser avec le canif dont vous vous servirez à cet effet.

Nous nous persuadons que vous voudrez bien nous recevoir avec bonté. Nous voulons nous établir chez vous. Quoiqu'au nombre de cinq, il nous faudra peu de place, le plus petit réduit suffira.

Arriverons-nous à bon port ? C'est là toute notre inquiétude. Je l'ignore ; mais cependant je l'espère avec l'aide de la providence ; vous seul, mon cher parent, pourrez nous en convaincre et j'y compte."

Après les premiers épanchements de joie le cousin de France entre dans les détails intimes, et ouvre pour ainsi dire, sa porte toute grande au visiteur d'outre-mer qui est venu, par la pensée, lui tendre la main, et s'asseoir à son foyer.

Il lui présente chacun des membres de sa famille. Le portrait qu'il fait, dans une seconde lettre écrite peu de temps après, de leur caractère et de leurs habitudes, est d'une grâce parfaite. Mais ici-bas nulle joie n'est sans mélange ; dans l'intervalle, il avait perdu son épouse.

" Si le 2 fevrier fut pour moi un jour de bonheur, le 14 me fut bien funeste. Car mon cher cousin, il m'a fallu ce jour-là faire un grand sacrifice ; il a fallu me séparer pour jamais de celle que j'aimais comme ma vie, de ma pauvre épouse que la mort est venue frapper à l'heure à laquelle on s'y attendait le moins.

Elle était fervente catholique, bonne épouse et tendre mère. Que penser maintenant ? Sinon, qu'en nous laissant des pleurs à répandre, elle est allée jouir du bonheur éternel. Voici le petit quatrain que j'ai composé et fait graver sur sa tombe à la suite de ses noms et qualités ;

Elle sommeille ici sous cette pierre,
Son cœur, hélas ! pour nous ne battra plus.
A la douleur opposons la prière ;
Pieux regrets, vous êtes superflus !.........

*** M. Faribault avait envoyé avec sa lettre une vue de Québec.**

Pour vous la faire mieux connaître, mon cher parent, je dois ajouter, qu'avec le cœur aimant, généreux et sensible, elle joignait à une très-grande vivacité d'esprit, la plus grande et la plus aimable gaîté ; et que, comme mère de famille, elle était douée des plus excellentes qualités ; telle était celle que j'ai perdue.

Pauline est celle de mes filles qui a le plus de rapport avec elle pour les traits du visage et pour la vivacité ; elle est extrêmement nerveuse, c'est un *vif-argent*, une rieuse et une *farceuse* à la journée.

A l'égard de Claire, sans être ni sombre ni taciturne, elle est beaucoup plus sérieuse que sa sœur ; et sans faire comme elle de plaisanterie, elle rit franchement de ses folies. Toutes les deux sont dans la meilleure intelligence ; que veut l'une veut l'autre : elles sont toujours uniformes pour la toilette ; elles ont les mêmes goûts, sont fort adroites pour toute espèce d'ouvrages à l'aiguille, et elles font très-bien les fleurs artificielles dont elles parent les autels. Elles n'ont jamais pris de leçon de dessin, mais elles sont musiciennes, et avec de belles voix et chacune une guitare, elles font de charmants duos. Faut-il tout vous dire, mon cher cousin ? Eh bien Claire et Pauline sont pieuses sans être dévotes ; elles ont la direction d'un chœur de cantiques qui se chantent à l'église par des demoiselles dans certaines circonstances. Elles ne connaissent ni bals ni spectacles ; enfin elles n'ont pas voulu se marier, ni l'une ni l'autre, et de leur côté, j'éprouve toute espèce de satisfaction. S'agit-il de la promenade ou de quelqu'autre récréation, on ne nous voit jamais guère les uns sans les autres, nous partageons les mêmes plaisirs.

Quant à la Delle. Françoise, que j'appelais autrefois *ma tante Aurore*, et que je nommerai maintenant d'après vous *La belle Canadienne*, avec un tempérament robuste, quoiqu'elle n'ait jamais bu que de l'eau, elle n'est pas aussi enjouée que ses nièces ; elle est, au contraire, assez sérieuse et très-susceptible, n'entendant pas toujours raillerie ; il ne faudrait pas qu'un autre que moi lui dirait que son menton cherche à s'appuyer sur sa poitrine et que son dos, autrefois si droit, commence à s'arrondir et veut regarder par-dessus sa tête, parcequ'elle se fâcherait ; mais elle est sans rancune et ne boude pas long temps ; avec tout cela, Mlle. Faribault est une fort bonne personne.

Maintenant, vient mon tour, mais que puis-je dire ? rien de bon sans me flatter. Je porte dès le temps du collége, soit à tort ou raison, l'heureuse épithète de *Père Faribault*, et toujours et partout, j'ai été signalé comme un *Boute-en train*. Comment donc concilier ces deux qualifications qui paraissent si opposées ? Je l'ignore ; pensez-en ce que vous voudrez, mon cher cousin, et fiez-vous au simple aspect des physionomies, voir même en peinture. Vous m'avez fait connaître vos goûts, cher cousin, ce

sont ceux d'un esprit froid et studieux, d'un savant qui dans l'antiquité, trouve le moyen d'intéresser le présent, et la certitude de se rendre utile à la prostérité. Je puis donc aussi vous parler des miens; mais quelle différence! il sont bien variés, mais ils sont par trop frivoles pour intéresser et m'acquérir du mérite.

Passionné pour la poésie, et malgré cela méchant poète, une centaine de morceaux détachés, tels que cantiques, romances, chansons de circonstance et un ramassis de bluettes de toutes les couleurs, composent mes œuvres poétiques que je nomme *Mes moments perdus*.

Amateur de récréations de physique amusante et de prestidigitation, à tel point que j'ai un cabinet assez bien monté de pièces et d'instruments dont plusieurs sont de mon invention et que plus souvent que je ne le voudrais, je suis prié par mes amis et bonnes connaissances de leur donner des soirées, lesquelles n'ont jamais lieu ailleurs que dans mon salon.

Je suis aussi amateur des arts mécaniques: la menuiserie, la serrurerie et le tour ont pour moi beaucoup d'attraits et m'ont fait passer des moments délicieux; mais maintenant qu'il me faut des lunettes et que je me lasse sur les jambes, je n'ai plus que des regrets; et livré à mes réflexions, je me dis: que dans peu, il ne restera rien du poète et d'artiste que l'oubli....

Voilà un autre genre de peinture à ajouter au petit tableau de famille; c'est celle des caractère que l'artiste avait maladroitement oubliée ....

....

Mlles. Faribault aînée, Claire et Pauline, en vous priant d'agréer l'assurance de leurs amitiés, vous prient de vouloir bien embrasser pour elles madame votre épouse et de chérir, en l'embrassant plus d'une fois, la bonne petite et sensible Georgina, qui, dès qu'elle pourra écrire, voudra bien sans doute entamer avec elles une petite correspondance."

On éprouve une véritable jouissance à assister à cette reconnaissance d'une famille, dont quelques membres se sont exilés depuis un siècle, et qui se retrouvent avec bonheur, fiers d'avoir toujours conservé le même héritage d'honneur et de traditions.

Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Quel chapitre intéressant d'épisodes, de scènes attendrissantes, d'anecdotes de tout genre, n'y aurait-il pas à ajouter à notre histoire intime, si ces relations se multipliaient entre les familles canadiennes et françaises de même origine! Que de liens nouveaux viendraient resserrer les nœuds déjà si étroits qui nous rattachent à l'ancienne mère patrie!

II.

L'aïeul de M. Faribault était né à Paris, où il exerçait la profession de notaire. [1] En 1757, à la demande du gouvernement français, il vint au Canada, en qualité de secrétaire de l'armée, alors sous le commandement et l'administration du marquis Du Quesne. Il remplit cette charge avec honneur et intégrité jusqu'à la défaite de l'armée française sous Montcalm en 1759.

Voyant que la colonie allait passer sous la domination britannique, il se retira à Berthier, où il vécut de sa profession jusqu'à sa mort arrivée en 1801. Il était alors âgé de quatre-vingt-huit ans. De dix enfants, issus de son mariage, quatre seulement atteignirent l'âge de maturité. L'aîné, Barthélemi, suivit la profession de son père, qu'il exerça pendant cinquante-cinq ans. Il mourut en 1828, à l'âge patriarcal de quatre-vingt-quatorze ans. Le plus jeune, Jean-Baptiste, est le père du célèbre fondateur de Faribaultville, dans le Minnésota.

C'est ce hardi défricher auquel nous avons fait allusion au commencement de cette biographie, et dont nous avons promis de raconter les aventures, parce qu'elles nous offrent la réalisation de l'un de ces types, taillés si largement dans la nature, que nous avons mis en présence.

Après avoir fréquenté l'école de son village jusqu'à l'âge de dix-sept ans, le jeune Jean-Baptiste s'engagea à Québec, dans une maison de commerce, et y servit pendant cinq ans. Il y fit preuve de talent et d'un génie inventif fort remarquable.

---

1 Voici, d'après les manuscrits de M. Faribault, l'arbre généalogique de cette famille et sa filiation avec celle du Mans.

I. BERNARD FARIBAULT, huissier royal, natif de Monbizot, marié en 3mes noces à Madeleine Hamon, Veuve Bourmault,—décédé le 8 mai 1741, âgé de 72 ans.

II. BARTHELEMI, le premier venu au Canada,—marié à Dame——Véronneau.

III. BARTHELEMI, notaire, marié le 5 août 1787 à Reine Anderson, fille de Francois Anderson, venu au Canada dans le régiment des *Fraser's Highlanders*, à l'époque de la conquête,—mort en 1830.

IV. GEORGE-BARTHELEMI, avocat, marié à Julie Planté, fille de M.J.-B. Planté, l'un des notaires les plus distingués de Québec.

Famille du Mans:

I. BERNARD FARIBAULT (voir ci-dessus) marié en 1ères noces à Barbe Yvon.

II. JEAN-BAPTISTE FARIBAULT, notaire au Mans, né en 1693, mort en 1781, à 88 ans,—marié à Madeleine Demezerets.

III. FRANÇOIS-JOSEPH DESARDRILLET-FARIBAULT, notaire, marié à Marie-Madeleine Jouin.

IV. CLAIRE FARIBAULT, née en 1769, mariée à Marin-René Faribault, notaire au Mans, d'une autre famille. Ce dernier, mort le 20 juillet 1850, et l'auteur des lettres citées plus haut.

V. MARIE-CLAIRE, née en 1802;—PAULINE, née en 1804.

Un incident de sa vie, qui fit sensation à Québec, en offre un curieux exemple.

En 1791, pendant qu'il était au service de la maison McNider et Cie, le prince Edouard, qui plus tard est devenu l'aïeul du prince de Galles actuel, vint à Québec accompagné de son superbe régiment, le 7e fusiliers.

Le jeune Faribault, frappé de l'air martial du Prince et de la tenue militaire de son régiment, se mit à l'ouvrage et en fit une si belle représentation en carton découpé que son œuvre fut l'objet de l'admiration générale.

Le prince Edouard fut si satisfait de cette idée originale, qu'il résolut de récompenser son auteur en lui offrant une commission dans son régiment; notre canadien refusa respectueusement cette faveur à la prière de ses parents.

Le Prince lui ayant donné la permission de nommer à sa place celui de ses amis qu'il voudrait choisir, il présenta un jeune homme qui n'était autre que M. de Salaberry, devenu plus tard Colonel d'armée, Chevalier du Bain, et le héros de Châteauguay.

Très-souvent, pendant sa vieillesse, lorsqu'on lui rappelait cet épisode de son jeune âge, Jean-Baptiste faisait remarquer que son tendre respect seul pour ses parents l'avait empêché d'entrer dans l'armée.

A l'époque de cet incident, il était dans sa vingt-deuxième année. De taille au-dessous de la moyenne, d'un extérieur agréable, il jouissait d'une constitution saine et d'un tempérament robuste.

Fatigué de la monotonie de sa situation, il sentait, chaque jour, un besoin irrésistible de s'ouvrir une carrière plus en rapport avec sa nature ardente et intrépide.

Il s'engagea comme agent de la compagnie du Nord-Ouest qui fut transformée plus tard en Compagnie Américaine.

John-Jacob Astor en était alors président.

Au printemps de 1796, il partit de Montréal pour le détroit de Mackinaw, en canot, accompagné de treize hommes, neuf pour le rendre à sa destination, et quatre pour l'aider à faire la traite.

Ils se rendirent en quinze jours à la Grande-Rivière; ce trajet fut alors considéré comme très court, à raison de l'état affreux de la route qu'ils eurent à parcourir, obligés souvent de faire de longs portages au milieu de forêts désolées et d'impraticables marais, portant sur leurs épaules leur canot, leur équipage et leurs provisions.

Après être demeuré quelques jours à Mackinaw, il engagea pour guide un Potowatomis, et se dirigea vers la résidence du général Harrison, gouverneur du territoire de l'Indiana, alors fixé au Port Vincent sur le Wabash, afin d'obtenir une licence que tout sujet anglais était obligé de se procurer pour avoir le droit de faire la traite sur le territoire des Etats-Unis.

Il faillit périr pendant ce voyage par la perfidie de son guide qui voulut l'égarer dans ces déserts inhabités.

Le gouverneur Harrison l'accueillit avec bienveillance, et l'engagea à demeurer avec lui pendant quatre jours, afin de se rétablir des fatigues qu'il avait endurées. Il retourna à l'embouchure du Kankakee, où il séjourna le reste de l'année.

Sa seconde étape fut le poste des Moines, où il demeura plusieurs années, faisant un commerce très lucratif avec les Sakis, les Renards, les Iowas, et les Yankons. De là il se dirigea sur le Saint Pierre, où il traita avec d'autres tribus de Sioux, et entreprit de leur enseigner l'agriculture.

Il épousa en cet endroit une Métis, fille de M. Ainse, alors Surintendant des Sauvages. De ce mariage, il eut huit enfants, dont quatre seulement vivent encore, trois fils et une fille, qu'il fit instruire à grands frais, malgré le peu de cas que l'on faisait de l'éducation dans le désert sauvage où il s'était fixé; mais il voyait dans l'avenir le progrès de la civilisation et il voulait l'anticiper.

Après avoir servi comme agent de la Compagnie du Nord-Ouest pendant dix ans, il entreprit un commerce à son propre compte et réalisa une belle fortune, qu'il perdit pendant la guerre de 1812.

A cette époque, l'Angleterre achetait au prix de l'or tous les traitants anglais qui étaient établis sur les frontières, pour gagner, par ce moyen, les tribus sauvages à ses intérêts. M. Faribault ne voulut pas se laisser corrompre, et trahir la cause américaine qu'il avait embrassée.

Un jour que ses affaires l'appelaient à Mackinaw, peu après le siége du fort que les Américains y avaient élevé, il fut fait prisonnier par les Anglais, comme traître aux intérêts britanniques.

De là, il fut ramené, comme prisonnier de guerre, à la Prairie du Chien, sa résidence, par plusieurs centaines de sauvages accompagnés de troupes régulières qui étaient venues pour s'emparer de ce poste.

A l'approche de l'ennemi, Madame Faribault, ignorant complètement ce qui était advenu à son mari, et ne sachant pas qu'il était lâchement détenu prisonnier si près d'elle, prit la fuite avec toute la population du village, n'emmenant avec elle que ses enfants.

A la reddition du fort, M. Faribault fut mis en liberté, mais il ne lui restait plus de domicile. Pendant l'engagement, les Winabagœs, alors hostiles à la cause américaine, avaient démoli sa maison, tué ses animaux, et lui avaient volé pour la valeur de $15,000 de marchandises.

Quelques jours après, il reçut des nouvelles de sa famille qui s'était réfugiée dans une place appelée maintenant Winnona, mot sauvage qui signifie *la fille aînée*, et qui, par une allusion qu'on ignore, fut ainsi nommée en mémoire de cet événement.

A plusieurs reprises, M. Faribault éprouva d'autres pertes considérables.

Il faillit souvent perdre la vie dans ses voyages au milieu des Prairies, qu'il sillonna en tout sens, pendant de longues années. Il fut fait prisonnier plusieurs fois par les Sauvages, fut laissé deux ou trois fois pour mort, couvert de blessures, mais échappa toujours par quelque heureux hasard.

Dans un combat acharné contre les Sioux, un Dacotah lui plongea son couteau dans le dos, un peu au-dessous de l'os de l'épaule, et lui fit une blessure dont il se ressentit toute sa vie.

M. Faribault fut le premier qui cultiva le sol de l'ouest du Mississippi, du côté nord des Moines.

Il y a un demi siècle, il acheta des instruments d'agriculture dans le but d'enseigner la culture aux Peaux Rouges, et réussit parfaitement dans cette entreprise.

Son influence était immense sur les Sauvages qui avaient en lui une confiance entière ; il était universellement connu parmi toutes les tribus indiennes de ce vaste territoire qui s'étend du Mississippi au Missouri, et de là, vers le nord, jusqu'à la Rivière Rouge.

Missionnaire autant que défricheur, il jeta les semences de l'évangile parmi les Blancs aussi bien que parmi les Sauvages.

Quoiqu'il fut plus de quarante ans sur les frontières sans pouvoir rencontrer de prêtre catholique, il ne faiblit jamais dans ses croyances religieuses.

Ce ne fut qu'en 1817 qu'il put faire bénir son mariage et baptiser ses enfants selon les rites de l'Eglise.

Le premier prêtre qu'il vit ensuite fut le Père Salky, envoyé, en 1840, comme missionnaire de Saint-Pierre par l'évêque Loras, de Dubuque.

M. Faribault trouva ce missionnaire mourant au milieu des soldats du fort Snelling, d'une maladie contractée pendant le trajet qu'il avait fait dans un canot découvert de Dubuque à cette mission.

Il le fit transporter à sa maison, où il lui donna l'hospitalité pendant quatre ans. Durant cet intervalle, il lui fit bâtir, à ses propres frais, une église convenable, la première qui fut construite au Minnésota.

En 1843, le Père Ravoux arriva de France pour évangéliser les Sioux. Lui aussi reçut l'hospitalité chez M. Faribault jusqu'à ce qu'il eut appris la langue de ces sauvages.

Le brave pionnier évangélisateur passa les dernières années de sa vie chez sa fille, mariée au major S. H. Fowler, vétéran de la guerre du Mexique, l'un des plus honorables citoyens de Faribaultville. Alexandre, l'aîné des fils de notre vieux forestier, est le fondateur et le principal propriétaire de cette ville.

M. Faribault mourut en 1860, après avoir légué son nom à l'un des comtés du Minnésota.

Qu'on cherche en dehors de l'histoire chrétienne un plus beau caractère, une carrière mieux remplie, une existence plus digne de Dieu et des hommes, plus utile à l'humanité. C'est le vrai type du pionnier canadien dans toute sa mâle beauté, tel qu'il nous apparaît à toutes les époques de notre histoire.

Cependant le poème épique de cette vie, qui n'est lui-même qu'un chant dans cette grande épopée qu'ont écrite en actions, de siècle en siècle, ses devanciers,—défricheurs, civilisateurs comme lui,—resterait sans écho dans l'avenir, si à leur suite n'apparaissait cette autre type que nous avons signalé, et dont la vie de celui qui fait le sujet de cette biographie offre un bel exemple.

III.

George-Barthélemi Faribault est né à Québec le 3 décembre 1789. Comme la plupart des jeunes gens de son temps, il ne fit pas de cours d'études régulier. Il fréquenta, pendant quelques années, l'école d'un professeur écossais de Québec, M. John Fraser, ancien vétéran de l'armée du Général Wolfe. [1]

Après avoir suivi les leçons du vieux professeur, M. Faribault compléta ses études par lui-même, à force d'énergie et de persévérance.

Il se livra ensuite à l'étude du droit chez l'Honorable J. A Panet, et fut admis au barreau de Québec en 1811.

Pendant la guerre de 1812, il servit dans les rangs des milices canadiennes. [2]

1. M. John Fraser tenait son école dans la rue Desjardins, en arrière du Couvent des Récollets. Des fenêtres mêmes de cette école, M. Faribault fut témoin, en 1796, de l'incendie du monastère de ces religieux. Il se plaisait à raconter toutes les circonstances de cet événement, qui était toujours resté présent à sa mémoire, parce qu'il avait valu un demi jour de congé à toute sa classe.

A la bataille des plaines d'Abraham, ce même John Fraser, alors soldat dans le régiment des *Fraser's Highlanders*, avait fait prisonnier le Dr. Badelart, d'une manière assez singulière. Au moment de la déroute, le chirurgien, occupé au soin des blessés, s'aperçut qu'il était cerné par l'ennemi. Avisant alors un soldat écossais blessé, étendu à terre, le dos appuyé contre une clôture, il se constitua son prisonnier, en lui remettant la seule arme qu'il possédât : un pistolet à double coup. Le soldat avait reçu un coup de sabre d'où le sang s'échappait en abondance ; Badelart se mit sur le champ en devoir de le panser.

Les deux ennemis étaient loin de penser, en ce moment, que cette rencontre au milieu des boulets et de la fumée, était la première poignée de main d'une amitié inaltérable, et qu'ils allaient vivre pendant quarante ans porte à porte dans les murs de cette même ville de Québec, que leurs deux nations se disputaient avec tant d'acharnement.

Le pistolet du Dr. Badelart fut remis par notre vénérable concitoyen, M. James Thompson, entre les mains de la famille Badelart-Panet, au centième anniversaire de la bataille d'Abraham.

2. En qualité de lieutenant dans la compagnie légère du 6e bataillon de la milice incorporée. *(Mémoire inédits de M. le major Lafleur.)*

Quoiqu'il se soit peu livré à la pratique de sa profession, néanmoins il en avait acquis une connaissance approfondie, ainsi que l'attestent plusieurs causes difficiles qui lui ont été référées comme praticien, par les tribunaux, et qu'il sut démêler avec une rare habileté.

Dès cette époque, il manifesta un goût prononcé pour les études archéologiques et historiques, qui devaient remplir une si large part dans son existence.

En 1822, il entra au service de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, et passa successivement par les grades d'écrivain, de greffier de comité, et de traducteur français. En 1832, il fut promu au poste d'Assistant-Greffier, en remplacement de M. Boutillier.

A l'époque de l'union des deux Canadas (1840), il devint Assistant-Greffier de l'Assemblée Législative, poste qu'il occupa jusqu'en 1855.

A part les devoirs de sa charge, il consacra, durant cette longue période, une partie considérable de son temps à la formation d'une collection d'ouvrages et de documents importants relatifs à l'Histoire du Canada.

Cette collection s'élevait à plus de 1600 volumes, lorsqu'il eut la douleur de la voir complètement détruite par l'incendie des édifices du Parlement à Montréal en 1849.

Sans perdre courage, l'infatigable archéologue se remit de nouveau à l'œuvre, et recommença une seconde collection.

Ce fut pour compléter ce long travail, que la Chambre d'Assemblée le députa en Europe en 1851.

Il partit de Québec le 3 octobre, accompagné de Madame Faribault et de sa fille.

Après un court séjour à New-York, il s'embarqua pour Londres, où il séjourna peu de jours, et arriva à Paris le 10 novembre. Il y trouva un ami dévoué des Canadiens dans la personne de M. de Puibusque qui lui fut d'un secours immense pour ses recherches. Tous deux s'étaient déjà connus en Canada et s'y étaient liés d'une vive amitié, pendant le séjour que M. de Puibusque y avait fait de 1846 à 1850. Celui-ci l'aida continuellement de ses conseils, et lui ouvrit l'entrée des différents ministères.

Tout semblait présager le plus heureux succès, lorsque les événements du 2 décembre vinrent entraver toutes ses démarches. Les réponses aux demandes qu'il avait faites aux divers ministres, furent surtout retardées pendant un temps considérable.

Mais d'autres circonstances bien autrement douloureuses interrompirent soudainement sa mission en le plongeant dans la plus profonde affliction.

Madame Faribault, dont la santé avait été ébranlée par la frayeur que lui avait causée les graves incidents du Coup d'Etat, tomba dangereusement malade, et fut enlevée à la tendresse de son époux dans le cours du mois de mars 1852.

Anéanti par ce choc funeste, et malade lui-même depuis plusieurs semaines, il fut longtemps incapable de reprendre ses occupations.

Un témoignage de sympathie qu'il reçut au milieu de ce deuil, le toucha d'autant plus vivement qu'il se trouvait alors complètement isolé, loin de ses amis, sur une terre étrangère. La famille Faribault du Mans, qu'il n'avait encore jamais vue, qu'il ne connaissait que par correspondances, accourut du fond de sa province à Paris, pour se jeter dans ses bras, et mêler des larmes aux siennes sur cette tombe fraîchement ouverte.

Le gouvernement canadien, instruit de son malheur et de la situation précaire de sa santé, envoya de Londres son agent, M. Wicksteed, pour lui prêter assistance.

Dès que sa santé lui permit de travailler, M. Faribault s'empressa de compléter sa collection d'ouvrages, dont une grande partie était déjà commandée. Partout, dans les différents ministères, et auprès des secrétaires des diverses Académies, il reçut le plus bienveillant accueil.

" De généreux et magnifiques dons, dignes de " la France, dit-il dans son rapport, me furent " faits pour la bibliothèque, quoique plusieurs " de ces ouvrages lui avaient été présentés en " 1849. Il m'est impossible en ce moment d'en " développer toutes les richesses et leur impor- " tance, mais la valeur en peut être estimée à " plus de £400 sterling."

Dès que sa mission fut terminée, M. Faribault se hâta de reprendre la route du Canada. " Mais, hélas ! s'écriait-il en partant, la joie de revoir mon pays ne pouvait adoucir l'amertume de ma douleur. Mon existence était brisée, mon âme déchirée; j'avais perdu la meilleure part de moi-même ; ma pensée ne vivait plus qu'au delà du tombeau. J'étais inconsolable en songeant qu'il me faillait laisser, loin de ma patrie, la dépouille chérie de celle qui, pendant tant d'années, avait partagé avec moi le fardeau de la vie. Sur cette tombe solitaire et inconnue qui s'élevait sous les ombrages du cimetière Montmartre

Nul ne viendrait verser des pleurs."

Seuls, quelques arbustes verts et le gazon soigneusement entretenu par une main étrangère, indiquaient qu'une pensée triste veillait toujours sur ce coin de terre.

Un jour seulement on vit errer dans le cimetière Montmartre deux voyageurs canadiens qui cherchaient cette tombe sans pouvoir la trouver.

" J'ai rempli envers toi et ta mère, écrivait l'un d'eux à une nièce de M. Faribault, la promesse que je vous ai faite d'aller visiter le lieu de la sépulture de Madame Faribault. Je fus deux fois avec ta tante visiter le cimetière Montmartre, sans avoir pu trouver le moindre indice non-seulement de la date de son décès, mais même du lieu où elle a été inhumée.

Enfin je m'y rendis hier avec ta tante, accompagné par la femme de M. Chapelais ; et après une marche de plus d'un quart d'heure, nous trouvâmes cette tombe que je désirais tant voir. Tout est en parfait bon ordre, le terrain en est petit, mais il est renfermé par une galerie en bois, haute de deux pieds ; la terre paraît y être bien entretenue, en sorte qu'il n'y a pas une seule mauvaise herbe.

Dans l'enceinte du terrain se trouve, sur le corps même, une croix faite en bois, dont je t'emporte quelques boutures ; et aux quatre coins du sol se trouve un beau petit arbre bien vert et à peu près de ma hauteur, dont j'ai ôté deux rameaux, pour toi et sa chère fille Mlle. Faribault. Il y a une pierre à la tête de la tombe où se trouvent écrits le nom de ta chère tante et le jour de son décès, 17 mars 1852 ; il y a en outre une croix en pierre bien polie et bien saillante aux yeux des visiteurs ; mais hélas ! on n'y voyait aucun souvenir d'amis ou de parents, aucune couronne d'immortelles placée aux bras de cette croix, tandis que tant d'autres en sont couvertes. J'y déposai mon souvenir ainsi écrit : "Souvenir d'un ami" ; ma femme acheta un joli pot d'héliotrope qu'elle fit placer sur la tombe, d'où nous ne pûmes nous retirer sans verser bien des larmes."

Madame Faribault devait y dormir quatre ans, avant que sa famille pût faire tranporter ses cendres, et les déposer, parmi les siens, sur le sol natal.

L'Assemblée Législative vota à M. Faribault une gratification de £250 en reconnaissance de l'habileté et de l'intelligence qu'il avait déployées dans l'accomplissement de sa mission.

Un de nos poètes canadiens, M. L. J. C. Fiset, rappelait en vers délicats les incidents de ce voyage aussi fertile pour le pays que navrant pour M. Faribault. Ces vers, adressés à sa fille, sont écrits au bas d'un portrait de Jacques Cartier.

Lorsqu'à travers la plaine humide,
Cartier, l'intrépide marin,
N'ayant que son grand cœur pour guide,
Vers nos bords s'ouvrit un chemin ;
Songeait-il, au fond de son âme,
Aux faveurs exemptes de blâme
Qui se lieraient à ses travaux ;
Ou bien, pesait-il seul dans l'ombre
L'or et les richesses sans nombre
Dont il chargerait ses vaisseaux ?

Oh ! non, la gloire plus réelle
Enflamme l'esprit du héros :
Fils de la France, c'est pour elle
Qu'il brave les vents et les flots ;
Non, le seul rêve de sa vie
Se résume en ce mot, patrie !
Qu'il porte gravé dans son cœur.
Il ne veut d'autre récompense
Que l'honneur d'illustrer la France
Par ses hauts faits et sa valeur !

Ainsi, dans sa modeste sphère,
Pour être utile à son pays,
Depuis longtemps votre vieux père
Consume les jours et les nuits.
De l'oubli sauvant notre histoire,
Rassemblant ses titres de gloire
Pour en doter nos monuments,
L'amour du pays l'encourage
A grossir ce noble héritage
Qu'il veut léguer à nos enfants !

Fidèle à sa tâche sublime,
Nouveau Cartier, bravant la mort,
Il part décoré de l'estime
Qui couronne son noble effort.
Ce n'est pas que de nouveaux mondes
Découverts au loin sur les ondes,
Il veuille sonder les secrets ;
Mais il apportera de France,
Pour nous tous, les arts, la science,
Pour lui, hélas ! deuil et regrets.

Grâce aux soins continuels de M. Faribault, la nouvelle bibliothèque du parlement avait atteint le chiffre de 20,000 volumes, lorsque dans la nuit fatale du 1er février 1854, l'incendie du magnifique palais du gouvernement, à Québec, en réduisit encore une partie en cendres. Près de 7000 volumes périrent dans les flammes, parmi lesquels se trouvait un nombre considérable de publications du seizième et du dix-septième siècles, dont plusieurs ne pourront peut-être plus jamais être remplacées.

La douleur que M. Faribault en ressentit, affecta sensiblement sa santé, toujours chancelante depuis la perte cruelle qui avait jeté un voile de tristesse sur son voyage en Europe.

L'année suivante, il offrit sa démission à la Chambre d'Assemblée qui lui alloua, en témoignage des services éminents qu'il avait rendus au pays, une pension de retraite de £400.

Il est étonnant que M. Faribault, avec l'érudition qu'il avait acquise, et surtout la connaissance approfondie qu'il possédait de l'Histoire du Canada, n'ait pas laissé d'autre écrit que son *Catalogue raisonné d'ouvrages sur l'Histoire de l'Amérique.*

Ecrivant avec assez de facilité, il eût pu prendre un rang distingué parmi les historiens du Canada ; mais humble et désintéressé autant qu'érudit, il se réservait tout ce qu'il y avait de pénible et d'ingrat dans sa tâche patriotique, et laissait à d'autres la gloire de profiter de ses recherches, de s'enrichir avec les trésors qu'il avait lentement accumulés.

Son *Catalogue*, qu'il publia en 1837, fut regardé à cette époque comme un des ouvrages les plus complets en ce genre ; et aujourd'hui encore, malgré sa date assez ancienne, il est un des guides indispensables de l'historien de l'Amérique.

C'est le témoignage qu'en rendait en 1846 un juge compétent, M. Adolphe de Puibusque, antiquaire lui-même.

" J'ai lu d'un bout à l'autre votre Catalogue raisonné et annoté d'ouvrages sur l'histoire de

l'Amérique et particulièrement du Canada. Ce beau travail d'un bibliophile consciencieux m'en a plus appris en quelques pages que certaines histoires en trois ou quatre gros volumes ; et sa place est déjà marquée dans ma bibliothèque a côté de mon ami Ternaux-Compans, le premier bibliographe américain de Paris." [1]

Malgré ses infirmités, M. Faribault continua toujours, dans sa retraite, à s'occuper des antiquités canadiennes, à rechercher et à mettre en lumière tout ce qui pouvait se rattacher à nos gloires nationales, auxquelles il avait voué une sorte de culte.

Depuis longtemps il nourrissait une touchante et patriotique pensée dont la réalisation était un des rêves de sa vieillesse. Il ne voulut pas mourir sans couronner par cette noble action ses longs travaux.

C'était de mettre à exécution le plan du monument funéraire que les troupes françaises avaient résolu d'élever, en 1761, à la mémoire de Montcalm, dans l'église des Ursulines de Québec, à l'endroit même où le héros avait été inhumé dans une fosse creusée par une bombe.

Ce projet présentait plusieurs difficultés; mais M. Faribault voulut les trancher d'un seul coup, en prenant sur lui toutes les responsabilités, comptant sur le patriotisme de ses concitoyens de Québec pour l'aider, quand le monument aurait été installé. Voici d'abord l'histoire de l'inscription qui devait y être gravée.

Lorsque les braves soldats de Montcalm, débris de sa petite, mais vaillante armée, eurent l'idée de rendre ce dernier hommage d'admiration à leur chef, ils s'adressèrent à l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui traduisit ainsi leurs nobles sentiments :

HIC JACET

Utroque in orbe æternum victurus
Ludovicus-Josephus de MONTCALM GOZON
Marchio sancti Verani, Baro Gabriaci ordinis
Sancti Ludovici Commendator Legatus
Generalis Exercituum Gallicorum Egregius et
Civis et Miles
Nullius rei appetens præterquam veræ laudis
Ingenio felici et litteris exculto
Omnes Militiæ gradus per continua decora
emensus omnium Belli, Artium,
temporum, discriminum
gnarus
In Italia, in Bohemia, in Germania
Dux industrius
Mandata sibi ita semper gerens ut majoribus
par haberatur
Jam clarus periculis ad tutandam
Canadensem Provinciam missus parva militum manu
Hostium copias non semel repulit
Propugnacula cepit viris armisque ;
Instructissima algoris, inediæ, vigilarum
Laboris patiens suis unice prospiciens, immemor sui
Hostis acer, Victor mansuetus
Fortunam virtute, virium inopiam peritiâ et
celeritate compensaverit
Imminens Coloniæ fatum et concilio et manu
per quadriennium sustinuit
Tandem ingentem Exercitunm Duce strenuo
et audaci
Classemque omni bellorum mole gravem
Multiplici prudentia diù ludificatus
Vi pertractus ad dimicandam
In prima acie, in primo conflictu vulneratus
Religioni quam semper coluerat
Innitens Magno suorum desiderio nec sine
hostium mœrore Extinctus est
Die XIV Sept. A. D. MDCCLIX ætat, XLVIII,
Mortales optimi ducis exunias
in excavata humo
Quam globus bellicus decidens dissiliensque
defoderat
Galli lugentes deposuerunt
Et generosæ hostium fidei commendaverunt.

[*Traduction*].

ICI REPOSE

pour vivre dans la mémoire des deux mondes
Louis-Joseph de MONTCALM GOZON
Marquis de Saint-Véran, Baron de Gabriac
Commandeur de l'Ordre
de Saint-Louis
Lieutenant-Général des armées de France
Citoyen et militaire distingué
N'ayant jamais désiré autre chose que
la vraie gloire
Bien doué d'esprit et bien servi par
les lettres ayant gagné tous ses grades
par des succès constants
Habile dans la science des armes, à profiter
des circonstances et à éviter
les malheurs
S'étant montré grand capitaine en Italie,
en Bohème et en Allemagne
Ayant toujours accompli sa tâche de façon
à se montrer digne d'en accomplir
de plus grandes
Alors qu'ayant affronté mille dangers
Il fut envoyé pour défendre la Province
du Canada
A la tête d'une petite troupe il a souvent
repoussé des ennemis nombreux
S'est emparé de leurs forteresses défendues
par des hommes, munies d'un fort
matériel
Endurci au froid, à la faim, aux veilles, patient
dans les travaux, oublieux de lui-même
soigneux de ses soldats
Ennemi redoutable, vainqueur magnanime
Sachant trouver dans sa valeur une compensation
aux coups de la fortune, dans son habileté
et sa promptitude, le supplément
aux moyens faisant défaut
Pendant quatre ans il a retardé par ses
conseils et sa bravoure la chute
de la colonie
Enfin après avoir déjoué pendant longtemps
les projets d'un capitaine actif
et intrépide,
commandant d'une armée
nombreuse, aidé d'une flotte chargée
d'ammunitions de toutes sortes

---

1 Entre bien d'autres que nous pourrions citer, le même éloge est rendu à l'érudition de M. Faribault dans le *Mémorial de l'Education* de M. J. B. Meilleur, prédécesseur de M. Chauveau au ministère de l'Instruction Publique.

Poussé à livrer bataille, il tomba blessé
au premier rang et au premier choc
Entouré des soins et de l'espoir d'une Religion
qu'il avait toujours pratiquée,
il s'éteignit
Au grand regret des siens et au regret même
de ses ennemis
Le XIVe jour de septembre
de l'an du Sauveur
MDCCLIX
De son âge le XLVIIIème.
Les Français en pleurant
Déposèrent les restes mortels de leur excellent
chef dans la fosse qu'une bombe
en éclatant avait creusée pour lui 1
Confiant ces précieux restes à la garde d'un
ennemi généreux!

Avant d'expédier de Paris le marbre sur lequel cette épitaphe avait été gravée, M. de Bougainville écrivit à Lord Chatham, alors M. William Pitt, la lettre suivante, pour obtenir l'autorisation de le faire poser.

Monsieur,

Les honneurs qui ont été rendus, sous votre ministère, à M. Wolfe, m'assurent que vous ne désapprouverez point que les troupes françaises, dans leur reconnaissance, fassent leurs efforts pour perpétuer la mémoire du Marquis de Montcalm; le corps de ce général, que votre nation même a regretté, est enterré à Québec. J'ai l'honneur de vous envoyer une épitaphe faite par l'Académie des Inscriptions. J'ose, Monsieur, vous demander la faveur de l'examiner, et, si vous n'y avez point d'objection, vous voudrez bien m'obtenir la permission de l'envoyer à Québec gravée sur un marbre qui sera placé sur la tombe du Marquis de Montcalm. Si l'on m'accorde cette permission, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'en informer, et m'envoyer en même temps un passeport, afin que le marbre avec l'épitaphe puisse être reçu sur un vaisseau anglais, et placé, par les soins de M. Murray, dans l'église des Ursulines.

Veuillez me pardonner, Monsieur, si j'ai osé vous interrompre dans vos occupations si importantes; mais en tâchant d'immortaliser les hommes illustres et les patriotes éminens, c'est vous faire honneur à vous-même.

Je suis avec respect, etc.,

DE BOUGAINVILLE.

RÉPONSE DE M. PITT.

Monsieur,

C'est avec la plus grande satisfaction que je vous envoie le consentement du Roi sur un sujet aussi intéressant que l'épitaphe du Marquis de Montcalm composée par l'Académie des sciences, et qui, selon vos désirs, doit être envoyée à Québec, gravée sur un marbre, et placée sur la tombe de cet illustre guerrier. Elle est parfaitement belle; et le désir des troupes françaises, qui ont servi en Canada, de payer un semblable tribut à la mémoire de leur général qu'ils ont vu expirer à leur tête, d'une manière si glorieuse et pour eux et pour lui, est vraiment et honorable et digne de louanges.

J'aurai le plaisir, Monsieur, de vous faciliter de toute manière dans vos louables intentions, et dès que j'aurais reçu avis des mesures que vous aurez prises pour faire embarquer le marbre, je ne manquerai pas de vous envoyer le passeport que vous désirez, et des directions au gouverneur de Québec pour le recevoir.

Je vous prierai aussi, Monsieur, d'être persuadé de ma juste sensibilité pour la partie obligeante de votre lettre qui me concerne, et de croire que je regarderai comme un bonheur l'occasion de vous prouver l'estime et la considération particulière, avec lesquelles j'ai l'honneur d'être etc.

WM. PITT.

Londres, 10 Avril 1761.

A la suite de cette correspondance, le marbre fut expédié vers le Canada; mais on ignore par quel accident il n'arriva jamais à sa destination. En 1833, Lord Aylmer, alors Gouverneur-général des Provinces, fit placer, dans la chapelle des Ursulines, l'inscription qui s'y lit encore aujourd'hui :

HONNEUR
A
MONTCALM!
LE DESTIN EN LUI DÉROBANT
LA VICTOIRE
L'A RÉCOMPENSÉ PAR
UNE MORT GLORIEUSE!

M. Faribault voulant placer sur la tombe de l'illustre guerrier un marbre plus somptueux, porteur de l'inscription composée par l'Académie des lettres, et donner par là suite aux vœux de M. de Bougainville et de ses compagnons d'armes, écrivit à M. le Marquis de Sainte-Maure Montausier, petit-fils de M. de Montcalm par les femmes, pour le prier de veiller à l'exécution d'un marbre tumulaire du prix de 3000 francs, sur lequel serait gravée l'inscription de l'Académie.

Mais après mûre délibération, il fut décidé que le monument serait exécuté à Québec même.

Précisément à l'époque où notre enthousiaste antiquaire s'occupait activement de ce projet, le nom de Montcalm remplissait la pensée d'autres personnes, placées à de grandes distances les unes des autres et dans des conditions et des circonstances bien variées.

" De Montpellier, en France, écrivait, le 5 septembre 1859, le *Courrier du Canada*, Ma-

1. La bombe en éclatant n'avait fait que défoncer le plancher de l'église. C'est par cette ouverture que fut descendu le cercueil du général, dans une fosse creusée immédiatement au-dessous. *Histoires des Ursulines.* Vol. III, p. 8.

dame la marquise de Montcalm, veuve de l'héritier direct du nom de Montcalm-Gozon, s'adressait aux Frères de la Doctrine Chrétienne, pour les prier de faire dire, sur la tombe de l'illustre aïeul de son mari, le jour du centième anniversaire de la mort du héros canadien, les prières de l'Eglise Catholique dans le sein de laquelle tous les illustres morts de cette noble famille se sont endormis.

De Paris, M. le marquis de Sainte-Maure Montausier et M. le Comte Victor de Montcalm, petit-fils du grand homme, écrivaient aussi en Canada sur le même sujet.

Puis, sur le rocher de Gibraltar, un officier distingué de l'armée anglaise, M. le colonel Beatson, des ingénieurs royaux, publiait une brochure en l'honneur de Montcalm. Mais c'était aux Canadiens-français surtout qu'il appartenait d'honorer la mémoire de Montcalm. "

Une grande solennité funéraire fut organisée pour le 14 septembre 1859, jour qu'on avait choisi à dessein pour la pose du monument.

Le *Courrier du Canada* en donnait la description suivante. " Le marbre tumulaire est composé de quatre pièces principales. La première de ces pièces est une grande table de marbre noir, de six pieds quelques pouces sur un peu plus de trois pieds, destinée à être fixée dans le mur de l'église et qui porte les trois autres pièces de marbre blanc; savoir: la table centrale, la pièce de support et le couronnement.

La belle et longue inscription de l'Académie est gravée sur une pièce centrale, avec une netteté et une exactitude de ciseau remarquables. Sur la pièce de support sont gravées en relief les armes de Montcalm, dont l'écu porte: *Ecartelé au* 1 *et* 4 *d'azur à trois colombes d'argent, au* 2 *et* 3 *de sable à une tour de même*. L'écu, ses pièces et ses accessoires sont burinés avec beaucoup de goût et de précision; les détails ont été bien soignés. Tout ce petit morceau de délicate sculpture constitue un bel ensemble formé de toutes ces figures symboliques parmi lesquelles on aime à voir le dragon des Gozon, la devise des Montcalm *Mon innocence est ma forteresse* et le fameux *Draconis extinctor* de Dieudonné de Gozon, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem."

La même feuille ajoutait, le 5 septembre:

" Madame la marquise de Montcalm, qui, dans la pieuse solitude où elle vit, ne savait pas qu'on s'occupait de solenniser l'anniversaire de la mort du grand-père de feu le marquis son mari, apprendra avec bonheur ce que les Canadiens auront fait en ce jour de glorieux et mélancolique souvenir pour sa famille. La noble et pieuse femme avait, comme nous l'avons dit, chargé les bons frères des Ecoles chrétiennes, qui comptent en elle " une sincère amie " de leur grande œuvre, de faire dire une messe le jour de la mort de Montcalm — " *à laquelle,* " disait-elle dans ce langage auquel on reconnaît " le noble sang, *vos frères inviteraient,— si* " *leur règle et les usages du pays le permettent,* " *— les Français avec lesquels ils ont des rela*" *tions.* " Madame la marquise s'informait, avec une piété touchante, de l'état dans lequel se trouve le tombeau de l'illustre ancêtre de son mari :

" Je pense qu'il doit être entretenu, disait-elle, " car le nom du Général Marquis de Montcalm " est resté honoré sur la terre arrosée de son " sang.

Oui, noble Dame, le nom du marquis de Montcalm est resté honoré sur cette terre du Canada et dans le cœur de ce petit peuple qui n'oublie pas le sang qui a coulé avec le sien, pour la défense commune de la patrie de Vieille et Nouvelle France. "

En apprenant les préparatifs qui se faisaient à Québec, le dernier descendant de l'immortel guerrier, le comte Victor de Montcalm, écrivait à M. Faribault, en lui exprimant toute sa reconnaissance, ces nobles paroles où respire la grande âme du héros :

.... " Arrière petit fils et dernier reje" ton de la famille du Marquis de Montcalm, je " ne saurais assez vous exprimer ma profonde " émotion en lisant les généreuses intentions des " habitants de Québec. Retrouver si vivante et " si chère, après un siècle entier, la mémoire de " mon aïeul, est chose bien douce à mon cœur. " Mon bonheur serait complet, si je pouvais me " trouver au milieu de vous le 14 septembre, et " exprimer toute ma reconnaissance à mes com" patriotes. Mais si, hélas! une faible santé me " retient fixé sur le sol de notre vieille France, " croyez, Monsieur, et soyez assez bon pour le " redire à tous, que le cœur canadien de mon " grand père battra dans ma poitrine, le jour de " ce glorieux anniversaire, avec autant de force " que jadis le sien en défendant Québec. "

Il y eut eu bien des heureux à Québec, si un Montcalm, le seul rejeton vivant du nom, eût pu y être présent en ce jour mémorable !

Le matin de cette solennité, [1] la belle chapelle des Dames Ursulines était tendue de draps noirs aux larmes d'argent, et, au milieu de la nef de cette précieuse petite église, était élevé un catafalque recouvert d'un drap mortuaire parsemé de fleurs de lis d'argent.

Le nouveau monument était fixé à sa place dans le mur de la chapelle près du balustre, du côté de l'épître, au-dessus de l'endroit même où, —sur l'indication d'une religieuse morte il y a plusieurs années et qui avait été, à l'âge de neuf ans, témoin de la sépulture du héros— les restes du chevaleresque commandant de la garnison de Québec furent déposés le 14 septembre 1759.

---

1. La veille, le monument élevé à Wolfe et à Montcalm par Lord Dalhousie, dans le jardin du fort avait été orné de couronnes d'immortelles et de festons de feuilles d'érable. Le soir, on sonna, à l'église anglicane les glas de Wolfe.

Les Dames religieuses des Ursulines avaient fait exposer dans une châsse, le crâne du héros, retiré, il y a quelques années, de la tombe où reposent ses glorieuses dépouilles mortelles.

A sept heure et demie, une messe base était dite pour le repos de l'âme du général marquis de Montcalm par M. l'abbé LeMoine, chapelain des Dames Ursulines. Du fond du cloître de ce couvent des Ursulines, dont l'histoire s'identifie avec celle des premiers temps du pays, s'élevaient, pendant l'office divin, les voix pures et touchantes des filles de Sainte Ursule qui ont rendu tant et de signalés services à la Nouvelle France et au Canada.

Pour se rendre à la pieuse demande de Madame la Marquise de Montcalm les bons Frères de la Doctrine Chrétienne de Québec et de la Pointe-Lévis assistaient en corps à cette messe à laquelle s'étaient aussi rendues beaucoup de personnes de la ville.

A deux heures de l'après-midi, la cloche de l'église des Ursulines appelait encore les fidèles, pour assister à la cérémonie de l'absoute solennelle qui allait avoir lieu sur la tombe où le héros avait été déposé juste un siècle auparavant, presque heure pour heure.

Le R. P. Martin de la Compagnie de Jésus monta en chaire et prononça l'oraison funèbre du Marquis de Montcalm. Il présenta la suite des événements de cette existence si pleine de services rendus à la religion et à la patrie, et fit ressortir, dans l'homme illustre dont on vénérait la mémoire, le double caractère du soldat et du chrétien. Le prédicateur déroula avec tact et bonheur la suite de l'histoire de l'illustre guerrier, issu de cette noble race dont on a dit: " *Les* " *champs de bataille semblent avoir été les* " *tombeaux des Montcalm:* " il fit assister son auditoire aux succès littéraires de la jeunesse de Montcalm, aux brillants débuts de sa carrière militaire, à ces combats d'où il sortait toujours couvert de gloire et d'ordinaire couvert de blessures; il le montra grand surtout à Carillon où il triompha—à force d'audacieuse intrépidité,—au point qu'il eut à répondre d'avoir tant osé, en disant: "Si j'ai, dans une position difficile, mis de côté les règles ordinaires de la guerre, c'est que je me suis rappelé que l'audace enfante souvent les succès.

" Mais, a dit l'orateur, s'il nous est agréable de faire dans la personne du Général Marquis de Montcalm, l'éloge du soldat défenseur de la patrie, il nous est encore plus consolant d'avoir à faire, dans la personne de l'illustre mort, l'éloge du chrétien." Puis le prédicateur a lu une lettre, écrit par le marquis de Montcalm à la Supérieure du Couvent de l'Hôtel-Dieu de Québec alors qu'il faisait la guerre dans le haut du pays, lettre dans laquelle le soldat sans peur, l'homme fort entre les forts demandait le secours des modestes prières de timides vierges et de faibles femmes. Rien n'est touchant comme les détails de la mort de Montcalm, alors qu'après avoir répondu à son chirurgien qui ne lui annonçait que quelque douze heures d'existence:—" c'est assez!"—il faisait à la hâte ses dispositions, remettait son commandement en d'autres mains, recommandait au général Murray les prisonniers français, en lui écrivant: " Je fus leur père soyez " leur protecteur..." puis qu'enfin, tout entier aux soins du salut de son âme, il recevait les secours et les consolations de l'Eglise, pour aller se reposer dans le sein de l'Eternel d'une vie si agitée et si pleine de hasards.

Le prédicateur, après avoir dit à son auditoire combien est futile la gloire de ce monde, qui n'a pour l'homme aucune jouissance au-delà du tombeau, et avoir rappelé que Dieu seul et son éternité ont le droit de remplir notre pensée et le pouvoir de récompenser le chrétien, est descendu de la chaire au milieu du religieux silence de la foule, frémissante d'émotion, qui remplissait la petite église et du nombreux clergé réuni dans le chœur. [1]

A la suite du discours du R. P. Martin, un chœur, organisé par M. Gagnon, a d'abord chanté, avec accompagnement d'orgue, le *Lacrymosa* du *Requiem* de Mozart en quatuor. Monseigneur de Tloa, qui avait voulu lui-même officier, est alors venu, précédé de la croix et accompagné de ses assistants, se placer devant le catafalque, et le chœur a entonné le *Libera*, à la suite duquel Sa Grandeur a procédé aux cérémonies de l'absoute qui ont terminé les exercices pieux de cette journée de souvenirs religieux et nationaux. La foule s'écoula lentement, en jetant des regards d'affectueuse mélancolie sur le crâne exposé du marquis de Montcalm et sur le marbre tumulaire, dressé contre le mur, sur lequel des mains pieuses avaient suspendu des couronnes d'immortelles.

" Une telle journée, écrivait *Le Canadien* du 16 septembre, est faite pour laisser sa profonde empreinte dans l'âme de tous ceux qui eurent le bonheur d'être témoins de cette scène religieuse. Bénissons une religion qui est capable de nous les fournir en sanctifiant le patriotisme chrétien qui en avait été l'inspirateur. Quand un peuple sait perpétuer ainsi le culte de ses héros, et quand les autels, qui se dressent sous ses yeux, voient ainsi fumer l'encens du ciel uni à celui de la patrie, on peut dire que celle-ci n'est pas morte, dût-elle ne vivre que dans les catacombes!

" Il appartient bien à la presse franco-catholique sans doute de consigner avec bonheur la consécration d'une telle date et d'enregistrer une aussi touchante commémoration. Nous l'offrons aujourd'hui à la méditation de nos lecteurs. Elle entrera un jour dans des pages moins fugitives pour former un des anneaux de cette chaîne ininterrompue d'événements dont la suite forme

1 Les détails de cette solennité sont tirés du *Courrier du Canada* et du *Canadien*.

notre histoire. Heureux de pouvoir la fixer, plus heureux de pouvoir la transmettre aux générations dont elle sera l'héritage, c'est un de nos bonheurs de la recueillir comme une relique traditionnelle pour la postérité. "

Enfin la poésie vint mêler de nobles accents aux joies funèbres de cette émouvante solennité.

J'ai de Montcalm vu l'ombre glorieuse !
Il m'apparut au bord du Saint-Laurent,
L'épée en main, la face radieuse,
Il s'écriait : " Canadiens, en avant !
" L'entendez-vous ? le clairon des batailles
" Vient d'entr'ouvrir la tombe où je dormais ;
" L'heure a sonné des justes représailles......
" Bons Canadiens, soyez toujours Français !

" Déjà cent ans ont roulé dans l'espace,
" Depuis qu'un prince, au souvenir maudit,
" Pour des loisirs indignes de sa race,
" D'un trait de plume, aux Anglais nous vendit;
" Mais notre sang, comme un saint héritage,
" Au sang saxon ne se mêlant jamais,
" S'est à nos fils transmis pur d'âge en âge,
" Bons Canadiens, soyez toujours Français !

" Aussi le Ciel a béni nos familles :
" Que de sillons aux sillons ajoutés !
" Que de hameaux sont devenus des villes !
" Leurs défenseurs par milliers sont comptés.
" Pour nous venger, leur bataillon s'apprête ;
" Nobles aïeux, dormez, dormez en paix......
" L'indépendance aura son jour de fête !
" Bons Canadiens, soyez toujours Français !

" Mère-patrie, au sein du Nouveau-Monde,
" Une autre France ouvre et te tend les bras ;
" Malgré le temps, la distance de l'onde
" Et les malheurs,... son cœur ne change pas.
" Nous tressaillons, quand des sons de victoire
" Jusques à nous apportent tes hauts faits ;
" Nous grandissons aux rayons de ta gloire !
" Bons Canadiens, restez toujours Français ! "

" Nous ne serions pas juste, disait en terminant le *Courrier du Canada*, si nous laissions le sujet de cette fête sans rendre à notre vénérable ami, M. Faribault, la justice qui lui est due : c'est à l'initiative de ce pieux ami de notre histoire et de nos traditions, que nous devons la belle fête qui a eu lieu hier, et chaque fois qu'on se rappellera cette solennité, il sera juste d'associer à ce souvenir le nom de M. Faribault. "

C'est aussi pour la même raison, que nous avons cru devoir insister si longuement sur cette page historique, qui fait tant d'honneur à sa mémoire.

Deux ans après cette grande commémoration, la Marquise douairière de Montcalm faisait parvenir à M. Faribault un témoignage de reconnaissance aussi flatteur pour lui que délicat pour tous les Canadiens. C'était une excellente copie du seul portrait *original et authentique* que possède la famille Montcalm.

Il est facile de comprendre les transports de joie avec lesquels fut accueilli ce superbe tableau, où le talent du peintre a si bien rendu la douce et majestueuse physionomie du vainqueur de Carillon.

Il nous a été donné de contempler plusieurs fois cette magnifique toile.

La pose martiale du héros est vraiment admirable.

Sous un reflet d'exquise douceur, cette belle figure porte le cachet de la plus grande fermeté de caractère. Les sourcils forts et épais qui ombragent ce regard vif et doux, laissent percer l'énergie guerrière, l'inspiration du génie qui éclataient en brillantes victoires sur les champs de bataille.

On ne peut détacher les yeux de ce tableau, où revit la grande âme du héros. Après cent ans, il se fait encore aimer et admirer sur la toile, comme il fut admiré et chéri de ses soldats et de nos ancêtres.

Un incident de sa mort, que nous a souvent raconté M. Faribault, achèvera de peindre le caractère du noble guerrier, et ne saurait plus dignement mettre fin à tous ces glorieux et attachants souvenirs.

M. Faribault tenait cette anecdote de l'un des plus anciens citoyens de Québec, M. Malcolm Fraser, fils de l'un des officiers de Wolfe, lieutenant dans le 42e régiment des Highlanders, connu sous le nom de " *Black Watch*."

M. Fraser l'avait apprise, ainsi que plusieurs autres faits intéressants, de la bouche même d'une ancienne dame canadienne de Québec, qui, vers l'âge de dix-huit ans, avait été témoin oculaire de cette scène.

Pendant la déroute qui suivit la défaite des plaines d'Abraham, Montcalm, oubliant les souffrances atroces que lui faisaient endurer deux blessures qu'il avait reçus pendant le combat, faisait des efforts inouïs pour rallier les débris de son armée qui se précipitait en désordre vers la ville, lorsqu'il fut frappé d'une balle dans les reiens, à quelques centaines de pas de la porte Saint-Louis.

La violence de ce coup mortel, loin d'abattre son courage moral, ne put même altérer sa fière et intrépide attitude. Soutenu sur son cheval par deux grenadiers qui marchaient à côté de lui, il franchit les portes de la ville.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! le Marquis est tué ! s'écrièrent plusieurs femmes en voyant le sang qui coulait de ses blessures, pendant qu'il descendait la rue Saint-Louis pour se rendre au Château.

Le général se tourna en souriant vers elles, leur assura que ses blessures n'étaient pas sérieuses, en les conjurant de ne point s'alarmer sur son compte.

—Ce n'est rien ! ce n'est rien ! leur dit-il, ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies.

Quelques heures après, il était mort !

M. Faribault était un des fondateurs de la société historique de Québec, et l'un de ses premiers bienfaiteurs. La société a voulu en perpétuer le souvenir en faisant suspendre dans la salle de ses séances, son portrait qui est une des

meilleures peintures du genrde de M. Faribault, notre excellent artiste, M. Théophile Hamel.

Dans le cours de sa longue carrière de recherches et d'études, M. Faribault avait formé une collection précieuse de manuscrits et d'ouvrages anciens, presque tous sur l'Amérique.

Sachant, par une triste expérience, à combien de dangers l'existence de ces documents est exposée tous les jours, surtout à cause des ravages de l'incendie si fréquents dans notre pays, il a eu l'heureuse pensée de remettre entre des mains sûres le trésor de ses richesses historiques, et a légué à l'Université-Laval toute sa bibliothèque canadienne, laissant à son ami, M. Laverdière, le soin de présider lui-même à l'exécution de sa dernière volonté sur cette matière.

La liste qui suit fera voir l'importance de ce don généreux.

1° Environ 400 manuscrits, dont près de la moitié sont des originaux ou des copies collationnés de documents fort anciens, (1626, 1636 et années suivantes). Parmi ces manuscrits, le plus précieux et le plus important, sans contredit, est le *Journal des Jésuites* (1645-1668, seule partie qui ait été retrouvée jusqu'à ce jour).

2° Environ 1,000 volumes imprimés, dont quelques-uns sont très-rares et très-importants, comme, par exemple, *Lescarbot* 1609, *Champlain* 1613, *Les voyages aventureux de Jean Alphonse*, *Relations des Jésuites*, éditions anciennes, 17 volumes, etc., etc. On peut ajouter que, parmi les brochures proprement dites, il y en a un bon nombre qui sont maintenant introuvables.

3° Un *Album* renfermant une centaine de plans, cartes, vues, portraits, tous relatifs à l'histoire du pays, et dont plusieurs sont d'une extrême importance. Au nombre de ces pièces, se trouve le tableau sur toile que M. Faribault avait fait exécuter lui-même, et qui représente l'hivernement de Jacques-Cartier dans la rivière Saint-Charles.

L'Université reconnaissante a résolu de faire peindre, par M. Théophile Hamel, le portrait de M. Faribault, pour le placer dans une des salles de l'Université, afin de perpétuer la mémoire de cet insigne bienfaiteur. [1]

Le tableau que M. Faribault vient de léguer à l'Université-Laval, a été peint en 1859 par M. Hawksett.

" C'est une toile de quatre pieds sur trois, représentant le paysage que forme l'embouchure de la petite rivière Lairet, près de Québec, avec la mise en scène des derniers adieux de Jacques-Cartier aux sauvages de la bourgade de Stadaconé.

M. Faribault a voulu faire reproduire sur la toile l'aspect de cet endroit célèbre de notre histoire, avant que l'industrie, qui s'empare des terrains avoisinants, n'en ait changé la pittoresque physionomie. Le tableau est un paysage, avec une scène historique peinte en accessoire.

C'est un paysage d'automne,— bien que la scène historique qu'on a représentée se soit passée au printemps,—l'atmosphère, les eaux et le feuillage teint des couleurs variées de la nature canadienne, ont cette chaleur de tons que nous admirons si souvent dans les beaux jours de la fin de septembre.

L'embouchure de la rivière Lairet, à son entrée dans la rivière Saint-Charles, avec les côteaux qui l'environnent et la vue de la colline de Stadaconé dans le fond du tableau, est un lieu charmant et vraiment bon à peindre. La scène historique que M. Hawksett a annexée au paysage, a trait au départ de Jacques Cartier, en Mai 1536. Le premier est occupé par deux groupes principaux de personnages : à la gauche, Jacques Cartier et une partie de ses officiers; à la droite, un groupe de sauvages ayant à leur tête Donacona, leur chef. Des figures sauvages sont en outre diversement distribuées dans le tableau.

On voit dans le lointain et sur le flanc de la colline de Stadaconé les ouigouams de la bourgade ; au pied de la hauteur, à quelque distance, dans les eaux de la rivière Saint-Charles est le galion l'Emerillon : à droite, à l'entrée de la rivière Lairet, on voit la coque demi-submergée de *La petite Hermine* que Cartier y abandonnait ; puis en arrière des groupes principaux du premier plan, le navire *La Grande Hermine* pavoisé et reposant à l'ancre sous les canons du fort de palissades, construit par Cartier sur la rive est de la rivière Lairet.

La grande croix de trente-cinq pieds, plantée par Cartier sur le sol canadien, domine le groupe des sauvages, et sur le croisillon se voit l'écu de France, au bas duquel on lit l'inscription : *Franciscus primus Dei Gratiâ Francorum Rex Regnat.*" [1]

La description de ce tableau est une dernière preuve de cette amoureuse sollicitude avec laquelle M. Faribault veillait à la conservation de tous nos souvenirs historiques. Pendant un demi-siècle, il y a consacré presque toutes ses veilles; et comme pour continuer, au-delà de la tombe, les chers entretiens de sa vie, il est allé dormir, sur les grands ombrages du cimetière de Belmont, à côté de son ami, l'historien Garneau.

M. Faribault est mort le 21 décembre 1866.

Dans la vie privée, il était le modèle du gentilhomme accompli. Au milieu de notre siècle démocratique, où l'on n'aspire plus qu'à effacer toute distinction dans la société, il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire: c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments. M. Faribault appartenait à cette aristocratie qui ne passera pas. Humble et modeste

1. *Le Journal de Québec.*

1. *Le Courrier du Canada* de 1852.

comme le vrai mérite, sa parfaite éducation, l'exquise délicatesse de ses procédés, le rayon de gaieté douce qui reluisait sur sa physionomie, l'attrait d'une érudition qui n'avait rien que d'agréable, donnaient à sa conversation un charme et une grâce intarissables.

Mais c'est surtout lorsqu'on lui apprenait quelque heureuse découverte de manuscrits ou d'antiquités canadiennes, qu'il faisait bon le voir jouir et ressusciter ses vieilles connaissances. Sa figure s'épanouissait alors comme celle d'un enfant qui ouvre ses mains réjouies devant une belle flamme.

L'hospitalité canadienne, si joviale et si franche, avait chez lui le double attrait de la cordialité et des hautes connaissances. Sa maison, *la charmante bonbonnière du Cap Diamant*, comme l'appelait M. de Puibusque, [1] était le rendez-vous de toutes les illustrations étrangères qui venaient visiter notre ville; il eût été difficile de trouver, pour nous représenter, un type plus parfait, et un meilleur interprète de nos héroïques annales.

Ses vertus chrétiennes égalaient ses qualités sociales; il était d'une charité inépuisable. Pour ce cœur sensible et tendre, c'était un bonheur et un besoin de répandre des bienfaits. Il n'avait, il ne pouvait avoir que des amis; au fond de cette belle âme, comme au calice des fleurs, il n'y avait que des parfums. Après une vie sans tache, consacrée par l'honneur, vouée au service de Dieu et de la patrie, son adieu à la vie n'a pu être que le sourire vers l'heureuse immortalité.

1. Ce mot nous rappelle un passage d'une lettre exquise de M. de Puibusque, qui contient le plus bel éloge de Québec et de l'hospitalité qu'il y avait reçue. La lettre est écrite des Trois-Rivières, le 10 Janvier 1850.

Après avoir prié M. Faribault de lui louer un appartement pour sa prochaine arrivée, il ajoute :

" L'exposition du sud est la moins froide, et la plus riante ; double motif pour y tenir par-dessus tout dans cette saison. Si la gaîté nous manque du côté de la terre, elle nous viendra du côté du ciel ; mais nous sommes sans inquiétude ; la bonne ville de Québec est toujours radieuse sur son Cap Diamant, avec ses magnifiques perspectives et son horison sans bornes. Elle va nous faire voir l'hiver en beau, en nous le présentant sous des aspects et des formes d'une grandeur sublime. Je te salue donc d'avance, admirable Stadaconé ! et vous, mon cher Monsieur, je vous salue aussi comme un de ces francs amis qu'on revoit toujours avec plaisir et que l'on ne quitte jamais qu'avec regret.........

IV.

Au moment de déposer la plume, un coup d'œil jeté par hasard sur le portrait du vieux Coureur de Bois du Minnésota et sur celui de l'antiquaire, a reporté naturellement notre pensée vers les réflexions que nous faisions à la première page de cette biographie.

Ces deux figures portent bien l'empreinte de leurs destinées, si différentes, et cependant si pleines de rapprochements.

Les traits rigides du forestier, toujours fouettés par les orages, brûlés par le soleil, labourés par les rides, semblent taillés avec la hache d'un Dacotah. Le front de l'antiquaire, moins sévère, incliné par la pensée, laisse voir quelques plis déliés, qu'on dirait tracés avec l'acier d'une plume. Tous deux ont été voyageurs, l'un dans la solitude des grands déserts, l'autre dans la solitude, bien plus profonde, de l'histoire. Le premier a secoué, toute sa vie, la poussière des chemins; le second, la poussière des manuscrits.

Le défricheur n'a guère étudié que dans le grand livre de la nature : mais il en a feuilleté toutes les pages, et ne l'a quitté qu'après y avoir écrit son nom,—sur deux territoires.

L'antiquaire a pâli sur les vieilles écritures, pour retrouver nos titres de gloire ; il nous en a indiqué du doigt les plus belles pages, sans même y écrire son nom.

Défricheur et antiquaire *ont noblement usé la vie*, selon la belle expression d'un rude travailleur comme eux. Ils ont fait peu de bruit en passant sur la terre ; mais les pierres qui marquent leurs tombeaux, sont comme ces bornes élevées dans les Prairies, qui indiquent au voyageur incertain la route qu'il doit suivre.

Québec, 4 Janvier 1866.

LA FAMILLE DE SALES LATERRIÈRE

I.

UNE EXCURSION AUX ÉBOULEMENTS.

Aimez-vous la grande nature, les montagnes, les larges horizons ? Aimez-vous les vieux souvenirs, les traditions du passé, l'aspect des mœurs patriarcales des anciens Canadiens ? Voulez-vous jouir de l'antique hospitalité française, dans un de ces manoirs seigneuriaux, où revit encore quelque chose de la vie féodale du siècle passé ? Alors suivez-moi : je vous conduirai dans les pittoresques montagnes des Eboulements, chez mon vénérable ami, l'honorable Marc-Paschal de Sales Laterrière.

Par une belle et chaude matinée de la semaine dernière, je prenais, en compagnie de M. Pelletier, membre des Communes pour le comté de Kamouraska, le bateau-à-vapeur *Clyde*, qui fait le trajet, pendant l'été, de Québec au Saguenay. Il fait bon alors de quitter l'atmosphère étouffante, la poussière des rues, pour aller respirer le grand air du fleuve, ses effluves salines, et les enivrantes senteurs des campagnes.

On a trop souvent parlé des majestueuses beautés de notre Saint-Laurent, pour que je m'impose la tâche de vous en faire subir une description. Je vous dirai seulement qu'après avoir vu Naples et son golfe immortel, les splendides baies de New-York et de Boston, je contenple toujours, avec orgueil, notre port de Québec. Les âpres côtes de la Provence, les rives montagneuses de Nice et de Gênes, n'ont pas à mes yeux le charme des Laurentides.

Nous passons entre la gracieuse côte de Beaupré et l'île d'Orléans : voici le cap Tourmente et la longue chaîne de monts stériles et escarpés que les habitants appellent les *Câpes* : à droite, en descendant, la petite île aux Coudres ; et, à gauche, la vaste anfractuosité de la baie Saint-Paul, où une goëlette, mouillée près du Gouffre, attend le steamboat pour transporter à terre la malle et les rares voyageurs qui s'arrêtent ici. Moins d'une demi-heure après, cinq heures après notre depart de Québec, le bateau accoste au quai des Eboulements, qui s'avance au bout d'une longue pointe de sable, à la surface tourmentée. Cette langue de terre, ainsi que tout le terrain d'alluvion d'où elle se prolonge, a été formée évidement par un éboulis de la montagne, à l'époque de l'un de ces tremblements de terre si fréquents dans ces parages. Un coup-d'œil d'inspection sur ce coin de terre vous explique l'origine du nom des Eboulements.

Le docteur Edmond de Laterrière, fils de mon vieil ami, nous attend sur le quai : sa voiture nous conduit eu peu de temps au pied des côtes. Le chemin suit d'abord le rivage pendant une demi-lieue. Mon jeune ami m'indique sur la grêve l'emplacement de l'ancienne église, aujourd'hui envahie par les eaux du fleuve. Au bord du chemin, dans ce verger entouré d'une palissade, d'où surgit une cheminée isolée, s'élevait, au commencement de ce siècle, la résidence du docteur Pierre de Laterrière, frère du seigneur actuel. Après la mort du docteur, ce manoir abandonné est peu à peu tombé en ruine, et il n'en reste plus aujourd'hui que cette cheminée solitaire. J'aurais plus d'une anecdote à vous conter sur les anciens maîtres de cette demeure ; en particulier, sur Madame Pierre de Laterrière, Delle. Marie-Anne Bulmer. Née en Angleterre, d'une famille opulente, élevée au milieu d'une société d'élite, il est facile d'imaginer quel serrement de cœur, quel écrasant ennui dut fondre sur elle, lorsqu'elle se vit transportée, après son mariage dans cette âpre solitude, sur notre climat rigoureux attristé par des hivers interminables. Aussi les exclamations d'ennui que lui arrachait cet isolement de toute société, sont-elles restées proverbiales dans les environs. *Oh ! the Eboulemagnes ! the Eboulemagnes !* s'écriait-elle avec horreur, au milieu de l'hilarité générale, chaque fois qu'on lui rappelait, dans la suite, le souvenir de cette courte mais triste époque de sa vie. Elle ne put s'habituer à cette morne solitude, et vint, avec son mari, s'établir à Québec. Après sept ans de séjour dans cette ville, elle retourna, avec le docteur de Laterrière, en Angleterre, où elle est morte il y a peu d'années. Sa famille, restée puissamment riche, habite aujourd'hui une résidence princière à Hampton Court, à deux pas du château de la reine.

Sur cette étroite lisière de terre que minent insensiblement les eaux du fleuve, se dressait jadis un petit village qui a disparu depuis l'abandon de l'église.

C'est une rude corvée que l'ascension des côtes qui nous restent à gravir avant d'arriver au manoir De Sales. Nous admirons en montant l'instinct de notre cheval que l'habitude a rendu habile à faire ces marches fatigantes, sans s'épuiser. Il sait profiter de tous les accidents du terrain, s'arrêter, de lui seul, en certains endroits, pour reprendre haleine et raffermir ses épaules.

Enfin nous côtoyons le parc de la résidence seigneuriale ; nous saluons, en passant, la Citadelle, jolie tourelle quadrangulaire, surmontée d'une galerie, bâtie sur un mamelon, d'où l'on découvre un panorama magnifique. Nous franchissons l'avenue plantée de superbes peupliers canadiens, et notre voiture s'arrête devant le portique, où nos hôtes nous accueillent avec des souhaits de bienvenue et de chaleureuses poignées de mains.

M. de Laterrière est un vénérable octogénaire, un peu courbé par l'âge, mais conservant toujours, avec une lucidité d'esprit parfaite, ce grand air de la noblesse de vieille roche, relevé par une affabilité, une bonhomie charmantes. La simplicité de manières du gentilhomme de la campagne s'harmonise en lui avec l'exquise politesse de la haute société, et en fait le type de l'homme du monde accompli. Doué d'une mémoire heureuse peuplée de quatre-vingts ans de souvenirs que le souffle de la parole fait envoler, comme des couvées d'oiseaux endormis, sa conversation a tout l'attrait de ces chroniques intimes que de rares privilégiés sont admis à feuilleter. Comme tous les vieillards, il aime à remonter vers le passé, à ressusciter les temps qui ne sont plus. Alors, au contact de ces vieux amis, qui semblent se dresser devant lui, comme d'agréables visions, sa figure s'épanouit, ses traits fins et spirituels s'illuminent, ses yeux limpides et doux comme des regards d'enfants, rayonnent de l'éclat de la jeunesse. On regrette alors de ne pouvoir saisir au vol et fixer pour l'avenir les anecdotes, les traits de mœurs, les mots spirituels que les caprices du discours font éclore.

Moins âgée que son mari, Madame de Laterrière conserve encore la force et la fraîcheur de de l'âge mûr ; mais les épreuves de la vie, des pertes cruelles qui ont fait à son cœur de mère des blessures qui ne se fermeront pas, ont jeté sur sa douce physionomie un voile de mélancolie touchante. Aux qualités de la dame du monde, elle joint les talents précieux de l'active et intelligence maîtresse de maison. Aussi tendre que ferme, Madame de Laterrière n'a jamais banni un seul domestique de sa maison : ils ne sont sortis que pour se marier. La vieille Salomé sert la famille de Laterrière depuis soixante ans !

Un fils et une fille sont les seuls survivants de leur nombreuse famille.

Tels sont les hôtes aimables qui nous accueillent à notre arrivée. Mais pour mieux jouir des heures délicieuses que nous avons à passer sous ce toit hospitalier, il faut jeter un coup-d'œil sur l'histoire de cette noble famille. Les mâles vertus du passé nous diront celles du présent.

La famille de Laterrière est originaire du Languedoc. Elle porte pour armes : *D'or à trois tourelles de sable ;* l'écu sommé d'une couronne de comte, avec cette devise : *Boutez en avant.*

Cette famille réclame l'honneur de compter parmi ses membres Saint François de Sales.

Pierre de Sales Laterrière, qui, le premier de sa famille, passa au Canada, était natif d'Albi. Il était fils de Jean-Pierre de Sales seigneur du fief et château de Sales, situés dans l'arrondissement de la ville d'Albi ; et de dame Marie de Saint-Salvi. Son acte de baptême porte la date du 23 septembre 1747.

Après avoir terminé ses études classiques au collége royal de Toulouse, le jeune De Laterrière se prépara à embrasser la carrière militaire. Son père, voulant lui assurer un état comme fils cadet, selon la coutume suivie alors pour tous les fils cadets de la noblesse française, s'adressa au duc de Praslin, ministre de la guerre, afin de lui obtenir une commission d'aspirant dans la marine royale ou dans la légion de Bourbon, dont M. de Sales frère ainé de Laterrière était major. La commission d'aspirant comme garde marin lui ayant été accordée, le jeune De Laterrière, alors âgé seulement de quinze ans, reçut ordre de se rendre à La Rochelle, où il fit, pendant un an, un cours de mathématiques préparatoire à l'art nautique. Le vaisseau de guerre, ***Le Brisson,*** sur lequel il devait s'embarquer pour sa première campagne maritime dans les Indes, ayant été condamné comme incapable d'un plus long service, et le récit d'affreux désastres survenus en mer vers cette époque, le dégoutèrent de la carrière nautique.

Tenant par parenté à plusieurs familles nobles résidentes à Paris, il obtint de son père des fonds et le consentement de s'y rendre, muni de plusieurs lettres de recommandations, entre autres pour la comtesse de Grammont, cousine de son père, laquelle le prit sous sa protection. Quelque temps après son arrivée à Paris, il tomba dangereusement malade, et y reçut les soins du célèbre médecin de la reine, M. de Rochambeau, qui s'intéressa à lui et le visita avec une sollicitude vraiment paternelle. Les rapports qu'il avait eus avec ce médecin, pendant sa maladie, le décidèrent à étudier la médecine Il eut pour patron ce même M. de Rochambeau, et suivit les cours à l'école de Saint Côme et à l'Hôtel-Dieu.

Après trois ans d'études médicales, une circonstance fortuite le mit en rapport avec M. de Saint-Germain, natif du Canada, qui était alors à Paris en règlement d'affaires de famille. Son nouvel ami lui fit une peinture si séduisante des avantages que pouvait se créer en Canada un jeune homme intelligent et actif, que M. de Laterrière se décida à quitter la terre natale, et à venir chercher fortune au Canada. Muni du consentement de sa famille, qui le plaça sous le patronage d'un de ses oncles, alors négociant à Montréal, M. de Rustan, il fit voile pour sa nouvelle patrie en 1766.

De cette époque date la vie aventureuse et romanesque de M. de Laterrière, dont la lecture

de ses Mémoires peut seule donner une idée exacte. Ce précieux manuscrit, que nous avons sous les yeux, forme un volume considérable, de l'intérêt le plus piquant. Ecrit d'un style clair et ferme, il ressuscite une foule d'anecdotes, ouvre des aperçus nouveaux sur la politique, les hommes et les mœurs de cette époque trop peu connue de notre histoire.

Après sept ans d'essais infructueux mêlés d'étranges péripéties, M. de Laterrière fit enfin la rencontre de M. Pellissier, vieillard de soixante ans, originaire de Lyon, qui exploitait les forges de Saint-Maurice. Ayant reconnu en M. de Laterrière l'intelligence et le génie des affaires, une activité capable de maintenir et de faire prospérer son établissement, M. Pellissier lui en confia la gestion avec un salaire de trois-cents louis et un cinquième de tous les profits. L'attente de M. Pellissier ne fut pas trompée; les forges de Saint-Maurice prirent une importance inaccoutumée, et M. de Laterrière partagea des bénéfices qui lui permirent d'acquérir l'île de Bécancour. Par suite des malheurs qui fondirent sur lui plus tard, il se vit forcé de vendre cette île qui avait acquis une grande valeur; et par une singulière coïncidence, elle est devenue la propriété du beau-frère de l'honorable Marc-Paschal de Laterrière, M. Angus Macdonald.

La prospérité dont jouissait M. de Laterrière ne tarda pas à soulever l'envie et la jalousie: une odieuse trame fut ourdie contre lui, et la guerre de l'indépendance américaine fut le prétexte dont on se servit pour la faire réussir. On l'accusa d'avoir forgé et fourni au général Montgomery des boulets pour assiéger Québec. M. Pellissier, principal auteur, disait-on, de cette félonie, craignant d'être arrêté, fut obligé de prendre la fuite et s'en alla mourir en France, après avoir laissé la gestion de ses forges à M. de Laterrière. Celui-ci reçut, une année après, l'ordre de les vendre et d'en faire parvenir les fonds en France. M. Pellissier mandait en même temps de lui envoyer ses deux fils, Jean et Maurice Pellissier, nés d'un premier mariage, et sa jeune femme, en secondes noces, Dlle Marie-Catherine Delzène, qui n'avait alors que seize ans. Mais celle-ci ne put se résoudre à s'expatrier, et se retira chez son père, négociant de Québec. Après la mort de M. Pellissier, M. de Laterrière épousa sa jeune veuve.

Cependant les plus calomnieuses accusations n'avaient pas cessé de pleuvoir sur la tête de M. de Laterrière. Ses ennemis parvinrent enfin à obtenir son arrestation, et il fut conduit par une escouade de soldats à la prison de Québec. Il y fut détenu pendant trois ans et demie, par ordre du suisse Haldimand, alors gouverneur de la province. Le célèbre Du Calvet, dont les mémoires font partie de l'histoire du Canada, partagea sa dure captivité. En vain M. de Laterrière demanda-t-il qu'on lui fit son procès. On le laissa languir dans sa prison sans lui donner même l'espérance d'obtenir justice. Tous ses papiers, livres, correspondances, parmi lesquels on espérait trouver matière à accusations, furent saisis. Sa jeune et courageuse épouse, ne se croyant plus en sûreté dans son île de Bécancour, prit le parti d'abandonner sa demeure, dont elle confia la garde à un fermier, et se réfugia chez son père, qui vivait alors aux Trois-Rivières. Tous les meubles de ménage de M. de Laterrière, son argenterie, etc., furent séquestrés et mis sous la garde d'un domestique infidèle, qui les fit disparaître, ainsi qu'une somme trois cents guinées, que Madame de Laterrière avait cachée sous le foyer de la cheminée du manoir. Tous les amis de la malheureuse famille, frappés de terreur, n'osèrent pas réclamer contre ces actes de brigandage. M. de Laterrière serait demeuré en prison probablement jusqu'à la fin de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, sans le singulier incident qu'on va lire.

Durant les longues heures de sa captivité, M. de Laterrière cherchait un adoucissement à sa tristesse et au désœuvrement absolu qui l'accablaient, dans la lecture et l'étude de la science médicale ; mais sentant la nécessité de prendre quelque exercice manuel pour soutenir sa santé, il se procura quelques outils et des matériaux, dont il se servit pour mettre à exécution le projet qu'il avait en tête. Doué d'un génie mécanique merveilleux et d'une patience à toute épreuve il réussit à construire, sur une petite échelle, le *fac-simile* de toutes les fortifications de Québec, sur lesquelles étaient braquées soixante pièces de canon. Au moyen d'un cylindre, dont la rotation faisait mouvoir une armée de petits soldats- automates, porteurs de mêches allumées, ces petits canons faisaient un feu d'enfer dans toutes les directions. Durant le tintamare de ce siége en miniature, la citadelle était occupée par deux souris apprivoisées. Dès que le feu cessait, elles apparaissaient, attelées sur un petit carosse proportionné à leurs forces, et faisaient ainsi, avec une docilité parfaite, le tour des fortifications. Le récit de cette petite merveille étant parvenu au château, le général Haldimand envoya un de ses aides de-camp demander au prisonnier de lui vendre ce petit chef-d'œuvre, et de lui faire dire quel en serait le prix. L'aide-de-camp était accompagné de mademoiselle Haldimand, qui était curieuse de voir cette forteresse portative.

Le prisonnier regardant Mlle. Haldimand ;
" Dites au général, M. votre père, qu'il me fasse
" faire mon procès et juger par les tribunaux,
" ou qu'il me donne ma liberté. Et vous, ma-
" demoiselle, à ce prix et avec ma reconnais-
" sance, faites emporter le travail d'un innocent
" persécuté."

Cette liberté acquise à la sueur du génie qui ne se vend pas, lui fut accordée le lendemain ; mais à la condition de laisser le Canada.

Deux jours apès sa libération, en novembre 1782, il s'embarqua à bord d'une goëlette qui faisait voile pour Terreneuve, et mit pied à terre an Hâvre-de-Grâce. Il y passa l'hiver chez un compatriote, le docteur LeBreton.

Le printemps suivant, des lettres du Canada lui apprirent que la paix était conclue entre l'Angleterre et les Etats-Unis, que le despote Haldimand avait été rappelé et remplacé par Lord Dorchester, dont le nom est resté si cher aux Canadiens-Français. M. de Laterrière se hâta de partir pour Québec, où il arriva vers la fin de juin, et fut reçu avec enthousiasme par ses amis. Il rejoignit aux Trois-Rivières son épouse, dont il avait presque toujours été séparé depuis sa longue captivité.

Ruiné par la perte de ses propriétés, qu'il avait été obligé de vendre pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, il ne voyait d'autre moyen de subsistance que de se livrer à la pratique de la médecine. Les diplômes qu'il avait reçus à Paris ayant été anéantis, et n'ayant pu obtenir à Québec la licence voulue par la loi, il prit la détermination de se rendre à Boston. Accompagné de deux sauvages qui lui servaient de guides, il remonta la rivière Saint-François, et parvint, à travers les bois, jusqu'à l'université de Cambridge.

Après un an d'études, il obtint ses diplômes de médecin, et revint au Canada en 1787. Il pratiqua successivement, avec distinction, à la Baie-du-Febvre, à Nicolet, à Saint-François du Lac, aux Trois-Rivières, et vint enfin se fixer à Québec, en 1800, pour y surveiller l'éducation de ses deux fils, Pierre âgé de onze ans, et Marc Paschal, âgé de huit ans. Tous deux furent placés au Séminaire de Québec.

En 1807, pendant que M. de Laterrière était occupé à rédiger, dans ses intervalles de loisirs, des thèses médicales qu'il avait l'intention de publier, il reçut d'un de ses cousins de France M. Bousquet, une lettre dans laquelle celui-ci le pressait de se rendre, sans délai, en France, pour réclamer ses droits à la succession de son frère. Ce dernier, étant mort sans héritier, sa fortune était tombée en mains collatérales, d'après la supposition que son frère d'Amérique n'existait plus. M. de Laterrière se décida de suite, dans l'intérêt de sa famille, à suivre l'avis qu'on lui donnait; et s'étant muni de passe-ports, signés par le président du Conseil-Exécutif, l'honorable Thomas Dunn, qui gouvernait la province, par intérim, il s'embarqua, en juillet 1807, à bord d'un navire faisant voile pour Oporto. Le Portugal était alors reconnu comme pays neutre par toutes les puissances de l'Europe qui se faisaient une guerre d'extermination; et c'est ce qui avait décidé M. de Laterrière à choisir cette voie pour se rendre en France. Après trente-deux jours de navigation, il mit pied à terre, accompagné de son jeune fils Marc-Paschal, qu'il avait emmené avec lui dans l'intention de le laisser à Montpellier pour y terminer son éducation. Il fallut attendre trente jours à Oporto avant de recevoir du consul français les passe-ports nécessaires pour entrer en France. Les voyageurs rencontrèrent, dans le voisinage de Valladolid, les avant-coureurs de l'armée française commandée par le général Junot, créé depuis duc d'Abrantès. L'empereur Napoléon envoyait cette armée envahir le Portugal pour en chasser les Anglais. L'officier, qui commandait l'avant-garde, arrêta notre voyageur et lui demanda où il allait: " En France, lui répondit M. de Laterrière; " voici mes passe-ports. "

Après les avoir examinés attentivement: " Vous venez, M. de Laterrière, d'une province " anglaise, du Canada; je vous donne le conseil " de retourner sur vos pas, car on pourrait, " dans ces temps critiques, vous dénoncer com- " me un espion anglais et vous faire pendre, " vous et votre fils, au premier arbre de la route.

Ce conseil, ou plutôt cet ordre franc et brutal fit faire au docteur volte face, et quatre jours après, de retour à Oporto, il s'embarquait en tout hâte pour l'Angleterre en compagnie d'une flotte de plus de cent voiles, que les Français, maîtres d'Oporto, canonnèrent au moment où elle levait l'ancre.

Il mit pied à terre à Dartmouth, d'où il se rendit à Londres. Il y sollicita vainement, pendant tout l'hiver, Lord Castlereagh, ministre de la guerre, de lui accorder des passe-ports pour la France. Ce refus obstiné du noble Lord fut la cause de la perte totale de la succession, que la prescription fit échoir à une famille collatérale.

De retour à Québec, en juin 1808, M. de Laterrière continua d'y exercer sa profession jusqu'en 1810. Ayant acquis à cette époque, la seigneurie des Eboulements, il alla s'y fixer, abandonnant sa pratique à son fils Pierre qui arrivait d'Angleterre, muni de diplômes obtenus au collége médical des chirurgiens de Londres.

De 1810 à 1815, partageant les loisirs de sa vieillesse entre sa belle campagne et ses enfants établis à Québec, il termina, dans le calme et l'aisance, une carrière traversée par tant de vicissitudes. Il mourut à Québec, le 8 juin 1815, chez son fils Marc-Paschal, et fut inhumé dans la cathédrale de Québec.

II.

PIERRE DE SALES LATERRIÈRE.

Son fils aîné, le docteur Pierre de Sales Laterrière, est ce aimable compagnon, ce noble cœur, cet ami incomparable, dont M. de Gaspé a fait un si touchant éloge dans ses Mémoires. Né avec des talents transcendants, il fit, comme en se jouant, des études brillantes, embrassa la carrière de son père, et alla terminer ses études médicales à Londres, où il eut pour patron le célèbre chirurgien, Sir Astley Cooper. De retour à

Québec, il succéda à la clientèle de son père, et se distingua surtout comme chirurgien.

La guerre ayant éclaté, en 1812, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, M. de Laterrière, entraîné par un sentiment martial héréditaire chez les Canadiens-Français, surtout parmi la haute classe, abandonna sa pratique, pour courir à la frontière. Nommé chirurgien en chef de l'héroïque compagnie des voltigeurs, commandée par le lieutenant-colonel de Salaberry et formée, en grande partie, aux frais des officirrs commissionnés, il se distingua, au premier rang, entre tous ces braves.

Vers la fin de cette guerre, en 1814, pendant que les parties belligérantes étaient en relations pour conclure la paix le docteur de Laterrière obtint des autorités militaires, un congé d'absence, afin d'aller tenter un dernier effort en France, et réclamer la succession de son père.

Il se rendit à New-York, et delà à Bordeaux; mais quelle fut sa surprise, en arrivant dans cette ville, d'apprendre que Napoléon s'était échappé de l'île d'Elbe, et que son voyage de Fréjus à Paris avait été une marche triomphante. Au seul prestige ds son nom, la France s'était soulevée, avait chassé la vieille dynastie des Bourbons, et l'aigle impériale avait volé de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame. Une levée en masse s'opérait dans toute la France, pous s'opposer à l'invasion des puissances coalisées contre Napoléon.

Heureusement pour le docteur de Laterrière, que, par la plus singulière des coïncidences, le préfet de police de Bordeaux était un Canadien, natif de Montréal, M. de Mézières. Il s'était fait remarquer parmi les partisans les plus enthousiastes de l'Empereur, et venait d'être nommé préfet.

Après avoir visé le passe-port qui lui exhibait le docteur de Laterrière : " Mais, mon cher com-" patriote, lui dit-il, que venez-vous faire en " France dans un temps si critique ? Vous allez " être enrôlé dans l'armée, et forcé de prendre " part à la lutte gigantesque qui va s'engager. " Demain, j'envoie un brick, comme aviso, sous " pavillon blanc, en Angleterre ; je vous con-" seille d'y prendre passage, voici votre passe-" port revisé. En attendant, venez ce soir dîner, " avec moi, dans ma villa ; nous parlerons du " Canada ; il y a longtemps que je n'en ai pas " eu de nouvelles. "

Ces propositions furent acceptées avec reconnaissance, et, deux jours après, M. de Laterrière descendait en Angleterre.

Après la bataille de Waterloo, ce même M. de Mézières passa au Canada, et rédigea, à Montréal, pendant deux ans, l'*Abeille Canadienne*, qui cessa de paraître, lorsque M. de Mésières repassa en France, pour y rejoindre sa famille.

Dans l'attente d'événements plus favorables, le docteur de Laterrière séjourna à Londres, chez son ancien ami, Sir Fenwick Bulmer. Six mois plus tard, il épousait sa fille unique, avec laquelle il avait formé des engagements à l'époque de ses études médicales en Angleterre.

Douze mois après ce mariage, n'ayant plus aucun espoir du côté de la France, il revint au Canada avec son épouse et résida à Québec jusqu'en 1823. Animé du plus pur patriotisme, il s'intéressa vivement aux destinées de son pays, signala souvent sur les journaux ses vues politiques, et dénonça hautement les odieuses tyrannies du régime oligarchique.

Ayant reçu avis que la santé de son beau-père, Sir Fenwick Bulmer, alors âgé de soixante-quinze ans, déclinait rapidement, il passa en Angleterre, avec sa femme et ses trois enfants. Le vénérable vieillard expira, deux ans après, entre les bras de sa fille, dont la présence, jointe à celle de son mari, jetèrent un reflet de bonheur sur les derniers jours de sa vie.

Il leur légua toute son immense fortune, qui valait au delà de cent mille livres sterling.

De Londres, M. de Laterrière ne perdait point de vue son pays natal, où il se proposait de revenir. Dans l'intérêt des Canadiens, il écrivit, en 1830, et fit imprimer à Londres, à ses frais, un ouvrage intitulé : *A political and historical account of Lower-Canada, with remarks on the present situation of the people.*

Ce livre où la largeur des vues le dispute aux élans du patriotisme, fit sensation dans notre province, et contribua à retarder l'union des Canadas que préméditaient les ennemis de la race canadienne.

De retour ici en 1831, il fut accueilli avec enthousiasme, par ses compatriotes, qui lui témoignèrent leur reconnaissance par des dîners publics, tant à Québec qu'à Montréal.

Il était à la veille de se fixer, d'une manière permanente, au Canada où, par la noble indépendance de son caractère, ses talents et sa grande fortune, il aurait pu rendre les plus éminents services, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à l'affection de sa famille et de son pays. Il est mort au manoir des Eboulementst le 15 décembre 1834, âgé seulement de quarante-cinq ans.

La génération actuelle ne peut juger de tels hommes, ni apprécier ce qu'ils avaient semé d'amour sur leurs pas : il y a la patrie du temps comme celle de l'espace. Ecoutons le cri de douleur qu'arrachait au plus cher de ses amis ce fatal trépas.

" Un journal de Québec annonça la mort de mon ami. Je laissai tomber la feuille, et m'enfermant dans une chambre, d'où je découvrais la paroisse des Eboulements, je fis de pénibles réflexions, en pensant que là gisait le corps inanimé de celui dont la gaîté animait naguère les cercles de ses nombreux amis, de celui dont tous les traits s'épanouissaient de plaisir chaque fois qu'il venait à ma rencontre, comme l'aurait fait un tendre ami après une longue absence.

O néant de la vie! m'écriai-je; s'il m'était donné de traverser ce fleuve couvert de glace, de me pencher sur la tombe de mon ami, je n'y rencontrerais que le froid accueil des hôtes ordinaires du sépulcre!

"Dors en paix, ô mon ami, sur la rive droite du majestueux Saint-Laurent! Celui que tu as tant aimé trouvera aussi bien vite le repos sur la rive opposée du même fleuve! Les tempêtes qui bouleverseront ses flots ne troubleront pas plus ton repos que les ouragans beaucoup plus terribles de la vie humaine, auxquels ton ami sera exposé jusqu'au jour où il trouvera aussi la paix et la tranquilité dans le silence d'un sépulcre creusé en face de ta tombe!" [1]

III.

L'HONORABLE MARC-PASCHAL DE SALES LATERRIÈRE.

Le frère cadet du docteur Pierre de Laterrière est cet aimable vieillard qui nous a tendu la main de l'amitié, à notre arrivée au manoir des Eboulements. L'honorable Marc-Paschal de Sales Laterrière est né à la Baie-du-Febvre en 1792. Nous l'avons suivi, avec son père en Espagne, d'où il revint en Canada en 1808.

Après avoir achevé ses études classiques sous la direction d'un maître habile, il embrassa la carrière médicale, et alla terminer ses cours à l'université de Philadelphie, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il y eut pour patron un médecin remarquable du temps le Dr. Benjamin Rush. Ayant obtenu ses degrés, en mars 1812, il vint se fixer à Québec.

Pendant la guerre de cette année, il imita la conduite patriotique de son frère, et servit sur la frontière en qualité de chirurgien général des milices du Bas-Canada.

En 1816, il céda sa pratique au Dr. Morrin, et se retira dans sa seigneurie des Eboulements. Elu, en 1824, membre du Parlement Provincial, conjointement avec M. John Fraser, pour le comté Northumberland, désigné depuis sous le nom de comté de Saguenay, il a continué de le représenter jusqu'en 1832. A cette époque, sous l'administration de Lord Aylmer, il fut appelé à prendre, au Conseil Législatif, un siége qu'il occupa jusqu'à la suspension de l'acte constitutionel du Bas-Canada, en 1837. Membre du Conseil Spécial, pendant les troubles de cette époque, il obtint, en 1846, le mandat du comté de Saguenay, qu'il a conservé jusqu'en 1851.

Lorsque le Conseil-Législatif devint électif, il fut élu, en septembre 1856, pour la division des Laurentides.

Pourquoi parler ici des éminents services rendus par M. de Laterrière, pendant cette longue carrière politique? Ils sont écrits en caractères ineffaçables sur le sol même de ces vastes régions, dont, pendant quarante ans, il a plaidé les intérêts.

Pour n'en citer qu'un exemple, c'est lui qui, le premier, la hache à la main, à la tête d'hommes courageux, aidé d'un faible octroi, est parvenu à frayer, à travers les Laurentides, cet immense et difficile chemin qui, aujourd'hui, met toute cette côte en communication avec Québec. Les hommes ambitieux qui triomphent de nos jours sur la ruine de la chose publique, et que l'histoire inexorable marquera au front d'un fer rouge, ne purent jamais trouver en lui un instrument servile. [1] Le sentiment patriotique, et non les passions vénales, avait toujours animé ce noble cœur. Ces hommes sont parvenus, un instant, à égarer l'opinion publique; mais quarante années consécutives de dévouement à la patrie forment un monument de granit, contre lequel viendront se briser les plumes stipendiés qui auraient voulu le détruire. "M. de Laterrière, dirons-nous avec son noble ami, l'auteur des Anciens Canadiens, est à l'âge où l'on apprécie les hommes sainement, et il sait rejeter sur l'infirme nature humaine ce qui lui paraîtrait, dans ces derniers temps, être un oubli de tant de bienfaits."

IV.

LE MANOIR DE SALES.

Le manoir De Sales, où l'on arrive par une majestueuse avenue, est encadré de grands arbres, et tapissé, jusqu'au toit, de plantes grimpantes du plus gracieux effet. Il se compose d'un vaste corps de logis, flanqué de deux pavillons: ses murailles épaisses et solides, comme savaient en construire nos pères, semblent destinées aux bastions d'une forteresse. En face du portique, s'étend un vaste et beau jardin, soigneusement cultivé; en arrière, un profond ravin où coule une petite rivière qui alimente le moulin seigneurial, situé à deux pas, sur la gauche, au pied du coteau. L'écluse forme un joli étang que traverse le pontet: ce petit lac, où l'on voit sauter la truite en abondance, est ombragé de bouquets d'aulnes et de jeunes bouleaux. La vue s'étend, au delà, sur une vallée cultivée, qui s'élève en pente douce jusqu'au pied des montagnes.

A l'un des angles du jardin, sur le bord d'un précipice, au fond duquel tombe, en murmurant, une blanche cascade, s'élève une petite chapelle à demie cachée au milieu d'un massif de verdure. Ce pieux monument, dédié à la Sainte-Vierge, doit son origine à un incident triste mais consolant.

Un jour, l'aîné des fils de M. de Laterrière prit fantaisie de tirer un vieux canon français

1. Mémoires de M. de Gaspé, p. 242.

1. Ceci était écrit en 1870. Le jugement de l'histoire ne s'est pas fait attendre.

depuis longtemps abandonné. L'arme, chargée imprudemment, éclata en pièces, et un énorme fragment vint frapper le malheureux jeune homme au côté, en lui déchirant les entrailles. Il ne survécut que vingt-quatre heures à cette horrible blessure ; mais, aidé des prières de sa mère, il se prépara à la mort avec des sentiments de piété et de résignation si édifiants, il expira avec des marques si consolantes de prédestination, que sa pauvre mère, en souvenir de reconnaissance, fit bâtir cette chapelle en l'honneur de Celle qu'elle avait tant priée et qui l'avait exaucée. C'est ici, sur ce prie-dieu, devant cet autel d'où la statue de Marie lui tend les bras, qu'elle vient, chaque jour, s'agenouiller, et prier pour ce cher enfant et les autres bien-aimés qui sont partis. Oh ! oui, priez, mère pieuse, c'est la foi qui vous a consolée, qui vous a empêchée de succomber sous le poids de la douleur. Priez encore, priez toujours : quand vous avez ainsi prié, n'avez-vous pas senti comme une présence invisible ? c'était l'ange de votre enfant qui venait vous remercier pour lui, vous baiser au front, et soulever de ses ailes le fardeau qui vous écrasait.

A l'extrémité du jardin, vous entrez dans les *Chemins Perdus* du parc ; c'est la nature canadienne dans toute sa sauvagerie ; rochers, coteaux, vallons, pentes abruptes, déclivités, précipices. Toujours on entend le murmure de la rivière qui traverse le parc, formant des rapides, des chûtes, des cascatelles, dont la blanche robe déroule ses plis gracieux, ses dentelles d'écumes, qu'on voit briller à travers le feuillage.

Les Chemins Perdus, entretenus avec soin, sillonnent le parc en tous sens, montent, descendent, se courbent, se croisent, passent devant des bancs rustiques, reviennent sur leurs pas, s'écartent pour vous ménager des surprises : il faut près d'une heure pour les parcourir. Ici, vous gravissez sur un plateau, d'où l'on découvre, à travers une échappée des arbres, un pan du fleuve et l'île aux Coudres, qui paraît à vos pieds, semblable à une table ronde, avec ses assiettes blanches rangées tout autour : ce sont les maisons proprettes de l'île bâties sur le rivage. Vous êtes sur l'*Observatoire :* à vos pieds s'ouvre une large crevasse où la rivière se précipite en cascade. Descendez par un étroit et tortueux sentier dans ce gouffre ; jetez, au pied des chûtes, la mouche de votre ligne, et vous prendrez de belles truites.

Une foule de noms sont gravés sur les arbres ; je lis les initiales de Sir Etienne et de Lady Taché, avec la date de 1830.

Plus loin, un vallon planté d'arbres fruitiers, où la marguerite et la violette sauvage s'étalent au soleil et se mirent dans l'onde de la rivière qui voudrait s'arrêter ici pour écouter chanter les oiseaux et fredonner les cigales ; cette plaine, dis-je, où il fait si bon rêver, un livre à la main, c'est le *Vallon des Champs Elysées.* C'est le seul endroit, dans cette partie du pays, où j'aie entendu le chant des cigales.

Allons maintenant reposer, sur la galerie de la Citadelle, nos jambes un peu fatiguées d'avoir monté et descendu tant de côtes et de gradins. On y arrive par deux escaliers. Une exclamation de surprise et d'admiration s'échappe involontairement de vos lèvres en apercevant le sublime paysage qui s'étend à perte de vue devant vous : l'immense nappe du Saint-Laurent, ses îles et, au loin, la ligne bleue des Alléghanys. Mais d'où vient que mes regards, en se promenant sur ce paysage, viennent toujours se fixer sur le même endroit, sur cette longue pointe de la côte du sud qui s'avance dans le fleuve ? Ah ! c'est là qu'est mon pays natal, c'est là qu'est ma mère !

Joignez à ces promenades délicieuses, le charme des soirées du manoir, les conversations attrayantes du noble vieillard de céans, et vous aurez quelqu'idée des jouissances intimes que doit éprouver un ami, durant une visite au manoir De Sales. Les quelques jours que je viens d'y passer, m'ont laissé de suaves impressions qui ne s'effacent pas et vers lesquelles j'aime à remonter. Ma pensée, imprégnée de ces doux souvenirs, ressemble à ces vases laissés vides de parfums ; les gouttelettes exquises, restées attachées aux parois, répandent toujours d'enivrantes odeurs.

Je me souviens, avec délices, des promenades que nous faisions en voiture, le jeune docteur, son beau-frère et moi, pour jouir des points de vues si variés qui s'offrent, à chaque pas, dans cette paroisse pittoresque des Eboulements. Comme au temps jadis, une blanche hacquenée conduisait le carosse antique, orné des armoiries de la famille : on se serait cru au temps de Louis XIV.

Nous allons rendre nos hommages à M. le curé, qui nous fait les honneurs de son église. Construite en 1797, elle occupe un plateau élevé à 1,500 pieds au-dessus du fleuve, et ressemble, avec son clocher mauresque, à toutes nos églises de cette époque. Du portail, la vue embrasse un horizon immense, depuis le cap Tourmente jusqu'aux îles de Kamouraska. L'intérieur, soigneusement entretenu, a une apparence fraîche et gracieuse. Près du chœur, du côté de l'épître, on remarque sur la muraille, au-dessus du banc seigneurial, plusieurs épitaphes en marbre, sur lesquelles on lit les noms des membres de la famille Laterrière, inhumés dans cette église.

Nous jetons, en passant, un coup-d'œil sur le cimetière, où le jeune M. de Laterrière vient de faire construire une chapelle mortuaire.

De retour au manoir, au soleil couchant, nous descendons à l'étang, sur lequel nous glissons légèrement en canot d'écorce, en chantant des chansons canadiennes.

Et puis, le soir venu, quelle douce causerie, au clair de la lune, en marchant sous les grands

arbres de l'avenue, dont le feuillage, agité par la brise, nous secouait les parfums de la nuit ! Sous un de ces arbres, une longue pièce de bois sert de banc rustique : c'est là que M. de Laterrière vient souvent s'asseoir pendant la belle saison, que ses braves censitaires viennent l'entretenir d'affaires, lui demander conseil, vider quelques différends ; c'est là, en un mot, qu'il rend justice. Ne dirait-on pas un vague souvenir du chêne de Vincennes ?

Rentré dans ma chambre après la veillée, je feuillète le vieux manuscrit de M. de Laterrière, et mes yeux tombent, par hasard, sur l'anecdote suivante, qui fait bien connaître le style et la tournure d'esprit de l'auteur.

Après avoir dit adieu au toit paternel, M. de Laterrière avait été accompagné par un de ses oncles, depuis Albi jusqu'à Angoulême. De là, il se dirigea, seul, sur Rochefort, où il arriva, accablé d'ennui, et prit son logement au Grand Café.

" Tout nouveau, dit-il, dans ce café, plein d'étrangers de toutes espèces, j'y faisais, en jeune homme sans expérience, avec l'ennui de mes parents, une figure bien triste. Aussi rien ne m'amusait, et si l'homme et le cheval que j'avais engagés jusqu'à LaRochelle, eussent été prêts, j'en serais parti toute de suite.

" Une aventure, qui arriva à la maîtresse du café, me tira un peu de mon accablement. Elle avait un superbe perroquet parlant très-bien. Un parasite étranger prenait son dîner en considérant ce petit animal. Tout-à-coup il dit à la maîtresse :—Il est beau cet oiseau, et devrait être parfaitement bon à manger. Elle lui répondit ;—Oui.—Combien coûterait-il, ajouta cet être ?—Cent écus poursuivit-elle—Bon, dit-il, qu'on le fasse cuire.

" Cela fait et exécuté, on le lui servit en présence de beaucoup d'autres, qui regardait son cynisme avec étonnement.

" Une fois le plat devant lui, il appela la maîtresse, et ordonna de lui en faire servir pour un sou. Cela occasionna un éclat de rire et une querelle extraordinaire. Deux partis pour et contre s'élevèrent d'abord. Les uns soutenaient que puisqu'il avait fait tuer le perroquet, il devait payer le prix convenu. Les autres suivaient la question ; combien est-ce qu'il coûterait ?—Cent écus, et prétendaient que cela ne voulait pas dire ni s'entendre de tout prendre. Et la dispute augmentant, quelques coups suivirent ; et la maréchaussée vint finir le bruit en se saisissant des principaux, le champion du perroquet étant du nombre. Heureusement qu'étant dans un coin et ayant observé le plus parfait silence, et l'apparence de ma jeunesse, me firent laisser de côté. Aucune question ne me fut demandée, et je me contentai de me joindre à l'hôtesse pleurant son perroquet et faisant le panégyrique de ce pauvre oiseau : Quelle perte ! Combien il amusait tout le monde !

" Etant parti le lendemain matin, je n'ai jamais entendu parler de l'issue de cette difficulté.... "

Réveillé, le matin, par les premiers rayons du soleil, l'éclat et la fraîcheur de la température m'invitent à aller méditer en me promenant dans les Chemins Perdus du parc. Le jardinier est déjà occupé à nettoyer les allées. Je m'amuse, un instant, à faire parler ce naïf Eboulois de ses maîtres et de sa paroisse.

Nulle part les mœurs des anciens Canadiens ne se sont conservées aussi bien que dans ces montagnes presque inaccessibles aux idées modernes. On y retrouve la franche et cordiale hospitalité, la simplicité des costumes, le vieux langage, des mots qui étonnent, des coutumes originales. Malgré l'abolition des droits féodaux, les bons Eboulois persistent à offrir chaque année à leur Seigneur, les œufs de Pâques, et, en novembre, les chapons gras. Est-il besoin de faire l'éloge d'une famille qui a su conserver de si doux rapports, de pareils témoignages d'estime, d'attachement et de respect ?

Au reste, la plus belle des vertus sociales, la charité, est héréditaire dans cette maison. Il y aurait là des mystères attendrissants à dévoiler ; mais la charité est craintive et discrète, comme la sensitive ; elle aime l'ombre et se replie au moindre contact.

Un demi siècle de services et de dévouement, comme médecin, ont appris aux Eboulois à lire dans l'âme de leur Seigneur. Pour lui, la médecine est un sacerdoce : le malade est un être sacré à qui il se doit, même au risque de sa vie. Jusqu'à ce jour, chargé de ses quatre-vingts ans, M. de Laterrière, par pur motif d'humanité, a rempli les devoirs de son art. L'année dernière, appelé, au milieu de la nuit, pour un pauvre malade, il s'engage à travers les montagnes, prodigue ses soins à son patient, revient accablé de fatigue, et tombe, victime de sa charité. Que lui importait ? Le devoir était accompli !

C'est à lui que son brave curé doit la vie.

Et c'est parmi ces belles choses de la nature et des cœurs que je viens de passer des jours délicieux ! Aussi l'heure a-t-elle passé trop vite ; et c'est à regret que, malgré mes hôtes, il m'a fallu arracher ma main de leur étreinte.

Adieu donc, aimable famille ; adieu noble vieillard ! Les années qui s'accumulent sur votre tête et qui ont déjà amaigri votre corps jadis si robuste, pourront vous enlever encore quelque part de vous-même ; mais il est une chose qu'elles ne pourront vous ravir, qui, en vous, restera toujours entière : c'est le cœur !

Québec, 11 juillet, 1870.

PHILIPPE A. DE GASPÉ[1]

I

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Le souvenir du vieil ami, qui vient de me quitter pour toujours et que tous mes compatriotes pleurent avec moi, se perd dans le crépuscule de ma première enfance. Malgré ce que cette réminiscence a de personnel, je veux la raconter ; car elle me donnera l'occasion de décrire l'antique manoir des seigneurs de Gaspé, et d'ouvrir au lecteur un aperçu dans l'intérieur de cette famille aux habitudes si étrangères à notre temps.

Avez-vous remarqué, à l'aube du jour, quand les premières lueurs de l'aurore tracent, sur la crête de nos montagnes, ce pâle sillage que nos habitants appellent *la barre du jour*, avez-vous remarqué ces vapeurs diaphanes qui flottent souvent à l'horizon : fantômes gracieux que l'œil suit comme un beau rêve qu'on craint de voir s'évanouir, et dont la silhouette vague et indécise se confond parfois avec l'azur du ciel ? C'est dans ce même demi-jour de l'intelligence qui s'ouvre, semblable à ces formes attrayantes, que se dresse dans mon passé la douce et lointaine apparition du bon vieillard dont je vais vous dire la vie.

Mon père et ma mère avaient l'habitude de faire, chaque année, quelques visites à nos parents et amis échelonnés dans chaque paroisse, le long du fleuve, depuis la Rivière-Ouelle jusqu'à Québec. Parfois, plusieurs des enfants étaient admis à l'insigne bonheur de les accompagner. C'était alors une fête sans pareille, on l'attendait avec impatience comme un jour de l'an, on se faisait compter les jours, on en rêvait. Ces promenades, avec les beaux tours sur le fleuve que notre père nous faisait faire dans son yacht, sont les souvenirs que j'ai gardés le plus vivement gravés dans ma mémoire d'enfant.

Dans ce temps-là, (je parle de plus de trente ans passés) on voyageait encore ; c'était un événement qu'un départ. Aujourd'hui, comme dit le proverbe moderne, on ne voyage plus, on arrive. Il fallait deux grandes journées pour monter de la Rivière-Ouelle à Québec. Le voyage était déterminé et fixé des mois d'avance. La semaine précédente, des lettres partaient pour annoncer l'arrivée.

De bonne heure le matin, toute la *maisonnée* était en mouvement. La *barouche*, espèce de carosse comme on n'en voit plus, sortait de la remise dans la cour. La barouche était un monument, comparée aux grêles véhicules d'aujourd'hui qui ont plutôt l'air de vélocipèdes.

John, le fidèle groom, vieux matelot anglais naufragé que mon père avait recueilli, arrivait de l'étable avec les deux chevaux noirs, dont les noms singuliers, Pompée, César, retentissent encore à mon oreille. Il les attelait à la barouche, puis grimpait sur le siége à une hauteur phénoménale, et arrivait solennellement, le fouet à la main, devant la porte.

—*John, you are in time*, lui criait mon père.

John, en effet, véritable anglais, phlegmatique et taciturne, était la précision même.

Au moment du départ, mon père réunissait toute la famille, avec les domestiques, dans le salon, et récitait une prière pour demander à Dieu de bénir le voyage.

Puis, c'était une ronde d'embrassements, et nous montions, les uns après les autres, les gradins de la barouche, espèce d'échelle de Jacob, qui se repliait dans la voiture comme un livre. Il me semblait alors que ça devait être comme cela dans le paradis.

Le soleil, déjà haut sur l'horizon des Alléghanys, nous regardait de son grand œil réjoui. Il faisait toujours beau ce jour-là. autrement nous ne partions pas.

Enfin la caravane s'ébranlait : nos voix enfantines gazouillaient comme une couvée d'oiseaux, et c'était à grandes peines qu'on pouvait contenir dans la voiture notre frétillant bonheur.

Comme toute la nature était belle alors ! Comme elle nous souriait avec amour ! La fée magique de l'enfance avait touché chaque objet de sa baguette. Le ciel, les prairies, les montagnes, la mer, tout était enchanté. L'azur du firmament était plus limpide, les campagnes plus verdoyantes, les montagnes plus ombragées, la mer plus chatoyante des feux du jour.

Je voir encore, dans les guérêts, les moissonneurs, la faucille à la main, parmi les gerbes ; dans les prairies, les faucheurs qui s'arrêtaient pour nous saluer, selon la belle coutume canadienne, lorsque nous passions : j'entends le bruissement du foin qui tombe sous les grands coups

---

1. Malgré les sollicitations de mes amis, j'étais décidé à ne pas faire la biographie de M. de Gaspé : d'abord à cause de l'impossibilité où je suis d'écrire sans le secours d'une plume étrangère ; ensuite à cause des liens de parenté qui m'unissent à M. de Gaspé. Mais un si grand nombre d'amis des lettres m'ont réitéré cette demande, me disant que personne n'avait connu l'auteur des *Anciens Canadiens* aussi intimement que moi, et n'avait été mieux à portée de l'apprécier, que j'ai dû céder enfin à leurs instances.

de faux. Je suis de l'œil les goglus, au plumage d'or et d'ébène, qui chantaient à ravir, en voltigeant sur les prés, ou perchés sur les clôtures. Je vois sauter, sur la poussière du chemin, les sauterelles, autour des roues et sous les pas des chevaux.

Lorsque nous rencontrions quelque pauvre, marchant dans la même direction que nous, s'il était vieux ou paraissait fatigué, mon père disait à John d'arrêter et faisait monter le pauvre dans la voiture. Il prenait de là occasion de nous donner une leçon.

—Mes enfants, disait-il, il faut respecter les pauvres, toujours les saluer, les secourir : ils sont les frères de Jésus-Christ.

Nous n'aurions jamais oublié d'ôter notre chapeau en passant devant les croix que nous rencontrions souvent le long de la route. Dans les anses, soit de Sainte-Anne, soit de Saint-Roch, où les maisons sont plus clair-semées, nous récitions le chapelet.

Enfin après bien des arrêts, de paroisse en paroisse, nous arrivions, dans l'après-midi, au manoir de M. de Gaspé.

C'est là que m'apparaît, pour la première fois l'aimable physionomie du "bon gentilhomme." M. de Gaspé, debout devant sa porte, entouré de ses enfants, nous attendait, le sourire sur les lèvres, le cœur sur la main.

La résidence seigneuriale, que M. de Gaspé a immortalisée dans ses *Anciens Canadiens* sous le nom de manoir d'Haberville, s'élève, à quelques arpents du fleuve, en face d'un petit cap ombragé de pins, d'épinettes et de bouleaux, et aux pieds duquel passe le *chemin du roi*.

Une vue superbe s'étend de là sur le fleuve tout parsemé d'îles. En face, ce sont les deux Piliers, le Pilier de Bois, et le Pilier de Roche avec la tour de son phare, "l'un désert et aride comme le roc d'Oea de la magicienne Circé, tandis que l'autre est toujours vert comme l'île de Calypso." Plus loin c'est, la Batture aux Loups-Marins et l'île aux Oies, avec l'île aux Grues, et tout à fait *sous le nord* l'île aux Coudres. A quatre ou cinq lieues de distance, de l'autre côté du fleuve, la longue et formidable chaîne des Caps, aux nuances bleuâtres, ferme l'horizon.

Le manoir qui aujourd'hui tombe en ruine, est une construction d'assez modeste apparence, à un seul étage, au toit roide et élancé, avec deux ailes qui projettent du côté de la façade. Il fut bâti, peu de temps après la conquête, pour remplacer le manoir primitif qui avait été incendié par les Anglais en 1759. Le second manoir n'avait de remarquable que son air de propreté et de blancheur uniforme qui faisait ressortir ses vives arêtes sur la verdure et le feuillage des vergers. Des parterres de fleurs, un jardin potager, quelques allées d'arbres fruitiers, que M. de Gaspé cultivait avec amour, embellissaient l'avenue qui conduit à la porte d'entrée.

Le silence, l'abandon et la décadence ont aujourd'hui remplacé les soins diligents, l'animation de la vie, les éclats de rire bruyants qui faisaient retentir les salons et les bocages de cette demeure, quand la nombreuse famille de M. de Gaspé l'habitait. A l'époque reculée dont je parle, elle était remplie d'hôtes aussi aimables que spirituels, qui faisaient de l'hospitalité la plus large part et le bonheur de leur vie.

On aimera peut-être à connaître les noms de cette société qui a complètement disparu : c'était d'abord M. de Gaspé et Madame de Gaspé, née Susanne Allisson; Madame Allisson, née Thérèse Baby, belle-mère de M. de Gaspé ; Madame de Gaspé, née Dlle. Catherine de Lanaudière ; Mlle. Marie-Louise-Olivette de Lanaudière, tante de M. de Gaspé, enfin la nombreuse famille de ce dernier. Une douce gaîté, assaisonnée du vieil esprit français, animait cette belle société, dont M. de Gaspé était l'âme. Sa verve intarissable, sa tournure d'esprit si originale, ses connaissaces variées, son talent de narration faisaient oublier les heures en sa compagnie. Durant les longues soirées, quand la conversation commençait à languir, il ouvrait sa belle bibliothèque, en tirait un livre, prenait quelque passage choisi de Racine, de Molière, de Shakespeare ou d'autres, et en divertissait ses auditeurs avec un talent de lecture incomparable.

Ce genre d'amusement était si attrayant pour lui et pour sa famille qu'il avait traduit en français et copié de sa main presque toutes les œuvres de Walter Scott qu'il lisait tout haut le soir.

Ceci explique le mystère des *Anciens Canadiens*, cette fleur de printemps éclose sous les neiges de l'hiver. L'étude approfondie des grands maîtres avait perfectionné depuis longtemps le talent de M. de Gaspé, élaboré dans son cerveau cette conception, si savante et à la fois si simple, qui en est sortie tout-à-coup complète et toute vêtue, comme la Minerve antique.

De temps à autre, pour initier ses enfants aux plaisirs de l'intelligence, M. de Gaspé leur faisait exercer une petite pièce de théâtre tirée des œuvres si jolies de Berquin, ou des contes des Mille et une Nuits. On improvisait un théâtre dans le grand salon, et la pièce était jouée aux applaudissements de quelques amis et des censitaires du voisinage qu'on invitait à prendre part à cette petite fête.

La chasse, la pêche, les promenades au bord de la mer, les soins de son domaine, la culture de ses jardins, les conseils qu'il donnait gratis à tous ceux qui venaient, de près comme de loin, pour le consulter en sa qualité d'avocat, remplissaient le reste de ses journées.

Durant la belle saison, on faisait diversion aux habitudes ordinaires de la vie par quelque fête champêtre sur les côteaux voisins ou sous l'ombrage des grandes érablières.

Les cris de joie que faisaient entendre les enfants et les convives du manoir au retour de

ces festins agrestes, retentissaient encore aux oreilles de M. de Gaspé, lorsqu'il écrivait cette scène charmante de ses *Anciens Canadiens*.

" De joyeux éclats de rire se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain :

Ramenez vos moutons, bergère,
Belle bergère, vos moutons.

" Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tout sens la vaste cour du manoir à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à mademoiselle d'Haberville :— descendez, belle bergère.

" Blanche sauta légèrement de voiture; le chef de la danse se mit à chanter.

C'est la plus belle de céans, (*bis*)
Par la main je vous la prends, (*bis*)
Je vous la passe par derrière,
Ramenez vos moutons, bergère :
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Vos moutons, vos moutons, ma bergère,
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

" On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant :

Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

" On rompit encore la chaîne; et toute la bande joyeuse enfila dans le manoir en dansant et chantant le joyeux refrain. "

II

LES ANCÊTRES DE M. DE GASPÉ.

La famille de M. de Gaspé est originaire de Normandie. Jacques Aubert, ingénieur des fortifications d'Amiens, et commis-général de la compagnie des Indes Occidentales, résidait dans la paroisse de Saint-Michel, d'Amiens. Ce fut son fils, Charles Aubert de la Chenaye, né à Amiens en 1630, qui, le premier de sa famille, vint s'établir au Canada vers 1655. Il se fixa à Québec, et épousa, en premières noces, Dame Catherine-Gertrude Couillard, fille de Sieur Guillaume Couillard, et de Dame Guillemette Hébert. Madame de la Chenaye mourut en 1664, âgée seulement de seize ans, en donnant le jour à son fils Charles.

M. de la Chenaye épousa, en secondes noces, (10 janvier 1668) Dame Marie-Louise Juchereau de la Ferté, petite-fille du premier seigneur de Beauport, qui lui donna neuf enfants. Venu au Canada avec quelque fortune, il l'accrut rapidement par le commerce; et obtint successivement les concessions de la seigneurie de Saint-Jean Port-Joli, d'une partie de la Rivière du Loup et de Cacouna (1673), de Madawaska, du lac Témiscouata (1683), de Blanc-Sablon et de Terreneuve (1693). Les services éminents qu'il rendit à la colonie lui valurent des lettres de noblesse de la part de Louis XIV. Il reçut pour armes : *D'argent à trois pins de sinople, accompagnés en pointe d'un croissant de gueules, et un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.* [1]

M. de la Chenaye siégeait au conseil supérieur de la Nouvelle-France, et mourut à Québec le 10 septembre 1702. Par un sentiment d'humilité chrétienne assez fréquent à cette époque, il voulut se faire inhumer dans le cimetière des pauvres de l'Hôtel-Dieu.

---

1. Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens et avenir salut. L'attention particulière que nous avons toujours donnée, dans les occasions, à récompenser la vertu, dans quelque état qu'elle se soit rencontrée, nous a porté à donner des marques de notre estime et de notre satisfaction, non-seulement à ceux de nos sujets qui se sont distingués dans l'épée et dans la robe, mais encore à ceux qui se sont attachés à soutenir et à augmenter le commerce : c'est ce qui nous a convié à accorder des lettres de noblesse aux uns et aux autres, et à faire passer à leur postérité les marques de la considération que nous avons pour eux, afin de reconnaître leurs services, de renouveler leur émulation, et d'engager leurs descendants à suivre leurs traces. Et comme on nous a fait des relations très-avantageuses du mérite du Sieur Aubert de la Chesnaye, fils du Sieur Aubert, vivant Intendant des fortifications de la ville et citadelle d'Amiens, et des avantages considérables qu'il a procurés au commerce du Canada, depuis l'année 1655 qu'il y est établi, nous avons cru que nous devions le traiter aussi favorablement, d'autant plus qu'ayant formé, par notre édit de l'année 1664, une nouvelle Compagnie au dit pays, pour la propagation de la Foi, l'augmentation du commerce et l'établissement des Français du dit pays et des Indes, il a fait avec succès des établissements pour la dite Compagnie, sous notre autorité, jusqu'à la réunion du dit pays à notre domaine, dans laquelle Compagnie il a travaillé avec beaucoup de succès; il a même employé des sommes très-considérables pour le bien et l'augmentation de la Colonie et particulièrement pour le défrichement et la culture d'une grande étendue de terre, en divers établissements séparés, et à la construction de plusieurs belles maisons et autres édifices ; il a suivi les Sieurs de la Barre et Denonville, ci-devant Gouverneurs et nos Lieutenants-Généraux du pays, dans toutes les courses de guerre qu'ils ont faites, et dans toutes les occasions, il s'est exposé à tous les dangers et a donné des marques de son courage et de sa valeur, et notamment dans les entreprises que ces deux Lieutenants-Généraux ont formées contre les Iroquois et les Sonnontouans, nos ennemis, dans le pays desquels il prit possession, en notre nom, des principaux postes et du fort des Iroquois, ainsi que de toutes les terres conquises par nos armes ; il a eu un de ses fils tué à notre service, et les aînés de cinq qui lui restent y servent actuellement et se sont distingués au dit pays. A ces causes, voulant user envers le dit Sieur de la Chesnaye des mêmes faveurs que nous accordons à ceux de son mérite, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous l'avons annobli et annoblissons par ces présentes, signées de notre main, ensemble ses enfants nés et à naître en légitime mariage, que nous avons décorés et décorons du titre de noblesse, de sorte qu'ils puissent acquérir et posséder tous Fiefs et terres nobles, et jouir de tous les honneurs, prérogatives et privilèges, franchises, exemptions et immunités dont jouissent les autres nobles de notre Royaume. Donné à Versailles, au mois de Mars de l'an de grâce 1693, et de notre règne le cinquantième.

(Signé) Louis.

Son fils Pierre, qui le premier prit le nom de Gaspé, épousa à Québec, en premières noces, Dame Jacqueline-Catherine Juchereau de Saint-Denis; et, en secondes noces, (1711) Dame Angélique Le Gardeur de Tilly. Ils eurent sept enfants, dont le troisième, Ignace-Philippe, est le grand'père de M. de Gaspé.

Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, né en 1717, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, seigneur de Saint-Jean Port Joli, épousa à Québec, le 30 juin 1745, Dame Marie-Anne Coulon de Villiers, fille de Nicolas Coulon de Villiers et d'Angèle Jaret de Verchères. Madame de Gaspé était sœur du célèbre Villiers de Jumonville, massacré par les Anglais au fort Nécessité en 1753.

Soldat comme ses ancêtres, Ignace-Philippe de Gaspé se distingua dans toutes les guerres de la conquête. Il eut l'insigne honneur de commander une des quatre brigades canadiennes à la bataille de Carillon. Ruiné par la prise du pays, il se retira parmi les ruines de son manoir incendié par les Anglais. De toute sa fortune, il ne lui restait que ses argenteries, qu'il avait dérobées aux mains des ennemis en les enfouissant au fond d'un puits.

" Il ne songea même pas à réclamer de ses censitaires appauvris, les arrérages de rentes considérables qu'ils lui devaient, mais s'empressa plutôt de leur venir en aide en faisant reconstruire son moulin sur la rivière des Trois-Saumons, qu'il habita plusieurs années avec sa famille, jusqu'à ce qu'il fut en moyen de construire un nouveau manoir.

C'était un bien pauvre logement que trois chambres exiguës, réservées dans un moulin, pour sa famille jadis si opulente! Cependant tous supportaient avec courage les privations auxquelles ils étaient exposés; le capitaine de Gaspé seul, tout en travaillant avec énergie, ne pouvait se résigner à la perte de sa fortune; les chagrins le minaient; et, pendant l'espace de six ans, jamais sourire n'effleura ses lèvres. Ce ne fut que lorsque son manoir fut reconstruit, et qu'une certaine aisance reparut dans le ménage, qu'il reprit sa gaîté naturelle." [1]

Il mourut à Saint-Jean Port-Joli le 26 janvier 1787, âgé de 70 ans.

Son fils, l'honorable Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, père de notre auteur, était le dernier des six enfants et le fils unique du soldat de Carillon. Marié, à Québec, à Dame Catherine Tarieu de Lanaudière, il en eut sept enfants, dont l'aîné est l'auteur des *Anciens Canadiens*. Membre du Conseil Législatif, l'honorable Pierre-Ignace de Gaspé partagea sa vie entre les soins de sa famille et les devoirs de citoyen, si importants à cette époque où chacun rivalisait de patriotisme pour sauver du naufrage les épaves de notre nationalité. Grâce aux années de paix dont jouit le Canada pendant sa vie, il parvint à refaire en partie la fortune que son père avait perdue pendant la guerre. Il mourut le 13 février 1823, à l'âge de 66 ans. En annonçant sa mort, le *Canadien* écrivait ce bel éloge:

" Les sentiments de loyauté se manifestèrent chez lui dès son enfance: étudiant au collége de cette ville lors de la guerre de 1775, exempt alors du service par sa jeunesse, il ne consulta que sa loyauté, abandonna ses études pour joindre ses efforts, comme volontaire, à ceux de ses compatriotes, et repousser l'ennemi commun. Juste et libéral envers ses censitaires, il n'a jamais dans l'espace de quarante ans qu'il a géré ses seigneuries, intenté une seule poursuite contre eux."

L'auteur des *Anciens Canadiens* me rapportait, au sujet de la mort de son père, une anecdote assez singulière. Son père avait un cheval favori, nommé Carillon, qui avait été le compagnon ordinaire de ses courses. Lorsqu'on l'attela pour conduire le cercueil à l'église, on eût dit que le fidèle animal ne voulait pas se séparer de son maître: il se mit à hennir, et refusa obstinément d'avancer, quoiqu'il n'eût jamais été rétif auparavant. On fut obligé de le reconduire à l'étable, et d'atteler à sa place un autre cheval.

III

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

" Le 30 octobre de l'année 1786, raconte M. de Gaspé dans ses *Mémoires*, dans une maison de la cité de Québec, remplacée maintenant par le palais archiépiscopal, un petit être bien chétif, mais très-vivace, puisqu'il tient aujourd'hui la plume à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ouvrait les yeux à la lumière. Après avoir crié jour et nuit pendant trois mois, sans interruption, sous le toit de sa grand'mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière, le petit Philippe Aubert de Gaspé fut transporté à Saint-Jean Port-Joli, dans une maison d'assez modeste apparence, ayant néanmoins la prétention de remplacer l'ancien et opulent manoir que messieurs les Anglais avaient brûlé en 1759.... C'est là que s'écoulèrent mes premières années.

" Je trouvais la vie pleine de charme pendant mon enfance, ne m'occupant ni du passé ni encore moins de l'avenir. J'étais heureux! Que me fallait-il de plus! Je laissais bien, le soir, avec regret tous les objets qui m'avaient amusé, mais la certitude de les revoir le lendemain me consolait; aussi étais-je levé dès l'aurore pour reprendre les jouissances de la veille.

" Je me promenais seul, sur la brune, de long en large dans la cour du manoir, et je trouvais une jouissance infinie à bâtir des petits châteaux en Espagne. Je donnais des noms fantastiques aux arbres qui couronnent le beau promontoire qui s'élève au sud du domaine seigneurial. Il

1. *Anciens Canadiens*, p. 263.

suffisait que leur forme m'offrit quelque ressemblance avec des êtres vivants pour me les faire classer dans mon imagination. C'était une galerie complète composée d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux domestiques, de bêtes féroces et d'oiseaux. Si la nuit était calme et belle, je n'éprouvais aucune inquiétude sur le sort de ceux que j'aimais, mais au contraire si le vent mugissait, si la pluie tombait à torrent, si le tonnerre ébranlait le cap sur ses bases, je me prenais alors d'inquiétude pour mes amis; il me semblait qu'ils se livraient entre eux un grand combat et que les plus forts dévoraient les plus faibles; j'étais heureux le lendemain de les trouver sains et saufs."

A l'âge de neuf ans, le jeune de Gaspé fut placé à Québec, dans une maison de pension tenue par deux vieilles filles ayant nom Chôlette. Gâté par elles et par leur frère, Ives Chôlette qui l'adorait, et lui laissait une liberté entière, il fit, pendant trois ans, l'école buissonnière, et apprit bien plus les tours de gamins que les règles de grammaire.

"Je commençai par faire connaissance avec tous les petits polissons du quartier, et notamment avec le sieur Joseph Bezeau, autrement dit Coq Bezeau, parce qu'il était, je suppose, le chef des gamins. Il me présenta ensuite à tous ses amis de la ville et des faubourgs, comme un sujet des plus belles espérances."

Il faut lire, dans les *Mémoires*, ses aventures avec maître Coq Bezeau et son cousin, Lafleur: ce sont de petits chefs-d'œuvre tracés de main de maîtres. Le spirituel et le grotesque s'y allient sous les formes les plus hilariantes: on ne peut lire ces esquisses, véritables photographies du temps, sans se tenir les côtes. Ils resteront comme des modèles du genre.

Les parents du jeune de Gaspé apprirent, un peu tard, la grande vie que menait leur petit gamin dans la bonne ville de Québec. Sous le professorat de Coq Bezeau, l'éducation de la rue avait été complète; mais celle de la grammaire était à recommencer. Grande fut leur colère en apprenant ce résultat: ils le renfermèrent dans le séminaire de Québec, où il termina ses études, non sans renouveler, de fois à autres, des scènes comiques dignes de l'âge d'or de sa gaminerie.

Au sortir de ses études, il embrassa la carrière du barreau, étudia sous le juge-en-chef Sewell, alors Procureur-Général, et se livra à la pratique du droit pendant quelques années. La place de shérif lui fut alors offerte; il l'accepta, et ce fut son malheur. Doué d'une imagination vive, d'un cœur ardent et généreux, n'ayant connu de la vie que l'aisance et les douceurs, il se laissa entraîner au courant de cette vie insouciante, et ne veilla pas à ses affaires avec le soin qu'exigeait son importante situation. Quand il se réveilla de ce rêve, un abîme était ouvert sous ses pas.

Mais lui-même s'en est fait des reproches si amers, en a fait l'aveu public, après trente ans d'expiation, en termes si touchants, qu'après avoir lu sa confession, le blâme expire sur les lèvres; on n'a plus que le courage de le plaindre.

M. de Gaspé s'est peint lui-même dans les *Anciens Canadiens* sous le pseudonyme de M. d'Egmont. Ce chapitre, écrit avec des larmes, est tracé avec une éloquence brûlante: on sent qu'il y a mis toute son âme, concentrée toutes les espérances, toutes les illusions, toutes les anxiétés, toutes les déceptions, toutes les angoisses de sa vie.

M. d'Egmont s'adressant à Jules d'Haberville:

"Je vais maintenant, mon cher Jules, te faire le récit de la période la plus heureuse et la plus malheureuse de ma vie: cinq ans de bonheur! cinquante ans de souffrances! O mon Dieu! une journée, une seule journée de ces joies de ma jeunesse, qui me fasse oublier tout ce que j'ai souffert! Une journée de cette joie délirante qui semble aussi aiguë que la douleur physique! Oh! une heure, une seule heure de ces bons et vivifiants éclats de rire, qui dilatent le cœur à le briser, et qui comme une coupe rafraîchissante du Léthé, effacent de la mémoire tout souvenir douloureux! Que mon cœur était léger, lorsqu'entouré de mes amis, je présidais la table du festin! Un de ces heureux jours, ô mon Dieu! où je croyais à l'amitié sincère, où j'avais foi en la reconnaisance, où j'ignorais l'ingratitude!

"Lorsque que j'eus complété mes études, toutes les carrières me furent ouvertes; je n'avais qu'à choisir....

"J'obtins une place de haute confiance dans les bureaux. Avec mes dispositions, c'était courir à ma perte. J'étais riche par moi-même; mon père m'avait laissé une brillante fortune, les émoluments de ma place était considérables, je maniais, à rouleaux, l'or que je méprisais.

"Je ne chercherai pas, fit le bon gentilhomme en se frappant le front avec ses deux mains, à pallier mes folies pour accuser autrui de mes désastres; oh! non! mais il est une chose certaine, c'est que j'aurais pu suffire à mes propres dépenses, mais non à celles de mes amis, et à celle des amis de mes amis.... Incapable de refuser un service, ma main ne se ferma plus; je devins non-seulement leur banquier, mais si quelqu'un avait besoin d'une caution, d'un endossement de billet, ma signature était à la disposition de tout le monde. C'est là, mon cher Jules, ma plus grande erreur....

"Un grand poète anglais a dit: "ne prête, "ni n'emprunte, si tu veux conserver tes amis." Donne, mon cher fils, donne à pleines mains, puisque c'est un penchant irrésistible chez toi, mais, au moins, sois avare de ta signature; tu seras toujours à la gêne, mais tu éviteras les malheurs qui ont empoisonné mon existence pendant un demi-siècle.

" Mes affaires privées étaient tellement mêlées avec celles de mon bureau que je fus assez longtemps sans m'apercevoir de leur état alarmant. Lorsque je découvris la vérité après un examen de mes comptes, je fus frappé comme d'un coup de foudre. Non-seulement j'était ruiné, mais aussi sous le poids d'une défalcation considérable ! Bah ! me dis-je, à la fin que m'importe la perte de mes biens ! que m'importe l'or que j'ai toujours méprisé ! que je paie mes dettes ; je suis jeune, je n'ai point peur du travail, j'en aurai toujours assez. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs ? mes amis me doivent des sommes considérables. Témoins de mes difficultés financières, non-seulement ils vont s'empresser de liquider, mais aussi, s'il est nécessaire, de faire pour moi ce que j'ai fait tant de fois pour eux. Que j'étais simple, mon cher fils, de juger les autres par moi-même !

" Un seul, oui un seul, et celui-là n'était qu'une simple connaissance que j'avais rencontrée quelquefois en société, ayant eu vent de la ruine qui me menaçait, s'empressa de me dire.

" Nous avons eu des affaires ensemble ; voici, je crois, la balance qui vous revient ; compulsez vos livres pour voir si c'est correct. . .

" Il est mort depuis longtemps ; honneur à sa mémoire ! et que les bénédictions d'un vieillard profitent à ses enfants ! " [1]

Ceux que M. de Gaspé avait obligés, qui s'étaient enivrés du vin de sa prospérité, l'abandonnèrent au moment de l'épreuve ; ne pouvant combler seul l'abîme sous ses pas, il roula au fond du précipice. Quatre ans de captivité furent le châtiment de son imprudence et l'expiation de sa faute.

" Privé de ma liberté, je croyais avoir absorbé la dernière goutte de fiel de ce vase de douleur que la malice des hommes tient sans cesse en réserve pour les lèvres fiévreuses de ses frères. Je comptais sans la main de Dieu appesantie sur l'insensé, architecte de son propre malheur ! Deux de mes enfants tombèrent si dangereusement malades, à deux époques différentes, que les médecins, désespérant de leur vie m'annonçaient chaque jour leur fin prochaine. C'est alors, ô mon fils ! que je ressentis toute la lourdeur de mes chaînes. C'est alors que je pus m'écrier comme la mère du Christ : " approchez et voyez s'il est douleur comparable à la mienne !" Je savais mes enfants moribonds, et je n'en étais séparé que par la largeur d'une rue. Je voyais pendant de longues nuits sans sommeil, le mouvement qui se faisait auprès de leur couche, les lumières errer d'une chambre à l'autre ; je tremblais à chaque instant de voir disparaître ces signes de vitalité qui m'annonçaient que mes enfants requéraient encore les soins de l'amour maternel. J'ai honte de l'avouer, mon fils, mais j'étais souvent en proie à un tel désespoir que je fus cent fois tenté de me briser la tête contre les barreaux de ma chambre. Savoir mes enfants sur leurs lits de mort, et ne pouvoir voler à leurs secours, les bénir et les presser dans mes bras pour la dernière fois !. . . .

" Le bon gentilhomme se pressa la poitrine à deux mains, garda pendant quelque temps le silence et s'écria :

" Pardonne-moi, mon fils, si, emporté par le souvenir de tant de souffrances, j'ai exhalé mes plaintes dans toute l'amertume de mon cœur. Ce ne fut que le septième jour après l'arrivée de ses amis, que ce grand poète Arabe, Job, le chantre de tant de douleurs, poussa ce cri déchirant : *pereat dies in quâ natus sum !* moi, mon fils, j'ai refoulé mes plaintes dans le fond de mon cœur pendant cinquante ans ! pardonne-moi donc si j'ai parlé dans toute l'amertume de mon âme ; si, aigri par le chagrin, j'ai calomnié tous les hommes, car il y a de bien nobles exceptions.

" Comme j'avais fait l'abandon, depuis longtemps à mes créanciers de tout ce que je possédais, que tous mes meubles et immeubles avaient été vendus à leur bénéfice, je présentai au roi supplique sur supplique pour obtenir mon élargissement après quatre ans de réclusion. Je finis par l'obtenir. . . .

" Mon avenir était brisé comme mon pauvre cœur, je n'ai fait que végéter depuis sans profit pour moi, ni pour les autres. "

Ici M. de Gaspé se trompe : ces trente années de solitude, qui lui paraissaient si stériles, ont été les plus fécondes de sa vie. Instruit à l'école du malheur, cette longue retraite, vouée à l'étude et à la méditation, a mûri son talent qui s'est révélé tout-à-coup, au soir de sa vie, par l'apparition des *Anciens Canadiens*. Sans cela, nous n'aurions pas eu cette œuvre pétrie de ses larmes, écloses des déchirements de son âme.

Après cette catastrophe qui avait ruiné sa fortune et ses espérances, M. de Gaspé se retira au manoir de Saint-Jean Port-Joli, où il vécut ignoré des hommes, retrouvant le calme, sinon le bonheur, dans la compagnie des livres, de la nature, et de ses souvenirs. [1] Les habitudes les plus simples avaient remplacé le luxe de sa jeunesse. Levé de bonne heure le matin, il visitait quelque partie de son domaine, surveillait les travaux de ses champs, et trouvait un délassement toujours nouveau dans la culture de ses fleurs et de ses arbres fruitiers. Souvent, assis dans son salon, il passait des heures entières, silencieux et pensif, à les regarder fleurir et fructifier, à respirer leurs parfums, à regarder les rayons du soleil se jouer parmi leurs feuilles agitées par la brise, à écouter les oiseaux chanter sous leur ombrage.

---

1. Ce digne homme, c'était feu le juge Panet.

1. La seignourie et le domaine de Saint-Jean, n'ayant été légués à M. de Gaspé qu'à titre d'usufruit, avaient échappé au naufrage de sa fortune.

Il faisait lui-même l'école à ses enfants, leur apprenant, avec les rudiments de la grammaire, les grands devoirs de la vie, leur faisant part des fruits de cette expérience, qui lui avait coûté si cher.

Souvent il sortait, un livre sous le bras, allait s'asseoir au bord de la mer, ou au pied de son petit cap, près de la fontaine limpide qui jaillit à travers le rocher. Là, il passait de longues heures dans la lecture, la réflexion et les rêveries.

Durant les beaux mois de l'été, au soleil couchant, il sortait, après le souper, avec quelques-uns de sa famille, et allait faire une promenade au bord de la grève, pour jouir de la fraîcheur de la mer. Il leur faisait admirer la beauté de la nature, prenait part à leurs jeux, et descendait avec eux le long du rivage jusqu'au Port-Joli. Les sauvages avaient l'habitude, soit en montant à Québec, soit en redescendant, de venir échouer leurs canots d'écorce en cet endroit, et d'y dresser leurs cabanes. M. de Gaspé faisait la causerie avec eux, leur parlait de leurs chasses, de leurs pêches, des beaux présents de couvertes, poudre et fusils, etc., qu'ils avaient reçus à Québec et les invitait à venir chercher quelque nourriture au manoir. Les enfants cueillaient sur la grève des fleurs d'iris, des plants de genévriers, et remontaient vers le chemin du roi en faisant des bouquets dans les champs. Ils longeaient le petit cap et rentraient au manoir, le corps dispos, le cœur content, l'esprit enrichi de quelqu'utile ou agréable leçon. Ils allaient porter leurs bouquets à ceux de leurs parents qui étaient restés au logis, et revenaient s'asseoir autour de leur père devant la porte d'entrée. C'est alors qu'il leur chantait, de sa voix sonore, quelques-unes de ces vieilles chansons dont son heureuse mémoire était le répertoire intarissable.

Quelquefois, pour varier les amusements, il faisait venir Augustin le meunier, avec son fils Tintin, et leur faisait conter des contes aux enfants.

A la tombée de la nuit, on rentrait au manoir, et, après avoir fait leur prière, les enfants allaient rejoindre leurs petits lits.

Durant le reste de la veillée, M. de Gaspé se livrait à ses lectures favorites, pendant que les dames tricotaient, cousaient, ou raccommodaient le linge pour les pauvres; car c'était la règle établie par la tante Olivette: "Il ne faut jamais, disait-elle, donner de linge percé aux pauvres, car les pauvres ne raccommodent pas."

De son côté, M. de Gaspé disait:

—Ne refusez jamais aux pauvres: il vaut mieux donner à dix mauvais pauvres, que de s'exposer à refuser un bon."

Comme il n'y avait pas de médecin dans la paroisse, Madame de Gaspé avait toujours en réserve une petite pharmacie, et distribuait des remèdes aux malades qu'elle visitait souvent.

Durant les longues soirées d'hiver, on faisait la partie de whist, de loup ou de piquet, et de temps en temps, quelques parties d'échecs.

Le salon d'entrée, où l'on passait ordinairement ces veillées de famille, offrait un coup d'œil pittoresque qu'on chercherait vainement de nos jours.

Trois bougies, disposées en triangle sur une table en acajou, éclairaient d'un demi-jour la tapisserie à figurines qui recouvrait les murailles. Devant les fenêtres, les rideaux retombés interceptaient la lumière intérieure aux regards des passants.

L'ameublement était fort simple, consistant en deux ou trois canapés placés aux angles de la chambre.

Autour de la table étaient rangés plusieurs fauteuils à large dossier, dont les couvertures en broderie un peu fanée rappelaient la splendeur du passé. Ils avaient été jadis offerts en souvenir par M. de Noyan, ancien ami de la famille.

Les vieilles dames, assises sur ces fauteuils, portaient la coiffure à fontanges en baptiste de fil, avec mantelet blanc et jupon de couleur; tandis que les jeunes femmes se tenaient ordinairement la tête découverte, relevaient en torsade leur chevelure sur le chignon, et laissaient retomber sur le front quelques anneaux de cheveux qu'elles rattachaient en avant, sur le sommet de la tête par un peigne à la Joséphine, orné de brillants.[1]

Elles étaient vêtues de robes ouvertes, à jabot garni de valenciennes, ainsi que leurs manchettes bouffantes.

Leurs pieds étaient chaussés de souliers de calmande, qu'elles remplaçaient, aux jours de réunions, par le soulier à pointe et hauts talons.

Sur les dix heures, une des domestiques entrait, portant sur un plateau le réveillon composé ordinairement de viandes froides et des fruits de la saison, qu'on arrosait d'un vin d'Espagne de Xérès ou de Béné-Carlos.

Vers onze heures, chacun se retirait; mais on n'oubliait jamais une touchante coutume qui dévoile bien l'âme sensible et aimante de M. de Gaspé. Chacun venait déposer un baiser sur le front des enfants endormis.

Durant les dernières années que M. de Gaspé habita le manoir de Saint Jean, j'allais, un soir, en causant avec lui, errer au bord de la mer.

—Avez-vous jamais vu, me dit-il dans vos voyages, rien de plus beau que nos couchers de soleil?

—Vraiment non, lui dis-je, mais c'est peut-être un préjugé d'enfance.

—Je ne crois pas, repartit M. de Gaspé; voyez donc: nos levers de soleil, tout beaux qu'ils soient, ne produisent pas sur nous le même effet; tandis que, pour les gens du nord, ils ont tous les charmes que nous trouvons aux couchers. Notre position de ce côté-ci du fleuve nous donne un point de vue admirable. Regardez, continua-

1. Cette mode avait été introduite par l'impératrice Joséphine.

t-il, voilà le soleil qui touche le sommet des Laurentides. Le fleuve ressemble à une mer de feu ; à peine notre vue peut-elle supporter l'éclat de cette traînée de lumière qui se projette jusqu'à nous. Chaque lame est une écaille étincelante, dont la surface, toujours en mouvement, décompose la lumière en mille nuances variées à l'infini. Quel contraste avec ces masses immobiles et sombres des montagnes, que le soleil laisse maintenant dans l'ombre devant nous !

Et quelle richesse dans le ciel ! ces nuages, éclairés par le bas de teintes roses, qui convergent tous vers le soleil, ne dirait-on pas l'éventail du bon Dieu ? Ce serait un magnifique sujet pour un poëte.

Là-dessus, nous continuâmes à deviser sur quelques-uns de ces grands génies modernes qui ont si admirablement décrit la nature.

—*Nascuntur poetae*, dit Horace, reprit M. de Gaspé ; cet axiôme du poëte latin est bien vrai. J'ai connu des hommes, sans aucune instruction, doués d'un véritable talent poétique, talent grossier, si vous le voulez, mais talent réel. Sous l'enveloppe rustique de leur language, on découvrait le génie de l'inspiration. Vous n'avez pas connu Gabriel Griffard ?

—Parfaitement, lui dis-je, il a été le domestique d'un de nos voisins.

—C'est le poëte en vogue de la côte du sud. Ses complaintes sont chantées dans toutes les paroisses. On se réunit dans les maisons pour le faire chanter ; et plus d'une fois on a vu son auditoire tout en larmes à la fin de ses complaintes. Il faut que cet homme ait un véritable talent pour produire un telle émotion sur ceux qui l'écoutent.

Il y a plusieurs années, un de mes domestiques descendait précisement ici sur la grève, de grand matin. La nuit avait été orageuse et la mer était encore agitée. Il vit monter sur le rivage un homme qui pouvait à peine se traîner. Cet homme exténué était dans le délire et ne répondit pas aux questions que le domestique lui fit. Seulement il marmotta ces paroles entre ses dents : Si vous alliez à la pêche, vous trouveriez du monde qui se noie.

Mon domestique descendit en toute hâte et trouva effectivement un homme presque noyé qui se cramponnait aux claies de ma pêche à anguille. Il le transporta à la maison sur son dos, et le déposa sur le foyer où il expira.

On apprit ensuite les noms de ces malheureux, ils étaient cinq : Clément Francœur, Joseph Gagnon, Cyrille Morin, Pierre Frigault et Narcisse Chouinard.

Un samedi, 27 Août 1831, ils s'étaient embarqués dans une chaloupe pour aller couper de l'*herbe à liens* à l'île-aux Oies. Leur journée terminée, ils résolurent tout d'abord de passer la nuit sur l'île. Après avoir fait un bon feu, ils s'étendirent sur des lits de sapins et se préparaient à prendre leur repos, lorsque Joseph Gagnon et Narcisse Chouinard firent une excursion vers la chaloupe. Gagnon dit alors qu'il serait mieux de traverser pendant la nuit que d'attendre au lendemain. Et il insista d'autant plus qu'il avait promis, disait-il, à un de ses amis du Cap de se trouver ce jour-là, qui était un dimanche, aux Trois-Saumons, pour une course de chevaux.

De retour vers leurs compagnons, ils parvinrent à les décider, après quelques hésitasions, à mettre à la voile, le vent paraissant assez favorable.

Ils s'embarquèrent donc, mais à peine eurent-ils doublé la pointe-est de l'île-aux-Oies, qu'ils rencontrèrent une brise violente de nord-est dont les hauteurs de l'île les avaient empêcher de juger. Se voyant dans l'impossibilité de retourner à terre et en même temps dans un grand danger de périr, Clément Francœur proposa de jeter à l'eau une partie du foin dont on avait eu l'imprudence de surcharger l'embarcation. Mais Gagnon, qui les avait involontairement jetés dans le péril s'y opposa fortement, disant qu'il ne voulait pas perdre ainsi le fruit de cette journée.

Ballottée par les vagues, de plus en plus grosses à mesure qu'ils avançaient, la chaloupe, dont le bordage sortait à peine de l'eau, s'emplit à leur insu.

Tout à coup, Gagnon et Chouinard furent emportés par la mer avec une partie du foin sur lequel ils étaient assis. Comme ils savaient nager tous deux, ils purent regagner aussitôt la chaloupe.

Cet accident fut suivi de près par un autre. Leur infortuné compagnon Cyrille Morin fut emporté hors de l'embarcation avec les rames par une vague furieuse, et fut noyé. Incapable de gouverner leur chaloupe, ces pauvres malheureux, se laissèrent aller au gré du courant qui les dirigeait sur le Pilier-de-Bois. Pendant quelque temps, ils eurent l'espérance d'y aborder. Mais le vent les en éloigna et les poussa vers la côte sud.

Après toute une nuit d'angoisse, de grand matin, ils se crurent en vue de l'anse de Sainte-Anne ; mais après avoir mieux observé, ils s'aperçurent qu'ils étaient à environ un quart de lieu plus bas que les Trois-Saumons. Francœur reconnut qu'il était en face de sa demeure. La marée montante les conduisit sur le rivage, en arrière du manoir.

Narcisse Chouinard qui se sentait encore assez de force, résolut de débarquer afin de venir chercher du secours. Et c'est lui que mon domestique rencontra ici.

Le corps de Morin ne fut jamais retrouvé ; celui de Gagnon vint attérir un peu plus bas qu'ici ; il se tenait encore cramponné au mât de la chaloupe [1].

1. Depuis la publication de cette biographie dans le *Courrier du Canada*, une partie de ces renseignements

Grand fut l'émoi dans toute la côte, et Gabriel Griffard se fit l'écho de la douleur publique. Il composa sur l'air: *Au sang qu'un Dieu va répandre*, une complainte qui fit verser plus de larmes que n'en ont jamais fait répandre bien des poëtes élégiaques.

Voici les deux premiers couplets de cette complainte qui me sont restés dans la mémoire :

> **Jeunes gens qui croyez peut-être**
> **Que la mort est éloignée,**
> **Comme vous je croyais être**
> **Sur terre bien des années.**
>
> **Mais trompé comme bien d'autres**
> **Et croyant toujours me sauver,**
> **Je vous apprendrai par d'autres**
> **Comment je me suis noyé.** 1.

Le récit de la catastrophe, ajouta M. de Gaspé, les angoisses, les lamentations des malheureuses victimes, la découverte de leurs cadavres, tout cela était raconté en vers informes, mais saisissants; et, chanté sur un air dolent, produisait une impression profonde, même sur les personnes instruites. Si la poésie est un chant qui captive, émeut, attendrit: il y a là certainement de la poésie.

Esprit fin et délicat, M. de Gaspé était né observateur. Cette faculté d'observation était peut-être la qualité la plus saillante de son intelligence. Sa conversation vive et animée réveillait tout un siècle endormi, le faisait parler et agir comme s'il eût vécu sous nos yeux. On ne se lassait pas de l'écouter; et quand il se taisait, l'écho de sa parole se faisait longtemps entendre au fond de la pensée comme un murmure d'outre-tombe.

IV

LES ANCIENS CANADIENS—LES MÉMOIRES.

Lorsque les *Soirées Canadiennes* furent fondées (21 février 1861) M. de Gaspé passait ses hivers à Québec et demeurait dans la côte de Léry, en face de l'ancienne résidence de la famille de Léry, cet autre témoin du passé, qui, avec sa cour, sa disposition singulière, pignon sur rue, rappelle d'autres temps et d'autres habitudes. M. de Gaspé suivit avec un vif intérêt le mouvement littéraire, inauguré par les *Soirées*, qui donnait de belles espérances. L'épigraphe que les collaborateurs avaient mise en tête de leur recueil l'avait singulièrement frappé :

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées.

CHARLES NODIER. "

—Voilà une pensée patriotique, se dit-il. La mémoire des anciens canadiens est remplie de ces traditions intéressantes qui vont se perdre, si la génération actuelle ne s'empresse de les recueillir. Mais la plupart de ces écrivains sont des jeunes gens qui ne peuvent puisir ces souvenirs que dans la mémoire de vieillards comme moi. C'est donc un appel qui m'est fait à moi-même: et il prit la plume. Telle est l'origine des *Anciens Canadiens*.

La première révélation que M. de Gaspé fit de son livre est ainsi racontée dans le *Courrier du Canada* du mois de novembre dernier : 1.

" Il y a de cela sept ans: un ancien ami vieillard septuagénaire, mais toujours jeune d'esprit et de cœur, venait frapper à ma porte.

" Que Dieu vous soit en aide! mon cher ami, me dit-il, avec un sourire, en entrant et déposant sur ma table une énorme liasse de papier. Ce n'est pas l'ami qui vient vous visiter aujourd'hui, c'est l'auteur; oui, auteur pour la première fois à soixante-quinze ans! Que voulez-vous? on fait des folies à tout âge. J'ai barbouillé, cet hiver, pendant mes loisirs, une rame de papier; et je compte assez sur votre héroïsme pour croire que vous écouterez lire tout ce fatras sans broncher.

" Soyez le bienvenu, mon ami, lui dis-je. Quelles charmantes veillées nous allons passer ensemble!

"—Ecoutez, je compte sur votre entière franchise. Si, après lecture, vous trouvez que mon œuvre ne vaut rien, dites-le-moi sans ambage, nous jetterons tout cela au feu, et il n'en sera plus question.

" J'acceptai cette offre avec promesse d'impartialité : mais j'avoue que j'étais loin de m'attendre à l'agréable surprise qui m'était réservée. L'esprit et les talents de mon ami m'étaient connus depuis longtemps; mais je n'aurais jamais soupçonné, dans un vieillard à cheveux blancs, tant de fraîcheur d'âme et de vivacité d'imagination : en un mot, les fleurs épanouies du printemps sous la neige des hivers.

" Durant plusieurs soirées, j'écoutai le drame émouvant qu'il déroula devant moi, avec une surprise et une émotion toujours croissantes. Plus d'une fois, j'interrompis le lecteur par mes applaudissements.

---

m'ont été fournis par M. l'abbé Prudent Dubé, natif de Saint-Jean et professeur au Collége Sainte-Anne. " Narcisse Chouinard, surnommé Narcisse Pierre-Louis, vit encore, ajoute M. Dubé, et c'est lui qui a eu l'obligeance de me fournir ces notes. Pierre Frigault vit aussi, et conserve comme souvenir de ce tragique événement, un tremblement nerveux qui lui rend difficile la prononciation......... "

" Le matin du sinistre les habitants du haut de Saint-Jean, au lieu de se rendre à l'église pour entendre la grand'messe, demeurèrent pour la plupart au manoir seigneurial. En cette circonstance, comme en bien d'autres, ils purent admirer, une fois de plus, le dévouement et la charité de la famille de Gaspé. "

1. Cette complainte est encore chantée dans la côte du Sud.

1. *Bibliographie, François de Bienville* (14 novembre 1870.)

« A peine eut-il laissé tomber de ses mains le dernier feuillet du manuscrit, que je me jetai à son cou :

« Merci ! m'écriai-je avec enthousiasme, merci mille fois au nom des lettres canadiennes ! Votre livre est une conquête pour notre littérature. Je vous promets un succès qui dépassera vos espérances.

« Ce vieillard auteur, c'était M. de Gaspé. Ce livre, c'était les *Anciens Canadiens*.

« Le public connaît le reste. »

M. de Gaspé, n'ayant aucune expérience de la correction des épreuves, m'avait prié de lui venir en aide dans cette besogne ordinairement assez ennuyeuse. Ce fut pour moi une bonne fortune et une source de jouissances. Je ne me souviens pas avoir goûté de plaisirs intellectuels qui aient laissé dans mon esprit de plus agréables impressions que celles que j'ai éprouvées durant ces soirées de 1862.

M. de Gaspé n'avait pas encore commencé sa lecture, que déjà les souvenirs s'échappaient de sa mémoire comme des volées d'oiseaux. Il approchait de la grille, dont il aimait la flamme vive et gaie, une petite table en acajou sur laquelle il écrivait toujours et qu'il affectionnait.

—Cette petite table, me disait-il, est un vieux meuble de famille, avec lequel j'ai été élevé, et qui servait toujours à ma mère. C'était un précieux souvenir pour elle; car elle l'avait reçu en présent de Lady Dorchester. Aucun gouverneur anglais n'a laissé au Canada un meilleur souvenir que Lord Dorchester, surnommé l'ami des Canadiens. Lady Dorchester était une grande amie de ma tante François Baby, chez laquelle elle venait fréquemment passer la soirée, sans cérémonie, dans la maison que ma tante occupait alors, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais archiépiscopal.

Les deux filles de Lady Dorchester, Lady Carleton et Lady Ann avaient coutume de venir passer une partie de l'été au manoir de Saint-Jean. Rien n'était plus simple que les habitudes de ces nobles demoiselles : une soucoupe de lait caillé leur servait de collation tout aussi bien que les mets recherchés de la table de leur père. C'est en souvenir de ces rapports d'amitiés que Lady Dorchester avait donné à ma mère cette petite table en acajou.

Chaque passage des *Anciens Canadiens* suscitait dans l'esprit de M. de Gaspé des commentaires intarissables sur les hommes et les choses d'autrefois. Je puis affirmer qu'il n'y a presque pas une ligne de cet ouvrage qui n'ait sa réalité dans la vie de notre peuple. C'est là son grand mérite et ce qui le fera vivre.

L'âme ardente et impressionnable de M. de Gaspé s'exaltait au souvenir de tous ces morts qu'il réveillait : sa voix sonore devenait vibrante, et souvent l'émotion étouffait la parole dans sa poitrine. On comprend qu'une pareille conception, sortie des entrailles, arrachée du cœur comme le cri d'un mourant, devait nécessairement produire une profonde émotion. Aussi le public canadien, dont l'âme est encore jeune, et, Dieu merci ! n'est pas encore blasée comme celle des vieilles sociétés, entendit ce chant mélancolique qui lui arrivait comme une voix d'outre tombe, et répondit par un cri d'enthousiasme.

En quelques mois, la première édition des *Anciens Canadiens* fut enlevée et une seconde la suivit de près.

Toute la presse canadienne retentit des éloges les plus flatteurs. Un jeune écrivain distingué, M. Nazaire Petit, résumait ainsi son appréciation.

« Nous défions aucun Canadien, ami de son pays, de lire par étapes le beau livre que vient de faire paraître M. de Gaspé.

« Ouvrez-le, ne fut-ce que par désœuvrement : et vous voilà pris. Le plaisir que vous donnera un chapitre vous poussera malgré vous dans le chapitre suivant. C'est une faim qui augmente à mesure que vous avancez. Il faut marcher, il faut courir. Les yeux suffisent à peine à dévorer les pages, les doigts à tourner les feuilles. Et après avoir traversé le volume, ventre à terre, la fin arrive, et vous dites : mais c'est impossible, je viens de commencer.

« C'est que M. de Gaspé a un talent de narrer inimitable. Souvent, en quelques lignes, il vous présente un tableau où rien ne manque, où tout est parfait, description, narration, dialogue. Vous ne voyez pas la main de l'auteur ; c'est la scène elle-même qui passe sous vos yeux, rapide comme l'éclair."

A la sollicitation d'un des rédacteurs de la *Minerve*, j'écrivis pour cette feuille (21 avril 1863) l'appréciation suivante des *Anciens Canadiens*.

« Pour donner une juste idée du livre de M. de Gaspé, nous voudrions faire partager à nos lecteurs une partie des jouissances que sa lecture nous a fait éprouver. Qui de nous, en rêvant aux grandes époques de notre histoire, n'a formé le désir de voir quelque plume éloquente s'emparer de ces drames si palpitants d'intérêt, et les faire revivre avec tous leurs détails intimes, leurs péripéties étranges, leurs caractères et leurs physionomies toujours si originales ? Qui n'a souvent regretté de voir les anciennes mœurs s'altérer et s'effacer peu à peu sans que rien ne puisse nous en rappeler plus tard les souvenirs ? Combien de fois surtout n'a-t-on pas désiré, avant que les dernières traditions se soient éteintes, de voir retracer, dans une sorte d'épopée nationale, les grandes luttes de la conquête, cette époque la plus remarquable de notre histoire ? Et si alors quelqu'ami était venu nous dire : cette œuvre que nous avons si souvent rêvée, si longtemps attendue, nous la possédons maintenant ; avec quel bonheur, avec quel enthousiasme n'aurions-nous pas salué son apparition ?

" Eh bien ! aujourd'hui nous pouvons dire que notre littérature vient d'être dotée d'un de ces précieux ouvrages qui immortalisera, avec toutes ses traditions et ses souvenances, ses gloires et ses larmes, la plus glorieuse page de notre histoire.

" Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que c'est à un vieillard de soixante-seize ans que nous devons cette œuvre nationale...................

" Ceux-là surtout qui ont eu occasion de connaître la personne et la vie de l'auteur éprouveront un charme particulier en le lisant ; car les *Anciens Canadiens* sont en même temps des Mémoires et une œuvre d'art. L'auteur et le livre se complètent l'un par l'autre.

" Connaissez-vous, dans la cité de Québec, ce vénérable vieillard aux traits nobles et spirituels, au regard fin et méditatif, qui porte lestement trois quarts de siècle sur ses épaules, et que vous avez pu voir souvent, courbé sur quelque livre dans la bibliothèque provinciale, ou promenant ses douces rêveries à travers la cité, saluant ses amis avec ce sourire bienveillant et cette grâce parfaite qui distinguent la noblesse de la vieille roche ? Si le vieillard porte encore vaillamment ses soixante-seize ans, ce n'est pas que la main du malheur ne se soit jamais appesantie sur lui. Au contraire, ses jours ont été semés d'orages ; après avoir connu la splendeur et la fortune, il a goûté à la coupe amère des tribulations et des jours mauvais. Ce qu'a dû souffrir alors cet homme " au cœur chaud, aux passions ardentes, au sang brûlant comme le vitriol, " lui seul le sait, quoique son livre nous en révèle cependant beaucoup. Mais son âme a été plus grande que ses malheurs, et a soutenu ses forces et son intelligence. C'est après toute une longue vie d'orage et de soleil ; après avoir étudié, pendant soixante ans, à l'école de l'expérience et de la douleur ; après avoir entendu chanter ou pleurer toutes les voix des félicités et des angoisses, des sourires et des sanglots qui ont fait vibrer tour-à-tour toutes les fibres de son âme, qu'il a exhalé ses chants et ses plaintes. Ses accents ont coulé de source et sans efforts : la coupe était trop pleine, elle a débordé d'elle-même.

" Le style de l'ouvrage se ressent naturellement de cette inspiration ; quoique parfois peu correct, il est toujours d'une fraîcheur, d'une vivacité, d'un entrain qu'on est tout étonné de rencontrer chez un vieillard septuagénaire. Mais en même temps règne partout une fermeté de jugement, une sagesse de conception, une sobriété de pensée qui dénotent la parfaite maturité du talent : on sent que l'auteur a gravi et redescendu les deux versants de la vie, et que, sur la route, il n'y a pas une fleur ou une épine qu'il n'ait observées, étudiées, en même temps que, des hauteurs de la vie, il embrassait tous les objets, d'un seul coup d'œil d'ensemble.

" Ce qu'il y a de remarquable dans l'ouvrage de M. de Gaspé, c'est que le drame, qui se déroule avec tant d'unité et un intérêt toujours croissant, est presqu'entièrement historique, comme il est facile de s'en convaincre par les nombreuses notes qui accompagnent le volume."

Les *Mémoires*, qui parurent en 1866, eurent un succès plus calme, mais non moins solide. Les *Mémoires* sont la continuation des notes qui font suite aux *Anciens Canadiens ;* ils achèvent de peindre cette société que M. de Gaspé avait si bien commencé à nous faire connaître.

" L'histoire anecdotique du passé, disait M. Fabre, a déjà un excellent modèle dans les notes qui accompagnent les *Anciens Canadiens* et dans les *Mémoires* de M. de Gaspé. Si nous possédions pour toutes les époques importantes de notre passé un témoin aussi fidèle, un narrateur aussi spirituel, nous pourrions nous tenir pour satisfaits. Soyons du moins contents de ce que nous avons, remercions le noble vieillard, qui est le plus jeune de nos écrivains, de nous avoir rendu ce qu'il a vu durant sa longue carrière, avec un tel aspect de vérité, un entrain si rare, mettons dans un coin choisi de nos bibliothèques, pour les relire souvent, pour les relire chaque fois que nous nous sentirons le goût appesanti par quelque lourd bouquin ou vicié par quelque production réaliste, ces pages animées de la flamme du passé et où coule la verve d'autrefois.

" Ce fut un jour unique et qui restera une date dans notre histoire littéraire, que celui où l'on vit apparaître, au seuil des lettres canadiennes, cet auteur qui débutait à soixante-dix ans par un roman. Il n'y eut qu'un cri d'admiration lorsqu'on sentit quelle fraîcheur d'imagination, quel charme de style régnaient dans ce livre qui devint de suite le plus populaire de nos ouvrages." [1]

Une traduction anglaise des *Anciens Canadiens*, écrite par Madame Pennie, de Québec, fit connaître le livre de M. de Gaspé parmi notre population d'origine britannique. En octobre 1864, une des premières revues d'Angleterre : " *The London Review*, " en fit une critique, dont les éloges surpassèrent tout ce qu'on en avait dit de plus flatteur au Canada.

Ce concert unanime de toute la presse, même étrangère, les hommages que M. de Gaspé recevait chaque jour, faisaient revivre ce bon vieillard ; il retrouvait quelque chose des illusions de la jeunesse.

Les nuages, qui avaient assombri son existence, étaient disparus, et il souriait, avec bonheur, au beau soleil couchant que le ciel accordait à ses dernières années.

Mais un plus beau triomphe était réservé à M. de Gaspé. La reconnaissance publique avait besoin de se faire jour, et elle éclata dans une circonstance solennelle. Ce fut le plus beau

---

1. Essai sur la littérature canadienne.

jour qu'ait eu encore la littérature canadienne.

M. de Gaspé fut invité à la séance des examens publics du collége de l'Assomption, près de Montréal.

Sous le titre de "Archibald Cameron de Locheill," deux des plus habiles professeurs du collége, avaient transformé en drame les principaux épisodes des ***Anciens Canadiens.*** Et ce fut pour procurer la délicate jouissance d'entendre ce drame que le collége avait invité M. de Gaspé.

Le bateau-à-vapeur, qui le transporta de Montréal à l'Assomption, était tout pavoisé, et de chaque côté de la rivière, l'auteur fut accueilli à son passage par des salves de mousqueterie.

A son arrivée au collége, les élèves rangés sur deux haies, le reçurent par des hourrahs frénétiques.

"Cette séance, dit la ***Minerve*** avait été préparée pour rendre un hommage éclatant à la littérature nationale.

"Le héros de la fête fut sans doute M. de Gaspé, qui honora le collége de sa visite; un brillant auditoire s'associait aussi à la présence de l'illustre écrivain. Les familles de Gaspé, de Beaujeu, de Salaberry, représentées avec éclat par mesdemoiselles de Gaspé, de Beaujeu, de Salaberry, répandaient sur la séance tout le prestige qui s'attache à ces noms illustres et vénérés. Le collége semblait briller véritablement de toute la splendeur de ces gloires nationales.

"La principale pièce qui fut jouée, avait pour titre: *Archibald Cameron de Locheill*, ou épisode de la guerre de sept ans en Canada, grand drame en trois actes, tiré des ***Anciens Canadiens***, de Philippe-Aubert de Gaspé.

"Au noms du pays, nous félicitons le collége de l'idée patriotique qui lui a fourni cette inspiration. Un sentiment d'indicible émotion s'empare du cœur et de l'esprit à la représentation de ce drame national; nous croyons revoir ces Canadiens du premier âge, dans toute leur simplicité sublime et le charme de leur héroïsme. Remettre ainsi le passé en action, c'est nous transporter au milieu de nos ancêtres, nous accoutumer à leur regard intrépide, à leur voix mâle et franche; c'est nous inspirer pour eux une vénération, un amour que leur présence simulée rend irrésistible. Notre âme passe par toutes les phases de leurs angoisses; leur courage semble glisser dans notre cœur parole par parole. Bref, les créations d'une imagination, excitée par les récits de l'histoire, prennent une forme substantielle, et, au nom des Montcalm, des d'Iberville, que nous croyons voir paraître à chaque instant, nous nous sentons attendrir, pleurer, rire. Tantôt, c'est le langage et l'accent de l'*habitant*; tantôt c'est l'approche d'une tribu sauvage qui salue par des cris; c'est le spectacle de ces Indiens, tatoués, bigarrés, couronnés de plumes, qui se glissent dans les broussailles, les yeux ardents, le corps souple comme le serpent, et s'élançant sur leur victime avec des cris épouvantables; c'est leur danse et leur chant de mort.

"Nous apprenons plus dans ces quelques heures de représentation qu'en plusieurs années de simples lectures.

"M. Arcade Laporte, préfet des études, et M. Camille Caisse, professeur de belles-lettres, au collége de l'Assomption, ont donc un grand mérite d'avoir si bien combiné le plan de cette pièce et mis tant de charme dans la rédaction.

"Indépendamment de ce mérite intrinsèque, la pièce revêtait un mérite de circonstances indéfinissable de sentiment. M. de Gaspé, celui-là même qui avait fourni le sujet de la pièce et qui retrouvait, dans la bouche des héros du drame toutes les paroles tombées de sa plume, M. de Gaspé était là, agréant l'hommage flatteur que l'on rendait à son talent, mais prêtant aussi au collége une partie de l'éclat attaché à son nom. Il était permis à l'illustre vieillard de se livrer aux émotions, en contemplant, sous une forme réelle, les héros de son imagination; il était permis à l'auditoire d'exprimer par des transports plus vifs l'admiration due au génie de l'écrivain.

"A la première apparition de M. de Gaspé dans la salle, les spectateurs, qui attendaient avec anxiété, cédèrent aux élans de leur cœur et le reçurent par une salve étourdissante d'applaudissements. M. Lactance Archambault, l'un des acteurs, exposa alors le sujet en termes choisis et trouva le moyen d'exprimer d'excellentes considérations sur les lettres canadiennes, représentées par M. de Gaspé et M. Bibaud, sur l'héroïsme canadien poussé à un si haut degré par les De Beaujeu et les DeSalaberry, aussi bien dignement représentées.

"Nous avons admiré dans la pièce la richesse de certains costumes, entre autres celui d'un chef sauvage, que M. Piché, curé de Lachine, avait emporté de Caughnawaga, et un costume militaire écossais que M. La. Normandeau avait obtenu de la bienveillance du major A. C. Smith, du 25me régiment. La pièce fut un triomphe complet.

"Après la distribution des prix, M. l'abbé Barret, supérieur du Collége, fit l'éloge de M. de Gaspé. Il exprima le bonheur qu'éprouvait la maison de recevoir un aussi illustre écrivain. "Devançant notre jeunesse de trois quarts de siècle, lui a-t-il dit, vous être ici comme l'expression vivante de l'antique noblesse et une précieuse relique de ce qui n'est plus.... Si l'homme passe, l'honneur et la vertu ne passent pas."

"M. de Gaspé répondit dans les termes suivants:

"Monsieur le Supérieur et Messieurs,

"Je griffonne tant bien que mal dans la solitude de mon cabinet, mais là s'arrête mon savoir faire: je n'ai jamais eu la parole facile, même pendant ma jeunesse; et parmi les infirmités inhérentes au vieil âge, la perte de la mémoire, des mots propres, des expressions

précises, est une de celles auxquelles un septuagénaire est le plus exposé, même dans sa conversation intime : c'est sous cette pénible impression que je me suis décidé à écrire ce que je craignais de ne pouvoir improviser.

" Après avoir écarté l'obstacle que je redoutais le plus, ma tâche est encore, néanmoins, bien difficile : celle d'exprimer combien j'ai été sensible à l'invitation que j'ai eu l'honneur de recevoir de Monsieur le Supérieur et de Messieurs les professeurs du beau et important collége de l'Assomption : cette invitation devait, en effet, me toucher bien vivement, puisque ces Messieurs ont poussé la courtoisie jusqu'à ses dernières limites, en m'offrant de donner une répétition d'un drame dont le fond est tiré de mon ouvrage : " Les Anciens Canadiens, " si je consentais à y assister.

" C'est dans une occasion aussi solennelle que celle-ci, que je regrette amèrement, Messieurs, que mon cœur ne puisse parler sans le secours d'un interprète, car ma bouche ne peut exprimer que bien faiblement ce que j'éprouve de gratitude pour une faveur inattendue que je sais ne devoir qu'à la bienveillance des âmes généreuses qui m'ont convié à cette belle fête.

" J'ai peu d'espoir, Messieurs, de conserver longtemps le souvenir de votre gracieuseté : le septuagénaire ne vit que pour la tombe la plus prochaine ; mais quelle que soit la durée de ma vie, elle aura l'effet de dissiper souvent les sombres nuages qui attristent, de temps à autre, l'existence d'un vieillard. Les jeunes Messieurs qui ont si bien joué le drame dont le fond est tiré de mon ouvrage, " Les Anciens Canadiens" m'ont transporté aux beaux jours de ma jeunesse, et m'ont fait vivre pendant trois heures avec les amis que mon imagination avait créés."

M. Bibaud prit ensuite la parole.—" Je dois dire quelques mots pour me rendre à l'invitation qui m'a été faite. L'an dernier, au collége Sainte-Marie, j'entendis faire l'éloge de Mgr. Joseph-Octave Plessis ; cette année, on célébra, au collége de Montréal, la mémoire de Jacques Cartier et de Montcalm. Ici, je vois le drame des *Anciens Canadiens*. C'est donc réellement une phase nouvelle qui s'annonce dans les jeux littéraires des colléges. On parle du Canada. C'est une manière d'affirmer que nous sommes un peuple. Messieurs les élèves, vous n'aurez pas deux fois peut-être l'avantage de jouer une telle pièce devant l'auteur des *Anciens Canadiens*, et, en vous applaudissant de votre bonne fortune, conservez toujours le souvenir de cette belle occasion. "

Les échos de la presse répétèrent ces éloges et ces cris de triomphe partis du collége de l'Assomption.

O mon vieil ami ! autrefois, lorsque vous étiez descendu jusqu'à la dernière étape du malheur, ruiné, flétri, captif, vous vous écriiez dans toute l'amertume de votre âme : " O mon Dieu ! une " journée, une seule journée de ces joies de ma " jeunesse, qui me fasse oublier tout ce que j'ai " souffert ! Oh ! une heure, une seule heure de " ces bonnes et vivifiantes émotions, qui, comme " une coupe refraîchissante du Léthé, effacent " de la mémoire tout souvenir douloureux ! " Bon vieillard ! cette heure de félicité que vous avez si ardemment demandée au ciel, après trente années d'attente, il vous a été donné de la goûter comme un avant-goût des grandes joies futures. Et, du fond de votre âme attendrie et reconnaissante, vous vous êtes écrié : " Grâces " vous soient rendues, ô mon Dieu, pour ce " bienfait ! Grâces soient aussi rendues à cette " aimable jeunesse qui a compris mon cœur " ardent et enthousiaste comme le sien, et qui a " couronné mes cheveux blancs de ses lauriers ! " Maintenant, ô mon Dieu ! laissez aller en paix " votre serviteur. "

V

MORT DE M. DE GASPÉ.

" Depuis quelques années, l'aimable auteur des *Anciens Canadiens* n'écrivait plus, mais sa causerie abondante et spirituelle ne tarissait pas, et les souvenirs d'un passé dont il était presque le dernier et à coup sûr le plus fidèle témoin, revenaient sans cesse sur ses lèvres. La vieille société revivait en lui et la nouvelle admirait ce parfait modèle des belles manières et des mœurs d'autrefois. Québec s'enorgueillissait de l'avoir dans ses murs, et c'est, avec une sorte de respect mêlé d'affection, qu'on le suivait du regard parcourant nos rues, un livre sous le bras, arrêté à chaque pas, non par le ralentissement de l'âge, mais par mille réminiscences irrésistibles. Notre ville était pour lui remplie d'attraits, peuplée de figures familières ; il avait connu les grands-pères de tous ceux dont il voyait les noms indifférents, et il portait intérêt à tous.

" M. de Gaspé était l'exquise personnification de l'*homme d'esprit* d'autrefois. On retrouvait dans sa conversation, dans ses saillies, un genre à peu près perdu, une vivacité et un naturel que nous n'avons plus. Nous avons encore de l'esprit, mais ce n'est plus le même : il coule moins directement de source, il est plus apprêté et surtout moins gai. Nos pères plaisantaient autrement et s'amusaient mieux.

" Lorsque plus tard l'historien voudra recomposer pour la postérité l'ancienne société canadienne, il placera au sommet des événements politiques la fière et mâle figure de M. Papineau, et au-dessus du tableau animé de la Cour et de la Ville l'image souriante de M. de Gaspé. " [1]

M. de Gaspé est décédé le 29 janvier 1871, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, chez son gendre, l'honorable juge Stuart, qui a entouré sa vieillesse des soins du plus tendre des fils.

---

1. L'*Evénement*, 30 janvier 1871.

Après avoir fermé les yeux à mon vénérable ami, j'écrivis, à travers mes larmes, les lignes que je transcris ici :

" Il est mort le noble vieillard, le conteur aimable, le témoin et le peintre des anciennes mœurs canadiennes, le chantre émouvant de nos malheurs !

" Tout ce qu'il y a de Canadiens, jaloux de nos gloires nationales, joindront leurs regrets aux nôtres, pleureront comme nous cette étoile brillante qui vient de s'éteindre dans notre ciel, et viendront apporter leur tribut d'hommage et de respect à cette noble mémoire.

" Après une longue vie remplie de vicissitudes, vouée longtemps au silence, M. de Gaspé est devenu en peu d'années le plus populaire de nos écrivains : son nom est aussi connu sur les bords du Saint-Laurent que celui du vieil Ossian dans les montagnes d'Ecosse ; et sa mort sera pleurée par nos compatriotes, comme celle du barde écossais par les fils de Fingal.

" Ce rapprochement avec le poète calédonien rappelle involontairement un passage des *Mémoires* de M. de Gaspé, où celui-ci parle en termes trop saisissants de sa mort pour que cette citation ne trouve pas place ici. Après avoir raconté une de ces soirées brillantes que donnait le gouverneur Craig, à Spencer Wood, M. de Gaspé fait ce retour sur lui-même :

" Soixante-ans se sont écoulés depuis ce jour. Mes pas, qui se traînent aujourd'hui pesamment, laissaient alors à peine la trace de leur passage. Toute la jeunesse qui animait cette fête des anciens temps dort aujourd'hui dans le silence du sépulcre : celle même qui a partagé mes joies et mes douleurs, celle qui, ce jour même, accepta pour la première fois une main qui, deux ans plus tard, devait la conduire à l'autel de l'hyménée, celle-là aussi a suivi depuis longtemps le torrent inexorable de la mort qui entraîne tout sur son passage.

" Ces souvenirs rappellent à ma mémoire ce beau passage d'Ossian :

" But why art thou sad, son of Fingal ? why grows the cloud of thy soul ? the sons of future years shall pass away : another race shall arise. The people are like the waves of the ocean ; like the leaves of woody Morven : they pass away in the rustling blast, and other leaves lift their green heads on high.

" En effet pourquoi ces nuages sombres attristent-ils mon âme ? les enfants de la génération future passeront bien vite, et une nouvelle surgira. Les hommes sont comme les vagues de l'océan, comme les feuilles innombrables des bosquets de mon domaine ; les tempêtes des vents d'automne dépouillent mes bocages, mais d'autres feuilles aussi vertes couronneront leur sommets. Pourquoi m'attrister ? quatre-vingts enfants, [1] petits-enfants et arrière-petits-enfants porteront le deuil du vieux chêne que le souffle de Dieu aura renversé. Et si je trouve grâce au tribunal de mon souverain juge, s'il m'est donné de rejoindre l'ange de vertu qui a embelli le peu de jours heureux que j'ai passés dans cette vallée de tant de douleurs, nous prierons ensemble pour la nombreuse postérité que nous avons laissée sur la terre."

Il est allé rejoindre, dans la terre des vivants, cette compagne chérie, et goûter enfin ce repos qui fut absent de sa vie. Sa dernière heure, accompagnée de prières et de bénédictions, réjouie par toutes les grâces et les secours de la religion, a été douce comme l'espérance, suave comme la charité. Juste et épuré par les larmes, il s'est vraiment endormi dans le Seigneur : nous qui avons été témoin de ses derniers instants, après l'avoir suivi chaque jour de sa maladie, nous pouvons en donner l'assurance à ses amis et à sa famille qui le pleurent.

" Cette heureuse mort est un grand exemple qu'il fait bon mettre sous les yeux de la génération présente.

" La douceur de M. de Gaspé, sa patience au milieu d'atroces douleurs, furent inaltérables jusqu'à la fin. Cette exquise amabilité qu'on admirait chez lui, paraissait plus exquise encore que d'habitude. Il était attendri jusqu'aux larmes des soins maternels que lui prodiguaient ses enfants. Voyant autour de son lit ses trois filles, Madame Stuart, Madame Fraser et Madame Hudon, qu'il appelait, en souriant, " ses trois Grâces," leur tendresse lui mettait sur les lèvres les plus gracieuses paroles.

" S'adressant à Madame Alleyn, son autre fille, qui se penchait vers lui pour l'assister, un souvenir classique lui venant en mémoire, il se mit à réciter ces vers d'Horace :

> Eheu ! fugaces, Posthume, Posthume,
> Labuntur anni : nec pietas moram
> ....
> Adferet indomitaeque morti.

" Mais, tiens, ma fille, continua-t-il, j'oubliais que tu ne sais pas le latin. Voici ce que signifie cela : Hélas ! mon ami, les années rapides s'enfuient, et ta piété filiale ne saurait retarder l'indomptable mort.

" Le moment suprême du bon vieillard a été une scène vraiment biblique. Entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui remplissaient la chambre mortuaire, et qu'il voyait agenouillés autour de sa couche funèbre, son agonie ressemblait à celle des patriarches des anciens temps, Isaac, Jacob, Tobie, expirants, calmes, pleins de jours et d'espérance, au milieu de leur nombreuse postérité. Sa figure enflammée par la fièvre, illuminée par l'émotion et la ferveur, semblait entourée d'une auréole. Ses yeux, où toute sa vie et son âme s'étaient concentrées, brillaient d'un éclat qu'on ne lui avait jamais vu ; et son intelligence était aussi lucide, sa parole aussi claire que dans ses plus beaux jours.

1. A sa mort, M. de Gaspé comptait cent quinze enfants et petits-enfants.

« Après avoir dicté ses dernières volontés, distribué ses derniers conseils avec ses dernières charités, il joignit les mains, se recueillit et levant les yeux au ciel : « Mes enfants, dit-il, je meurs dans la foi en laquelle j'ai été élevé, la foi de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. J'ai été absous par le ministre du Seigneur et j'espère que Dieu aura pitié de mon âme. Mon seul regret est de n'avoir pas mieux vécu. » Puis étendant les mains : « recevez ma dernière bénédiction ; je vous bénis, mes enfants et mes petits enfants. »

« Une de ses filles lui dit alors en sanglotant : « Papa, bénissez donc mes petits enfants qui sont absents. » « Oui, ma chère fille, dit-il, je les bénis. Qu'ils soient heureux sur la terre et bons chrétiens ! »

« M'approchant de lui : « Je ne vous oublierai pas dans mes prières, lui dis-je. » « Ni moi, dans l'éternité, » répondit-il en me serrant affectueusement la main. « Vous vous rappelez, continua-t-il, ce sauvage, dont je vous ai raconté l'histoire et que ses ennemis torturaient si cruellement. Eh bien ! je souffre plus que lui, mais j'offre mes souffrances en expiation de mes péchés. »

« Chose étonnante ! sa surdité qui avait été si grande sur la fin de ses jours, disparut, et il suivit avec un profond recueillement les prières des agonisants. Il se joignit à cette sublime prière qu'il admirait tant, qu'il a cité lui-même, avec un si rare bonheur dans les *Anciens Canadiens :*

« Partez de ce monde, âme chrétienne, au « nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a « créée : au nom de Jésus-Chrit, fils de Dieu vi- « vant, qui a souffert pour vous ; au nom du « Saint-Esprit qui vous a été donné, etc., etc. »

« Ce fut ensuite un spectacle navrant et consolant à la fois que de voir ses enfants et ses petits-enfants, venir, l'un après l'autre, baiser, une dernière fois, le front glacé du vieillard, qui adressait à chacun d'eux une parole affectueuse. Enfin, il joignit les mains, leva les yeux, les referma, et, comme son Sauveur, poussa un profond soupir et ce fut tout. La pâleur de la mort s'étendit sur sa figure qui devint placide et blanche comme un marbre. » [1]

M. de Gaspé est mort comme devait mourir un fils des croisés, un allié du Grand-Maître des chevaliers de Malte, Villiers de l'Isle-Adam, un petit-fils d'un des héros de Carillon et de Sainte-Foye.

Les funérailles de M. de Gaspé ont eu lieu à Saint-Jean Port-Joli, où il avait exprimé la volonté de reposer à côté de ses ancêtres.

« Un immense concours de personnes assistaient à ce service, le plus triste et le plus solennel qu'ait vu la paroisse de Saint-Jean Port-Joli.

Cette paroisse, plus heureuse que bien d'autres qui lui envient ce privilége, a prouvé, en cette circonstance, qu'elle était digne d'être la gardienne de cette précieuse dépouille.

Et maintenant, ô vénérable ami ! laissez-nous vous faire nos adieux. Après tant d'épreuves et d'amertumes dont votre longue carrière a été remplie, reposez en paix parmi ceux que vous avez aimés. Comme vos ancêtres, vous avez noblement servi votre pays ; vous avez laissé après vous, avec de bons exemples, des œuvres que nos neveux se transmettront comme un précieux héritage. Ils grandiront dans l'attachement à ces belles traditions que vos livres ont conservées, et apprendront à prononcer avec respect et amour le nom de Philippe Aubert de Gaspé.

Québec Janvier 1871.

1. Le *Courrier du Canada*, 30 Janvier 1871

THE CANADIANS OF OLD.[1]

In the form of a romance, an old Canadian, seventy-six years of age, has given us a series of highly interesting reminisences of the manners, customs, habits of thought, legends, and superstitions of his countrymen, within the far-extending range of his own experience and recollection. Born, as he says of himself, « only eight-and-twenty years after the conquest of La Nouvelle France, » he has been, if not an actual eye-witness of many of the most important events in the history of Canada, at least within the immediate sphere of their influence. Taking the date of his birth to be 1788, he was four years old when the representative *form* of government was first ceded to his country by *Mr. Pitt*, the first House of Assembly, composed of fifty members, having been opened by Lieutenant-Governor Clarke in 1792. When he was nine years old, what has been called in Canadian history the « Reign of Terror » occurred when the first free-spoken newspaper, published under the title of the *Canadian*, was put down for attacking the measures of the Government, the printer thrown into prison, and all his materials destroyed. From that time he has seen the whole of the struggling action of the Canadian Parlement, together with the first and latest attempts of the Americans to annex his country to the United States. The period through which M. de Gaspé has lived has been so eventful, and the public occurrences of his earlier years were so brimful of romantic incidents, that he could hardly fail to be interesting while pouring out the budget of his recollections, even to listeners on this side of the Atlantic. Whatever the future of Canada may be, her history forms a section of the history of the mother country of which we may, upon the whole, be proud—few conquests of our arms having been less abused than that of Canada ; and, on this account, such information as M. de Gaspé conveys to us is welcome.

Our gossip opens his book with a description of Quebec as it appeared in the year 1757, and he then introduces us to two youths who are taking leave of their fellow-students of the Jesuits' College, where they have been educated. The younger of the two is of French origin, the other of Scottish birth, the orphan son of a Highland laird who fell on the field of Culloden. Jules d'Haberville, the young Frenchman, is returning to his paternal roof, accompanied by Archy Locheill, the young Scotchman, on a visit. During the sleigh-journey the

1. The Canadians of old, By Philippe Aubert de Gaspé. Translated by Georgiana M. Pennée, Quebec : Desbarrats.

two youths amuse themselves with the liveliest of college " chaff, " the intervals of their talk being filled by references to popular superstition attaching to a part of the road along which they are passing. This mode of telling a story is not new, but M. de Gaspé handles it neatly, and it serves well the purpose he has in view. On another part of their road, the travellers are made witnesses of a thrilling spectacle, and one of them, the young Scotchman, a principal actor. An over-venture some *habitant*, or farmer, trusting to the solidity of the ice of the South River, which he had safely crossed on the previous day, is in imminent peril of being carried helplessly down the rapids, when he is rescued by Archy Locheill. The scene is described with no small graphic power, and is as exciting as many a chapter in recents so called " sensation novels, " besides affording a distinct and very interesting view of the social habits of the Canadian villagers of old. Then follows a description of a "Supper at a Canadian Seignior's," which we are almost tempted to transcribe, such a picture of solid comfortableness, as well as picturesque grace, does it present. Equally pleasant is the description of a manor-house, with the owner exercising his seignorial right of exempting his tenants from payment of their rents—that is to say, such of them as can concoct ingenious excuses :—

" What, you rascal ! " says the landlord, " for the sake of a pitiful six months " beast you want to evade the seignorial rights, established by your sovereign as solidly as those mountains to the north which you are looking at are established on their rocky bases. *Quos ego*, " " I think, " says the tenant, in a low voice, " he is talking wild Indian to frighten me ; " and aloud he added, " You see that my filly would, in four years' time, have been (according to those who are judges of horseflesh) the best trotter in this south coast, and would have been worth a hundred francs if she were worth a sou. " " Be off to the devil, " answers my uncle Raoul, " and tell Lisette to give you a glass of brandy to console you for the loss of your filly. These rogues, " adds my uncle, " drink more brandy than they pay rent ! "

The description of the ceremonial of dedicating the May-pole is a most interesting passage, illustrative of the peaceful life of the old Canadians. It is strikingly contrasted with scenes of battle. The conquest is effected. On the bloody fields of Abraham, the two friends, Jules and Archy, fight on opposite sides—Jules under General Montcalm, Archy under General Wolfe. There are some love-passages between Archy and Blanche the sister of Jules, in which the young lady patriotically refuses to ally herself with one of her country's conquerors, and remains to the end unshaken in her resolution, in spite of the close bonds of friendship which unite the rest of her family to the young Scotchman. In a note, M. de Gaspé says :—" A Canadian young lady, whose name I will not mention, under similar circumstances refused the hand of a rich Scotch officer in General Wolfe's army." Among his notes, which are extremely copious, will be found a vast deal of curious and valuable information, verified in many instances by authentic documents, or from the report af actual witnesses.

The chapter entitled the "Shipwreck of the *Augustus*" is a striking supplement to the written history of the Canadian conquest :—

" By recording the misfortunes of my own family, " says M. de Gaspé, " I have tried to give some idea of the distress of the greater part of the Canadian nobility who were ruined by the conquest, and whose reduced descendants vegetated on the same soil that their ancestors had conquered and watered with their blood. Let those who accuse them of want of talent and energy remember that with their military education, it was difficult for them to devote themselves to any other occupations than those they were already with. "

History generally fails to record the minor circumstances of the great events it recounts, and, but for writers such as M. de Gaspé, the tests by which alone it can be judged would be lost.

" The terms in favour of the French residents, " says the writer of a History of Canada now before us, " were faithfully, and even liberally, fulfilled by our Government. All offices, however, were conferred on British subjects, who then consisted only of military men, with not quite five hundred petty traders, many of whom were ill-fitted for so important a situation. They showed a bigoted spirit, and an offensive contempt of the old inhabitants, including even their class of nobles, General Murray (the then Governor), notwithstanding, strenuously protected the latter, without regard to repeated complaints made against him to the Ministry at home ; and by his impartial conduct he gained their confidence in a degree which became conspicuous on occasion of the great revolt of the United Colonies."

Audi alteram partem. M. de Gaspé gives a very different view of the feeling inspired by Governor Murray's measures for the pacification of the country, one of which was the deportation of a large number of persons on board the *Augustus*, a vessel utterly unseaworthy, and the wreck of which caused the destruction of nearly every soul embarked in her. An account of the circumstances of this frightful event was published in Montreal, in 1778, by almost the only survivor of the catastrophe. In M. de Gaspé's volume this gentleman, a M. de St. Luc, is made to tell the tragical story immediately after his escape from the wreck, and, says M. de Gaspé, " After M. de St. Luc's narrative, my aunt Bailly de Messein would say, we passed the rest of the night weeping and lamenting the loss of our relations and friends who had perished in the *Augustus*. " It is as a picture of Canadian society as it existed in the days of the author's boyhood, however, that his book is most valuable and interesting. This picture he professes to paint without exaggeration, and we are inclined to trust him for the most part unhesitatingly.

—(*London Review*, 29 *Oct.* 1864, *No.* 226.)

FRANCIS PARKMAN

Vous connaissez, ou vous ne connaissez pas le *Revere House* de Boston : c'est l'hôtel fashionable de la ville. C'est au *Revere House* qu'on a récemment préparé des appartements pour la réception du grand duc Alexis, lors de son passage à Boston.

Il faut avoir visité quelques-uns de ces hôtels princiers des Etats-Unis, pour se former une idée du luxe qu'exige en voyage le peuple américain, cette grande tribu nomade campée en Amérique.

Au mois de mai de l'année dernière, je montais les degrés du péristyle du *Revere House* en admirant les deux beaux lions en bronze couchés sur leurs piédestaux de chaque côté de l'escalier, lorsque je fus distrait de mon attention par un étranger qui s'avança vers moi, et vint en souriant me souhaiter la bienvenue.

Je reconnus à l'instant mon ancien ami M. Françis Parkman.

Depuis plusieurs années nous correspondions ensemble sans nous être jamais vus. M. Parkman était venu à Québec pour me rencontrer, j'étais allé à Boston dans le même but ; mais une étrange fatalité nous avait toujours tenus éloignés l'un de l'autre : c'était pour la première fois que nous avions le plaisir de nous serrer la main.

Après les premiers épanchements de l'amitié, M. Parkman me dit que sa voiture nous attendait à la porte de l'hôtel, et s'offrit à me faire les honneurs de sa ville natale.

Boston, qui a été justement surnommé l'Athènes moderne des Etats-Unis, est le centre des lettres et des sciences, la capitale intellectuelle de la grande république.

Nous visitâmes ses principales institutions, et particulièrement l'Université de Cambridge, le célèbre Harvard College fondé en 1637.

J'y admirai le magnifique musée d'histoire naturelle formé par M. Agassiz, et qui rivalise avec les plus riches musées d'Europe.

De là nous allâmes rendre visite au célèbre professeur et à son illustre voisin, M. Longfellow, le Lamartine américain. M. Agassiz est une de ces physionomies que l'on n'oublie pas, figure douce et attractive que les calmes études de la science ont empreinte d'une lumineuse sérénité.

Madame Agassiz, née Miss Carey, issue d'une opulente famille de Boston, est une femme d'un esprit supérieur. Elle partage les études et les courses scientifiques de son mari, et a écrit ses voyages avec autant de grâce que d'originalité.

L'auteur d'*Evangéline* est un beau vieillard, aux traits animés, au regard limpide et inspiré. Sa noble figure, sa longue et abondante barbe qui tombe en flots de neige sur sa poitrine, lui donnent un air de majesté qui rappelle les bardes ou les voyants des anciens jours: c'est ainsi qu'on se représente Ossian, Baruch, ou le Camoëns.

Chez M. Longfellow, comme chez M. Agassiz, le cours de la conversation nous entraîna naturellement à parler du Canada ; ces hommes éminents ne tarissaient pas d'admiration sur la beauté de notre histoire, qu'ils avaient appris à apprécier par la lecture des œuvres de M. Parkman. Pour eux, comme pour bien d'autres, cette lecture avait été une révélation.

De son côté, Madame Agassiz me parla longuement, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, de l'héroïsme de nos premiers missionnaires et de nos fondatrices religieuses.

Déjà, en France, en Angleterre, et dans plusieurs autres parties des Etats-Unis, j'avais été fier d'entendre faire l'éloge de notre *peuple* d'après l'auteur des *Pioneers*.

Mon séjour à Boston acheva de me convaincre des immenses services que M. Parkman a rendus à notre pays par ses travaux historiques.

Un intérêt et une sympathie toute naturelle se rattachent donc à cet écrivain qui nous a si noblement vengés des odieuses calomnies qu'on a inventées pour avilir le nom et le caractère de nos ancêtres.

I.

La famille de M. Parkman est une des plus anciennes des Etats-Unis; elle se glorifie de retracer sa généalogie jusqu'aux Pilgrim Fathers.[1]

Francis Parkman est né à Boston le 16 septembre 1823. Dès l'âge de huit ans, il fut transporté des rives de l'océan aux rives de la forêt. Quatre années de son enfance s'écoulèrent dans la

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, une lettre nous apprend qu'un malheur subit vient de frapper au cœur M. Parkman. Son unique frère, John Elliot Parkman, lieutenant dans la marine américaine, et servant sur la flotte du Pacifique, sous le commodore Stembel, est mort soudainement à San Francisco, le dix-neuf décembre dernier. Après avoir couru mille dangers dans ses voyages ayant fait plusieurs fois le tour du monde, après avoir affronté la mort sur les champs de bataille de la dernière guerre, il est tombé tout-à-coup, en pleine paix, sans cause apparente. Officier plein d'espérance et d'avenir, aimable autant qu'aimé, sa carrière promettait d'être aussi honorable qu'utile à son pays. Ce regret, jeté sur sa tombe, ira consoler la douleur de son frère.

résidence de son grand-père, située à l'intérieur du Massachusets, sur les limites des défrichements. L'imagination vive et rêveuse de l'enfant, qui s'était bercée d'abord au roulis des vagues de l'océan, dut se plonger avec une singulière volupté dans ces vagues autrement mystérieuses des grands bois. C'est dans ces courses enfantines qu'il puisa ce goût pour les aventures, cet amour pour la vie sauvage dont ses écrits portent une si puissante empreinte.

Il entra au collége de Harvard en 1840, et y fit son cours d'études. Durant ses vacances d'été, il s'amusait à parcourir la lisière des forêts, les rivières et les lacs qui séparent le Canada des Etats-Unis. Il passa un mois entier à sillonner en tout sens le lac George, à admirer ses rivages pittoresques, à gravir ses montagnes, à étudier dans leurs moindres détails, les lieux historiques, les champs de bataille ou français et anglais, colons et sauvages ont versé tant de sang pour remporter de stériles victoires. Le génie descriptif du futur auteur se déploya, durant ces excursions, avec une nouvelle science de la solitude et un sentiment plus profond de la poésie du désert. Il se passionna pour l'histoire de la Nouvelle-France en parcourant, les livres à la main, ce vaste théâtre où la France et l'Angleterre se sont disputé, pendant si longtemps, le sceptre de l'Amérique du Nord.

A la fin de l'année 1843, quoiqu'il n'eût pas encore achevé son cours d'études, M. Parkman fit un voyage en Europe, en passant par Gibraltar et Malte. Il visita la Sicile, et demeura une partie de l'hiver en Italie.

Durant son séjour à Rome, il lui prit fantaisie de s'enfermer, pendant quelques jours, dans un monastère de Passionnistes.

M. Parkman m'a souvent raconté les étranges impressions qu'avaient laissées dans son esprit ces quelques jours de *retraite*.

La fenêtre grillée de sa cellule s'ouvrait sur le Colysée; et l'on peut se figurer les émotions qui devaient faire battre ce cœur de dix-neuf ans, les rêves qui faisaient frissonner cette puissante imagination, lorsque, le soir, accoudé aux barreaux de sa fenêtre, le jeune *solitaire* contemplait, en silence, les rayons de la lune se jouant à travers les arcades en ruines du Colysée, lorsqu'il entendait passer sur les arbustes et monter jusqu'à lui le murmure de la brise tiède et parfumée de la nuit, lorsqu'il écoutait tout ce monde de souvenirs qui s'éveillait dans un pareil lieu.

Au retour du printemps, il quitta Rome, remonta par le nord de l'Italie, traversa la Suisse, et, passant par Paris et Londres, il arriva à temps en Amérique pour subir ses examens durant l'été de 1844.

Il embrassa alors la carrière du droit. Pendant deux ans, il lutta pour courber son esprit à cette aride étude ; il essaya de couper les ailes à son imagination. Mais c'était vouloir retenir l'aigle en captivité ; le noble oiseau déploya ses aîles, brisa sa chaîne, et prit son vol.

M. Parkman jeta ses livres de désespoir, et partit en 1846 pour une expédition dans les Montagnes Rocheuses. Il a écrit un beau livre sur ce voyage, où il a failli laisser sa vie.

Le Far West était à cette époque une région fort peu explorée. Les Mormons n'avaient pas encore mis le pied sur les bords du lac Salé. M. Parkman rencontra, aux environs du fort Laramie, les Saints des derniers jours campés sur la berge d'une rivière. Ils fuyaient le contact de l'Egypte moderne, dont les habitants se refusaient au bonheur de se laisser piller par eux ; et ils s'avançaient dans le désert à la recherche de leur terre promise.

M. Parkman vécut, pendant plusieurs mois, de la vie sauvage parmi les Dacotahs des Montagnes Rocheuses. Il les suivit dans leurs chasses annuelles, afin d'étudier, dans tous ses aspects, le caractère sauvage qu'il devait faire revivre dans ses resplendissantes descriptions, tel que nos pères l'avait connu aux jours de Champlain et de Montcalm.

Il pénétra même parmi d'autres tribus plus lointaines et plus sauvages pour y observer le type primitif de la race indienne ; mais les fatigues et les privations qu'il eut à endurer durant ces courses lui firent contracter une maladie qui donna un choc irréparable à sa santé, et lui légua des infirmités pour le reste de ses jours.

Le talent de l'auteur se révéla dans le récit qu'il fit de cette excursion qui parut d'abord dans le *Knickkerboker Magazine*, puis en volume sous le titre de *The Prairie and Rocky Mountain life* (1849). Le même ouvrage fut publié plus tard par un autre éditeur sous le titre de *The California and Oregon Trail.*

Dès ses plus jeunes années, M. Parkman avait résolu d'écrire l'histoire de la domination française en Amérique. Son imagination avait été, de bonne heure, séduite par la nouveauté et la poésie de ce sujet.

L'origine, le développement et la décadence de l'influence française en Amérique, offrent une suite de scènes d'une beauté sans rivale dans l'histoire moderne. La lutte longue et acharnée que se livrèrent la France et l'Angleterre, et qui se termina par le triomphe de la race anglo-saxonne, eut d'ailleurs sur les destinées de ce continent des résultats immenses, dont le contrecoup s'est fait sentir jusqu'en Europe. Cette influence a grandi avec le temps, et la civilisation moderne en a subi une déviation sensible.

L'histoire des deux colonies françaises et anglaises a mis en regard deux systèmes opposés : la Monarchie et la République, la Féodalité et la Démocratie. Ces deux systèmes, exprimés par deux croyances religieuses, le Catholicisme et le Protestantisme, ont fait ressortir avec éclat le génie si différent des deux races.

A l'aurore du dix-septième siècle, la Monarchie était dans tout l'éclat de sa puissance triomphante ; le Catholicisme, au lendemain de

la Réforme, retrempé par ses désastres, surgissait avec une vie nouvelle du sein de ses propres ruines, et se répandait sur tout l'univers pour conquérir au dehors ce qu'il avait perdu au dedans. Ces deux puissances, fortement organisées, poussaient dans les déserts d'Amérique leurs indomptables soldats et leurs prêtres dévoués, révélaient les secrets des terres inconnues, pénétraient les forêts, marquaient les lacs et les rivières, plantaient partout leurs emblêmes, construisaient des forts, et réclamaient comme leur domaine le sol où ils mettaient le pied. L'expansion de la colonie canadienne fut la tentative hardie de ces deux puissances pour s'emparer d'un continent: la Nouvelle-France ressemblait plutôt à un camp militaire bivouaqué dans les solitudes américaines, qu'à un peuple colonisateur. Le commerce lui-même portait l'épée: la noblesse mercantile, fière du blason de ses ancêtres, aspirait à se créer des seigneuries forestières, ayant des hordes sauvages pour vassaux. Avec sa hiérarchie civile, militaire et religieuse, avec son gouvernement sans peuple, la Nouvelle-France était "une tête sans corps."

Sur les bords de l'Atlantique, grandissait lentement mais vigoureusement une puissance opposée. Bannis de leur pays par l'intolérance religieuse, les exilés puritains n'avaient pas pour leur mère-patrie, comme les colons français, ce lien puissant qui unit l'enfant avec sa mère. Le développement de la Nouvelle-Angleterre fut le résultat des forces réunies d'une multitude patiente et industrieuse, où chacun, dans son cercle étroit, travaillait pour son propre compte, afin d'acquérir l'aisance ou la fortune. Géant au berceau, plein de sang et de muscles, la Nouvelle-Angleterre, avec son peuple sans organisation, était "un corps sans tête."

Chacune des deux colonies avait sa force; chacune avait sa faiblesse: toutes deux possédaient leur genre particulier de vie ardente et vigoureuse. L'une, favorisée à temps, était destinée à vaincre; l'autre, abandonnée et écrasée par le nombre, devait succomber; l'une allait croître, l'autre languir. L'histoire de la première est l'inventaire d'un riche marchand; celle de la seconde est la légende d'un soldat blessé. L'une possède le réel, l'autre l'idéal; l'une est le prosaïsme, l'autre la poésie.

On comprend ce qu'un pareil sujet devait avoir de charme et d'attrait pour l'intelligence à la fois romanesque et raisonneuse de M. Parkman. Sa pensée se complaît dans ces curieux rapprochements, d'où surgissent parfois d'utiles leçons, ou de philosophiques enseignements.

"La domination française en Amérique, dit-il, est un souvenir du passé; et lorsqu'on évoque les ombres évanouies de ses héros, elle se lèvent de leurs tombes comme des fantômes étrangers et romanesques. La flamme mystérieuse de leur bivouac semble briller encore, et sa lumière incertaine se projeter sur les nobles seigneurs et les vassaux, sur la robe noire du prêtre, parmi les groupes farouches des guerriers indiens, tous, blancs et sauvages, unis d'une étroite amitié, et suivant l'âpre sentier de leur vie aventurière. Une vision sans borne se déploie devant vos yeux: un continent indompté; d'immenses déserts de verdure forestière; des montagnes ensevelies dans le silence de leur sommeil primitif; des rivières, des lacs, des marécages sans nombre chatoyants au soleil; un océan de solitude se confondant avec le ciel: tel était le domaine conquis par la France à la civilisation. Les casques d'acier, ornés de leurs blancs panaches, étincelaient sous l'ombre des forêts; et dans les antres farouches de la barbarie, on voyait s'agiter la robe du missionnaire. Là, des hommes qui s'étaient imbus depuis leur enfance des sciences antiques, qui avaient pâli dans la froide atmosphère des cloîtres, consumaient le midi et le soir de leur existence à contenir des hordes sauvages sous une autorité douce et paternelle, et restaient calmes et sereins en face des plus horribles genres de mort. Là des hommes élevés à la cour, les rejetons élégants de grandes familles, dont les ancêtres remontaient aux croisades, faisaient rougir, par leur indomptable courage, les plus vaillants fils du travail."[1]

II.

La série des œuvres historiques de M. Parkman s'ouvre par l'*Histoire de la Conspiration de Pontiac*, qui parut en 1851.

Cette histoire embrasse la période qui suivit immédiatement la conquête du Canada, période courte mais décisive, durant laquelle les tribus sauvages du bassin des lacs et de la rive orientale du Mississipi, soulevées par le génie barbare de Pontiac, ourdirent cette vaste conspiration qui avait pour but d'anéantir ou de repousser l'invasion des conquérants anglais.

Ce fut le dernier effort de ces malheureux enfants des bois pour se soustraire à l'extermination: lutte inégale, mais héroïque, dont la conséquence fatale fut leur ruine irrémédiable, mais qui eut la gloire de produire Pontiac, le Vercingétorix américain, ce génie étonnant qui, par son éloquence, son audace et sa ruse, tint, pendant quelque temps, sous sa main toutes ces nombreuses tribus. Ce guerrier barbare ne réussit qu'à retarder de quelques années la ruine de sa race: il y perdit sa puissance, et y trouva enfin une mort tragique; mais sa grande ombre est restée debout sur les tombes de ses pères.

M. Parkman déploya dans l'histoire de cette conspiration des qualités supérieures, aussi brillantes que solides, qui dès l'apparition de son livre, lui conquirent une place au premier rang des historiens américains.

---

1. *Pioneers of France in the New-World, Introduction p. X.*

La puissance des recherches y rivalise avec l'ampleur et l'éclat de l'exécution. On y admire le génie du poète joint au talent de l'historien.

M. Parkman appartient à l'école romantique. L'histoire, telle qu'il la conçoit, n'est pas un squelette desseché qu'on exhume de la tombe; c'est une ombre évanouie qu'elle doit ressusciter, revêtir de chair et de muscles, animer d'un sang vermeil, et faire palpiter d'un souffle immortel.

M. Parkman a eu l'avantage exceptionnel de compléter ses études de cabinet par l'étude sur la nature elle-même. Il excelle dans la peinture des mœurs et de la vie sauvages, qu'il connaît à fond, dans la description de la nature américaine, où il a vécu. A la vérité de ses tableaux, à la vivacité de leur coloris, on reconnaît qu'ils ont été peints sur les lieux mêmes, et, pour ainsi dire, photographiés sur l'original.

L'*Histoire de la Conspiration de Pontiac* eut un grand succès dans les Etats-Unis, où elle fut considérée comme la meilleure monographie qu'eût encore produite la littérature américaine. L'ouvrage est aujourd'hui parvenu à sa sixième édition.

Il eut en Angleterre des appréciateurs éminents qui firent à son auteur une réputation presque égale à celle qu'il avait acquise dans son pays. L'auteur d'une critique, publiée dans la *Westminster Review*, résumait son appréciation en disant que "l'*Histoire de la Conspiration de Pontiac* était une production admirable, unissant la profondeur des recherches à la beauté pittoresque de l'expression, et présentant un récit fascinateur d'un des épisodes les plus importants de l'histoire américaine."

En 1858-59, M. Parkman fit un second voyage en Europe, et recueillit, dans les archives coloniales de Londres et de Paris, une riche moisson de documents destinés à la continuation de ses travaux historiques.

Il y retourna en 1868-69, et passa l'hiver à Paris uniquement occupé de ses recherches favorites.

A son retour à Boston, il fit paraître successivement, et à des intervalles rapprochés: *Pioneers of France in the New World* (1865); *The Jesuits in North America* (1867); *The discovery of the Great West* (1869). [1]

Dans le premier de ces ouvrages, M. Parkman raconte l'origine de la colonisation française en Amérique: d'abord les tentatives infructueuses d'établissement en Floride, cette page tachée de sang commencée par le sanguinaire Ménendez et terminée par la main vengeresse de Dominique de Gourgues; ensuite la découverte du Canada par Jacques Cartier et la naissance de la colonie, jusqu'à la mort de Champlain.

Le second volume embrasse cette période que, dans une étude antérieure [1], nous avons appelée l'époque du gouvernement théocratique: époque merveilleuse où l'église de la Nouvelle-France apparaît, dominant les événements, toute radieuse de son dévouement apostolique, tenant d'une main la palme de ses martyrs, de l'autre la couronne de ses héroïnes.

Dans le troisième volume: *The discovery of the Great West*, M. Parkman a largement esquissé l'époque des découvertes, sur laquelle il a détaché en relief la figure du grand et infortuné De la Salle.

Dans le cours de cette année (1872), M. Parkman doit retourner, pour la quatrième fois, en Europe, afin de compléter ses savantes recherches. Il termine en ce moment l'*Histoire de la féodalité au Canada*, dont Frontenac est le plus remarquable représentant.

Cette nouvelle étude, qui formera deux volumes, est justement regardée par l'auteur comme la plus importante de ses œuvres.

Elle sera suivie plus tard d'une autre étude qui retracera l'époque des exploits militaires à laquelle D'Iberville a si glorieusement attaché son nom.

Tel est le vaste plan qu'a entrepris d'exécuter M. Parkman.

Quand il aura noué les deux extrémités de cette chaîne historique qui commence aux *Pioneers* et qui se termine avec *Pontiac*, quand il aura mis la dernière pierre à cet édifice, M. Parkman aura élevé un monument qui sera admiré à l'étranger, et contemplé avec reconnaissance par les Canadiens.

Malgré tous les talents que possède l'auteur, il y a lieu de s'étonner qu'il ait pu surmonter les difficultés immenses de la tâche qu'il s'est imposée, quand on connaît les circonstances pénibles dans lesquelles il a travaillé. M. Parkman a été valétudinaire presque toute sa vie; à plusieurs reprises, tout travail intellectuel lui a été interdit par ses médecins; et, pendant trois ans, sa vue, menacée d'une amaurose, ne pouvait supporter ni lecture ni écriture; la lumière même du jour lui était un supplice. Presque toutes ses recherches et la composition de ses ouvrages ont été faites à l'aide d'un secrétaire. Ses livres sont des chef-d'œuvre de patience, plus encore que d'exécution.

III.

Dans l'intérêt des lecteurs curieux de détails intimes, nous dirons que M. Parkman a épousé, en 1850, Miss Catherine Bigelow, fille du Dr. Jacob Bigelow, l'éminent médecin de Boston. Cette union fut éphémère: Madame Parkman

1. Les œuvres de M. Parkman ont été publiées à Boston par Little, Brown & Co. Elles se vendent à Québec chez Middleton & Dawson, côte de la Basse-Ville; et à Montréal, chez Dawson & Bro's. Nos. 159 à 161 rue Saint-Jacques.

1. Biographie de M. Garneau.

est morte en 1858, laissant deux filles qui lui survivent.

Durant l'hiver, M. Parkman habite Boston, et il passe la belle saison à *Jamaica Plain*, délicieuse campagne des environs de la ville.

Son charmant cottage, encadré de feuillage, est assis au bord d'un lac en miniature (*Jamaica Pond*), et regarde les opulentes villas et les gracieuses collines, richement boisées, qui ondulent tout autour de l'horizon.

L'auteur de Pontiac est un amant passionné des roses : dans un de ses voyages d'Europe, il en a rapporté plus de cent cinquante espèces différentes, qu'il cultive avec prédilection tant en serres, qu'en plein air. C'est en émondant sa forêt de rosiers, qu'il médite ses ouvrages, qu'il compose ces pages fleuries, tout embaumées de parfums exquis, qu'on croit respirer en ouvrant ses livres.

Pendant les loisirs forcés que lui faisait la maladie, en se promenant dans les allées ombreuses de ses jardins, il a étudié la vie et les mœurs de la rose, ses nombreuses variétés, les soins qu'exige sa culture. Il a réuni tout cela en bouquet dans un charmant ouvrage qu'il a publié en 1866. *The Book of Roses* est une fraîche et suave conception, dont chaque page semble imprimée sur une feuille de rose.

Sur sa personne, M. Parkman est d'une simplicité toute américaine. Sa taille grande, mais frêle, accuse une nature toujours souffreteuse. Les traits de sa figure offrent un de ces types remarquables qu'aimait à peindre Léonard de Vinci : harmonieuse combinaison d'intelligence, de finesse et d'énergie ; front large, nez finement taillé, menton fort et proéminent.

Du reste, rien ni sur sa physionomie, ni dans sa conversation, ne trahit la puissante imagination qui a jeté un reflet de poésie sur toutes ses œuvres.

Les lignes fines et déliées de ses lèvres, fortement accentuées aux angles, décèlent plutôt le penseur que le poète ; mais l'observateur attentif voit jaillir l'éclair au fond de son regard toujours à demi-voilé par sa débile paupière.

Sa pensée, naturellement inclinée vers les choses sérieuses, s'épanouit volontiers dans l'intimité ; et le franc rire de la gaîté applaudit toujours à une saillie spirituelle.

Que dire du cœur généreux, de l'âme droite et loyale ?.... mais l'amitié a des secrets qu'elle défend à l'écrivain de dévoiler.

IV.

Il nous reste à jeter un coup-d'œil d'ensemble sur les œuvres de M. Parkman, à les juger au triple point de vue littéraire, national et religieux. Chacun de ses ouvrages mériterait une critique spéciale, tant il y a de louanges à donner et de réserves à faire.

On se rappelle les splendides aurores boréales qui ont paru dans le cours de l'hiver de 1871. Certaines gens en étaient même effrayées : rapprochant ces phénomènes des désastres inouïs que chaque télégramme nous apportait, elles y voyaient de sinistres présages pour l'avenir.

Je me souviens qu'un soir nous étions allés, quelques amis, nous promener sur la terrasse du château Saint-Louis pour mieux jouir de leur ravissant spectacle. Du nuage étrange, aux rebords frangés d'éclairs, qui leur servait de clavier lumineux, elles lançaient vers le zénith leurs étincelantes vibrations. L'œil restait ébloui devant ces myriades de rayons qui jaillissaient, s'évanouissaient, pour reparaître encore, se réunissaient en gerbes de rose et de saphyr, ondulaient comme un champ d'épis, mariaient leurs nuances aux blanches clartés de l'aurore, et formaient, vers le nord, une immense draperie, si riche qu'on eût cru voir un pan du manteau divin.

Les rayonnements du style de M. Parkman sur le ciel bleu de notre histoire, ont quelque chose de ces splendeurs boréales. Ils produisent sur l'esprit une égale fascination. L'œil séduit ne s'en peut détacher ; et pour mieux justifier la comparaison, il faut ajouter que le sophisme y présente des miroitements qui font tressaillir la pensée catholique, et lui donnent ce genre d'effroi qu'éprouvent les imaginations populaires à la vue de nos phénomènes nocturnes.

Mais, avant d'entrer dans le domaine des réserves, laissons-nous entraîner au charme de quelques-unes de ces aurores littéraires que l'œil peut admirer sans crainte. Nous assistons à la naissance de Montréal.

" Sous plus d'un aspect, l'entreprise de Montréal appartient au temps des croisades. L'esprit de Godefroy de Bouillon survivait dans Chomedey de Maisonneuve ; et, dans Marguerite Bourgeoys, se réalisait ce pur idéal de la femme chrétienne, fleur de la terre épanouie aux rayons du ciel, qui subjuguait par sa douce influence la férocité d'un âge barbare.

" Le dix-sept de mai 1642, la petite flottille de Maisonneuve, une pinasse, un bateau plat, et deux chaloupes, celles-ci à la rame, ceux-là à la voile, approchaient de Montréal. Tous les voyageurs entonnèrent à l'unisson un hymne d'actions de grâce...

" Le jour suivant ils glissaient le long des rivages verdoyants et solitaires, aujourd'hui tout remuants de la vie d'une ville active, et mirent pied à terre à l'endroit que Champlain, trente-et-un ans auparavant, avait choisi comme un site favorable à un établissement. C'était une langue, ou triangle de terre, formée par la jonction d'un ruisseau avec le Saint-Laurent, et connue depuis sous le nom de Pointe-à-Callières. Au bord du ruisseau s'étendait un champ, et au-delà s'élevait la forêt avec son avant-garde d'arbres isolés. Les fleurs hâtives du printemps s'épanouissaient dans l'herbe naissante, et les

oiseaux aux plumages variés voltigeaient dans les buissons.

« Maisonneuve sauta à terre et se jeta à genoux ; ses compagnons imitèrent son exemple ; et tous unirent leurs voix en un cantique enthousiaste d'actions de grâce. Les tentes, le bagage, les armes et les munitions furent transportés à terre. Un autel fut dressé auprès, sur un site gracieux ; et Mademoiselle Mance, avec Madame de la Peltrie, aidées de leur servante, Charlotte Barré, le décorèrent avec un goût qui fit l'admiration de tous les assistants. Alors toute la petite colonie se réunit autour du sanctuaire improvisé. En avant, se tenait le P. Vimont vêtu des riches ornements du sacrifice ; auprès, les deux dames avec leur servante ; Montmagny, spectateur peu empressé ; et Maisonneuve, figure guerrière, droit et grand de taille, ses hommes groupés autour de lui,—soldats, marins, artisans et laboureurs—tous soldats au besoin. Chacun s'agenouilla dans un respectueux silence pendant que le prêtre élevait l'hostie sainte au-dessus de leurs têtes ; et lorsque le sacrifice fut achevé, le missionnaire se tourna vers eux et leur dit : « Vous êtes un grain « de sénevé qui germera et croîtra jusqu'à ce « que ses branches couvrent cette terre. Vous « n'êtes qu'un petit nombre ; mais votre œuvre « est l'œuvre de Dieu. Son sourire est sur vous, « et vos enfants rempliront cette terre. »

« La journée fut bientôt sur son déclin : le soleil descendit derrière les grands arbres du couchant, et fit place au crépuscule. Les mouches-à-feu étincelaient dans l'obscurité, sur la prairie. Ils en prirent un grand nombre, les attachèrent avec des fils en brillants festons, et les suspendirent devant l'autel où l'hostie était encore exposée. Ils dressèrent ensuite leurs tentes, allumèrent les feux du bivouac, établirent leurs sentinelles, et se livrèrent au repos. Telle fut la première nuit de la naissance de Montréal.

« Est-ce de l'histoire véritable ou une légende de chevalerie chrétienne ? c'est l'un et l'autre.[1] »

Et nous, à notre tour, nous demanderons : où trouver un tableau plus gracieux, une scène plus sereine et plus fraîche ? Ne croirait-on pas lire un fragment d'épopée chrétienne ?

Voulez-vous maintenant jeter un coup-d'œil sur la nature américaine telle qu'elle apparut aux Européens dans sa virginité première ? Suivons, un instant, le père Marquette dans sa découverte du Mississipi.

Au moment où nous le rejoignons avec son compagnon Joliet, ils laissent glisser leur canot d'écorce sur l'un des affluents du Wisconsin.

« La rivière serpentait à travers des lacs et des marécages qui disparaissaient sous des champs de folle-avoine ; et, sans leurs guides, à peine auraient-ils pu suivre le vague et étroit chenal. Il les conduisit enfin au portage, où, après avoir marché un mille et demi, à travers la prairie et les savanes, leurs canots sur les épaules, ils les lancèrent sur le Wisconsin, dirent adieu aux eaux qui coulent vers le Saint-Laurent, et se confièrent au courant qui devait les conduire ils ne savaient où,—peut-être au golfe du Mexique, peut-être à la mer du Sud, peut-être au golfe de la Californie. Ils glissèrent en paix sur l'onde tranquille, le long d'îles surchargées d'arbres et tapissées d'un réseau inextricable de vignes sauvages ; le long de forêts, de massifs d'arbres, de prairies,—parcs et jardins de cette prodigue nature ;—le long de halliers, de marécages, et de larges dunes arides ; sous l'ombrage des arbres, qui, à travers leurs cimes, laissaient voir, dans le lointain, quelque sommet boisé, dont le puissant sourcil se baissait pour les regarder. Puis, à la nuit tombante, le bivouac, les canots renversés sur la plage, la flamme vacillante, le souper de venaison ou de chair de bison, la pipe durant la veillée, et le sommeil sous les étoiles. A l'aurore, quand ils se rembarquaient, le brouillard du matin flottait sur la rivière comme le voile d'une fiancée, puis se dissolvait aux rayons du soleil, jusqu'à ce que l'onde unie comme un miroir et que la forêt languissante se fussent endormies, sans voix, sous un soleil étouffant. »[1]

Certains critiques reprocheront à M. Parkman de trop sacrifier au coloris et à la mise en scène, de faire des tableaux à effet.

Quant à nous, nous avouons notre préférence : nous admirons autrement un Corrège qu'un Overbeck, une page d'Augustin Thierry qu'un récit de Bancroft.

Si nous voulions relever un défaut saillant au point de vue de l'art, nous dirions que l'auteur est trop prodigue de notes, d'ailleurs fort intéressantes, mais qui interrompent le récit.

C'est la seule réserve que nous ferons sur la forme ; il nous en reste d'autres à indiquer sur des points plus importants.

Nous avons fait aussi large que possible la part de la louange, afin de donner à la vérité tous ses droits, à la critique ses coudées franches.

Disons-le sans ambages, sous le rapport des principes, l'œuvre de M. Parkman est la négation de toute croyance religieuse. L'auteur rejette aussi bien l'idée protestante que le dogme catholique : il est purement rationaliste. Il n'admet d'autre principe que cette vague théorie qu'on appelle la civilisation moderne. On entrevoit une âme droite et née pour la vérité, mais perdue, sans boussole, sur un océan sans rivage. De là ces aspirations vers le vrai, ces aveux éclatants, ces hommages à la vérité, suivis, hélas ! d'étranges affaissements, d'accès de fanatisme qui étonnent.

1. *The Jesuits in North America*, p. 207.

1. *Discovery of the Great West*, p. 54.

" Par son nom, dit-il, par sa position géographique, et par son caractère, chacune des deux colonies était le remarquable représentant de cet antagonisme : la Liberté et l'Absolutisme, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle France. " [1]

Or, l'œuvre de M. Parkman offre le plus éclatant démenti à cette assertion. Il n'y a que l'embarras du choix, parmi les preuves qu'il fournit lui-même, pour démontrer quelle était celle des deux colonies qui apportait avec elle la civilisation, et par suite, la liberté. Fidèle au dessein de ses rois, fidèle au principe de son fondateur, Champlain, qui proclamait que "le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire," la domination française en Amérique n'a été qu'un long dévouement à la race indigène. Son ambition a toujours été de civiliser les sauvages en les convertissant ; c'est pour atteindre ce but que ses missionnaires ont versé leur sang, que les héroïnes de ses cloîtres ont consumé leur vie.

Tandis que les Puritains de la Nouvelle-Angleterre pendaient leurs hérétiques ; que, renfermés dans leur étroit égoïsme, ils n'étaient préoccupés que de leur progrès matériel ; qu'ils ne songeaient qu'à refouler les tribus indiennes, à les anéantir, ne leur montrant jamais que le canon de leurs fusils, ou une bouteille d'eau-de-vie, trafic ou destruction : que faisait la Nouvelle-France ? Ecoutez M. Parkman.

" Paisibles, bénignes et bienfaisantes furent les armes de sa conquête. La France cherchait à soumettre non par le sabre, mais par la croix ; elle aspirait non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser et à les embrasser dans son sein comme ses enfants. " [2]

Ailleurs, après avoir raconté la destruction des missions huronnes, M. Parkman ajoute :

" Si les Jésuites avaient pu fléchir ou convertir ces bandes féroces, il est à peu près certain que leur rêve serait devenu une réalité. Des Sauvages apprivoisés,—non civilisés, car cela était à peine possible,—auraient été distribués en sociétés au milieu des vallées des grands lacs et du Mississipi, gouvernés par des prêtres selon les intérêts du Catholicisme et de la France. Leurs habitudes d'agriculture auraient été développées, et leurs instincts d'égorgements mutuels réprimés. Le rapide déclin de la population indienne aurait été arrêté, et elle serait devenue, par le trafic des pelleteries, une source de prospérité pour la Nouvelle-France. " [3]

Nous le demandons, quelle est la nation qui ne se glorifierait pas d'avoir conçu et préparé un aussi noble projet ?

Or, voulez-vous savoir quelle étrange conclusion M. Parkman tire de ces réflexions ? Lisez :

1. *Pioneers of France, Introduction*, p. VIII.
2. *Pioneers, etc.* p. 417.
3. *The Jesuits in North America*, p. 447.

" La Liberté peut remercier les Iroquois d'avoir, par leur furie insensée, réduit à néant les plans de ses adversaires, et de lui avoir épargné un péril et un malheur. " !! [1]

Un exemple tiré de M. Parkman lui-même va nous faire voir où était la meilleure sauvegarde de la Liberté, du côté de la Nouvelle-Angleterre, ou du côté de la Nouvelle France.

Un siècle plus tard, quand la France, vaincue, eut repassé les mers, quel fut un des premiers actes du nouveau conquérant ? Tandis que d'une main il essayait de nous étouffer, de l'autre il cherchait à *exterminer par le poison* les tribus sauvages.

En 1773, Sir Jeffrey Amherst écrivait au colonel Bouquet :

" Ne pourrait-on pas essayer de répandre la petite vérole parmi les tribus révoltées des Indiens ? Nous devons en cette circonstance user de tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les réduire. "

Bouquet lui répondit :

" Je vais essayer d'inoculer la—— au moyen de couvertes qui pourront tomber entre leurs mains, et je prendrai garde de ne pas contracter la maladie moi-même. Comme il est déplorable d'exposer contre eux de braves gens, je désirerais faire usage de la méthode espagnole, les chasser avec des chiens anglais, supportés par les *rangers* et quelques chevaux agiles qui pourraient efficacement, je crois, extirper ou éloigner cette vermine. "

Amherst se hâta de lui répondre : " Vous ferez bien d'essayer d'inoculer les Indiens au moyen de couvertes, aussi bien que d'employer tout autre moyen qui pourrait servir à exterminer cette exécrable race. Je serais très-content si votre projet de les chasser avec des chiens pouvait s'effectuer, mais l'Angleterre est à une trop grande distance pour penser à cela maintenant. " [2]

Quelques mois plus tard, la petite vérole faisait d'affreux ravages parmi les malheureuses tribus.

La Nouvelle-France avait apporté la vie ; la Nouvelle-Angleterre apportait la mort.

Où était la Civilisation ? où était la Liberté ?

Ah ! M. Parkman, si la France fût restée maîtresse en Amérique, vous n'auriez pu écrire votre Histoire de la Conspiration de Pontiac ; car la France n'eût jamais, par sa politique inhumaine, attiré sur elle ce formidable orage[3].

1. *The Jesuits*, p. 448.
2. *Conspiracy of Pontiac*, vol. II, p. 39.
3. Qu'il nous soit permis de rapporter ici, à l'honneur des Canadiens, un incident de cette guerre, qui vient à l'appui de la thèse que nous soutenons.

Pendant que Pontiac faisait le siége de Détroit, la garnison anglaise fut sur le point de manquer de vivres, et elle serait tombée infailliblement aux mains de ses féroces ennemis, sans un acte de pitié de la part de ces mêmes Canadiens que l'on cherchait, en ce moment-là

L'œuvre de M. Parkman est un lit de Procuste où il réduit tout à sa taille. Rejetant le surnaturel, il se perd en conjectures, il suppose mille motifs humains pour expliquer les actes d'héroïsme que la foi et le zèle apostolique inspiraient à nos aïeux.

Toutefois, à son insu, son âme loyale et grande trahit l'émotion : impatiente dans cette cage de fer du naturalisme où elle est emprisonnée, elle jette des cris superbes.

Recueillons celui-ci en passant :

" Mais, quand on les voit (les missionnaires des Hurons) dans les sombres jours du mois de février de 1637, et dans les mois plus sombres encore qui suivirent, parcourir péniblement à pied, l'une après l'autre, chaque bourgade infecte, se frayer un chemin à travers la neige fondante dans les forêts dépouillées et humides, trempés jusqu'aux os par des pluies incessantes, jusqu'à ce que enfin ils eussent aperçu le groupe de cabanes de quelque village barbare,—quand on les voit entrer dans ces misérables réduits de l'indigence et des ténèbres, les visiter l'un après l'autre, et tout cela dans un seul but, le baptême de quelque malade ou de quelque mourant, on peut sourire de la futilité de leur objet, mais on ne peut s'empêcher d'admirer le zèle, plein d'immolation personnelle, avec lequel ils le poursuivaient." [1]

. . . .

" Une ferveur plus intense, une abnégation personnelle plus complète, un dévouement plus constant et plus infatigable, peuvent à peine trouver d'exemple dans les pages de l'histoire humaine." [2]

Dans un autre endroit, parlant de la fondation de Montréal, l'auteur avoue ingénuement son impuissance à expliquer ce dévouement désintéressé.

" Que dirons-nous de ces aventuriers de Montréal, de ces hommes qui donnaient leur fortune, et bien plus de ceux qui sacrifiaient leur paix et risquaient leur vie dans une entreprise en même temps si romanesque et si dévouée?.... Il est bien difficile de les juger. Il y avait, sans aucun doute, un grand mérite chez plusieurs d'entre eux: mais il est permis de récuser la tâche de le mesurer ou de le définir. Pour apprécier une vertu enveloppée de circonstances si anormales, il faut, peut-être un jugement plus qu'humain."

Nous pourrions multiplier les citations et rendre plus évidentes les fluctuations de ce noble esprit entre la vérité et l'erreur. Trop fier pour fléchir devant ses convictions, trop éclairé pour se laisser entraîner au préjugé sans examen, mais pas assez pour embrasser toute la vérité, il ressemble à ces voyageurs attardés dans nos dangereuses savanes. Partout il sent le sol fléchir sous ses pas, et il s'avance en tâtonnant tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant, dans l'ombre, un sentier qu'il ne trouve pas.

Citons un dernier passage plus éclatant encore que tous les autres, et qui honore autant l'historien que ceux dont il écrit :

" Les compagnons du P. Druillettes étaient tous des convertis, qui le regardaient comme un ami et un père. Il y avait prières, confession, messes et l'invocation de saint Joseph. Ils construisaient leur chapelle d'écorce à chaque bivouac, et aucune fête de l'église ne passait sans être observée. Le vendredi-saint, ils étendirent leurs plus belles peaux de castor sur la neige, placèrent dessus un crucifix, et s'agenouillèrent autour en prière. Quelle était leur prière? C'était une supplication pour demander le pardon et la conversion de leurs ennemis, les Iroquois. Ceux qui connaissent l'intensité et la ténacité de la haine d'un sauvage verront dans cet acte plus que le changement d'une superstition à une autre. Une idée avait été présentée à l'esprit du sauvage, idée nouvelle à laquelle il avait été auparavant complètement étranger. C'est là le plus remarquable exemple de succès qu'on trouve dans toutes les *Relations des Jésuites ;* mais cet exemple est bien loin d'être le seul qui prouve qu'en enseignant les dogmes et les observances de l'église romaine, les missionnaires enseignaient aussi la morale du christianisme. Quand on cherche les résultats de ces missions, on reste bientôt convaincu que l'influence des Français et des Jésuites s'étendait bien au-delà du cercle des convertis. Elle finit par modifier et adoucir les mœurs de plusieurs tribus non converties. Durant les guerres du siècle suivant, on ne retrouve pas souvent ces exemples d'atrocité diabolique dont les premières annales sont remplies. Le sauvage brûlait ses ennemis vivants; mais rarement il les mangeait: il ne les tourmentait pas non plus avec la même délibération et la même persistance. C'était encore un sauvage, mais pas si souvent un démon. Le progrès n'était pas grand, mais il était visible. Et il semble s'être accompli partout où les tribus indiennes se sont trouvées en communications étroites avec quelque société de Blancs bien réglée. Ainsi la guerre de Philippe dans la Nouvelle-Angleterre, toute cruelle qu'elle fût, était moins féroce, à en juger par l'expérience canadienne, qu'elle n'aurait été, si une génération de rapports civilisés n'avait pas abattu les plus saillantes

---

même, à anéantir. Le bisaïeul de l'auteur, Jacques Duperron Baby, qui demeurait alors sur la rive opposée du Détroit, fut touché de compassion à la pensée du sort épouvantable qui attendait les malheureux assiégés. Profitant de la liberté que les sauvages laissaient aux Canadiens, il fit embarquer tous ses bestiaux, à la faveur de la nuit, dans un petit navire, les transporta de l'autre côté de la rivière, et les donna au commandant du fort. Ces provisions suffirent à la garnison, jusqu'à l'arrivée des secours qui lui avaient été expédiés.

Voir *l'Histoire de la Conspiration de Pontiac*, vol. I, p. 248.

1. *The Jesuits*, p. 98.
2. *The Jesuits*, p. 83.

aspérités de la barbarie. Toutefois c'est aux prêtres et aux colons français, mêlés de bonne heure avec les tribus de l'immense intérieur, que ce changement doit être surtout attribué. Dans cet adoucissement des mœurs, quel qu'il fût, et dans le catholicisme soumis de quelques centaines de sauvages apprivoisés, réunis en missions stationnaires dans différentes partiesdu Canada, se trouve, après l'intervalle d'un siècle, tout le résultat des travaux héroïques des Jésuites. Les missions avaient failli, parce que les Indiens avaient cessé d'exister. De toutes les tribus sur lesquelles reposaient les espérances des premiers missionnaires canadiens, il ne restait que des vestiges: presque toutes étaient virtuellement éteintes. Les missionnaires avaient travaillé ardûment et bien, mais ils étaient condamnés à bâtir sur une fondation croulante. Les indiens s'évanouissaient, non pas parce que la civilisation les détruisait, mais parce que leur propre férocité et leur indolence indomptable rendaient impossible leur existence en face de la civilisation. Peut-être les énergies plastiques d'une race supérieure, ou la souplesse servile d'une race inférieure, chacune à sa manière, les aurait-elle préservés: quoiqu'il en soit, leur extinction était une conclusion inévitable. Quant à la religion que les Jésuites leur enseignaient, malgré tout ce que les protestants peuvent y trouver à critiquer, c'était la seule forme de christianisme qui vraisemblablement pouvait prendre racine dans leur nature informe et barbare." [1]

Comment concilier ce magnifique témoignage, ce jugement si impartial avec tant d'autres passages des écrits de M. Parkman, où il proclame l'inutilité des travaux apostoliques, où il sourit de pitié à la vue des efforts de la Nouvelle-France pour convertir et civiliser les Sauvages?

Il a manqué à l'historien américain de fortes études philosophiques, un couronnement intellectuel du genre de cette éducation oxfordienne qui transporte sur les cimes de la vérité, qui, en Angleterre, donne aux écrivains une hauteur de de pensées, une largeur de vues, que n'ont pas atteintes les écrivains de ce continent.

M. Parkman confond trop souvent deux choses essentiellement distinctes, le principe et son application. La vérité par elle-même est toujours pure, c'est le rayon sans tache; mais chaque fois que la vérité s'exprime dans la nature humaine, elle traverse un nuage. Le rayon alors se décompose, une partie rejaillit triomphante, étincelle et s'épanouit en fruits de vie. Une autre partie se noie, languit et reste mêlée d'ombres.

Les splendeurs que M. Parkman lui-même découvre dans la prédication évangélique, dans l'apostolat de l'église, au Canada, sont trop éclatantes pour ne pas révéler une origine plus qu'humaine. Les ombres légères, inhérentes à la faiblesse de notre être qui voilent parfois l'éclat de la vérité, ne devraient pas l'empêcher d'apercevoir le foyer divin d'où elle jaillit.

En résumé, les écrit de M. Parkman mêlés de bien et de mal, sont l'image de la nature humaine. Le ciel n'est pas sans nuages, la lumière n'est pas sans ombres, mais c'est le jour. On reconnait partout l'esprit supérieur, le cœur honnête, qui, à travers ses tâtonnements, admire le beau, cherche le vrai, aime le bien.

Son histoire est une réparation et une œuvre de justice que nos ennemis nous ont trop longtemps refusées.

Etranger à notre pays, ignorant nos luttes de partis, il ne s'est pas laissé préjuger par les calomnies inventées avant lui. Il est allé aux sources mêmes de notre histoire; il les a étudiées avec un soin, un amour dignes de tout éloge; il a ensuite raconté les événements, tels qu'il les a vus, et il a dit: "Acceptez ou rejetez mes "conclusions; mais voici les faits."

Nous ne pouvions guère espérer mieux d'un ennemi impartial.

L'éloquence des faits, racontés véridiquement et loyalement, triomphe des appréciations erronées; la lumière perce à travers les nuages, et l'impression qu'elle laisse est tout à l'avantage de notre nationalité. Une expérience personnelle de plusieurs années nous met en droit de l'affirmer. [1] Nous avons même connu des protes-

1. *The Jesuits*, p. 318.

1. Depuis que nous avons écrit ce qui précède, nos yeux sont tombés, par hasard, sur une critique des *Pioneers* de M. Parkman publiée récemment par un écrivain français, M. Alexandre Delouche. Nous en extrayons les lignes suivantes qui corroborent notre jugement sur l'historien américain:

"Anglo-Saxon et protestant, il ne faut pas demander à M. Parkman des jugements définitifs sur nous. Néanmoins, si l'amour de sa race et les ardeurs de sa croyance l'aveuglent quelquefois, sa loyauté est au-dessus de ses préjugés.

"Sous la plume de cet étranger, l'ancienne France se révèle dans une jeune et splendide beauté. Nos pères pensent, parlent, agissent comme il convient à des hommes de chair et de sang mus par d'héroïques ressorts: nous vivons en eux et par eux. Quels caractères doux et fiers? quelle initiative! quel mépris de la mort! quelles puissantes individualités! Le baptême trempait ces gens-là dans l'amour du bien de la patrie."

Plus loin, après avoir cité un passage du livre de M. Parkman, l'écrivain français ajoute:

"Vient ensuite le récit d'entreprises inouïes, de souffrances sans pareilles, de sanglantes catastrophes, et de triomphes qui nous donnèrent la plus noble des colonies. Mais ce qui domine en tous ces événements, c'est la bonté inhérente à la race française, le don vainqueur ignoré de tous les autres peuples, l'invisible lyre dont les accords domptaient les natures les plus rebelles. Nos aventuriers savaient se faire aimer ....

"M. Parkman est très-explicite sur ce point: il abonde en faits que nul ne lira d'un œil sec; d'autre part, il nous rend de précieux témoignages:

"Les colons français, dit-il, en agirent, à l'égard de l'inconstante et sanguinaire race qui réclamait la sou-

tantts éclairés rejeter les conclusions de M. Parkman, et se ranger de préférence de notre côté.

Il y aurait bien à relever çà et là, au point de vue de la critique historique, quelques erreurs échappées à l'auteur principalement dans ses premiers écrits ; [1] mais

.........Ubi plura nitent...non ego paucis
Offendar maculis.....................

Malgré ce qu'au point de vue catholique, il y a à reprendre dans les livres de M. Parkman, il a acquis à la reconnaissance des Canadiens, un droit qu'ils n'oublieront pas : [1] aucun écrivain n'a plus que lui contribué à faire connaître et admirer notre histoire, en dehors de notre pays.

Et, en l'admirant, on ne pourra s'empêcher d'aimer la religion qui l'a faite si belle.

Nous n'hésitons pas à dire que le Canada lui doit un témoignage public de reconnaissance. Et, si l'on nous consultait sur le mode à suivre, nous suggérerions au gouvernement fédéral de faire peindre et placer son portrait dans la bibliothèque du parlement, à Ottawa.

V.

Je ne terminerai pas cette biographie sans exprimer à M. Parkman une pensée que la lecture de ses ouvrages a souvent fait naître dans mon esprit :

—Je ne sais, M. Parkman, si vous vous êtes rendu compte de l'attraction qui vous a conduit à l'étude de notre histoire, qui vous a fait consacrer toutes les énergies de votre être à l'écrire, ou plutôt à la chanter. Je n'hésite pas à vous le dire : c'est que votre nature élevée, amante des grandes et belles choses, avait besoin d'un aliment digne d'elle. Cet aliment, elle l'a trouvé dans nos sublimes annales.

Ajouterai-je une autre raison qui sans doute vous fera sourire ? Vous pensez que c'est le hasard qui a imprimé cette direction à votre esprit. Le hasard, mon ami ce n'est rien, c'est le néant, —Le néant n'a pas d'action.

Nous qui croyons, nous avons un mot pour exprimer cette force mystérieuse qui dirige notre vie : nous l'appelons la Providence.—Oui, la Providence se sert de vous, à votre insu, pour l'accomplissement de ses desseins.

Jetez un coup-d'œil sur ce continent d'Amérique, notre patrie commune, que nous chérissons d'un égal amour. Appelée la dernière à la vie de la civilisation, elle est devenue une immense ruche d'abeilles, dont les bourdonnements et l'activité étonnent l'univers. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que des événements prodigieux s'y préparent. Placée au centre des mondes, formée de tous les éléments du globe, une société gigantesque s'y élève. Réunissant, dans un harmonieux ensemble, les génies des différentes nationalités, elle produira une civilisation qui gouvernera le monde.

Regardez le continent américain, ce géant sorti hier du berceau ; tandis que sa tête couronnée de glaces éternelles, touche le pôle, ses pieds s'appuient sur le cercle antarctique : d'une main, il atteint l'Europe, de l'autre, l'Asie. Voyez quelles artères puissantes font circuler la vie dans sa large poitrine.

Un jour viendra où, étendant ses deux bras autour de l'univers, il soulèvera le globe, dans un effort sublime, et ira le déposer, à genoux, au pied du trône de Dieu.

Tout faible que vous soyez, atôme imperceptible dans cette immensité, vous servez, dans votre sphère d'instrument à la Providence.

Il faut, pour l'accomplissement de ses grands desseins, que les différentes races qui affluent sur ce continent, se fusionnent harmonieusement, comme autrefois, après l'invasion des barbares, ces peuples nouveaux qui ont donné naissance à l'Europe moderne.

Or, chacune de vos œuvres, malgré ses imperfections, fait tomber quelques préjugés, ces barrières fatales qui empêchent nos diverses nationalités de se donner la main dans une cordiale fraternité, et de marcher, en une seule famille, à la conquête du progrès matériel et divin.

C'est là votre plus beau titre de gloire, et le mérite de vos études.

Quand vous serez parvenu à la fin de votre carrière, vous pourrez appuyer sur vos œuvres votre tête blanchie par le travail, et vous rendre ce témoignage : J'ai usé ma vie pour le bien de mes semblables, avec une intention droite et pure : je puis m'endormir avec l'espoir qu'il m'en sera tenu compte.

Québec, ce 22 février 1872.

---

veraineté de cette terre, dans un esprit de mansuétude bien propre à contraster d'une éclatante manière avec la cruauté rapace des Espagnols et la dureté des Anglais.

" *Dans le plan de la colonisation anglaise, il n'était tenu nul compte des tribus ;* DANS LE PLAN DE LA COLONISATION FRANÇAISE, ELLES ÉTAIENT TOUT. "

1. Ce défaut est surtout sensible dans la première partie de l'*Histoire de la Conspiration de Pontiac*, le premier ouvrage historique de M. Parkman.

Pour n'en citer qu'un exemple, il se trompe en donnant le chiffre respectif des deux armées à la bataille des plaines d'Abraham.

Notons aussi qu'après avoir décrit complaisamment cette journée, il ne dit pas un mot de la bataille de Sainte-Foye.

2. M. Eugène Taché, député-ministre des Terres de la Couronne, a eu l'heureuse idée de donner le nom de M. Parkman à un nouveau *township*, dans le Comté de Québec.

TABLE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

TOME TROISIEME

Légendes

LÉGENDES

CANADIENNES

ET

ŒUVRES DIVERSES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
8 Rue de La Montagne

1875

LÉGENDES CANADIENNES.

AVANT-PROPOS

Les légendes canadiennes sont une œuvre de jeunesse: elles en ont l'impreinte. Je n'ai pas voulu la faire disparaître. L'écrivain modifie sa manière à mesure qu'il vieillit; mais en acquérant plus de maturité, il ne conserve pas toujours la même fraîcheur. Chaque âge a ses qualités et ses défauts.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

" Les légendes sont la poésie de l'histoire.

" Sans elles, l'histoire chemine tristement, comme les prières boiteuses d'Homère.

" Quand, voyageur solitaire à travers les siècle, je parcours les solitudes mornes et silencieuses du passé, où chaque monument, chaque ondulation du terrain est un tombeau, mon cœur a froid, mon âme est triste jusqu'à la mort.

" J'ai besoin, au milieu de cette nuit, qu'un rayon de soleil, qu'une fleur au bord du chemin vienne consoler mon œil attristé. Il faut, à mon oreille effrayée de tant de silence, un peu de bruit un murmure de fontaines, un gazouillement d'oiseaux.

" Ce murmure, ce rayon de soleil, cette fleur au bord du chemin, c'est la merveilleuse légende, fée mystérieuse qui change le désert en agréable solitude.

" Ah! ne profanons donc pas tant de tombes en les dépouillant du peu de verdure qui les recouvre. Jetons plutôt quelques fleurs sur ces monuments funèbres, un peu de vie sur tant d'ossements.

" L'histoire, si poétique, de notre pays est pleine de ces délicieuses légendes, de ces anecdotes curieuses qui lui donnent tout l'intérêt du drame.

" Il en est encore une foule d'autres qui sommeillent au sein de nos bonnes familles canadiennes et dont le récit fait souvent le charme des longues soirées d'hiver.

" Mais, si nous n'y prenons garde, elles s'en iront bien vite s'altérant, se perdant, tant enfin qu'à peine pourrons-nous peut-être, dans quelques années d'ici, en recueillir quelques lambeaux épars.

" Ne serait-ce pas une œuvre patriotique de réunir toutes ces diverses anecdotes, et de conserver ainsi cette noble part de notre héritage historique ?

" Nous avons la ferme conviction qu'une plume plus vigoureuse mènerait à bonne fin cette entreprise; et c'est afin d'inspirer cette heureuse idée à quelques-uns de nos compatriotes que nous avons recueilli la légende qu'on va lire."

Tel est le vœu que nous émettions en publiant notre première légende.

Nous sommes heureux aujourd'hui de voir notre désir accompli, car le but principal des Soirées Canadiennes est de " soustraire nos " belles légendes à un oubli dont elles sont plus " que jamais menacées, de perpétuer ainsi les " souvenirs conservés dans la mémoire de nos " vieux narrateurs, et de vulgariser la connais- " sance de certains épisodes peu connus de l'his- " toire de notre pays."

⁂

En réunissant en volume les légendes que nous avons publiées à diverses époques, nous croyons devoir renouveler ce que nous avons déjà dit à leur apparition :

Ce ne sont pas des histoires imaginaires; nous pouvons, au contraire, en garantir l'authenticité.

Si nous y sommes pour quelque chose ce n'est qu'en ce qui regarde la couleur, les détails et la disposition du récit.

Quant à l'épisode des Pionniers Canadiens en particulier, loin d'être une fiction romanes, que, il est de la plus rigoureuse vérité historique.

D'ailleurs, afin d'enlever tout doute à cet égard, nous avons eu le soin, dans cette édition d'indiquer les noms des personnages.

Les circonstances particulières où se trouve l'auteur lui ont rendu très-facile la connaissance de tous ces détails, puisque l'événement a eu lieu dans la demeure même de son aïeul, et que la jeune personne, qui joue un rôle dans ce récit est sa grande tante maternelle.

L'auteur s'est, aussi, bien donné garde de retrancher de cette anecdote, le songe, où quelques-uns n'ont vu qu'une pure invention, mais qui est un exemple frappant du phénomène inexplicable des pressentiments.

Il n'a été que l'historien fidèle d'un de ces drames qui font époque dans les souvenirs d'une famille.

La Légende de la Jongleuse est une *vieille histoire du temps passé*, que l'auteur a recueillie, il y a bien des années, sur les lèvres des anciens conteurs de sa paroisse natale.

Elle retrace un de ces actes d'atrocité incroyable que les sauvages d'Amérique commirent si souvent contre les Pionniers de la Foi et de la Civilisation, et qui semblent avoir attiré sur toutes les races indiennes cette malédiction qui plane encore sur leur tête.

Le sauvage, a dit le comte de Maistre, n'est et ne peut être que le descendant d'un homme dé-

taché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque. [1]

Cette hypothèse expliquerait la disparition si prompte des nations indiennes à l'approche des peuples civilisés.

Mais, sans recourir à ce problème, nous n'hésitons pas à attribuer leur anéantissement à ces inqualifiables barbaries dont ils se rendirent tant de fois coupables envers les Missionnaires et les premiers colons qui venaient leur apporter le flambeau de la Vérité.

La Légende de la Jongleuse se mêle aux premiers souvenirs d'enfance de l'auteur; et il se rappellera toujours l'effet prodigieux que produisit sur sa jeune imagination le récit de ce drame que l'amour du merveilleux, inné dans le peuple, enveloppait de tout le prestige de l'inconnu.

Aussi a-t-il essayé, dans sa narration, de faire ressortir, en le poétisant, ce caractère fantastique, afin de conserver à la légende toute son originalité.

Ne vous êtes-vous pas extasié parfois devant le sublime panorama de notre Grand Fleuve, quand, par un beau soir d'été, bien calme, il reflète, dans le miroir limpide de ses grandes eaux, le superbe turban des Laurentides?

Telle est l'idée que nous nous formons de la LÉGENDE:

C'est le mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire: les grandes ombres de l'histoire n'apparaissent dans toute leur richesse qu'ainsi répercutées dans la naïve mémoire du peuple.

Telle est aussi l'idée que nous avons essayé d'exploiter en esquissant la Légende de la Jongleuse:—d'un côté, le tableau historique, conservé sur des monuments encore existants,—de l'autre, l'image féerique, reflétée dans l'onde populaire.

Comme preuve historique,—outre le nom de la paroisse de la Rivière-Ouelle [2] qui tire son origine du nom des deux principaux personnages de ce drame,—nous indiquerons les traces évidentes, laissées sur les lieux même de l'événement, dans les noms qui les désignent encore aujourd'hui.

Quant à la partie légendaire il suffira d'un seul coup d'œil du lecteur pour faire la part du merveilleux.

***

Avant de terminer cette préface, l'auteur croit devoir répondre à certaines objections qui lui ont été faites par des personnes dont il prise trop haut l'estime et la prudence pour se croire dispensé d'y satisfaire.

—Ce genre de littérature, dit-on, indique une étude de la littérature romantique moderne.

—A cette objection, nous répondons que ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus original, dans l'école romantique, a été recueille par des écrivains d'une parfaite orthodoxie, qui l'auteur croit avoir étudiés à fond. Il suffit de citer entre autres M. Louis Veuillot, le cardinal Wiseman (Fabiola), Victor de la Prade, Hyppolite Violeau, le savant et pieux légendaire Collin de Plancy, etc., etc.

Ne serait-il donc pas permis, dans notre état, de consacrer quelques-uns de ses moments de loisir, ou de se retrancher quelques instants de récréation pour une étude agréable et utile?

Est-ce à une époque comme la nôtre, où l'on ne cesse de jeter à la face du clergé les épithètes de *rétrogrades*, d'*obscurantistes*, qu'on lui ferait un reproche de ne pas se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier peut-être du monde moderne?

—Mais, ajoute-t-on, ce genre de littérature ne convient pas à notre pays. C'est un genre tout nouveau.

—Eh! tous les genres nous sont nouveaux, car notre littérature est encore à créer, pour ainsi dire. D'ailleurs, en essayant de conserver nos traditions légendaires, l'auteur ne croit pas avoir fait une œuvre inutile.

Malheur à nous si nous tournons le dos à notre passé.

Notre aurore a été si pure!

Et, le présent n'est pas sans nuage......

Que sera notre avenir?

Essayons donc de réunir en faisceaux les purs rayons de notre matin pour en illuminer les ans qui viennent.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, les écrits modernes, même les plus dangereux, sont plus en circulation parmi nos populations canadiennes qu'on ne le pense bien souvent.

Où vont ces avalanches de livres de littérature française et autre qui pleuvent, chaque mois, dans plusieurs librairies de nos grandes villes?

Puisqu'il nous est impossible d'arrêter le torrent, hâtons-nous, du moins, d'imprimer aux lettres canadiennes une saine impulsion, en exploitant surtout nos admirables traditions, et en les revêtant d'une forme originale et attrayante.

Essayons de photographier notre littérature sur les admirables écrits des Louis Veuillot, des cardinal Wiseman, des Victor de la Prade, etc., etc., en leur donnant le coloris local.

Que chacun apporte sa pierre à l'édifice commun.

Voici notre grain de sable.

Nous laissons à des plumes plus savantes et plus exercées, telles que celles de M. l'abbé Ferland, de M. Crémazie, etc., etc., de cueillir d'abondantes moissons dans les champs de l'histoire et de la poésie.

Qu'on nous permette seulement de glaner les épis qui tombent de leurs gerbes.

Québec, mai, 1861.

1. Les Soirées de Saint-Pétersbourg, Vol. I. Deuxième Entretien, page 75.

2. On écrivait autrefois : *Rivière-Houel.*

LE TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus,
Si chers, si purs, si doux quand on y pense,
Si beaux enfin quand nous n'y so
Car le bonheur dans l'humaine carrière
Marche toujours ou devant ou derrière;
La même loi toujours nous le défend;
On le regrette, on l'attend, on le nomme!
Que dit l'enfant? Oh! quand serai-je un homme!
Que dit son père? Oh! quand j'étais enfant!.........

Madame Amable Tastu.

MISSIONNAIRE.

I.

Etes-vous jamais entré dans la vieille église de la Rivière-Ouelle?

Dans une des chapelles latérales, on voit un *ex voto* déposé là, il y a bien des années, par un étranger arraché miraculeusement à la mort.

C'est un tableau vieux, bien poudreux, sans grande valeur artistique, mais qui rappelle une touchante histoire.

Je l'ai apprise, bien jeune encore, sur les genoux de ma mère, et elle est restée gravée dans ma mémoire aussi fraîche que si je venais de l'entendre.

***

C'était, oh! il y a bien longtemps, par une froide soirée d'hiver; la neige fouettait les vitres; la bise glaciale pleurait parmi les branches éplorées des grands ormes du jardin; il faisait une *poudrerie* affreuse.

Toute la famille était réunie au salon. Notre mère assise au piano, après avoir essayé quelques airs, laissait errer au hasard ses doigts distraits sur le clavier. Sa pensée n'y était plus.

Un nuage de mélancolie passait sur son front.

"Mes enfants, nous dit-elle enfin après un "instant de silence, vous voyez comme le temps "est mauvais ce soir. Combien de malheureux "vont avoir à souffrir du froid et de la faim! "Vous devez bien remercier le bon Dieu de "vous avoir donné une bonne nourriture et un "lit bien chaud pour dormir.

"Nous allons dire le chapelet pour les pau- "vres et les voyageurs qui vont être exposés à "bien des dangers pendant cette nuit.

"Tenez, si vous voulez être bien sages et "bien prier le bon Dieu, je vous raconterai une "belle histoire."

Oh! comme nous avions hâte que le chapelet fût fini!

L'imagination est si vive, l'âme est si sensible aux impressions, à cet âge naïf.

Crépuscule doré de la vie, l'enfance en possède tous les charmes. Revêtant tous les objets d'ombre et de mystère, elle leur donne une poésie inconnue aux autres âges.

Réunis autour de notre mère, près du poêle qui répandait, dans tout l'appartement, une délicieuse chaleur, nous écoutions, dans un religieux silence, sa voix douce et tendre. Il me semble l'entendre encore.

Ecoutons ensemble ce qu'elle nous racontait:

***

Vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire, accompagné de quelques sauvages, remontait la rive sud du fleuve St. Laurent, à une trentaine de lieues au dessous de Québec.

Le missionnaire était un de ces intrépides pionniers de la foi et de la civilisation dont les sublimes figures se détachent sur la nuit des temps, entourées d'une auréole de gloire et d'immortalité.

Cloués sur le Golgotha pendant les jours de leur sanglant pélérinage, ils brillent aujourd'hui transfigurés sur un nouveau Thabor et l'éclat qui jaillit de leur face éclaire le présent et se projette jusque dans l'avenir.

A leurs noms seuls, les peuples, saisis d'étonnement et de respect, inclinent la tête; car ces noms réveillent tout ce que le courage a de plus surhumain, la foi de plus admirable, le dévouement de plus sublime.

***

Celui que nous suivons en ce moment est un de ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus, dont la vie tout entière fut consacrée à la conversion des sauvages du Canada.

Sa taille peu élevée, ses épaules voutées, sa barbe que les fatigues ont blanchie avant le temps, ses traits pâles et amaigris par les austérités, semblent indiquer qu'il n'est pas fait pour une vie aussi dure. Mais cette frêle enveloppe cache

une de ces grandes âmes qui puisent dans l'énergie de leur volonté une force sans cesse renaissante.

Son large front chauve témoigne d'une vaste intelligence, et ses regards, que l'habitude de la méditation tient presque toujours abaissés, sont empreints d'une sorte de naïveté timide et d'une incomparable douceur.

Les derniers vestiges d'un mélancolique sourire errent sans cesse sur ses lèvres.

En un mot, toute sa figure semble entourée de ce nimbe mystique dont la sainteté illumine les âmes prédestinées.

A quelque pas devant lui s'avance le chef de la petite troupe.

C'est un vieux guerrier indien, converti depuis longtemps au christianisme par le saint missionnaire et devenu dès lors le compagnon fidèle de toutes ses courses aventureuses.

∴

Les voyageurs s'avançaient lentement en *raquettes* sur une neige épaisse et mouvante.

Il faisait une de ces superbes nuits de décembre que l'année qui finit semble semer sur ses pas pour saluer l'année qui va naître et dont la merveilleuse splendeur est inconnue aux peuple du midi.

Sur l'azur foncé du ciel, d'innombrables étoiles versent en larmes d'argent leur fraîche lumière. On dirait les pleurs d'allégresse que l'éclat du Soleil de Justice arrache aux yeux éblouis des bienheureux.

La lune gravit les diverses constellations et s'amuse à contempler dans le miroir des neiges son disque resplendissant.

Vers le nord, des gerbes lumineuses s'élancent d'un nuage obscur qui flotte à l'horizon.

L'aurore boréale s'annonce d'abord par quelques jets de flamme pâle et blanchâtre qui lèchent lentement la surface cérulée du ciel ; mais bientôt la scène s'anime ; les couleurs deviennent plus vives ; la lumière s'élargit, s'arrondit en arc autour du nuage opaque, et revêt les formes les plus diverses.

On voit paraître tour à tour de longs écheveaux de soie blanche, de gracieuses plumes de cygne, ou des faisceaux de fil d'or et d'argent ; voici une troupe de blancs fantômes aux robes diaphanes qui exécutent une danse fantastique ; maintenant c'est un riche évantail de satin dont le sommet touche au zénith et dont les rebords sont baignés de teintes roses et safranées ; enfin c'est un orgue immense, aux tuyaux de nacre et d'ivoire, qui n'attend plus qu'un céleste musicien pour entonner l'hosanna sublime de la nature au Créateur.

Le pétillement étrange, qui accompagne le brillant phénomène, ressemble aux soupirs qui s'échappent des tuyaux d'orgue gonflés par un puissant soufflet et complète l'illusion : c'est le prélude du divin concert qu'il n'est pas donné à des oreilles mortelles d'entendre.

∴

Le spectacle qui, sur la terre, s'offre aux regards n'a pas moins de charmes, dans sa sauvage beauté, que celui du ciel.

L'atmosphère sèche et froide n'est agitée par aucun souffle.

On n'entend que les ronflements sourds et monotones du fleuve géant, endormi sous une couche de glaçons épars et flottants sur ses eaux noires, semblables à la peau tachetée d'un immense léopard.

Une vapeur blanche et légère s'en élève, comme le souffle qui jaillit des narines du monstre marin.

Au nord, se dessinent les crêtes bleues des Laurentides, depuis le cap Tourmente jusqu'à l'embouchure du Saguenay.

Au sud, s'allongent les dernières racines des Alléganys, couvertes de pins, d'épinettes, de sapins et de grandes érablières.

Presque tout le littoral était aussi ombragé de forêts ; car, à l'époque reculée que nous décrivons, on ne voyait sur ces rives ni ces vastes défrichements couverts d'abondantes moissons, ni ces jolies maisons blanchies à la chaux et groupées en villages le long du fleuve d'une manière si coquette, qu'on dirait des bandes de cignes endormis sur la berge.

Une mer de forêts s'étendait sur tous ces rivages.

Quelques petits groupes de maisons s'élevaient çà et là ; mais voilà tout.

APPARITION.

II.

Nos voyageurs s'avançaient donc en silence, au milieu du bois, lorsque tout à coup le chef de la petite troupe s'arrêta et fit, en même temps, signe de la main à ses compagnons d'en faire autant.

—Tu te trompes, camarade, lui dit le missionnaire ; ce bruit que tu viens d'entendre, c'est celui d'un arbre qui se fend à la gelée.

L'Indien se tourna lentement vers lui ; un sourire imperceptible passa sur sa figure.

—Mon frère, dit-il à voix basse, si tu me voyais prendre ta parole sainte [1] et vouloir y lire, tu te moquerais de moi ; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une Robe-Noire ; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine.

1 Ton bréviaire.

Suivez-moi de loin pendant que je vais aller voir ce qui se passe là-bas.

⁂

Les voyageurs marchèrent quelque temps sans rien apercevoir.

Le Père commençait à croire qu'il ne s'était pas trompé, lorsqu'arrivé à une clairière, il vit l'Indien s'arrêter tout à coup.

Quel fut son étonnement lorsqu'en suivant la direction des regards du Sauvage, il aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, une lumière extraordinaire se détachant sur l'obscurité des arbres.

Au milieu de ce globe lumineux apparaissait, soulevé au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises.

Avant que le missionnaire eût pu rien distinguer, l'apparition s'évanouit.

Alors un autre spectacle, que l'éclat de cette étrange vision l'avait empêché d'apercevoir s'offrit à sa vue.

Un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, était agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible.

Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait facilement pour des militaires, gisaient à ses côtés, sur la neige.

L'un deux, vieillard à cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper.

Sa tête était appuyée sur son épaule droite, et toute sa figure avait cette teinte grise, cendrée de la mort, qui annonce que déjà le cercueil la reclame.

Un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi-fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide.

Mais, malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vestiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait consolé sa dernière heure. [1]

⁂

Au grincement de la neige sous les pas des voyageurs, le militaire, qui se tenait à genoux, se détourna tout à coup.

—Mon père ! mon père ! s'écria-t-il en se précipitant vers le missionnaire, c'est la Providence qui vous amène ici pour me sauver.

J'allais partager le funeste sort de mes infortunés compagnons lorsqu'un prodige !... ..... un miracle ! .....

Suffoqué par ses larmes et ses sanglots, il ne put en dire davantage ; mais, se jetant dans les bras du missionnaire, il le pressait contre son cœur et le couvrait de ses baisers.

—Calmez-vous, mon fils, lui dit le vieillard ....Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où vous êtes, une trop grande émotion pourrait vous être fatale ....

Le vieillard n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'il sentit la tête du jeune homme peser plus lourde sur son épaule et tout son corps s'affaisser........Il venait de s'évanouir.

Les voyageurs s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait sa position.

Ses deux compagnons, hélas ! n'avaient plus besoin de secours sur la terre.

Les Sauvages leur creusèrent une fosse dans la neige et le saint missionnaire, après avoir récité quelques prieres sur leurs cadavres, traça, avec un couteau, une grande croix sur l'écorce de l'érable au pied duquel ils avaient rendu leur dernier soupir.

Simple, mais sublime monument d'espoir et d'amour, destiné à protéger leurs dépouilles mortelles.

1 C'est cette scène que représente l'*ex-voto* dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

UNE MAISON CANADIENNE.

III

Voyez-vous, là-bas, sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange couverte de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne.

Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. [1] Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

⁂

L'étranger qui, ne connaissant pas l'*habitant* de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit *prince* parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

1. J'ai entendu un missionnaire des cantons de l'est me dire qu'il ne pouvait jamais revoir le fleuve sans pleurer.

⁂

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le *tambour* deux seaux, pleins d'eau fraîche sur un banc de bois, et une tasse de ferblanc, accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poêle, la mère de famille, assise, près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une *câline* propre sur la tête, c'est là toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son *ber*.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvrepied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux, taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains ; aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aulnes de toile du pays à grand' largeur qu'elle emploiera plus tard à faire les vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte-pointe blanche, et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culottes d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après chaque repas, il faut bien fumer une *touche* avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de comfort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter, sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur, qui serait entré il y a un siècle sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

⁂

C'est dans la paroisse de la Rivière-Ouelle, au sein d'une de ces bonnes familles canadiennes, que nous retrouvons notre missionnaire et ses compagnons.

Toute la famille, avide d'entendre le récit de l'aventure extraordinaire du jeune militaire, s'était groupée autour de lui.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans aux traits nobles mais délicats.

Son front élevé, ombragé de cheveux noirs naturellement bouclés, rayonnait d'intelligence, et son regard fier et limpide révélait l'âme ardente et loyale du vrai militaire français.

L'extrême pâleur, suite de la fatigue et des privations, empreinte sur sa figure, répandait sur toute sa physionomie un air mélancolique et touchant.

A l'exquise délicatesese de ses manières, il était facile d'apercevoir une éducation parfaite.

Son manteau, négligemment jeté sur ses épaules, laissait voir une épaulette d'officier, et une petite croix d'or suspendue à sa poitrine.

SILHOUETTE.

IV

—" Je suis parti, dit le jeune officier, il y a plus d'un mois du pays des Abénaquis, accompagné de mon père, d'un soldat, et d'un Sauvage qui nous servait de guide.

" Nous étions chargés de dépêches importantes pour le gouverneur de la colonie.

" Déjà, depuis plusiers jours, nous cheminions, sans accident, à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu auprès d'un cimetière indien, pour y passer la nuit.

" Selon la coutume des Sauvages, chaque cadavre, enveloppé séparément dans une grosse écorce d'arbre, était élevé au-dessus du sol, soutenu par quatre poteaux.

Des arcs, des flèches, des tomahawks et quelques épis de maïs, suspendus à ces tombeaux, se balançaient au gré du vent.

" Assis, à quelques pas devant moi, sur le tronc d'un vieux pin gisant, à moitié pourri, sur le sol, notre Sauvage paraissait enseveli dans une profonde méditation.

" Le bûcher, allumé à ses pieds entre deux grosses racines, dont la flamme tantôt vive tantôt presqu'éteinte, l'illuminait de son jour vacillant

et rougeâtre répandait, sur toute sa physionomie, je ne sais quel air effrayant et mystérieux.

" C'était un homme d'une stature gigantesque.

" Un Indien l'eût volontiers comparé à un de ces superbes érables de nos forêts, si, à une force herculéenne, il n'eût joint, en même temps, la souplesse du serpent et l'agilité de l'élan.

" Des plumes noires, rouges et blanches nouées avec ses cheveux, sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille.

" Ses traits farouches, son œil noir et formidable comme une sombre nuit d'hiver, son tomahawk et son long couteau, qu'enfermait une gaine de cuir, à demi-cachée sous un trophée de chevelures flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

⁂

" Il faisait une nuit noire et froide.

" La voûte basse et inégale formée par les branches entrelacées des arbres impénétrables aux rayons de la lune, et qu'éclairait, par intervalles, la lueur douteuse du bûcher, semblait un vaste et sombre caveau où les troncs antiques, à moitié rongés et ensevelis sous la neige et les lianes, jonchaient la terre comme des cadavres de géants épars çà et là ; où les bouleaux, couverts de leur écorce blanche, balancés par le souffle de la brise, avaient l'air de pâles fantômes errant au milieu de ces débris, et où le sourd murmure du torrent lointain, se brisant en sanglots et le frémissement plaintif et lugubre de la rafale, à travers les branches dépouillées, imitaient de funèbres gémissements.

" Un homme un peu superstitieux eût cru entendre les plaintes des âmes des guerriers indiens ensevelis auprès de nous.

" Malgré moi, un frisson d'horreur courait dans mes veines.

" Cependant parmi ces décombres, où chaque arbre, chaque rocher, en un mot tous les objets mêlés, confondus dans l'ombre, paraissaient autant de spectres animés épiant tous ses mouvements, l'audacieux Sauvage semblait aussi tranquille que s'il eût été dans sa cabane.

" Il était là, immobile et silencieux, fixant tour à tour sur le brasier et sur son tomahawk son regard farouche.

⁂

—" Camarade, lui dis-je, penses-tu que nous " ayons encore à craindre les bandes iroquoises, " dont nous avons découvert les traces hier.

" Mon frère a-t-il déjà oublié que nous en " avons rencontré encore ce matin?

—" Mais ils n'étaient que deux.

—" Oui, mais un Iroquois a bien vite fait un " signal pour avertir ses camarades.

—" Ceux là ne marchaient pas sur le sentier " de la guerre ; ils étaient occupés à poursuivre " un orignal.

—" Oui, mais la neige est épaisse et ils au- " raient bien pu avoir la chance de le tuer sans " trop de fatigue et alors......

—" Eh bien ! .....

—" Et alors, une fois leur faim apaisée......

—" Achève donc.

—" Je dis qu'alors ils auraient bien pu se " donner le plaisir de faire la chasse aux Peaux " Blanches.

—" Mais les blancs sont en paix avec les " Iroquois.

—" L'Iroquois n'enterre jamais qu'à moitié " la hache de guerre, et d'ailleurs ils ont levé " le tomahawk contre les guerriers de ma tribu, " et s'ils avaient découvert la piste d'un Abé- " naquis parmi les vôtres......

—" Tu crois donc qu'ils pourraient bien être " à notre poursuite? Mais alors il serait plus " prudent d'éteindre notre feu.

—" Mon frère n'entend-il pas les hurlements " des loups? S'il aime mieux se faire dévorer " par eux que de recevoir une flèche de la main " d'un Iroquois, il peut l'éteindre.

⁂

" Les paroles de notre guide étaient peu rassurantes, mais j'étais si exténué de fatigue que, malgré le danger évident auquel nous étions exposés, je m'endormis.

" Mon sommeil fut agité de mille rêves fantastiques.

" La grande ombre de mon Sauvage que j'avais vue, au moment de m'endormir, s'allonger et ramper derrière lui, noire et menaçante, se dressait devant moi comme un spectre.

" La rafale passait dans mes cheveux comme un esprit de ténèbres.

" Les morts du cimetière, secouant la neige de leurs linceuls d'écorce, descendaient de leurs tombeaux, et se penchaient vers moi ; je croyais ouïr leurs grincements de dents, en entendant les craquements des arbres agités par la bise de nuit.

" Je m'éveillai en sursaut.

" Mon Sauvage, appuyé contre un des poteaux d'un tombeau indien, était toujours là devant moi.

" Au bruit sourd et régulier de sa respiration, je m'aperçus qu'il dormait profondément.

" Je vis au dessus de lui, comme sortant de l'écorce du tombeau, près duquel il était appuyé, une ombre et deux yeux fixes et flamboyants.

" C'est une suite de mon rêve, me dis-je en moi-même, et j'essayai de me rendormir.

" Longtemps je demeurai, les yeux à moitié fermés, dans cet état de somnolence, qui participe de la veille, à la fois, et du sommeil, et où les facultés engourdies ne laissent juger des objets qu'à demi.

" Cependant l'ombre se balançait et se pen-

chait toujours davantage au-dessus du Sauvage enseveli dans un profond sommeil.

" Un moment le bûcher jeta une clarté plus vive et je vis alors bien distinctement la figure d'un Indien qu'éclairait une lueur fauve.

" Il tenait entre ses dents un long couteau.

" Et, fixant ses yeux dilatés sur son ennemi, il s'approcha encore davantage et s'assura s'il était bien endormi.

" Alors un sourire d'ivresse infernale contracta ses lèvres, et saisissant son couteau, il le brandit un instant en le dirigeant au cœur de sa victime.

" Un éclair jaillit de la lame.

" Au même moment, un cri terrible retentit et les deux Sauvages allèrent rouler dans la neige.

" L'éclair de l'acier, en réveillant notre Sauvage, avait trahi son ennemi.

" Ainsi l'affreux cauchemar se terminait par une horrible réalité.

∴

" Je saisis précipitamment mon fusil; mais je n'osai tirer dans la crainte de blesser notre Sauvage.

" Une lutte à mort s'était engagée entre les deux Indiens.

" La neige, rougie de sang, jaillissait de toutes parts autour d'eux et les enveloppait d'un nuage. Le fer d'une hache brilla et un son mat retentit, suivi d'un craquement d'os.

" La victoire était décidée.

" Un bruit sourd et guttural s'échappa de la poitrine du vaincu : c'était le râle d'agonie.

∴

" Tenant d'une main une chevelure sanglante, le vainqueur, le sourire aux lèvres, se redressait fièrement lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine, et notre Sauvage (car c'était lui) tombait raide mort la face dans le bûcher.

" Diriger le canon de mon fusil et envoyer une balle dans la direction d'où le coup était parti et où je voyais encore une ombre se glisser à travers les arbres, fut pour moi l'affaire d'un instant.

" L'Indien, poussant un cri de mort, bondit, et son corps, décrivant un arc, s'affaissa sur lui-même.

" Le drame était fini.

" Notre Sauvage était vengé, mais nous n'avions plus de guide.

" Je me rappelai alors notre conversation de la veille; comme on le voit, ses appréhensions, au sujet des Sauvages dont nous avions rencontré les traces le matin, n'étaient malheusement que trop fondées.

MORT.

V

" Abandonnés, sans guide et sans expérience, au milieu d'interminables forêts, nous nous trouvâmes dans une perplexité extrême.

" Nous hésitâmes longtemps pour savoir si nous ne devions point retourner sur nos pas.

" Le danger de tomber entre les mains des Iroquois, qui infestaient alors cette partie du pays, nous décida à continuer notre route.

" Le seul moyen que nous eussions pour nous guider, c'était une petite boussole dont mon père avait eu le soin de se munir avant notre départ.

∴

" Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige.

" La *poudrerie* nous aveuglait; nous ne pouvions voir à deux pas devant nous.

" De tous côtés, nous entendions les arbres craquer et tomber avec fracas.

" Un de ces arbres faillit nous écraser sous ses débris.

" Mon père, atteint par une branche, fut enseveli sous la neige, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en retirer.

" Quand il se fut relevé, la chaîne qui retenait sa boussole autour de son cou était brisée, et la boussole avait disparu. Malgré de vaines recherches, nous ne pûmes jamais la retrouver.

" Dans sa chûte, mon père avait reçu une grave blessure à la tête.

" Pendant que j'essayais de panser la plaie, d'où le sang jaillissait avec abondance, je ne pus retenir mes larmes en voyant ce vieillard, à cheveux blancs, supporter la souffrance avec tant de fermeté, et montrer tant de calme au milieu des angoisses qui le dévoraient et qu'il me cachait soigneusement sous les dehors de la confiance.

—" Mon fils, me dit-il en voyant mes pleurs, " souviens-toi que tu es soldat ..... Si la mort " vient à nous, elle nous trouvera sur le che- " min de l'honneur.

" Il est beau de mourir martyr du devoir.

" D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté " de Dieu; soumettons-nous donc d'avance, " avec courage et résignation, à ce qu'il lui " plaira de nous envoyer."

∴

" Nous marchâmes encore deux jours, par un froid intense; mais alors mon père fut incapable d'avancer davantage.

" Le froid avait envenimé sa plaie, et la fièvre, qui l'avait saisi devint d'une violence extrême.

" Pour comble de malheur, notre petite provision d'amadou était devenue humide, et il nous fut impossible de nous procurer du feu.

" Alors tout espoir m'abandonna.

" Depuis plusieurs jours, n'ayant pu tuer aucun gibier, nous n'avions pris presqu'aucune nourriture.

" Malgré tous mes avertissements, le soldat qui nous accompagnait, exténué de faim et de fatigue, et livré au découragement, céda au sommeil, et quand, au bout de quelques heures, j'allai le secouer pour le réveiller, il était déjà mort de froid.

∴

" A genoux auprès de mon père expirant, je demeurai abîme dans un désespoir inexprimable.

" Plusieurs fois il me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort.

" Quand il sentit sa dernière heure approcher : " mon fils, me dit-il en me présentant le livre de " l'Imitation de Jésus-Christ qu'il tenait entre ses " mains, lis-moi quelques passages. "

" Je pris le livre et, l'ouvrant au hasard, je lus à travers mes sanglots :

" Faites-vous maintenant des amis auprès de " Dieu, afin qu'après que vous serez sorti de cette " vie, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels." (Luc XVI. 9.)

" Comportez-vous sur la terre comme un voyageurs et un étranger qui n'a point d'intérêt aux " affaires du monde.

" Conservez votre cœur libre et élevez-le vers " Dieu, parce que vous n'avez point ici-bas de " demeure stable.

" C'est au ciel qu'il faut tous les jours adresser vos prières, vos gémissements et vos larmes ; afin qu'après cette vie, votre esprit puisse " passer heureusement au Seigneur."

∴

" Je remis le livre entre ses mains.

" Un sourire d'immortel espoir passa sur ses lèvres; car ces lignes résumaient toute sa vie.

" Après un moment de silence, il me dit :

—" Mon fils, quand je ne serai plus, tu prendras la petite croix d'or que je porte à mon " cou, et que j'ai reçue de ta mère le jour de ta " naissance....."

" Il y eût quelques moment de silence.

" Un nuage d'inexprimable douleur passa sur son front, et prenant mes deux mains dans les siennes, il ajouta :

" Ta pauvre mère !...... oh ! si tu la revois, " dis-lui que je meure en pensant à elle et à mon " Dieu. "

" Puis faisant un effort suprême, comme pour éloigner une pensée trop douloureuse devant laquelle il craignait de voir faiblir son courage, il continua :

" Cette petite croix d'or, porte-la toujours en " souvenir de ton père ; elle t'apprendra à être " toujours fidèle à ta patrie et à ton Dieu......

..... " Approche-toi, mon fils, que je te bénisse, " car je me sens mourir......"

" Et, de sa main défaillante, il fit sur mon front le signe de la croix. "

∴

A ces paroles, le jeunes homme se tût. Tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues, il pressait contre ses lèvres la petite croix d'or qui pendait sur sa poitrine.

Tous ceux qui l'entouraient, par respect pour une si noble douleur, gardaient le silence.

On eût même pu voir plus d'une main essuyer furtivement quelques larmes.

La douleur est si touchante sur un front de vingt ans !

Il y a tant de sourire sur la figure à cet âge qu'on ne peut y voir ces fleurs délicates se faner avant le temps sans éprouver un serrement de cœur.

Le missionnaire rompit le premier le silence :

—" Mon fils, dit-il en s'adressant au jeune " homme, vos larmes sont légitimes, car l'être " chéri que vous pleurez était digne de vos regrets.

" Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont " point d'espérance ....

" Celui que vous avez perdu jouit maintenant " là-haut de la récompense promise à une vie " vouée au sacrifice et au devoir......"

" Ah ! mon Père, interrompit le jeune homme " si, du moine, vous eussiez été près de lui pour le consoler à ce dernier moment !......"

∴

Après une pause, il continua:

" Je pressai mon père une dernière fois entre mes bras ; sur son front pâle et glacé je déposai un dernier baiser.

" Je crus qu'en ce moment il allait mourir.

" Il se tenait immobile, les yeux tournés vers le ciel, lorsque tout à coup, comme éclairé par une inspiration d'en haut, il me dit :

—" Je désire que tu fasses vœu de donner un " tableau à la prochaine église que tu rencontreras, si tu parviens à t'échapper."

" Je le promis.

" Quelques instants après, des mots vagues et sans suite s'échappèrent de ses lèvres, et ce fut tout.

VISION

VI.

" J'ignore combien de temps je demeurai là anéanti, abîmé dans une douleur sans nom, à genoux auprès du cadavre de celui qui avait été mon père.

" Plongée dans une sorte de léthargie, mon âme était devenue insensible à tout.

" La mort, la solitude de la forêt ne l'effrayait plus; hélas ! la solitude était autrement effrayante au fond de mon cœur où naguère tout était encore en fleur.

" Rêves ! illusions ! j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage.

" Gloire ! bonheur ! avenir ! ces anges du cœur, qui naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés, voilant de leurs ailes leurs visages éplorés.

" Tout avait disparu : tout......il ne restait plus que le vide, l'horrible néant.

* * *

" Seulement, au milieu de ma nuit, une faible étoile veillait encore.

" Un soupir sur mes lèvres, une dernière prière, pâle lampe du sanctuaire intérieur qui n'était pas encore éteinte, jetait un dernier reflet.

" Songeant au vœu que mon père mourant m'avait inspiré de faire, j'invoquais, avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés ; et voilà que tout à coup......

" Mais je renonce à dire ce qui se passa alors en moi.

" La parole humaine est impuissante à dévoiler les mystères de Dieu.

" Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ?

" Et des hauteurs du jours éternel ne suis-je " pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit " dans la région du temps et des ombres......"

* * *

" Et voilà que tout à coup, au milieu de mes ténèbres, tout mon être tressaillit, frappé comme d'une commotion électrique ; et il se fit au fond de moi, comme un *vent impétueux et l'esprit ....était porté sur ces eaux de la tribulation.*

" Et soudain, comme l'éclair qui, rapide, fend la nuée d'orage, *la lumière se fit* dans cette nuit, dans ce chaos ; lumière éblouissante, lumière surhumaine. Et la tempête s'apaisa en moi.

" Et il *se fit un grand calme.*

" Et le rayon divin, pénétrant jusqu'aux dernières jointures de l'âme, y répandit une douce chaleur, et une paix ! cette *paix qui surpasse tout sentiment.*

Et, à travers mes paupières fermées, je vis qu'une grande lumière était devant moi.......

* * *

" O mon Dieu ! oserai-je dire ce qui se passa alors !......

" N'est-ce pas profaner, en les affaiblissant trop, les merveilles de votre puissance ?

* * *

" Je sentais que quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel se passait autour de moi.

" Et une mystérieuse émotion, cette sainte horreur que toute créature mortelle doit éprouver, à l'approche d'un être divin, s'empara de moi.

" Comme Moïse, mon âme se disait à elle-même :

" *J'irai et je verrai cette grande vision.*

" Et mes yeux furent ouverts, et je vis,..... ce n'était pas un rêve, c'était bien une réalité, un miracle de la droite du Très-Haut......

" *Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu* ce qu'il me fut donné de voir et d'entendre alors.

* * *

" Au milieu d'un nuage d'éclatante lumière, la Reine des cieux m'apparut, tenant dans ses bras son divin enfant.

" Les splendeurs ineffables, qui jaillissaient de sa figure, étaient si éblouissantes qu'en comparaison le soleil n'est qu'une pâle étoile. Mais cet éclat, loin de fatiguer la vue, la reposait délicieusement.

" Douze étoiles formaient son diadème !

" L'arc en ciel était son vêtement ;

" Et sous ses pieds, les nuages de pourpre de l'aurore et du couchant.

" Et derrière leurs franges dorées, des myriades d'anges souriaient et chantaient des hymnes qui n'ont point d'écho ici-bas.

" Et ce que j'entendais et ce que je voyais était " si vivant, mon âme le saisissait avec une telle " puissance, qu'il me semblait qu'auparavant " tout ce que j'avais pu voir et entendre n'était " qu'un songe vague de la nuit. "[1]

* * *

" La divine Vierge me regardait avec ce sourire immortel, qu'elle déroba sans doute aux lèvres de son divin enfantelet le jour de sa naissance.

" Et elle me dit :

—" Me voici, mon fils, je viens à vous parce " que vous m'avez appelé...."[1]

" Déjà le secours que je vous envoie est pro- " che....

" Souvenez-vous, mon fils "....

" Mais qu'allais-je dire, malheureux !.......

" Il ne m'est permis de révéler de ce céleste entretien que ce peu de paroles qui regardent ma délivrance.

" Le reste est un secret entre Dieu et moi.....

" Il suffit de dire que ces paroles ont à jamais fixé ma destinée.

* * *

"......Longtemps elle me parla, et mon âme,

---

1. Imitation de Jésus Christ.

dégagée de ses entraves, ravie, transfigurée, écoutait, dans une extase inénarrable, la divine harmonie de sa voix.

" Eternellement cette voix retentira dans mon âme !......

" Et des torrents de larmes, se faisant jour à travers mes paupières, inondaient mon cœur d'une rosée rafraîchissante......

" Enfin, peu à peu, le mystérieux prodige s'évanouit....

" Nuages, figures, anges, lumière avaient disparu, et mon âme appelait encore par d'*ineffables gémissements* la céleste vision.

" Quand enfin je me détournai, le secours qui m'avait été miraculeusement promis, était déjà arrivé.

" C'est alors, mon Révérend Père, que je vous aperçus près de moi.

" Vous savez le reste. "

∴

Le lendemain, il y avait grand émoi parmi toute la petite population d'alentour.

Le bruit du miracle s'était rapidement répandu, et la foule pieuse et recueillie, réunie dans la modeste église, assistait à une messe solennelle d'actions de grâce, célébrée par le saint missionnaire.

Plus d'un regard attendri, se tournait pendant la pieuse cérémonie, vers le jeune officier qui, agenouillé près du sanctuaire, priait avec une ferveur angélique.

On dit que plus tard, dans un autre pays.... loin, bien loin, par delà les mers, un jeune militaire, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

Etait-ce lui ? Personne n'a jamais pu l'assurer.

∴

Si jamais vous passez près de la vieille église de la Rivière-Ouelle, n'oubliez pas de vous y arrêter un instant.

Vous y verrez suspendu dans une des chapelles latérales, l'antique *ex-voto* qui rappelle le souvenir du miraculeux événement.

Le tableau n'a pas de valeur artistique ; mais c'est une vieille relique qu'on aime à voir, parce qu'elle nous dit une touchante histoire.

Souvent des voyageurs, venus de loin, s'arrêtent devant cette poudreuse peinture, frappés de l'étrange scène qu'elle retrace.

Souventes fois aussi, on y voit de pieuses mères de famille indiquer du doigt les divers personnages, et raconter à leurs petits enfants émerveillés la merveilleuse légende ; car le souvenir de cette touchante histoire est encore vivant dans toute la contrée.

Québec, janvier, 1860.

LES PIONNIERS CANADIENS.

LE POTOWATOMIS

Epigraphe composée par M. O. Crémazie, pour les "Pionniers Canadiens."

Il est là sombre et fier ; sur la forêt immense,
Où ses pères ont vu resplendir leur puissance,
Son œil noir et perçant lance un regard amer,
La terre vers le ciel jette ses voix sublimes,
Et les pins verdoyants courbent leurs hautes cimes
Ondoyantes comme la mer.

Mais le vent souffle en vain dans la forêt sonore ;
En vain le rossignol, en saluant l'aurore,
Fait vibrer dans les airs les notes de son chant,
Car l'enfant des forêts, toujours pensif et sombre,
Regarde sur le sable ondoyer la grande ombre
De l'étendard de l'homme blanc.

Aux bords des lacs géants, sur les hautes montagnes,
De la croix, de l'épée, invincibles compagnes,
Les pionniers français ont porté les rayons.
L'enfant de la forêt, reculant devant elles,
En frémissant a vu ces deux reines nouvelles
Tracer leurs immortels sillons.

Son cœur ne connaît plus qu'un seul mot : la vengeance,
Et quand son œil voit l'étendard de la France,
On lit dans son regard tout un drame sanglant ;
Et quand il va dormir au bord des larges grèves,
Il voit toujours passer au milieu de ses rêves
Une croix près d'un drapeau blanc.

OCTAVE CREMAZIE.

—

LE DÉTROIT.

I.

Connaissez-vous cette riante et fertile contrée, riche en souvenirs historiques, dont les Français nos ancêtres foulèrent les premiers le sol encore vierge ?

Connaissez-vous ces prairies verdoyantes et onduleuses, arrosées de rivières limpides, ombragées d'érables, de platanes, de figuiers, d'acacias, au milieu desquelles s'élève, brillante de jeunesse et d'avenir, la florissante ville du Détroit?

* * *

Si vous voulez jouir pleinement du spectacle enchanteur que présente cette contrée délicieuse, dont le climat n'a rien à envier au soleil d'Italie, remontez la rivière du Détroit par une fraîche matinée du printemps, quand l'aurore a secoué son aile humide sur ces vastes plaines et que le soleil de mai trace un lumineux sillage à travers les vapeurs diaphanes du matin.

Nulle part le ciel n'est plus limpide, la nature plus ravissante.

Nulle part les lignes onduleuses de l'horizon ne se dessinent, dans le lointain, avec un plus pur azur.

Vous rencontrerez des sites agrestes et poétiques, de romantiques paysages, de petites iles boisées, semblables à de gracieuses corbeilles de verdure, toutes retentissantes des rires moqueurs d'une multitude d'oiseaux ; de jolis promontoires dont les bras arrondis encadrent des golfes pleins d'ombre et de soleil, où la vague caressée par de tièdes haleines vient déposer sur la rive une frange d'écume argentée.

Vous apercevrez des vallées et des collines couronnées de grappes de verdure, qui semblent se pencher tout exprès pour se mirer à loisir dans l'onde voisine.

* * *

De chaque côté, la plage se déploie tour à tour rocailleuse, ou couverte de sable fin et grisâtre, ou bordée d'une dentelle de gazon, ou hérissée de hauts joncs, couronnés de petites aigrettes, parmi lesquels se perchent et se balancent de timides martins-pêcheurs que le moindre bruit fait envoler.

Ici de frais ruisseaux coulent en murmurant sous les ogives fleuries des rameaux entrelacés : là! de petits sentiers, bordés de fraises et de marguerites, serpentent sur l'épaule du coteau ; plus loin, la brise printanière frissonne sur de verts paturages, et parfume l'air de délici-euses senteurs.

* * *

Les mille bruissements confus des eaux et des feuillages, les gazouillements des oiseaux et des voix humaines, les mugissements des troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches des bateaux à vapeur, qui parcourent la rivière, montent, par intervalles, dans l'air et répandent un charme indéfinissable dans l'âme et dans les sens.

De distances en distances, de gracieux villages s'échelonnent le long de la grève, tantôt groupés dans l'échancrure d'une anse, tantôt penchés aux flancs d'une colline, ou la couronnant comme d'un diadème.

Enfin vous arrivez devant Détroit dont les clochers et les toits étincellent sous les rayons du soleil.

Mille embarcations, que son industrie fait mouvoir, se détachent sans cesse de ses quais et sillonnent le fleuve en tous sens.

Si j'étais poète, je comparerais volontiers la gracieuse cité au superbe cygne de ces contrées qui s'éveillant le matin au milieu des joncs de la rive, secoue ses blanches ailes en prenant son essor et fait pleuvoir autour de lui les plumes et les gouttelettes de rosée; ou bien encore au splendide magnolia, qui croît sur les bords du fleuve et qui, balancé par le souffle embaumé de la brise matinale, répand, sur l'onde où il se mire, la poussière féconde de sa corolle.

PIONNIER

II

Fondé en l'année 1700 par M. de la Mothe-Cadillac, le Détroit demeura longtemps attaché au Canada.

Les Anglais en firent la conquête en 1760 et le conservèrent jusqu'à la guerre de 1812.

Depuis lors les États-Unis sont devenus les heureux possesseurs de toute cette charmante contrée que le Père Charlevoix appelait, à juste titre, le " jardin du pays."

***

" Le Détroit, dit l'historien du Canada, a " conservé, malgré toutes ces vicissitudes, le " caractère de son origine et la langue française " y est toujours en usage. Comme toutes les " cités fondées par le grand peuple d'où sortent " ses habitants et qui a jalonné l'Amérique des " monuments de son génie, le Détroit est destiné à devenir un lieu considérable à cause de " sa situation entre le lac Huron et le lac " Erié." [1]

***

Vers les années 1770 ou 80, le Détroit était loin de présenter l'aspect florissant qu'il offre aujourd'hui.

Ce n'était qu'un petit fort, entouré de faibles remparts et de palissades, peuplé par quelques centaines de colons canadiens.

Véritable tente au milieu du désert, ce fort était la sentinelle avancée de la colonie et, par suite, exposé sans cesse aux incursions des Sauvages.

Autour des fortifications s'étendaient quelques champs conquis sur la forêt, que les habitants ne pouvaient cultiver qu'au risque de leur vie, tenant la pioche d'une main et le fusil de l'autre; et au delà, en avant, en arrière, à droite, à gauche, partout le désert, partout l'immense océan de la forêt, antre ténébreux dont les sombres voûtes recélaient une multitude d'êtres mille fois plus cruels, mille fois plus formidables que les tigres et les reptiles.

Il est facile d'imaginer de quel courage indomptable devaient être trempés ces hardis pionniers qui avaient osé venir planter le drapeau de la civilisation au milieu de ces lointaines solitudes, malgré des dangers sans nombre.

***

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau monde après la sublime figure du Missionnaire, c'est, à mon avis, celle du Pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité, circule dans ses veines ; le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse; une plus noble ambition le travaille; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des Sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre! sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes amollissent les cœurs les plus durs, et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce?

Laboureur! devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

***

Ah! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur

---

1. Histoire du Canada par M. F. X. Garneau, vol. 2, page 23.

la toile cette noble figure avec son triple caractère de Prêtre, de Laboureur et de Soldat.

Au fond du tableau, je peindrais l'immense forêt dans toute sa sauvage majesté.

Plus près, de blonds épis croissant parmi les troncs calcinés.

Sur l'avant-scène un pan du Grand Fleuve avec ses vagues d'émeraude étincelantes aux rayons du soleil.

On verrait d'un côté avec ses remparts et ses palissades, l'angle d'un fort d'où surgirait un modeste clocher, surmonté de la croix; de l'autre côté, une bande de Sauvages fuyant vers la lisière du bois.

Au centre du tableau apparaîtrait, les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sanglant sillonné d'une balle, mon brave pionnier, près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil dont la batterie fumerait encore; de la droite, versant l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu et mourant qu'il vient de convertir à la foi.

Oh! comme j'essayerais de peindre sur cette mâle figure, dans toutes les attitudes de ce soldat laboureur aux muscles de fer, et la force calme et sereine de l'homme des champs, et le courage invincible du soldat et le sublime enthousiasme du prêtre.

Certes, ce tableau ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange ou de Rubens.

* * *

Foi, travail, courage; prêtre, laboureur, soldat: voilà le pionnier canadien.

C'est Cincinnatus, le soldat laboureur devenu chrétien.

C'est le guerrier de Sparte qui a passé par les Catacombes.

* * *

Lecteur Canadien qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ce héros.

Regardez attentivement la paume de votre main et vous y verrez encore l'onction de la terre, de la poudre et du sacerdoce.

Il a rempli noblement sa mission; la vôtre reste à accomplir.

Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses.

Mais laissons ces enseignements qui ne siéent qu'aux cheveux blancs et revenons à notre récit.

LA VESPRÉE.

III

A l'époque reculée que nous décrivons, le commerce des pelleteries était immense au Détroit.

Attirés par la facilité d'y parvenir, les Sauvages venaient en foule y vendre les produit de leurs chasses.

On y voyait affluer tour à tour les diverses nations des Iroquois, des Potowatamis, des Illinois, des Miamis et une foule d'autres.

* * *

M. Jacques Du Perron Baby était alors surintendant des Sauvages du Détroit,

On conçoit facilement quelle devait être l'importance de ce poste à cette époque. Aussi M. Baby avait-il réalisé en peu d'années une brillante fortune.

Presque tout le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui le Détroit lui appartenait en société avec M. Macomb, père du général Macomb qui commandait une partie des troupes américaines pendant la guerre de 1812.

C'est à la suite de cette guerre que M. Baby, pour s'être déclaré en faveur du Canada sa patrie, perdit toutes les propriétés qu'il avait acquises au Détroit.

* * *

Au centre du fort, s'élevait, comme une charmante oasis au milieu du désert, une élégante maison entourée de jardins.

C'était la demeure du surintendant.

Aimant le luxe, il avait prodigué tous ses soins pour l'embellir.

Le jardin, exhaussé au-dessus du sol, était entouré d'une terrasse de gazon.

Au centre la maison élégamment peinte, à demi-cachée derrière un rideau de branches d'érables, de poiriers, d'acacias, qui balançaient leur feuillage chatoyant jusqu'au-dessus du toit, ressemblait à une escarboucle enchassé dans une guirlande d'émeraudes.

Une nuée d'oiseaux, tantôt cachés sous la feuillée, tantôt voltigeant dans l'air, se croisant, se poursuivant, décrivant mille chemins tortueux avec une prestesse admirable, abandonnaient aux vents leurs joyeuses chansons, tandis que le petit *ramoneur*, [1] planant au dessus des cheminées, mêlait à leurs voix ses petits cris aigres et saccadés.

C'était le soir.

Les derniers rayons du soleil couchant coloraient de teintes roses et safranées le dôme de la forêt.

La chaleur avait été étouffante pendant tout le jour.

La brise du soir, gazouillant parmi les rosiers, les dahlias et les églantiers en fleur, rafraîchissait la nature embrasée et parfumait l'air d'enivrantes senteurs.

---

1. L'hirondelle de cheminées.

*
* *

Réunis autour d'une table dressée, en plein air, au milieu du jardin et chargée de mets et de bouquets de fleurs dérobés au parterre, le surintendant et toute sa famille prenaient le repas du soir.

Un jeune officier, arrivé depuis quelques mois au Détroit, avait été invité à se joindre à la famille.

Des esclaves noirs, occupés du services de la table, se tenaient debout derrière les convives, attentifs à leurs moindres signes.

*
* *

Quelle charmante soirée !—s'écriait le jeune officier, beau jeune homme, aux cheveux blonds, aux traits nobles et expressifs, au front haut, intelligent et fier, à l'œil vif, mais un peu rêveur; — en vérité je n'ai vu qu'en Italie un climat aussi doux, une nature aussi délicieuse, d'aussi beaux effets de lumière !

Voyez donc à l'horizon, ces flocons de nuages qui nagent dans l'azur du ciel. Ne dirait-on pas une superbe écharpe à frange de pourpre et d'or flottant à l'horizon ?

—Cette soirée est magnifique, en effet, repondit le surintendant.

Nous jouissons dans ce pays, d'un bien beau climat.

Nulle part je n'ai vu un ciel plus pur, une lumière plus limpide, une nature plus grandiose ; mais, d'un autre côté, nous sommes privés de bien des jouissances accordées aux vieux pays.

Exilés aux dernières limites de la civilisation, à combien de dangers ne sommes-nous pas exposés de la part des Sauvages !

Vous, qui venez à peine de quitter les rivages civilisés de l'Europe, vous ne pouvez vous former une idée de la cruauté de ces peuples barbares.

Ah ! la vie est encore bien dure dans ce pays.

—Oui, repartit la femme du surintendant dont la belle et mâle physionomie indiquait une nature fortement trempée, il y a à peine quelques années, j'étais encore obligée de faire la sentinelle, le fusil au bras, à la porte du fort, pendant que tous les hommes étaient occupés aux environ à la culture des champs. [1]

La conversation fut ici interrompue par un des esclaves noirs qui vint avertir M. le Surintendant et sa femme qu'une personne étrangère désirait les entretenir.

Tous les convives se levèrent alors de table.

*
* *

—Vous m'avez l'air bien triste ce soir, Mademoiselle, dit le jeune officier en s'adressant à une jeune fille de seize à dix-huit ans, qu'à ses traits on reconnaissait facilement pour la fille du Surintendant. Quel malheur peut donc jeter ce voile de tristesse sur votre front ?

Tandis que tout sourit autour de vous, votre cœur seul est triste.

Il me semble cependant qu'il est impossible de contempler cette soirée si sereine, cette nature si ravissante sans éprouver un sentiment de calme et d'intime sérénité.

Rien ne m'éblouit comme l'aspect d'un beau soir.

Cette gracieuse harmonie de l'ombre et de la lumière est pour moi pleine de mystère et d'ivresse.

—Hélas ! répondit la jeune fille, j'aurais pu, il y a quelque jours, jouir avec vous de ce beau spectacle de la nature.

Mais aujourd'hui, tous ces objets m'apparaissent à travers un crêpe funèbre.

Ce beau ciel, ces champs de verdure, ces fleurs, ces fruits, ces bosquets vermeils, qui charment vos regards, me font frissonner; j'y vois partout du sang.

—Mon Dieu ! s'écria le jeune officier, vous serait-il donc arrivé quelqu'affreux malheur ?

—Hélas ! il y a à peine quelques heures, je viens d'être témoin de la scène la plus déchirante qu'il soit possible d'imaginer.

Je ne saurais distraire ma pensée de ce navrant spectacle.

Mais pourquoi vous attrister inutilement par ce funeste récit ?

Jouissez plutôt paisiblement de ces heures qui vous paraissent si délicieuses.

—Continuez, continuez, s'écria le jeune officier, racontez-moi ce tragique événement.

Le bonheur est souvent égoïste, mais il faut apprendre à compatir aux douleurs d'autrui.

*
* *

La jeune fille reprit :

—Avant-hier au soir, une bande de Sauvages, à moitié ivres, arrivèrent chez mon père.

Ils emmenaient avec eux une jeune fille qu'ils avaient fait prisonnière quelques jours auparavant.

Ah ! si vous aviez vu quelle désolation était peinte sur ses traits !

Pauvre enfant ! Ses vêtements étaient en lambeaux, ses cheveux en désordre, sa figure meurtrie et couverte de sang.

Elle ne se plaignait pas ; elle ne pleurait pas ; elle était là, muette, immobile comme une statue, les yeux fixes ; on aurait pu la croire morte, si un léger tremblement de ses lèvres n'eût trahi un reste de vie.

Cela faisait mal à voir.

Je n'avais jamais vu une grande infortune.

Les grands malheurs ressemblent aux grandes blessures.

Ils tarissent les larmes, comme ces blessures terribles et subites qui arrêtent le sang tout à coup dans les veines.

---

1. Historique.

Touchées de compassion, ma sœur et moi, nous la fîmes coucher dans notre chambre.

Nous ne pouvions nous faire illusion sur le peu de chance de salut qui lui restait; car nous connaissions le caractère des Sauvages.

Cependant nous essayâmes de faire renaître quelqu'espoir dans son âme.

Peut-être notre père parviendrait-il à gagner les Sauvages et à la tirer de leurs mains.

Enfin, elle parut sortir de sa stupeur et nous fit le récit de son malheur.

AGONIE.

IV

—Je demeurais, dit-elle, depuis quelque temps près du fort Waine, avec ma sœur, lorsqu'un matin pendant que son mari travaillait dans son champ, plusieurs Sauvages entrèrent tout à coup dans la maison.

—Où est ton mari? demandèrent-ils brusquement à ma sœur.

—Il est au fort Waine, répondit-elle effrayée de leur aspect sinistre.

Et ils sortirent.

Pleines d'anxiété, nous les suivîmes des yeux pendant quelque temps.

—Mon Dieu! ma sœur, lui dis-je toute tremblante, j'a ipeur, j'ai peur, sauvons-nous... Ces Sauvages m'ont l'air de méditer quelques mauvais desseins ; ils vont revenir.

Sans écouter mes paroles, elle continuait à les regarder s'éloigner dans la direction du fort.

Le chemin qu'ils suivaient passait à peu de distance de l'endroit où son mari travaillait tranquillement sans soupçonner le péril qui le menaçait.

Heureusement qu'une touffe d'arbres le dérobait à leurs regards.

*
* *

Nous commencions à respirer un peu.

Déjà ils l'avaient dépassé et s'éloignaient paisiblement, lorsque l'un d'eux se détourna un moment.

—Ils l'ont découvert! ils l'ont découvert! s'écria tout à coup ma sœur, saisie d'épouvante.

En effet, ils s'étaient tous arrêtés, et se dirigeaient vers l'endroit où Joseph, courbé vers la terre, ramassait les branches d'un arbre qu'il venait de renverser.

Il n'avait aucun soupçon du danger.

Les Sauvages, abrités derrière les arbres, n'étaient plus qu'à une petite distance, lorsqu'on entendit un coup de fusil et Joseph tomba à la renverse.

Le croyant mort, ils s'avançaient triomphants pour le dépouiller; mais Joseph, que la balle en effleurant la tête n'avait fait qu'étourdir, se redressant tout à coup et se faisant un rampart de l'arbre près duquel il était, saisit son fusil et en étendit deux raides morts sur la place.

Les autres, effrayés, se retirèrent précipitamment vers la lisière du bois et alors une vive fusillade commença de part et d'autre.

*
* *

Joseph était un habile tireur.

A chaque coup il abattait un ennemi.

Trois avaient déjà succombé.

Nous attendions dans les transes de l'agonie, l'issue du combat qui n'aurait pas été douteux si les Sauvages avaient eu affaire à un ennemi ordinaire.

Mais Joseph était un terrible adversaire.

Blotti derrière son arbre, à peine avait-il tiré un coup, qu'en une seconde il avait rechargé son fusil.

Alors, avec un sang-froid admirable, pendant que les balles sifflaient autour de lui et balayaient les feuilles de l'arbre qui l'abritait, il passait tout doucement le canon de son fusil à travers les branches, et, au moment de viser, faisait un grand signe de croix; puis il ajustait et pressait la détente; le coup partait et nous pouvions compter un ennemi de moins.

Chaque fois que je voyais tomber une nouvelle victime, je ne pouvais réprimer un indicible tressaillement d'ivresse.

Le plomb de Joseph venait de frapper un quatrième ennemi.

Nous commencions à avoir quelqu'espérance, lorsque nous vîmes un des Sauvages se glisser en rampant derrière lui.

Le serpent ne s'avance pas vers son ennemi avec plus de ruse et d'adresse.

Sans faire rouler un caillou, sans froisser une feuille, il s'approchait lentement se cachant tantôt derrière une petite élévation, tantôt derrière une touffe de broussailles, ne se hasardant qu'au moment où il voyait Joseph tout entier occupé à viser.

Enfin il arriva à deux pas de lui sans avoir été découvert.

Alors il s'arrêta et attendit que Joseph eût rechargé son arme.

Sans rien soupçonner, celui-ci élevait, un moment après, son fusil à son épaule pour viser, lorsque nous le vîmes abaisser tout à coup son arme et se retourner.

Il avait cru entendre un léger frôlement derrière lui.

Elevant un peu la tête, il écouta un instant; puis se penche à droite et à gauche; mais sans rien apercevoir, car le Sauvage était couché à plat ventre derrière un tas de branches.

Entièrement rassuré de ce côté, il se retourna et appuya de nouveau la crosse de son fusil sur son épaule. Mais en même temps le Sauvage, avec un sourire infernal, se redressait de toute sa hauteur.

Au moment où Joseph s'apprêtait à immoler un nouvel ennemi, l'Indien brandissait son couteau.

Un dernier coup de fusil retentit, une dernière victime tomba; mais Joseph tomba aussi, frappé au cœur par son lâche ennemi.

Après lui avoir enlevé la chevelure, il le dépouilla de ses vêtement et s'en revêtit.

LAMENTATION.

V.

Glacées d'horreur et d'épouvante, nous ne songions pas même à prendre la fuite.

Dans son désespoir, ma sœur, serrant son enfant entre ses bras, se précipita au pied du crucifix et le saisissant entre ses mains, muette, elle le couvrait de ses baisers et de ses larmes.

Anéantie, hors de moi, je me tenais à genoux près d'elle, mêlant mes prières et mes larmes aux siennes.

Pauvre mère! elle ne tremblait pas seulement pour elle; mais pour son enfant, ce cher petit ange, qu'elle aimait tant, qu'elle adorait. Il était si beau. Il avait à peine dix-huit mois.

Déjà il commençait à bégayer son nom.

—O mon Dieu! s'écriait-elle à travers ses sanglots, s'il faut mourir, je vous offre volontiers ma vie, mais sauvez mon enfant!

Et l'embrassant, et l'arrosant de larmes, et le pressant contre son cœur, elle s'affaissa sur elle-même, privée de sentiment.

Quoique je fusse plus morte que vive, j'essayais cependant de la soutenir, quand l'assassin de Joseph entra tout à coup, suivi de ses cruels compagnons.

Sans proférer une parole, il s'avança vers nous et arracha violemment l'enfant des bras de sa mère.

Elle ne s'était pas aperçue de leur arrivée, mais dès qu'elle sentit son enfant lui échapper, elle tressaillit et parut revenir tout à coup à la vie.

Exaspérés d'avoir perdu sept de leurs compagnons, les Sauvages ne respiraient que la rage et la vengeance.

L'assassin de Joseph, élevant l'enfant au bout de ses bras, le contempla un instant avec ce regard infernal du serpent qui savoure des yeux sa victime avant de la frapper.

On eût dit un ange entre les griffes d'un démon.

Le monstre! il souriait.

Satan doit rire ainsi.

Comme pour implorer sa pitié, l'enfant souriait aussi de ce rire de candeur et d'innocence, capable d'attendrir les entrailles les plus endurcies.

Mais lui, le saisissant par une jambe, le fit tournoyer un moment au bout de son bras et... ô horreur!......il lui brisa le crâne sur l'angle du poêle.

La cervelle rejaillit sur le visage de sa mère.

Comme un tigre, elle bondit sur le meurtrier de son enfant, et l'amour maternel lui prêtant une force surhumaine, elle le saisit à la gorge; ses doigts crispés s'enfoncèrent dans son cou; il chancela; ses yeux s'injectèrent de sang, sa figure devint noire, et il tomba lourdement, étouffé par son étreinte désespérée.

Elle l'eût infailliblement étranglé, si en ce moment un autre Sauvage ne lui eût fendu la tête d'un coup de hache.

⁂

Pauvre sœur! sa mort a été bien cruelle, bien lamentable; mais ses angoisses n'out duré qu'un moment; ses maux sont finis; elle est maintenant heureuse au ciel.

Mais moi, mon Dieu! que vais-je devenir?...

Vous voyez dans quel affreux état ils m'ont mise......

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!....

Et l'infortunée jeune fille, se tordant dans l'agonie du désespoir, se jeta, en sanglotant dans nos bras, nous pressant contre son cœur et nous suppliant d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'abandonner, de l'arracher des mains de ses bourreaux.

Ah! qu'il est triste, qu'il est déchirant d'être témoin d'un malheur qu'on se sent incapable de consoler!

Nous passâmes toute la nuit à pleurer avec elle, cherchant à l'encourager, et à lui donner quelqu'espoir.

Je sentais qu'il y avait une sorte de cruauté à lui inspirer une confiance que je n'avais pas; car je connaissais les Sauvages.

Je savais que ces monstres n'abandonnent jamais leurs victimes.

⁂

Le lendemain, mon père, après avoir longtemps caressé les Sauvages, intercéda auprès d'eux en faveur de la jeune captive, et leur offrit toutes espèces de présents pour la racheter; mais rien ne put les tenter.

Ils étaient encore à moitié ivres.

Il employa tour à tour les prières et les menaces pour les toucher.

Mais ni les présents, ni les prières, ni les menaces ne purent l'arracher de leurs mains.

L'infortunée jeune fille se jeta même à leurs pieds embrassant leurs genoux pour les fléchir; mais, les monstres! ils répondaient à ses supplications par des éclats de rire.

Et malgré ses prières, malgré ses sanglots, malgrés ses supplications, ils l'entrainèrent avec eux.[1]

---

1. Jamais on n'en a entendu parler depuis.

***

Hélas! Monsieur, s'écria alors Mademoiselle Baby en jetant un regard baigné de larmes sur le jeune officier, peut-on avoir le courage de sourire et d'être gai après avoir été témoin de pareilles scènes?

—Les démons! vociféra le jeune homme en trépignant d'horreur et d'indignation.

Ne devrait-on pas exterminer jusqu'au dernier cette race infâme qui n'est altérée que de carnage et de sang?

Que n'ai-je su cela plus tôt!

Hier un Potowatomis ést entré chez moi pour me vendre quelques pelleteries.

Comme je n'en avais nul besoin, qu'il me les faisait le triple de leur valeuret qu'il me tourmentaitdéjà depuis assez longtemps, je lui signifiai de se retirer.

Il osa me résister.

Alors impatienté, je me levai de mon siége et le conduisis jusqu'à la porte à coups de pied. Il s'éloigna en me menaçant et me montrant son poignard.

J'avais un bâton à la main.

Je regrette maintenant de ne pas l'avoir assommé.

***

—Imprudent! s'écria la jeune fille, vous n'auriez jamais dû provoquer cet Indien.

Ne savez-vous pas qu'un Sauvages n'oublie jamais une injure?

Il peut rôder toute une année autour du fort pour vous suivre des yeux, observer tous vos mouvements, épier toutes vos démarches, flairer toutes vos traces, se cacher parmi les taillis, parmi les joncs de la rivière, s'approcher de vous avec toute la ruse et la finesse du serpent, s'élancer comme un tigre, et vous frapper au cœur au moment où vous vous y attendrez le moins.

Je vous vois tous les jours sortir du fort pour aller pêcher sur les bords de la rivière; je vous conseille de n'y plus retourner. Il vous arrivera malheur.

***

—Bah! fit le jeune homme, vous êtes trop craintive.

Je l'ai vu repartir ce matin avec une troupe de guerriers de sa nation.

Ils descendent à Québec pour y vendre leurs pelleteries dont ils n'ont pu se débarrasser ici.

—

RÊVE.

VI

Une heure vient de sonner à l'horloge du salon.

Assise, avec sa fille, dans l'embrasure de la fenêtre ouverte, Madame Baby est occupée à coudre devant une petite table à ouvrage.

Monsieur Baby est parti ce matin pour aller visiter quelques propriétés qu'il vient d'acquérir de l'autre côté de la rivière.

Les rues sont désertes.

Presque tous les habitants du fort sont occupés aux alentours à cultiver leurs terres.

Le chaleur est étouffante.

Au-dessus des toits et des coteaux, on voit ondoyer l'air embrasé par les rayons du soleil.

Pas un souffle n'agite les arbres du jardin dont les rameaux et les feuilles immobiles et languissantes se penchent vers la terre comme pour implorer un peu de fraîcheur, une goutte de rosée.

Une esclave noire se promène le long des allées, étendant sur les buissons du linge blanc qu'elle fait sécher, et met en fuite à son passage quelques poules qui baillent de chaleur à l'ombre du feuillage.

Le silence est complet.

On n'entend que le bourdonnement des inscctes et le bruit saccadé que font les sauterelles en voltigeant parmi des flots de soleil.

De l'extérieur, on aperçoit dans l'ouverture de la fenêtre, garnie de bouquets, la tête de la jeune fille qui, pâle, silencieuse, mélancolique, se penche sur une fleur épanouie et semble se mirer dans sa corolle odorante.

***

—Maman,—dit-elle enfin en relevant doucement la tête,—pensez-vous que papa soit longtemps dans son voyage?

—Je crois qu'il sera de retour dans quatre ou cinq jours, au plus; mais pourquoi me fais-tu cette question?

—Ah! c'est que j'ai bien hâte qu'il soit revenu. Je veux lui demander que nous descendions immédiatement à Québec, au lieu d'attendre au mois prochain.

Ce voyage me distraira un peu.

Tenez, depuis que les Sauvages sont venus l'autre jour ici avec la pauvre enfant qu'ils avaient fait prisonnière, je n'ai pas un moment de repos.

Je l'ai toujours devant les yeux.

Il me semble toujours la voir. Elle me suit partout.

Je l'ai encore vue en rêve cette nuit.

***

Je croyais être assise au milieu d'une forêt sombre et immense, près d'un torrent impétueux qui s'abîmait à quelque pas de moi dans un gouffre sans fond.

Sur l'autre rive, qui m'apparaissait toute riante, émaillée de bosquets fleuris, et éclairée par une lumière douce et sereine, la jeune captive se tenait debout, pâle, mais calme.

Elle me semblait habiter un monde meilleur.

Tenant entre ses mains un livre ouvert et tourné vers moi, elle le feuilletait lentement.

Elle tourna ainsi seize feuillets.

Alors elle s'arrêta, jeta sur moi un regard plein de tristesse et de compassion et fit signe à quelqu'un qui se tenait près de moi de traverser le torrent.

A ce signal, il trembla de tous ses membres, ses genoux s'entrechoquèrent, ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'entr'ouvrit de terreur, une sueur froide ruissela sur son front.

Il essaya de reculer, mais une force invincible l'entraînait vers l'abîme.

Se tournant vers moi, il me suppliait, avec d'amères gémissements, de lui porter secours.

J'éprouvais pour lui une profonde compassion.

Mais en vain essayais-je de lui tendre les mains pour le secourir; d'invincibles liens enchaînaient tous mes membres et m'empêchaient de faire aucun mouvement.

En vain essayait-il de se cramponner aux rochers du rivage; il se sentait toujours poussé vers l'abîme.

Déjà il s'était avancé jusqu'au milieu du torrent dont les eaux profondes et écumantes bondissaient et mugissaient autour de lui comme impatientes de l'engloutir.

A chaque pas, il chancelait et venait près de perdre l'équilibre; mais il se raffermissait bientôt et avançait toujours.

Enfin, une vague plus impétueuse vint se déchaîner contre lui et le fit chanceler de nouveau. Ses pieds glissèrent; il jeta sur moi un regard d'inexprimable angoisse et tomba.

En un instant, il fut entraîné jusqu'au bord du précipice où il allait être englouti, lorsque sa main rencontra l'angle du rocher qui sortait de l'eau.

Ses doigts crispés s'enfoncèrent dans la mousse verdâtre et limoneuse de la roche; un instant il s'y cramponna avec toute la suprême énergie du désespoir.

Son corps arrêté tout à coup dans son élan précipité, parut un moment hors des flots.

L'écume et la vapeur d'eau l'enveloppaient d'un nuage, et le vent de la chute agitait violemment sa chevelure humide.

Ses yeux dilatés étaient fixés sur la roche qui peu à peu, cédait sous son étreinte convulsive.

Enfin, un cri terrible retentit et il disparut dans le gouffre.

Transie d'angoisse et d'épouvante, je regardais la jeune captive.

Mais elle, essuyant une larme, m'indiqua, sans proférer une parole, le dernier feuillet du livre qui m'apparut tout dégouttant de sang.

Je jetai un cri d'horreur et m'éveillai en sursaut........Mon Dieu! serait-ce une page de ma vie.

SANG.

VII.

A peiene Mademoiselle Baby avait-elle fini de parler, qu'on entendit à la porte un bruit de pas précipités et un homme entra à la course, tout effaré, tout couvert de sang.

C'était le jeune officier.

Il avait le bras droit cassé et pendant.

—Vite! vite! s'écria-t-il, cachez-moi! je suis poursuivi par les Sauvages.

—Montez au grenier, lui dit Madame Baby, et ne bougez pas, autrement vous êtes mort.

***

Un moment après, les Sauvages entraient.

Avant qu'ils eussent proféré une parole, Madame Baby leur indiqua du doigt la rue voisine.

Et ils sortirent aussitôt, persuadés que le jeune homme s'était évadé par ce côté.

L'admirable sang-froid de Madame Baby les avait complètement trompés. En effet, pas un muscle de son visage n'avait trahi son émotion.

Et, par bonheur, ils n'avaient pas eu le temps de remarquer la pâleur mortelle empreinte sur les traits de la jeune fille qui, le coude appuyé sur la fenêtre, la figure à demi-cachée derrière les bouquets de fleurs, se sentait près de défaillir.

Il y eut alors un de ces moments d'inexprimable angoisse qui fait subitement monter au cœur le froid de la mort.

Madame Baby espérait bien que les Sauvages, par crainte du Surintendant, n'oseraient pas s'introduire malgre elle dans la maison. Mais encore, qui pouvait prévoir où s'arrêteraient ces barbares une fois alléchés par l'odeur du sang.

Elle avait l'espoir que, fatigués bientôt de leurs inutiles recherches, ils abandonneraient leur ennemi, ou que, du moins, s'ils persistaient à vouloir le découvrir, elle aurait le temps d'obtenir quelques secours pour les repousser, s'ils osaient revenir sur leur pas.

Faisant un signe à l'esclave qui travaillait au jardin, elle lui ordonna de courir en toute hâte avertir quelques hommes du fort du danger qui les menaçait.

***

Quelques minutes pleines d'alarmes et d'anxiété s'écoulèrent encore et les Sauvages ne reparaissaient pas.

—Croyez-vous qu'ils se soient éloignés, murmura tout bas la jeune fille dont la figure commençait à s'illuminer d'un rayon d'espoir?

—Quand même ils reviendraient, répondit Madame Baby, ils n'oseront......

Elle n'acheva pas.

Penchée vers la fenêtre, elle prêtait l'oreille et cherchait à distinguer un bruit de voix humaines qui se faisait entendre dans le lointain.

Etait-ce le secours qu'elle avait demandé ?

Etait-ce la voix des Sauvages qui revenaient sur leurs pas ?

Elle ne put le distinguer.

Cependant les voix se rapprochaient toujours et devenaient de plus en plus distinctes.

Ce sont nos hommes, s'écria enfin Mademoiselle Baby ; entendez-vous les aboiements de notre chien ?

Et elle respira plus librement comme soulagée d'un poids immense.

Madame Baby ne répondit pas.

Un faible sourire effleura sa lèvre.

Elle avait bien entendu les aboiements du chien, mais un autre bruit, qu'elle ne connaissait que trop, retentissait aussi à son oreille.

Bientôt les voix devinrent si distinctes qu'il fut impossible de se faire illusion.

Les voilà ! les voilà ! s'écria tout à coup la jeune fille, pâle comme la mort et se laissant glisser sur un siége près de la fenêtre.

En effet, on voyait ondoyer à travers ler arbres les panaches de diverses couleurs que les Sauvages ont coutume de porter sur le sommet de leur tête.

—Ne tremble donc pas ainsi, dit tout bas Madame Baby à sa fille ; tu vas nous trahir. Tourne-toi vers la fenêtre et prends garde que les Sauvages ne s'aperçoivent de ton émotion.

*
* *

Le courage et le sang-froid dans un moment critique est toujours admirable ; mais chez une femme il est sublime.

Calme, impassible, sans même se lever de son siége, Madame Baby continua tranquillement son ouvrage.

L'œil le plus exercé n'aurait pu distinguer la moindre trace d'émotion, la moindre agitation fébrile sur cette fière et mâle physionomie.

C'est que dans cette poitrine de femme battait le cœur d'une héroïne.

Elle attendit ainsi l'arrivée des Sauvages.

*
* *

Dis-nous où tu as caché le guerrier blanc, s'écria en entrant le premier qui pénétra dans l'appartement.

C'était le Potowatomis que le jeune officier avait eu l'imprudence de provoquer.

Encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sa figure était toute ruisselante de sueur.

Sur ses sourcils froncés, dans ses regards fauves et menaçants, sur tous ses traits que faisait trembler une agitation fiévreuse, on lisait la rage et l'exaspération du désappointement.

—Camarade, répondit Madame Baby d'un ton sévère, tu connais le Surintendant.

Si tu as le malheur de te mal comporter dans sa maison, tu sais à qui tu auras affaire.

Le Sauvage parut hésiter un moment, et d'une voix qu'il feignit d'adoucir :

—Ma sœur sait bien que le Potowatomis aime la paix, et qu'il n'attaque jamais le premier.

Le guerrier blanc a marché contre le Potowatomis sur le sentier de la guerre, autrement le Potowatomis ne le poursuivrait pas.

—Je n'ai point caché le guerrier blanc, reprit Madame Baby ; c'est inutile pour toi de le chercher ici.

Hâte-toi de courir après, si tu ne veux pas qu'il t'échappe.

Le Potowatomis ne répondit pas ; mais regardant avec un sourire Madame Baby, il indiqua du doigt une petite tache sur le plancher que tout autre qu'un Sauvage n'eût jamais remarquée. Mais l'œil subtil de l'Indien venait d'y découvrir la trace de son ennemi.

C'était une goutte de sang que Madame Baby avait cependant eu la précaution d'essuyer soigneusement.

*
* *

—Ma sœur dit vrai, reprit le Sauvage d'un ton d'ironie, le guerrier blanc n'est point passé par ici.

Cette tache de sang, c'est elle qui l'a jetée là pour faire accroire au Sauvage qu'elle avait caché le guerrier blanc.

Puis reprenant un ton plus sérieux.

—Que ma sœur nous indique seulement où *il* est et nous nous retirerons aussitôt.

Ma sœur sait bien que le Potowatomis veut seulement le faire pris.... ....

Il s'arrêta, inclina un peu la tête pour regarder par une fenêtre ouverte à l'extrémité de la chambre et poussant un cri rauque et guttural, il bondit à l'autre bout de l'appartement et s'élança par la fenêtre ouverte dans le jardin.

Ses féroces compagnons le suivirent en hurlant, comme une troupe de démon.

*
* *

Avant d'avoir rien vu, Madame Baby avait tout compris.

Le jeune officier, en entendant de nouveau les Sauvages, s'était cru perdu, et avait eu l'imprudence de sauter, par une des fenêtres, dans le jardin.

Il se dirigeait vers une fontaine couverte, creusée au milieu du parterre, pour s'y cacher, quand les Sauvages l'aperçurent.

Je renonce à retracer la scène atroce qui se passa alors.

La plume me tombe des mains.

En deux bonds ils l'eurent rejoint, et l'un d'eux lui asséna un coup de poing terrible et le renversa.

Il tomba sur son bras, cassé et la douleur lui fit pousser un long gémissement.

Ils se saisirent alors de lui et lui lièrent les mains et les pieds.

Pauvre jeune homme! quelle résistance pouvait-il opposer à ses ennemis,—le bras cassé, affaibli par la perte de son sang et désarmé.

Il appelait du secours avec des plaintes lamentables.

Et les échos du jardin, répétant ses gémissements, redoublaient encore l'horreur de cette scène.

Mademoiselle Baby, folle de terreur, se précipita aux pieds de sa mère, se cachant le visage sur ses genoux, et se bouchant les oreilles de ses mains, afin de ne voir ni d'entendre cette épouvantable tragédie.

Pendant que les autres Sauvages étreignaient leur victime, le Potowatomis saisit son couteau, et se mit à l'aiguiser tranquillement sur un caillou.

Sa figure ne trahissait alors aucune émotion, pas même l'horrible plaisir de la vengence qui faisait palpiter son cœur d'une infernale joie.

*
* *

—Mon frère le guerrier blanc, dit-il en continuant d'aiguiser son couteau avec insouciance, sait bien qu'il peut insulter impunément le Potowatomis car le Potowatomis est un lâche qui aime mieux fuir que d'attaquer son ennemi.....

Mon frère veut-il maintenant faire la paix avec son ami le Potowatomis ? Il peut parler et poser les conditions, car il est libre...

Puis, reprenant tout à coup son air féroce il se redressa et fixant son œil enflammé sur le jeune officier :

—Mon frère le guerrier blanc, s'écria-t-il, peut maintenant entonner sa chanson de mort car il va mourir.

Et, brandissant son couteau, il le lui enfonça dans la gorge, pendant qu'un autre de ces monstres à face humaine recevait le sang dans une petite chaudière.

Deux ou trois autres Sauvages piétinaient sur le cadavre, avec des contorsions et des cris d'enfer.

Les râlements d'agonie de la malheureuse victime, mêlés à ces hurlements, parvenaient aux oreilles de la jeune fille qu'un tremblement convulsif faisait à chaque fois tressaillir d'horreur.

*
* *

Enfin ces cris et ces hurlements cessèrent.

La victime était immolée.

Repoussant alors du pied le cadavre inerte, le Potowatomis, suivi de ses compagnons, se dirigea de nouveau vers la maison.

*
* *

—Ah ! tu n'as pas voulu nous dire où était ton ami le guerrier blanc, s'écria le Potowatomis en entrant.

Eh bien ! maintenant, puisque tu l'aimes tant tu va boire de son sang.

Madame Baby, pâle comme une statue de marbre, se redressa fièrement :

—Vous pouvez me tuer, s'écria-t-elle, mais vous ne m'en ferez jamais boire.

La jeune fille évanouie était étendue à terre à ses pieds.

Ils se saisirent alors de Madame Baby et essayèrent de lui ouvrir la bouche ; mais ne pouvant réussir, ils lui barbouillèrent le visage de sang et l'abandonnèrent dans cet état. [1]

SERPENT.

VIII

Plusieurs mois se sont écoulés sur les événements que nous venons de retracer.

Il fait nuit.

.................................." Nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;
Nuit où le firmament dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !
....
L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots !
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;
Elle déroule au loin ses horizons divers
Où se joua la main qui sculpta l'univers !
Là, semblable à la vague, une colline ondule,
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule,
Et le vallon voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
Ici, s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève ;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre.
....
Que le séjour de l homme est divin quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée
Semble planer aussi sur tous les éléments
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure,
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix.
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois
Et la mer elle-même expirant sur sa rive
Roule à peine à la plage une lame plaintive :
On dirait en voyant ce monde sans échos
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe à travers le passé

---

1. Quelque horrible que soit cette scène, je puis cependant affirmer qu'elle est parfaitement vraie, jusque dans ses plus petits détails.

Le fantôme d'un monde où la vie a cessé!
Seulement dans les troncs des pins aux larges cimes
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester dans leurs cimes sonores
Que ce monde assoupi palpite et vit encore."

....

Au milieu du jardin, à l'endroit même où fut massacré l'infortuné jeune homme, s'élève une croix noire, simple, sans ornement.

Aucune inscription ne révèle au passant le nom de la victime, ni la fatale histoire.

Hélas! elle est écrite pour jamais en sanglants caractères au cœur de la famille.

***

Chaque soir le Surintendant, entouré de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves, vient réciter, au pied de cette croix, une prière pour le repos de l'âme de son infortuné ami.

***

Ce soir là, toute la famille venait de se retirer.

Seule, une jeune fille, vêtue de noir, priait encore à genoux au pied du funèbre monument.

Elle était très-pâle; sa figure avait une expression d'ineffable tristesse.

La rosée du soir avait allongé les boucles de ses cheveux qui retombaient en désordre le long de ses joues.

On eût dit la statue de la mélancolie.

***

A la cime des cieux, la pleine lune versait de son urne d'albâtre les flots de sa limpide et mélancolique lumière.

Le rayon rêveur venait effleurer le gazon au pied de la croix et remontait à la paupière de la jeune fille, comme une pensée d'outre-tombe, comme un soupir silencieux et reconnaissant de l'innocente victime dont le souvenir avait laissé dans son âme une empreinte si pleine de charme et de poignante amertume.

Sa lèvre murmurait une ardente prière.

La prière! Oh! pour le cœur endolori, c'est le céleste dictame; c'est le sourire des anges à travers les larmes de la terre.

Longtemps elle s'entretint avec son Dieu, exhalant sa prière avec ses soupirs et ses larmes, agenouillée au pied de cette croix, sur un gazon encore humide du sang de l'innocente victime.

Enfin, au moment où elle allait se relever pour s'éloigner, elle leva un instant la vue, et crut apercevoir comme une ombre qui s'agitait à l'ouverture d'un soupirail percé dans le mur d'une sorte de petit hangar qui s'élevait à quelques pas devant elle.

Un nuage vint alors à passer sur la lune et l'empêcha de distinguer quel pouvait être cet objet.

Elle attendit un instant et, quand le nuage fut passé, le rayon illumina une face humaine.

—Ce ne peut être qu'un voleur, se dit-elle à elle-même.

Pourtant la porte est certainement bien fermée.

Il se sera trouvé pris quand le domestique est venu la mettre à la clef.

***

Cependant cette tête sortait toujours davantage du soupirail, se détachant toujours de plus en plus de l'obscurité.

Un moment les rayons de la lune tombèrent en plein sur cette figure.

La jeune fille tressaillit.

Elle venait de reconnaître cette figure.

Impossible de s'y tromper.

C'était bien lui.

Elle le reconnut parfaitement à son teint cuivré, à ses traits durs et féroces, à ses yeux fauves et roulant dans leurs orbitres.

C'était.... C'était.... le Potowatomis, l'assassin du jeune officier! [1]

Sa première pensée fut de fuir; mais une invincible curiosité la retint.

***

Cependant le Sauvage s'agitait toujours dans l'ouverture.

Un de ses bras était sorti en dehors du soupirail et il tenait dans sa main un objet que la jeune fille ne put distinguer.

Longtemps il essaya de se faire jour à travers l'ouverture trop petite pour le laisser passer.

Enfin, au moment où il faisait un dernier effort pour s'échapper, il tourna brusquement la tête et fixa d'un air inquiet ses regards vers un petit buisson voisin.

Il parut alors hésiter; puis lâchant l'objet qu'il tenait dans sa main, il s'appuya avec cette main contre le sol et s'efforça de reculer; mais ses épaules, resserrées de chaque côté par le mur, le tinrent cloué dans l'ouverture.

Alors son inquiétude sembla augmenter et il jeta un nouveau coup d'œil sur le buisson.

Un léger froissement de feuilles se fit alors entendre, et de l'ombre du buisson sortit une petite tête qui se dirigeait lentement vers le Sauvage.

C'était la tête d'un serpent à sonnette. [2].

---

1. Ceux qui connaissent le caractère des Sauvages, savent combien ils sont toujours enclins à voler.

2. Ces réptiles étaient encore si nombreux dans toute cette contrée, il n'y a pas bien des années, qu'il était très-dangereux de laisser les fenêtres ouvertes le soir. Ma mère me racontait que pendant qu'elle demeurait à Sandwich, chez son père, un des domestiques eut l'imprudence de laisser la fenêtre ouverte. Pendant la veillée, quelqu'un recula par hasard un buffet accolé

Immobile, les yeux dilatés, le Sauvage observait les moindres mouvements du reptile qui s'avançait tout doucement et avec précaution, comme s'il eût eu la conscience de la force et de l'adresse de son redoutable adversaire.

Quand il fut à quelques pas du Sauvage, il s'arrêta et, la gueule béante, il s'élança vers son visage.

Mais avant qu'il l'eût touché, l'Indien de sa main restée libre, lui donna un violent soufflet et l'envoya retomber à plusieurs pas de lui.

Aussitôt après, il tenta un nouvel effort pour se dégager; mais ce fut en vain.

Le reptile furieux s'avança une seconde fois et recommença l'attaque; mais cette fois avec plus de précaution encore.

Après s'être approché plus près qu'auparavant de son ennemi, il s'élança avec une nouvelle fureur; mais sans plus de succès, car la main du Sauvage l'envoya rebondir encore plus loin qu'auparavant.

Le Potowatomis fit alors un effort suprême pour se délivrer mais ce fut encore inutilement; il resta cloué dans l'ouverture du soupirail.

Prompt comme l'éclair, le reptile, l'écume aux lèvre, le regard en feu, la gueule gonflée par la rage, et sortant une langue bifurquée et sanglante, revint de nouveau en rampant vers sa proie.

Les écailles de sa peau, que la rage faisait étinceler des plus vives couleurs, miroitaient sous les rayons argentés de la lune, et le léger bruit des anneaux de sa queue, semblable au bruit du parchemin froissé, troublait seul le silence de la nature.

Cette lutte silencieuse, au milieu du silence de la nuit entre un serpent et un Sauvage encore plus subtil qu'un serpent, avait quelque chose de si fantastique qu'on eût dit deux mauvais génies se disputant dans l'ombre quelque malheureuse victime.

*
* *

Le serpent s'avança si près de l'Indien que celui-ci aurait pu presque le saisir de la main.

Il se redressa une dernière fois et en renvoyant sa tête en arrière, il prit son élan.

Le Sauvage le guettait toujours de la main, suivant des yeux les moindres oscillations de son corps.

Il était facile de voir que la lutte suprême allait commencer et se terminerait bientôt par la mort de l'un des deux adversaires.

au mur et aperçut, étendu derrière, un énorme serpent endormi.

Un autre jour pendant qu'elle faisait l'école buissonnière avec ses compagnes, un serpent s'élança sur elle et la mordit à la ceinture. Heureusement que ses dents s'embarassèrent dans ses vêtements. Pendant qu'elle s'enfuyait éperdue, ses compagnes lui crièrent de détacher son jupon. Et c'est ce qui lui sauva la vie.

A l'instant où le serpent se précipitait comme un dard sur son ennemi, le Sauvage leva encore la main; mais cette fois l'élan du serpent avait été si rapide et instantané, qu'il ne put l'attraper, et le reptile le mordit à la joue.

Un cri rauque mourut dans la gorge du Sauvage qui saisit de la main le serpent avant qu'il eût pu s'échapper, et, l'approchant de sa bouche, dans sa rage, il le déchira avec ses dents et le mit en lambeaux.

Vaines représailles; car le coup était porté.

Quelques minutes après, d'horribles convulsions et des cris affreux annoncèrent que le venin mortel avait produit son effet.

La victime se tordait avec désespoir au milieu d'atroces douleurs.

*
* *

On crut d'abord qu'il était à la fin parvenu à s'évader; mais plus tard on trouva le cadavre, énormément enflé, encore pris dans l'ouverture du soupirail.

Ses yeux injectés de sang étaient sortis de leurs orbites; sa figure était noire comme du charbon, et sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches, d'où pendaient encore quelques lambeaux du reptile et des flocons d'écume mêlée de sang.

La Providence elle-même avait pris le soin de venger l'assassinat du jeune officier.

*
* *

ÉPILOGUE.

—

Et, dès que je suis seul, je m'assieds et je pleure.

LOUIS VEUILLOT.

—

Voici quelques détails sur la famille qui a été témoin de la tragique histoire que nous venons de raconter et qui seront une nouvelle preuve de la véracité de notre récit.

M. Du Perron Baby vécut encore plusieurs années après ces événements.

J'extrais ce qui suit de l'inventaire de ses biens:

" M. Jacques Du Perron Baby décéda au " Détroit vers le 2 août 1789.

" En l'an 1796, Madame Susanne Du Perron " Baby descendit avec plusieurs de ses enfants " pour résider à Québec, laissant M. Jacques " Du Perron Baby, son fils aîné, gérer le com- " merce, et les terres, moulins et autres affaires " au Détroit."

Ce dernier commanda longtemps les milices canadiennes du Haut-Canada et fut élu plus tard orateur de la Chambre d'Assemblée.

Madame S. Du Perron Baby mourut à Québec, en 1813, dans un âge très-avancé.

⁂

Quant à Mademoiselle Thérèse Du Perron Baby, elle termina ses jours à Québec, en 1839, chez Monsieur De Gaspé.

Jamais elle ne put oublier la sanglante tragédie qui mit une si cruelle fin à son premier rêve.

La plaie une fois ouverte ne se referma plus.

Ce souvenir funèbre promenait sans cesse sur son front et dans son âme d'immortelles tristesses.

Le rayon s'éteignit et sa mourante flamme
Remonta vers le ciel pour n'en plus revenir.

Son sourire, comme celui d'Andromaque, était toujours mêlé de larmes.

Et quand ses amis cherchaient à faire refleurir cette âme désenchantée :

— Ah ! s'écriait-elle tristement, laissez-moi pleurer en silence mes rêves évanouis.

Les larmes sont l'ivresse du malheur.

Le passé a été pour moi trop plein d'amertumes pour que je puisse sourire à l'avenir.

Avant que ma couronne d'adolescence eût fleuri sur mon front, déjà la main glacée du malheur y avait posé son crêpe fatal.

La fleur de l'illusion ne croît pas sur les ruines du cœur.

Québec, mars, 1860.

FANTAISIE.

Oh primavera ! gioventu dell' anno.
Oh gioventu ! primavera della vita,

Oh printemps ! jeunesse de l'année.
Oh jeunesse ! printemps de la vie.

—

PRIMAVERA.

I.

[1] Combien j'ai suave et fraîche souvenance de ces jours vermeils, où, folâtre enfant, ivre de liberté, d'air et de lumière, le cœur léger comme l'aile des papillons dorés, je n'avais d'autre souci que d'émietter mes bonheurs ingénus parmi les grands bois, près des sources moirées, ou sur le velours des prairies;—tour à tour bondissant parmi les foins en fleurs, tout baignés de rosée,—ou éparpillant, lutin espiègle, leurs meules odorantes,—ou taquinant les moissonneurs courbés sur les blondes gerbes,—ou, les joues barbouillées de fraises, les cheveux couronnés de grappes de bluets, cueillant les nids harmonieux !

Oh ! qui me rendra mes ivresses enfantines, mon beau ciel bleu, mon front rose, mes courses dans les blés d'or, ou dans les glaïeuls en fleurs, mes fraîches matinées,—heures charmantes,—extase de la vie,—où le cœur n'est que le brûlant encensoir d'où s'exhalent sans cesse de divines ambroisies; où les sens, encore endormis dans leurs chastes corolles, s'épanouissent à tous les zéphyrs, s'ouvrent à toutes les ivresses ?

Oh ! joies de ma blonde enfance ! colombes de mon cœur hors du nid envolées,—ne ferai-je donc plus jamais résonner mes sourires sur vos ailes frémissantes ?

Hélas ! éteints pour jamais, — pour jamais évanouis ces rayons éblouis de mon aurore !

⁂

Et vous aussi, chers lecteurs, ne pleurez-vous pas ces joyaux tombés de vos radieuses couronnes, ces premières caresses du bonheur si vagues et si douces qu'on dirait les mystérieux concerts de nos anges gardiens ?

Ah ! pleurons ensemble;—car nos âmes déchues une fois chassées par les ans de cet Eden enchanté de la vie, n'y retournent jamais !

De tous ces bonheurs envolés, il ne reste plus qu'un linceul embaumé :

Un souvenir.

Mais du fond de l'urne vide, ce doux parfum s'exhale sans cesse.

⁂

Parmi tous ces souvenirs, il en est un surtout pour moi dont les doigts sonores font vibrer dans mon âme des cordes inconnues et soulèvent d'ineffables harmonies.

Pourquoi, tout petit enfant, abandonnant parfois tout à coup mes naïfs hochets, demeurais-je un moment tout pensif ?

Ah ! c'est qu'une étrange voix tintait à mon oreille et me parlait au fond du cœur.

⁂

Ce n'était pas le murmure des cascades,
ni le bourdonnement des insectes,
ni les éclats de rire des enfants,
ni les mugissements des troupeaux,
ni les voix d'hommes ou de femmes,
ni le frémissement des avoines courbées par les tièdes zéphyrs.
ni les rires des faneurs,
ni les plaintes du vent dans les cimes chenues des vieux érables,
ni les notes tour à tour métalliques ou veloutées des superbes *goglus* voltigeant sur les foins diaprés,
ni les tintements pieux des cloches lointaines,
ni la forte clameur qui sort des noires voûtes des bois,
ni les échos des montagnes,
ni les mystérieuses haleines suspendues aux lèvres de la nuit,
ni les muettes harmonies qui descendent des étoiles.

⁂

Planant au-dessus de tous ces bruits, un son lointain,—un écho immense m'entretenait tout bas.

Attentif, j'écoutais un moment l'étrange voix ;—mais l'enfant était trop petit, la voix trop sublime ; l'enfant ne comprenait pas encore et reprenait bientôt ses jeux.

Il ne se demandait pas encore quelle secrète influence l'entrainait sans cesse, avec un charme

---

1 Cette fantaisie, qui précède la Légende de la Jongleuse, paraîtra au premier abord un hors d'œuvre, mais, si l'on prend la peine d'y regarder de près, on verra que cette longue rêverie se rattache assez intimement au sujet, puisqu'elle dessine un coup d'œil géral des lieux où se passent les scènes de la Légende.

irrésistible, vers la grève sonore du grand fleuve, où s'enivrant des vapeurs salines que secouent ses vagues écumeuses, il s'amusait tour à tour à faire glisser des pierres sur leurs crêtes mobiles, ou à cueillir les blancs coquillages, ou à faire grincer ses pas sur le sable chatoyant, ou, la chevelure tordue par la brise, à lutter contre le flot qui l'inondait d'une écume glacée.

Alors surtout la voix, grande et sympathique, résonnant plus distincte à son oreille, éveillait des échos inconnus dans son âme.

Etait-ce l'écho de ta voix sublime, o mon beau fleuve géant ?

⁂

Plus tard,—quand l'enfant eut grandi,—quand l'adolescence, secouant de son aile une étincelle embrasée, eût allumé l'incendie dans son âme, —quand le sang fouettait sa tempe comme une lave,—quand, pensif écolier, initié par la nature et l'étude à tous les mystères de la vie, il revenait chaque année vers le foyer natal, la même voix vibrait sans cesse à son oreille, et l'entraînait, irrésistible, vers la plage solitaire.

Là, assis sur la falaise, ou parmi les algues glauques ;—

Tantôt promenant ses regards sur les lointaines Laurentides dont le turban azuré se déployait devant lui depuis le Cap Tourmente jusqu'aux bouches du Saguenay ;—

Tantôt, le front dans les mains, les coudes appuyés sur les genoux, il écoutait la grande voix qui l'avait autrefois assoupi dans son berceau.

Cette voix, que l'enfant avait jadis écoutée sans la comprendre, l'adolescent la comprenait aujourd'hui.

C'était ta sauvage et sublime clameur, ô beau grand fleuve adoré, qui l'enivrait ainsi de sa mystérieuse harmonie !

⁂

Oh ! ne l'aimez-vous pas comme moi cette voix éternelle, vous qui êtes nés et qui avez grandi, comme moi, sur ses larges grèves ?

Votre âme ne semble-t-elle pas veuve de son bonheur dès que votre oreille n'est plus bercée par sa rauque chanson ?

⁂

Plongé dans de suaves rêveries, il écoutait ce verbe intime qui parle tout bas au fond de l'âme dans la solitude, et s'éprenait d'un immense amour pour toute cette grande nature.

Non, se disait-il à lui-même, en s'éveillant de ces extases, pour l'enfant de ces beaux rivages, il n'est aucun lieu sur la terre, qui puisse offrir tant de charmes à tous ses sens et où son cœur puisse prendre une aussi forte racine.

Mais parfois involontairement il se prenait à soupirer ;—car une voix intérieure semblait lui dire alors : Illusion ! chimère ! Ces lieux ne te semblent si beaux que parce que tu les contemples à travers le prisme de ton cœur.

⁂

Et alors son imagination se tournait, avec une jalouse anxiété, vers ces rivages celèbres par leur beauté, vers cette vieille terre d'Europe surtout, si vantée pour ses sites pittoresques, embellis encore par tant de souvenirs historiques.

Que ne pouvait-il, traversant les mers, contempler un moment ces paysages célèbres et dissiper ainsi ces cruelles incertitudes ?

DÉPART.

II

Un jour, il lui fut donné de réaliser ce rêve de son adolescence.

Oh ! comme son cœur palpita d'une indéfinissable émotion, lorsque, pour la première fois, se leva devant ses yeux, du sein des mers, la vieille terre d'Europe tout enluminée en ce moment par les splendeurs du couchant !

⁂

Nouveau Chactas,—il visita tour à tour :

Et cette fière ile, volcan d'industrie, sans cesse retentissante des sifflements de la vapeur, et toujours ceinte d'un bandeau de brouillard et de fumée ; où siége le moderne Adamastor dont les gigantesques mains étreignent les mondes, et dont le souffle jette aux quatre vents, comme une poussière, les flottes de ses infatigables enfants ;

Et cette belle terre de France, berceau de ses ancêtres, le plus beau royaume après celui du ciel ;

Et la molle Italie, cachant à peine ses blessures et ses rides sous son crêpe de gloire, qu'elle traîne aujourd'hui, l'ingrate, dans la fange des révolutions ;

Et toutes ces plages semées de grandes choses ; —et toutes ces oasis enchantées :

Paris, la grande capitale,—la coupe d'or et de venin de l'humanité,—la sirène enchanteresse qui, le front couronné d'un diadème de palais et de chefs-d'œuvre, soupire sans cesse à l'oreille fascinée des peuples ses chants magiques et perfides ;

Et Versailles avec ses jardins royaux, et ses charmilles, et ses voluptueux Trianons, et ses allée sombreuses et solitaires où se promène encore, attentive au bruit des cascatelles, au milieu d'une cour de statues, l'ombre du grand Roi ;

Et Gênes, la ville de marbre, la reine au long veuvage ;

Et la belle Florence étincelante aux pieds des Apennins comme un diamant au fond d'une coupe de vermeil.

⁂

Assis à Rome sur les ruines du Colysée, il évoqua les grandes ombres des Martyrs et des vieux Romains; et entendit les voix étranges et mystérieuses des sept collines s'entretenant éternellement entre elles des destinées du monde.

Il vit Naples et les merveilles de son golfe, où fleurissent Ischia, Procida, Caprée, les perles de la mer Tyrrhénienne, enchassées par le flot bleu d'un collier de diamant.

Il promena ses vagues rêveries sur toute cette plage où chaque pas réveille un souvenir:

De la grotte de Pausilippe aux palais de Portici;

Des cimes de Castellamare, à la plage de Sorrente;

Du Cap Misène où chantait Corinne à l'ombre des citronniers et des amandiers roses, au rivage de Pouzzole où abordait, captif, l'Apôtre des gentils;

De l'antre de la Sibylle, au bois sacré où la muse de Virgile cueillait le rameau d'or.

Il gravit le Vésuve, et vit bouillonner la lave au fond de son cratère enflammé.

Ses pas réveillèrent un moment les échos endormis dans les ruines de Pompéi, où seuls aujourd'hui se glissent les lézards parmi des flots de soleil et de silence.

Il sentit, sous sa main, tressaillir encore d'effroi, dans son linceul de cendres, la cité-squelette à la vue du monstre qui l'engloutit pendant dix-huit siècles.

⁂

Mais d'où vient qu'au milieu de toutes ces merveilles de la nature et des arts, sur toutes ces plages où l'égarait sa course aventureuse,—d'où vient qu'il sentait tout à coup la tristesse assombrir son front et le froid lui monter au cœur.

Ah! c'est que l'air qu'il respirait,—le rayon dont les teintes chaudes noyaient l'horizon et venaient effleurer sa paupière,—les parfums que lui apportait la brise avaient passé sur d'impures cités d'où s'exhalent incessamment des miasmes qui donnent la mort.

C'est que partout se dressait devant lui le fantôme hideux d'une société pourrie;—ulcère gangréné,—cadavre fétide auquel une dernière secousse galvanique communique un reste vie;—spectre aux formes grêles, au front imbécile, au teint hâve et livide, au regard glauque et vitreux, suant le vice et la débauche à travers une peau voltairienne.

⁂

Le voyez-vous, là-bas, branlant une tête décrépite, ivre du vin de tous les crimes, et cheminant à travers le siècle en écorchant, à chaque pas, ses membres chancelants sur les débris des croix et des sceptres?

Entendez-vous au sein de la nuit, sa voix qui tinte comme un glas funèbre, bavant d'une lèvre édentée le blasphème et le sarcasme: Ils ne sont plus, s'écrie-t-il,

" *Ils ne sont plus ces jours*, où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau!
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau!
Ils ne sont plus ces jours où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté!
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité!
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux!
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin, dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés!
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,
Où sur les saints autels, les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
Où la vie était jeune, où la mort espérait!

....

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour.

....

Ne quittes-tu jamais *ta demeure infernale*

....

Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie?
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer? "

....

⁂

Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements d'enfer.

Ah! fuyons, fuyons cette terre maudite de crainte d'être enveloppé dans le châtiment terrible qui va fondre sur elle.

Ne voyez-vous pas déjà, dans la nuit, la main prophétique, traçant en caractères de feu sur la muraille du temps, la sentence de mort de Balthazar?

Ne voyez-vous pas déjà les nuages de la tempête, chargés de grêle et de foudre, s'amonceler à l'horizon?

Déjà l'éclair en longs serpents, sillonne la nue et le tonnerre gronde dans le lointain.

Une lueur blafarde ensanglante le firmament:

C'est le feu du ciel qui va consumer Sodome.

Ah! fuyons, fuyons sans même oser détourner la tête vers les cités infâmes de crainte d'irriter le Seigneur.

RETOUR

III

Salut à ton golfe immense, ô majestueux Saint-Laurent!

Salut à ton beau ciel, ô patrie bien-aimée!

Salut aux parfums de ton air embaumé qu'apporte le vent de mer au jeune pélerin des forêts canadiennes, qui revient des plages étrangères!

*
* *

Après une longue traversée, le vapeur qui le porte bat enfin de son aile fatiguée les flots du grand fleuve.

Il fait nuit.

Le jeune voyageur se promène, seul et pensif, sur le pont du vaisseau et cherche à distinguer à travers la brume de la nuit, une ligne noirâtre qui se dessine entre le ciel et les flots.

C'est la côte voisine; c'est le sol de la patrie, qu'il revoit enfin après une longue absence!

Oh! comme son cœur palpite d'une inexprimable ivresse!

Oh! comme il a hâte de voir paraître le jour afin de pouvoir reposer, à loisir, ses regards sur ce rivage adoré!

Mais à cette suave émotion se mêle parfois un sentiment de trouble involontaire.

Cette terre chérie, que sa naïve enfance avait si souvent admirée, la trouvera-t-il aussi belle maintenant que ses yeux ont vu tant de fortunés climats, tant de sites enchantés?

Et l'heure qui va suivre ne sera-t-elle pour lui qu'une heure d'amertume et de désenchantement?

Enfin le jour paraît.

Jamais il n'oubliera le spectacle incomparable qui s'offrit alors à sa vue.

*
* *

L'aurore repliait lentement, vers l'occident, le voile obscur de la nuit et jetait, en passant, sa gerbe de paillettes d'or sur les croupes des Alleganys, ciselées comme une arabesque.

Vers le nord, quelques flocons de vapeur blanche et légère flottaient encore entre le ciel et les eaux, et se dessinaient sur le bleu foncé des Laurentides, d'une manière si gracieuse et si fantastique qu'on eût dit la mantille oubliée de quelque divinité du fleuve surprise tout à coup, au milieu de ses enchantements, par les rayons indiscrets du jour.

Agitées par la brise matinale qui descendait, avec le jour, des montagnes, les vagues secouaient, comme un troupeau, leur blanche toison, et résonnaient, comme des gazouillements d'oiseaux, autour des flancs du vapeur qui, favorisé par la marée, remontait le fleuve avec une étonnante rapidité.

Quelques bandes de canards et de sarcelles s'éveillaient à son approche et rasaient la cîme des vagues, où l'on apercevait de fois à autres le dos argenté des marsouins qui venaient respirer à leur surface; tandis que, là-bas, sur les brisants, le héron "au long bec emmanché d'un long cou" se dressait, immobile vigie, au milieu des mouettes et des goëlands dont les blanches sillouettes se dessinaient en relief sur les rochers hâlés par le soleil.

L'écume des vagues brodait d'une dentelle d'ivoire la grève bordée de galets, de plantes aquatiques, d'algues, d'acoruces;—de récifs où s'agrafent les varecs et les goëmons.—ou de hauts promontoires dont les anfractuosités livraient quelquefois passage à un ruisseau qui glissait au fleuve en filets d'argent.

*
* *

Enfin le soleil se leva au milieu d'une atmosphère de saphyr et de rose, secouant sa crinière d'or, ruisselante de rosée, sur toute cette grandiose nature.

De chaque côté, les deux rives, inondées d'une pluie de rayons, se déployaient à perte de vue, comme deux immenses banderolles ondoyantes sous un souffle éternel.

La rive sud, que le vapeur cotoyait de près, ressemblait, vu en détail, à une vaste mosaïque étincelante des couleurs les plus variées;—riche draperie de verdure aux nuances tour à tour sombres et austères parmi les forêts de sapins et d'épinettes qui couronnent le rivage,—ou tendres et veloutées parmi les grandes érablières,—ou d'une teinte plus tendre encore et plus vermeille sur ces champs de blés, qui s'élèvent de la rive en amphithéâtre, étalant en plein soleil ce duvet soyeux et chatoyant dont ils se parent quand juin vient s'ébattre dans les sillons.

Cette mer de verdure est toute constellée de blanches maisons qui s'épanouissent en villages, au cintre de chaque vallon, au front de chaque colline, dans chaque découpure de la côte.

On dirait de magnifiques cristaux de quartz jetés à poignée sur la plage.

*
* *

La marche du vaisseau est si rapide qu'en un instant il franchit la distance d'une église a l'autre.

En arrière, on distingue à peine les gracieuses îles de Kamouraska devant lesquelles le vapeur vient de passer et qui déjà se perdent sous l'horison.

Plus près, cette langue de terre qui s'avance dans le fleuve, c'est la Pointe de la Rivière-Ouelle, où je vous conduirai, quelques-uns de ces jours, pour vous demander l'explication d'un de ces caprices de la nature qui piquent la curiosité du voyageur: c'est un rocher granitique sur lequel on distingue parfaitement des pistes de *raquettes* disposées symétriquement, pareilles à celles que fait un homme qui marche en *raquettes*.

En face, au milieu de charmants coteaux, tout chargés d'ombrage et de murmure, ce vaste édifice dont les contours se découpent sur le flanc d'une montagne boisée, c'est le collége de Sainte-Anne; c'est l'*alma mater* du jeune pèlerin, qu'il salue de loin du cœur et des yeux.

Puis se succèdent rapidement les gracieux villages de St. Roch, de St. Jean, de l'Islet, de St. Thomas, etc., etc., qui sourient à toutes les îles fécondes égrénées le long du grand fleuve.

***

Enfin le vapeur double la pointe de l'Ile d'Orléans et découvre le majestueux port de Québec, —le rival fortuné du golfe de Naples,—le splendide panorama dont l'entrée du fleuve n'est que le solennel portique.

Il faudrait avoir ravi la divine palette du peintre des solitudes américaines pour esquisser dignement un pareil tableau.

Mais laissez-moi, du moins, étaler un moment à vos regards les superbes joyaux de ce merveilleux écrin.

Laissez-moi vous dire la grandiose nature,—les éblouissantes perspectives,—la verdoyante chevelure des collines, où perlent encore les sueurs de l'aurore que le rayon matinal essuie d'un regard et où l'on croit voir encore fuir l'Iroquois à l'angle des bois;—et les horizons vermeils, dernières limites du monde au-delà desquelles s'étendent des pays inconnus,—*terræ ignotæ*, comme disaient les anciens;—mystère qui prête une singulière grandeur à tout le paysage.

Laissez-moi vous dire la poétique Ile d'Orléans,—cette fraîche corbeille de verdure et de fleurs, échouée au milieu du courant;—cette heureuse terre où tout respire le calme et le bonheur;—où l'on ne voit de toutes parts que laitage,—linge blanc suspendu aux buissons,—pots de fleurs épanouis aux fenêtres;

Et la belle-chute de Montmorency qu'une muse païenne prendrait pour une charmante naïade qui lave éternellement sa robe de neige aux ondes du grand fleuve, tout en prêtant l'oreille à la voix jalouse de sa sœur voisine: la chute de la Chaudière;

Et le superbe promontoire de Québec, qui se projette au milieu des vagues, pareil à la proue d'un immense vaisseau tout pavoisé;

Et l'orgueilleuse citadelle;

Et toi, la fière cité française, entourée, comme une ruche d'abeilles, d'un essaim de mille navires.

Laisse-moi, oh! la belle captive! étaler ton turban de créneaux et faire admirer au voyageur émerveillé les diamants de ta couronne.

Non, les plus belles cités de la vieille Europe ne valent pas un seul de tes regards.

Naples même ne salue pas le voyageur d'un plus sémillant sourire.

***

Maintenant, fière Stadaconé, laisse-moi te dire cette antique légende, pleine de larmes, de mystère et d'horreurs, qui te fit jadis tressaillir dans ton berceau, un de ces jours où, confiante, tu sommeillais encore sous l'aile maternelle.

Ah! c'est une tant vieille légende que je ne sais vraiment si je puis vous la raconter.

Elle est tout envieillie au fond de mon cœur;

Pauvre feuille morte, emportée par le vent de la vie, à peine puis-je aujourd'hui la distinguer au fond de ce lac de pleurs que creuse en notre âme le flot des jours amers.

Québec, septembre, 1860.

LA JONGLEUSE

PREMIÈRE PARTIE.

LES VOYAGEURS DE NUIT

I

C'était une nuit d'automne, sombre et brumeuse.

Un canot d'écorce se détachait silencieusement du rivage de Québec à quelques pas de l'endroit où s'élève la vieille église de la Basse-Ville.

Sur le sable de la grève, un homme était debout tenant à la main une lanterne sourde dont le cône lumineux dirigé vers les flots éclairait le canot monté par quatre personnes.

***

A la lueur fauve que projetait la lanterne, il était facile de voir que celui qui se tenait à l'arrière du canot était un chasseur canadien.

Il était vêtu d'une chemise à raies bleues, et de pantalons d'étoffe grise, et portait sur la tête un bonnet de peau de castor.

Selon l'invariable coutume des voyageurs, il avait eu le soin, avant de prendre place sur la pince du canot, de placer sous lui son capot d'étoffe plié avec précaution.

Une ceinture rouge, dont les franges flottaient sur sa jambe gauche, s'enroulait autour de ses reins.

Ses pieds étaient chaussés de bottes sauvages, dont les hausses de cuir de mouton, enveloppaient le bas de ses pantalons et se rattachaient audessous du genou par des lanières de peau d'anguille. [1]

C'était un homme d'un tempérament sec, mais d'une charpente osseuse et d'une taille très élevée.

Les manches de son gilet, retroussées jusqu'au coude, découvraient des muscles d'acier qui révélaient une force peu commune.

Ses bras, d'une longueur démesurée, étaient couverts de tatouages représentant divers objets parmi lesquels on remarquait la figure d'un canot.

Les traits de son visage, hâlés par le soleil, et d'une remarquable régularité, semblaient avoir été taillés dans un bloc de bronze florentin.

Sa barbe était noire, tandis que ses cheveux, qu'il laissait croître depuis longtemps et qui retombaient négligemment sur ses épaules, étaient d'un blond châtain.

Un grand air de bonté se reflétait sur toute sa physionomie.

Ses yeux, qu'il tenait habituellement à demi-fermés, lui donnaient au premier abord une apparence engourdie; mais ils étincelaient d'une rare intelligence, enchâssés sous leurs sourcils noirs et épais, lorsqu'il était sous l'influence d'une émotion un peu vive.

Du reste, dans sa personne, rien n'était remarquable, si ce n'est un air d'apathie et d'insouciance, que l'extrême lenteur de ses mouvements laissait naturellement supposer.

Son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de ***Canotier.***

***

La lumière vacillante de la lanterne éclairait, par intervalles, un autre personnage assis à la tête du canot que son accoutrement désignait suffisamment comme appartenant à la race des Peaux Rouges.

C'était un homme superbe, à l'œil d'aigle, aux lèvres fines et fièrement arquées, au front élevé rayonnant d'intelligence et de loyauté, et d'un galbe si irréprochable que Phidias ou Canova l'eussent copié avec amour, comme le type de l'homme à l'état de nature.

Selon la coutume indienne, ses cheveux étaient rasés, à l'exception d'une touffe attachée au sommet de la tête avec des plumes de faucons, d'outardes et d'oies sauvages, qui formaient comme le cimier d'un casque antique.

Il portait une espèce de manteau, bordé d'une frange rose et lilas, fait avec ces peaux de caribou, couleur orange, [1] que les Sauvages seuls savent rendre si soyeuses et si molles.

Des mocassins ornés de rassades et de poils de porc-épic, teints en rouge et bleu, couvraient ses pieds.

Les guerriers de sa tribu l'appelaient *Misti Tshinépik,'* [2] c'est-à-dire la Grande Couleuvre, soit à cause de sa souplesse extraordinaire, soit à cause de la figure de ce reptile tatouée sur sa poitrine.

---

1. *De la babiche*, mot sauvage encore employé dans nos campagnes pour désigner ces lanières.

---

1. Les Sauvages obtiennent cette couleur en *passant* les peaux à la *boucane*, au-dessus de la fumée des cabanes; et la couleur blanche en les *passant* avec la cervelle des animaux.

2. Cette expression, ainsi que les autres mots que nous emploierons dans le cours de ce récit, appartiennent au dialecte montagnais, qui dérive de la langue algonquine.

*
* *

Les reflets de pourpre de la lanterne dessinaient encore la silhouette de deux autres personnages assis au centre du canot.

C'était celle d'une jeune femme et d'un enfant de huit à dix ans.

Une profonde mélancolie mêlée d'inquiétude se reflétait sur la figure pleine d'énergie de Madame Houel.

Ainsi se nommait la jeune femme. [1]

La noblesse de ses traits et l'élégance de ses vêtements révélaient une personne de distinction.

Au moment où le canot franchissait la pénombre projetée par la lumière, elle était occupée à étendre un châle sur les épaules de son enfant pour le préserver de l'humidité de la nuit.

*
* *

Quand le canot eut entièrement disparu dans les ténèbres, l'homme à la lanterne remonta lentement la berge :

—Diantre ! murmurait-il à part lui en s'éloignant, il faut que Madame ait bien du courage pour s'embarquer par une pareille nuit.

Je veux bien croire que Monsieur Houel a été gravement blessé.

Mais qu'était-il besoin de tant se hâter et de s'exposer, par là, à un danger évident ?

Ne pouvait-elle au moins attendre jusqu'à demain matin ?

Mais à peine a-t-elle appris la fatale nouvelle qu'elle n'a pas même pris le temps de faire ses malles.

Ah ! je crains fort qu'il ne lui arrive quelque malheur.

Et puis ce massacre de trois hommes par un parti d'Iroquois qui a fait une descente avant-hier dans l'île d'Orléans, et qui a enlevé une femme et quatre enfants......

Ils seront fort heureux s'ils ne font pas la rencontre de quelques-uns de ces démons enragés.

En faisant ces réflexions, il disparut derrière l'angle d'une maison, et tout rentra dans les ténèbres.

---

1. Parmi les membres de la Compagnie des Cent Associés figure le nom de M. Houel. Nous lisons dans le cours d'Histoire de M. l'abbé Ferland : « Richelieu trouva des auxiliaires de bonne volonté dans les Sieurs de Roquemont, *Houel*, contrôleur général des Salines en Brouages, de Latteignant etc., etc." M. Houel se donna beaucoup de peine pour faire venir les Pères Récollets en Canada. « Les principaux bienfaiteurs qu'ils ont eus ont esté sa Majesté, M. de Pisieux, M. de Ramsay, grand vicaire de Pontoise et syndic des Récollets en Quanada, M. *Ouel* contrôleur général des Salines de Brouages, et quelques autres." *Mémoire des Récollets présenté au Roi en* 1637.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE.

II

Cependant le frêle esquif, poussé par deux vigoureux avirons, descendait le fleuve avec rapidité.

Léger comme une écume, il glissait sans bruit sur les flots, laissant à peine un pâle sillage derrière sa proue.

Les voyageurs gardèrent le silence pendant quelque temps ; et rien ne troublait le sommeil de la nature autour d'eux, si ce n'est le bruissement des flots sur les flancs de la légère pirogue, et le chant monotone et cadencé de la vague sous les avirons.

Bientôt l'obscurité de la nuit confondit les teintes indécises des divers édifices de la ville dans une nuance uniforme, et ils ne distinguèrent plus derrière eux qu'une ligne onduleuse découpant en noir, sur le ciel, les contours du Cap Diamant.

De fois à autres, le clapotis de la vague sur les galets de la rive, ou le grincement d'une girouette, agitée par le passage subit d'une brise nocturne, parvenaient encore à leurs oreilles.

Mais bientôe tous ces bruits s'éteignirent.

*
* *

C'était l'heure solennelle de la nuit où tout repose dans la nature, et les bêtes carnassières revenues de leurs chasses nocturnes, et l'oiseau caché sous la feuillée, et l'homme fatigué des soucis et des travaux du jour.

Le torrent lointain même semble voiler ses sanglots, et, sous la brise expirante de la nuit, la forêt exhale à peine de son orgue immense un faible soupir.

Cependant la jeune femme, les yeux tournés vers la ville endormie, contemplait attentivement une lueur presqu'imperceptible et immobile sur la côte.

On eût dit qu'elle redoutait le moment où elle allait la voir disparaître entièrement, tant il y avait d'anxiété dans ses regards.

Ce n'était pas la lumière de la lanterne qui depuis longtemps avait disparu.

Cette faible étincelle, qui venait scintiller au bord de sa paupière où tremblait une larme, jaillissait d'un foyer autrement mystérieux, autrement consolant.

C'était la pâle clarté de la lampe du sanctuaire de la vieille église,—holocauste virginal, emblème touchant de l'éternelle prière.

*
* *

Pendant qu'elle contemplait cette chaste étoile, sa bouche murmurait une fervente prière.

La prière ! invisible vestale qui veille incessamment, une étoile au front, dans le temple sans tache de l'âme pieuse.

Toute sa vie semblait avoir passé dans ses yeux, tant il y avait d'ardeur dans son regard; —et le mystique rayon, venant effleurer sa prunelle de sa baguette d'or, semblait le regard de Dieu, caché sous les adorables voiles, exauçant sa plainte et versant un reflet d'espoir dans son âme en deuil.

Oh! la pauvre femme, elle avait en effet grand besoin d'un céleste soutien, au moment d'affronter tant de dangers parmi les embûches de la nuit!

Enfin, les ténèbres l'envahissant de toutes parts, le frêle sillon de lumière s'éteignit sous un linceul d'obscurité.

*
* *

—Oh! il fait bien noir, dit tout bas l'enfant à sa mère après un long silence, je ne puis pas même voir votre visage.

Si je n'étais pas si près de vous, ma chère petite maman, je crois que j'aurais bien peur.

Pourquoi sommes-nous partis si promptement?....

Je dormais si bien dans mon lit quand vous être venue me réveiller.

Allons-nous arriver bien vite?.....

Et l'enfant, saisi d'un frisson involontaire, se rapprochait instinctivement de sa mère, comme pour chercher une protection contre les fantômes que la nuit fait sautiller devant l'imagination de l'enfance.

*
* *

La jeune femme poussa un soupir, et sans répondre à ses questions:

—Couche-toi sur mes genoux, Harold, lui dit-elle, tu as encore besoin de dormir.

Fais un bon somme tandis qu'il fait noir;—je te réveillerai quand il sera jour, et tu verras se lever le beau soleil.

Alors tu n'auras plus de peur.

L'enfant obéit sans rien dire et posa sa tête sur les genoux de sa mère.

—Maman, murmura-t-il à voix basse après quelques minutes, voyez-vous là-bas cette grande femme blanche qui marche sur l'eau? Elle s'avance vers nous,—elle me regarde,—elle me fait signe d'aller vers elle.

Entendez-vous, maman, comme elle chante?..

Comprenez-vous ce qu'elle dit?....

Et l'enfant indiquait du doigt le fantôme qu'il croyait apercevoir.

—Maman! continua-t-il d'une voix tremblante, j'ai peur! j'ai peur!......Retournons-nous en chez nous. Elle va venir me prendre.

Et il cachait sa figure sur les genoux de sa mère en étouffant un sanglot.

—Dors donc, enfant, ne crains rien; il n'y a point de danger.

Cette grande tache blanche que tu vois là-bas, ce n'est pas un fantôme:—c'est la chute de Montmorency.

Le bruit que tu entends, c'est celui de l'eau qui tombe de la montagne.

Dors tranquillement; ta maman veille auprès de toi.

*
* *

—Ho-hou!—interrompit tout à coup le Sauvage, tirant de sa poitrine cette exclamation gutturale ordinaire aux Indiens pour exprimer la surprise et l'étonnement,—*Matshi Skouéou!*

Ces paroles en langue sauvage, prononcées à demi-voix, semblèrent paralyser les bras du chasseur canadien.

Pendant quelques instants, son aviron demeura immobile entre ses mains.

Puis, sur un signe du Sauvage, ils se remirent tous deux à ramer vigoureusement, mais avec le moins de bruit possible.

HALLUCINATIONS

III.

—Votre enfant dort-il maintenant, demanda enfin le chasseur après un long silence.

—Oui, répondit Madame Houel; il est si fatigué d'avoir été dérangé cette nuit qu'il s'est endormi en quelques secondes.

Eh bien! Madame,—reprit-il d'un ton solennel, avec sa lenteur habituelle, et en se penchant vers le centre du canot, afin de pouvoir parler plus bas et se faire entendre,—maintenant que je crois le danger passé, je dois vous dire que nous venons d'échapper, par un heureux hasard, ou plutôt par une protection spéciale de la Providence, à un ennemi autrement dangereux que les partis d'Iroquois qui rôdent depuis quelques semaines sur nos rivages.

Si j'avais eu affaire à tout autre qu'à vous, j'aurais soigneusement évité de révéler cet incident; mais je connais la fermeté de votre caractère et votre désir que rien ne vous soit caché.

—Vous faites bien, le Canotier; continuez.

—Vous avez peut-être pu croire un instant que votre enfant était le jouet d'un rêve, lorsqu'il vous indiquait cette forme étrange dont nous n'avons pu entrevoir que l'ombre;—mais soyez bien sûre que ce n'était pas une illusion.

Les enfants pénètrent par fois des secrets que nous autres, hommes, nous sommes incapables de percer.

L'innocence de cet âge le rapproche du monde des esprits, et lui révèle souvent des dangers impénétrables à nos regards.

Si j'avais connu, il y a quelques heures, ce que le bon ange de cet enfant lui a fait voir et

entendre, je ne me serais jamais hasardé à partir cette nuit.

—Comment, le Canotier! répondit Madame Houel, est-il possible que vous vous laissiez entraîner par de misérables superstitions, vous, un vieux chasseur, qui avez passé toute votre vie dans les bois et qui avez bravé tant de dangers au milieu des Sauvages.

Vraiment, je ne vous reconnais plus;—jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faiblesse.

Ce prétendu fantôme n'a-t-il pas une cause toute naturelle?

—Madame, répondit le chasseur d'un ton grave, avez-vous pu croire un instant que cette apparition n'était que le reflet de la chute à travers l'ombre?

Croyez-vous qu'à la distance où nous étions, cette nappe d'eau pouvait être visible par une nuit aussi noire?

Ah! fiez-vous à l'expérience d'un vieux coureur de bois à qui la solitude et le désert ont appris une science qui ne se trouve pas dans les livres.

Depuis tantôt vingt ans que je mène la vie des bois, j'ai dû acquérir quelque connaissance des phénomènes de la nature.

Il n'est pas un bruit des eaux, des vents ou des animaux sauvages qui me soit inconnu;—les mille voix du désert me sont familières, et je puis toutes les imiter au besoin.

Bien souvent pendant les nuits, au sein des forêts, près des lacs, ou des rivières, tantôt au milieu des camps indiens, tantôt durant les chasses d'hiver, j'ai passé de longues heures à étudier les divers aspects de l'ombre et de la lumière, à la lueur incertaine des étoiles, à la flamme du bûcher, ou par un beau clair de lune, ou bien par une nuit sombre et brumeuse, comme celle-ci.

Il est peu d'objets qui, soit le jour, soit la nuit, puissent longtemps tromper ma vue exercée par une longue habitude.

Eh bien! Madame, je vous dis que cette vague lueur ne vient ni du ciel, ni de la terre.

—Ne serait-ce pas peut-être la flamme de quelque bivouac indien voilé par la brume?

—Vous n'avez jamais confondu les rayons de votre lampe avec la clarté de la lune, n'est-ce pas, Madame?

Eh bien, il serait aussi difficile pour moi de confondre cette étrange lueur avec le feu d'un bivouac indien.

—Une crainte superstitieuse vous aura troublé la vue,—reprit Madame Houel avec un mouvement d'impatience et d'incrédulité.

⁂

Ce reproche piqua au vif le hardi Canotier qui garda un moment le silence.

Puis d'une voix émue:

—Madame, un homme qui a passé la moitié de sa vie exposé chaque jour à se voir attaqué et scalpé par de féroces ennemis,—qui a servi de guide pendant une dizaine d'expéditions contre les Cinq-Cantons,—qui a tué de sa main plus de soixante Iroquois,—qui, pour sauver son ami Misti-Tshinépik', s'est vu deux fois, sans trembler, attaché au poteau, prêt à être brûlé vif,—qui entonnait la chanson de guerre pendant qu'on lui arrachait les phalanges de deux doigts, après les lui avoir fumés dans le calumet,—qui riait des tourments quand on lui mettait autour du cou un collier de haches rougies dont il conserve encore les cicatrices, cet homme doit avoir le droit de se croire peu accessible à la crainte.

Mais puisque vous doutez de mes paroles, interrogez Tshinépik'.

Vous avez entendu l'exclamation de cet Indien au moment où votre enfant indiquait du doigt cet objet mystérieux qui ne paraissait à nos yeux qu'une pâle vapeur.

Les paroles de l'enfant ont été pour lui un trait de lumière; et si vous eussiez compris la langue sauvage, les mots: *Matshi Skouéou*, qui lui ont échappé, vous auraient tout révélé, sans que j'eusse eu besoin de proférer une parole; car vous avez sans doute entendu parler de celle que les Blancs appellent: *La Dame aux Glaïeuls*, et que les Sauvages connaissent sous le nom de *Matshi Skouéou*, c'est-à-dire la *Mauvaise Femme* ou la *Jongleuse.*

⁂

A ce nom trop connu, Madame Houel, quoique douée d'une rare énergie de caractère, ne put réprimer un tressaillement involontaire.

Car on était à une époque où la superstition était encore si répandue et si vivace, que les personnes instruites mêmes, qui n'ajoutaient aucune foi aux contes populaires, ne pouvaient, en les écoutant, se défendre d'une secrète terreur.

Et dans un pays comme était alors le Canada, couvert d'immenses forêts inexplorées, peuplées de races étranges et à peine connues, tout était propre à entretenir et à fomenter les idées superstitieuses.

—En effet, pensa-t-elle, j'ai entendu parler de cette célèbre Jongleuse qui est parvenue à acquérir une si grande influence parmi les tribus iroquoises, et dont les Pères Missionnaires ont rapporté des choses si merveilleuses.

Ils ne doutent pas qu'elle n'ait des communications avec le mauvais esprit, et qu'elle n'opère par son influence des prodiges incroyables.[1]

---

1. Il n'y a guère de doute que la jonglerie pratiquée chez les Sauvages n'ait un caractère diabolique. C'est un fait qui a souvent été constaté par des témoins oculaires dignes de foi. Voici comment s'exprime à ce sujet le R. P. Arnaud, missionnaire du Labrador. « Par la force de leur volonté, dit-il, la cabane (des jongleurs) se met en mouvement comme une table tournante, et ré-

On dit qu'elle est parvenue à soulever les Cinq Nations contre la colonie,—que l'ambassade, envoyée dernièrement au gouverneur sous prétexte de conclure la paix, n'est qu'une infâme trahison ourdie pour endormir les colons,—et qu'ils trament, pendant ce temps, le projet de massacrer jusqu'au dernier Français.

Serait-il vrai, comme on le dit, qu'à la tête d'un parti d'Iroquois, elle rôde autour de nos habitations pour se saisir de quelque prisonnier important, afin de l'immoler à leur dieu Areskoui, et se le rendre ainsi propice dans la nouvelle guerre ?

LE MIRAGE DU LAC.

IV

Après avoir roulé quelques instants ces réflexions dans son esprit :

—*Canawish !* [1]—dit-elle en s'adressant à l'impassible Indien qui avait écouté la conversation précédente sans prononcer une parole,—que dis-tu des présages du Canotier ?

Le Sauvage sembla ne pas faire attention à cette demande et ne fit aucune réponse.

—Pourquoi la Grande Couleuvre ne répond-elle pas quand la fille des Visages Pâles lui adresse la parole ?

Il y eut encore un moment de silence.

∴

Enfin le Sauvage dans son langage rempli de figures :

—Le Mirage du Lac qui dort sur les genoux de la Fleur des Neiges est plus beau que le nunuphar blanc des grandes eaux.

Le lac où se mirent la folle avoine et les roseaux du rivage est moins limpide que ses yeux, et son regard est plus brillant que l'étoile du soir.

Ses lèvres sont deux grappes de fraises mûres et ses dents sont des flocons de neige.

Les lianes au printemps sont moins flexibles que sa chevelure.

Aussi, quand la Fleur des Neiges contemple le jeune Visage Pâle, le sourire est-il sur ses lèvres et ses yeux sont-ils pleins de larmes de tendresse.

---

pond par des coups ou par sauts aux demandes qui lui sont faites. Eh bien ! les voilà vaincus, tous les inventeurs des tables tournantes et des *spiritual rappings !* les jongleurs des Indiens infidèles peuvent leur servir de maîtres et leur montrer des choses plus surprenantes que celles qu'ils ont jamais connues. Tous nos grands magnétiseurs seraient également surpris de voir avec quelle facilité ces jongleurs manient le fluide magnétique, auquel je donnerai volontiers ici le nom de fluide diabolique."

1 Expression sauvage qui répond au mot : Camarade.

La Fleur des Neiges serait-elle donc aujourd'hui lasse de la vie de son enfant ?

Ne sait-elle pas que pour évoquer celle que la jeune oreille du Mirage du Lac a entendue et que ses yeux ont vue, il suffit de prononcer son nom ?

∴

—Oh ! s'il n'y a que cela à craindre, reprit Madame Houel en souriant, tu peux parler ; la Dame aux Glaïeuls n'est pas un esprit pour entendre du fond des bois la voix de la Grande Couleuvre, quand ses paroles parviennent à peine à l'oreille de la Fleur des Neiges.

∴

—Puisque ma sœur le demande, reprit l'Indien, la Grande Couleuvre parlera ;—mais si ses paroles évoquent la Matshi Skouéou, la Fleur des Neiges ne pourra s'en prendre qu'à elle seule.

—La fille des Visages Pâles ne craint rien ; son cœur est fort comme celui du Tshinépick' !

—Quand la Fleur des Neiges saura que la Matshi Skouéou serait prête à mettre en liberté toutes les Péaux Blanches captives chez les Iroquois pour pouvoir mettre la main sur l'*enfant* d'un chef des Visages Pâles, tel que le *Mirage* du Lac, son cœur sera-t-il aussi fort ?

∴

A cette terrible menace, Madame Houel tressaillit et pressa instinctivement contre son cœur le charmant enfant qui, insoucieux du danger, dormait tranquillement sur ses genoux.

Il ne parut pas même s'apercevoir de ce brusque mouvement ; car le contact de cette douce main lui était connu.

Et que peut craindre en effet l'enfant dans ce sanctuaire de l'amour maternel ?

L'hirondelle dans son nid redoute-t-elle le vent ou l'orage ?

L'enfant entre les bras de sa mère, n'est-ce pas la fraîche goutte de rosée dans la virginale corolle du lis ?

Tant d'innocence et de pureté ne semblent-elles pas devoir échapper au malheur ?

UN ESPRIT !

V

A peine Madame Houel eut-elle cédé à ce premier mouvement qu'elle rougit de sa faiblesse.

Honteuse d'avoir un moment reculé devant une idée superstitieuse, elle ajouta d'un ton ferme :

—Auprès de la Grande Couleuvre et du Canotier, la Fleur des Neiges ne tremble point pour les jours de son enfant. Mon frère peut parler.

—Tes deux amis sont prêts à donner leur vie pour toi, répondit l'Indien;—ils seront morts avant qu'aucun ennemi n'ose approcher de ton enfant;—mais qui peut lutter contre celle qui commande aux esprits?......

***

Le Sauvage lui fit alors le récit de tout le merveilleux dont l'imagination indienne entourait la célèbre Jongleuse.

Souvent le Canotier, entraîné par son habitude de causer, l'interrompait pour raconter quelques nouveaux prodiges dont les Blancs enrichissaient la légende sauvage.

***

La Matshi Skouéou,—disaient les récits populaires,—est en rapport avec le Mauvais Esprit.

Sa puissance égale celle de la Sirène aux cheveux tordus qui révèle sur les rivages des mers du Sud, les gisements des placers d'or et des bancs de perles.

Jamais on ne l'a vue de jour.

On dit que dans les ténèbres ses prunelles d'un vert glauque, étincellent comme la braise et que les lueurs sinistres et blafardes qu'elles lancent, fascinent comme le serpent ou l'abîme.

Une rivière de cheveux, noirs comme l'aile des huards, inonde sa tête toujours couronnée de fleurs de glaïeuls, et jaillit en cascades jusque sur ses épaules.

Son teint de cuivre, sa peau écailleuse, le rire sardonique qui crispe sa lèvre violette fait frissonner jusqu'à la moelle des os.

Elle soulève à chaque pas une poussière d'étincelles bleuâtres qui voltigent autour d'elle, profilant dans l'ombre d'étranges silhouettes.

Salamandre incombustible, elle marche impunément à travers la flamme des brasiers, sans que les tisons osent mordre même les pans de sa robe.

***

La brise nocturne,—le nuage qui passe lui apportent,—messagers fidèles,—le son de la voix de ceux qui l'invoquent.

A son cri, les hiboux éveillés, écarquillant leurs fauves prunelles, sortent des crevasses des rochers et des ruines et répondent à son appel.

A l'heure de minuit, elle descend sur une étoile filante, ou sur un rayon de la lune, et apparaît dans la nappe des cascades, à l'ombre des noirs rochers, sur le sable silencieux des dunes, ou parmi les vapeurs des vallées.

***

C'est l'heure qu'elle choisit pour accomplir ses mystères, car c'est l'heure où la brise s'endort dans la cime des arbres, et où tout repose dans la nature;—c'est l'heure où les feux-follets dansent sur le gazon pâle des prairies, dans les clairières, ou sur les eaux verdâtres des marécages;—c'est l'heure où les chauves-souris effleurent les flots unis de leurs ailes diaphanes, et se cramponnent, de leurs ongles grêles, à l'angle des rochers;—c'est l'heure où l'on n'entend pour tout bruit que le coassement des grenouilles et des crapauds à l'œil roux, et le *hou hou* funèbre des oiseaux de nuit.

C'est aussi l'heure où la Dame aux Glaïeuls descend parmi les roseaux du fleuve, au bord des lagunes, pour cueillir les fleurs de glaïeuls dont elle couronne sa tête et pour faire ses invocations au Grand Manitou.

Quoiqu'aucun souffle n'agite l'air, on voit alors frissonner les tiges des algues et des aulnes qu'elle écarte pour se plonger dans les eaux du fleuve; et bientôt on voit sa tête apparaître, comme un météore, parmi les joncs et les nénuphars.

***

Au moment où la nouvelle lune se lève, de vagues et lointaines rumeurs, mêlées au coassement monotone des grenouilles, s'élèvent du sein des plantes aquatiques.

Voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux;—incantations mystérieuses, d'abord indécises, puis s'élevant peu à peu, et se prolongeant sur les flots en mélodie tour à tour suave comme des voix d'enfants, ou voilée comme la brise du soir parmi les halliers;—mais parfois aussi, éclatante et terrible, comme le rugissement de l'ours blessé, ou comme le roulement du tonnerre ou des cataractes.

Quelquefois aussi, quand l'ouragan des équinoxes rugit et tord la forêt par les cheveux, elle pose son pied, plus léger que celui des vaporeuses ossianides, sur l'écharpe des brumes dont la montagne enveloppe alors son épaule de pierre.

On dit que pendant ces délires de la nature, on la voit voltiger sur la crête d'argent des vagues en écume, et qu'alors les éclairs déchirent les flancs des nuages en colère pour venir se tresser en auréoles sur sa tête.

***

Enfants, disent les vieillards, n'allez pas le soir au lever de la nouvelle lune, sur les bords du fleuve.

Tapie derrière la verte frange des roseaux, la Dame aux Glaïeuls guette les petits enfants, et ses chants fascinent et entraînent comme le regard du reptile attaché à sa proie.

Oh! malheur à celui qui tombe entre ses mains!

Le sort qu'elle lui réserve est plus affreux que celui du prisonnier garrotté au poteau du supplice.

Les tortures du feu, les éclats de bois enfoncés dans la chair, la cendre brûlante sur la tête scalpée, les colliers de haches rougies n'effrayent pas le guerrier au cœur fort.

Il entonne son chant de mort quand ses ennemis déchirent sa chair en lambeaux.

Mais la Matshi Skouéou invente des supplices autrement atroces:

C'est au milieu d'horribles agonies de frayeur et d'épouvante qu'elle fait mourir sa proie.

Et quand le cœur de la victime tremble et bat comme celui du lièvre timide,—que ses cheveux se dressent sur sa tête,—que ses yeux se dilatent de terreur,—que ses lèvres livides frémissent comme la feuille du tremble,—que ses dents s'entre-choquent dans sa bouche,—que ses os craquent d'horreur,—que ses membres frissonnent comme les lianes tordues par la tempête,—alors la Dame aux Glaïeuls est dans l'ivresse et elle savoure, comme un chant, ces lamentables gémissements; car elle entend la voix du Noir Esprit qui lui révèle ses secrets à travers les râles d'agonie et de désespoir.

COMME UN LUTH D'IVOIRE.

VI

Après ce récit prononcé d'une voix émue par une sorte d'enthousiasme religieux, le Sauvage et le Canotier gardèrent un moment de silence.

—C'est bien là, au fond, ce que rapportent les Missionnaires, pensa Madame Houel avec inquiétude......

Ciel! si jamais mon cher Harold venait à....

O mon Dieu! protégez mon enfant!

—Eh bien! reprit l'Indien, le cœur de la Fleur des Neiges est-il aussi fort maintenant?

—J'ajouterai foi à tous ces mystères quand j'en aurai été témoin, répondit Madame Houel d'une voix qu'elle cherchait en vain à rassurer.

Vous ne l'avez jamais vue, ni toi, ni le Canotier, n'est-ce pas?

***

—Madame,—repartit le chasseur canadien avec sa lenteur habituelle et un ton solennel qui dénotait une profonde conviction;—un soir que je remontais le Saguenay, je rencont......

Il s'arrêta tout à coup.

Un sourd ronflement, pareil au souffle profond du marsouin lorsqu'il vient respirer à la surface de l'eau, se fit entendre à l'avant du canot.

Un homme, qui n'aurait pas été habitué à la vie sauvage, n'aurait prêté aucune attention à ce bruit.

Mais l'oreille exercée du Canotier ne pouvait s'y méprendre.

C'était bien la voix du Tshinépik' qui, pour lui signaler quelque danger sans donner l'éveil imitait la respiration du marsouin.

***

Le chasseur prêta l'oreille un instant et crut entendre, dans le lointain, un son étrange et vague; d'abord à peine perceptible, puis se rapprochant, devenant plus distinct, et se prolongeant sur les flots en molles ondulations, pour s'éloigner, osciller encore et s'évanouir un instant après.

Longtemps ces mystérieuses vibrations, qui semblaient tantôt descendre des nuages, tantôt remonter du fond des cavernes de la mer, ou s'échapper d'une conque marine, ou filtrer à travers le treillis des bois, voltigèrent en notes intermittentes parmi le silence solennel de la nuit; ne parvenant à son oreille qu'à de longs intervalles, et par frêles lambeaux.

***

Il crut d'abord être le jouet d'une illusion; mais après quelques minutes de silence, la même mélodie bizarre; mais plus distinct et plus rapprochée....

—Eh bien! Madame, chuchota le Canotier, entendez-vous?....Croirez-vous maintenant aux paroles d'un homme qui n'a pas appris ce qu'il sait dans les livres?.....

Et continuant comme s'il se fût parlé à lui-même:

....—Minuit!.... Ce soir la nouvelle lune et la..........

—Bah! repartit Madame Houel, la plainte de quelque loup-marin sur les rochers.[1]

***

Le Canotier haussa les épaules, et attendit sans répondre.

—Vous aviez raison,—reprit enfin Madame Houel après quelque temps de silence,—j'entends maintenant très-clairement une voix; mais est-ce une voix humaine?......Jamais je n'ai rien entendu de si extraordinaire.

Je sais que les Sauvages sont renommés pour la beauté de leur voix; mais ces magiques accents n'ont rien d'humain, tant ils captivent et entraînent avec un irrésistible attrait.

***

En effet, c'était une sorte d'incantation fantastique qui empruntait à la sombre majesté de ces heures solennelles et à son origine inconnue

---

1 On sait que les cris du loup-marin imitent, à s'y méprendre, les plaintes d'un enfant.

un singulier caractère de merveilleux et de surnaturel;—sorte de mélopée, tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de mélancolie, ondulant sur la lame, flottant dans l'atmosphère et se perdant dans les plis de la brume,—soupirs infinis,—échos de voix d'anges,—rêves d'enfants au berceau,—chant des courlis;—ou bien, vive et légère, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes,—groupes de notes folâtres se tenant par la main;—et puis tout à toup, triste et morne, comme le vent d'automne qui brame dans les ramées, comme l'hymne funèbre sur les tombes;—ou, fanfare inouïe, vibrant comme un cuivre.

⁂

—Je distingue bien des paroles, dit tout bas Madame Houel au Canotier, mais d'une langue qui m'est inconnue.

—Je les comprends, mais il m'est impossible de vous les traduire: le sens en est plus dans le chant que dans les paroles.

....

....

Deux éclairs soudains, suivis d'une double détonation, interrompirent tout à coup les magiques évocations de la sibylle inconnue; et en même temps deux balles, venant du côté opposé à celui d'où l'on entendait cette mystérieuse musique, et dont une entama la pince du canot à quelques pouces du Canotier, sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Un souffle de terreur sembla rouler dans l'atmosphère avec l'écho de la double explosion répercutée par les nuages et les deux rives du fleuve.

Et puis tout rentra dans un silence si profond qu'on eût dit que le fleuve eût toujours été entièrement désert.

COURSE.

VII

—Sept Iroquois dans le canot, chuchota le Tshinépik'; j'ai eu le temps de les compter à la lueur de l'explosion.

Camarade, nous allons être pris entre deux feux.

A droite, les Iroquois; à gauche, la Matshi Skouéou et ses compagnons.

—Il n'y a qu'un moyen,—reprit le Canotier avec la présence d'esprit et la promptitude de décision que donnent le calme et le sang-froid, fruit d'une longue habitude de vie au milieu des dangers,—c'est de dérouter nos ennemis.

Scie, [1] Tshinépik', nous allons reculer quelque temps; puis nous gagnerons le rivage à force d'avirons.

Madame, retenez les pleurs de votre enfant; il faut du silence pour cacher notre marche.

Couchez-vous au fond du canot, vous courrez ainsi moins de risque d'être atteinte par les balles.

Ah! chiens d'iroquois! murmura-t-il entre ses dents, vous êtes fort heureux que la vie de ces deux êtres faibles ait été confiée à ma garde; vous ne me verriez pas reculer ainsi devant vous: une cruelle expérience a dû vous apprendre que ce n'est pas ma coutume.

Que j'aurais de plaisir à loger du plomb dans quelques-uns de vos crânes pour me refaire un peu la main. Vraiment le cœur m'en dit, car il y a déjà longtemps que je n'ai pas essayé mon fusil contre une peau rouge. Mais laissez faire, vous ne perdez rien pour attendre.

⁂

Tout en faisant ces réflexions, le Canotier, après avoir imprimé au canot un mouvement rétrograde en nageant à reculons pendant quelque temps, avait tourné la proue de la légère nacelle vers le rivage, et pagayait vigoureusement dans cette direction.

—Nagez, nagez maintenant tant que vous voudrez, imbéciles d'Iroquois, reprit-il tout bas avec ironie, vous serez quelque temps, je pense, sans nous atteindre, si vous continuez de ce côté.

Vous croyez donc qu'un blanc est aussi bête que vous, et qu'il....

Le cri d'un huard, qui s'éleva à quelque distance en avant du canot, éveilla son inquiétude et interrompit le cours des invectives qu'il ne ménageait jamais à ses ennemis dans ces moments de dangers.

—Je me trompe fort si c'est là le cri d'un huard,.... il y a là des inflexions qui ne sont pas celles du huard.

Les infâmes coquins! auraient-ils prévu notre mouvement par hasard?....

A peine eut-il achevé ces mots, que deux raies de feu déchirèrent le voile des ténèbres en avant d'eux.

Heureusement pour nos voyageurs que la nuit était si obscure que l'ennemi ne pouvait viser qu'à peu près.

Les balles, dirigées d'une main incertaine, ricochèrent sur l'eau à quelques pieds du canot.

—Notre ruse est déjouée! s'écria le Canotier avec amertume.

Et, d'un coup d'aviron faisant décrire un angle à la proue du canot pour lui faire reprendre sa première position:

—Il est inutile de songer à atteindre le rivage, continua-t-il. C'est maintenant, Tshinépik', qu'il nous faut montrer si nous entendons quelque chose à manier un aviron.

1. En terme de marine, *scier* veut dire ramer à reculons.

Ils sont sept contre deux; mais leur canot m'a l'air plus pesant que le nôtre et je doute qu'ils aient tous des avirons.

Madame, nous allons être obligés de jeter vos malles à l'eau, afin d'alléger notre canot autant que possible et de ne pas ralentir notre marche; car ce sera une course désespérée.

—Faites, faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous arrachiez mon enfant des griffes de ces tigres, s'écria avec angoisse Madame Houel.

***

En un clin d'œil le canot fut débarrassé de tout ce qui pouvait l'allourdir.

—Maintenant, Tshinépik', hardi sur l'aviron, et ensemble! Mais auparavant poussons notre cri de guerre pour montrer à ces mécréants que nous ne les redoutons pas plus que les poissons qui nagent sous nos pieds.

***

Deux cris horribles, capables de faire tressaillir les cœurs les plus intrépides, s'échappèrent à la fois de la poitrine des deux guerriers, et se prolongèrent au loin sur les flots.

Madame Houel se boucha les oreilles de terreur.

Le Canotier! La Grande Couleuvre!—répétèrent en chœur les Iroquois reconnaissant la voix des deux héros qui avaient acquis une si terrible célébrité en immolant un nombre effrayant de leurs plus braves guerriers; et d'épouvantables hurlements répondirent à leur cri.

Puis à cette infernable harmonie succéda un morne et lugubre silence, comme si la nature entière, glacée d'épouvante, avait suspendu tous ses bruits.

***

On n'entendit plus que le bouillonnement de l'eau sous les coups des avirons, et le clapotement de la vague sur les flancs de la légère pirogue qui bondissait sous les énormes brassées du Canotier, aidé du Tshinépik', et volait sur la nappe du fleuve, comme ces légères plumes détachées de l'aile des oiseaux et qu'emportent en se jouant, sur les flots, les grandes brises des mers.

***

Le salut des fugitifs ne dépendait plus que de la vigueur des nerfs des deux rameurs.

Que la lassitude vint, un moment, à amollir et à détendre l'acier de leurs muscles, c'en était fait d'eux; et leurs chevelures scalpées séchaient à la ceinture des Iroquois.

Le Tshinépik', il est vrai, était un habile et vigoureux rameur; et la supériorité du Canotier à conduire un canot et à manier l'aviron était sans égale.

Son habileté, en ce genre, était si bien connue dans toute la colonie et même parmi les tribus indiennes qu'elle lui avait valu le surnom de *Canotier*.

Outre une longue habitude, acquise pendant toute une existence consacrée à la vie sauvage, la nature, en le douant d'une force musculaire exceptionnelle et en développant ses deux longs bras d'une manière démesurée, semblait l'avoir formé tout exprès pour ce genre d'exercice.

D'ailleurs, c'est un fait digne de remarque que les blancs une fois accoutumés aux mœurs et aux arts indiens les surpassent bientôt, non seulement en adresse, mais même en vigueur.

Car, sans parler de leur supériorité intellectuelle, ils paraissent encore jouir d'une constitution plus robuste.

***

Mais, quelque fussent les avantages personnels des deux rameurs, ils étaient trop inférieurs en nombre pour pouvoir, ce semble, lutter longtemps avec chance d'échapper.

Et puis, une balle perdue pouvait, d'un moment à l'autre, casser un bras, ou fendre un aviron.

Cependant ces dangers si éminents ne faisaient rien perdre au Canotier de son admirable sang-froid, et paraissaient n'avoir d'autre effet que de délier sa langue:

—Il faut montrer à ces chiens d'Iroquois que nous nous connaissons en écorce de bouleau, Tshinépik'.

Je ne nie pas qu'ils possèdent quelqu'habileté à fabriquer un canot; mais ils ne savent pas comme nous choisir la véritable écorce.

Et puis, ont-ils jamais eu le tour de relever avec grâce les deux pinces d'un canot de manière à lui donner cette forme svelte qui prête aux nôtres un air si coquet quand ils dansent sur la lame?

Ah! je reconnaîtrais un des miens parmi toute une flotte de canots iroquois.

Ne me parlez pas non plus d'un canot mal gommé; il faut pour qu'il glisse bien sur l'eau que l'enduit de gomme soit posé avec tant de soin que les flancs soient polis et glacés comme la lame d'un rasoir.

Alors ce n'est plus un canot;—c'est une plume, c'est une aile d'oiseau qui nage dans l'air; —c'est un nuage chassé par l'ouragan;—c'est quelque chose d'aérien, d'ailé, qui vole sur l'eau comme.... comme nous maintenant.

***

Le Canotier disait vrai; car la légère pirogue, obéissant à ses gigantesques coups d'aviron, semblait à peine effleurer les flots.

On eût dit une sarcelle, effrayée par le chasseur, rasant la cime des vagues à tire d'aile.

—Camarade, voici encore deux balles à notre adresse,—interrompit le Tshinépik', qui jusque-là s'était renfermé dans ce silence flegmatique qui caractérise la race indienne, et que les Sauvages affectent surtout au moment du danger, afin de cacher toute émotion;—l'Iroquois s'imagine déjà nous avoir devancés, car ses coups ont porté en arrière de notre canot.

Mais mon frère s'aperçoit-il que nous n'avons rien gagné et qu'ils sont toujours en ligne avec nous?

—Ça ne peut pas durer, tu as raison, reprit le Canotier en secouant la tête; nous ne sommes jamais capables de les *dégrader*. Ils sont trop nombreux contre nous.

LE TOMAHAWK.

VIII

Il se fit un moment de silence lugubre et plein d'une terrible anxiété.

Le Canotier cherchait en vain une issue pour sortir de ce mauvais pas.

—Promettons une messe en l'honneur de la bonne Sainte Anne,—dit Madame Houel qui n'avait pas cessé de prier depuis le commencement de la lutte,—et je suis sûre que le bon Dieu nous sauvera.

—Je le veux bien, Madame...... Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire échapper...... Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources.... Mais toi, Tshinépik' as-tu quelqu'expédient à suggérer?

L'Indien réfléchit.

***

—Mon frère est un grand rameur;—le saumon qui remonte les rapides n'est pas plus habile avec sa queue que mon frère avec son aviron.

A chacun de ses coups, le Tshinépik' sent le canot se soulever sous lui.

Mais mon frère a-t-il le bras assez fort pour ramer à lui seul comme nous deux ensemble, tandis que le Tshinépik' va essayer de *déplanter* un Iroquois?

—J'essayerai bien tout ce qu'il est donné à l'homme de faire avec deux bons bras, repartit le Canotier; mais je crois que ce serait à peu près inutile, car tu ne pourras que tirer au hasard par la nuit qu'il fait; et puis un coup de fusil nous trahirait en révélant au juste notre position.

—Une flèche ne laisse pas d'éclair derrière elle, répliqua froidement l'Indien—et le Tshinépik' attendra le moment où l'Iroquois va tirer, et visera sur la lueur de l'amorce.

—Bien pensé!—fit le Canotier avec enthousiasme, en se mettant à ramer avec une vigueur si prodigieuse qu'il semblait que jusque là il n'eût fait que tremper son aviron dans l'eau;—j'ai toujours soutenu, avec raison, qu'il y a souvent plus de cervelle dans la tête d'un Sauvege que dans bien des têtes européennes......

Appareille-toi, Tshinépik' je viens d'entendre un bruit sec comme celui d'un fusil qu'on bande; je crois qu'ils vont tirer.

Une détonation lui coupa la parole.

***

Un instant après, un cri de mort retentit vers le canot ennemi, et prouva que la flèche de l'habile Indien n'avait pas manqué son but.

Mais, en même temps, un autre cri, un cri de rage lui répondit.

C'était la voix du Canotier.

Une balle venait de fendre son aviron en deux.

***

Il est, dans la vie, des instants de souffrance morale que nulle torture, nul supplice corporel, la mort même ne sauraient égaler.

C'est l'instant fatal où l'on voit se dresser devant soi le fantôme implacable d'une mort certaine; où l'on sent l'étreinte mortelle vous saisir d'une main assurée.

C'est là le paroxysme de la souffrance.

L'héroïsme seul est capable de l'envisager de sang-froid.

Telle était cependant la position en face de laquelle se trouvaient les fugitifs.

Le Canotier avait épuisé toutes les ressources que le génie sauvage et une longue expérience avaient pu lui inspirer.

Il ne restait plus qu'à attendre la mort.

***

Déjà on entendait à quelques pas en avant du canot le bouillonnement de l'eau sous les avirons d'un des canots ennemis.

—Mon frère est-il prêt à mourir, dit le Canotier d'un ton calme.

—Le Tshinépik' l'a toujours été....

Et comme si un éclair subit eût traversé son cerveau, il ajouta quelques mots en langue sauvage et passa son aviron au canotier.

On aurait pu le voir alors se pencher doucement sur la pince du canot, s'y glisser sans bruit pour se jeter à la nage et disparaître.

La légère pirogue, soulagée tout à coup, se releva de l'avant, pendant que le Canotier lui imprimait un mouvement rétrograde, afin d'éviter une collision avec le canot ennemi.

***

En ce moment, la lune filtra un de ses rayons à travers le roulis des brumes; et ce pâle cil

d'argent, venant effleurer la frange d'un nuage moins opaque, permit d'entrevoir, pendant un instant, la scène du combat.

Tout à coup le canot iroquois chavira au milieu de hurlements épouvantables.

Ce fut alors une scène de confusion indescriptible.

On vit, pendant quelques instants, un bras armé du tomahawk asséner des coups terribles sur la tête des Iroquois qui se débattaient au milieu des flots.

***

L'attention du Canotier qui se tenait à une légère distance afin d'empêcher les Iroquois naufragés de saisir son canot, et qui suivait les diverses phases de la lutte pour recueillir à temps son audacieux ami, fut alors détournée par un cri déchirant poussé par Madame Houel:

—La Jongleuse!!

En même temps, il entrevit comme une forme noire qui semblait surgir des flots à côté du canot et étendre la main comme pour saisir le jeune enfant.

Décharger un vigoureux coup d'aviron sur l'objet indécis qu'il croyait apercevoir dans l'ombre fut pour lui l'affaire d'un instant;—mais son coup porta dans le vide, et fit seulement jaillir une poussière d'eau.

***

Le cri d'un *pirouys* [1] se fit alors entendre, et le Canotier, reconnaissant le signal convenu avec le sauvage, tourna son canot dans la direction d'où venait le cri, et un instant après le Tshinépik' triomphant embarquait habilement dans la légère nacelle, tenant d'une main un aviron.

Avec cette présence d'esprit qui distingue si éminemment les Sauvages, et qu'ils conservent au milieu des plus grands dangers, l'Indien, pendant le combat, avait arraché des mains d'un Iroquois cet aviron dont ils avaient absolument besoin pour leur fuite.

Pendant que l'autre canot iroquois se hâtait de venir au secours des naufragés que le tomahawk du Tshinépik' n'avait pu atteindre, les fugitifs profitèrent de l'obscurité profonde que faisaient alors d'épais nuages qui se roulaient pesamment dans le ciel, et gagnèrent le rivage sans que leurs ennemis eussent pu remarquer la direction qu'ils avaient prise.

1. Espèce de gibier connu aussi sous le nom de *chevalier*. Le surnom de *pirouys*, que lui donnent les chasseurs, est une imitation de son cri.

L'ECHO DE LA MONTAGNE.

IX

Le lendemain, le Canotier aperçut, en s'éveillant aux premières lueurs de l'aube, l'Indien occupé à panser une large balafre qu'il avait reçue au visage dans le combat de la veille, et deux profondes blessures, l'une à la poitrine, et l'autre au bras gauche.

Le Sauvage n'avait pas même pris la peine d'en dire un mot à son ami.

—Mon frère s'est bien battu hier, dit le Canotier;—cinq cadavres iroquois s'en vont maintenant à la dérive, et vont servir de pâture aux poissons. Mais mon frère a été blessé.

—Ce n'est rien;—l'Iroquois est une femme;—il ne fait que de petites égratignures.

—Mon frère a perdu beaucoup de sang: il a besoin de se reposer. Moi, je vais aller dans le bois tuer quelques gibiers pour notre déjeuner.

***

A son retour, le Canotier fut saisi d'horreur en apercevant sur le rivage qu'il venait de quitter une mare de sang et trois cadavres étendus sans vie.

L'un d'eux avait la tête scalpée; et il reconnut en lui, avec une indicible douleur, son fidèle compagnon que les Iroquois avaient surpris et massacré pendant son absence.

Les deux cadavres iroquois couchés à ses côtés, et deux longues traînées de sang, qui se perdaient sur le seuil du rivage, témoignaient qu'il avait vendu chèrement sa vie.

Madame Houel et son enfant avaient disparu;—et nulle trace sur le sable n'indiquait qu'ils avaient pris la fuite.

En levant les yeux vers l'horizon, le Canotier aperçut dans le lointain deux canots chargés d'Iroquois qui descendaient le fleuve à force d'avirons.

***

Anéanti de désespoir, il demeura longtemps immobile, les yeux cloués sur le cadavre de son fidèle ami, comme si la douleur eût pétrifié tous ses membres.

Les premiers rayons du soleil levant, qui tombaient alors sur la figure de l'Indien, et l'illuminaient d'une auréole d'opale, dissimulaient pour un instant l'horrible fixité du regard qu'imprime la dernière agonie.

Et ce dernier reflet de ses yeux semblait lui dire un adieu suprême.

***

S'arrachant enfin de sa léthargie, le Canotier se baissa lentement sur le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, et qui avait partagé, pendant

tant d'années, toutes ses joies et toutes ses tristesses, tous ses triomphes et tous ses périls,—et le soulevant doucement entre ses bras, dans l'ivresse de son désespoir, il le pressa sur sa poitrine, comme s'il eût voulu par cette suprême étreinte faire passer toute son âme dans cette dépouille inanimée.

Un immense soupir s'échappa enfin de sa poitrine, qui se soulevait comme une montagne.

Cet homme de fer, que ni les dangers, ni les tortures n'avaient jamais fait sourciller, succombait sous le poids de la douleur.

Des torrents de larmes inondaient ses joues.

***

—O mon ami! mon bien-aimé ami!—s'écria-t-il enfin parmi ses sanglots—je t'ai donc perdu pour jamais! C'en est donc fait; seul désormais, il me faudra errer à travers ces forêts et ces fleuves que nous avons parcourus tant de fois ensemble!

Désormais solitaire, je cheminerai à travers les sentiers de la vie, sans que jamais ta voix amie retentisse à mon oreille!

Heureux si la mort m'eût enlevé le premier!

Toi du moins, tu as un ami pour te rendre les derniers devoirs; mais moi, personne à ma dernière heure ne viendra jeter un peu de sable sur ma dépouille.

.... O Tshinépik'! ....Tshinépik'! adieu!......

***

L'écho de la montagne répéta au loin: adieu!

A cette voix le Canotier tressaillit, comme s'il eût entendu celle de son fidèle compagnon, lui jetant une dernière parole de reconnaissance.

***

Déposant enfin son précieux fardeau, il creusa une fosse dans le sable du rivage et y coucha le cadavre.

Après l'avoir recouvert, il ébrancha un jeune sapin qui croissait à la tête de la tombe; et fixant sur le tronc une branche transversale, il en fit une croix.

Puis, scalpant les deux cadavres iroquois gisant sur la plage, il planta, avec le couteau du Tshinépik', leurs chevelures au centre de la croix.

Etrange et terrible trophée, mais digne de ce héros des bois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

L'ÉTÉ DES SAUVAGES ET LES BRAYEUSES.

I

[1] De longues années ont passé sur les événements que nous venons de raconter.

C'est encore un jour d'automne; une de ces belles matinées, roses et vermeilles, que l'été laisse tomber de sa couronne en fuyant devant le vent frileux qui déjà commence à souffler sur le soleil.

Déjà les rosées du matin, si tièdes en juillet, se crystallisent en givre sur les toits, et sur les pointes des herbes qui jaunissent.

C'est la saison d'octobre, la mélancolique saison des feuilles mortes!

Accoudée là-bas sur la montagne, elle jette un dernier sourire plein d'enivrante langueur au moissonneur qui se hâte de cueillir sa gerbe dans les prés.

Au ciel, quelques nuages gris dans l'azur plus terne;—dans l'air calme, les divins silences de la nature qui s'endort;—sur le dôme des bois, les nuances les plus riches et les plus variées:—rouges et sanglantes sur le feuillage des érables,—jaune paille sur les trembles, les bouleaux, les noisetiers,—d'un vert dur et foncé sur les épinettes,—plus tendre sur les mélèzes et sur les aiguilles luisantes des sapins.

***

C'est aussi la saison des *labours d'automne.*

Dans les champs barbelés de chaume doré, on voit de toutes parts les robustes habitants tracer ferme leur sillon.

Une voix éclatante s'élève de fois à autres dans l'air sonore:—*hue! dia!* c'est le cri de l'enfant qui *touche* pendant que son père tient les mancherons de la charrue.

***

Tandis que les hommes sont occupés aux travaux des champs, les femmes ne demeurent pas inactives, car c'est aussi le temps de *brayer* le lin,[2] et il faut se hâter de profiter des derniers beaux jours.

La vie canadienne n'offre pas d'aperçus plus attrayants, de scènes champêtres plus fraîches et plus pittoresques; mais, hélas! les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la *civilisation* nous auront bientôt enlevé jusqu'aux derniers vestiges de ces délicieuses scènes de mœurs qui

1. On sait que les derniers beaux jours de l'automne sont connus généralement au Canada sous le nom de l'*Eté des Sauvages*.

2. Le mot *brayer* est évidemment une corruption du verbe *broyer*.

Quant à elle, insensible à ses propres tourments, elle n'avait de larmes que pour moi.

Hélas ! quel supplice pour le cœur d'une mère ! sentir son enfant près de sci, voir couler ses pleurs, entendre ses douloureuses plaintes, le voir se tordre dans l'agonie du désespoir, et ne pouvoir le soulager ! Oh ! pour l'âme d'une mère, quel glaive ! quel martyre !

⁂

Lorsque les Iroquois étaient fatigués, ils nous déliaient les mains, et, sans égard pour la fragilité de ma mère, ni pour la faiblesse de mon âge (j'avais à peine dix ans à cette époque,) ils nous forçaient de ramer à leur place.

A peine pouvions-nous tenir les avirons, tant nos doigts étaient engourdis par les cordes.

Alors ils nous accablaient de coups, jusqu'à ce qu'enfin, surexcités par l'excès de la douleur, nous redoublions de pénibles efforts, rendus encore plus accablants par le manque d'habitude.

Quelques restes de gibiers, ou quelques lambeaux infectes de chair d'orignal que nous jetait une féroce pitié, formaient toute notre nourriture.

Pendant ce long voyage, nous ne vîmes pas une seule fois la Jongleuse qui se tenait (du moins telle était ma conviction) dans l'autre canot toujours bien en avant du nôtre.

Tous les ordres semblaient émaner d'elle ; d'elle venaient toutes les évolutions de la petite armée.

⁂

Chaque soir, à la tombée de la nuit, après avoir allumé leur feu sur le rivage et terminé leur repas, ils se divertissaient à inventer contre nous de nouvelles tortures ; et quand nous étions entièrement épuisés, il nous laissaient, demi-morts,—étendus, enchaînés, sur le sol,—et exposés à l'humidité glaciale de la nuit.

La fièvre, que nous causaient nos meurtrissures, nous rendait bien plus sensibles au froid ; et nous passions les nuits entières, tout transis, sans pouvoir fermer l'œil.

⁂

Un autre sujet d'angoisse venait encore accroître l'horreur de ces heures éternelles qui formaient les longs anneaux de ces nuits sans fin : c'était la peur.

Au milieu de l'engourdissement et du sommeil agité qu'amenait enfin la prostration des forces de la nature, mille éblouissements, mille lumières fauves, milles fantômes grimaçants, aux yeux livides et grinçant des dents, que l'excitation nerveuse, causée par la fièvre, élançait de mon cerveau en feu, me faisaient tressaillir sur ma couche glacée.

Et puis cette invisible Jongleuse, attachée à nos pas comme un mauvais génie, dressait sans cesse son spectre de vampire devant mon imagination enflammée.

Alors, pendant qu'une sueur froide ruisselait sur mon front, que mes cheveux se hérissaient sur ma tête, qu'un frisson d'effroi courait sur ma peau, que mes dents claquaient dans ma bouche, je me soulevais à demi, et, les yeux fixes et béants, j'essayais de repousser d'une main frémissante les gestes et les contorsions menaçantes de ces êtres impalpables que suscitait l'infernale vision.

Une nuit, pendant un de ces cauchemars, j'éprouvai à la figure une sensation horrible; quelque chose de froid et d'humide se frôlait le long de ma joue.

Était-ce le doigt sépulcral de la diabolique Jongleuse ?......

Je bondis sur le sol en poussant un cri qui réveilla tout le camp....

C'était le corps gluant et glacé d'une couleuvre qui venait de glisser près de moi et de passer sur ma figure !

GAZELLES ET TIGRES.

IV

Enfin nous débarquâmes, un soir, sur les crans que vous voyez là-bas, et où vous nous avez vus aborder, il y a quelques instants.

Le trajet que nous venions de parcourir aurait pu se faire en assez peu de temps ; mais notre marche avait été beaucoup retardée par de fortes brises de vent de nord-est.

Les Iroquois nous firent porter leurs canots à terre, et vinrent camper, ici, au pied de ce rocher.

Quoiqu'il ne fût pas encore bien tard, l'ombre du soir avait déjà pénétré sous la voûte du bocage ; car on était en automne.

Après nous avoir fait amasser, auprès de leur feu, une provision de bois pour la nuit, et s'être étendus quelque temps sur l'herbe pour se reposer à la suite de leur repas, ils se levèrent soudain ensemble, sans proférer une parole et se réunirent en conseil sous cette touffe d'arbres qui s'élève encore à quelques pas d'ici.

Ce mouvement spontané me fit croire à un ordre de l'invisible Jongleuse, dont chaque soir, soit hallucination, soit réalité, je croyais apercevoir la démarche légère comme celle d'un esprit, au bord de la pénombre projetée par la flamme du bûcher.

L'air mystérieux qu'ils avaient affecté durant tout le jour, les préparatifs de la soirée, ce conseil extraordinaire nous faisaient pressentir que l'heure formidable était venue, où notre sort allait enfin se décider.

Des manières aisées et un air de dignité décélaient, dans celui qui l'accompagnait, une origine plus relevée; et, sous la simplicité de ses emeents, perçait une éducation soignée.

La fraîcheur de sa figure indiquait un homme dans la vigueur de l'âge, et cependant ses cheveux étaient entièrement blancs.

Mais, pour un œil observateur, il était facile de voir que le malheur plus que l'âge avait neigé sur son front.

On remarquait aussi, sur sa physionomie, cet affaissement particulier des muscles qui se produit à la longue, quand au fond de l'âme se reflète sans cesse une image toujours triste; et, dans son regard, ce voile mélancolique dont enveloppe et ternit la prunelle une douloureuse pensée qui monte incessamment du cœur aux yeux.

Ce regard attristé donnait froid, et glaçait le sourire sur toutes les lèvres.

Cependant l'incarnation de la tristesse sur cette figure n'avait rien de répulsif; au contraire, cette douleur toute sympathique n'excitait que la compatissance.

C'était le crêpe d'un noble deuil, et non le sinistre nuage du remords.

*
* *

Peu à peu les bruyantes causeries des enfants s'étaient évanouies devant cette paupière qui se soulevait lentement sur eux, triste et morne comme le couverole entr'ouvert d'un cercueil; et d'où s'échappait un rayon qui se posait sur leurs lèvres comme le doigt d'un mort.

Les traits de l'étranger paraissaient s'être encore visiblement rembrunis depuis son arrivée, et son œil hagard se fixait avec une telle apreté sur le sol autour de lui, qu'on eût dit que chaque parcelle de ce terrain lui rappelait quelque navrant souvenir.

Un silence gênant avait succédé à la gaieté naguère si vive de la famille.

Le brave laboureur avait grandement envie de connaître l'objet de leur voyage; mais les deux inconnus ne paraissaient pas vouloir aborder volontiers ce sujet.

Enfin il se hasarda à leur faire quelques questions.

—Vous allez me trouver peut-être un peu curieux, dit-il en se tournant vers le vieillard; mais me permettriez-vous de vous demander votre nom?

—Il vous serait à peu près inutile de le savoir; car on me connaît à peine sous mon nom de famille.

Mes oreilles mêmes l'ont oublié.

Depuis bien des années, je n'ai jamais été nommé autrement que le Canotier.

C'était, en effet, notre fidèle guide.

Mais le brave chasseur avait bien vieilli depuis le jour où il avait couché dans la tombe une part de lui-même avec le cadavre de celui qu'il avait aimé plus que la vie.

Le vent des jours mauvais avait dépouillé sa tête, et n'avait laissé sur ses tempes que de rares touffes de cheveux blancs.

Hélas! le front perd bien vite sa couronne quand sur le cœur pèse le poids d'un cercueil! Les rides, qui vieillissent la figure, ne sont pas toujours creusées par le sillage des années; plus souvent elles sont les tombes de ceux qui nous furent chers!

*
* *

Le lecteur soupçonne maintenant le nom du second personnage.

Ce n'était autre que le fils de Madame Houel, arrivé au sommet de la vie.

—Serais-je indiscret en vous demandant le motif de votre visite en ce lieu, continua le laboureur en s'adressant toujours an Canotier.

Celui-ci ne répondit pas, et se contenta de jeter un coup d'œil interrogateur sur son compagnon.

—Un bien triste devoir,—reprit enfin le fils de Madame Houel d'une voix dont le timbre mélancolique était en harmonie avec la tristesse de son regard.

N'avez-vous jamais entendu parlar d'un événement tragique qui s'est passé ici autrefois ?

—J'ai bien entendu parler de quelque chose; il faut vous dire qu'il n'y a pas longtemps que j'ai acheté une terre par ici, et je n'ai jamais eu l'occasion de me faire raconter cette histoire.

Cédant alors aux instances de ses hôtes, le fils de Madame Houel fit le récit des événements que le lecteur connaît déjà.

LES VISIONS.

III

“ Après que les Iroquois nous eurent fait prisonniers, continua-t-il, ils nous lièrent fortement les mains et les pieds, nous jetèrent au fond d'un de leurs canots et s'éloignèrent avec précipitation.

Pendant plusieurs jours, ils descendirent le fleuve en côtoyant toujours le rivage.

Dieu seul connaît les tourments inouïs qu'ils nous firent souffrir durant cet interminable trajet.

Les courroies, composées d'écorces très-dures, qui liaient nos membres étaient si serrées que nos pieds et nos mains en devenaient tout bleus.

De temps en temps, ils se donnaient le féroce plaisir de les arroser d'eau, afin d'augmenter nos souffrances.

Alors les liens se resserrant de plus en plus, nos douleurs devenaient intolérables.

Je ne cessais de pousser de lamentable gémissements qui déchiraient l'âme de ma pauvre mère.

glisser le long d'une des branches, à l'extrémité de laquelle il attacha deux longues courroies qu'il tenait entre ses mains.

Un autre Sauvage, au-dessous de lui, saisit alors une des cordes, et la raidissant, il en fit faire un tour sur le tronc d'un arbre voisin, pendant que son compagnon faisait plier la branche par la pesanteur de son corps.

Il suffisait d'un léger effort pour empêcher la corde, ainsi enroulée autour de l'arbre, de glisser et de laisser échapper la branche.

Plein d'anxiété, et tout tremblant, je suivais de l'œil ces préparatifs sans en pouvoir comprendre le but.

L'Indien s'approcha de moi, me mit entre les mains l'extrémité de la corde roulée autour de l'arbre, et m'ordonna de ne pas la lâcher.

L'autre Iroquois descendit alors de son arbre, et, après avoir entraîné ma mère sous la branche pliée, il se mit en devoir de lui attacher l'autre courroie autour du cou....

Un cri d'épouvante et de désespoir s'échappa de ma poitrine, et je lâchai la corde.

Je venais de comprendre leur horrible dessein !

Mon Dieu ! être moi-même l'assassin de ma mère !

***

Ecumant de rage, un des Iroquois me lança sa hache, qui malheureusement ne fit que m'ensanglanter la tête en effleurant la peau du crâne, et resta enfoncée dans l'arbre.

Me croyant blessé à mort, ma mère s'arrache des mains de son bourreau et se précipite vers moi.

—Harold !—s'écrie-t-elle d'une voix étouffée.

—Maman !..... ce n'est rien !

Et je fonds en larmes.

Elle saisit ma tête entre ses deux mains et presse ses lèvres sur mon front couvert de sang.

Ses pleurs inondent mon visage.

—O ma mère ! ce fut votre dernière caresse à votre pauvre enfant !

Ah ! qu'ils ont été amers, depuis ce moment, les jours de votre infortuné fils ! .....

Malheur à l'enfant orphelin des caresses de sa mère !

Il ne vit plus !

Son cœur est toujours de l'autre côté de la tombe avec sa mère !......

Ah ! si vous l'eussiez connue !.... Un ange sous une forme mortelle ! Le ciel était au fond de son regard, tabernacle de son âme, et son âme était plus belle que son regard.

Tous les trésors de la tendresse chrétienne ! une sérénité séraphique ! un courage, un dévouement, une abnégation incomparables !....

Et je l'embrassais pour la dernière fois !.... Et je ne devais plus jamais la serrer dans mes bras !

L'ORCHESTRE INFERNAL

V.

En un instant, la branche est pliée de nouveau, et la corde enroulée autour de l'arbre ; mais, cette fois, les scélérats, avant de la mettre entre mes mains, ont le soin d'attacher l'autre courroie autour du cou de ma pauvre mère, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Alors ils me présentent la corde.

Je refuse de la saisir, et ils la laissent glisser tout doucement, avec un rire diabolique, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la branche se relever et raidir la courroie qui retient ma mère, de désespoir je suis obligé de m'en emparer.

***

Supplice inspiré par tous les génies de l'enfer!

Abîme de férocité et de barbarie !

Les monstres savourent d'avance, avec ivresse, toutes les horreurs des tourments qu'ils viennent d'inventer.

Exténué de fatigue et de lassitude après de longs jours de souffrances inouïes, il est impossible que je puisse résister longtemps.

Les barbares l'ont bien prévu.

Ils savent que la nature sera bientôt vaincue, et le crime consommé.

Quelle nuit ! quelles heures ! Lutte sans espoir contre toutes les défaillances de la nature !

Quelle gouffre d'atrocités ! Toutes les angoisses, tous les épouvantements, toutes les détresses de l'âme et du corps ! Toutes les affres de la mort sans la perspective du dernier repos !

***

La bande infernale s'éloigne de quelques pas, et, avec des cris, des éclats de voix, des hurlements, des contorsions de démons, exécute, sur le sable du rivage, des danses insensées, préludes de la jonglerie.

Leurs membres nus, rougis par les sanglantes langues de feu que le vent de nuit fait jaillir de l'âtre, les feraient prendre pour une troupe de sorciers ou de nécromants échappés de l'enfer.

Leur ronde flamboyante tourbillonne comme un ouragan.

Au milieu de leurs vociférations, une voix,—toujours la même,—glas funèbre qui tinte encore à mon oreille,—se distingue et règle leurs pas.

Les hiboux, les chouettes et les autres oiseaux de nuit, attirés par la flamme et par ces clameurs insolites qui troublent le silence de leur veille, voltigent d'arbre en arbre, mêlant leurs cris effrayants au bruissement de la forêt, au ressac de la mer sur les vertèbres des falaises, et au ricanement de l'orgie.

***

Adieu au dernier espoir !
Tout est fini !
C'est l'enfer !
Autour de moi, un réseau de sang;—l'abîme sous mes pieds;—sur ma tête les mugissements de la tempête;—le deuil et les funérailles dans mon âme;—partout, au dedans comme au-dehors, le vertige, les ténèbres, le désespoir, la mort !....
Seule !....seule !....une lueur, un rayon !... la douce voix de ma mère; les soupirs de son cœur à travers lequel j'entrevois encore le ciel Quoi ! le ciel ! ... si près de l'enfer ! L'ange à ....côté des démons !

***

D'une voix vibrante et calme...calme comme son âme qui n'appartient plus à la terre :
Harold ! mon enfant, pourquoi pleurer ?.... Arrête tes sanglots ?
Il faut nous quitter; Dieu m'appelle à lui; mes maux vont finir !.... Sois heureux !.... Là-haut je prierai Dieu pour toi.... Au ciel je t'aimerai mieux que sur la terre !....
—Maman ! Maman !....Oh !.... non, vous ne mourrez pas !
—Non, mon enfant, on ne meurt pas quand on va au ciel !
J'ai offert ma vie pour toi, Dieu l'a acceptée. Tu vivras, mon fils; mais quand je ne serai plus près de toi, souviens-toi toujours des leçons de ta mère !....
Ah ! quand tu sentiras ta foi près de défaillir, pense bien au bon Dieu et...... un peu à ta mère .....
Harold ! prions ensemble; prions pour nos ennemis, prions pour la pécheresse !

***

—Maman ! que leur avons-nous donc fait.... qu'ils nous font tant souffrir !
Le bon Dieu nous a-t-il donc abandonnés ?
—Oh ! non, mon enfant; c'est l'heure des ténèbres; regarde le ciel et prie avec moi ! ...
Les malheureux ! ils ne savent ce qu'ils font.
Seigneur, jetez un regard de pitié sur ces pauvres tribus assises à l'ombre de la mort.
Ne verront-elles donc jamais luire sur elles la lumière de votre Saint Evangile ?
Le sang de nos apôtres martyrs crie vers vous.
Ecoutez les gémissements de ces victimes immolées, qui s'élèvent du pied de votre trône....
O mère des douleurs ! par le glaive qui transperça ton âme sur le Calvaire, abaisse un regard de pitié sur mon pauvre enfant cloué, comme le tien, sur la croix.
Contemple l'affliction et les angoisses d'une mère et sauve mon enfant !....
Harold !.... je te bénis !.... Adieu !....

***

—A moi ! à moi ! au secours ! Je sens déjà mon bras qui s'engourdit, et mes doigts se raidir !.... Maman ! ah.... je vais vous tuer !.... Me pardonnerez-vous ?.... Je veux mourir, je veux mourir !... Pourrai-je vivre sans remords ? Mon Dieu ! un nuage passe sur ma vue !...... je ne vois plus....je n'entends plus....rien !... Je meurs !....

***

Tout à coup au milieu de mon évanouissement, je crois sentir mes doigts engourdis s'entr'ouvrir; la corde fatale glisse entre mes mains, elle grince autour de l'arbre et... m'échappe !
Un tressaillement suprême m'éveille de mon évanouissement; je m'élance et, par bonheur, je viens à bout de la ressaisir.
Mais c'est en vain; la nature est épuisée; je lutte quelque temps encore; mes forces m'abandonnent; ma tête retombe lourdement sur ma poitrine. Une nouvelle défaillance....
Soudain d'épouvantables hurlements m'arrachent de ma léthargie; mes cheveux se dressent sur ma tête :—Mon Dieu ! j'ai tué ma mère !...
Un râle d'horreur s'exhale de ma poitrine.
Entre la terre et la voûte des branches le cadavre est là qui se balance au gré du vent.
Le vertige, la stupeur glacent mon sang dans mes veines.
Tous les objets semblent tourner autour de moi.
Un crêpe funèbre s'étend sur ma vue.
Je sens l'ongle de la mort me mordre au cœur.

***

Depuis cet instant, jusqu'au moment de perdre tout sentiment d'existence, toutes mes idées se troublent et deviennent confuses dans ma mémoire.
Quelques pâles souvenirs entrevus comme à travers un rêve :—le grincement de la corde sur la branche fatale ;—le vent qui pleure tristement sur ma tête et soupire le chant de la mort ;—aux approches de l'aube, le croassement d'une corneille qui vient se poser sur la branche.
Elle s'approche, s'approche encore pour flairer le cadavre, l'effleure de son aile en voltigeant, puis tout à coup s'envole en criant.

***

A travers le voile du trépas qui couvre mes yeux, je crois entrevoir, ô horreur !....une face effroyable et deux prunelles vertes et étincelantes,—sphinx teint de sang,—qui passe et repasse à deux doigts de mon visage avec un ricanement d'enfer !....Le spectre de la Jongleuse ! ..

Vient-elle savourer sa proie? insulter à sa victime?.... Oh! elle m'enfonce ses griffes dans le cœur!!....

Un tremblement convulsif....un froid mortel court dans tous mes membres,....le sang reflue vers la tête,.... des étincelles sautillent dans mon cerveau,.... un bourdonnement dans mes oreilles, ... une dernière impression vague, terne, sans horizon,....une dernière crispation, puis, tout s'éclipse et va se perdre dans le lac morne du néant.

L'ORPHELIN.

VI

En m'éveillant de mon long évanouissement, j'étais étendu sur un lit de branches de sapin, au milieu d'une forêt d'érables.

Un jour pâle filtrait à travers le treillis du feuillage, et de gros nuages sombres, entrevus par une échappée des arbres, dans un pan du ciel, distillaient une pluie froide.

Qu'elles étaient tristes ces nombreuses gouttes de pluie qui tombaient, avec un petit bruit monotone, sur chaque feuille rougie, et tremblaient à leur pointe en larmes de sang qui dégouttaient jusqu'à terre!

Et cependant il y avait encore plus de tristesse et de larmes dans mon cœur.

Hélas! pourquoi me suis-je éveillé de cette longue insensibilité?

Je dormirais en paix mon sommeil, au fond de la tombe, à côté de celle que je ne reverrai plus!

Depuis ce jour néfaste, le soleil intérieur s'est voilé pour jamais.

Le ressac des années, en se brisant sur mon cœur, m'apporte toujours les débris d'un cercueil; pour moi, la terre est devenue la vallée de l'absinthe où je traine sous la croix une vie couronnée d'épines.

∴

A genoux, à mes côtés, sous l'abri qu'il avait dressé au-dessus de moi, le brave Canotier soutenait d'une main ma tête, et de l'autre arrosait mes tempes d'une eau fraîche.

Tu t'en souviens, mon bien-aimé ami;—avec quelle inexprimable étreinte j'enlaçai mes bras enfants autour de ton cou, quand je te reconnus et que je vis de grosses larmes ruisseler le long de tes joues!

Combien de temps nous restâmes embrassés dans ce muet épanchement de notre douleur!...

Dis-nous maintenant par quelle intrépide audace, tu parvins à opérer ma délivrance."

Le Canotier ne répondit pas; suffoquée par ses sanglots, la parole expirait sur ses lèvres.

Le fils de Madame Houel ne put alors contenir l'océan d'amertume dont son âme était abreuvée.

Plusieurs fois pendant ce lamentable récit, les témoins de cette scène, attendris de tant de souffrances et d'infortunes, mêlèrent des larmes aux leurs.

Mais ce fut alors une explosion d'émotion indicible à laquelle succéda un de ces silences solennels qu'impose la majesté d'une grande douleur, et dont aucune parole humaine ne saurait égaler la muette éloquence: langage inouï d'âmes qui sympathisent et de cœur qui se comprennent!

∴

Après une longue pause, le Canotier prit la parole:

"Lorsque j'eus rendu les derniers devoirs au Tshinépik,—l'incomparable ami que je ne cesserai jamais de pleurer,—je me hâtai de raccommoder le canot que les Iroquois, avant de quitter le rivage, avaient eu le soin de percer de plusieurs coups de hache, et je me mis à leur poursuite.

Malheureusement la nacelle avait été fort endommagée et ce ne fut qu'après plusieurs heures de travail que je pus la remettre à flots.

Ce retard donna sur moi une grande avance aux Iroquois, et fut cause que, malgré toute ma diligence, je ne parvins à les rejoindre que plusieurs jours plus tard, lorsqu'ils vinrent camper ici.

Exténué de fatigue après ces longues journées d'efforts surhumains, je commençais, cette nuit là même, à désespérer de pouvoir les rattraper, lorsqu'à travers les ténèbres j'aperçus leur feu sur la grève.

Il était déjà très-tard quand je mis pied à terre au bout de la Pointe; mais le vacarme épouvantable de leur jonglerie me rendit très-facile l'approche de leur camp.

En vain je cherchai pendant longtemps à apercevoir les deux prisonniers; les taillis qui croissaient à l'orée du bois interceptaient ma vue.

Je me glissai, en rampant, jusqu'à leurs canots renversés sur le sable; et j'y trouvai tous leurs fusils chargés, prêts à tirer.

Après avoir introduit une seconde balle dans chacun des fusils, et renouvelé les amorces, je remontai de quelques pas le rivage et m'abritai derrière une roche plate sur laquelle je disposai à la file les fusils tous bandés.

Les Iroquois étaient au nombre de huit; j'avais, par conséquent, besoin de mettre à profit toute mon habileté afin de ne perdre aucune chance; car si j'avais le malheur de commettre la moindre maladresse, j'étais perdu.

Il me fallut donc attendre un moment de calme.

Longtemps, le doigt sur la détente, je suivis, du bout de mon fusil, les frénétiques évolutions de l'orgie, sans pouvoir viser avec sureté.

Enfin, je pus coucher en joue deux têtes d'Iroquois; le coup partit, et les deux Iroquois tombèrent raide morts.

Profitant aussitôt du moment de trouble et de stupeur que produisit parmi eux cette attaque inattendue, je saisis un second fusil et tirai.

Un troisième Sauvage tomba pour ne plus se relever, et un autre grièvement blessé, après avoir fait trois ou quatre culbutes sur le sable, prit la fuite vers la lisière du bois.

Les quatre autres Iroquois se précipitèrent vers les canots dans l'espoir d'y trouver leurs armes; mais, prévoyant d'avance ce mouvement, j'avais eu la précaution de m'éloigner de quelques pas des embarcations.

Pendant qu'ils se penchaient autour des canots pour chercher leurs fusils, j'eus le temps d'en abattre encore deux autres.

Hurlant et écumant de rage, les deux derniers s'élancèrent à la course vers moi, le tomahawk à la main.

J'espérais pouvoir en terrasser encore un avant qu'ils pussent me rejoindre; mais, par malheur, mon fusil rata.

La lutte devenait inégale; les deux assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas.

Sans perdre un instant, je jetai le fusil de côté, et, saisissant mon poignard par la lame, je le lançai, de toute la force de mon bras, au cœur d'un des Iroquois.

L'arme meurtrière l'atteignit en pleine poitrine, et l'Indien, blessé à mort, bondit en poussant son cri de guerre et s'affaissa sur lui-même.

Au même instant, le dernier Iroquois abattait son tomahawk sur ma tête.

C'était un colosse dont le désespoir et la rage centuplaient les forces et l'audace.

Je n'eus que le temps de parer le coup avec ma hache qui se brisa contre celle du Sauvage et vola en éclats.

La violence du choc fut telle que le tomahawk de l'Iroquois glissa entre ses doigts et alla tomber à plusieurs pieds de distance.

Me voilà, sans arme, en face de ce géant.

Un seul moyen de salut s'offre encore : c'est de m'emparer du couteau qui pend à son côté.

D'une main, j'empoigne l'Iroquois à la gorge, et de l'autre, j'essaie de saisir son couteau.

Nos mains se rencontrent à sa ceinture; la sienne tient déjà l'extrémité du manche, et j'ai à peine le temps de serrer le milieu du couteau à la jonction de la poignée et de la lame.

Une lutte terrible s'engage.

Nous roulons tous deux sur le sable.

Malheureusement le couteau me blesse la main :

Il va m'échapper.

Par un effort suprême, je lui enfonce mes doigts dans la gorge, afin de l'étouffer, mais il ne faiblit pas.

Enfin, après une dernière secousse, le couteau lui tombe des mains.

Un instant, je fouillai dans sa poitrine avec l'arme fatale, et il ne bougea plus.

***

Les deux prisonniers étaient donc sauvés.

Je me hâte d'accourir vers le bûcher; j'entre au bord du bois.

Hélas! quel horrible spectacle s'offre à ma vue!

Le cadavre de Madame Houel est suspendu au bout d'une courroie, la figure violette, et les membres pendants dant l'immobilité de la mort.

Un seul mouvement agite encore le cadavre : c'est celui de la branche, secouée par le vent, qui le fait monter et descendre en imprimant une légère ondulation à ses vêtements.

***

A quelques pas plus loin le corps de l'enfant, attaché au tronc d'un arbre, la tête ensanglantée penchée sur la poitrine, s'affaisse sur lui-même privé de sentiment.

Je le crus sans vie.

Pauvre petite fleur à peine détachée de la tige maternelle, et déjà mûre pour la mort!

Je demeurai atterré, comme frappé par la foudre.

***

Après avoir coupé les cordes, j'étendis les deux cadavres l'un à côté de l'autre, l'enfant à côté de sa mère!

Je remarquai alors, avec épouvante, que les cheveux de l'enfant, dont les boucles luisaient naguère d'un si beau noir, étaient devenus entièrement blancs!

Etait-il donc mort de frayeur plutôt que de ses blessures? Je croisai ses deux bras inertes sur sa poitrine, et après avoir entouré son cou d'un des bras de Madame Houel, j'appuyai sa figure, pâle et blanche comme l'ivoire, sur le cœur de sa mère :

Vous avez veillé sur lui dans la vie, ô mère tendre et infortunée, veillez encore sur lui dans la mort!

***

Avant de songer à confier à la terre ces restes inanimés, je me souvins que plusieurs des Iroquois n'avaient été que blessés; et, afin de me rassurer, j'allumai un flambeau d'écorce, et j'allai les examiner attentivement.

Tous étaient morts à l'exception de deux qui respiraient à peine et n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Mais le principal auteur de tant de crimes et de désastres n'était pas au nombre des victimes.

La Jongleuse avait disparu!

Etait-ce elle qui, blessée par une de mes balles, s'était enfuie vers le bois?

Je suivis pendant quelque temps des traces de sang à travers la forêt, mais bientôt tout vestige disparut, et il me fallut abandonner une poursuite inutile.

*
* *

De retour au lieu de la catastrophe, je m'aperçus que la blessure de l'enfant n'était que légère, et qu'il respirait encore.

Je lui prodiguai alors tous les soins dont j'étais capable; mais il ne revint à la vie et au sentiment de l'existence que plusieurs heures plus tard.

Ce fut dans cet intervalle que je le transportai sous l'abri de l'érablière voisine, après avoir creusé la tombe de son infortunée mère.

C'est ici même, sous ce tertre, qu'elle repose, et le but de notre voyage, longtemps retardé par l'absence de Monsieur Houel de la colonie, est de ramener sa dépouille et de la réunir aux cendres de sa famille. "

*
* *

Le soir du même jour, le brave habitant, seul auprès du rocher, se tenait debout, appuyé sur une bêche, à quelques pas d'un monceau de terre fraîchement remuée, et regardait d'un œil pensif un canot qui se détachait lentement de la plage.

C'était le fils de Madame Houel, accompagné du fidèle Canotier, qui emportait la dépouille sacrée de sa mère.

Les deux voyageurs jetèrent de la main un dernier signe d'adieu à leur hôte auquel celui-ci répondit en essuyant, du revers de sa rude main, une larme qui glissait, malgré lui, sur sa joue.

Ses regards émus suivirent le canot sans s'en détacher un instant jusqu'à ce qu'enfin il eût disparu en doublant l'extrémité de la Pointe de la Rivière-Ouelle.

EPILOGUE.

VII

Le souvenir de cette tragique légende n'est pas encore effacé de la mémoire des vieux narrateurs de la côte,—bien que les détails qui s'altèrent, et les variantes qui se multiplient, la menacent, ainsi que toutes nos autres légendes, du linceul et de l'oubli.

Déjà le crépuscule se fait autour de toutes ces vieilles souvenances, les contours s'évanouissent, et bientôt l'ombre va les envahir de toutes parts, si nous ne nous hâtons d'allumer le flambeau et de les arracher des ténèbres où elles s'enfoncent.

*
* *

La légende de la Jongleuse nous a été racontée pour la première fois par un chasseur canadien, ancien pêcheur du golfe, vieil érudit très-superstitieux, versé dans toutes les traditions de la contrée.

Comme monument historique qui consacre cet événement, une pointe, située à peu de distance du rocher témoin de la sanglante tragédie, porte encore le nom de "*Pointe aux Iroquois.*"

Du reste, cette plage a de tout temps été mal famée et le nom de "*Cap au Diable*" donné à un promontoire qui s'avance dans la mer à quelques milles plus bas, n'est pas étranger au souvenir de la terrible Jongleuse.

*
* *

Le prestige et le merveilleux dont la superstition populaire avait entouré cet être mystérieux ne sont pas encore éteints, et plusieurs prétendent que les pistes de raquettes, qui se voient incrustées sur un des rochers du rivage, ont été imprimées par ses pas. [1]

Les *gens* de la Pointe de la Rivière-Ouelle, dont le penchant pour les histoires merveilleuses est fort connu, affirment avoir souvent vu, le soir, des lumières courir çà et là sur la grève, et de grands fantômes blancs, qui ne sont pas du tout le *revolin* de la mer, errer pendant les *gros temps* sur les rochers au bord de l'eau.

D'ailleurs ils sont bien sûrs d'avoir entendu des plaintes et des gémissements pendant les nuits d'orages;—si bien qu'il n'est pas un homme parmi eux qui voudrait se hasarder à aller coucher seul au bout de la Pointe dans la vieille maison qui sert d'abri aux *gens* de la pêche aux marsouins.

*
* *

Quant au lieu et aux circonstances de la mort de la terrible héroïne, on ne connaît rien de positif.

Les uns prétendent qu'elle a été brûlée par un parti de Sauvages ennemis.

D'autres disent qu'un Missionnaire fut un jour appelé auprès du lit de mort d'une Jongleuse iroquoise qu'on prétendit être elle.

Ce qui s'est passé alors entre l'homme de Dieu et la farouche Indienne, nul ne le sait.

Dieu avait-il exaucé la prière mourante de Madame Houel?

Toujours est-il, ajoutent les chroniqueurs, que ces voix lugubres qu'on entend dans les ténèbres, fascinent ou glacent d'épouvante comme ses incantations d'autrefois.

Chacun alors se tait et écoute en tremblant.

Ce sont les plaintes de la Jongleuse, disent-ils tout bas, qui demande des prières. Disons-lui un *ave maria.*

---

1. Ces empreintes singulières sont encore parfaitement distinctes, quoique l'eau de mer et la pluie les altèrent et les effacent peu à peu. Ces pistes de raquettes sont creusées sur le flanc incliné d'un rocher que baignent les flots pendant les grands vents et les hautes marées. On voyait encore, il y a quelques années, sur le même rocher, l'empreinte très-visible de la partie antérieure de deux pieds, ainsi que les extrémités de deux mains, disposées à peu près comme les traces que laisserait sur le sable un homme appuyé sur ses mains et sur ses pieds. Mais aujourd'hui les pistes de raquettes sont seules visibles.

Québec, mai, 1861.

POÉSIES.

A MON AMI A. GÉRIN-LAJOIE

C'est à vous que je dédie ces vers qui n'ont d'autre mérite que d'avoir charmé quelques heures de longues années de maladie; à vous dont la touchante sympathie m'a fait tant de bien à l'âme durant cette cruelle épreuve. Aussi s'adressent-ils moins au poète charmant, à l'esprit délicat, qu'à l'âme sensible, à l'ami de cœur qui vivra éternellement dans le souvenir de

L'AUTEUR.

LA PREMIÈRE MESSE AU CANADA

Le sixiesme iour du dudict moys vinsmes poser à vne ysle qui faict vne petite baye & couche de terre : Icelle ysle est vne moult bonne terre & grasse, plaine de beaulx & grandz arbres de plusieurs sortes: & entre autres y a plusieurs couldres franches. Et parce la nomasmes l'ysle es Couldres.

Le septiesme iour dudict moys (de septembre,) iour nostre dame, après auoir ouy la messe, nous partismes de ladicte ysle pour aller à mont ledict fleuve.

VOYAGE DE JACQUES CARTIER (1535)

L'ILE AUX COUDRES

C'est une île charmante, un sauvage côteau
Qui baigne sa falaise et les franges humides
De sa verte parure aux pieds des Laurentides;
On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,
Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques.
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur
[cœur.

Voyez-vous, à travers la forêt primitive,
La flèche du clocher découpée en ogive?
De la prière c'est le doigt mystérieux;
Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.
Quand la cloche argentine annonce le dimanche,
Entrez avec la foule en ce temple fervent;
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant
De ce peuple naïf la piété si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité
Accueillait sur le seuil tout passant arrêté?
De ces braves colons franchissez la demeure;
A leur table venez vous asseoir à toute heure.
Vous croirez apporter avec vous le bonheur;
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière?
C'est un récit suave, une légende d'or,
Pure comme l'enfant, comme lui vierge encor.

L'ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER

Le grand Colomb venait de percer le mystère
Qui depuis si longtemps voilait cet hémisphère.
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géant,
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule
N'avaient jamais porté que les glaces du pôle.
Seul, l'enfant des forêts, poursuivant l'orignal,
Foulait la fleur sauvage et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches
[voiles
Remonter la rivière aux clartés des étoiles.
A leur étrange aspect, les farouches Indiens
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,
Surpris d'être troublés dans leurs paix si par-
[faite,
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.
Les vaisseaux d'outre-mer glissent silencieux
A l'ombre des grands caps et des monts sour-
[cilleux.
Un homme que la foi, que le génie inspire,
Est là, debout, pensif, sur l'avant du navire:
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,
Le délégué du ciel et du roi chevalier.
A coté de la croix, symbole d'espérance,
Il vient planter ici le drapeau de la France.

LA MESSE

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.

Ce nouveau continent est un présent du ciel;
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du côteau, sur un tronc renversé.
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énor-
[mes,
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel
Et des cierges bénis, parmi les fleurs sauvages,
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.

Cependant est venu le moment solennel
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage vêtu de ses habits de fête
S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.
Notre patrie a vu bien des jours glorieux:
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois en ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baise avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage.
Car ce vaste désert est devenu sacré,
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des
[cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux:
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance.
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple Canadien.

5 août, 1869.

LE CANOTIER

Chanson des bois

La colonisation du Canada a donné naissance, dès les premiers temps, à un type exceptionnel, d'une rare originalité: c'est cette classe d'hommes qui, entraînés par les séductions de la vie des bois, abandonnaient la culture des champs pour se livrer à la vie nomade des Sauvages. S'aventurant avec eux dans leurs légères embarcations, ils remontaient les lacs et les fleuves, et bientôt devenaient aussi habiles à conduire le canot d'écorce que les Sauvages eux-mêmes.

Ils finissaient par se passionner tellement pour cette vie d'indépendance et de dangers que rien ne pouvait plus les en arracher. On en rencontre encore de nos jours un bon nombre sur les limites de la civilisation.

Nous avons eu occasion de nous faire conduire en canot, il y a quelques années, par un de ces intrépides aventuriers, jusqu'aux sources du Saguenay. Sa dextérité à conduire son canot d'écorce était telle qu'il remontait les *plus* forts rapides de la rivière Chicoutimi, debout, une perche à la main, dans son canot complètement chargé. Nous avons essayé de traduire, dans la chanson suivante, quelque chose de cette existence originale.

—

Assis dans mon canot d'écorce,
Prompt comme la flèche ou le vent,
Seul, je brave toute la force
Des rapides du Saint-Laurent.

C'est mon compagnon de voyage;
Et quand la clarté du jour fuit,
Je le renverse sur la plage:
C'est ma cabane pour la nuit.

Ses flancs sont faits d'écorces fines
Que je prends sur le bouleau blanc;
Les coutures sont de racines,
Et les avirons de bois franc.

Sur les rapides je le lance
Parmi l'écume et les bouillons;
Si vite il bondit et s'avance
Qu'il ne laisse pas de sillons.

Près de mon ombre, son image
Toujours m'apparaît sur les eaux,
Et quand il faut faire portage,
Je le transporte sur mon dos.

Le laboureur a sa charrue,
Le chasseur son fusil, son chien,
L'aigle a ses ongles et sa vue:
Moi, mon canot, c'est tout mon bien.

Mon existence est vagabonde:
Je suis le Juif-Errant des eaux;
Mais en jouissance elle abonde;
Les villages sont des tombeaux.

J'ai parcouru toutes les plages
Des grands lacs et du Saint-Laurent;
Je connais leurs tribus sauvages
Et leur langage différent.

J'ai vu plus d'un guerrier farouche
Scalper ses prisonniers mourants,
Et du bûcher l'ardente couche
Consumer leurs membres sanglants.

J'étais enfant quand la flottille
Des Montagnais vint m'enlever.
Je ne verrai plus ma famille;
Ma mère est morte à me pleurer!

Quand viendra mon dernier voyage,
Si je ne meurs au fond du flot,
Sur ma tombe, près du rivage,
Vous renverserez mon canot.

1er juin, 1869.

LE MANOIR

—

ROMANCE

AIR : *Le Fil de la Vierge.*

—

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon père ;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil,

Mes plaisirs enivrants, mes courses, mes longs rêves
Au bruit du vent,
A l'ombre des forêts, au bord des larges grèves
Du Saint-Laurent.
Et ce temps de candeur, où tout dans la nature
Et dans mon cœur
Soupirait l'hymne saint des anges, le murmure
Du vrai bonheur.

Grands ormes du jardin, ombreuses avenues
Que tant de fois,
Durant cet âge d'or, mes pas ont parcourues ;
Célestes voix
Des zéphyrs, des oiseaux cachés parmi les roses,
Ou dans les lis,
Me disiez-vous alors les merveilleuses choses
Du paradis ?

Là-haut, sur la montagne, où le soleil poudroie
Mes pas rêveurs
Recherchent les sentiers où la mousse verdoie
Parmi les fleurs.
Le silence des bois, de la mer qui sommeille
Le grand soupir,
Tout ce qui m'environne en mon âme réveille
Un souvenir.

Voici la croix sainte où s'agenouillait mon père ;
A son côté
Pressant du chapelet les grains bénis, ma mère
Disait l'*Ave ;*
Et d'enfantines voix, poursuivant le cantique
De Gabriel,
Livraient au vent du soir leur prière angélique
A l'Eternel.

Quand l'hiver déployait sa robe virginale,
Qu'étincelait
Dans ses splendides nuits l'aurore boréale,
On me disait :
Enfant, vois-tu tomber les étoiles filantes,
Du ciel si beau ?
De tes illusions en ton âme expirantes,
C'est le tombeau.

Dispersés par le vent de cette amère vie,
Chaque printemps
Ramène au vieux manoir une troupe ravie
De ses enfants.
Frères, sœurs, puissions-nous autour de notre mère
Encor longtemps
Réunis, couronner d'un main tendre et fière
Ses cheveux blancs.

Mais d'où vient qu'un nuage assombrit ma paupière,
Noire vapeur ?
Hélas ! je vois là-bas la croix du cimetière,
Et j'ai frayeur.
Quand j'entendrai la voix du ministre suprême
Me dire : adieu !
Faites-moi retrouver tous ceux que mon cœur aime
Au ciel, mon Dieu !......

Airvault, 1er juin 1869.

AIRVAULT

EN POITOU.[1]

—

A mon neveu.

Ab uno disce omnes.

—

Tu veux savoir, enfant, pourquoi notre domaine
Porte le nom d'Airvault. Ta demande ramène
Soudain en mon esprit un souvenir lontain
Qui m'arrive de France où je fus pélerin.

---

1. L'auteur a essayé de peindre et de personnifier dans les vers qui suivent chacun de ces colons français qui ont quitté jadis la France pour venir s'établir au Canada, et qui sont devenus les fondateurs de nos familles canadiennes.

**A Poitiers en Poitou qu'illustra saint Hilaire,
M'avait conduit le cours de mon itinéraire.
Près de la vieille ville est un petit hameau
Qui n'eut jamais d'histoire et qui s'appelle Airvault.
Ce nom indifférent ne laisse aucune trace
Dans l'esprit ou le cœur du voyageur qui passe.
Pourtant je fus ému quand il frappa mes yeux.
Ah! c'est que là jadis ont vécu mes aïeux.
C'est de là qu'est parti mon ancêtre de France,
Pour venir sur nos bords finir son existence.
C'était par un beau soir de la fin de juillet
Que j'aperçus de loin ce village propret.
Un groupe de maisons avec ses toits de tuile
Se penche au bord d'un val onduleux et fertile,
Parmi des champs de vigne, où le pampre vermeil,
Pour la vendange mûr, rougissait au soleil,
Au milieu de taillis couronnant les collines
Ou verdissant au fond de profondes ravines.
Un orage mêlé de tonnerre et d'éclairs
Fuyait à l'horizon; et les cieux bleus et clairs
Inondaient de lumière et de joie et de vie
Les prés et les bosquets ruisselant de pluie.**

**Je traversai, pensif, le bourg silencieux;
Et sans m'inquiéter des regards curieux
De quelques paysans et de femme surprise,
J'allai me prosterner au parvis de l'église,
L'âme pleine d'ivresse et les yeux pleins de pleurs.
Le chrétien seul conprend les intimes bonheurs
D'une heure de prière, en la sainte présence,
A de pareils instants. Au milieu du silence
De ce vieux sanctuaire usé par les genoux
De mes aïeux de France; en ce lieu même où tous
Ils s'étaient prosternés; sous ces mêmes portiques
Où leur voix se mêlait au chant des saints cantiques,
Je rendis grâce à Dieu pour ce peuple d'enfants
Qui sont nés de leurs fils sur d'autres continents;
Et j'adorai, Seigneur, de votre providence
Les desseins merveilleux sur ce pauvre inconnu
Qui, n'ayant pour tout bien que sa forte croyance
Et ses deux fortes mains, vint ici, le front nu,
Avant de tout quitter pour la terre étrangère,
Murmurer à vos pieds sa suprême prière.
Et levant en esprit le voile du passé,
Je vis cet inconnu par votre main poussé,
Après s'être nourri du pain eucharistique,
Descendre cette nef, et franchir ce portique,
Essuyer en secret quelques pleurs de ses yeux,
Presser des mains amis dans les derniers adieux,
Et s'acheminer seul et triste sous la voûte
De ces vieux marronniers qui protègent la route.**

**Suivant son dur sillon par de là l'océan,
Je le vis sur les bords de notre Saint-Laurent
De sa cognée ouvrir la forêt primitive,
Et bâtir, plein d'espoir, sa hutte sur la rive.
Aux angles des rochers, aux ronces du désert,
Chaque jour, de lui-même il laisse quelque chose;
Mais son regard ardent vers le ciel est ouvert.
Pendant trente ans, son bras jamais ne se repose.**

**Puis vient le dernier jour du pionnier des bois:
Il meurt aux bras du prêtre, en embrassant la croix.**

**Ses fils voient s'accomplir en leur race nombreuse
D'Abraham et Jacob la promesse fameuse;
Et la postérité de l'exilé d'Airvault
A poussé comme l'herbe en ce Monde Nouveau.
Leurs greniers ont fléchi sous le poids de leurs gerbes,
Et leurs champs sont foulés par des troupeaux superbes.
Vous les avez comblés de paix et de bonheur;
Parce qu'ils ont marché dans vos sentiers, Seigneur.
Ah! puissent leurs enfants croître en vertus austères,
Et suivre tous les jours les traces de leurs pères.**

Juin 1873.

LES AGES

How few twenties there are in *life?* Twenty and twenty are forty, and twenty are sixty: how few *see the* fourth twenty! Who sees the fifth?

**G. P. R. James,
The Castle of Ehrenstein.**

VINGT ANS

Le regard inspiré, le cœur encor séduit
Par les enchantements de l'enfance qui fuit,
Marcher, en folâtrant, dans un sentier de roses
En effleurant des mains et du cœur toutes choses,
Comme le papillon qui va de fleur en fleur;—
D'un front brûlant d'amour frappant la sainte dalle,
Verser le nard exquis d'une âme virginale
Sur les pieds du Seigneur;
Rêver avec l'oiseau de la mélancolie;
Dire adieu sans remords au passé qu'on oublie;
Se bercer, sans soucis, au roulis du présent;
Imaginer et voir un Eden enivrant
Dans l'avenir; prêter une oreille attentive,
Et donner une larme à toute âme plaintive;
Frémir au souffle ardent de l'inspiration;
Sous un regard aimé trembler d'émotion;
Faire de tout son être une harpe éolienne
Qui vibre à tout soupir de la brise aérienne;
Se pencher sur l'abîme et braver en riant
Les vagues en furie et le gouffre béant;
Savourer des plaisirs la coupe d'ambroisie,
Et rêver danses, bals, musique et poésie;
Aspirer dans les bois les senteurs du printemps,
Et mordre à belles dents au fruit mûr de l'automne
En écoutant des flots la plainte monotone:
C'est la vie à vingt ans.

QUARANTE ANS

Le soleil des beaux jours a bruni sa paupière;
Son œil mâle est pensif; il est homme; il est
Celle qui sur son bras s'appuie avec fierté [père.
Brille par sa vertu plus que par sa beauté.
De leurs jours enlacés la tige épanouie
Fait renaître à leurs yeux l'enfance évanouie.
Ce groupe aux blonds cheveux, c'est leur sang,
[c'est leur chair :
Ils seront leur printemps quand viendra leur
[hiver.

Du versant de la vie il redescend les cîmes;
Son âme est tout entière à des pensers sublimes.
Elle scrute la terre, interroge les cieux,
Et plonge en elle-même un œil mystérieux.

Il sillonne les mers sur des aîles de flamme.
Au fluide électrique il communique une âme.
La main sur la charrue, ou l'œil sur le compas,
L'hermine sur l'épaule, ou le fusil au bras,
De lui relève tout empire.

A lui l'art, le progrès, les gloires de son temps,
L'esprit pour inventer, la plume pour le dire :
C'est l'homme à quarante ans.

SOIXANTE ANS.

Il dévorait l'espace ainsi que l'hirondelle
Qui poursuit dans les airs l'insecte à tire-d'aile.
Plus tard, c'est le coursier haletant, harassé,
Sur les pas d'un cerf qui, de loin, l'a devancé.
Rêves d'ambition, d'honneur, de renommée,
Vous n'étiez qu'un mirage, une vaine fumée !
Il s'avance aujourd'hui désillusionné,
Flétri, courbé, tremblant, le front découronné.
C'est le chêne des monts, à la cîme si fière,
Maintenant dépouillé, frappé par le tonnerre.
Au lieu du ciel d'azur, des brises du printemps,
Les neiges, le sol dur, le vent du cimetière,
D'un coupable passé la souvenance amère :
C'est l'homme à soixante ans.

QUATRE-VINGTS ANS.

Oh! que la solitude est immense, effrayante,
Autour de ce vieillard à la démarche lente!
Il chancelle à tout pas; car ses pieds sont blessés
Par les débris des croix, des tombeaux renversés.
Il voudrait reculer, retourner en arrière ;
Mais la mort lui dit : marche; et creuse son or-
Au lieu des cris de joie et d'acclamations, [nière.
Le silence de mort, même des passions.
A quoi sert le trésor de son expérience ?
Son corps n'a plus de nerf, son âme d'espérance.
Mais soudain resplendit une clarté du ciel,
Sur ses traits décharnés un espoir immortel.
D'un messager divin la forme éblouissante,
Plus pure que l'aurore et plus qu'elle riante,
D'un pied touchant la terre, et le front dans les
Une croix à la main, apparaît à ses yeux :[cieux,

" Suis mes pas, ô mon fils ! car je suis la lumière,
" La force qui soutient tout homme sur la terre.
" Mon amour autrefois veilla sur ton berceau ;
" Je reviens aujourd'hui t'endormir au tombeau.
" Calmé par ma prière,
" Et bercé par mes chants,
" Repose entre les bras de l'Eglise, ta mère,
" O vieillard de quatre-vingts ans ! "

CENT ANS.

Plus rare que l'épi laissé dans le sillon,
Quand l'avare glaneuse a cueilli sa moisson ;
Ou que la grappe mûre au cep abandonnée
Lorsque les vendangeurs ont fini leur journée ;
Pèlerin du passé, le vieillard de cent ans
Est un hôte oublié sur la barque du temps.
De tous ses compagnons, victimes du naufrage,
Pour dire leur trépas lui seul encor surnage.
Sa vie est une époque et plus qu'un monument :
Son nom de siècle en siècle est transmis à l'en-
Dans Athènes ravi, c'est le divin Homère ; [fant.
Aveugle et mendiant, c'est le grand Bélisaire ;
Dans les bras de Joseph, c'est Jacob expirant.
Et l'étranger distrait, passant au cimetière,
Sur une tombe lit avec étonnement :
" Ci-gît un centenaire. "

5 août, 1869.

LE PORTRAIT DE MON PÈRE.

Il est là, dans son cadre, au vieux mur suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme, mais austère,
Le regard, plein de feu, dans l'espace perdu ;
Toujours je l'ai vu là, ce portrait de mon père.

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir,
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et parait se mouvoir :
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

De la toile parfois semble se détacher
Et descendre vers moi cette ombre qui m'est
Elle vient à ma droite en silence marcher [chère.
Et m'indique du doigt le portrait de mon père.

Quand surgissent les jours d'orage intérieur,
Où l'âme est sans vertu, le courage éphémère,
Pour raffermir mes pas au sentier de l'honneur,
Je n'ai qu'à regarder le portrait de mon père.

Si jamais au torrent me laissant emporter,
A ses nobles leçons je venais à forfaire,
Rougissant de moi-même, oserais-je affronter
Le foudroyant regard du portrait de mon père.

Vingt ans passés, la mort vint frapper au manoir;
Lorsque ma mère en deuil revint du cimetière,
Elle me dit montrant le cadre orné de noir :
" Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père.

" Pour être comme lui digne de tes aïeux,
" Et comme lui remplir une noble carrière,
" Être grand citoyen et chrétien vertueux,
" Viens t'inspirer devant le portrait de ton père."

L'imiter fut depuis mon suprême désir,
Et quand je fermerai mes yeux à la lumière,
A Dieu je veux léguer mon dernier souvenir
Et mon dernier regard au portrait de mon père.

19 février, 1869.

LE COUREUR DES BOIS

CHANSON FORESTIÈRE.

Le type du Coureur des Bois, dont le baron de Saint-Castin est la plus remarquable personnification, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une esquisse. Le grand romancier américain, Fénimore Cooper, a exploité admirablement ce caractère original qu'il a dérobé à notre histoire, car le type du Coureur des Bois appartient particulièrement à notre pays, où il a pris naissance. Peut-être trouvera-t-on un reflet de cette existence étrange et aventureuse dans les couplets qui suivent.

J'ai voyagé toute ma vie
Seul et sans me lasser jamais ;
Je ne connais d'autre patrie
Que les déserts et les forêts.

A ma famille, à mon village
J'ai dit adieu depuis trente ans ;
Jamais, durant ce long voyage,
Je n'ai vu la face des blancs.

Ma carabine est ma compagne ;
Je règne avec elle en tout lieu.
Dans la plaine et sur la montagne
Je n'ai d'autre maître que Dieu.

On dit qu'une tribu guerrière,
Jadis confia son destin
Au grand chasseur qui fut mon père,
Dernier baron de Saint-Castin.

De l'Indien j'ai l'insouciance,
L'ouïe et l'intrépidité ;
Pareil mépris de l'existence,
Pareil amour de liberté.

Il n'est pas un souffle, un murmure,
Pas un frémissement des bois,
Pas un seul bruit de la nature,
Que ne puisse imiter ma voix.

Que sont les brillantes parures
Dont s'enorgueillissent les rois
A côté des riches fourrures
Qui parent le Coureur des Bois?

J'ai pour sceptre ma carabine,
Le dôme des cieux pour palais,
Pour tapis j'ai la mousse fine,
Pour trône, les monts des forêts.

Là-bas, au fond de la Prairie,
Les buffles paissent par troupeau ;
Pour mon vêtement, pour ma vie
Je n'ai qu'à choisir les plus beaux.

Quand la neige des bois s'amasse,
Qu'on enfonce jusqu'au genou,
Je prends mes raquettes, je chasse
L'orignal et le caribou.

Lorsque l'ombre du soir arrive,
Je me fais un lit de sapin.
Couché près de la flamme vive,
Je rêve et dors jusqu'au matin,

Au bruit des vents et des cascades
Qui beuglent comme des taureaux ;
Au grognement des ours nomades
Qui vont boire dans les ruisseaux.

Si je vois monter la boucane
D'un camp sauvage à l'horizon,
Je vais m'asseoir dans leur cabane
Et partager leur venaison.

Au fond des bois, ou sur la plage,
Quand mon cadavre dormira,
Celui qui prend soin du Sauvage
Sur mes os blanchis veillera.

Peut-être le missionnaire
Qui prêche au pauvre Indien la croix,
En passant dira sa prière
Pour l'âme du Coureur des Bois.

9 décembre 1869.

A MA SŒUR.

Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre,
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes blonds cheveux épars sur ton corsage noir,
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi,
Je cherche alors à lire au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte a laissée.

Seras-tu grande dame, en un salon doré,[1]
D'espérance et de fleurs le front toujours paré;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives;
Ou, joyeuse, entraînée au bras d'un cavalier,
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, plus belle que la rose
Sous les tièdes rayons du printemps fraîche éclose?
Puis, lasse, retirée au fond de ton boudoir,
Après avoir joui de tes succès du soir,
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie?

Vois-tu briller l'éclat de la fleur d'oranger
Que pose sur ton front quelque jeune étranger,
Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait résonner tout bas le nom de fiancée:
Et marchant aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant, te conduit à l'autel?

Jeune épouse plus tard, vois-tu parmi ses langes
Sourire à tes baisers le plus joli des anges?
Ou, le ciel t'appelant vers un destin plus beau,
Un jour marcheras-tu sur les pas de l'Agneau?
Foulant aux pieds brocart, diamants et parure,
Et livrant aux ciseaux ta blonde chevelure,
Religieuse au cloître ou sœur de charité,
Du manteau de l'amour couvrant la pauvreté;
Psalmodiant au chœur durant la sainte veille
La louange du Dieu qui jour et nuit y veille?

Seras-tu?... Mais d'où vient cette étrange paleur,
Ces pleurs, et sur ton front cette froide sueur?
Vois-tu dans l'avenir quelque spectre effroyable
Au geste menaçant, à la voix formidable?
Plus triste que la mort, serait-ce le Malheur
De ses ongles de fer étouffant ton bonheur?
La pâle maladie éteindrait dans les larmes
L'éclat de ton regard, ton sourire et tes charmes,
Au fond d'un noir réduit, sans chaleur, ni soleil,
Sans ami pour pleurer sur ton dernier sommeil!

Oh! non, ne crains pas que l'heureuse et chaste [étoile
Qui luit sur ton matin vers le soir ne se voile,
Et que de ton chemin les arbres et les fleurs
Se changent en cyprès qu'arroseront tes pleurs.
Interprète du ciel, ma voix va te prédire
Ce sort mystérieux que nul ne peut te dire.
Tu vois ce crucifix, relique du manoir,
Dont tu couvres les pieds de baisers chaque soir,
Ces images de saints, et cette humble chapelle
D'où monte ta prière à la reine immortelle.
Cette piété tendre est l'oracle divin
Où je lis l'avenir que tu cherches en vain.
Dans le siècle ou le cloître, ou chaste et tendre [mère,
Noble ou pauvre, humble ou riche, à tout âge, [en tous lieux,
Tu seras, quelque soit ta future carrière,
Heureuse sur la terre, et sainte dans les cieux.

25 février, 1869.

[1] Inutile de dire que ces rêves ne sont que des fictions admises en poésie. On n'y doit voir qu'une idée générale exprimant cette antithèse : bonheur et misère.

LE LUTIN

RÊVE D'ENFANT.

A peine il m'en souvient, tant j'étais tout petit.
Comme l'oiseau naissant sur le duvet du nid,
Ma tête reposait sur l'oreiller de plume,
Un soir d'automne, à l'heure où se lève la brume.
Ma mère m'embrassait une dernière fois,
En traçant sur mon front le signe de la croix.
Le vent faisait branler la tête des vieux ormes,
Et poussait des clameurs dans leurs rameaux énormes.
Par le froid et la peur mes sens étaient transis.
De mon lit qui touchait au trumeau du chassis,
Je regardais dehors, et je voyais les branches
Agiter leurs grands bras parmi les lueurs blanches.
Mes yeux restaient fixés sur un rameau brisé
Jadis par la tempête, et par l'eau tout usé.
Plus que tous ses voisins, il paraissait se tordre,
Se débattre en colère, et chercher à les mordre.
Soudain, je crus voir qu'il se métamorphosait,
En un petit lutin noir qui me menaçait
De ses deux poings. Sur moi, de ses fauves prunelles,
Il lançait, grimaçant, des milliers d'étincelles.
J'avais grande frayeur, et je fermais les yeux;
Mais sitôt je sentais, ainsi qu'une brulure,
Les griffes de ses doigts passer dans mes cheveux.
Enfin je me blottis dessous ma couverture,
En invoquant Jésus, Marie à demi-voix,
Et faisant sur moi-même un grand signe de croix.

Après plus de trente ans, par la même fenêtre,
Aujourd'hui je regarde, et je cherche où peut être
Ce tronçon vermoulu qui causait mon effroi.
Sur la branche grandie, il est là devant moi.
Je ris, en le voyant, de ma peur chimérique.
D'où vient, me dis-je, que ce rêve fantastique,
Pénible cauchemar, me captive, et revêt
Une vague auréole, un charme qui me plaît.
Ah! c'est qu'il me transporte, à l'instant que j'y pense,
Au paradis terrestre, aux jours de mon enfance.

Janvier, 1872.

L'ENFANT DISPARU.[1]

—

LÉGENDE.

I

On leur disait : Enfants, n'allez point sur la grève,
Quand le jour baisse ; à l'heure où la marée achève
De monter ; quand, au large, on voit de grands vaisseaux
Mouillés à l'ancre. Ils sont tout pleins de matelots
Forts comme des géants, qui sont là sur la poupe,
Et partout dans les mâts, grimpés sur les haubans,
Qui guettent, sur les bords, les petits imprudents.
Et dès qu'ils les ont vus, il viennent en chaloupe
Les enlever. Et puis jamais plus on entend
Parler d'eux. On dit que, sur le grand océan,
Ils les mènent bien loin. S'ils pleurent, on les jette
A fond de cale, avec un peu de pain et d'eau
Pour toute nourriture. A grands coups de garcette,
Liés au mât, on les fouette sur le dos.
Plus d'un meurt sous les coups. Alors, pour toute tombe,
Ils ont la mer qui les engloutit dans sa trombe,
Un boulet à leurs pieds, qui les entraîne au fond.
Les autres, élevés sur le navire, font
De petits matelots qui tordent les cordages
Noircis et goudronnés. Et battus, chaque jour,
Nuit et jour dans les mâts, du monde font le tour,
Et finissent enfin par périr en naufrages.

II

Des bons avis l'enfant est souvent oublieux.
Le petit Pierre ouvrait la bouche et de grands yeux
En écoutant cela du père Aristobule,
Vieux canadien naïf, peut-être un peu crédule.

Le soir Pierre avait peur. Mais dès le lendemain,
Du fleuve qu'il aimait il prenait le chemin,
Se baignait dans ses flots, cueillait les coquillages,
Et les colimaçons tout blancs ou bleus d'azur,
Ramassait les varechs verdâtres aux rivages.
La mer était si belle, et l'air salé si pur !
Sa mère lui disait : « Prends garde, petit Pierre,
« D'aller, à marée haute, au bord de la rivière. »
« Non, maman, disait-il ; je vais sur les côteaux
« Aux fraises, aux bluets ; là-bas ils sont si beaux. »

Un autre jour encore il partit en cachette ;
Mais il ne revint pas ; et sa mère inquiète
Courut vers le côteau, sur les bords de la mer ;
De ses cris, de ses pleurs faisait retentir l'air ;
Aux rochers, aux forêts demandait petit Pierre.
Mais rien ne répondait à sa douleur amère.
Sur le sable elle vit la trace de ses pas ;
Mais l'enfant disparu ne se retrouva pas.
Bien des ans sont passés, et rien ne la console.
Maigre et méconnaissable, elle est aujourd'hui folle.
Pauvre femme, autrefois si fraîche de santé,
Avec son teint de rose et son air de gaîté,
On la voit bien souvent assise sur la grève,
Immobile et plongée en un pénible rêve,
Les pieds nus, les cheveux au vent, et l'œil hagard.
On l'entend prononcer quelques mots au hasard
Avec un geste amer. Et quand on la rencontre,
Elle s'arrête, brusque, et les yeux fixés, montre
Du doigt la mer, avec un déchirant soupir,
Et demande tout bas : « Le voyez-vous venir ? »

20 juin 1873.

---

1. L'auteur a voulu exploiter dans la pièce suivante une tradition répandue dans les campagnes des environs de Québec, et qui vient de la coutume autrefois pratiquée en Angleterre de recruter de force des matelots, dans les cas de nécessité.

LES JUMEAUX.

—

LÉGENDE.

—

Qu'ils étaient beaux à voir au jour de leur baptême
Dans leurs langes de soie et leur voile tout blanc.
En faisant sur leur front l'onction du saint-chrême,
Le prêtre souriait d'aise en les admirant.
Si pareilles étaient leurs figures de roses,
Leurs prunelles d'azur, leurs lèvres demi-closes !

Quand ils dormaient tous deux dans leur petit berceau,
Aussi frais que deux lis entr'ouverts dans un vase,
Leur mère ne savait quel était le plus beau.
Sur leur tête penchée, elle était en extase,
Cherchant à deviner des yeux et de la main,
Lequel était Joseph et lequel Benjamin.

Ils grandirent ensemble ; ensemble ils essayèrent
Leurs premiers petits pas. Ensemble ils gazouillèrent
Leur première parole. Ils dormaient dans les bras
L'un de l'autre, et mangeaient côte-à-côte au repas.
A voir ce double amour et cette ressemblance,
On eût dit en deux corps une même existence.

Les vieillards du village, assis sous les ormeaux,
Les regardaient passer : « Voici nos deux jumeaux, »
Disaient-ils souriant d'un ton qui les arrête,
Posant pour les bénir leurs deux mains sur leur tête.

Le dimanche, à l'église, en beaux surplis de lin,
Chacun d'eux, dans le chœur, semblait un séraphin.
Les chantres se taisaient, quand leurs voix angéliques
Entonnaient une antienne, ou quelques saints cantiques.

Vint pour eux le grand jour. Ensemble agenouillés
Pour la première fois à la table suprême,
Recueillis et fervents, les yeux de pleurs mouillés,
Ils reçurent le pain des anges, Dieu lui-même.

Le ciel se réflétait de leur âme en leurs yeux:
Ainsi doivent briller les élus dans les cieux.
Près d'eux leur mère était rayonnante d'ivresse,
Chacun se les montrait au sortir de la messe,
Et répétait; "Voyez combien il sont heureux!"
Et les mères venaient les embrasser tous deux.

Le soir du même jour, au bord de la rivière,
Jouaient les deux jumeaux sortant de la prière.
C'était plaisir d'entendre et leur rire et leurs chants.
Pour les voir s'amuser s'arrêtaient les passants.
Les deux enfants guidaient leurs petites nacelles
Qui voltigeaient sur l'eau comme des hirondelles.
Inclinés sur la rive, ils suivaient attentifs
Chaque évolution, chaque élan des esquifs,
Lorsqu'un coup de vent fond sur le plus grand navire.
Sa voile touche à l'onde, il chancelle, il chavire,
Et dérive au courant. Le petit Benjamin,
Sans souci du danger, une perche à la main,
Entre à l'eau pour l'atteindre. Il l'approche, il le rase,
Quand tout à coup son pied glisse et fuit sur la vase.
Deux cris se font entendre, et l'enfant disparaît.
Joseph, tout hors de lui, s'élance comme un trait.
Il a rejoint son frère; il l'étreint, il l'embrasse.
Un instant on les voit flotter à la surface;
Puis ils sont engloutis. Un cris d'effroi parcourt
Le hameau. "Les bessons sont noyés!" on accourt,
On arrive. Un plongeur se jette à la rivière,
Disparaît, et revient bientôt à la lumière
Portant entre ses bras les deux jeunes enfants
Qu'il dépose sans vie aux pieds de leurs parents.
La mère infortunée est là, d'angoisse folle,
S'arrachant les cheveux, sourde à toute parole.
Cependant on s'empresse, on s'épuise en efforts.
Reste-t-il un espoir? tous les deux sont-ils morts?
Joseph surtout paraît n'être qu'en léthargie.
On l'entoure de soins; il revient à la vie.
De sa bouche un seul mot s'échappe: "Benjamin!
"Rendez-moi Benjamin!" On le retient en vain;
Il s'attache en délire aux restes de son frère.
Ni supplications, ni larmes, ni prière
Ne peuvent l'éloigner; et la fièvre au cerveau,
Il demande à grands cris son frère ou le tombeau.

Le lendemain, lorsque reparut la lumière,
Les deux jumeaux gisaient sur leur couche dernière.
Le hameau tout entier fut plongé dans le deuil;
Et vint pleurer autour de ce double cercueil.
On montre encor leur tombe au coin du cimetière;
Et nul n'y passerait sans dire une prière.

25 Juin 1873.

LE PRISONNIER DE CHILLON

PAR LORD BIRON.

(*Traduction.*)

A MON AMI ALFRED GARNEAU.

J'étais bien jeune, lorsque je lus, pour la première fois, les chefs-d'œuvre de Lord Byron dans une traduction française publiée, avec le texte en regard, par le comte de Hautefeuille. Parmi tant de drames saisissants, ***Le Prisonnier de Chillon*** fit sur moi une impression que je n'ai jamais oubliée. Cette élégie patriotique, écrite avec des larmes, avait, à cette époque, un intérêt d'actualité, par le souvenir des luttes que notre pays venait de soutenir pour la conquête de ses libertés.

Dans mon enthousiasme pour le poème de Byron, j'essayai de le traduire en vers; j'ai revu plus tard et entièrement refondu cette traduction que j'exhume aujourd'hui de la poussière.

Bien souvent, pendant mes rêveries poétiques, j'ai cherché autour de moi un type qui me révélât quelque chose de la grande âme de Bonnivard. Et savez-vous quel est le caractère qui me parut le mieux réaliser cet idéal? Ce fut la noble figure de votre père.

Martyr, comme Bonnivard, de l'idée nationale; historien comme lui, et comme lui prisonnier, mais prisonnier volontaire, il a consumé sa vie dans la solitude et les livres pour arracher à la destruction les lambeaux épars de notre histoire. Il a éprouvé, pour notre avenir national, les angoisses que Bonnivard, dans sa captivité, ressentait pour sa race expirante. Tous deux ont usé leur existence pour une grande cause.

Vous comprenez maintenant pourquoi mon amitié vous dédie cet opuscule, en le déposant sur la tombe de l'illustre historien.

NOTES HISTORIQUES.

François de Bonnivard, le Prisonnier de Chillon, était seigneur de Ludes, et natif de Seyssel, près de Belley. Né en 1496, il fit ses études à Turin. En 1510, son oncle, Jean-Aimé de Bonnivard, résigna en sa faveur le prieuré de Saint-Victor, bénéfice considérable situé aux portes de Genèvre. Bonnivard fut l'un des plus courageux défenseurs de sa patrie adoptive; il sacrifia pour elle son repos et sa fortune. "Il "la servit, dit un de ses historiens, avec l'intré- "pidité d'un héros, et il écrivit son histoire "avec la naïveté d'un philosophe et la chaleur "d'un patriote."

Jeune encore, il s'était attiré la colère du duc de Savoie, en dénonçant hautement ses projets ambitieux. En 1510, ce prince, ayant envahi Genève avec cinq cents hommes, Bonnivard se vit obligé de prendre la fuite. Il voulait se retirer à Fribourg; mais il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient, et conduit, par ordre

du prince, à Grolée, où il resta prisonnier pendant deux ans.

Rentré à Genève, son patriotisme le signalait toujours comme un ennemi redoutable; et en 1530, pendant qu'il traversait les montagnes du Jura, il fut saisi par des brigands, et livré au duc qui le fit jeter dans les cachots du château de Chillon. Ce prince voulut déguiser sa vengeance sous le dehors du zèle religieux; mais Bonnivard ne montra pas moins d'héroïsme pour défendre sa foi que pour protéger sa patrie. Il languit en prison jusqu'en 1536; l'armée helvétienne ayant alors chassé les princes de Savoie du pays de Vaud, le délivra de sa dure captivité.

Le château de Chillon élève ses antiques et sombres tourelles sur les bords du lac Léman, entre Clarens et Villeneuve. Il est bâti sur un rocher situé entre deux abîmes: l'abîme des hautes montagnes, dont il forme le dernier échelon, et l'abîme du lac, dont les eaux mesurent, à sa base, près de mille pieds de profondeur. Le Rhône, coule à la gauche du château; en face, s'élèvent les hauteurs de Meillerie et les Alpes; en arrière, un torrent se précipite des cîmes escarpées.

"Cet immence château, au fond duquel sont creusés de vastes et ténébreux souterrains, est à lui seul une île et n'a de rives que ses murailles hexagones: édifice sorti du sein des ondes, navire immobile, qu'un pont joint à la terre, comme l'ancre retient le vaisseau. Ce pont semble en effet retenir cet aquatique castel près du rivage, tandis que les flots le battent avec la violence des mers les plus orageuses, ou s'aplanissent au loin, paisibles et transparents, pour en reproduire l'image renversée."

L'histoire du château de Chillon est enveloppée de mystère: on ignore et le nom de celui qui le fit élever, et l'époque de sa construction. Quelques historiens la font remonter à l'année 1120. Pendant des siècles, ses noirs donjons servirent de cachots aux criminels et aux prisonniers d'état. On y montre encore aujourd'hui une poutre, noircie par le temps, sur laquelle étaient exécutés les condamnés. L'anneau de la chaîne de Bonnivard se voit encore attaché au mur; et le pavé garde l'empreinte de ses pas. Sur l'un des sept piliers auquel il fut enchaîné, est gravé dans la pierre le nom de l'auteur du *Prisonnier de Chillon.* [1]

(1) A mon passage en Suisse, en 1874, j'ai visité le château de Chillon; et j'ai pu constater par moi-même la véracité des détails qui précèdent.

Les donjons du château servent encore aujourd'hui de prison; les salles des princes sont remplis par les canons rayés de l'artillerie helvétique.

Par une des fenêtres de la forteresse, j'aperçus la petite île qui s'élève à peu de distance, du côté de Villeneuve. Elle porte encore les trois ormeaux dont parle Byron à la fin de son poème. Dans la prison de Bonnivard, le guide m'indiqua le nom du poëte gravé sur une des colonnes; et sur la cinquième, l'anneau de la chaîne qui retenait le prisonnier.

"A l'aspect des grandes montagnes, de dent de Jaman, de la dent du Midi, de ce majestueux, qui fait plus d'impression en sur le voyageur, quand il sort de ce sombre jour, on aime à ressaisir le souvenir de c grande infortune, à répéter la belle composit qu'elle inspira à Lord Byron. Aux merveil de la nature, on associe la grandeur de l'homm sa constance, sa vertu, et le génie du poëte, l célébrant après trois siècles, afin d'en doter u les siècles à venir."—(*Histoire de la Sui* par Ph. de Golbéry.)

LE PRISONNIER DE CHILLON.

O génie éternel de l'âme indépendante,
Liberté, nulle part tu n'es aussi brillante
Qu'au sein des noirs cachots! car là c'est dans le cœur
Que tu viens te choisir un asile d'honneur,
Le cœur que ton amour seul librement enchaîne.
Et quand tes fils rivés aux anneaux de leur chaîne,
Dans un affreux donjon agonisent de faim,
Leur martyre t'assure un triomphe prochain.
S'arrachant par la mort de cet antre homicide,
Comme le papillon brisant sa chrysalide,
Leur âme va répandre aux quatre vents des cieux
Sur la patrie esclave un souffle généreux
Qui fait partout surgir la fière indépendance.
O Chillon! vieux château qui vit tant de souffrance,
Ton triste cachot est désormais immortel,
Ta muraille est un temple et ton sol un autel.
Du sang de Bonnivard tu portes les empreintes,
Tes lourds anneaux de fer, tes pierres en sont teintes.
Que jamais effacé ce sang élève au ciel
Contre tous les tyrans un sanglot éternel.

I

Mes cheveux sont tous blancs, et cependant à peine
J'ai franchi la moitié de la carrière humaine.
Ils ne m'ont pas blanchi du soir au lendemain,
Dans une seule nuit d'horreur ou de chagrin.
Mon sang s'est refroidi dans mes veines arides,
Et mes traits desséchés sont creusés par les rides.
Mes membres sont courbés, mais non par les travaux:
Ils ont perdu leur force en d'ignobles repos.
Je vis dans un cachot, enseveli sous terre,
Comme les criminels, privé d'air, de lumière.
Mon crime est de garder la loi de mes aïeux.
Plus fort que les tyrans, mon père sous mes yeux
Fut sur le chevalet martyr de sa croyance.
Ses enfants comme lui, pour la même défense,
Au milieu des tourments ont affronté la mort.
Nous étions sept; un seul aujourd'hui vit encor.
Six frères, un vieillard ont scellé de leur vie
La foi sainte qu'en vain l'on veut que je renie.
L'un d'eux sur un bûcher, deux autres aux combats,
Trois dans cette prison ont trouvé leur trépas.
Seul, je n'ai pu périr dans ce sanglant naufrage,
Et j'attends que la mort de mes fers me dégage.

II.

pt pilastres massifs soutiennent les arceaux
les vieilles parois de ces sombres caveaux.
n rayon du soleil qui s'est trompé de route,
travers la crevasse ouverte dans la voûte,
roupit sur le pavé qui ne sèche jamais,
insi qu'un météore au-dessus d'un marais.
ur chacun des piliers de bysantine forme
ar des anneaux de fer pend une chaîne énorme,
e fer est corrosif; sur mes pieds, sur mes bras
es blessures qu'il fait ne se guérissent pas.
oujours je sentirai sa morsure cruelle
ant que cette lueur, pour moi toujours nouvelle,
De sa pâle clarté fatiguera mes yeux.
Ils n'ont pas vu lever le soleil dans les cieux,
J'ignore maintenant depuis combien d'années.
J'ai cessé de compter mes trop longues journées,
Lorsque mon dernier frère, à mes côtés gisant,
Mourut, me laissant seul, plutôt mort que vivant.

III.

Nous étions trois liés sur ces piliers de pierre;
Mais chaque frère était séparé de son frère.
Impossible de faire un pas pour se mouvoir;
A peine pouvions-nous dans cette nuit nous voir.
Les livides clartés et les vapeurs palpables
De ce cachot rendaient nos traits méconnaissables.
Ensemble réunis et pourtant séparés,
Les bras chargés de fers, d'angoisse dévorés,
Privés de tous les biens de l'humaine existence,
Nous trouvions cependant une âpre jouissance
A faire retentir la prison de nos voix,
A dire une légende, un récit d'autrefois,
Quelque chant héroïque appris dans notre enfance,
Dont les mâles accents ranimaient l'espérance;
Mais à nos longs ennuis ce faible apaisement
Finit par se changer en étrange tourment.
Nos voix parurent prendre un timbre lamentable,
Comme un lugubre écho de cet antre effroyable.
Leur son rauque, strident, n'avait rien de nos voix
Si pleines de gaîté, si fraîches autrefois.
Nous n'y retrouvions plus aucune ressemblance,
Et n'osant l'avouer, nous gardions le silence.
Mais ce silence même, image du tombeau,
Devenait à la longue un supplice nouveau.

IV.

De moi devait venir l'exemple du courage
Etant l'aîné des trois; à ce pénible ouvrage
Je dévouais mon temps et toute mon ardeur.
Leur âme était plus grande encor que leur malheur.
Le plus jeune des deux que chérissait mon père,
Parce qu'il reflétait les traits de notre mère,
Avec ses yeux profonds et bleus comme le ciel,
Avec ses cheveux blonds comme un rayon de miel;
C'était pour lui surtout, pour cette âme si belle,
Que mon angoisse était chaque jour plus cruelle.
Je n'imagine aucun supplice plus amer
Que de voir un tel ange au fond d'un tel enfer.
Il était aussi beau que le jour:......(sa lumière
Me ravissait jadis comme au sortir de l'aire
Elle ravit l'aiglon) .....beau comme ce long jour
Du pôle qui du soir n'amène le retour
Qu'à la fin de l'été; délicieuse aurore
Qu'en son nid de frimas le soleil fait éclore.
Il en avait l'éclat avec la pureté.
D'un caractère doux, d'une aimable gaîté,
Il n'avait de soupirs, il ne versait de larmes
Que pour charmer d'autrui les pleurs et les alarmes.
Mais alors de ses yeux elles tombaient à flots
Comme du flanc des monts les abondantes eaux.

V.

Son frère était doué d'une âme non moins pure;
Mais c'était à la fois une forte nature.
Robuste, son courage eut seul et sans appui,
Affronté l'univers conjuré contre lui.
Sur un champ de bataille il fût mort avec joie:
Mais quand à ces horreurs son âme fut en proie,
Je le vis en secret défaillir de langueur;
Le cliquetis des fers brisa cette vigueur.
Peut-être observait-il ce désastre en moi-même;
Cependant j'essayais, par un effort suprême,
De soutenir son âme en paraissant joyeux.
Mon frère était chasseur, comme tous ses aïeux;
Il avait poursuivi les daims dans nos montagnes,
Et bien souvent traqué les loups dans les campagnes,
Pour lui, des fers étaient pires que l'échafaud:
Il eut aimé la mort plutôt que le cachot.

VI.

Le château de Chillon est baigné par les ondes
Du lac Léman qu'on dit de mille pieds profondes
Au-dessous du rocher qui porte ses remparts.
De murailles, de flots cerné de toutes parts,
Cet affreux donjon est une tombe vivante.
Creusés dans le roc vif que la vague tourmente,
Ses pavés sont plus bas que les flots: jour et nuit
Au-dessus de nos fronts nous entendions leur bruit.
Et quand les vents d'hiver se jouaient dans l'espace
Heureux d'indépendance, à travers la crevasse
Je voyais s'infiltrer les gouttelettes d'eau.
Je sentais remuer la base du caveau;
Mais le roc s'ébranlait sans m'ébranler moi-même;
Car la mort m'eût souri comme un bienfait suprême.

VII.

De mes frères celui qui semblait le plus fort,
Abattu le premier, n'aspirait qu'à la mort.
Je voyais s'affaisser sa puissante nature;
Bientôt il refusa jusqu'à sa nourriture.
Non pas qu'il eût dégoût de ce rude aliment,
Tous trois chasseurs, c'était notre moindre tourment.

A la place du lait des chèvres de montagne,
Nous buvions l'eau puisée au fossé de ce bagne;
Et nous mangions ce pain, triste ami des malheurs,
Que tous les prisonniers ont trempé de leurs pleurs,
Depuis tant de mille ans que les hommes coupables
Ont osé dans les fers renfermer leurs semblables.
Mais à lui comme à nous qu'importait cette horreur?
Un autre mal rongeait ses membres et son cœur.
Son âme était coulée en ces étranges moules
Qui ne peuvent souffrir les palais ou les foules.
Il leur faut l'horizon, l'air pur, la liberté.
Mais pourquoi plus longtemps taire la vérité?
Il mourut......je le vis, et de ma main tremblante
Je ne pus soutenir sa tête défaillante.
Je ne pus l'arroser de mes larmes; en vain
J'essayai de saisir sa pâle et froide main.
Aussi bien que mes cris mes forces furent vaines.
Il mourut .....les géôliers détachèrent ses chaînes,
Et creusèrent au fond de ce noir souterrain
Une fosse profonde, humide, horrible; en vain
Je priai les géôliers d'accorder à mon frère
Une tombe en un lieu qu'éclairât la lumière.
C'était une pensée absurde; cependant
Je ne pus l'arracher de mon cerveau brûlant;
Je croyais que cette âme aventureuse et fière
Ne serait jamais libre en cette froide bière.
Ils reçurent mes vœux par un rire glacial,
Et jetèrent le corps dans ce trou sépulcral.
Un sol plat, sans gazon, où nul ne s'agenouille,
Recouvre maintenant cette chère dépouille.
Seul témoin du forfait laissé par le bourreau,
Sa chaîne vide pend au-dessus du tombeau.

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur de la famille,
Naïf et délicat comme une jeune fille,
Le plus aimé de tous depuis ses premiers ans,
L'âme de notre mère avec ses traits charmants,
De son père martyr la joie et l'espérance,
Lui pour qui seul j'aimais encore l'existence,
Pour qui seul j'espérais la fin de ce malheur,
Des jours de liberté, peut-être de bonheur,
Ce frère aussi perdit sa gaîté naturelle.
En vain il s'épuisait en bonté fraternelle,
Je le vis se courber au vent de la douleur,
Ainsi que sur sa tige une brillante fleur.
O Dieu! que le trépas est rempli d'épouvante
Quelle que soit la forme ou l'aspect qu'il présente!
J'ai vu l'homme expirer parmi des flots de sang,
Je l'ai vu disparaître au fond de l'océan,
Les membres agités, la tête convulsive.
Lorsque du criminel le châtiment arrive,
Je l'ai vu sur sa couche ou devant l'échafaud
Le visage livide à l'aspect du tombeau.
C'était chose hideuse...... Ici, rien de semblable.
Un trépas assuré, mais lent, impitoyable.
Il vit venir la mort, toujours calme et serein,
Aimable en sa langueur et doux jusqu'à la fin,
Dévoué chaque jour avec de nouveaux charmes,
Et gardant pour moi seul ses soupirs et ses ları
La fraîcheur de sa joue et l'éclat de son teint
Qui, si près de la nuit laissaient croire au matin,
Pâlirent lentement autour de son visage,
Ainsi que l'arc-en-ciel à la fin de l'orage.
Et son regard restait si transparent, si beau,
Qu'on eût dit à le voir la lampe du cachot.
Du reste, ni retour, ni parole ulcérée
Pour pleurer avec moi sa fin prématurée.
Vers des jours plus heureux un vague souvenir;
Pour m'animer, un mot d'espoir en l'avenir;
Car j'étais abîmé dans un morne silence
A ce dernier malheur pour moi le plus immense.
Cependant s'approchait la mort; chaque soup
Que sa poitrine en feu ne pouvait retenir,
Devint plus lent, plus rare, et j'entendais à peine
Le murmure étouffé de sa mourante baleine.
Puis, je n'entendis rien. J'appelai; car la peur
Me donnait le vertige. Hélas! nulle lueur
D'espoir ne me restait. J'appelai .....le silence
Seul me répondit; puis un soupir......Je m'élance
Et je brise mes fers d'un bond désespéré......
Il n'était plus là......Seul, j'errais incarcéré,
Respirant d'un tombeau l'atmosphère malsaine.
La seule, la dernière et la plus douce chaîne
Qui me retenait loin du rivage éternel
Venait de se briser dans cet antre cruel.
De mes deux frères, l'un sommeillait sous la terre,
L'autre gisait dessus. D'une étreinte dernière
J'embrassai sa dépouille, et je pressai sa main......
Plus froide était la mienne......Et penché sur son sein,
Je restai demi mort, et l'âme en défaillance,
Avec cette navrante et vague souvenance
Que tout ce qui fut cher est perdu pour toujours.
Pourquoi n'étais-je pas au dernier de mes jours?
Plus d'espoir ici-bas; la foi seule subsiste:
Elle me défendait une mort égoïste.

IX.

Que m'advint-il alors? Je ne m'en souviens plus.
Tout flotte en mon esprit incertain et confus.
C'est d'abord une absence et d'air et de lumière,
Des ténèbres enfin. J'étais comme une pierre
Au fond de ces monceaux de pierres: ni penser,
Ni sentiment......plus rien......tout semblait se glacer
Au dedans, au dehors. De ma propre existence
J'ignore si j'avais même la conscience:
Ainsi gît un roc nu dans la brume, sans bruit.
Ce n'était pas le jour, ce n'était pas la nuit:
Pas même du cachot le crépuscule pâle,
L'odieuse lumière à mes yeux si fatale.
On eût dit le néant ou semblable milieu,
Vide absorbant l'espace et fixité sans lieu.
Ni temps, ni ciel, ni terre au fond de cet abîme,
Nul acte, nul arrêt, nulle vertu, nul crime.

[M]ais silence partout, et végétation
[M]uette en moi, sans vie et sans extinction.
[S]emblable à la mer morte, un océan stérile,
[O]céan ténébreux, apathique, immobile.

X.

Une lueur pénètre à travers mon cerveau,
Rêve ou réalité......Serait-ce un chant d'oiseau?
Il cesse, puis reprend sa vague mélodie,
Suave comme un chant d'un céleste génie.
Surpris, autour de moi je laisse errer mes yeux,
Croyant apercevoir quelqu'envoyé des cieux.
D'abord, je ne vis rien, ni trace de supplice,
Ni de mon triste état l'apparence ou l'indice.
Puis, mes sens remontant par pénible degré,
De mes impressions le cours désespéré,
J'aperçus le pavé de mon sombre repaire,
Et ses voûtes sur moi pesant comme naguère;
A travers la crevasse et toujours vacillant
Le rayon de soleil et l'oiseau gazouillant,
Joyeux et moins craintif, dans la noire ouverture
Que s'il avait posé son pied sur la ramure.
Le plus beau des oiseaux de la terre ou des cieux,
Ayant de l'arc-en-ciel les rayons merveilleux,
Avec ailes d'azur et corsage de roses,
Un chant mélodieux qui disait mille choses,
Et chacune pour moi. Je n'ai vu qu'un moment
Et ne reverrai plus ce petit être aimant.
Cherchait-il, comme moi, quelqu'âme affectueuse?
Mais la sienne était loin d'être aussi malheureuse.
A l'heure où nul des miens n'était là pour m'aimer,
Il descendait du ciel vers moi pour me charmer.
Son apparition, avec sa mélodie,
Au fond de ce donjon, me rendaient à la vie.
Avait-il depuis peu repris sa liberté,
Et venait-il gémir sur ma captivité?......
Hélas! petit oiseau, je connais trop la mienne,
Avec tous ses tourments, pour désirer la tienne!
Et je crus qu'il pouvait, sous ce déguisement,
Être du paradis un messager charmant,
Ou l'âme......(Que le ciel pardonne à mon délire
Ce penser qui me fit soupirer et sourire)
Ou l'âme de mon frère......Hélas! il prit son vol,
Et m'abandonna seul et gisant sur le sol.
Et je vis bien alors qu'il n'était pas mon frère:
Il ne m'eût pas laissé deux fois seul sur la terre,
Seul comme le cadavre entouré du linceul,
Comme l'algue jouet de la tempête, seul
Comme, dans un ciel pur, un livide nuage
D'un ouragan prochain le sinistre présage.

XI.

Un changement marqué se fit autour de moi;
Mes geôliers observaient une plus douce loi.
Non pas qu'à la pitié leur cœur fut accessible;
Ils n'y connaissaient plus une corde sensible.
Bref, je n'en pus douter......On ne rattacha pas
Les anneaux de ma chaîne, et souvent de mes pas
J'aimais à réveiller les échos de mes voûtes,
Dans ces longs corridors à tracer mille routes.
Puis je longeais ces murs, et je faisais le tour
De chacun des piliers; mais à chaque retour,
J'évitais de fouler les tombes de mes frères;
Et lorsque, par oubli, mes pas touchaient ces pierres,
Je sentais tout-à-coup mes membres tressaillir,
Mes regards se voiler, et mon cœur défaillir.

XII.

La base du donjon est un roc qui s'éraille;
Je creusai des gradins au flanc de la muraille,
Non pas pour m'échapper; car j'avais inhumé
Dans ce souterrain tout ce que j'avais aimé.
Dès lors, la liberté me semblait une charge,
La terre tout entière une prison plus large.
Je n'avais rien de cher en dehors de prison;
Et j'en étais content; j'eûs perdu la raison.
Mais j'aimais à gravir jusqu'à la meurtrière
Pour contempler encor l'horizon, la lumière,
Et réjouir mon âme en reposant mes yeux
Sur les sommets lointains qui dormaient dans les cieux.

XIII.

De leur aspect je fus longtemps à me repaître;
Il n'étaient pas changés comme je devais l'être:
Toujours leur blanc linceul de neige sur leur front,
Toujours, baignant leurs pieds, le lac large et profond,
Et le Rhône y versant ses flots bleus et limpides.
J'entendais les torrents, dans leurs courses rapides,
Bondir sur les rochers, entraîner les buissons.
Je voyais les côteaux dorés par les moissons,
Les murs, les blanches tours de la ville distante,
Et les esquifs glissant sous leur voile éclatante.
Puis une petite île en face du château,
La seule que je vis sur cette nappe d'eau.
Elle ne semblait pas avoir plus d'étendue
Que le sol du donjon; mais elle était perdue
Sous un épais tapis de verdure et de fleurs
Qui miraient dans les flots leurs riantes couleurs.
Trois superbes ormeaux, enfants de la campagne,
Y berçaient leur feuillage au vent de la montagne.
A mes pieds, je voyais nager au fond des eaux
Les poissons qui semblaient aussi joyeux que beaux.
Jamais je n'avais vu l'aigle, au milieu des nues,
Plus agile, éployer ses ailes éperdues;
Jamais ni les oiseaux, ni la brise des bois
Ne m'avaient tant ému de leur suave voix.
Et mes yeux tout-à-coup se remplirent de larmes;
Je sentis un grand trouble à l'aspect de ces charmes.
Et j'eus presqu'un regret d'avoir abandonné,
Un instant, la colonne où j'étais enchaîné.
Quand je redescendis sous les voûtes funèbres,
Je ne pus supporter l'horreur de leurs ténèbres,
Et je sentis sur moi retomber leur fardeau,
Comme une terre fraîche au-dessus d'un tombeau.
Et pourtant, éblouis de ces vives lumières,
Mes yeux avaient besoin de fermer leurs paupières.

XIV.

Il s'écoula des jours, des semaines, des ans ;
Leurs n'ombres oubliés m'étaient indifférents.
J'avais laissé s'éteindre en moi toute espérance
De voir s'ouvrir ma tombe et finir ma souffrance.
Enfin, je crus, un jour, entendre mes gardiens
Dire que j'étais libre, et rompre mes liens....
Pourquoi libre ? en quels lieux allaient-ils me conduire?
Je sortis de prison sans vouloir m'en instruire.
Qu'importait, sans espoir, les fers, la liberté ?
Je m'étais presqu'épris de la captivité.
Et quand de mon cachot je franchis le grillage,
Je crus qu'on m'arrachait d'un second héritage.
L'araignée avait fait alliance avec moi :
Elle se promenait dans ma main sans effroi.
Je m'amusais à voir les souris, à la brune,
Manger et folâtrer aux rayons de la lune.
Nourri du même pain, vivant aux même lieux,
Pourquoi n'aurais-je pas pris ma part de leurs jeux ?
J'avais droit sur leur vie ; et pourtant, chose étrange!
Nous partagions ensemble une paix sans mélange.
Enfin, ma chaîne et moi, nous étions deux amis :
Tant l'homme à l'habitude est tôt ou tard soumis.
Et cette liberté qui jadis de ses charmes
Enivrait tous mes sens, me fit verser des larmes.

Québec, 2 décembre 1871.

UN PÈLERINAGE AU CAYLA.

Au Cayla, 1er août 1867.

Mon cher ami,

En me serrant la main pour la dernière fois, à mon départ de Québec, il y a deux mois, vous me disiez : " Ne manquez pas d'aller faire une visite au Cayla." Je vous le promis, et aujourd'hui j'accomplis ma promesse ; c'est de la chambre même d'Eugénie de Guérin que je vous écris.

Vous qui avez voué un culte d'admiration à la sœur de Maurice, avec quelle ivresse vous allez goûter les détails intimes que j'ai à vous communiquer ! Nous nous sommes demandés bien des fois, après avoir lu l'admirable *Journal* d'Eugénie, après avoir vécu avec elle de la vie du Cayla, ce qu'était devenu cet intérieur de famille qu'elle décrit avec un art si exquis, et qu'elle nous fait tant aimer ; quels sont les habitants actuels de l'antique château ; si Mimi, la douce Mimi, vivait encore, etc., etc. A toutes ces questions, je puis aujourd'hui vous répondre.

De retour à Poitiers d'une courte visite à la petite ville d'Airvault, [1] berceau de mes ancêtres, je me suis dirigé sur Toulouse, où je suis arrivé ce matin. La ville entière était dans l'allégresse ; les rues toutes pavoisées étaient encombrées d'une multitude de pélerins ; des drapeaux flottaient de toutes parts ; les façades des maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs. On célébrait le dernier jour des grandes fêtes de la canonisation de sainte Germaine Cousin.

Le chemin de fer qui conduit de Toulouse à Alby, touche à Gaillac, et se bifurque à la station de Tessonnières. Laissant Alby à droite, je suis descendu à Cahuzac vers deux heures. La gare est à deux kilomètres (une demi-lieue) du village. Il me fallut faire ce trajet à pied en compagnie du porteur de la malle qui s'était chargé de mon sac de voyage.

Le paysage est très-accidenté et d'un aspect sauvage. La route circule à travers la vallée, monte, descend entre des montagnes boisees d'où sortent çà et là quelques rochers blanchâtres qui indiquent un sol peu fertile.

Au détour du chemin, j'aperçois, sur le versant d'une élévation, Cahuzac dont le nom résonne si agréablement aux oreilles des lecteurs d'Eugénie. De là une voiture me conduit en peu d'instants jusqu'à Andillac, village plus que modeste, qui m'apparaît à gauche, avec sa pauvre petite église, où reposent les tombes de Maurice et d'Eugénie, où elle est venue tant de fois prier, pleurer, espérer, implorer avec tant de larmes le salut de son frère.

Le chemin détourne, gravit une côte ; et le guide m'indique du doigt, à travers les arbres, au-delà d'un ravin, le château du Cayla, qui s'élève isolé sur une gracieuse éminence. C'est un vaste corps de logis d'un aspect sévère ; rien ne le distingue des constructions ordinaires qu'une petite tourelle construite à l'un des angles, qui lui donne une légère teinte féodale. Cependant ce manoir si modeste, vu dans l'encadrement du paysage, est d'un effet riant et pittoresque, grâce au prestige de la poésie, cette fée enchanteresse qui a touché de sa baguette d'or chaque objet de ce domaine : ici la fée est une ange, c'est Eugénie.

La voiture franchit le ravin, en côtoyant la rive du Saint-Usson, petit ruisseau qui alimente le moulin de la commune. Notre cheval escalade l'escarpement du Cayla, et s'arrête devant la ferme parmi un essaim de volailles qui s'ébattent, en caquetant, au soleil, sur une litière de paille.

Une servante, arrivant de la garenne du nord, s'avance vers moi et m'introduit dans le salon, assez jolie pièce qui s'ouvre du côté de la terrasse. Quelques meubles d'un goût moderne, des rideaux blancs, des fleurs et des fruits en cire, quelques peintures sur les murailles, un petit tableau du Cayla et du paysage environnant, sur la table une riche édition des œuvres d'Eugénie et de Maurice : c'est le plus bel ornement et le charme de cet intérieur.

---

1. En me dirigeant vers le midi de la France, j'eus la curiosité bien légitime de passer par Airvault d'où je savais que mes ancêtres étaient originaires. Je fus heureux de constater que le nom de ma famille y subsiste encore. Grâce à l'obligeance du curé et du maire d'Airvault, je pus retrouver dans les registres, et emporter avec moi une copie authentique de l'acte de mariage de mon ancêtre, dont le fils est le premier de ce nom qui est venu se fixer au Canada. C'est du mariage de celui-ci avec Marguerite Cazeau, du Château-Richer, qu'est né mon grand père, le 16 juin 1771. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je visitai ce coin de terre de France où sont nés, où ont vécu ceux qui ont été mes pères, et où plusieurs de leurs descendants vivent encore. Je me trouvais dans ma paroisse de France ; je parcourais ce même village qui a conservé la physionomie d'autrefois. Je voyais l'antique église où les miens sont venus tant de fois prier. J'y priai moi-même avec une ferveur qu'il est facile de comprendre. En me relevant je demandai à M. le curé qui m'accompagnait, si la foi était encore vive dans sa paroisse. " Comme dans votre Canada, me répond-il avec un sourire de satisfaction. Chaque dimanche, l'église, quoique spacieuse comme vous voyez, ne suffit pas à contenir la foule ; une partie est obligée de stationner sur la place pendant la messe. Ici, c'est encore la vieille foi de la France ; grâce en soit rendue à Dieu."

La porte s'ouvre, et une jeune dame à l'air distingué, à l'expression rêveuse, se présente; c'est Caroline de Guérin, nièce d'Eugénie, cette chère petite Caro qu'elle berçait jadis sur ses genoux, aujourd'hui mariée à M. Melchior Mâzuc, d'une riche et noble famille de Montpellier. Elle est bientôt suivie d'une autre personne beaucoup plus âgée, mais encore allègre, vêtue très-simplement, d'une physionomie empreinte d'une exquise douceur, d'une modestie plus exquise, avec des traits accentués, éclairés par des yeux vifs et un sourire où la finesse s'allie à la bienveillance.

Je m'annonce comme venant d'Amérique, du Canada, attiré dans ce coin reculé de la France par la renommée d'Eugénie.

—Est-ce que la réputation de notre Eugénie s'est répandue jusques chez-vous? s'écrie avec surprise Marie de Guérin; car c'était elle.

Dès lors la conversation ne languit point, alimentée par les mille riens qu'a poétisés l'auteur du *Journal*.

Au moment où je me lève pour me retirer, arrive, suivi de Madame de Guérin, veuve d'Erembert, M. Mâzuc, qu'on était allé avertir dans les champs, où il était occupé à surveiller ses vignerons. C'est un homme dans la force de l'âge, ancien officier dans l'armée d'Algérie, figure mâle, regard énergique, caractère aimable, impétueux.

—Quoi! s'écrie-t-il, vous arrivez d'Amérique, et vous êtes venu nous visiter jusques dans nos montagnes, et vous parlez déjà de partir? Ah! mais vous n'y songez pas; vous n'avez encore rien vu; il faut visiter les environs. Tenez, nous allons vous donner la chambre même d'Eugénie, que vous trouverez telle qu'elle était à l'époque du *Journal*. Puis, voici mon frère Nérestan qui arrive justement d'Afrique, où il remplit la charge d'officier de colonisation; il vous entretiendra de l'Algérie, vous lui parlerez du Canada.

—C'est cela, s'écrie M. Nérestan en me serrant vivement la main; et je commence tout de suite par vous dire que le meilleur système de colonisation que je connaisse, provient d'un livre imprimé au Canada, qui m'est tombé par hasard entre les mains.

On me presse de toutes parts avec tant de politesse, que, vaincu par de si douces violences, je me résigne au bonheur de rester. En attendant le souper, Marie s'affuble, sans cérémonie, d'un vieux chapeau de paille à large bord, et m'invite à aller visiter les alentours. Déjà nous sommes de vieilles connaissances. Nous sortons par la porte qui donne sur la terrasse; elle s'appuie sur la crête du ravin. Le long de la muraille croissent quelques tiges de grenadiers et de jasmins en fleurs dont Maurice fit un bouquet la veille de sa mort. Il s'était fait descendre ici appuyé sur le bras de sa chère Eugénie pour réchauffer au soleil ses membres que la mort commençait déjà à glacer, baigner sa poitrine haletante de l'air pur et tiède de la matinée, et contempler une dernière fois son beau ciel du Cayla.

Quelques degrés en pierre conduisent au bas du ravin où coule le petit ruisseau, ombragé de saules, dont le gazouillement faisait rêver et chanter l'aimable recluse dans sa chambrette. Voici la fontaine du Téoulé, c'est-à-dire de la tuile, nom qui lui vient d'une tuile qui servait à recevoir l'eau du rocher. Nous traversons le Pontet, qui conduit au lavoir, où, comme la belle Nausicaa de l'antiquité, Eugénie venait parfois laver ses robes; ce qui lui inspire ces jolies réflexions.

" Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère, ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. Nous avons un lavoir que tu n'as pas vu, à la Moulinasse, assez grand et plein d'eau, qui embellit cet enfoncement et attire les oiseaux qui aiment le frais pour chanter."

" Je t'écris d'une main fraîche, revenant de laver une robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer les poissons, des flots, des brins d'herbe, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême."

A quelques pas dans la prairie, le superbe marronnier, trois ou quatre fois séculaire, étend son vaste ombrage; vieille sentinelle du château qui a vu naître et mourir les générations des Guérins.

La côte de Sept-Fonds serpente à travers les arbres, jusqu'au sommet de la colline; sur la déclivité voisine, le petit bois de Buis, avec son joli sentier plein d'ombre et de mystère, où Eugénie fit inhumer son petit chien.

" Le 1er juillet.—Il est mort, mon cher petit chien. Je suis triste, et n'ai guère envie d'écrire.

" Le 2.—Je viens de faire mettre Bijou dans la garenne des buis, parmi les fleurs et les oiseaux. Là je planterai un rosier qui s'appellera le *rosier du Chien*. J'ai gardé les deux petites pattes de devant si souvent posées sur ma main, sur mes pieds, sur mes genoux. Qu'il était gentil, gracieux dans ses poses de repos ou de caresses! Le matin, il venait au pied du lit me lécher les pieds en me levant; puis il allait en faire autant à papa. Nous étions ses deux préférés. Tout cela me revient à présent. Les objets passés vont au cœur; papa le regrette autant que moi. Il aurait donné, disait-il, dix moutons pour ce cher joli petit chien. Hélas! il faut que tout nous quitte, ou tout quitter.

"Une lettre me vient à présent, qui me donne une autre peine. Les affections du cœur sont différentes comme leurs objets. Quelle différence du chagrin de Bijou à celui que me donne une âme qui se perd, ou du moins en danger! O mon Dieu, que cela pénètre et effraye dans les vues de la foi!"

En passant devant la ferme, nous jetons un coup-d'œil de l'autre côté du vallon: en face, ce massif de verdure, c'est le bois du Pigimbert, avec le hameau du Pausadou où demeurait la Vialarette, cette pauvresse que Marie et sa sœur allaient visiter. Plus à gauche, sur les hauteurs, c'est le village des Mérix, et là-bas, vers le nord, Lentin, où Eugénie allait souvent entendre la messe.

Le chemin de la garenne du nord suit le bord du côteau qui se prolonge en arrière du vieux castel. Ici, comme ailleurs, tout est plein de souvenirs.

"Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom."

Sur les branches du Treilhou, vieux cep de vigne qui s'enlace au tronc d'un chêne, Maurice enfant jouait avec ses sœurs. Mimi sourit au souvenir des glissades qu'elle faisait avec lui à travers le bois de genévriers qui tapisse la pente du ravin. Elle m'indique un petit taillis qu'elle appelle le bois d'érables: ce sont de petits arbres de la grosseur du bras, qui n'ont rien de commun avec le roi de nos forêts.

Un orage subit nous oblige de chercher un refuge dans le salon. Il n'y a qu'un instant tout était azur et lumière, chaleur et sérénité dans la nature; maintenant nuages et obscurité, pluie d'averse, coups de vent, éclats de foudre. Ce ciel du midi me semble un grand enfant; il passe du rire aux larmes avec une facilité étonnante.

A sept heures et demie, souper arrosé de l'excellent vin du Cayla. A table est assis et gazouille à côté de son père le petit Mâzuc de Guérin, enfant de dix-huit mois. Qu'Eugénie n'est-elle ici pour caresser cet enfant de Caro!

Veillée délicieuse, assaisonnée d'anecdotes, de souvenirs d'ici, de l'Amérique, de l'Algérie, d'épisodes, racontés par M. Mâzuc, sur les guerres d'Afrique, dans les montagnes de la Kabylie. Mimi nous ramène au pays en me racontant quelques détails sur la veuve de Maurice. Retournée aux Indes après la mort de son mari, elle est venue mourir à Bordeaux en 1861.

Et le bon M. Bories, il vit encore; mais frappé d'une maladie cruelle, ce n'est plus qu'une ruine.

Après la veillée, on me conduit à ma chambre. Un escalier en spirale monte au palier supérieur, et donne entrée dans la grande salle; c'est la pièce solennelle du manoir: une vaste cheminée, dont le manteau est soutenu par des cariatides en pierre: de chaque côté, les figures, grossièrement esquissées, de deux chevaliers bardés de fer. Jadis ces murailles étaient couvertes des armures des nobles seigneurs de céans; ce parquet, aujourd'hui silencieux, retentissait sous les pas des écuyers éperonnés, portant, au bout de leurs piques, pennons et étendards, sur lesquels les châtelaines du Cayla avaient brodé la fière devise des sires de Guérin: *Omni exceptione majores.* C'est dans cette salle, maintenant déserte, qu'ils s'armaient en guerre contre les Maures, contre les féroces Albigeois, ou qu'ils revêtaient leurs plus riches armures, leurs casques étincelant de fin acier, leurs cuirasses dorées, pour aller croiser la lance dans les tournois. Au temps d'Eugénie, cette antique splendeur était disparue déjà depuis longtemps; là, comme ailleurs, la révolution avait fait son œuvre de destruction, et les riches seigneurs de Guérin n'étaient plus, disait-elle, que de pauvres sires, tirant le diable par la queue.

A côté de la salle, sur la droite, s'ouvre la chambre de Mimi; à gauche, celle de Maurice. Et tout au fond, en arrière, retirée comme une cellule, cachée comme un nid d'oiseau, la chambrette d'Eugénie. C'est dans cette chambrettre, sur sa table même que je vous écris, entouré du même silence, éclairé par la même lumière discrète de sa lampe. Devant moi, sa petite chapelle d'image, son crucifix, son étagère de livres. Du reste, ni ornements, ni luxe; rien que de très-ordinaire. Mais ces riens sans valeur sont devenus des reliques; cette chambrette, une chapelle; cette table, un autel. C'est de cette blanche et paisible cage que la colombe du Cayla s'envolait vers le pays des rêves, cueillait les fleurs célestes de la poésie, conversait avec les anges, chantait avec son cœur. C'est ici qu'elle priait, lisait, écrivait son *Journal,* et ces admirables lettres à Louise de Bayne, à Madame de Maistre, à Maurice; ici qu'elle a écrit l'histoire de son cœur, qu'elle a vécu, qu'elle est morte, qu'elle est allée rejoindre Maurice.

Je feuillète le *Journal,* et me laisse entraîner au charme de cette lecture, où le moindre objet, un insecte qui vole, un oiseau qui chante, un rayon de lune qui glisse à travers la persienne, lui inspirent des choses ravissantes, des pages poétiques comme une harmonie de Lamartine, fines et profondes comme un trait de La Rochefoucauld. Sa pensée a parfois des coups-d'ailes inattendus, des élans sublimes comme une élévation de Bossuet.

Jamais peut-être on n'a vu une organisation plus délicate, une imagination plus impressionnable; son âme était une harpe éolienne qui vibrait au plus léger souffle.

Mlle. de Guérin écrit avec une plume d'or; je la comparerais à Madame de Sévigné, si Madame de Sévigné était moins frivole. Celle-ci amuse, éblouit; celle-là captive, attendrit; l'une est vive comme l'hirondelle; l'autre rêveuse comme la colombe. La première a plus

d'esprit, la seconde plus d'âme. Il y a plus de sentimentalité dans Madame de Sévigné; dans Eugénie de Guérin, plus de sentiment. La lecture de l'une effleure l'âme, celle de l'autre la pénètre. On admire Madame de Sévigné, on s'attache à Eugénie de Guérin.

Devant moi, accrochée aux rayons de sa bibliothèque, je vois la sainte Thérèse de Gérard, qu'elle reçut en présent de la baronne de Rivières. Je relis les passages que lui suggère la vue de cette petite gravure, ces aspirations vers la vie contemplative qui révèlent une piété aussi tendre qu'aimable, une dévotion aussi solide qu'éclairée. Ce cœur pur se tournait naturellement vers le ciel, comme l'aiguille magnétique vers le pôle. "Elle était de ces âmes, dit Mgr. Mermillod, qui, au milieu de nos ardeurs matérielles, entendent le *Sursum corda* de la Sainte-Eglise, et qui se plaisent dans ces nobles et saintes ascensions." "On fait église partout" dit-elle quelque part.

J'ouvre la croisée, et, comme elle, je contemple la belle nuit, la campagne à demi ensevelie dans l'ombre, les myriades d'étoiles qui, comme des clous d'or, soutiennent la tapisserie bleue du ciel. Tout est silence, recueillement, mystère; un seul murmure, celui du ruisseau. Il chante pour moi, comme jadis pour Eugénie. En remontant vers mon passé, je me demande si jamais j'ai coulé une heure plus suave, éprouvé de plus fraîches émotions. Bonsoir, il est minuit, attendez bientôt la fin de ma lettre.

A. M. l'abbé L....
Québec.

—

Paris, ce 9 août 1867.

....

A cinq heures du matin, une main discrète frappe à la porte de la chambre. Déjà j'étais debout. La veille, nous étions convenus, Mlle. de Guérin et moi, d'aller à Andillac, où je désirais célébrer la messe et visiter les tombes de Maurice et d'Eugénie.

L'allégresse de la nature semblait faire écho à l'allégresse de mes pensées. Sur les hauteurs des Mérix, les teintes roses du matin; dans le ciel, les premiers filets d'or du soleil; dans la plaine, les moites senteurs de la rosée, les brises parfumées, le gazouillement des oiseaux.

Nous saluons, en passant, la petite croix où le frère et la sœur se firent de si tendres adieux, où Eugénie conserva longtemps l'empreinte que le pied du cheval avait faite dans le sol humide. Sur les buissons qui bordent la route, sa naïve piété lui fit cueillir, un soir qu'elle allait à la messe de minuit, quelques branches couvertes de givre, qu'elle voulait déposer devant le Saint-Sacrement: scène qu'elle décrit avec une fraîcheur et une grâce charmantes.

"Nous allâmes tous à la messe de minuit, papa en tête, par une nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien que papa sortait de temps en temps la tête de sous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre, mais nous n'avions pas froid; l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant, comme nous vers l'église, dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en vîmes un brin si joli que nous voulions faire un bouquet, au saint-Sacrement, mais il fondit dans nos mains: toute fleur dure peu. Je regrettai fort mon bouquet: c'était triste de le voir se fondre et diminuer goutte à goutte."

Chemin faisant, Mlle. de Guérin me raconte la dernière maladie et la mort de sa sœur. Deux années auparavant, sa santé avait été gravement atteinte; c'était en vain qu'on l'avait envoyée aux eaux de Cauterets chercher des forces qui ne devaient plus revenir.

Elle sentait sa fin arriver; mais elle ne tremblait pas. Dans ce cœur résigné, il n'y avait plus de place pour la crainte. A mesure qu'elle voyait le terme approcher, elle se repliait sur elle-même, comme la sensitive; s'enveloppait de ce recueillement dont s'entourent les grandes âmes à l'approche du recueillement suprême qu'elle pressentait. Elle parlait peu, priait beaucoup, et souriait plus rarement. Sa chambrette était devenue une cellule de religieuse; elle y vivait cloîtrée, n'en sortant que pour aller à l'église. La prière était sa distraction, l'eucharistie, sa nourriture.

"Je veux mourir après avoir communié," répétait-elle peu de temps avant sa mort. On remarqua qu'elle regardait plus souvent du côté d'Andillac, où elle allait bientôt prendre sa demeure. C'était l'hirondelle qui éprouvait le besoin de partir à la veille de la froide saison; l'hiver de la mort approchait.

Elle prit du froid, en allant à la messe, le jour de l'Epiphanie, et revint avec une fièvre qui s'aggrava rapidement. Une fluxion de poitrine se déclara, et la conduisit en peu jours aux portes de la mort. Après avoir reçu le saint viatique: "Je puis mourir maintenant," soupire-t-elle, avec un sourire céleste. "Adieu, ma chère Marie!" et, comme elle sentait une larme trembler dans ses yeux en voyant sa sœur éclater en sanglots, elle l'embrasse et lui dit en détournant la tête pour cacher son émotion: "Ah! ne nous attendrissons pas!" comme si elle eût craint d'affaiblir la générosité de son sacrifice.

Telle fut la fin prédestinée de Mlle. Eugénie de Guérin. Elle est morte comme une sainte. "comme mourraient les anges s'ils n'étaient immortels," a dit l'un de ses amis.

Nous voici à Andillac.

—*Mosou ritou* (M. le curé) est-il au presbytère? demande en patois Mlle. de Guérin à a vieille servante en entrant avec la familiarité l'une habituée.

M. l'abbé Massol nous accueille avec une grâce parfaite, et m'entretient de l'entreprise qu'il poursuit, depuis quelque temps, de rebâtir l'église d'Andillac avec les offrandes des admirateurs d'Eugénie de Guérin. Les sympathiques encouragements qu'il a reçus, lui donnent l'espoir d'élever bientôt ce monument, qui sera l'honneur du tombeau de la pieuse jeune fille et son auréole de prédilection: cette gloire était bien la seule qu'elle eût enviée. [1]

L'église actuelle d'Andillac n'est plus qu'une masure; son clocher qui menace ruine, son toit croulant de vétusté, ses murs lézardés, à demi enfouis sous le sol, offrent l'image de la désolation. Il faut descendre plusieurs marches pour pénétrer dans cette autre Bethléem, dont l'aspect sombre, délabré, humide, donne le froid au cœur. Il ne fallait rien moins que la foi ardente, l'heureuse imagination d'Eugénie pour respirer dans cet antre glacé, et y faire descendre un rayon d'allégresse et de poésie.

Je glissai tout bas à l'oreille de Mlle. de Guérin que j'allais dire la messe pour les illustres morts de sa famille: j'eus le bonheur de communier de ma main la sœur d'Eugénie. Un quart d'heure d'action de grâces passé sur le prie-dieu où elle s'agenouillait, laisse une impression qui ne s'oublie pas: ange, elle conversait ici avec les anges, avec l'Epoux des vierges; elle déployait ici, au vent de l'éternité, ces ailes de lumière qui la détachaient chaque jour davantage de la terre et l'ont enfin emportée au sein de Dieu.

Au sortir de l'église, Mlle. de Guérin m'ouvrit en silence la porte du cimetière. J'étais en face des tombes aimées. Les rayons du soleil levant inondaient de lumière le champ de la mort, comme pour me dire cette autre lumière invisible et sans déclin qui éclaire l'autre rive de la vie. Un obélisque en marbre blanc, seul monument du cimetière, indique la tombe de Maurice. On y lit encore distinctement la date funèbre: 19 *juillet* 1839. A côté, sur la droite, est plantée une simple croix de bois dont le croisillon supporte une couronne d'immortelles avec cette inscription: *Eugénie de Guérin* 31 *mai* 1848, renfermée dans un médaillon. En arrière, s'élèvent deux croix en fer dont l'une indique la tombe de M. Joseph de Guérin, père d'Eugénie, et l'autre celle d'Erembert, morts à une année d'intervalle (1850 et 1851).

Je demeurai longtemps à genoux sur la tombe d'Eugénie, à l'endroit même où, abîmée dans une douleur sans nom, elle versait des larmes qui ne tarissaient pas, et creusait ce terrible mystère de la mort, insondable comme sa douleur; d'où elle se releva enfin brisée pour jamais, mais résignée, avee ce cri sublime de la chrétienne: "Jetons nos cœurs en l'éternité!" Elle dort maintenant à côté de ce cher Maurice qu'elle a tant pleuré, jusqu'au jour où ils se lèveront ensemble pour ne plus être séparés.

Avant de s'éloigner, Mlle. de Guérin cueillit un bouquet de roses et d'immortelles sur la tombe de sa sœur, le remit entre mes mains, et sortit sans proférer une parole.

Adieu, douce et *bienheureuse Eugénie?* La gloire que vous n'avez pas cherchée est venue vous trouver; mais l'auréole qui brille sur votre mausolée, n'a rien qui puisse alarmer votre modestie et votre humilité. Elle est pure comme votre âme, douce comme votre génie, religieuse comme vos pensées, bienfaisante comme votre vie. Déjà elle a éclairé plus d'une âme, raffermi plus d'un cœur. Elle fera plus, elle rebâtira ce temple, d'où s'élèvera en votre honneur l'hymne de la reconnaissance. *Pertransiit benefaciendo!*

De retonr au Cayla, je remerciai mes hôtes de leur gracieuse hospitalité, me recommandai aux prières de Marie *la sainte*, et repris la route de Toulouse.

Je vous apporte plusieurs souvenirs du Cayla, des dessins, un autographe d'Eugénie, quelques fleurs, une grappe d'immortelles, qui seront pour vous des reliques.

A M. l'abbé L....

Québec.

—

DEPUIS

20 décembre 1869.

Depuis mon retour au Canada, d'agréables envois me sont venus du Cayla, entre autres trois vues différentes du château, une carte de la commune d'Andillac, une photographie de l'église d'Andillac et du cimetière où sont les tombes d'Eugénie et de Maurice, les portraits de Maurice, de Marie, et de Caroline de Guérin.

Le seul portrait qui existe d'Eugénie est un simple croquis à la plume, à peine ébauché, qui m'a été envoyé par l'éditeur des œuvres d'Eugénie, M. Trébutien.

Parmi ces précieux souvenirs du Cayla, je dois aussi mentionner une lettre entièrement inédite de Henri V, comte de Chambord, une autre du cardinal de Villecourt, sans compter

1. A mon arrivée au Canada, une petite collecte faite parmi les admirateurs d'Eugénie a produit une somme de cinq cents francs qui a été expédiée à Mlle. de Guérin. Sa Sainteté Pie IX, que l'on compte parmi les admirateurs de la vierge du Cayla, qualifiée par lui dans une lettre de *bienheureuse Eugénie*, a daigné accorder sa bénédiction apostolique et l'indulgence plénière à tous les bienfaiteurs de l'église d'Andillac. Leurs noms sont inscrits dans les archives de la paroisse, et le saint sacrifice de la messe est offert pour eux quatre fois par année.

celles que m'a adressées Marie de Guérin, dont plusieurs ne dépareraient pas le recueil des lettres d'Eugénie. Je n'en veux citer que ce court passage où elle fait allusion à nos jeunes Zouaves Canadiens.

" Je suis tout édifiée de voir le dévouement des Canadiens pour notre Saint-Père le Pape. Vos jeunes gens partent pour Rome, comme les Croisés pour la Terre-Sainte, à ce mot *Dieu le veut*. Espérons que tant de générosité ne sera pas sans un heureux résultat. Déjà on a donné une bonne leçon à Mentana; s'il le faut, on pourra en donner une autre."......(*Lettre du* 30 *janvier* 1868.)

LETTRE DE HENRI V

Froshdorf, le 19 juin 1864.

Je me souviens, Mademoiselle, d'avoir lu avec beaucoup d'intérêt, il y a quelques années, de remarquables extraits des œuvres de M. Maurice de Guérin, jeune écrivain moissonné dans la fleur de l'âge et du talent. Je ne pouvais donc manquer d'accueillir avec une satisfaction particulière le livre de mademoiselle Eugénie de Guérin, miroir fidèle où se réfléchit constamment la double affection qui a rempli sa vie, l'amour de Dieu et la tendresse pour son frère, douce leçon et touchant exemple de cette foi vive, ardente, résignée, qui, au milieu des tristesses de ce monde, ne trouve de consolation qu'en tournant ses regards vers le ciel, où ceux qui se sont aimés ici-bas, séparés un instant par la mort, se rejoindront pour ne plus se quitter. Aussi n'ai-je pas voulu différer davantage à vous dire combien j'ai été sensible à cet envoi, et surtout au pieux motif qui vous en a inspiré la pensée, ainsi qu'aux expressions de dévouement dont vous l'avez accompagné tant en votre nom qu'au nom de votre belle-sœur, de sa fille et de M. Trébutien, auprès desquels je vous prie d'être l'interprète de ma gratitude. Recevez vous-même avec tous mes remercîments l'assurance de mes sentiments bien sincères.

HENRI.

A Mlle. Marie de Guérin.

LE
MOUVEMENT LITTÉRAIRE AU CANADA.

I

L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuelle. Chez le peuple naissant, comme chez l'enfant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes l'attendent; et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.

A cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires. L'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature.

Il semble que l'époque actuelle marque, pour le peuple canadien, cette seconde phase d'existence. Le réveil littéraire, qui se manifeste de toutes parts, en fait pressentir l'avénement, ou, du moins, en laisse naître l'espérance.

Après deux siècles de luttes incessantes, de combats sans relâche, des jours plus calmes sont venus, et ont offert aux esprits ce recueillement indispensable au développement de la pensée. L'éducation s'est répandu rapidement: les sources intellectuelles ont été versées à flots sur la génération présente, tandis que l'horizon politique s'élargissait devant elle et donnait libre cours à toutes ses généreuses aspirations; et aujourd'hui l'on peut compter parmi nous toute une pléïade d'hommes lettrés, animés d'un noble enthousiame, et qui s'occupent, avec ardeur, à exploiter nos vieilles chroniques et à célébrer nos gloires nationales.

On n'a pas assez remarqué la coïncidence de ce progrès littéraire avec l'ère de liberté qui succédait, à la même époque, au régime oligarchique dont le despotisme avait amené les sanglantes journées de 1837 et 38, et d'où sont sorties toutes nos libertés constitutionnelles. L'ébranlement imprimé alors aux intelligences avait été merveilleusement secondé par ces conquêtes politiques. La génération nouvelle, plongée dans cet atmosphère fécond, éblouie par les séduisantes perspectives de l'avenir, s'élançait avec amour dans l'étude, afin d'être prête, un jour, à remplir toutes les carrières que ce règne d'indépendance nationale ouvrait à ses légitimes ambitions.

Il faut aussi tenir compte d'une troisième influence, non moins importante, exercée sur la jeunesse qui prend aujourd'hui possession de l'avenir, par quelques esprits d'élite qu'on peut regarder à la fois comme ses ancêtres et ses contemporains: ses ancêtres, car ils l'ont devancée par l'âge et la renommée, en dotant le pays d'œuvres qui ne mourront pas; ses contemporains, puisque plusieurs d'entre eux vivent encore au milieu de nous. L'impulsion qu'ils donnèrent aux lettres, se personnifie en deux hommes éminents, dont l'un s'est acquis, par ses travaux historiques, des droits incontestables à la reconnaissance de tous les Canadiens, et dont l'autre vivra toujours parmi nous comme un talent hors ligne, et a sa place marquée à la suite des premiers poëtes de la France du dix-neuvième siècle. Nous voulons parler de MM. Garneau et Crémazie.

La catastrophe qui a si douloureusement brisé la carrière de ce dernier, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à son mérite littéraire et à l'ascendant que sa muse patriotique a eu sur la société canadienne.

Quant à notre historien national, il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage aux services qui nous l'ont rendu cher, et à l'action qu'il a exercée, qu'on a cherché, dans ces derniers temps, à amoindrir l'importance de son œuvre. A part certaines réserves, nul homme impartial ne peut contester l'ampleur et la solidité du monument qu'il a élevé.

Nous n'oublirons jamais l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration.

Que de fois ne nous sommes-nous pas dits, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous:—cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foul

sous nos pieds, c'est le sol de la patrie! Avec quel noble orgueil, nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes; nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race indienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers; après Carillon, Oswego, Monongahéla, venait la défaite d'Abraham; puis enfin le drapeau fleurdelysé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaître.

Sur cette grandiose réalité, les brillantes strophes de M. Crémazie alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient, par intervalle, leur manteau de gloire. Il nous rappelait, en vers splendides, les hauts faits d'armes de nos aïeux:

...................les jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

Nous frémissions d'enthousiasme au récit

..................de ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

Nos yeux se remplissaient de larmes à la lecture de cette touchante personnification de la nation canadienne retracée dans "*Le Vieux Soldat Canadien,*"

Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Ayant survécu aux malheurs de la patrie, presque aveugle,

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France,
Ce qui restait encor de son généreux sang;
Car dans chaque combat de la guerre suprême
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Quant le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts:
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards!

Et puis il comparait, en voyant ce rivage
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui;
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sur nos remparts déployer leur bannière:
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir:

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
" Renouvelaient, dans la jeune Amérique,
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
....

" Quoi! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
" Cet étendard que moi-même naguère
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux,
" Que n'ai-je, hélas! au milieu des batailles
" Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles!
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
....

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter, sur le bord de ma tombe,
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue!
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?"
....

On comprend facilement l'enthousiasme que devaient exciter, dans des cœurs de vingt ans, ces chants si nouveaux, ces hymnes patriotiques qui ressuscitaient sous nos yeux, comme le poète le disait lui-même,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec,

et chantant avec des accents, tantôt sonores et vibrants, comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes, comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chantre canadien, et rêvait, avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poëme destiné, pour le moins, à l'immortalité. Que de vers, éclos dans ces heures d'ivresse, ont repris, tout penauds, le chemin de la solitude où ils étaient nés!

Mais l'élan était donné à la jeune génération; et l'essor qu'a pris depuis, la littérature; le culte, né au souffle de l'amour de la patrie, qu'une jeunesse studieuse a voué à la science, permet de fonder des espérances sur l'avenir. Chaque année voit éclore quelque essai nouveau plus ou moins heureux. Hier encore tous les échos de la presse saluaient l'apparition des *Essais Poétiques* de M. Lemay, ce jeune talent si suave, si mélancolique, qui éveille de si vives sympathies. Et n'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, sous l'influence des causes que nous venons de signaler, se révéler soudainement un écrivain plein de fraicheur, sous les cheveux blancs d'un vieillard, l'auteur des *Anciens Canadiens*, qui s'était ignoré lui-même pendant trois quarts de siècle? Rien n'est plus facile à suivre que la filiation d'idées qui unit ces auteurs et leurs contemporains à ce que nous pourrions appeler notre premier cycle littéraire. L'épigraphe placée en tête des *Anciens Canadiens*, et dû à la plume de notre grand poète national; le bel éloge à l'adresse de M. Garneau, par lequel s'ouvre le douzième chapitre du même ouvrage, précisent les influences que M. De Gaspé a subies, les sources d'inspirations où il a puisé. [1] Ecoutez maintenant ce jeune poète, plein d'élégance et d'élévation, émule de M. Lemay, et dont l'inspiration accuse la même origine:

...." Quoique faible encor, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine:
" Mes chants naquirent de tes chants." [1]

II.

Sans doute notre littérature n'en est encore qu'à ses premiers essais; le terrain est à peine déblayé sous nos pas; comme autrefois les vieilles forêts en face de nos pères, l'immensité s'étend encore devant nous. Mais enfin les premiers jalons qui indiquent la route à suivre, sont plantés, les premières assises de notre édifice littéraire sont posées. Pourquoi désespérerions-nous de donner à la France une colonie intellectuelle, comme nous lui avons donné une France nouvelle sur ce continent? Certes, elle ne serait pas moins fière de cet autre joyau ajouté à sa couronne.

Quel est maintenant le devoir de la critique en présence des louables efforts dont nous sommes témoins? De la direction qu'elle imprimera aux idées dépend, en grande partie, l'avenir des lettres canadiennes. La critique a un double écueil, également dangereux, également fatal, à éviter. D'un côté, une fade flatterie, des éloges prodigués sans discernement, la plupart du temps dans le but de se débarrasser du fardeau d'une critique sérieuse, et qui peuvent perdre les plus beaux talents en les enivrant par de faciles succès. D'un autre côté, le persiflage, qui n'est qu'une forme de l'impuissance, et qui peut jeter le découragement dans certaines intelligences d'autant plus faciles à froisser qu'elles ont toujours le défaut de leurs qualités, une sensibilité exquise inhérente à leur talent: natures frêles et délicates qui s'étiolent au contact des mesquines passions, et se replient sur elles-mêmes, semblables à la sensitive, souvent pour ne plus se rouvrir.

Une étude attentive, un examen sérieux des ouvrages qui surgissent, de sobres encouragements, mêlés de conseils graves, telles sont les qualités d'une saine critique, propre, à la fois, à fortifier le talent et à le diriger, à réprimer ses excès et à favoriser son essor. Heureusement que le type du censeur éclairé et judicieux n'est pas inconnu parmi nous. Qui n'a souvent admiré les fines appréciations, les critiques ingénieuses et délicates de M. Chauveau, dans son *Journal de l'Instruction Publique?* Poète charmant, orateur et littérateur distingué, il met son expérience au service de toutes les jeunes renommées, leur tend une main amie, et leur offre ses conseils, avec cette grâce parfaite, ce tact exquis, cette sagesse discrète qui décèlent toujours l'ami sous le censeur.

Il est un autre écueil de la critique contre lequel peuvent venir s'échouer bien des tentatives, se briser bien des espérances, et qu'il importe de signaler en passant: c'est le dédain un peu

---

1. Voici cette épigraphe qui a paru sans signature, et où l'on reconnaît la large facture du maître:

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Et près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux;
Et l'angelus du soir, porté par la rafale,
Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois, sur Québec, lance un regard de feu.
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

1. La Poésie, *Ode dédiée à M. O. Crémazie, par M. L. H. Fréchette.*

superbe de certaines plumes, d'ailleurs bienveillantes, contre tout ce qui se publie au Canada; plumes élégantes et finement taillées, mais qui professent une espèce de scepticisme en littérature. Tout en accordant une juste louange au mérite, elles affectent d'établir des parallèles ironiques entre les meilleurs écrivains canadiens et les auteurs français, mettant invariablement une distance immense entre les heureuses inspirations, les plus beaux produits de notre sol, et les œuvres du génie français. Certes nous sommes loin de nous faire illusion sur la faiblesse des débuts littéraires du Canada; mais, d'un autre côté, nous ne sommes pas prêts à délivrer à notre pays, en toute occasion, un brevet d'infériorité. D'ailleurs, c'est précisément à cause de cette faiblesse même qu'il faut se garder de couper les ailes, d'avance, à toute inspiration. Quelle confiance voulez-vous qu'un écrivain ait dans ses forces, quel élan voulez-vous qu'il prenne, si vous ne cessez de lui crier: " Vous avez beau vous consumer de tra-" vail, quel que effort que vous fassiez, vous ne " ferez jamais que vous traîner bien loin à la " suite des grands maîtres; vous ne serez ja-" mais qu'un pâle imitateur, crayonnant plus " ou moins artistement des pastiches."

Souvent,—les nerfs un peu agacés par ces prédictions blessantes pour l'amour-propre national, et qui peuvent laisser de fâcheuses impressions,—nous avons pris la peine de mettre en regard certaines pages de nos meilleurs auteurs canadiens, poètes ou prosateurs, avec les écrits du même genre des célébrités françaises d'aujourd'hui. Et, nous le disons sans hésiter, nous n'avons pas eu à rougir de la comparaison. Les études de M. Etienne Parent, par exemple: son discours sur le *Spiritualisme*, ses lectures sur *L'intelligence dans ses rapports avec la Société*, ne dépareraient nullement les ouvrages de M. Victor Cousin. "La largeur des idées," dit M. Rameau après avoir cité un fragment d'une lecture du philosophe canadien, " est admirablement soutenue par l'ampleur de la forme; de tels livres sont faits pour être appréciés dans tous les pays du monde, et les Canadiens doivent se féliciter d'avoir produit un si vigoureux penseur; ses travaux doivent leur être précieux à double titre, et comme œuvre éminente et comme œuvre nationale.......On peut leur présager une longue jeunesse et une rare énergie dans leur développement à venir." [1]

Dans un autre genre, "*L'Episode de* 1759, et *l'Histoire de Gamache* de M. Ferland peuvent soutenir le parallèle, comme modèle de style, comme fini d'exécution, avec les croquis les plus délicats, les peintures les plus exquises, les pastels achevés de Prosper Mérimée ou d'Octave Feuillet. "La vivacité du trait qui distingue ces tableaux," dit encore M. Rameau après avoir cité une des charmantes esquisses de M. Ferland, " et l'atticisme de l'esprit français, font voir que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère.

Quant à la poésie, les strophes ravissantes de M. Chauveau sur l'enfance, entre autres le petit bijou littéraire intitulé *La Première Communion*, égalent tout ce que la muse du berceau a inspiré de plus suave et de plus candide à Madame Anaïs Ségalas ou à M. de Beauchesne, et figureraient avec grâce dans le recueil des poésies enfantines de Victor Hugo qui excellait dans ce genre, avant qu'il eût jeté sa lyre dans la boue.

Mais voici un triomphe que la littérature canadienne, née d'hier, aurait dû, ce semble, attendre encore bien longtemps: notre premier poète national, dans une heure d'inspiration, a osé se mesurer, sur le même sujet, avec le génie poétique le plus merveilleusement doué que la France ait produit depuis le commencement du siècle. Epreuve redoutable, et où la défaite semblait infaillible; et cependant le poète canadien est sorti victorieux de cette joûte littéraire. Plus d'un lecteur sourira d'incrédulité à cette prétention. Mais que l'on compare le chef-d'œuvre de M. Crémazie, son élégie sur *Les Morts*, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine intitulée *Pensée des Morts*, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les deux pièces en regard, que les signatures des deux poëtes ont été interverties, tant la supériorité du poëte canadien est incontestable. Au reste, quelque longue que soit la citation, nous allons mettre le lecteur en mesure de faire lui-même le parallèle, afin de n'être point taxé d'exagération.

Voici d'abord l'élégie de M. de Lamartine:

PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour;

1. La vérité exige de dire que M. Parent ne s'est pas toujours tenu en garde contre l'influence de la philosophie moderne.

Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours;
Toute herbe aux champ est glanée:
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants:
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même:
"Où sont ceux que ton cœur aime?"
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied le sait: la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse:
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents d'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis: "N'es-tu pas leur voix?"

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire:
"Vous aime-t-on comme moi?"

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau:
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit: "Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!"

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus, notre âme est veuve;
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié:
"Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié?"

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas! ils dormaient hier!
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair!

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière:
" Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ?"

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même:
N'êtes vous pas un débris de nos cœurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les a frappés !
Ils ont crié : " Que ta main soit bénie ! "
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-il peupler ces îles de lumière ?
Où planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence:
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô Juge suprême,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix;
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront;
Si tu dis à l'innocence :
" Monte, et plaide en ma présence !"
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore !
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter ?

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme:
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure;
Ah! ne te mesure à rien ?
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !

LES MORTS.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moëlle de vos os;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant plus sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux vous êtes inutiles !
Nous vous donnons l'oubli.

Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi ?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude,
Où nous vous délaissons;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui, dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
Flammes étincellantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir
Epaississant leur voile
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords ;
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie.
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

L'incontestable supériorité de la dernière pièce nous dispense de tout commentaire. Nous remarquerons seulement que le triomphe du poète canadien est d'autant plus surprenant que l'*Harmonie* de M. de Lamartine appartient à l'époque où, dans tout l'éclat de son génie, qualifié alors *d'angélique*, il n'était pas encore arrivé à cette pente fatale d'où il est tombé, de chute en chute, jusqu'à la *Chute d'un Ange*. D'autre part, on se tromperait si l'on s'imaginait que l'élégie des *Morts* de M. Crémazie est un chef-d'œuvre isolé au milieu de poésies sans grande valeur. *Le vieux soldat canadien,—Un soldat de l'Empire,—A la mémoire de M. de Fenouillet*, sont des pièces hors ligne où l'élan de la pensée, le souffle lyrique, rivalisent avec l'éclat du rhythme et la perfection du style. Le chant intitulé *Castelfidardo*, remarquable par l'ampleur et la conception philosophique, se termine par deux strophes sublimes. Après avoir montré la papauté assaillie par les rois, il continue ainsi :

Mais rendus aux pieds de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre,
Eperdus, s'arrêtèrent là :
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova !

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seul tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps !

III.

Il serait facile de continuer ce parallèle et ces rapprochements, à l'honneur du génie national; mais ceux que nous venons de faire prouvent surabondamment que la veine intellectuelle est loin d'être tarie au Canada. Si nous avons tardé longtemps à diriger notre attention vers la culture des lettres, c'est qu'après de faibles commencements, des guerres interminables, au lendemain des désastres de la conquête, nous avions tant de précieuses choses à sauver du naufrage ! notre foi, notre langue, nos lois, toutes nos libertés, la patrie tout entière. Il y a lieu même de s'étonner des progrès qui ont été faits, malgré tant d'obstacles. [1]

Ainsi rien ne justifie les prévisions sceptiques de certains esprits superficiels, à l'égard de notre avenir littéraire. Au fond, ce sentiment prend sa source dans une pensée antipatriotique, qu'on n'ose s'avouer ou proclamer : on ne croit pas à notre avenir intellectuel, parce qu'on n'a pas foi dans notre avenir national.... Mais, heureusement, ces voix isolées ne trouvent point d'écho.

Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance, le mouvement qui se manifeste actuellement, ne s'arrêtera pas, il progressera rapidement, et aura pour résultat de glorieuses conquêtes dans la sphère des intelligences. Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale.

On peut même prévoir d'avance quel sera le caractère de cette littérature.

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses,—comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel,—chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse; telle sera sa forme caractéristique, son expression; sinon elle ne vivra pas, et se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être; elle n'a pas d'autre raison d'existence; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées.

Ainsi sa voie est tracée d'avance: elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action.

Qu'elle prenne une autre voie, qu'elle fausse sa route, elle sèmera dans un sillon stérile; et le germe, qui est déjà déposé, mourra dans son enveloppe d'où il s'échappe à peine, desséché par le vent du siècle, comme ces fleurs hâtives qui s'entr'ouvrent aux premiers rayons du printemps, mais que le souffle de l'hiver flétrit avant qu'elles aient eu le temps de s'épanouir.

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant

1. Si l'on voulait faire l'historique de nos origines littéraires, il y aurait une étude curieuse à écrire sur l'influence qu'ont exercé, sur les lettres canadiennes, les diverses écoles qui se sont succédé en France, depuis la vieille école du dix-huitième siècle, en passant par Jean-Baptiste Rousseau et Delille, alors que l'on ne pouvait composer un vers sans avoir un dictionnaire de mythologie sous son chevet, jusqu'à celle de Chateaubriand et de Lamartine, qui ont renversé de leur piédestal vermoulu les vieilles divinités de l'Olympe, et n'ont écouté que les inspirations de la muse catholique. On pourrait suivre, avec une transparence parfaite, toutes les évolutions de la pensée, depuis les premiers couplets que chantaient, sur les remparts de Carillon et d'Oswego, les chansonniers canadiens, jusqu'aux inspirations de MM. Lajoie, Fiset, LaRue, Crémazie, etc., etc. D'autres entreprendront un jour ce travail intéressant. Nous ne pouvons que jeter, en passant, quelques fleurs d'immortelles sur deux tombes qui se sont fermées trop tôt, celle de M. Patrice Lacombe, l'auteur de *La Terre Paternelle*, observateur délicat, écrivain spirituel, que les soucis de la vie ont arraché aux lettres après ses premiers essais; et celle de M. Lenoir, ce talent si sympathique, et parfois si énergique.

Il y aurait aussi une étude spéciale à faire sur les progrès du *Journalisme*. Nommons seulement deux de ses plus vaillants champions, aujourd'hui retirés de l'arène, MM. E. Parent et J. C. Taché.

leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi dans son avenir.

IV

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée.

"Il ne nous semble point être dans la destinée du Canada," dit avec beaucoup de justesse M. Rameau, "d'être une nation industrielle ou commerciale; il ne faut point forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires; non pas qu'il faille pour cela négliger le nécessaire; on peut, comme nous le faisons en France, s'adonner aux sciences et aux beaux arts, et cependant entretenir un mouvement d'industrie et de commerce proportionné à l'importance de son pays. Mais en attribuant le premier rang à l'agriculture, à la science et aux arts libéraux, les Canadiens auront plus fait pour la consolidation de leur nationalité et l'extension de leur inflence, qu'ils ne pourraient obtenir avec de grosses armées et de riches trésors. Tandis qu'aux Etats-Unis les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or, il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau. C'est en effet à cette prééminence de l'esprit que la France doit la meilleure part de son influence en Europe."

Tel est aussi le partage réservé à la France américaine; telle est l'action spéciale qui nous est départie par la nature de notre esprit, les tendances spiritualistes de nos croyances catholiques, nos inclinations artistiques, la puissance de généralisation de notre intelligence, aussi bien que par les circonstances de lieux et de relations dans lesquelles nous sommes placés. Et, certes, nous n'avons pas à nous plaindre; car c'est en quelque sorte la meilleure part de l'Evangile, celle de la poétique Marie, en opposition à celle de Marthe l'affairée. L'infériorité du nombre et de la fortune n'empêche nullement de conquérir cette situation, qui tôt ou tard devient toujours la première. [1]

Car dans la lutte de deux puissances, l'idée finit toujours par l'emporter sur la force, a dit un homme qui s'entendait en puissance matérielle, l'empereur Napoléon premier. [2]

A moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord, (tout naissant qu'il soit aujourd'hui,) qui possède la sève qui fait

---

1. E. Rameau—L'auteur de *La France aux Colonies*, qui a si admirablement compris le caractère canadien et a fait preuve d'une si profonde connaissance de notre histoire, a écrit un chapitre rempli d'aperçus lumineux sur notre avenir moral et intellectuel. Après une étude attentive des œuvres du génie américain et de nos débuts littéraires, il a remarqué en nous les germes d'une supériorité intellectuelle, qui est bien propre à nous faire augurer favorablement des destinées de la littérature canadienne. "C'est à peine, dit-il, si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale, commence à se relever et à renaître à la vie intellectuelle, tandis qu'il y a déjà près d'un siècle et demi que les Etats-Unis possèdent un développement littéraire et scientifique parfaitement complet; cependant, lorsque l'on passe de l'étude des uns à l'étude des autres, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur, dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien; il a naturellement mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien a mieux le sentiment musical! Mais ce qui frappe surtout, c'est que partout chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre instinctivement vers cette puissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain; caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains.

"Chose unique dans l'histoire, continue-t-il, le peuple américain placé en face de la nature la plus grande et la plus riche qui soit au monde, ayant, devant lui toute la poésie des solitudes fécondes, n'a jamais trouvé dans son âme un écho qui y répondit. Les Américains sont restés froids devant ce spectacle magnifique, comme le marchand habile qui fait ses affaires en passant à travers les merveilles du monde, sans perdre son temps à les considérer. Cooper, il est vrai, a eu le sentiment de cette situation, mais on ne peut nier que généralement ses œuvres manquent de puissance et de chaleur; et qui pourrait dire qu'il n'eût jamais rien produit, si Walter Scott n'avait pas écrit avant lui?"

La raison de cette stérilité, dont semblent frappées les intelligences américaines, est facile à saisir: c'est que l'égoïsme et la passion de l'or ont étouffé en eux la vie de l'âme, le sentiment, l'amour, cette source féconde d'où découlent les grandes pensées et les nobles actions, ce foyer divin où s'allume le feu sacré de l'enthousiasme et de l'inspiration, qui fait éclore le génie.

2. "—Fontanes, disait-il un jour au grand maître de l'Université, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit."

vivre, les principes immuable d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui? Que. reste-t-il aujourd'hui de ces empires primitifs, qui ont tant pesé jadis sur l'Afrique et l'Asie, les colosses de Babylone et d'Egypte; tandis que l'éclat immortel, dont brilièrent les petites républiques de la Grèce, se projette jusque dans l'avenir?

Utopie! Chimère! s'écriera-t-on!—Mais n'y eut-il que l'espoir de réaliser une faible part de ce rêve légitime, ne serait-ce pas déjà un mobile suffisant pour enflammer le patriotisme d'une jeunesse enthousiaste, studieuse et intelligente? Ah! s'il nous était donné de nous adresser à la jeune génération qui voit l'avenir souriant lui tendre les bras, nous lui dirions avec l'accent de cette affectueuse émotion que l'on éprouve au sortir d'un âge auquel on vient de dire adieu:

—Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés—à une époque où le reste du monde a vieilli—dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration: au cœur, de fortes croyances; devant vous, une gigantesque nature, où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. Vous pouvez, si vous savez exploiter ces ressources inépuisables, créer des œuvres d'intelligence qui s'imposeront à l'admiration, et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel, dans cet hémisphère. Souvenez-vous que *noblesse oblige*, et que c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractères dignes d'eux et de vous. Mais souvenez-vous aussi que vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et que ce n'est que par le travail et les sueurs que vous parviendrez à conquérir la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, vous élèverez un édifice qui sera, avec la religion, le plus ferme rempart de la nationalité canadienne.

Québec, Janvier 1866.

HISTOIRE DE L'ILE D'ORLÉANS.[1]

Voici un petit volume, riche d'études et de recherches, aussi ferme de pensée que sobre de style, écrit par un jeune homme de vingt-deux ans. L'intérêt qu'on éprouve en le parcourant redouble, lorsqu'on sait que cette maturité du talent est plus encore le fruit de la souffrance que celui du travail et de la réflexion.

Il y a quatre ans, le jeune écrivain, natif de l'île d'Orléans, se voyait obligé d'abandonner un cours d'études, commencé avec un rare succès. Une maladie cruelle, sorte de langueur physique, allait le tenir cloué, pendant des années, sur un lit de douleur, d'où il ne devait se relever que frappé d'infirmité pour le reste de ses jours. La perspective de cette longue captivité était loin d'être souriante ; cependant le courageux jeune homme ne faiblit pas devant l'épreuve. Il résolut d'utiliser les loisirs forcés que lui faisait la maladie.

Issu d'une de ces braves familles de cultivateurs, plus riche des dons du cœur que de ceux de la fortune, et qui avait déjà dépensé une partie de ses ressources pour lui procurer le bienfait de l'éducation, il n'avait ni livres, ni ami instruit pour l'éclairer de ses leçons, l'aider de ses conseils. Il emprunta des livres de ses voisins, se fit une petite bibliothèque de tous les vieux bouquins qui purent lui tomber sous la main.

Entouré de ces nouveaux amis, les heures de la souffrance s'écoulèrent encore vite. Bientôt il eut épuisé tous ces trésors. Alors il se mit à approfondir l'Histoire du Canada. Il possédait aussi quelques ouvrages particuliers sur le pays, entre autres les esquisses sur l'histoire de l'île d'Orléans de MM. Bowen, LaRue et de quelques autres écrivains. Amoureux de son île natale, il se passionna pour cette étude et prit la résolution d'écrire une histoire complète de l'île d'Orléans.

Lorsqu'il se vit un peu mieux, mais ne pouvant encore marcher qu'en se traînant péniblement sur des béquilles, il se fit transporter en voitures, par quelques amis, de paroisse en paroisse, et fit ainsi le tour de l'île. Accueilli partout avec indulgence par les bons curés qui se laissaient prévenir aisément en sa faveur par sa bonne et candide physionomie, son air toujours souriant et surtout par son regard vif et plein d'intelligence, les anciens registres et les autres documents de paroisse lui furent ouverts. L'un de ces curés, le vénérable septuagénaire de Saint Jean de l'Ile, M. l'abbé Gosselin, véritable répertoire d'anecdotes du bon vieux temps, lui fit le récit d'une foules de traditions et d'antiques souvenances.

Qui ne connaît ou du moins qui n'a vu en passant quelques types de cette race énergique des pilotes du Saint-Laurent, de ces marins aventureux, dont l'île d'Orléans a, de tout temps, été la pépinière la plus féconde? Le soir, à la veillée, le jeune historien se faisait raconter la vie de quelques-uns de ces vieux loups de mer, écoutait, de la bouche même des anciens pilotes, le récit des naufrages effrayants qui ont si souvent plongé dans le deuil des paroisses entières de l'île.

" Qui pourrait peindre, dit quelque part l'auteur en racontant un de ces naufrages, la consternation et le découragement des malheureuses veuves, des nombreux orphelins, des parents, en général, de ces victimes? Qui pourrait imaginer la douleur profonde d'une mère perdant à la fois, d'une manière si tragique, ses trois fils, d'une veuve se voyant privée en même temps d'un époux chéri et d'un fils bien aimé?

" On conserva longtemps l'espoir de revoir ces infortunés. Peut-être, pensait-on, ont-ils été jetés sur quelque côte éloignée; peut-être reviendront-ils dans un an, deux ans ; mais vaine espérance ! Les parents n'ont pas eu même la consolation d'apprendre que quelqu'un eût jamais été trouvé ou reçu la sépulture ecclésiastique. Car, aucun des corps, aucun effet, aucun débris du vaisseau n'a jamais été trouvé.

" Les larmes des veuves et des orphelins ne sont pas encore séchées. Tous déplorent encore ce malheur, qui les a privés de ce qu'ils avaient de plus cher au monde, et les a laissés dans la misère et l'insuffisance des choses nécessaires à la vie. " Je pleure encore tous les jours la perte " de mon fils aîné, racontait encore dernièrement " une mère septuagénaire; longtemps après cet " accident, lorsque je voyais venir quelqu'un de " loin, il me semblait toujours le voir arriver. Je " ne pouvais jamais croire qu'il fut mort d'une " manière si pénible. "

Après avoir pleuré sur ces catastrophes navrantes, le jeune chroniqueur, retiré dans sa chambre, en prenait note, et préparait son histoire.

A plusieurs reprises, il fit le voyage de Québec, pour consulter les archives publiques, les bibliothèques, les manuscrits de famille. Inconnu, il lui fallut frapper plus d'une fois à bien des portes avant d'avoir accès auprès de ceux qui possédaient les documents qu'il désirait compulser.

Quelques amis des lettres le présentèrent aux citoyens dont la connaissance lui était nécessaire, et lui facilitèrent ses recherches. Enfin,

---

1. Histoire de l'Ile d'Orléans, par L. P. Turcotte, Québec, 1867.

il surmonta toutes les difficutés, à force de présévérance, et termina son histoire. C'est ce charmant livre, fruit de quatre années de travail, que nous avons sous les yeux, et que nous voulons faire connaître au public.

" L'île d'Orléans, cette fraîche corbeille de verdures et de fleurs, échouée au milieu du courant;—cette heureuse terre où tout semble respirer le calme et le bonheur;—où l'on ne voit de toutes parts que laitage, linge blanc suspendu aux buissons, pots de fleurs épanouis aux fenètres ; " 1 — l'île d'Orléans, n'a pas seulement le charme des beautés pittoresques, des gracieuses perspectives, des horizons splendides; elle est une des contrées du Canada les plus fertiles en souvenirs historiques. " Cette île a été le théâtre d'événements remarquables, de drames sanglants, qui intéressent non-seulement ses habitants, mais les Canadiens en général. Grâce à sa proximité de Québec et à sa grande fertilité, elle fut un des premiers endroits habités par les Français au Canada, et de bonne heure, elle fournit chaque année quelques colons pour le reste du pays.

Plusieurs de nos hommes les plus éminents sont sortis de son sein; et un grand nombre de familles, qui occupent aujourd'hui le premier rang dans la société canadienne, comptent pour ancêtres de braves habitants de l'île.

Elle a déjà eu ses littérateurs et ses historiens: M. l'abbé Ferland, dont les ancêtres étaient originaires de la Sainte-Famille.—M. H. N. Bowen, l'auteur de l'*Historical Sketch of Isle of Orleans*,—M. F. A. H. LaRue, l'écrivain humoristique du *Voyage autour de l'Isle d'Orléans*,—sans compter le jeune insulaire dont le livre nous occupe.

L'île d'Orléans d'ailleurs, par sa position isolée, forme un petit monde à part, avec ses mœurs, ses coutumes, ses souvenirs. dont l'histoire prête plus à un ensemble, à un tout complet, que d'autres parties du pays.

La pensée d'en écrire l'histoire était donc aussi heureuse, qu'elle a été habilement exécutée.

Quelques citations, prises au hasard, nous donneront une idée de la manière de l'auteur :

" De l'église Saint-Jean à celle de Saint-Laurent, il y a une distance d'un peu plus de deux lieues. Le chemin royal passe au pied des côtes; il est toujours beau et bien entretenu. Grand nombre de bâtisses de pilotes et d'artisans sont construites le long de cette route; celles des cultivateurs sont toutes bâties sur les côtes, où un chemin privé les y conduit.

" Les scènes les plus grandioses, et les plus variées sont partout répandues à profusion. Quel plaisir, quel agrément l'on éprouve, dans la belle saison d'été, à parcourir cette route, ombragée ça et là d'un bouquet d'antiques érables ou de longs peupliers de Lombardie, ou bordée de champs couverts d'une riche moisson et de magnifiques jardins qui entourent une élégante demeure, parfois longeant le rivage couvert de beau sable où les flots viennent expirer avec mollesse à quelques pas seulement du voyageur ! Quel coup d'œil magnifique l'on embrasse encore, si l'on porte ses regards sur le fleuve, sillonné en tous sens par de nombreux vaisseaux, et sur les riches villages de la côte du sud ! Paysage tout à fait enchanteur, que la nature a enrichi de toutes ses merveilles !"

Ecoutons maintenant le récit d'une action héroïque :

" Dans l'automne de 1834, trois jeunes pilotes de Saint-Jean partirent, par une tempête des plus terribles, dans une petite embarcation pour aller mettre hors de danger une chaloupe que la violence des flots menaçait de briser. Ils n'étaient pas encore rendus à moitié chemin qu'une immense vague entre dans le faible esquif et le fait chavirer.

" Un long gémissement se prolonge aussitôt sur le rivage. Les parents et les amis se transportent en toute hâte sur cette scène de désolation, et remplissent l'air de leurs lamentations et de leurs cris. Tous jugent leur perte inévitable. Mais, heureusement, il se trouve un ami qui s'est dévoué plusieurs fois pour le salut de ses frères : c'est M. Forbes, le bienfaiteur de l'humanité. Il était retenu à la maison par une grave maladie ; mais il avait suivi avec un œil inquiet la faible embarcation. Au moment qu'il la voit verser, il quitte précipitamment son lit de douleur, et se dirige pour porter secours à ses frères. Son épouse, voyant à quel danger il va être exposé, le supplie de rester tranquille, et de suivre les avis de son médecin, qui lui avait ordonné de ne pas s'exposer au froid; et pour plus grande sûreté, elle ferme la porte à clef. Notre héros, sans perdre de temps, ouvre une fenêtre, s'élance dehors, et arrive comme un éclair sur le rivage.

" Sans redouter la violence des vagues qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse et venaient se briser avec fracas sur la plage, il se précipite dans les flots au grand danger de sa vie, et se dirige d'abord vers le plus exposé des trois et le ramène sain et sauf. Il retourne chercher les deux autres, et après des efforts surhumains il vient les déposer au milieu de la foule, qui passe du plus grand désespoir au comble de la joie. Tous chargent de bénédictions ce libérateur qui tombe épuisé sur le rivage, et le conduisent, au milieu des acclamations, à sa demeure pour y reprendre son lit de douleur.

" On devait s'attendre que la santé de ce brave, affaiblie d'avance, subirait les plus funestes résultats à la suite de cette action, et que ses jours même seraient exposés. Il garda bien

1. Légendes canadiennes, p. 236.

le lit encore quelques semaines, mais heureusement sa santé se rétablit peu à peu (1)."

Le style de M. Turcotte est d'une maturité qui étonne chez un écrivain de son âge. Rien ne décèle le jeune homme : le plan, comme l'exécution de l'ouvrage, tout y est naturel et simple. Une critique minutieuse y relèverait ça et là quelque âpreté de style, quelques négligences de tournure ou d'expression ; mais la pensée se déroule toujours fraîche, et limpide ; les faits se succèdent et s'enchaînent sans efforts ; l'intérêt ne faiblit point.

Tout Canadien instruit, qui voudra connaître l'histoire intime de son pays, devra lire ce livre. Nos jeunes gens, dont trop peu,—nous le disons avec tristesse—aiment l'étude et le travail, y verront un exemple de ce que peut vaincre d'obstacles une nature d'élite, dans une enveloppe frêle et toujours souffreteuse, mais soutenue par une volonté qui ne plie pas.

8 mai 1867.

(1) Les trois pilotes qui furent sauvés par ce brave étaient : Pierre Toussaint, Antoine Fortier et Joseph Raymond. Le héros de cette sublime action périt quatre ans plus tard, dans le naufrage de la goëlette la *Swallow*, à l'entrée du golfe.

LES LAURENTIENNES.[1]

J'assistais, il y a quelques mois, à une séance des Communes, à Ottawa. Le grand orateur de la Nouvelle-Ecosse, M. Howe, faisait entendre, ce soir-là, sa puissante parole. C'était pour la première fois qu'il m'était donné de jouir de ce beau spectacle, auquel prêtait un singulier caractère de grandeur et de majesté la vaste et magnifique salle du palais législatif. Pendant plus d'une heure, l'orateur tint son auditoire suspendu à ses lèvres.

Il venait de reprendre son siége, au milieu des acclamations générales, et j'étais encore sous le charme de cette voix enchanteresse, lorsqu'en me détournant par hasard, je vis entrer, dans la galerie de l'orateur, où j'étais assis, un jeune homme, élégamment vêtu, à la taille svelte, à la démarche vive, qui vint s'asseoir lestement près de la rampe à mes côtés. Du premier coup d'œil, cette figure, encadrée dans une abondante chevelure brune, et sur laquelle s'épanouissait toute la fleur de la jeunesse, me captiva. Un rayon d'enthousiasme jaillissait involontairement de ses grands yeux noirs; tandis que sa fine moustache noire voilait à demi un sourire qui semblait habituellement sur ses lèvres.

Je m'étais dit plus d'une fois, en écoutant le grand orateur, que si je voulais représenter la statue de l'Eloquence, je prendrais pour type M. Howe; en apercevant ce jeune inconnu, à l'œil inspiré, je me dis tout bas que si j'avais à représenter la Poésie, je la peindrais sous les traits de ce charmant étranger.

S'il y a de l'exagération dans cet éloge, qu'on l'attribue à l'enthousiasme que m'avait causé le discours du grand orateur. Quoiqu'il en soit, tel fut pour moi l'impression du moment.

Après quelques instants d'hésitation, mon jeune voisin, à ma grande satisfaction, m'adressa la parole :

—Vous êtes monsieur .....si je ne me trompe, me dit-il, d'un ton moitié timide, moitié confiant : il y a longtemps que je désire faire votre connaissance. Peut-être, ajouta-t-il, d'nne voix visiblement embarrassée, mon nom ne vous est-il pas tout-à-fait inconnu : je suis M. Benjamin Sulte.

Après cette courte introduction, l'intimité ne tarda pas à s'établir entre nous; notre causerie se prolongea fort avant dans la nuit, et cette soirée, passée entre une page d'éloquence et une page de poésie, m'est restée comme une des plus fraîches souvenances de ma vie littéraire.

Tels furent les heureux auspices sous lesquels m'apparut, pour la première fois, le charmant poète trifluvien.

En ouvrant aujourd'hui le volume de poésie de M. Sulte, si coquettement décoré du titre de Laurentiennes, ma pensée s'est reportée naturellement vers cette soirée qui s'élève dans mon passé comme une suave apparition.

L'origine littéraire de M. Sulte, ses premiers débuts dans le monde poétique me semblent d'un intérêt vraiment touchant. Né d'une brave famille, mais déshérité du côté de la fortune, son enfance reçut les rudes caresses de la pauvreté. Ce fut l'âpre main de ce guide austère qui lui fit faire les premiers pas dans la vie. Sa mère, restée veuve encore jeune, n'avait d'autre moyen de subsistance qu'un petit commerce. C'est derrière le modeste comptoir où il gagnait sa part du pain de la famille, que notre poète s'est formé lui-même, qu'il a étudié, qu'il s'est élevé à la hauteur de la jeunesse la plus intelligente de notre pays; c'est à la lueur de sa lampe studieuse que l'ange de la poésie lui est apparu, et que, sentant l'inspiration venir, il a dit lui aussi :

Le bon Dieu me dit chante,
Chante, pauvre petit. . . . .

Il a chanté pour obéir à la voix intérieure, et pour donner du pain à sa mère. Voilà l'origine des Laurentiennes. Après cela, le livre n'eût-il qu'un pâle mérite poétique, ne serait-ce pas encore un devoir pour la critique de l'accueillir avec une religieuse bienveillance? Aussi le public sera-t-il indigné, avec nous, en apprenant qu'une plume, qui se dit canadienne, a déversé sur cette fleur naissante des flots d'encre et de bile rancunière.

Mais laissons de côté cet incident, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Que dirons-nous maintenant des Laurentiennes? Voici, en deux mots, notre appréciation : ce recueil de poésie est plus encore un recueil d'espérance. La moisson promet d'être belle; mais peu d'épis sont arrivés à maturité.

Nous ne commettrons pas le ridicule de comparer M. Sulte à quelque grand poète : le géant écraserait l'enfant. Mais si nous voulions trou-

---

(1) **Poésie, LES LAURENTIENNES, par Benjamin Sulte, Montréal, Eusèbe Sénécal, Imprimeur Editeur, 1870.**

ver une comparaison pour définir le genre de son talent, nous irions la chercher dans notre nature canadienne. Nous n'avons pas encore de grand poëte national, mais quelle poésie s'échappe de toutes parts, de notre grandiose nature, de nos vastes horizons! Quel poëte, par exemple, que ce Niagara qui chante sans fin cet hozanna sublime, dont les échos font trembler les montagnes! Quelle prière que celle de notre fleuve géant, qui, là, courbe éternellement le genou devant le Créateur, et lance vers lui, avec des vapeurs d'encens, ce cri qui n'a pas son égal sur le globe. Niagara, c'est le poëte géant; c'est, si vous le voulez, notre Dante, notre Shakespeare.

A quelques arpents au-dessous de l'endroit où tombe l'immense flot de poésie, s'écroule du rivage, en nappe de neige, un léger filet d'eau, auquel on a donné le nom poétique de *Bride's Vail*, le Voile de la Fiancée.

Si nous voulions mettre le nom de M. Sulte à côté de quelque grand nom, sans crainte de l'écraser, nous emprunterions cette comparaison. La poésie de l'auteur des Laurentiennes, c'est le ruisseau qui gazouille à travers un rayon de soleil, et non le large torrent qui bondit et déchire les flancs de la montagne. Ce n'est pas l'ouragan qui passe en tordant la crinière des grands bois, et leur arrache un rugissement sublime; c'est la brise du printemps, tiède et parfumée, qui fait chanter le feuillage naissant.

Parfois la lyre du poëte se voile d'un crêpe de deuil au souvenir des malheurs de son enfance. Ses cordes émues font alors pleurer une mélodie pénétrante qui vous plonge dans une sympathique rêverie. Ecoutez avec quels soupirs tendres et mélancoliques il raconte la funèbre catastrophe qui le fit orphelin :

LE TOMBEAU DU MARIN.

Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
S'élève solitaire une modeste croix
Que les sombres rochers et la nature inerte
Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

....

C'est là qu'il est venu terminer sa carrière
Par une nuit d'orage, en abordant au port;
Son vaisseau mutilé s'est brisé sur la pierre,
L'homme fut entrainé par l'ange de la mort.

....

Un jour un voyageur descendit sur la plage
Et dirigea pensif son pas vers les hauteurs.
Le guide lui montra sous un rosier sauvage
Ce tombeau dont l'aspect fit déborder ses pleurs.

Lors, tombant à genoux, saisi d'un trouble extrême,
Il pria le Seigneur pour le pauvre marin,
Et répéta souvent : béni celui qui t'aime,
Mon Dieu, j'ai tant souffert par ce coup de ta main!

Il pria fort longtemps. Plongé dans sa tristesse,
Le passé revenait poignant et douloureux,
Tandis que son regard, tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux...

Il se souvint qu'un soir, au milieu de décembre,
Sa mère, entrant soudain, voila ses traits défaits,
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre,
Que leur père parti ne reviendrait jamais.

Dans la triste maison où tombe la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement :
L'infortune prenait dans sa serre cruelle
Trois êtres sans appui dans leur isolement.

Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se fermait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout-à-coup pour sa mère,
Il lui donna depuis son travail, son amour.

....

Quand il redescendit le sentier de la grève,
Un vide immense au cœur lui reparla de Dieu,
A son abattement aussitôt faisant trève,
Il vainquit sa douleur par un dernier adieu :

Adieu! j'ai terminé mon saint pèlerinage,
Je suis venu de loin vénérer ce tombeau.
Ce fut le rêve aimé qui berça mon jeune âge,
J'emporte un souvenir à jamais cher et beau.

Adieu! protège-moi dans les maux de la vie,
Mon père, j'ai besoin de m'appuyer sur toi!
Conduis mon pas errant, garde qu'il ne dévie
Du chemin de l'honneur, du guidon de la foi.

J'aborderai par là, sans remords, sans alarmes,
La carrière où le ciel me voudra maintenir.
Il est un doux secret qui sèche bien des larmes :
C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

Ce pèlerinage du poète au tombeau de son père, raconté en vers simples et naturels, nous semble empreint d'un sentiment vrai et d'une grâce touchante : c'est là, croyons-nous, de la véritable poésie. On voudrait rencontrer plus souvent, dans le cours du volume, de ces belles et profondes inspirations. Disons-le, elles sont trop rare semées. Toutefois nous n'en remercions pas moins le poète de sa gracieuse œuvre, dont nous ferons un dernier éloge (le plus beau à notre avis) en disant qu'elle rayonne des plus belles convictions religieuses.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour prouver que les *Poésies Laurentiennes* de M. Sulte méritent d'être saluées avec bonheur par le public, et appréciées par la critique avec une encourageante modération. Aussi avons-nous

nti une douloureuse impression en voyant ıarnement avec lequel un correspondant de *azette de Saint-Hyacinthe*, qui se cache le pseudonyme de *Pékin*, se plait à déchiıne à une chaque page du livre de M. Sulte. ıaque ligne de cet écrit perce une maligne qui dissimule mal la jalousie ou la rancune. article envenimé n'est pas seulement une ıvaise critique, c'est une mauvaise action. rcher ainsi à porter le découragement dans eune cœur plein d'avenir, à flétrir dans sa r ce fruit qui n'a besoin que d'un peu de sopour mûrir, c'est faire une œuvre anti-patrio.e. Une large part de notre avenir national end de la conservation de notre langue qui ›erpétuera surtout par la création d'une littéıre indigène. C'est donc pour tout Canadien devoir sacré d'applaudir au talent qui se fait r.

La ville natale de notre poète a bien compris ce devoir : elle a souri avec amour à ses premiers succès, et, fière de son talent, elle l'a chargé d'écrire cette belle HISTOIRE DES TROIS-RIVIÈRES, dont la première livraison vient de paraître et que nous apprécierons un jour.

Laissez passer encore quelques années, et vous verrez quelle gerbe d'or, pleine de beaux épis, notre ami portera entre ses bras. Car c'est un rude travailleur que M. Sulte: il "va de bon cœur" à l'ouvrage; les longues veillées ne l'effraient pas, et plus d'une fois l'aurore a surpris ce chercheur nocturne courbé sur ses livres.

On demandait à un grand homme : Qu'est-ce que le génie?

—C'est le travail.

9 mars 1870.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.[1]

L'avenir de la critique—Nos origines littéraires—Nos monuments historiques—Les chansons populaires et l'art épistolaire—Notre littérature moderne—Le premier groupe littéraire—L'abbé Holmes.

I.

La littérature canadienne est aujourd'hui sortie de l'enfance. Les progrès étonnants qu'elle a faits depuis 1860 assurent son avenir. Les talents littéraires ne se comptent plus ; et chaque année en voit naître de nouveaux.

Si nous n'avons pas encore d'écrivains de génie, nous pouvons citer une foule de littérateurs distingués, de plumes habiles à manier l'histoire, la poésie, le roman, la polémique.

La gaucherie, en littérature, n'est plus permise : elle a fait place à l'expérience. On sait maintenant faire un livre ; et surtout on sait être soi-même. Nos auteurs ont appris à voler de leurs propres ailes : ils osent penser par eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin d'avoir, comme jadis, un livre de littérature française sous les yeux pour décalquer quelque passage ou retracer une réminiscence avec plus ou moins d'habileté.

On s'est passionné pour notre histoire ; on a fouillé nos admirables annales (les plus riches de l'Amérique) ; on a observé notre peuple, ses mœurs, ses souvenirs ; on a admiré notre nature ; et, tout épris de ses mâles beautés, on les a fait ressortir dans des pages inspirées, on en a tracé des tableaux qui resteront.

D'autre part, le public littéraire s'est formé, et s'agrandit chaque jour. Il est avide de lectures canadiennes, et le temps n'est pas loin où chaque journal sera tenu, comme condition de vie, d'exclure de son rez-de-chaussée la littérature étrangère, et d'y étaler les fleurs écloses sur notre sol. La génération qui vient après nous, nourrie de fortes études, est impatiente de prendre part à ce mouvement intellectuel.

Déjà la littérature, devenue rémunérative, est presque une carrière ; et l'on pourrait citer plus d'un auteur dont les productions ont été dignement rétribuées ; tandis que d'autres ont acquis, en peu d'années, une influence qui leur a ouvert l'entrée de positions honorables. Ce qu'il faut aujourd'hui pour favoriser ce mouvement, pour développer le goût et fortifier la pensée des écrivains, c'est une critique saine et vigoureuse, qui ne craigne pas de porter hardiment le scalpel dans les écrits de nos auteurs, de les analyser froidement et librement, de montrer, sans crainte, les défauts à côté des beautés véritables.

Le temps est passé des panégyriques littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de roses qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes en étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les faire reposer sur des lauriers éphémères trop facilement conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique qui signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement des lecteurs.

Chacun déplore cette absence de critique ; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate. Si quelqu'un hasarde un mot de réserve dans une page d'éloges, il redoute de scandaliser le public. Telle est l'habitude sur ce point, qu'il s'est formé, sans préméditation, parmi ceux qui s'occupent de lettres, une critique d'intimité qui réduit les choses à leurs justes proportions, qui apprécie les hommes et leurs œuvres à leur valeur réelle.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie du bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

Nous avons essayé dernièrement ce genre de critique dans la biographie d'un étranger, l'historien Parkman ; sous une forme bienveillante, elle contient de dures vérités. Mais nous devons dire, à la louange de l'écrivain, qu'il a parfaitement compris notre pensée : il a été le premier à nous applaudir, et à nous remercier de notre franchise.

La littérature américaine, qui date d'hier comme la nôtre, a acquis cette virilité qu'on lui connaît, précisément en donnant à la critique ses coudées franches, en laissant aux juges littéraires le même franc parler qu'ils ont en Europe.

Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec la même liberté, d'apprécier nos écrivains non pas à leur valeur relative, mais à leur valeur absolue ; non pas entourés de circonstances qui les étaient pour un temps, mais dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres n'auront pour se soutenir que leurs propres forces.

1. Ce travail est resté inachevé par suite d'une grave affection de la vue. Pour la même raison, l'auteur n'a pu surveiller lui-même la présente édition de ses écrits : c'est ce qui explique certaines imperfections typographiques qui auraient pu être évitées. Le repos absolu auquel l'auteur a été condamné pendant quelque temps, et un voyage de santé fait en Europe en 1874 ont été les causes des longs retards apportés à cette publication : commencée en 1873, elle n'a pu être terminée qu'en 1875.

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir ıssir dans cette tentative ardue et semée d'é- eils ; mais nous aurons posé quelques jalons i marqueront la direction à suivre. D'autres ndront après nous, qui déblayeront le terrain, raceront, large et lumineuse, la route de la tique.

II.

L'histoire littéraire du Canada est encore à re ; et l'on ne saurait trop souhaiter qu'elle crive ; car il y aurait de fort belles choses à e sur ce sujet encore vierge. La littérature nadienne, qui a germé sur un sol neuf, s'est urrie d'une sève nouvelle : elle possède sa vie opre, son caractère particulier, original.

Ce jeune sauvageon, greffé sur le vieil arbre la littérature française, épanoui au grand leil d'Amérique, étale déjà plus d'une fleur, us d'un fruit que la France ne dédaignera pas cueillir tôt ou tard.

Notre histoire littéraire se divise naturelle- ent en deux parties distinctes : nos origines ttéraires, et notre littérature proprement dite.

Il y aurait une étude, aussi curieuse qu'inté- ssante, à écrire sur nos monuments historiques. a culture intellectuelle des fondateurs de la olonie française a laissé dans l'esprit de nos ncêtres une empreinte qui ne s'est pas effacée, t qui peut être de nouveau mise en relief à aide de ce travail.

Au premier rang, figureraient les œuvres de hamplain, qui seraient étudiées au point de ue de l'art, sous l'aspect du style et de la langue, lors que celle-ci subissait sa transformation éfinitive. Ces œuvres importantes, présen- ées avec leurs descriptions ébauchées, avec eurs récits naïfs, leurs tournures pittoresques, vec leurs expressions gauloises ou romanes, nontreraient ce grand homme aussi remarqua- ble par ses pensées que par ses actions. A la uite, apparaîtraient les lettres de la Mère de 'Incarnation exquises de délicatesse et de sen- timent, d'un spiritualisme si élevé, viriles com- me son caractère et sa vie. Dans les ***Relations des Jésuites***, on ferait observer les écrits du père Le Jeune, qui renferment ce qu'il y a de plus digne de remarque, au point de vue des lettres, dans cette vaste collection, et qui dé- notent un esprit supérieur et un talent d'écri- vain. Chacun de ces sujets formerait la ma- tière d'autant de chapîtres qui prêteraient à des aperçus nouveaux, à des rapprochements inat- tendus.

Les chants populaires et l'art épistolaire offri- raient ensuite des sources aussi fécondes que faciles à exploiter, pour faire voir la marche des intelligences pendant cette période de notre his- toire, durant laquelle l'action avait absorbé la pensée. On connaît déjà nos chansons, sur lesquelles des travaux importants ont été faits.

Il subsiste un bon nombre de mémoires et une foule de lettres inédites, où l'on trouve des in- dices d'esprits cultivés, d'éducation excellente, d'intelligences et de cœurs élevés.

Il serait même facile de réunir et de publier une collection de ces lettres, dont plusieurs ser- viraient de modèles de goût et de naturel. Quel- ques-unes, écrites par des femmes, sont de petits chefs-d'œuvre de saillies spirituelles, de grâce et de bon ton. L'esprit de la femme française s'y est conservé dans toute sa fraîcheur et sa vivacité.

On observe qu'à cette époque, l'influence des femmes canadiennes fut particulièrement sensi- ble. Durant ces années d'agitation, les hommes n'avaient guère que le temps de tenir l'épée, de guerroyer contre l'Iroquois, ou l'Anglais : les femmes, plus isolées, souvent laissées seules au logis avec leurs enfants, prenaient parfois, mais rarement, la plume pour consigner, dans des lettres, les nouvelles de la famille, quelques dé- tails de vie intime, l'anecdote du jour, etc. Elles confiaient ces missives aux voyageurs qui allaient les porter à un père, à un mari, à une famille lointaine, aux soldats en garnison dans les forts de l'intérieur, ou qui faisaient partie de quelque expédition guerrière. Des fragments de ces correspondances ont été conservés, et dor- ment aujourd'hui parmi les papiers des ancien- nes familles. L'exploitation de cette mine inex- plorée aurait de quoi tenter plus d'un chercheur de trésors, plus d'une plume vaillante.

Enfin un coup-d'œil jeté sur le journalisme compléterait l'histoire de nos origines littéraires.

III

La littérature canadienne est née avec la li- berté. Toutes deux, filles du patriotisme et de la religion, ont eu le même berceau. On dirait que la littérature, à peine éclose, s'est hâtée d'ouvrir ses ailes et d'essayer ses premiers ac- cents pour chanter la délivrance de la patrie. Ses premières inspirations sont toutes vibrantes d'émotion et d'amour national. Ne serait-ce pas le contact de cette flamme sacrée qui a fait éclore les plus beaux talents que nous ayons eus?

La première période de notre littérature, qui s'étend de 1840 jusque vers 1860, a eu la rare bonne fortune de produire un penseur comme Etienne Parent, un historien comme Garneau, un poète comme Crémazie. Ces trois écrivains forment, avec l'abbé Ferland, Taché, Chauveau et Gérin-Lajoie, ce qu'on est convenu d'appeler notre premier groupe littéraire.

On n'aurait pas dû oublier d'y ajouter un autre nom, moins connu de la génération ac- tuelle, mais non moins digne de l'être : nous voulons parler de l'abbé Holmes, prêtre du sé- minaire de Québec, mort en 1852. Américain de naissance, doué de talents supérieurs, d'une imagination incandescentes, versé dans toutes les connaissances humaines, philosophe, écri-

vain, orateur, ce prêtre Yankee a apporté ici l'esprit d'entreprise et de progrès qui caractérise sa race. Il a eu, par sa parole, par son activité et par ses écrits, une influence décisive sur les intelligences de son temps. Devançant de loin son époque, il a créé une révolution dans les esprits. Au séminaire de Québec, qui, de tout temps, a été le centre de l'intelligence au Canada, il a refondu entièrement et transformé le système des études classiques. Il a infiltré un sang nouveau dans cette antique institution, et imprimé aux intelligences un ébranlement qui, de là, s'est communiqué aux autres parties du pays.

Orater puissant, réunissant tous les dons de l'éloquence, doué d'une pensée élevée, d'une inspiration toute de feu, d'une voix sympathique, d'une parole vive et colorée, d'un geste savamment étudié, ses discours rassemblaient autour de la chaire de Notre-Dame de Québec, l'élite de la société canadienne. Les conférences qu'il a prêchées en 1848–49, et que venait entendre la ville entière, sont restées dans les souvenirs comme un événement. Publiées en 1850, ces conférences méritent d'être connues davantage, quoiqu'elles ne soient plus que la parole morte de cette âme enflammée; elles seront l'objet d'une étude spéciale.

L'abbé Holmes a été le génie inspirateur de la plupart des hommes qui appartiennent au groupe de 1850.

Enfin l'abbé Holmes a terminé sa carrière par la plus belle œuvre de sa vie : c'est lui qui, par ses lettres éloquentes et persuasives écrites à ses collègues, du fond de sa cellule de l'Ancienne-Lorette où ses infirmités le tenaient renfermé, décida la fondation de l'Université Laval.

Par son influence et par ses écrits, l'abbé Holmes a donc droit de prendre place parmi la pléïade littéraire de 1850.

Dans cette série d'articles, nous nous proposons de détacher chacun des noms de ce groupe, et d'apprécier chaque auteur avec ses œuvres.

Qu'on ne s'attende pas d'y trouver de grands éloges : le répertoire de la louange est épuisé. La critique occupera la plus large part; mais elle sera toujours impartiale : bienveillante sans flatterie, ferme sans passion, et sérieuse dans la mesure de nos forces.

Au reste, le lecteur sera toujours en demeure de juger par lui-même. Aucune opinion ne sera hasardée sans preuve; l'éloge, comme la critique, sera appuyé de citation.

Si, malgré les obstacles qui nous rendent tout travail intellectuel singulièrement long et pénible, nous parvenons à mener à bonne fin cette entreprise, nous aurons lieu d'espérer avoir rempli une tâche sinon agréable pour nous, du moins consciencieuse et utile au public.

I.

Le Répertoire National.—M. Chauveau.—Ses œuv Charles Guérin—Genre de l'ouvrage—Style— leur locale—Ecrits divers.—Conclusion.

Quel est donc ce poète italien qui, à l'as du printemps,—cette jeunesse de l'année— tait renaître en lui-même, et chantait la jeun —ce printemps de la vie ?

> Oh primavera ! gioventu dell anno.
> Oh gioventu ! primavera della vita.

Tout ce qui, dans la nature ou dans l'â respire printemps ou jeunesse, a le don d'ém voir et de captiver.

C'est cette pensée qui me venait, ce matin l'esprit en ouvrant le premier recueil de n littérature — le *Répertoire National*. T humble et imparfait que soit ce recueil, il s échappe une fraîcheur de jeunesse, une o de printemps, de fleurs à demi-écloses—fle des champs, fleurs des bois, si vous le voulez, pâles et parfois étiolées, mais dont la vue f du bien à l'âme, parce qu'elle fait naître l'espé rance. Ces fleurs hâtives annoncent la saiso printanière, la prochaine floraison.

Les quatre volumes du *Répertoire National* contiennent peu de pages vraiment remarqua bles. "Les chef-d'œuvre sont rares, *dit* s épigraphe, et les écrits sans défaut sont enco à naître." Cependant ce recueil aura toujour du prix aux yeux des lecteurs canadiens, parce qu'il renferme les premiers essais de ceux q ont été les créateurs de notre littérature. C'es la pensée flottante, vaguement ébauchée, d'un peuple qui se replie, pour la première fois, sur lui-même.

L'enfant qui, au sortir du berceau, balbutie quelques paroles, entre un sourire et une larme, a des grâces naïves qu'en vain on lui chercherait plus tard. Le peuple tout jeune qui parle, qui chante, qui pense dans le *Répertoire National*, ressemble à cet enfant qui se regarde, et s'écoute vivre. Les larmes du passé sont essuyées par les espérances de l'avenir; et il prête l'oreille aux sons de sa voix qu'il entend revenir des échos voisins. Il y a, dans les paroles qui tombent de ses lèvres, un ton d'inexpérience, une aimable gaucherie; dans ses expressions, des naïvetés d'enthousiasme; dans son chant des éclats de voix qui font sourire, mais aussi qui font aimer.

On aime cette ardeur de patriotisme, cette fierté de sentiment, cette dignité nationale; mais, au-dessus de tout cela, on aime et on admire cette foi chrétienne, cette moralité d'âmes vierges, source de tout génie et de toute inspiration. Le *Répertoire National* est un choix de lectures sereines qui témoigne hautement des principes et de l'honneur de notre peuple.

Comme à l'origine de toutes les littératures, la poésie occupe une large part dans ce recueil.

L'homme admire et chante, avant de raisonner sa pensée.

II.

Parmi les noms de poètes qui figurent dans le *Répertoire National*, se trouve le nom de M. Chauveau dont nous voulons aujourd'hui étudier le talent. C'est aussi par ses poésies que nous allons commencer l'analyse et la critique de ses écrits.

Naturellement, il ne faut pas être sévère pour ses premières pièces de vers: l'auteur s'ignorait encore lui-même. Mentionnons seulement *L'Insurrection*, les *Adieux à Sir John Colborne*, et l'*Union des Canadas*, pour indiquer le commencement de cette dernière pièce, qui malheureusement a le tort de ne pas se soutenir. Elle débute par quelques vers remarquables :

C'est le jour des banquiers ! Demain sera notre heure.
Aujourd'hui l'*oppression*, demain la liberté;
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,
Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté;
Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance;
Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer;
Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance;
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est *l'enfer*.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause etc.

La fin de la pièce manque d'inspiration. Elle est loin cependant d'arriver à des chûtes aussi profondes que les précédentes qui ne résistent pas à la critique.

On y lit des vers tels que ceux-ci :

De tes séides *fiers* la fureur désarmée,
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits?
Loin de cela, bien loin ; ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,
Qui du sang des vaincus par toi furent nourris,
En te reconduisant bénissent ta démence.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, *que ce soit mal ou bien,*
Le laisse au même état, *le laisse* triste et sombre,
Des proconsuls *méchants*, il ne sait plus le nombre,
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.

....

Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie,
N'éclate dans les airs, etc.

....

Voilà, Colborn, voilà, comment tu peux partir.

....

Ils mirent au cachot sans forme de justice,
Sans rien vouloir entendre *et sans motif aucun,*
Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaire !
En vain prétendras-tu qu'un effroi salutaire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.

....

Et s'il est des méchants, *s'il en est que l'on ôse*
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtiments:
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes *par eux* contraints à la révolte;

....

Du bourreau qui criait : J'ai soif, donnez du sang
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,
Embrassait *tes genoux sur le point d'être mère ;*
Qui des deux méritait un dédaigneux refus?
Pourtant, (et sans frémir, *on dit que tu le pus*,) etc.

Hâtons-nous d'arriver aux *Joies Naïves*, la plus jolie des sept ou huit pièces de vers, auxquelles M. Chauveau aît attaché son nom. Elle a été trop souvent citée pour qu'il soit nécessaire de la reproduire.

Détachons-en seulement une des meilleures strophes :

Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous *fait faire*,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh! qu'on glissera bien!

A part quelques rimes insuffisantes, telles que celles-ci :

Où l'on n'avait jamais de bois pour se *chauffer*,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour *manger*.

et quelques hémistiches faibles, comme les suivantes :

....

Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux *à nous* petits enfants
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs;
Et j'élève des forts, etc.

il y a peu de fautes à relever dans les *Joies Naïves*. C'est une fraîche composition qui exprime une pensée enfantine, en vers simples et naturels, avec des sentiments délicats et touchants.

Dans la poésie de *Donnacona*, qui fut publiée d'abord dans les *Soirées Canadiennes*, M. Chauveau n'a pas été heureux. La délicatesse de la langue française ne se plie pas à certaines consonnances barbares. Elle rejette des strophes comme celles-ci :

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche
Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, *toute la nuit, les fatidiques choses,*
Que le vieux roi *parla :*

....

Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait *leurs sac !*

Cudoagny se tait ; etc.

....

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
***Domagaya* lassé de servir d'autres maîtres,**
Aussi Taiguragni.

....

Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes
Répète : Agohanna !

En résumé, nous croyons que M. Chauveau n'a pas méconnu son talent en se livrant de préférence à la prose. Il aurait pu devenir, avec le temps et l'étude, un versificateur ingénieux, très-habile même ;

Mais son astre, en naissant, *ne l'a pas fait* poëte.

Du moins, les quelques poésies qu'il a publiées, ne révèlent pas le génie inspirateur, le *mens divinior* d'Horace, ce souffle poétique qui enlève sur les cîmes, d'où jaillit la véritable poésie.

Toutefois les heures que M. Chauveau a consacrées aux muses ont été loin d'être inutiles : elles ont servi à donnér de l'élévation à ses pensées, de l'élégance à son style, et à sa phrase la souplesse et le nombre qu'elle a acquis plus tard.

M. Chauveau n'avait pas trouvé cette forme définitive de sa pensée, lorsqu'il a composé *Charles Guérin.* Ce roman est l'œuvre de sa jeunesse, et son coup d'essai en prose. Il n'est donc pas étonnant d'y rencontrer les traces d'inexpérience que nous avons relevées dans ses premier vers.

Mais avant d'entrer dans l'analyse de ce livre, disons, tout d'abord, qu'il continue bien les traditions de notre littérature. Au point de vue de la morale et des principes, il est digne de figurer à côté du *Répertoire National.*

Le vent du doute, qui, dans ce siècle, s'élève de tous les points de l'horizon, et dessèche toute croyance en sa fleur. n'a point soufflé sur cette âme ; et l'on aime à voir que chaque conviction religieuse y est restée debout.

Puissent les écrivains de ce pays toujours garder intact cet héritage de nos ancêtres, et ne jamais tremper leur plume que dans les eaux vives de la vérité.

L'auteur de *Charles Guérin* a été heureux dans le choix de son sujet. Il a su reconnaître et adopter la manière qui lui convenait.

"Ceux, est-il dit dans la préface, qui cher-
" cheront dans Charles Guérin un drame terrible
" et pantelant,......seront bien complètemeut
" désappointés. C'est simplement l'histoire
" d'une famille canadienne comtemporaine que
" l'auteur s'est efforcé d'écrire......C'est à
" peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ou-
" vrage : pour bien des gens, un prétexte pour
" quelques peintures de mœurs......"

Les scènes de vie paisible et douce, les études de mœurs, les tableaux de genre, étaient, en effet, plus conformes à la nature de son talent que les grands effets dramatiques, les coups de théâtre, les déploiements énergiques. Si *Charles Guérin* avait été publié par l'auteur à l'époque de la maturité de son talent, il aurait pu devenir une bonne peinture de la vie et du caractère de notre peuple.

Nous croyons rencontrer la pensée *de l'auteur* aussi bien que le sentiment public en disant que c'est une composition un peu hâtive. Il a manqué à l'auteur des études et des observations préalables.

Le lecteur va constater par lui-même les deux défauts saillants du roman de *Gharles Guérin :* je veux dire les faiblesses de style et de couleur locale. Afin de laisser à l'ouvrage toute sa valeur et mieux faire ressortir les qualités à côté des défauts, nous choisirons pour terme de critique les deux chapitres du livre qui sont regardés à bon droit comme les mieux touchés: *Un coup de Nord-Est,* et *La Mi-Carême.* Le premier chapitre nous servira comme étude de style, le second comme étude de mœurs et de couleur locale.

La description du vent de nord-est qui ouvre le troisième chapitre de *Charles Guérin,* est excellente de vérité, mais très-faible de style. On voit que, dès son enfance, l'auteur a été en rapports intimes avec notre vent du golfe, ce roi du Saint-Laurent ; mais en même temps on s'aperçoit qu'il n'est pas encore initié aux secrets du style. Dans cette description, il n'y a pas moins de dix phrases qui commence par *ce* ou *cela ;* tandis que le même pronom reparaît ailleurs en treize endroits différents. L'habitude d'écrire aurait fait disparaître facilement cette monotonie. Au reste, la page de *Charles Guérin* est sous les yeux du lecteur.

" *C'est* pour le district de Québec un véritable
" fléau que le vent du nord-est. *C'est* lui qui
" pendant des semaines entières, promène d'un
" bout à l'autre du pays les brumes du golfe.
" *C'est* lui qui au milieu des journées les plus
" chaudes et les plus sèches de l'été, vous en-
" veloppe d'un linceul humide et froid, et dépose
" dans chaque poitrine le germe des catarrhes
" et de la pulmonie. *C'est* lui qui interrompt par
" des pluies de neuf ou dix jours, tous le tra-
" vaux de l'agriculture, toutes les promenades
" des touristes, toutes les jouissances de la vie
" champêtre. *C'est* lui qui, durant l'hiver, sou-
" lève *ces* formidables tempêtes de neige qui in-
" terrompent toutes les communications et blo-

" quent chaque habitant dans sa demeure. *C'est* " lui, enfin, qui chaque automne préside à *ces* " fatales bourrasques, causes de tant de nau- " frages et de désolations; à *ces* ouragans répétés " et prolongés qui à *cette* saison rendent si dan- " gereuses la navigation du golfe et du fleuve " Saint-Laurent."

" Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, " dans le paysage, était gai, brillant, animé, " velouté, gazouillant, devient terne, froid, " morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un " malaise décourageant pénètre tout ce qui " vous touche et vous environne. Bientôt des " brumes légères, aux formes fantastiques, rasent " en bondissant, la surface du fleuve. *Ce* n'est " que l'avant garde de bataillons beaucoup plus " formidables, qui ne tardent pas à paraître. " Alors vous chercheriez en vain un rayon du " soleil, un petit coin de *ce* beau ciel bleu, si " limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond " de nuages d'un gris sale, passent rapides " comme des flèches, *ces* mêmes brumes, qui " se succèdent avec une émulation, une opiniâ- " treté désolante. On dirait tantôt la blanche " fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un " bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme " des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, " sur la crête des vagues, tantôt elles passent " dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses " oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse " semblent se ralentir, elles paraissent moins " nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en " quelques endroits une lumière vive, comme " celle du soleil, vous apercevez même à la dé- " robée *quelque chose* de bleuâtre qui ressemble " au firmament, vous vous dites que les brumes " s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la " fin: vous vous trompez, elles passeront tou- " jours. Le golfe en contient un inépuisable " réservoir."

" Une journée maussade, quelquefois deux " s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide " et fine qui va toujours en augmentant, jus- " qu'à ce qu'elle se transforme en véritable " torrent, poussée *qu'elle est* par un vent im- " pétueux. Tout le jour et toute la nuit, et " souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, *ce* " n'est qu'une même orage, uniforme, continu, " persévérant. Pendant tout *ce* temps la pluie " tombe comme dans les plus grandes averses, " la fureur du vent se maintient à l'égal des ou- " ragans les plus terribles. Il semble que le " désordre est devenu permanent, que le calme " ne pourra jamais se rétablir. Cependant *cela* " cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse " petite pluie froide, plus désagréable et plus " malsaine que tout le reste. Enfin, un bon " jour, sur le soir, éclate une épouvantable " tempête: *ce* n'est plus le vent du nord-est " seul; tous les enfants d'Eole sont conviés à " *cette* fête assourdissante. *C'est* ce que l'on " nomme le *coup du revers*. *Cela* termine et " complète *la neuvaine de mauvais temps*,..."

Inutile d'insister davantage sur le style: s'il n'est pas sans mérite, il n'est pas sans défaut.

Passons à l'appréciation de la couleur locale.

Le chapitre intitulé: *La Mi-Carême* commence par la conversation suivante entre un groupe d'habitants de la campagne.

" Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse?

"—Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la ville?

"—Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.

"—Pas si bête, Lebrun! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille.................

"—Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaille que son père a été faire en ville?

"—Après tout, c'est p't'êtr' ben rien d'bon.

"—Queuqu' p'tit *commichon!*

"—Queuqu' sauteu d'escaliers!

"—Queuqu' polisson!

"—L'fils de queuqu' banqueroutier anglais!

"—Queuqu' *restant* de la ville.

"—Queuqu' mauvais sujet dont les parents n'savent qu'en faire!

"—Queuqu' rien qui vâille!

"—J'allons voir ça tantôt.

"—Vous les avez invités père Morelle, n'est-ce pas?

"—C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut?

"—C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'ron rabattre un peu.

"—Soyez tranquille vous aut', je les mettrai à leur place.

"—Et moé aussi!

"—Epi moé itout!

"—Epi moé d'même!.................."

Le lecteur se demande si ce dialogue n'est pas une charge contre le langage de nos habitants? Le peuple canadien a le droit d'être fier de sa langue. Nulle part, en France, elle n'est mieux parlée par le peuple des campagnes. L'auteur de cette critique a eu l'occasion d'en faire l'observation personnelle. Il a parcouru la France dans toutes les directions, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il a observé le paysan français; il a conversé avec lui, et il est revenu avec la conviction que, sous le rapport de la langue, le Canada peut soutenir avantageusement la comparaison avec les paysans des provinces où le français est parlé le plus correctement. Notre classe instruite est, à cet égard, inférieure à notre peuple.

Si M. Chauveau avait vécu sous le toit de l'habitant de nos campagnes, il n'aurait pas mis sur ses lèvres le dialogue qui vient d'être cité. Il aurait appris que sa conversation, loin d'être triviale, est habituellement digne, correcte, avec

un arône d'originalité qu'une demi-instruction fait trop souvent perdre.

Veut-on des modèles du genre? qu'on lise les conversations du père Michel, dans les *Forestiers et Voyageurs* de M. Taché ; celle de José Dubé, dans les *Anciens Canadiens*. Le dialogue du père Romain Chouinard avec M. de Gaspé. dans les *Mémoires* de ce dernier, est un chef-d'œuvre de vérité.

Le défaut qui vient d'être indiqué dans les dialogues que M. Chauveau prête à nos habitants se rencontre naturellement dans les scènes de mœurs de *Charles Guérin*. L'auteur a bien une connaissance générale des habitudes de la campagne ; mais cette connaissance manque de précision. On s'aperçoit qu'il l'a acquise par ouï-dire, et non pas *de visu*. Il n'a pas habituellement, comme M. de Gaspé, comme M. Taché, serré la main calleuse du peuple, partagé son modeste repas, causé avec lui. Il n'entend pas résonner à son oreille l'expression populaire. En un mot, il n'a pas vécu avec notre peuple.

Pour suppléer à cette lacune, il lui a fallu inventer : il a chargé ses couleurs ; mais il n'a pas toujours touché juste. Citons, comme preuve, un dernier passage du chapître de *La Mi-Carême :*

" Les deux salles, celle où se donnait le repas, " et celle où se faisait la *tire*, prirent bientôt " l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans " l'une, *c'était* le choc joyeux des verres et as- " siettes, les bons mots, les saillies heureuses, " les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieil- " les chansons du bon vieux temps. Dans l'au- " tre, *c'était* les éclats de rire des jeunes gar- " çons et des jeunes filles qui, tout barbouillés " de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient " avec les longues *filasses de tire*, semblables à " des écheveaux de fil d'or et d'argent. On se " poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige, " qu'on allait chercher dehors, on se faisait des " *niches* de toute espèce, on se donnait des " chiquenaudes et des coups à rompre bras et " jambes; et plus on s'aimait, plus on se mal- " traitait; car c'est ainsi que l'on comprend " l'amour dans nos compagnes."

La lecture de pareilles scènes ne donnerait pas, croyons-nous, une idée flatteuse des habitudes de nos Canadiens. Ils ont cependant raison d'être fiers de leurs mœurs, autant que de leur langue.

L'urbanité, la politesse de leurs manières sont devenues proverbiales : et leur morale ne serait pas aussi pure, si la réserve et la modestie chrétienne ne régnaient pas dans leurs réunions.

De toutes ces critiques, faut-il conclure que le roman de *Charles Guérin* soit sans mérite littéraire ? Nous ne le pensons pas. Il contient un bon nombre de jolies pages que deux ou trois retouches rendraient irréprochables.

En résumé, si l'on nous demandait notre jugement définitif sur *Charles Guérin*, nous dirions que c'est une ébauche, une étude inachevée de mœurs canadiennes.

III

Il nous reste à examiner maintenant cette variété d'articles que M. Chauveau a semés le long de sa carrière publique. Désormais sa manière est trouvée : le style a la forme et l'expression qu'il gardera. Il est pur, facile, élégant sans recherche, ample sans emphase. Il se prête toujours avec souplesse à cette multitude de sujets divers qui viennent se placer sous la plume du journaliste. La fibre nationale a toujours été sensible chez l'auteur ; elle s'émeut facilement, et lui a souvent inspiré des pages éloquentes qui seront ses titres en littérature.

Parmi les plus remarquables, on peut citer l'éloge funèbre de M. Garneau, dont la péroraison est touchante.

" Le nom de François-Xavier Garneau est cé- " lèbre partout où le Canada lui-même est " connu : il est inséparable de la renommée de " notre pays : il eût donc été bien pénible que " celui qui a élevé à notre patrie le plus beau " des monuments, n'eût pas lui-même une pierre " tumulaire sur le sol dont, poëte, il avait " chanté les beautés, historien, célébré les " héros.

" Poëte, voyageur, historien, François-Xavier " Garneau a été, en même temps, un homme " d'initiative, de courage, d'héroïque persévé- " rance, d'indomptable volonté, de désintéresse- " ment et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux " que cela, une grande mission à remplir s'était " emparée de tout son être ; il lui a tout donné : " cœur, intelligence, repos, fortune, santé ; sa " grande tâche, son œuvre, un monument na- " tional à élever, à compléter, à retoucher, à " embellir une fois qu'il fut terminé ; voilà à ses " yeux toute sa vie........................

" Ici vos restes mortels reposeront sous cette " pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que " vous avez célébré, non loin de cet autre mo- " nument que vous avez eu la joie de voir élever " à nos héros, au milieu de cette grande nature " que vous avez si bien appréciée. Ces grands " pins qui vous entourent conserveront en votre " honneur leur sombre verdure, et les oiseaux " d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront " y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières " errantes de notre ciel boréal, que vous avez " aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous " en couronnes aux milles couleurs. Les restes " des héros qui vous entourent, tressailleront " peut-être auprès des vôtres, les derniers in- " digènes dont vous avez produit la plainte erre- " ront autour de cette enceinte ; vous entendrez

" peut-être ces bruits étranges, et vous direz " encore comme en vos vers harmonieux :

Perfide illusion, au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur !

" Cette foule religieusement ému va s'écouler ; " le silence va se faire en ces lieux ; la nuit va " descendre ; mais à votre égard le silence et la " nuit ne se feront jamais dans nos âmes ! "

" Adieu, encore une fois, adieu ! "

M. Chauveau a rédigé le journal de l'Instruction Publique depuis sa fondation jusqu'en 1867. Ses revues mensuelles forment un bon résumé de l'histoire de ces onze années. Elles sont écrites avec le calme et la sobriété de l'écrivain parvenu aux limites de sont talent.

L'œil attentif de la critique n'y découvre qu'une préoccupation parfois exagérée des transitions pour lier ensemble des événements et des choses qui ne se tiennent pas. Cet art ingénieux, poussé trop loin, dégénère en mignardise, et fait perdre à la pensée une partie de sa vigueur et de sa concison.

Enfin, pour conclure cette critique que nous avons faite aussi franche que bienveillante, ayant en vue, avant tout, l'utilité, nous dirons à M. Chauveau qu'il se doit à lui-même et à la littérature de réunir en volumes un choix des pages qu'il a semées un peu partout depuis vingt ans. Elles sont la meilleure part et l'âme de sa carrière publique ; elles résument la pensée de sa vie. Mais, dispersées dans les journaux et dans les revues périodiques, elles ne sont pas d'un accès facile, et courent risque de se perdre.

Ecrites, d'ailleurs, au lendemain des événements, elles ont besoin d'être retouchées à loisir, pour en retrancher ce qui n'a plus d'actualité, modifier ce qui manque d'à propos ; en un mot, pour recevoir leur forme définitive.

Que M. Chauveau imite, sur notre petite échelle, les modèles européens, les homme politiques qui ont été, en même temps, des hommes de pensées, comme M. Guizot, en France, comme M. Disraëli, en Angleterre. Ces hommes éminents ont compris que l'histoire de leur action sur la société, écrite par eux-mêmes, était le monument le plus durable de leur vie.

On sait quel oubli profond succède à la plupart de ces réputations politiques qui font tant de bruit lors de leur passage. Celles qui n'ont d'autre appui que les passions du moment, disparaissent avec elles. Le matin, elles surgissent du flot populaire, et, le soir, elles sont englouties sans retour. Ces hommes qui, la veille, conduisaient le char de l'état, qui se faisaient suivre par un peuple de courtisans avides de faveurs, qui, sur leur passage, écrasaient tout de leur insolente nullité, sont perdus dans la foule, le lendemain de leur chûte ; et l'histoire ne mentionne pas même leurs noms.

Quel nombre on en peut compter dans notre pays, seulement depuis un quart de siècle ! Pendant qu'ils passaient fiers et triomphants sur la voie publique, comme ils toisaient de haut cet homme modeste et pauvre qui cheminait dans la foule, le front penché, l'œil pensif. Et si, par hasard, le nom de cet homme montait jusqu'à leurs oreilles, ils haussaient les épaules de pitié, et laissaient tomber, avec dédain, de leurs lèvres, les épithètes de rêveur, de songecreux, de poète inutile. Et pourtant cet homme qui ne se penchait pas pour ramasser leurs faveurs, allait assister à leurs funérailles : cet homme c'était leur juge, c'était lenr maître ; car il s'appelait : l'historien ; il avait nom, si vous le voulez : Garneau. Comme ce nom en a déjà enseveli de ces réputations retentissantes ! comme il en ensevelira encore de ces renommées d'un jour ! Ah ! c'est qu'une page de son histoire est plus utile à la patrie que toutes les stériles agitations de ces meneurs publics.

M. Chauveau a bien eu raison de s'écrier dans l'éloge funèbre de M. Garneau :

" Nous pleurons la mort des grands hommes, " mais pour eux plus que pour les autres, n'est- " il pas bon que .....cette pauvre vie finisse " un jour ? Car ce jour-là commence la grande " réparation !

" Leur gloire s'élève et va toujours gran- " dissant comme ces merveilleux édifices que le " voyageur voit s'élever et grandir au-dessus " des villes en les quittant et en perdant de vue " tout ce qui les entoure.

" Les générations nouvelles apprennent leurs " noms, et les redisent avec amour, et de tout " le fracas, de toutes les ambitions, et les pré- " tentions, et les intrigues d'une société, tout " ce qui reste, ce sont quelques modestes et " sereines réputations aussi dédaignées pendant " la vie que belles après la mort ! "

Que M. Chauveau se souvienne de ces paroles. Qu'il n'oublie pas que la part la plus précieuse de sa vie, est sa pensée, et que, pour compléter le bien qu'il a voulu faire, il doit la léguer à l'avenir.

Québec, 20 avril 1872.

L'ANCIEN RÉGIME AU CANADA.[1]

I.

Les travaux historiques sur le Canada que M. Parkman poursuit depuis quelques années sont suivis avec un intérêt toujours croissant par nos compatriotes. Accoutumés depuis longtemps à voir la plupart des écrivains d'origine étrangère n'aborder notre histoire que pour la travestir, et ne chercher qu'à avilir notre race en répétant des assertions fausses et calomnieuses, nous avons salué avec joie cet auteur américain, dont les écrits attestaient des recherches consciencieuses, et dont les appréciations, toujours étudiées, étaient souvent impartiales. Ce n'est pas encore toute la justice que nous sommes en droit d'attendre; mais c'est un acheminement vers l'entière vérité. Narrateur habile, M. Parkman a su faire admirer et aimer notre histoire: c'est une conquête qui en assure d'autres.

Après avoir écrit l'histoire de la fondation du Canada dans un premier volume intitulé: ***Les pionniers français dans le Nouveau-Monde***, il a fait connaître, à son point de vue, l'œuvre des missions catholiques dans la Nouvelle-France sous le titre des ***Jésuites dans l'Amérique du Nord***. Il a raconté ensuite les voyages et les aventures de nos grands découvreurs dans un troisième volume qui a pour titre: ***La découverte du Grand-Ouest***. La vie et les portraits de Joliet. du père Marquette, et de la Salle, y sont tracés de main de maître.

La suite des événements amenait naturellement l'auteur à raconter l'histoire de l'établissement du système féodal au Canada, et nous savions qu'il recueillait, depuis assez longtemps, des matériaux pour cette nouvelle étude. Elle a paru, il y a quelques mois, sous le titre de l'***Ancien Régime au Canada***. Cet ouvrage répond-il à l'attente qu'il a fait naître? C'est ce que nous allons examiner.

II.

Le système suivi par la France dans la création et le développement de sa colonie offre un caractère original et unique en son genre dans l'histoire de l'Amérique du Nord. Il contrase d'une manière frappante avec le régime auquel furent soumises les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Là fut appliqué, dès l'origine, le système de concessions territoriales en franc aleu qui a prévalu dans toute l'étendue de ce continent. La Grande Bretagne, assez peu soucieuse de sa colonie, lui laissa toujours une grande liberté d'action. Les colons nommaient eux-mêmes leurs gouverneurs et géraient leurs affaires publiques presque sans contrôle. Dès les premiers temps de sa fondation, la Nouvelle-Angleterre posa les bases du gouvernement démocratique qui régit aujourd'hui les Etats-Unis.

La France suivit au Canada une politique tout opposée à celle de la Grande-Bretagne. Les monarques français adoptèrent, avec certaines modifications, les traditions féodales dans la répartition des terres nouvelles. Elles furent partagées en circonscriptions plus ou moins considérables, et concédées aux principaux émigrants, à titre de fiefs ou seigneuries. La plupart des seigneurs appartenaient à des familles nobles ou influentes. Ils étaient tenus d'habiter leur seigneurie, de défricher une certaine étendue de leur terrain, de construire leur manoir et un moulin pour les besoins des censitaires auxquels ils concédaient des terres moyennant quelques redevances, en général, peu onéreuses. La forêt se défrichait peu à peu; les *habitants* se groupaient autour du domaine du nouveau propriétaire qui avait intérêt à les attirer et à les protéger pour augmenter la valeur de sa seigneurie. Quelques missionnaires venaient les visiter aux principales époques de l'année, pour entretenir dans leur cœur les principes de foi et de morale chrétienne. Plus tard, une chapelle était construite; puis une église. Enfin un curé venait y résider, et la paroisse canadienne était créée. Le nouveau village était ordinairement entouré d'une palissade pour le défendre contre les incursions des Iroquois, si fréquentes à cette époque. A la première apparition de l'ennemi, la cloche de l'église donnait l'alarme aux habitants dispersés dans les champs. Le seigneur, qui était presque toujours un ancien militaire, se mettait à leur tête; tandis que le prêtre les préparait au combat.[1]

L'existence du colon gravitait autour de l'église et du manoir seigneurial qui se prêtaient un mutuel appui. Le prêtre était, aux yeux du peuple, l'expression de la volonté de l'Eglise, et le Seigneur, l'expression de la volonté de l'Etat. Les trois ordres de la société, ainsi représentés et fortement unis par les liens du patriotisme et de la religion, avaient une action commune qui triplait leur énergie. Cette organisation qui sur-

---

1 THE OLD REGIME IN CANADA, by Francis Parkman, Boston: Little, Brown and Company, 1874, 1 vol. in 8, 448 pages.

1 On trouve encore aujourd'hui dans le langage du peuple quelque souvenir de ces temps reculés. Ainsi on emploie souvent le mot *fort* pour signifier *village*. *Aller au fort, revenir du fort.*

vécut aux désastres de la conquête, fut la sauvegarde de notre nationalité. [1]

Si l'on veut trouver les défauts de notre ancien régime colonial il faut aller les chercher dans une sphère plus élevée, dans l'action même du gouvernement. Le système administratif était trop compliqué pour les besoins de la population qui fut toujours très-faible sous le règne de la domination française, et qui était disséminée sur une immense étendue de territoire. L'autorité était divisée en un trop grand nombre de mains, et se paralysait souvent elle-même au lieu de gouverner. Il en résultait des conflits qui se prolongeaient et s'aggravaient par suite de l'éloignement où l'on était de la France, et des difficultés qu'il y avait de recourir à l'autorité royale. Ces luttes intestines qui renaissaient sans cesse, entravaient les progrès de la colonisation. Il faut joindre à ces causes de discorde, les habitudes prétentieuses de l'aristocratie [2] et les inclinations processives et tracassières de la race celtique, et particulièrement de la race normande. Si l'on ajoute à cela l'insouciance du Cabinet de Versailles, on aura la clef de tous nos malheurs, et l'explication de la perte irréparable que la France a faite de sa prépondérance dans l'Amérique du nord.

Il y a toutefois bien loin entre ces couclusions et celles que tire M. Parkman dans son livre sur l'Ancien Régime au Canada. Au dessus de l'organisation civile et politique, plus ou moins mêlée de défauts et de qualités, qui présida à la formation de la Nouvelle-France planait une grande pensée que l'écrivain protestant n'a pu comprendre qu'imparfaitement, et qu'il n'a exprimée que pour la dénaturer bien souvent, ou pour l'obscurcir par ses préjugés. C'était la pensée catholique et civilisatrice, qui avait été le premier mobile des fondateurs de la colonie, depuis le roi de France jusqu'à l'humble colon. Le Canada aurait pu prendre pour devise cette parole de Champlain : " Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire." C'était cette pensée qui donnait aux missionnaires le courage d'affronter la mort sous les formes les plus horribles parmi les hordes sauvages, dans l'espoir de les amener à la vérité. C'était elle qui inspirait le dévouement de ces vierges chrétiennes qui venaient peupler nos cloîtres. De ces cœurs tout remplis de l'esprit apostolique descendait, dans les différentes classes du peuple, les mêmes sentiments de foi et de prosélytisme. On en suit la trace à travers les diverses phases de notre histoire : partout et toujours elle domine les événements.

Malheureusement de si longs et de si pénibles efforts n'eurent qu'un succès partiel et passager. Tant de sueurs et de sang tombèrent sur un sol ingrat. Les nations sauvages restèrent, pour la plupart, sourdes à la prédication évangélique. Mais si l'issue ne répondit pas à l'attente, l'idée n'en était pas moins sublime et la tentative généreuse.

A la fin de la période théocratique (1665), quand des mains de l'Eglise qui jusqu'alors avait gouverné presque exclusivement, la colonie passa aux mains de l'Etat, la pensée primitive subit une modification, mais ne disparut point. Tandis que des intérêts nouveaux se faisaient jour, et absorbaient une partie de la vie, que l'autorité royale affirmait sa présence et travaillait activement au progrès de la colonisation, l'Eglise, de son côté, poursuivait, avec un nouveau zèle, l'œuvre qu'elle avait déjà commencée. Elle trouvait un auxiliaire puissant dans les rois de France qui se montrèrent toujours les fermes soutiens des missions sauvages, aussi bien que de la jeune église du Canada. Ce fut pour continuer les traditions du passé qu'une attention sérieuse fut apportée dans le choix des colons recrutés en France. Sans doute, quelques désordres accompagnèrent l'accroissement de la population ; ces résultats étaient inévitables ; mais ils ne firent pas oublier la pensée première. L'Eglise acheva de glaner sa moisson d'élus parmi les tribus indiennes, en même temps qu'elle imprima au cœur du peuple canadien un esprit de foi et d'attachement au catholicisme, que ni les menaces, ni les séductions du protestantisme ne purent ébranler.

Ce coup d'œil rapide suffit pour faire voir la

1 Ce que nous venons de dire de la féodalité et de ses avantages pour l'avancement de la colonisation dans la Nouvelle-France ne doit pas s'étendre jusqu'à la presqu'île Acadienne. Autant ce régime fut favorable au Canada, autant il fut désastreux pour l'Acadie. Ce pays avait été partagé par les rois de France entre trois grands feudataires. M. de la Tour avait acquis en toute propriété la partie méridionale de la presqu'île. M. D'Aulnay de Charnisay, le centre, et M. Denys le nord, auquel avait été annexée une vaste étendue de territoire sur le littoral du golfe St. Laurent. Les frontières de ces trois domaines avaient été mal définies par les autorités françaises qui n'avaient presque aucune connaissance de la géographie d'Amérique. De là résultaient des querelles continuelles entre les propriétaires qui défendaient leurs prétentions, les armes à la main. En lisant le récit de ces guerres intestines, on croirait assister aux levées d'armes qui avaient lieu entre les barons du Moyen-Age. La garnison de M. de la Tour s'éleva jusqu'à cinq cents hommes qu'il avait recrutés parmi les marins et les écumeurs de mer.

M. Rameau écrit en ce moment une histoire de l'Acadie avec l'érudition qu'on lui connaît. L'auteur a bien voulu nous lire, l'année dernière, à Paris, une partie de son manuscrit. Il raconte, avec d'intéressants détails, les travaux des premiers colons qui eurent le courage d'aller s'établir sur cette terre déjà si tourmentée, et d'où ils devaient plus tard être exilés par la barbarie anglaise.

2 Parmi une foule d'exemples qui peuvent venir à l'appui de ce fait, on peut citer la fameuse querelle qui eut lieu entre M. de Callières et Mgr. de Saint-Valier. Ce n'était au fond qu'une question d'étiquette. On pourrait cependant faire un volume avec les mémoires qui furent expédiés de part et d'autre en France pour plaider cette simple question de préséance. Ces mémoires se voient encore au département des Archives Nationales à Paris.

grandeur et la beauté du sujet que l'écrivain américain avait à traiter. L'histoire de ce continent en offre peu qui méritent autant de fixer l'attention du penseur et de l'historien. Cependant, il faut bien le dire, M. Parkman n'a pas compris cette époque; il n'en a pas saisi le vrai caractère. Au reste, quand on a lu et étudié les écrits de M. Parkman, on est convaincu qu'il ne pouvait pas la comprendre. Les principes qui faisaient agir la plupart des personnages dont il évoque le souvenir, et qui forment un des éléments essentiels de notre histoire, appartiennent à un ordre de choses qu'il n'admet point. On retrouve presque à chaque page de nos annales l'empreinte des motifs surnaturels qui animaient les hommes, et qui étaient l'âme de la colonie, surtout à son origine. Or M. Parkman est rationaliste; il semble rejeter tout ce qui ne tient pas immédiatement à la vie présente, tout ce qui se rattache à un monde supérieur, à nos destinées furtures. Il examine et juge tout, les hommes et les choses, les pensées et les actes, au point de vue purement naturel et humain. Dès lors le plus beau côté de notre histoire disparaît à ses yeux. Ce qu'il y a de plus grand, de plus généreux, de plus héroïque dans notre passé lui échappe, ou ne fait qu'effleurer son esprit. Il ne s'explique guère le but et l'utilité des missions; il croit encore moins au désintéressement de nos apôtres; il prend en pitié le travail évangélique. La constance des missionnaires et l'inutilité de leurs efforts n'excitent chez lui qu'un orgueilleux dédain. On remarque dans ses ouvrages précédents, le même esprit, en général, et les mêmes préjugés; mais avec un mélange d'admiration, de témoignages sympathiques, d'aveux sincères qui consolent de bien des tristesses, et font pardonner bien des défaillances. Dans le nouveau livre de l'auteur, au contraire, on constate, avec peine, une recrudescence de fanatisme: les appréciations calmes, les pages impartiales se font de plus en plus rares. Le ton de bienveillance fait parfois place à un accent d'ironie qui revient surtout lorsque l'auteur traite une question religieuse. S'agit-il de la conversion de quelques sauvages, d'une cérémonie catholique, du culte ou de l'invocation des saints, du baptême de quelque néophytes, tout cela est raconté avec une légèreté de langage qui fait tressaillir les consciences catholiques. La foi simple et naïve de certaines âmes, leur trop facile croyance au merveilleux, les exemples de crédulité, mille riens insignifiants de ce genre sont notés avec soin à titre de superstitions, de manière à flatter les préjugés protestants. Parcourez, par exemple, le récit de la captivité du père Poncet. Les souffrances et les ignominies que ce missionnaire eut à subir sont narrées avec un air de moquerie qui fait mal à lire. Il semble pourtant que de pareilles victimes devraient être sacrées, je ne dis pas pour une plume catholique, mais simplement chrétienne. Si l'on n'admet pas qu'elles s'exposaient à de tels supplices dans l'intérêt unique de la religion; n'était-ce pas, du moins, dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation ?

Ayant toujours vécu dans une atmosphère protestante, M. Parkman ne soupçonne pas tout ce qu'il y a de blessant pour des catholiques dans certains passages de ses livres.

On conçoit ce que devient le vrai caractère de notre histoire représenté sous un jour tel que celui que nous venons d'indiquer. Les défauts, ou ce qu'il blâme comme tel, relevés en détail et mis en relief, font disparaître en partie la grandeur de l'ensemble. Une comparaison rendra plus sensible l'effet que produit sur nous la lecture le l'*Ancien Régime au Canada*. Figurez-vous un voyageur qui voudrait connaître la nature de notre pays, et qui parcourrait nos campagnes au cœur de l'hiver. Sous ses pieds s'étend un tapis de neige à perte de vue; au-dessus de sa tête, un ciel gris et terne, éclairé à de rares intervalles par quelques rayons d'un soleil pâle et sans chaleur. Il entrevoit bien, à travers la *poudrerie*, quelques grandes et belles perspectives; mais tout cela est sans animation: la vie est absente. Il s'en retourne le cœur glacé, emportant avec lui l'idée d'une nature ingrate, et d'un peuple disgracié du ciel, condamné à vivre au fond de ses foyers, comme dans une prison perpétuelle. Il n'a à peu près rien vu de ce qui fait le charme de nos paysages, ni la richesse de nos prairies, ni la brillante parure des forêts, ni les belles fêtes des moissons, ni le beau ciel d'été enveloppant d'une écharpe de lumière et de chaleur nos horizons sans bornes.

III

M. Parkman met souvent en parallèle les deux colonies de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-France et invariablement il donne la supériorité à son pays: ce qui fait l'éloge de son patriotisme plutôt que celui de son impartialité. Il n'est guère possible en effet aux yeux de la froide raison, qu'il en puisse être ainsi. Dans son imagination, la Nouvelle-Angleterre a été le berceau des lumières, de la raison et de la liberté; et la Nouvelle-France a été le séjour de l'ignorance, de la superstition et de la servitude. Nos ancêtres étaient, dit-il, "an ignorant population trained to subjection and dependance through centuries of feudal and monarchical despotism.

S'il en est ainsi, lui demanderons-nous, comment se fait-il que nos annales soient les plus riches de l'Amérique du nord, qu'elles soient la source intarissable où l'on puise aujourd'hui les lumières historiques, où nos savants voisins des Etats-Unis viennent refaire une partie de leur propre histoire. Pour n'en citer qu'un exemple,

la plus ancienne description de New-York n'est-elle pas due à la plume d'un de nos missionnaires, le P. Jogues ? Rien n'est plus mesquin que les annales de la Nouvelle-Angleterre comparées aux nôtres. Nos ancêtres se rendaient donc compte de leur existence sociale, observaient des événements, puisqu'ils les consignaient dans des écrits dont la valeur n'est contestée par personne. Les hommes éclairés qui en étaient les auteurs et dont le nombre était considérable, se trouvaient en contact journalier avec le peuple et lui faisaient part de leurs connaissances. D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, la population canadienne ne comptait guère qu'une dizaine de mille âmes à la fin du 17e siècle. Et cependant il existait déjà depuis longtemps des maisons d'éducation pour les deux sexes à Québec et à Montréal. M. Parkman observe lui-même que le collége des Jésuites de Québec fut fondé trois ans avant celui de Harvard.

Il serait facile de multiplier les preuves et de démontrer qu'ici le niveau intellectuel n'était pas inférieur à celui des populations anglo-américaines. Quant au reproche de superstition que l'auteur nous fait, nous l'admettons volontiers. La crédulité publique était grande dans notre pays à cette époque, comme partout en Europe ; mais du moins, chez-nous, était-elle inoffensive ; tandis que dans la Nouvelle-Angleterre elle prenait un caractère de cruauté qu'on ne pourra jamais nous reprocher. M. Parkman sait mieux que nous le nombre des victimes qui dans son pays furent trainées au gibet pour cause de superstition ou de sorcellerie.

M. Parkman termine son histoire de l'Ancien Régime par un coup d'œil général sur les résultats de la conquête. On y remarque la phrase suivante : " L'Angleterre a imposé au Canada, malgré lui, le " bienfait d'une liberté rationnelle et régulière." Nous sommes surpris de voir une pareille assertion sous la plume de M. Parkman. Lui qui possède si bien notre histoire devrait savoir que cet avancé est en flagrante contradiction avec la vérité historique. Il serait aussi vrai de dire que c'est l'Angleterre qui, après 1775, a imposé aux Etats-Unis leur indépendance. Nous avons conquis notre liberté politique avec notre sang et nos sueurs, comme les Américains leur indépendance nationale. C'est pour obtenir cette liberté que nos pères ont combattu depuis 1759 ; c'est pour elle que les victimes de 37 sont montées sur l'échafaud.

Notre peuple se proclame le féal sujet de la Grande-Bretagne ; et il reconnait qu'elle a noblement réparé ses torts envers lui. Mais en même temps il reste fidèle à ses devanciers ; et il répète avec l'histoire que c'est grâce à leur héroïque résistance, pendant près d'un siècle, qu'il a conservé intactes sa religion, sa langue et ses lois. M. Parkman sait très-bien que la politique constante de l'Angleterre, qu'elle a consommée par l'acte de l'union des deux provinces canadiennes, a été l'anéantissement de notre nationalité. Le sort de l'Irlande ou peut-être même celui de l'infortuné Acadie nous était réservé si l'Angleterre n'avait pas craint le voisinage des Etats-Unis.

Et, puisque l'occasion se présente d'en faire la remarque pourquoi nos compatriotes n'ont-ils pas embrassé la cause des Américains en 1775 ? N'est-ce pas parce que les délégués des Etats-Unis n'avaient pas osé garantir aux Canadiens le peu de libertés qui leur était laissé ? Sans le fanatisme puritain, l'Angleterre n'aurait pas aujourd'hui un seul pouce de terrain dans l'Amérique du Nord.

Le livre de M. Parkman est un long réquisitoire contre l'Ancien Régime au Canada. D'après ses vues, l'introduction du système féodal modifié par la monarchie au profit de l'absolutisme, aurait été la cause principale de la décadence et finalement de la ruine de l'influence française en Amérique. La centralisation du pouvoir paralysait l'initiative individuelle, et fut l'obstacle constant qui arrêta le progrès de la colonisation. L'auteur exagère les défauts de la féodalité canadienne et ne fait ressortir qu'imparfaitement ses avantages. Chercheur infatigable, il a fait de notre histoire une étude minutieuse, et qu'on peut appeler microscopique. Avec une patience digne d'une meilleure cause, il ne laisse passer rien sans examen. Chaque fois qu'il découvre un défaut, il l'observe avec un verre grossissant. Aperçoit-il, au contraire, une qualité, il tourne son instrument bout pour bout. Il en résulte une peinture intéressante, savamment combinée, coloriée avec art, où l'on découvre tous les traits de l'original ; mais qui produit l'effet d'un tableau de Hoggarth.

Le malheur de M. Parkman est d'écrire avec un système préconçu, avec une idée fixe qu'il veut faire prévaloir. Les idées modernes de civilisation, de démocratie et de républicanisme sont pour lui le type de la perfection sociale. Il oublie trop une vérité qu'il a exprimée lui-même quelque part : " Qu'il n'y a pas de pana-" cée politique excepté dans l'imagination des " rêveurs politiques." Les systèmes les plus populaires aujourd'hui, les progrès réels et prétendus dont le 19e siècle est si fier, feront peut-être sourire de pitié le siècle qui va venir. Nos idées lui sembleront aussi arriérées que nous paraissent aujourd'hui celles des siècles derniers. Pour juger une époque avec impartialité, l'historien doit avant tout se mettre au-dessus de toute préoccupation, de toute influence du moment. C'est à cette seule condition qu'il peut espérer que ses jugements seront confirmés par la postérité. Il doit prendre pour devise ce mot d'un grand peintre italien : *Aeternitati pingo.*

M. Parkman ne doit pas conclure de ce que nous venons de dire que nous soyons partisans de l'Ancien Régime. Nous sommes de notre époque et nous l'estimons pour ses qualités, et

malgré ses défauts. La Providence a donné à chaque homme une patrie dans le temps, comme dans l'espace ; il doit aimer l'une et l'autre ; mais non pas au point d'être injuste envers les temps et les pays autres que les siens. Les siècles ont travaillé pour nous, et nous sommes les fils de leurs œuvres. Chaque siècle est un degré de cette échelle ascendante que gravit l'humanité.

A côté de grandes imperfections et d'abus plus grands encore, l'Ancien Régime avait des avantages incontestables, et s'il faut attribuer en grande partie sa ruine aux abus qu'il entraîna à sa suite, on doit y joindre pour une plus large part encore la faiblesse constante de la population canadienne en face d'ennemis et d'exigences presque insurmontables. Une armée a beau être vaillante et bien disciplinée, si elle est écrasée par le nombre, il faut qu'elle périsse. Le mécanisme le mieux combiné, s'il manque de l'élément nécessaire à son fonctionnement, devient inutile.

L'édifice féodal de la Nouvelle-France s'écroula faute de bras pour le soutenir. La France ne fut en aucun temps une nation emigrante ; la beauté de son climat, et la richesse de son sol s'y opposent. Pendant la période la plus importante de la colonisation, sous le règne Louis XIV, il ne s'établit un courant d'émigration que grâce à l'action énergique du gouvernement français qui accordait les plus grands avantages aux colons. Ce mouvement fut bientôt arrêté par les guerres qu'eut à soutenir la France.

D'un autre côté, le peuple anglais moins favorisé du ciel, peuple insulaire, et par conséquent essentiellement navigateur, était tout prêt pour l'émigration. Aussi les bouleversements religieux et politiques dont l'Angleterre fut agitée au 17e siècle firent-ils déverser tout un peuple sur les rivages de l'Atlantique. La Nouvelle Angleterre passa presque sans transition de l'enfance à la virilité. Quant les moments de crise arrivèrent, elle était déjà forte et prête pour la résistance. D'ailleurs, elle était beaucoup moins exposée au danger que la Nouvelle-France ; et par suite, elle eut moins à souffrir des défectuosités de son système qui manquait de cohésion. Adossée à l'Atlantique, elle n'était vulnérable que d'un côté seulement. En outre, pourvue abondamment de toutes les ressources nécessaires à sa défense et à son developpement, elle n'eut jamais d'ennemis qui fussent en état de mettre son existence en péril.

La Nouvelle-France, au contraire, était placée au cœur même de la solitude, au centre de la barbarie sauvage. Sous un climat plus rigoureux que celui de la Nouvelle-Angleterre, elle eut à soutenir, pendant son interminable et périlleuse enfance, des guerres sans relâche contre la nature et les hommes : guerre contre la forêt, guerre contre le climat, guerre contre les Sauvages, guerre contre les Anglais.

Après cela, M. Parkman s'étonne que la Nouvelle-France ne prospéra point, qu'elle fut si pauvre, que l'agriculture fut languissante, que le commerce et l'industrie fissent peu de progrès Mais ni l'agriculture, ni le commerce, ni l'industrie n'avaient de bras pour les soutenir. La plupart des hommes qui leur auraient été nécessaires étaient couchés sur les champs de batailles qui s'étendaient depuis les rivages de l'Acadie, jusqu'aux plaines de l'Ohio. Une autre partie découragée avait déserté la civilisation, et s'était fait coureur de bois.

M. Parkman a trop vu les défectuosités du système colonial, pas assez les difficultés de la situation. Entourée d'ennemis disproportionnés à ses forces, la Nouvelle-France affaiblie par un régime abusif, devait succomber, et elle succomba. Mais nous pouvons affirmer qu'aucune race du globe n'aurait pu soutenir avec autant de courage, de constance et de gloire, une lutte comparable à celle que nous avons eue à supporter.

M. Parkman ne tarit pas en éloge du système et du caractère du peuple anglo-américain. Eh bien ! nous lui disons, et il est facile de le prouver, que si à la place de cette poignée de français jetée sur les bords du Saint-Laurent, il y avait eu le même nombre d'Anglo-Américains avec leur même système et dans les mêmes circonstances, ils auraient été balayés en peu de temps, comme les feuilles d'automne. D'autre part, s'il y avait eu ici une population française égale seulement à la moitié de la population voisine ; en moins d'un siècle, elle aurait pu jeter le peuple américain dans l'Atlantique. Et durant l'intervalle, confiante en elle-même elle aurait eu la force de corriger les abus de son administration. [1] Toujours inférieurs en nombre, nous avons battu notre rival presque partout, battu sur mer avec d'Iberville, battu sur terre en je ne sais combien de lieux, battu à Monongahéla, battu à Oswego, battu à Carillon, battu à Montmorency, battu à Sainte-Foye. En un mot, nous avons mérité le cri de haine qui retentit jusqu'à nous, à travers les annales de la Nouvelle-Angleterre : " How New-England hated

1 Un projet de conquête des colonies voisines, fort curieux à lire, fut soumis à Louis XIV par un des premiers gouverneurs de la Nouvelle-France, le baron d'Avaugour, ancien militaire qui comptait quarante ans de service, et qui alla se faire tuer sous les murs de Zrin en Croatie : "Trois mille soldats, écrivait-il, devraient être envoyés dans la colonie, licenciés et changés en colons après trois ans de service. Durant ces trois années, ils pourraient faire de Québec une forteresse imprenable, subjuguer les Iroquois, s'emparer des établissements de la rivière Hudson et finalement s'ouvrir un chemin par cette rivière jusqu'à l'Océan. Ainsi les hérétiques seraient chassés, et le roi resterait seul maître de l'Amérique......Le Saint-Laurent, ajoute-t-il, est l'entrée d'un pays qui pourrait devenir le plus grand Etat de l'univers." Un homme qui concevait de pareilles idées, dès 1663, n'était pas un esprit ordinaire.

him, let her records tell. The reddest blood streaks on her old annals mark the track of the Canadian *gentilhomme.*"

Enfin, quand abandonnés par la France, épuisé de ressources, le Canada fut écrasé par le nombre, il fallut pour le vaincre, une armée aussi nombreuse que toute sa population, hommes, femmes et enfants. Un pareil peuple a droit, il nous semble, sinon à l'admiration, du moins à la justice de ses ennemis.

IV.

Il nous reste à examiner l'histoire de l'Ancien Régime en Canada au double point de vue de l'érudition et du style. Ici, notre tâche devient plus aisée, et surtout plus agréable pour le savant écrivain. Il est difficile en effet que l'éloge sur ce point puisse égaler le mérite. M. Parkman possède éminemment la qualité distinctive de sa race, la ténacité. Il s'est passionné pour notre histoire: il a voulu la connaître à fond, et pour cela il n'a rien épargné, ni les fatigues, ni les voyages, ni les recherches, ni les études les plus longues et les plus fastidieuses. Plusieurs fois il a traversé l'Atlantique pour aller fouiller les bibliothèques européennes. Il a surtout compulsé les différentes archives de Paris, et il en a rapporté une masse énorme de documents précieux dont un grand nombre sont tout-à-fait inconnus au Canada.

Afin de bien se rendre compte des lieux où se sont passées les scènes qu'il décrit, il a parcouru en tout sens les Etats-Unis et le Canada. Les archives publiques et particulières de notre province lui ont fourni de nombreux matériaux. Il a étudié, analysé, comparé tout cela avec une patience de bénédictin. Aussi ses livres sont-ils de véritables mosaïques disposées avec autant d'art que de science.

Il faut rendre ce témoignage à M. Parkman qu'il est consciencieux jusqu'au scrupule. Il ne traite aucune question sans en avoir contrôlé tous les faits avec une minutieuse exactitude. Il accompagne son récit d'une variété de détails qui dénote un travail infini; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la multiplicité de ces détails n'a rien d'aride. Il a le secret de présenter toutes choses sous un aspect vivant et pittoresque. On peut cependant reprocher à l'auteur de ne pas apporter assez de discernement dans le choix de ses matériaux. Des récits mensongers, inspirés évidemment par la haine ou par la vengeance, sont quelquefois cités comme autorité avec autant de confiance que des documents officiels. L'historien se fait ainsi l'écho de calomnies que le plus simple examen devrait faire rejeter. Est-il besoin de citer le chapitre XIX (page 351) où les Jésuites sont accusés d'avoir abusé du tribunal de la confession d'après les rapports de Cavelier de la Salle et de D'Allet, tous deux ennemis jurés des Jésuites? M. Parkman n'ignore pas que ce dernier, fut un des principaux auteurs de la suppression des ***Relations des Jésuites***, ces annales inestimables, où M. Parkman lui-même a puisé à pleines mains, et dont il déclare la sincérité au-dessus de tout soupçon. Notre orgueil national est souvent froissé par les commentaires défavorables dont il accompagne ses citations. Nous y sommes d'autant plus sensibles que notre patriotisme, toujours en éveil, nous a accoutumés à envisager notre passé sous un aspect trop idéal; plutôt conforme à nos rêves qu'à la réalité. Trop souvent on a fait des panégyriques au lieu de l'histoire. Les livres de M. Parkman ont du moins cela de bon, qu'ils nous apprennent à examiner nos annales avec les yeux de la froide raison.

Quant au style de l'Ancien Régime, l'auteur semble avoir voulu appliquer à l'histoire le précepte qu'Horace donne aux poëtes: ***Ut pictura poesis;*** peintre, il est paysagiste à la manière de Claude Lorrain. Que d'autres lui en fassent un reproche; pour notre part, nous aimons mieux admirer le don magique qu'il possède d'animer tout ce qu'il touche; sous sa plume les cendres du passé ressuscitent et palpitent de vie. Les personnages qu'il met en scène passent sous les yeux du lecteur et se détachent en relief avec une singulière vigueur sur les grands paysages de la nature canadienne qu'il décrit avec une poétique vérité. Aussi les critiques américains le comparent-ils à Washington Irving; quelques-uns même le préfèrent à l'auteur d'Astoria.

V

Que dirons nous en résumé, de l'histoire de l'Ancien Régime au Canada? Elle ressemble à l'un de ces paysages de la nature canadienne, alors qu'elle étalait toute sa sauvage beauté, quand ni le feu, ni la hache de l'homme civilisé n'avaient encore déchiré le manteau de ses forêts vierges. Le voyageur européen qui l'eut contemplée, sans la connaître, par une belle matinée de printemps, aurait cru y trouver une sécurité parfaite. Rien en effet ne paraissait troubler la sécurité du sommeil primitif où elle reposait.

Aussi loin que le regard peut s'étendre à l'horizon, sur la crête bleuâtre des montagnes lointaines, ou sous le dôme des forêts, tout semble calme et inoffensif. L'air est pur et serein, un soleil éblouissant colore des nuances les plus riches et les plus variés le ciel, la terre et les eaux. L'atmosphère tiède est embaumé par les senteurs pénétrantes du feuillage nouvellement épanoui, des écorces résineuses, des plantes marines, des fleurs écloses sur la mousse ou sous la fraîcheur des bois. Une vague et mystérieuse harmonie accompagne le balancement des têtes chenues des arbres, des halliers et des hautes herbes de la prairie.

Tout semble inviter à se confier à cette séduisante nature; toutefois, bien imprudent aurait été le voyageur qui se fut aventuré sans arme, dans le labyrinthe de ces forêts, qui se fut endormi sans crainte, sous leurs frais ombrages. Plus d'un être dangereux se glissait sous la feuillée, se cachait au fond des cavernes inconnues. Derrière l'angle des rochers était tapi le farouche Iroquois, prêt à lancer sa flèche, ou à se précipiter sur sa proie, le tomahawk à la main, en poussant son terrible cri de guerre.

Le livre de M. Parkman a quelque chose de la fascination et des dangers de notre antique nature. Le lecteur prudent ne doit s'y engager ni sans arme ni sans boussole.

Quant au critique qui juge au point de vu catholique, quelle impression recueille-t-il d cette lecture? Après avoir lu, étudié, médité il ferme le livre, avec un soupir, l'esprit partag entre un sentiment d'estime et de regret; d'es-time pour l'auteur dont il ne peut s'empêcher d'admirer le caractère et le talent; de regret, en songeant que tant de brillantes qualités son mises au service d'une cause hostile au catho-licisme.

Rivière-Ouelle, Mars, 1875.

LE CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

8 *Décembre* 1867.

J'assistais hier à cette belle et touchante cérémonie, et vous dirai-je les suaves émotions que j'y ai éprouvées ? Imaginez une charmante matinée de printemps, toute éclatante de lumière, égayée de chants d'oiseaux, inondée de parfums de fleurs naissantes, qui vient tout-à-coup vous réjouir au milieu de cette froide et pâle saison d'hiver qui commence, et vous aurez quelque idée de l'effet de cette fraîche et rayonnante solennité. Ce contraste n'en était pas le moindre charme.

Tandis qu'au dehors tout est morne et désolé, que le givre et la neige jettent leur blanc linceul sur tout ce qu'ils touchent, que les nuages gris d'hiver ne laissent descendre qu'une terne lumière, que l'air muet et frileux ne répète que les gémissements de la bise qui vous glace plus encore le cœur que les doigts, voilà que tout-à-coup je me suis trouvé transporté en pleine splendeur printanière, en mettant les pieds dans cette petite chapelle du séminaire, si gracieuse dans sa simplicité, parée en ce moment de ses plus beaux habits de fête. Parfums, harmonie, rayons ;—ivresse de l'ouïe, du regard et de l'odorat,—fleurs à profusion, fleurs d'autels, guirlandes de roses enlacées autour des colonnes, fleurs d'or et de soie sur les riches vêtements ; parfums d'encens, lumière scintillante des cierges, gazouillements des voix d'enfants fraîches et pures comme des chants d'oiseaux ;—pouvais-je rêver une plus belle image de la joyeuse saison ?

Toutefois cet éclat extérieur n'était que le reflet de la jubilation intime de toute cette assistance venue de loin comme de près pour prendre part à cette fête séculaire.

La cérémonie s'est ouverte par la translation solennelle, au chant des litanies, de la statue de la Sainte-Vierge du sanctuaire intérieur de la congrégation à la chapelle du séminaire. La statue, placée sur un riche brancard, étincelant de franges, de pendentifs et de glands d'or, était portée sur les épaules de quatre élèves-congréganistes ; et a été déposée sur un trône, au milieu du chœur. La messe a été chantée par Mgr. l'évêque de Kingston, en présence de l'Archevêque assistant au trône, au milieu du nombreux clergé qui remplissait le sanctuaire. La nef était encombrée d'une foule composée, en grande partie, d'anciens congréganistes.

Les différentes parties de la messe, chantées par les élèves, et alternées par des airs de musique, ont été parfaitement exécutées.

Un ancien congréganiste, M. l'abbé Racine, a prononcé le sermon de circonstance. Nous nous garderons bien de ternir l'éclat si pur de cette fête par des éloges indiscrets ; de mêler un encens profane à ces chastes parfums de la piété. Le prédicateur qu'on avait trouvé digne d'exprimer la pensée d'une pareille solennité, pouvait-il en présence d'un tel spectacle, inspiré par de tels souvenirs, manquer d'être éloquent ?

Au sortir de la messe, une adresse a été présentée par M. le curé de Québec, au nom des anciens congréganistes, qui ont exprimé le désir de perpétuer par une offrande le souvenir de cette solennité. M. l'abbé C. Légaré y a répondu en termes émus et délicats.

Dans l'après-midi, la fête s'est terminée par le chant des *Laudes*, suivi du salut, de la consécration à la Sainte-Vierge et du *Te Deum ;* à la suite duquel la procession s'est remise en marche, précédée de la statue de Marie, qu'on est venu replacer dans son sanctuaire.

Après les divins enchantements de cette journée, en voyant défiler, une dernière fois, la procession recueillie, à la lumière de mille cierges qui brillaient dans les mains de chacun des assistants et que la tombée de la nuit rendait plus éclatants ;—en écoutant la mélodie douce et mélancolique des litanies qui se berçait lentement parmi les nuages d'encens, j'éprouvai une indicible émotion. Mille souvenirs du passé, toutes les belles années de mon enfance et de ma jeunesse m'apparurent ; je me rappelai ma vie de collége, les purs et intimes bonheurs que j'y goûtai, fleurs épanouies qui s'embellissent à mesure qu'elles s'éloignent, et que remplacent aujourd'hui *les fleurs du cimetière,* ces cheveux grisonnants qui rappellent tout le chemin parcouru—et je me pris à pleurer abondamment. Douces larmes qui ne tombaient pas solitaires parmi cette foule d'anciens élèves que je voyais, à mes côtés, émus et transportés comme moi. *Flevimus.... dum recordaremur Sion.* De pareilles impressions ne s'effacent plus.

LA FÊTE DE LA BONNE SAINTE-ANN

Mon cher ami,

Vous me demandez les notes que j'ai jetées sur mon carnet pendant mon pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne : je vous les livre dans tout leur négligé, telles qu'elles me sont venues sous l'inspiration du moment. Peut-être pourront-elles inspirer quelques bonnes pensées.

Mardi, 26 juillet, fête de sainte Anne, j'étais debout à quatre heures et demie du matin. Le départ du *St. George*, qui devait transporter les pèlerins à la bonne Sainte-Anne, était annoncé pour cinq heures ; ce qui n'a pas empêché le bateau de ne laisser le quai Saint-André qu'à six heures. Enfin le vapeur s'ébranle, et nous traversons à la Pointe-Lévi, où un bon nombre de pèlerins viennent se joindre à nous. Le bateau est littéralement encombré ; les pieux enfants d'Erin forment la majorité de ces voyageurs. Beaucoup de mères de famille avec de petits enfants dans les bras, des infirmes, des boiteux, des affligés de toutes sortes : car la bonne sainte Anne a tant de miséricordes pour les misères humaines.

Cette foule n'est ni bruyante, ni empressée : plusieurs mêmes s'occupent à lire dans leurs livres de piété, ou à réciter leur chapelet. D'autres conversent à demie voix : c'est bien là un peuple de pèlerins. Le recueillement de la foi a posé son doigt sur ces lèvres, la grâce divine a jeté un doux reflet sur ces bonnes figures.

Le beau soleil de juillet se lève sur les côtes de la Pointe-Lévi, dans une atmosphère tout empourprée et encore moîte de la rosée du matin. Une brise fraîche ride la surface du fleuve et agite le feuillage des branches de peupliers et d'érables dont le bateau est tout pavoisé.

Vers huit heures nous arrivons à la Bonne Sainte-Anne, où nous a précédés, de quelques minutes, le *Grondines* qui amène les pèlerins de Deschambault, de la Pointe-aux-Trembles et des paroisses environnantes.

Comme il n'y a pas encore de quai en cet endroit, les passagers sont obligés de subir l'ennui de descendre à terre en chaloupe.

L'église est située au pied du côteau, d'où elle se détache gracieusement sur la verdure des arbres. A une couple de lieues en arrière, la grande montagne de Sainte-Anne ferme majestueusement l'horizon. Tous les abords de l'église, la route, les champs voisins fourmillent de voitures et de pèlerins : cependant les paroissiens sont retournés dans leurs familles ; la messe a été célébrée pour eux dès six heures du m afin de laisser l'église libre aux pèlerins.

Plusieurs membres du clergé et les mess du Séminaire de Québec, maintenant en vac au Petit-Cap de Saint-Joachim, sont venus leur pèlerinage et assister M. le curé. messes et les communions se succèdent sa terruption depuis l'aurore, et l'église est tou encombrée : ceux qui ne peuvent pénétrer la nef se tiennent à genoux en dehors, deva portail ou aux fenêtres.

A dix heures commence la grand'messe pèlerins, chantée par M. le grand-vicaire chereau, supérieur du Séminaire. Ne ve chercher ici ni l'éclat des cérémonies, ni les finements de la musique moderne : tout simple, grave, antique. Le mâle chant gre rien exécuté par des voix de prêtres ; *et, à* fertoire, un cantique chanté par un *sauvage*, descendant des Hurons, M. l'abbé Vincent, cre du diocèse de Québec. La voix *mélodieu* de M. l'abbé Vincent, qu'on pourrait *appeler* dernier des Hurons, avait un charme tout part culier dans cet antique et vénérable sanctuair qui a si souvent retenti des belles et naïves voi de ses ancêtres. On ne décrit pas les émotion qu'on éprouve dans un pareil lieu, à pareil jour il faut aller les y éprouver soi-même, se mêler à cette foule, prier, chanter, pleurer, jouir avec elle, voir les larmes d'attendrissement couler des yeux, les rayons du ciel tomber en pleines figures la grâce d'en haut déborder à plein cœur. Comme de coutume, plus d'une béquille a été laissée dans l'église. Il y avait là une dame de New-York qui y était venue l'année dernière : elle avait complètement perdu l'usage d'un œil, et l'autre était presque éteint. Après avoir fait son vœu, elle est retournée guérie. Cette année, elle est encore venue pour renouveler ses actions de grâces à sa bienfaitrice.

Au reste, pour ma part, ce qui m'étonne ici, ce ne sont pas les miracles ; je serais beaucoup plus étonné s'il ne s'en opérait pas. Jésus-Christ, chaque fois qu'il faisait un miracle, disait : " Croyez-vous ? " Et, après le prodige, il ajoutait : " Allez, votre foi vous a guéri." Cette foule croit. Comment les miracles ne s'opéreraient-ils pas ?

Après la messe, suivie de la vénération de la relique de sainte Anne, M. l'abbé Vincent, et mon ami, le savant et trop modeste curé de Saint-Joachim, M. l'abbé Beaumont, nous examinons en curieux les nombreux ex-voto suspendus aux murs du vieux temple.

-dessus du maître-autel, qui est fort riche in beau travail, on admire un tableau de e Anne dû au pinceau d'un des plus grands ...tre français, Lebrun. C'est un présent de ...le Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, on aperçoit les armes à l'un des angles du ...au.

...es deux peintures des petits autels sont ...vre du père Luc Lefrançois, récollet, mort ...685. Elles ont été données par Mgr. de ...al.

...oici maintenant, par ordre, les peintures de ...ef, en commençant du côté de l'épitre ;

...° Un tableau de saint Louis, roi de France.

...° Un petit tableau représentant le vaisseau ...roi, *Le Héros*, au moment où il est délivré ...n grand danger.

...° Un ex-veto qui représente le père Pierre... ...'équipage du navire *Le Saint-Esprit*, faisant ... vœu à sainte Anne.

...1° Une toile où l'on voit le vaisseau de Royer ...gagé dans les glaces et sauvé miraculeuse...ent par l'intercession de sainte Anne. On ne ...ut s'empêcher de sourire en remarquant au ...mmet de cette toile, sainte Anne montrant ...isiblement à lire à la sainte Vierge, sans avoir ...air de s'apercevoir de la scène de danger qui ... passe à ses pieds. Au reste, presque tous ces ...bleaux n'ont d'autres mérite que le souvenir ...e reconnaissance qui s'y rattache : quelques...ns sont des caricatures.

... 5° Un ex-veto de Louis Cypret sauvé du nau...age en 1706.

... 6° Une autre scène de naufrage, où l'on voit ...'équipage d'un navire faisant un vœu à sainte ...nne et à saint Antoine de Padoue.

7° Au-dessus de la porte latérale, un petit ...ableau représente grossièrement la forêt et un ...omme écrasé sous un arbre. Sur l'avant-...scène, on aperçoit un petit chien qui a l'air de ...fuir en emportant quelque chose.

La légende raconte qu'un canadien, nommé Dorval, qui travaillait, seul avec son chien, dans les bois, aux environs de Tadoussac, fut entrainé par la chute d'un arbre qu'il venait d'abattre, et eut la jambe fracturée. Resté pris sous le tronc sans pouvoir se dégager, et n'espérant aucun secours dans cette solitude, il se recommanda à la bonne sainte Anne qui aussitôt lui inspira un moyen de salut. Il prit un morceau d'écorce, le trempa dans son sang, et le donna à son chien en lui faisant signe d'aller chercher du secours aux habitations. Le fidèle animal comprit la pensée de son maître, et courut au poste de Tadoussac, où son air inquiet et le morceau d'écorce, teint de sang, qu'il jetait aux pieds de ceux qu'il rencontrait, donnèrent l'éveil. Quelques hommes s'empressèrent de suivre le chien qui les guida jusqu'à son maître. Celui-ci, délivré miraculeusement, et guéri en peu de temps, vint accomplir son vœu et déposer cet ex-voto en témoignage de sa reconnaissance.

8° Du côté de l'évangile, à l'entrée de l'escalier du jubé, petit tableau sur bois, scène de naufrage entre les deux église de Beauport et de la Pointe-Lévi : caricature effrayante.

9° Naufrage du navire de M. Goulin.

10° Scène maritime, copiée, d'après un ancien ex-veto, par M. Plamondon. Le navire de M. Juing, marchand de Québec, poursuivi par trois vaisseaux de guerre hollandais, s'échappe miraculeusement par l'intercession de sainte Anne. Au moment d'être pris, un nuage l'enveloppe, le dérobe à la vue de l'ennemi et lui donne le temps d'aller chercher un refuge dans l'embouchure du Saguenay.

11o. Sainte Anne et la sainte Vierge aux pieds desquelles est agenouillée Mademoiselle de Bécancour, des Trois-Rivières, plus tard religieuse ursuline au monastère de Québec, sous le nom de mère Sainte-Trinité.

12o. Une miniature représentant une dame Riverin de Québec, agenouillée, avec ses quatre enfants, au pied de l'autel de sainte Anne.

13o. Un petit tableau, représentant le navire le *Saint-François*, du Canada, armé par M. Lamorille, et commandé par Pierre d'Astaritz. Ce vaisseau fût démâté le 29 septembre 1732 et sauvé miraculeusement.

Des faisceaux de béquilles sont accrochés ça et là aux corniches de l'église.

Partout, dans cette maison de Dieu, on touche du doigt le surnaturel: chacun de ces objets, témoin du passé, vous crie: "Miracle." Et vous tombez à genoux, adorant Celui qui aujourd'hui comme autrefois, passe parmi nous en faisant le bien.

Je m'informe de M. l'abbé Beaumont d'où vient cette odeur de parfums répandue dans toute la nef. C'est du baume, me dit-il, que les pèlerins cueillent au bord du chemin, où il croît en abondance, et auquel ils attribuent des vertus curatives.

Au sortir de l'église, nous allons visiter, à deux pas d'ici, le ***Kremlin***, bâti sur le flanc de la montagne, parmi un épais massif d'arbres. C'est une vaste construction en pierre, flanquée de tourelles, lambrissée et peinte avec goût. Ce château, aujourd'hui abandonné, fut construit, vers 1815, [1] par M. Ranvoysé, ancien curé de Sainte-Anne.

Grand admirateur de Napoléon, il avait donné à son castel le nom, assez mal choisi, de ***Kremlin***, en souvenir de la campagne de Russie. Une jolie petite chapelle, adossée aux rochers s'élève à droite, avec son clocher élancé, à demi perdu dans la verdure.

Cette forteresse du Kremlin, qui, avec ses travaux extérieurs, avait coûté, dit-on, 90,000 francs, fut habitée pendant six ans par son propriétaire : il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans.

---

1. Il a été récemment converti en hospice à l'usage des pèlerins.

En parcourant les salles désertes de cet édifice ouvert à tout venant, je ramassai à terre, par hasard, un vieux papier, dont la teinte jaunie attira mon attention. Le premier mot qui frappa ma vue en le dépliant, fut la belle signature du marquis de Vaudreuil. C'est un ordre de milice adressé sans doute au père de M. Ranvoysé. Expédiée douze jours seulement avant la bataille de Sainte-Foye, cette proclamation convoquait les miliciens de la côte de Beaupré, et leur ordonnait d'aller réjoindre l'armée du chevalier de Lévis qui s'avançait pour assiéger Québec.

Pendant que nous lisons ce curieux document, l'heure du départ arrive, et le sifflet du bateau-à-vapeur se fait entendre. Nous allons rendre un dernier hommage à la Bonne sainte Anne, serrer la main de M. le curé; et nous rejoignons la longue procession des pèlerins se dirigeant vers le *St. George* qui nous ramène dans la soirée, à notre bonne ville de Québec.

Malgré qu'en ait dit le fanatique, qui rédige un certain journal de cette ville, ni moi, ni les pieux pèlerins et pèlerines de sainte Anne, nous n'avons perdu notre journée. " L'homme ne vit " pas seulement de pain, dit Jésus-Chrit, mais " de toute parole qui sort de la bouche de Dieu." Et nulle part cette parole divine ne se fait mieux entendre à l'esprit et au cœur, que dans ce sanctuaire, où, depuis des siècles, elle a consolé tant d'âmes, guéri tant de malades, essuyé tant de larmes, relevé tant de courages!

Québec, ce 28 juillet 1870.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

Mon cher Rédacteur,

Durant votre visite chez moi, au mois dernier, vous m'aviez fait promettre de vous envoyer une chronique pour votre feuille. Je m'en voulais, hier, de vous avoir fait cette promesse inconsidérée ; car en feuilletant l'une après l'autre chaque page de mon carnet, en parcourant le parterre de mes souvenirs pour cueillir quelques fleurs qui ne fussent pas trop fanées, ma main ne rencontrait que des pavots. J'étais sur le point d'abandonner mes stériles perquisitions, lorsque j'aperçus, à l'écart, à demi-caché sous les feuilles jaunes de l'oubli, un tout petit bouquet d'anecdotes que je vous envoie. Peut-être trouvera-t-il grâce aux yeux de vos amis.

........Le 25 juillet 1867, je partais de Tours à cinq heures du matin, et je descendais à la gare de Poitiers, à sept heures et demie, par une matinée délicieuse. Le chemin de fer s'arrête, dans la vallée, au pied de la montagne, sur laquelle est située l'antique ville de saint Fortunat, évêque et poète, et du grand saint Hilaire. Aux yeux d'un Canadien, Poitiers a un faux air de notre vieux Québec. Bâti, comme lui, sur un promontoire escarpé, environné de murailles flanquées de bastions, le Clain, petite rivière qui se jette dans la Vienne, coule en serpentant, à ses pieds. On entre dans la ville par six portes fortifiées.

Je gravis la montée rapide qui tourne sur le flanc du promontoire, à peu près comme notre côte de la Montagne, et je pénétrai dans les rues étroites et tortueuses de la ville.

Après m'être installé à l'hotel de France, je me fis conduire, rue de l'Industrie, au Gésu, résidence des RR. PP. Jésuites, où je désirais serrer la main du R. P. Martin, fondateur du collége Sainte-Marie de Montréal, et qui a laissé de si excellents souvenirs au Canada.

Après quelques instants d'attente, la porte du parloir s'ouvre, et j'aperçois la bonne et placide figure du P. Martin, un peu vieillie, mais toujours lumineuse dans son auréole de cheveux blancs. Je n'avais pas encore eu le temps de me nommer, qu'il s'élance dans mes bras, m'embrasse avec effusion :

—Quoi ! s'écrie-t-il, c'est vous ! venu jusqu'ici du fond du Canada ! Depuis quand êtes-vous à Poitiers ?

—J'arrive ce matin.

—Où logez-vous ?

—Hôtel de France.

—Ecoutez ; la règle des Jésuites défend de donner l'hospitalité à aucun étranger, sans la permission du supérieur. Mais, ici, je suis supérieur, et je permets au P. Martin de vous recevoir. Portier, allez chercher les malles de Monsieur l'abbé à l'hôtel de France. Et vous, mon ami, suivez-moi ; je vais vous installer tout à côté de moi, dans la chambre même réservée au Père Provincial. Comme nous allons jaser ensemble de ce bon pays du Canada ! Figurez-vous que, depuis mon départ, je n'en ai, à-peu près, reçu aucune nouvelle.

Là-dessus, après m'avoir mis en possession d'une excellente chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands arbres de la cour, nous descendons au jardin. Pendant que nous nous promenons sous les charmilles, le long des vignes en espaliers, dont les grappes de raisins se balancent à la brise, le Père m'inonde de questions sur le Canada.

—Comment est un tel ?

—Mort, lui dis-je.

—Et un tel ?

—Mort.

—Et un tel ?

—Mort aussi.

—Quoi ! s'écrie-t-il, sont-ils donc tous morts ?

—Eh bien ! oui, presque tous les vieillards de votre temps ne sont plus. Vous le voyez, quelques années suffisent pour renouveler une génération.

Un nuage de mélancolie avait passé sur le front de mon vieil ami.

—Je ne serais donc plus qu'un étranger en Canada, reprit-il avec un sourire triste.

—Oh ! non, lui dis-je, les hommes meurent ; mais les bons souvenirs ne meurent pas.

Pendant plusieurs heures, la conversation ne tarit pas ; les hommes et les choses de la vieille et de la Nouvelle-France revinrent tour-à-tour sur nos lèvres.

Je demeurai plusieurs jours dans la compagnie de cet excellent ami. Le Père Martin possède des trésors, puisés à Rome et en France, sur l'histoire du Canada. Avec une bienveillance parfaite, il me fit part de toutes ces richesse. La nuit, je travaillais ; et, le jour, le bon Père me servait de cicérone dans la ville de Poitiers.

Le Blossac, belle promenade plantée d'arbres, qui longe le bord du cap, me rappelait la terrasse de Québec. Comme ici, la montagne est escarpée : la vue s'étend au loin sur une belle plaine

ondulée, tout émaillée de bouquets d'arbres et de gracieux villages. A vos pieds, le Clain circule, à moitié endormi, sous des massifs de verdure.

Au centre de la ville, on montre, avec curiosité, une église, dédiée à saint Jean, d'une antiquité extraordinaire. Elle passe pour avoir été un mausolée qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

La vétusté est incrustée sur ces murs enfumés, noircis par l'âge, couverts de mousse ; sur chacune de ces pierres tombant en poudre, creusées, trouées par les ongles du temps. On dirait un amas de cendre que le premier souffle va renverser. Je ne me souviens qu'une seule fois d'avoir vu, ailleurs, une image aussi frappante de la décrépitude monumentale : en visitant, à Londres, le cloître de Westminster, dont les arceaux, ciselés à jour, s'écroulent d'eux-mêmes, réduits en poussière.

—Vous ne partirez pas sans voir l'illustre évêque de Poitiers, Mgr. Pie, me dit le Père Martin en traversant la cour du palais épiscopal. Un instant après, nous étions dans le salon du grand évêque.

A peine le Père Martin eût-il prononcé mon nom.

—Seriez-vous, me dit Mgr. Pie, parent de M. C. . ., du Canada que j'ai rencontré récemment pendant mon voyage en Italie ?

—Je suis son frère, Monseigneur.

—Comment ! s'écria l'évêque avec un sourire, vous êtes à Poitiers depuis plusieurs jours, et vous n'êtes pas encore venu me faire obédience, vous qui êtes mon diocésain ? Savez-vous que votre famille est originaire d'Airvault à quelques lieues d'ici ?

—Je me confonds en excuses, Monseigneur.

—Eh bien, à cause de cette infraction à votre devoir, je vous condamne à venir dîner ici, demain soir, avec le Père Martin.

Le lendemain nous étions à la table de l'évêque, en compagnie de quelques intimes, et d'un général polonais, dont le nom s'éternue et finit en *ski*.

Physionomie ouverte, figure affable, le digne successeur de saint Hilaire, a la conversation enjouée d'un enfant, avec les grandes paroles d'un esprit supérieur.

—J'ai bien connu, dit-il en me donnant le bras, sans cérémonie, après le dîner, et en me conduisant à travers les superbes allées de son jardin ; j'ai bien connu votre saint évêque de Montréal.

A ce propos, savez-vous pourquoi il y a toujours, à Montréal, un chanoine honoraire de Chartres, et à Chartres, un chanoine honoraire de Montréal ?

—Non, Monseigneur, j'avoue que j'ignorais même ce fait.

—C'est toute une histoire.

Natif moi-même du pays chartrain, j'étais vicaire-général de Chartres, lorsque nous reçûmes, il y a plusieurs années, la visite de Mgr. Bourget.

Dans le cours de la conversation, il dit qu'il était originaire de Chartres, et que c'était une tradition dans sa famille, qu'avant de quitter sa ville natale, son ancêtre était venu, selon la coutume des voyageurs, faire un vœu à Notre-Dame de Chartres, et qu'avant de partir, il avait gravé son nom et la date de son départ sur le pourtour du chœur de la cathédrale. Je serais curieux, ajouta-t-il, de constater s'il en existe encore quelqae vestige.

—Rien de plus facile, lui dis-je ; et nous nous dirigeâmes, sur le champ, vers la cathédrale.

Après quelques instants de perquisition, je vis tout-à-coup Mgr. de Montréal se précipiter à genoux et prier avec une ferveur extraordinaire, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux. Il venait de lire, en toute lettre, le nom de son aïeul, tracé, là, sur la pierre, plus de deux cents ans auparavant, avec la date de son départ.

Après avoir prié, pendant quelque temps, à l'endroit même où s'était agenouillé son vénérable ancêtre, avant de quitter son pays pour aller fonder une famille au Canada, Mgr. de Montréal se releva, la figure illuminé et toute baignée de larmes.

—En reconnaissance, me dit-il, du bonheur que vous venez de me procurer, je vous crée chanoine honoraire de Montréal.

De retour à l'évêché, nous nous empressâmes de raconter cet incident à Monseigneur de Chartres.

—Monseigneur, dit ce dernier en s'adressant à l'évêque de Montréal, je ne veux pas être en retard de générosité avec votre Grandeur. Désormais il y aura toujours un chanoine honoraire de Chartres à Montréal............'

Cet honneur appartient aujourd'hui à M. le grand-vicaire Trudeau.

Québec, 26 novembre 1870.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

DANS LE FLEUVE SAINT-LAURENT.

PRÉCIS HISTORIQUE — MŒURS ET CAPTURE DU MARSOUIN — PRÉPARATION DE SES DÉPOUILLES — HUILES ET CUIRS.

I.

Les voyageurs qui parcourent le Saint-Laurent entre la traverse de Saint-Roch et le Golfe, observent un spectacle aussi curieux qu'intéressant, et tout particulier à notre fleuve et à ses parages : c'est la vue des troupeaux de marsouins qui viennent respirer et se jouer à la surface de l'eau. Durant les beaux jours, lorsque le temps est calme, et qu'ils ne sont effrayés par aucun bruit, on les voit nager autour des embarcations, et l'on entend distinctement le sourd ronflement de leur respiration.

L'éclatante blancheur de leur peau contraste avec le vert sombre des flots, et les fait paraître comme des glaçons couverts de neige. Quand ils se montrent, on voit d'abord leur tête ronde, puis un jet d'eau qu'ils lancent de leur soufflet à quelques pieds en l'air, et successivement leur cou et leur dos. Quelquefois on aperçoit la femelle portant son petit sur sa queue ; celui-ci, qui est d'un gris bleu, semble se tenir fermement attaché, comme s'il faisait le vide entre lui et sa mère. Lorsque celle-ci a deux petits, on les voit appuyés de chaque côté de ses nageoires. Au reste, ils paraissent avoir la faculté d'adhérer solidement sur toutes les parties de leur mère. On observe seulement que, pendant qu'elle les allaite, elle se penche d'un côté en nageant. Son lait est abondant et épais, il ressemble assez à celui de la vache, auquel serait mêlé une assez forte dose de carbonate de soude ; ce qui lui donne une saveur alcaline.

Rien n'est étrange et singulier comme d'entendre, durant le silence de la nuit, leurs puissants soupirs qui s'élèvent à chaque instant de tous les points de l'horizon.

Le marsouin n'appartient pas au genre des poissons. C'est un mammifère de la famille des souffleurs, et de l'espèce des dauphins, que les naturalistes désignent sous le nom de marsouins globiceps, ou à tête arrondie. Comme le dauphin, il a deux nageoires ; et la queue posée horizontalement. Il ne se rencontre, paraît-il, que dans les parages du Saint-Laurent et de la Baie d'Hudson. Sa longueur varie de quinze à vingt pieds. On en a capturé quelques-uns qui mesuraient jusqu'à vingt-cinq pieds. Son oreille est presque imperceptible. C'est une légère cavité qui n'est guère plus grosse qu'une tête d'épingle : cependant il a l'ouïe extrêmement délicate, et le moindre bruit l'effraie.

On croit que les marsouins vivent très-vieux. Du moins, si l'on observe les dents de ceux qui paraissent les plus âgés, on constate qu'elles sont extrêmement usées, quoique leur émail soit très-dur, et que la nourriture ordinaire du marsouin, composée de petits poissons, soit d'une nature qui offre peu de résistance à l'action de ses mâchoires.

II.

La capture de ce superbe cétacé dut tenter l'avidité des anciens habitants de la Nouvelle-France. Aussi voit-on que la pêche du marsouin a commencé à être faite dès la fin du 17e siècle. Ce fut le hasard qui fit découvrir aux colons que le marsouin pouvait se prendre dans les *tentures* de pêche. Les premiers que l'on prit furent trouvés dans des pêches aux harengs, où ils étaient entrés en poursuivant le petit poisson. Il y a une trentaine d'années, quelques-uns ont encore été capturés de la sorte à la Rivière-Ouelle.

C'est à la pointe formée par cette rivière et par le fleuve Saint-Laurent que furent tendues les premières pêches aux marsouins.

Dans les dernières années du 17e siècle, (entre 1680 et 1699) M. de Vitry, membre du conseil Souverain à Québec, obtint de Louis XIV l'autorisation de construire une pêche à la Rivière Ouelle. Il fit, en outre, au roi la demande de deux milles livres de fil à morue, et de la même quantité de cordage de un et deux pouces. Après avoir obtenu ce premier don, il demanda et obtint une somme de cinq cents livres. L'année suivante les mêmes gratifications furent faites au sieur de Vitry ; mais il parait que son entreprise ne réussit pas.

Une nouvelle tentative fut faite en 1705, et fut couronnée de succès. Depuis cette époque, on n'a jamais cessé de tendre la pêche aux marsouins de la Rivière Ouelle : cette entreprise ayant toujours été fort lucrative.

La première concession de la pêche aux marsouins fut faite, le vingt juillet 1707, à six habitants de la Rivière-Ouelle par l'intendant Raudot. Voici le texte de cette concession :

" Jean Delavoye, Etienne Bouchard, Pierre

" Soucy, Jacques Gagnon, Pierre Boucher et " François Gauvin nous ayant exposé qu'étant " habitants de la Bouthellerie, sur la Rivière-" Ouelle, proche voisins les uns des autres, " qu'ils se seraient unis ensemble pour faire la " pêche du marsouin dans la devanture de leurs " terres à la pointe de la dite Rivière-Ouelle qui " est un endroit très-propre pour faire la dite " pêche, laquelle même ils ont commencé de-" puis deux ans, et ce suivant le droit de pêche " qu'ils ont par leur contrat de concession, et " comme quoy qu'ils usent de leur droit, ils " pourraient être troublés dans l'exercice de " la dite pêche, ils nous demandent qu'il nous " plaise les autoriser pour continuer la dite en-" treprise. Le Sieur de Boishébert, seigneur de " la dite Terre de la Boutheillerie, entendu, qui " nous a dit que par leur contrat de concession " le dit droit de pêche leur avait été accordé et " qu'il ne s'opposait point à leur demande, à " laquelle ayant égard,—

" Nous autorisons l'union faite entre les sus-" nommés pour faire la pêche au marsouin dans " la devanture de leurs habitations, défendons " de les y troubler à peine de tout dommage et " intérêt.

" Fait à Québec ce vingt juillet, 1707.

" (Signé) RAUDOT."

Les six premières parts de la pêche passèrent successivement aux descendants des propriétaires, et furent subdivisées parmi un si grand nombre de familles que, de nos jours, il était à peu près impossible de retracer les droit de chacun. C'est afin de se reconnaître au milieu de cette confusion, et de constater les titres des différents propriétaires, que la société de la pêche s'est constituée en corporation légale par un acte de la législature de la Province de Québec passé en 1870.

On doit remarquer à la louange de cette société que depuis plus d'un siècle qu'elle subsiste, jamais aucun procès n'est venu troubler la paix parmi un si grand nombre d'associés. C'est un fait qui vient en contradiction avec la réputation chicanière acquise à la race normande, dont la plupart des Canadiens tirent leur origine.

Le dixième des huiles provenant de la pêche, que les seigneurs de la Rivière-Ouelle ont toujours perçu depuis 1748, ne relève pas, comme on serait porté à le croire, du droit féodal ; car le droit de pêche avait éte concédé aux censitaires en même temps que leurs terres. Mais à la suite d'une contestation survenue entre eux et les pêcheurs de l'anse de Sainte-Anne au sujet de leurs limites mutuelles, ils eurent recours, pour obtenir justice, à l'influence de la seigneuresse, madame de Boishébert, veuve du fils du premier seigneur de la Rivière-Ouelle, M. de la Bouteillerie. Ce fut en considération des services qu'elle leur avait rendus en cette occasion, et de l'engagement qu'elle prit de les protéger à l'avenir, tant par elle-même que par ses héritiers dans la seigneurie, que les propriétaires de la pêche lui abandonnèrent le privilège du dixième des huiles dont les seigneurs ont joui jusqu'à nos jours.

Il existe, parmi les papiers de la pêche, une ordonnance du trop fameux intendant Bigot, pour réprimer certains abus, et dont quelques dispositions assez singulières méritent d'être connues :

" Sur les représentations qui nous ont été " faites par les seigneurs de la Rivière-Ouelle " que les habitants de la dite coste vont tirer des " coups de fusils sur une pointe à laquelle il a " établi nne pêche à marsouin, et y mettent " même leurs bestiaux, sans aucun droit, ce qui " lui cause un tort considérable, attendu que le " poisson s'éloigne de la dite pointe : nous fai-" sons défense aux habitants du dit lieu de la " Rivière-Ouelle et à tous les autres d'aller tirer " des coups de fusils sur la dite pointe et d'y " mettre leurs bestiaux, à peine contre les con-" trevenans de confiscation des bestiaux et en " outre de vingt livres d'amende contre les pro-" priétaires des dits bestiaux et contre les chas-" seurs, applicable à la fabrique de la paroisse. " Sera la présente ordonnance lue et publiée à " la porte de l'église du lieu.

" Fait à Québec le 22 juin, 1752.

" (Signé,) BIGOT."

Quelques spéculateurs anglais, *entre autre* MM. Lymburner et Crawford de Québec, prirent à bail, le 25 janvier 1798, la pêche de la Rivière-Ouelle. Mais comme ils ne surveillèrent pas par eux-mêmes les opérations, ils firent des pertes considérables qui furent une des causes de leur faillite, et qui les contraignirent à résilier leur contrat en 1804.

Les désordres auxquels se livrèrent, à la pointe de la Rivière-Ouelle, les agents des bourgeois de Québec, comme on les appelait, sont restés célèbres dans la mémoire des habitants du lieu. Ils ont fourni de texte à plusieurs légendes, plus ou moins fantastiques, qui ont effrayé, pendant longtemps, les imaginations superstitieuses, et qu'on se plait à raconter, le soir au coin du feu, pour amuser les *jeunesses*. Plusieurs anciens prétendaient avoir entendu le bruit d'orgies diaboliques qui se prolongèrent même après le départ des employés de la compagnie anglaise.

La maison de la Pointe a été regardée, longtemps après, comme une habitation redoutable, et hantée, selon l'idée d'un grand nombre de gens. Il y avait alors peu de personnes qui eussent osé y coucher seules la nuit. L'isolement de cette maison près du fleuve à l'extrémité de la Pointe, ombragée encore aujourd'hui par la forêt, et le passage fréquent des Sauvages qui avaient l'habitude d'y venir camper, ont contribué à entretenir ces mystérieux souvenirs.

Les associés de la pêche ont réussi à discréditer les fables qui ont eu cours pendant bien

des années, mais en expiation des scandales commis par les étrangers, et pour attirer la protection du ciel sur leurs travaux, ils ne manquent jamais de faire bénir la pêche, chaque printemps. Leurs pieuses croyances se révèlent encore par les croix qui sont plantées ça et là le long du rivage.

Nous dirons plus loin les luttes sanglantes que nos pêcheurs font, sur la grève, contre leurs captifs aquatiques. Remarquons, en passant, que cette Pointe n'a pas toujours été témoin de combats aussi pacifiques. En 1690 entr'autres, un détachement de la flotte anglaise qui remontait le fleuve, y avait fait une descente, les habitants s'armèrent en toute hâte, et, conduits par leur brave curé, M. de Francheville, armé comme eux du mousquet, ils assaillirent vigoureusement les ennemis, et les forcèrent à se rembarquer plus vite qu'ils n'étaient venus.

Voici la manière originale dont ce fait est raconté dans une relation de l'époque :

"Les ennemis s'étaient flattés de mettre à " terre sans opposition. Lorsqu'ils furent aux " premières habitations, ils crurent qu'il n'y " avait qu'à débarquer et se mettre à table. Ils " furent surpris que, pour la première entrée, on " leur servit une salve de coups de fusils. A la " Rivière-Ouelle, le sieur de Francheville, curé, " prit un capot bleu, un tapebord en tête, un " fusil en bon état, se mit à la tête de ses parois- " siens, firent plusieurs décharges sur les cha- " loupes, qui furent contraintes de se retirer au " large avec pertes."

A différentes époques, on a essayé de prendre le marsouin, sur plusieurs endroits de la côte, et particulièrement aux îles de Kamouraska et dans l'anse de Sainte-Anne de la Pocatière; mais aucun de ces essais n'a été assez productif pour encourager à les continuer d'une manière permanente. Il faut cependant excepter l'île aux Coudres, où l'on a toujours tendu depuis assez longtemps, à peu d'interruptions près.

Dans ces derniers temps, on a fait diverses tentatives pour noyer le marsouin au moyen de rets, mais le petit nombre qu'on a réussi à prendre de la sorte n'a pu suffire à donner du crédit à ce nouveau procédé.

Les savants des Etats-Unis ont fait, dans ces dernières années, des études spéciales sur notre marsouin.

En 1860, la célèbre société américaine, connue sous le nom de *Smithsonian Institute*, a fait préparer et transporter un squelette de marsouin destiné à son musée d'histoire naturelle; et cette même année elle devait envoyer un de ces préparateurs, pour faire empailler un spécimen.

Il y a quelques années des Américains de Boston ont acheté un marsouin vivant qu'ils ont transporté par les chars, dans une vaste caisse remplie d'eau et de varech. Il a été exposé dans un immense bassin construit en verre, où il a excité la curiosité de la foule; malheureusement il est mort peu de temps après son arrivée à Boston.

Un autre a été conservé vivant, pendant dix-huit mois, à New-York au musée de Barnum, où des milliers de visiteurs l'ont vu traîner une nacelle dans son aquarium.

III.

La pêche aux marsouins de la Rivière-Ouelle est construite au moyen de perche de dix-huit à vingt pieds de longueur, plantées à environ un pied et demi les unes des autres, sur la grève qui, en cet endroit, assèche à environ un mille et demi de la ligne de la haute marée. La *tenture* de la pêche exige, chaque année, l'emploi de 7200 perches. Du temps des *bourgeois*, on liait ces perches entre elles par un double rang de cordes; mais l'expérience a prouvé que cette précaution était superflue.

Le demi-cercle, que forme la pêche, a trente-huit arpents, ou un mille et un tiers de longueur; et se termine, à cinq arpents du bout de la Pointe, par une courbe plus rentrante, qu'on appelle le *raccroc*.

Cette ouverture sert de porte à la pêche. On a coutume de la tendre du huit au vingt-cinq d'avril, époque vers laquelle arrivent le caplan et l'éperlan qui viennent frayer le long de la grève. Comme ces petits poissons forment l'une des premières et la plus abondante pâture du marsouin, au printemps, c'est alors qu'il s'approche de terre et se met à leur poursuite. L'heure de la marée montante est le moment du fraie; c'est aussi l'heure de son repas. Il est maigre et affamé, lorsqu'il fait son apparition, et il se gorge d'aliments avec une telle voracité qu'en huit ou dix jours, il acquiert cinq ou six pouces de graisse, et quelquefois jusqu'à huit pouces. Cette graisse le recouvre tout entier d'une enveloppe que les pêcheurs nomment *capot*. On explique la promptitude avec laquelle il prend cet énorme embonpoint par la facilité d'assimilation qu'offre sa nourriture, et par le développement considérable de son appareil digestif.

Les propriétés soporifiques du caplan et de l'éperlan sont fort connues; il n'est donc point surprenant que le marsouin, après s'en être repu, éprouve une langueur et une somnolence qui le rendent insouciant et plus facile à capturer. Les pêcheurs redoutent ceux qu'ils appellent les *savants* ou *coureurs de loches*: ce sont de-

vieux marsouins, vrais renards de mer, qui ont échappé à plus d'un danger, et qui passent au travers des perches sans aucune crainte. On en voit qui se tiennent à l'entrée de la pêche, qui donnent l'alarme aux troupeaux avec une étonnante sagacité, et qui souvent les empêchent de s'y engager. S'il ne réussissent pas à les arrêter, ils leur servent de guide, et trop souvent les entraînent à leur suite au travers des perches. Ces *savants* ne peuvent être capturés que lorsqu'ils sont devenus extrêmement gras et stupides par l'excès de leur gloutonnerie.

Le spectacle qu'offrent les troupeaux de marsouins, à l'heure où ils pêchent en cotoyant le rivage, est unique dans son genre. Quand on a, une fois, contemplé une pareille scène, on ne l'oublie plus.

Au mois de mai dernier, plusieurs personnes de l'endroit en ont été témoins dans les circonstances les plus favorables. La journée qu'elles avaient choisie pour aller se placer sur les rochers du bout de la Pointe, afin d'y jouir de ce spectacle, était magnifique ; et ces superbes cétacées se montraient avec une abondance qui ne s'était pas vue depuis longtemps : ils fourmillaient dans l'anse de Sainte-Anne, et dans l'embouchure de la Rivière-Ouelle. A la fin du montant, on les voyait doubler la Pointe par bandes nombreuses, en suivant leur course ordinaire ; ils longeaient les rochers, en avalant, avec avidité, le petit poisson, dont l'eau était littéralement épaissie. Comme la mer à peu de profondeur en cet endroit, ils nageaient presque toujours à la surface, et si près de la grêve, qu'il eût été facile de les atteindre d'un jet de pierre. La nappe du fleuve en était toute blanche. Les jets d'eau qu'ils lançaient de leur évent en poussant leur souffle, retombaient en courbes gracieuses, et se dispersaient en gouttelettes qui étincelaient comme des diamants au soleil.

C'est en poursuivant ainsi leur proie, que les marsouins, devenus indolents et endormis, s'engagent, sans soupçonner aucun danger, dans la porte de la pêche. Dès qu'ils l'ont franchie, l'instinct leur fait prendre le large pour chercher l'eau profonde. Ils traversent ainsi la pêche en diagonale, et rencontrent les perches, dont la longue file leur paraît comme une muraille, et dont les extrémités agitées par le courant, s'entrechoquent et les effraient. Alors ils se détournent et remontent le long de l'aile du large dans l'espoir de trouver une issue. La courbure de la pêche les ramène peu à peu vers le raccroc ; mais quand ils s'en approchent, ils s'aperçoivent que, là, l'eau est moins profonde. Ils retournent donc vers le fond de la pêche, où ils rencontrent les mêmes obstacles. Dès lors, ils sont complètement écartés, deviennent effrayés, et ne se montrent plus guère à la surface de l'eau. Après quelques nouvelles tentatives d'évasion, ils se réfugient ordinairement dans les deux endroits les plus profonds, la *mare-plate* et la *mare-creuse*. Ils nagent alors lentement, et, selon l'expression des pêcheurs, ils n'avancent plus qu'à la *sonde*. Pendant ce temps, la marée se retire rapidement.

A l'époque des grandes mers, les marsouins échouent, et il est très-facile de les tuer ; mais durant les petites mers, l'eau baisse beaucoup moins, et ils peuvent nager sur une grande étendue. Alors la chasse que leur livrent les pêcheurs est un spectacle des plus émouvants. Les hommes qui font le quart sur le rivage, ordinairement au nombre de six, descendent dans des canots en suivant le bord extérieur de la pêche. Ils franchissent les perches du côté du large, et se mettent à la poursuite des captifs. Quand ils sont en grand nombre, il faut se hâter de les tuer pour ne pas être surpris par la marée montante, On en a pris autrefois jusqu'à cinq cents dans une même marée, et dix-huit cents durant la même saison. Il y a trois ans, cent-un marsouins ont été tués de nuit dans une même marée par quatre hommes seulement ; ce qui est regardé comme un exploit peu ordinaire. Ceux-ci ne s'attendant pas à une si forte prise, n'avaient pas eu le temps d'envoyer chercher du secours.

Les pêcheurs sont armés de harpons et d'*espontons*. Le harpon est un dard muni d'*oreillettes* qui s'ouvrent quand on veut le *retirer*. Il est long d'environ deux pieds et attaché à une courroie. Il se termine par une douille dans laquelle on enfonce un manche de bois mobile. L'esponton est un dard ordinaire fixé à un manche de sept ou huit pieds. Les harponneurs lancent le harpon parfois à une bonne distance, et l'enfoncent dans le flanc du marsouin. Celui-ci se sentant piqué, bondit à la surface de l'eau, plonge et se roule pour se débarrasser du trait qui le blesse, et s'enfuit de toute sa vitesse, entraînant à sa suite le canot par la corde, dont un bout est fixé au harpon, et l'autre est retenu par un des harponneurs du canot.

Une course effrénée s'engage en ce moment ; le canot, emporté avec violence, touche à peine la surface des flots qui bouillonnent sous les énormes coups de queue du monstre marin. L'eau, en peu d'instants, devient toute rougie ; car le marsouin a une quantité prodigieuse de sang qui varie de huit à dix gallons. Bientôt il commence à se fatiguer ; alors on se rapproche de lui en retirant dans le canot une partie de la corde. Le harponneur, debout sur l'avant, lance l'esponton, dès qu'ils se voit à une bonne portée. Poussé par une main vigoureuse et exercée, le trait perce parfois l'animal de part en part, et le sang rejaillit jusqu'à deux et trois pieds hors de l'eau. Malgré ces pertes énormes, le marsouin s'agite encore longtemps avant d'expirer, si ses blessures n'ont pas attaqué la moëlle épinière. Le moyen le plus expéditif pour le tuer, est de lui enfoncer l'esponton immédiate-

ment en arrière du soufflet, ce qui lui rompt l'épine dorsale.

Qu'on se figure, si l'on peut, l'animation que présente la pêche aux marsouins, lorsqu'il y en a une centaine dans les mares, que vingt-cinq ou trente hommes sont à leur poursuite, que cinq ou six canots traînés, par les marsouins, sillonnent la pêche en tous sens, que les espontons sont lancés de toutes parts, et que les hommes sont tout couverts du sang qui jaillit à flots. Au milieu des clameurs des combattants et des *silements* plaintifs que poussent les marsouins blessés, quelques harponneurs sautent sur leur dos, d'autres s'élancent à la mer jusqu'aux épaules, et brandissent les espontons, semant partout le carnage et la mort. L'enceinte de la pêche ressemble, à la fin de cette lutte, à un lac de sang.

Il y a quelques années, les passagers d'un steamer européen furent témoins d'une pareille scène, et manifestèrent leur enthousiasme en faisant tirant une salve de coups de canon.

Le marsouin ne cherche jamais à se défendre il ne songe qu'à fuir, et comme il est de nature essentiellement moutonnière, il ne se sépare point du troupeau. Si parfois il renverse un canot, ou quelques hommes, d'un coup de queue, ce n'est que par hasard et dans sa fuite.

On a été souvent témoin, au milieu du massacre de ces pauvres animaux, de scènes de dévouement maternel vraiment touchantes : des mères, dont les nourrissons étaient enfermés dans la pêche, se sont laissées échouer et tuer en dehors des perches, plutôt que d'abandonner leurs petits.

On cite comme un fait exceptionnel un accident arrivé à l'un des harponneurs : il fut mordu à la jambe par un marsouin blessé, et traîné à une distance considérable ; mais sans doute l'animal à l'agonie n'avait saisi cet objet qu'au hasard.

Un autre harponneur, après avoir frappé de son arme, s'étant obstiné à la retenir, fut lancé en l'air par le marsouin qui se retourna subitement et le fit retomber dans l'eau la tête la première, aux grands éclats de rire de ses compagnons.

Aussitôt que tous les marsouins ont été tués, un signal convenu est fait du large aux hommes du rivage pour leur indiquer le nombre de marsouins capturés, afin qu'on leur expédie les chevaux nécessaires pour les traîner à terre sur de grosses *menoires*. Pour y attacher les marsouins, on leur perce la queue d'un trou d'environ deux pouces de diamètre, par où l'on passe des courroies. Il faut se hâter dans ce travail ; car la marée commence déjà à monter. Si l'on n'a pas de chevaux, ou si le temps manque pour emmener tous les marsouins à terre, on a recours à un ancien mode d'ancrage appelé *Barbe de Chatte*. Il consiste à fixer dans la vase huit à dix perches, formant une croix de Saint-André, sur laquelle sont liés les marsouins, où ils restent jusqu'à la marée suivante.

Lorsque toutes les charges sont formées, profitant du flottage de la marée, chacun des chevaux, dirigé par des passes connues, traîne depuis un jusqu'à cinq marsouins, si les conducteurs ne sont pas effrayés par la rapidité du montant qui facilite leur marche.

IV.

L'opération du dépècement se fait immédiatement sur le sable du rivage. Le marsouin est tourné sur le dos, et quatre dépéceurs, armés de longs couteaux, le fendent depuis la queue jusqu'au cou. Une coupe transversale est faite autour de la tête. De larges incisions séparent le lard de la chair. Le squelette est ensuite rejeté de côté et le capot, ainsi séparé, est fendu en deux dans sa longueur. On enfonce des crochets de fer aux extrémités de chacune des parties qui sont traînées par des chevaux jusqu'à proximité des hangars. Un plan incliné reçoit ensuite le capot que des crochets, fixés à un rouleau, retiennent par l'extrémité inférieure. Un dépéceur détache le lard de la peau qu'on replie autour du rouleau. A mesure que le lard retombe sur le plan incliné, on le coupe en larges morceaux auxquels on donne le nom anglais de *flake* ; et on les jette dans des vastes cuves. L'huile qui coule sur le plan est reçue dans des auges.

Les pauvres ne manquent jamais de venir quérir leur part de la pêche ; et la charité proverbiale de la société ne les renvoie jamais les mains vides : chacun s'en retourne avec une *flique* dans sa chaudière, ou accrochée au bout d'une petite branche. Les associés sont convaincus que le succès de leurs travaux dépend des largesses qu'ils font à Dieu ; et leur générosité mérite réellement ses bénédictions.

Les morceaux de graisse sont subdivisés en petites parties au moyen d'une machine, et jetés dans les bouilloires. L'huile qu'on en retire est fort recherchée à cause de sa limpidité, et surtout de ses qualités lubréfiantes. Elle est encore excellente pour l'éclairage : un lampion flottant brûle jusqu'à soixante-douze heures sans s'éteindre.

A défaut d'un nombre suffisant de futailles pour recueillir les huiles, on se servait autrefois d'une espèce d'outres confectionnée avec l'estomac des marsouins préparé à cet effet, et qu'on nommait *ouiskouis*, sans doute d'après un mot sauvage.

Un marsouin donne jusqu'à trois cents pots, (une barrique et demie) d'huile.

Dans les années de grande abondance, quand il y avait deux et trois cents marsouins étendus à la fois sur le sable de la grève, une quantité

énorme d'huile se perdait, et coulait en ruisseaux dans l'anse du Grand Dégras et dans celle du Petit Dégras qui l'avoisine.

On aura une idée des profits que la pêche de la Rivière-Ouelle a rapportés à ses actionnaires par le fait que l'huile s'est vendue à un prix qui a varié de cent à deux cents piastres la barrique. Au reste, il y aurait un article à écrire sur les richesses côtières de la Pointe, dont ils sont les propriétaires. Outre le marsouin, le poisson de différentes espèces, y abonde. On attribue cette fertilité à la situation de ce promontoire qui s'avance dans le fleuve entre des anses profondes : il projette à une lieue environ au large de celle de Sainte-Anne.

Dans le seul automne de 1870, plus de cent mille anguilles ont été prises sur ce littoral et dans son voisinage immédiat.

La peau du marsouin, dont il nous reste à parler, est revêtue d'un limon ou couche gélatineuse qui s'enlève facilement par la macération. Ce limon est lui-même recouvert d'une pellicule transparente et délicate assez semblable au papier de soie : elle se détache aisément.

La peau du marsouin est très-épaisse et d'une force extraordinaire, qu'elle soit verte ou corroyée. Comme ce cuir n'a pas de grain, il acquiert un poli superbe.

Le corroyage et le tannage de ce cuir sont dus à l'esprit de recherches et d'entreprises de feu M. C. Têtu, de la Rivière-Ouelle. Les premiers essais de ce procédé furent faits il y a une vingtaine d'années, et obtinrent un plein succès. L'invention de M. Têtu a été brevetée, et a reçu l'honneur d'une médaille et d'une mention honorable aux expositions universelles de Londres et de Paris.

15 juin 1873.

ALLOCUTION AUX
MILICES CANADIENNES

Prononcée à la messe du camp de Lévis le 9 Juillet 1871.

Sanctificate bellum,
PROPHETE JOEL, C. 3, V. 9.

Soldats de la milice canadienne, le Dieu de paix, dont nous sommes les ministres, est aussi le Dieu des armées, le Dieu des combats; voilà pourquoi la place de la religion, la place du prêtre est toujours marquée à côté de celle du soldat, et dans les camps, et durant les longues et pénibles marches, et sur le champ de bataille, et au chevet du lit du soldat blessé.

La paix est le dessein de Dieu; mais parfois le droit a besoin de la force pour se protéger, pour se défendre, pour se faire respecter ici-bas. Voilà pourquoi la guerre est légitime, pourquoi quoi Dieu l'approuve, pourquoi les prophètes l'appellent sainte: *sanctificate bellum,* pourquoi l'Eglise, qui est si pacifique, l'Eglise qui prêche la paix, l'Eglise, dont la milice sainte ne sait que mourir et verser son sang, a pour la guerre des paroles d'encouragement et d'approbation, j'oserais presque dire, des paroles d'amour; voilà pourquoi elle a toujours eu des prières, des supplications, des bénédictions abondantes pour le soldat, pour ses drapeaux et pour ses armes. [1] Voilà pourquoi aujourd'hui, comme tant de fois par le passé, le prêtre et le soldat se rencontrent et se donnent la main.

Soldats de la milice canadienne, afin de vous encourager à remplir fidèlement les devoirs qui vous sont imposés durant ces jours de discipline, afin de vous exciter à marcher toujours dans les sentiers de l'honneur et des vertus chrétiennes et militaires, je ne vous rappellerai pas aujourd'hui toutes les victoires éclatantes, tous les services signalés rendus autrefois à la patrie par la milice canadienne, depuis les jours de Monongahéla et d'Oswégo, jusqu'aux jours de Carillon et de Chateauguay. Je ne veux vous rappeler qu'un souvenir, et ce souvenir, je n'ai pas besoin d'aller bien loin pour le trouver.

Je n'en évoquerai point d'autre que celui qui s'élève de ces lieux mêmes où nous sommes réunis pour rendre hommage au Dieu des armées. Oui, soldats canadiens, vous n'avez qu'à jeter les yeux autour de vous, sur les deux rives de ce fleuve; chaque coin de cette terre est un champ de bataille où vos pères ont combattu en héros pour la défense de la patrie. Prêtez l'oreille, et vous croirez entendre, dans les bruits de la nature, dans les chants de la brise, comme les voix lointaines de leurs invisibles bataillons. Vous n'avez qu'à vous baisser à terre en quelque endroit que ce soit de ce sol qui nous environne, et à prendre une poignée de terre, vous la trouverez imbibée du sang des héros canadiens, du sang de vos ancêtres, du sang des soldats de la patrie.

Ce coin de terre de l'Amérique peut être justement appelé le centre militaire de ce continent: c'est ici qu'à différentes époques, se sont joués les grands drames qui ont décidé du sort de notre Amérique. C'est sur ce rocher de Québec, que nous apercevons de ces hauteurs, que l'immortel Frontenac, sommé de se rendre, répondait si fièrement "par la bouche de ses canons."

C'est en face d'ici-même, sur cette côte de Beaupré, que les milices canadiennes gagnèrent, à force de bravoure, cette bataille de Montmorency où elles repoussèrent la formidable et vailllante armée si digne de se mesurer avec elles.

C'est sous les murs de Québec que les deux héros, Wolfe et Montcalm, sont tombés, enveloppés tous deux, vainqueur et vaincu, dans le même manteau de gloire.

A deux pas plus loin, Lévis, avec les débris de l'armée canadienne, venait remporter cette victoire de Ste. Foye, la dernière des armes françaises en Canada, victoire disputée avec tant d'acharnement et d'héroïsme mutuels. C'est là que notre dernier général français fit jaillir un dernier reflet de gloire sur le drapeau de la France, au moment où il allait repasser les mers pour ne plus reparaître sur nos rivages.

Et, dans des temps plus rapprochés de nous, en 1775, c'est encore devant Québec que les milices canadiennes, fidèles au drapeau d'Albion, repoussaient l'armée d'invasion américaine; et c'est au pied même de la citadelle que le général Montgomery venait tomber sous les balles des soldats de la patrie.

Et savez-vous à quelle source ces braves allaient puiser ce courage qui leur faisait affronter la mort sans sourciller, sans pâlir? C'est dans leur foi vive, dans leur piété ardente, dans leur religion.

Soldats! je n'ai qu'un mot à vous dire, mais ce mot résume tout: Soyez plein de foi comme eux, et vous serez dignes d'eux, vous serez braves, comme eux.

---

[1] Voir *passim*, le panorama des prédicateurs.

Est-il besoin de vous faire remarquer la beauté, la magnificence du spectacle que vous offrez en ce moment par cet acte de piété qui vous réunit autour de cet autel ? La messe célébrée dans un camp, c'est là un spectacle unique par sa grandeur et devant lequel aucun homme d'intelligence et de cœur ne peut rester insensible, surtout quand il se déroule dans un pareil lieu ; sur ce rivage si pittoresque, avec ses champs de verdure, ses bosquets d'arbres, ses côteaux qui s'élèvent jusqu'ici, comme un vaste amphithéâtre d'où l'on découvre un des plus beaux points de vue du monde. Tout ici est plein de majesté et d'harmonie: cet autel rustique, orné de drapeaux, dressé au Dieu des armées: sur l'autel la croix et l'épée qui s'unissent et brillent ensemble : le prêtre, vêtu des ornements sacrés, qui domine toute la scène et qui va, dans un instant, élever l'Auguste Victime au-dessus des fronts prosternés: autour de lui pressés comme à l'assaut, avec leurs baïonnettes qui étincellent, avec leurs sabres qui brillent aux rayons du soleil, les bataillons d'infanterie, l'artillerie, les escadrons de cavalerie, tous prosternés dans la même prière: deux accents de cette prière sublime, les fanfares militaires, les roulements du tambour qui font retentir les échos et se mêlent à la grande voix du canon qui fait trembler la terre.

A deux pas d'ici, la forêt qui balance dans les airs ses rameaux embaumés, l'érable national qui agite devant nous son feuillage symbolique. Au loin, tout autour, fermant l'horizon, les grandes montagnes qui ouvrent, tout près de nous, à nos pieds, leurs bras gigantesques pour laisser passer le plus beau fleuve du monde. C'est cette immense nature qui sert en ce moment, d'autel pour le sacrifice.

Peut-on imaginer un spectacle plus capable d'élever l'âme vers Dieu! L'homme parle à quelques hommes par les sens, Dieu seul parle à tous par l'âme. L'esprit de Dieu domine sur tous les esprits.[1] " Quand vous serez réunis ensemble pour prier, dit-il, mon esprit sera au milieu de vous." Soldats, l'esprit de Dieu est au milieu de vous, précisément parce que vous êtes réunis, réunis comme chrétiens et comme soldats, parce que vous placez l'épée à côté de la croix.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : si, en vous relevant de cette prière, après avoir été bénis par la main du prêtre, vos bataillons avaient à rencontrer l'ennemi, ils seraient plus terribles, plus redoutables qu'en tout autre temps. Qu'on nous montre, dans les livres de l'antiquité, une harangue de général plus éloquente que la bénédiction de Dieu.

Et maintenant, ô Dieu des armées, maître souverain de la guerre et de la paix, qui dissipez les complots, qui calmez les tempêtes, qui brisez, quand vous le voulez, le glaive tiré pour le combat : *Qui conteris bella*, venez, à ma voix, descendre sur cet autel, venez bénir vous-même cette armée, rendez-la terrible à tous les ennemis de la paix, de l'ordre, du repos public, à tous ceux qui, jaloux de notre gloire et de notre prospérité, tenteraient de les troubler : *Ad dissipandas gentes quæ bella volunt.* Que les armes portées par ces soldats deviennent un gage de paix et de sécurité pour la patrie. Et qu'en saluant, à leur retour de ces exercices de discipline, ces généreux enfants, le Canada, rendant grâce à Dieu, puisse dire avec un orgueil légitime : Au jour du combat, ils seront les dignes fils des héros de Carillon, de Sainte Foye et de Châteauguay.

Ainsi-soit-il.

---

1 Le Colonel Ambert.

DISCOURS
EN FAVEUR DE LA FRANCE

prononcé dans la cathédrale de Québec, le 12 mars 1871,

A l'occasion d'une circulaire publiée par l'Archevêque de Québec.

Mes frères, les plus puissants motifs qui peuvent nous engager à faire de nouveau et généreux sacrifices pour la France, sont indiqués dans cette belle circulaire de notre archevêque dont vous venez d'entendre la lecture. Il suffira de les développer en quelques mots.

Mes frères, nous sommes fiers de notre nationalité, de notre origine française ; et nous en avons le droit. Quand on est les fils de la France, on n'a pas de plus beau titre à chercher sur la terre.

Mais il y a trois choses qui nous ont été léguées par nos ancêtres et qui nous sont tous particulièrement chères, pour lesquelles nous avons toujours combattu, pour lesquelles nous sommes prêts à verser tout notre sang, parce que ces trois choses sont l'âme et la vie de notre nationalité, parce qu'elles l'ont protégée et conservée à travers tous les obstacles, parce qu'elles l'ont faite grande, malgré tous les envahissements.

Ces trois choses sont, notre religion, notre langue et nos lois. Or, ce triple trésor, c'est de la France après Dieu, que nous le tenons; c'est à la France que nous en devons l'éternelle reconnaissance.

Lorsqu'un Français, grand génie autant que grand chrétien, vint planter le drapeau blanc sur le promontoire de Québec, cette triple semence, renfermée dans les plis de ce drapeau, se répandit sur notre sol, et protégée par l'épée de la France, y germa et produisit bientôt d'abondants fruits.

Pendant un siècle et demi, la France nous a fait l'aumône de ce qu'elle avait de plus précieux et de plus cher. Non contente de nous donner son or pour défricher nos terres, ses soldats pour protéger nos familles, elle nous a donné ses martyrs, ses saints missionnaires qui sont venus ici prêcher l'Evangile, arroser et féconder notre pays de leur sueur et de leur sang. Elle nous a donné ses vierges admirables, ces nobles femmes issues du plus pur de son sang, qui ne nous ont pas seulement fait l'aumône, de leur fortune, mais aussi l'aumône de leur avenir, l'aumône de leur bonheur ; qui sont venues ici sacrifier leur vie tout entière pour donner l'éducation à celles qui, plus tard, devaient être nos ancêtres, et qui devaient donner le jour à cette forte race canadienne-française, dont nous avons l'honneur de faire partie.

Car, tandis que les autres nations venaient en Amérique dresser des comptoirs, la France y élevait des autels.

Mes frères, si nous sommes quelque chose, c'est par la France que nous le sommes. Et si jamais nous abandonnons le précieux héritage que nous avons reçu d'elle, nous n'aurons plus rien à perdre, nous aurons cessé d'exister comme peuple canadien français.

La France a donc à notre affection et à notre dévouement les titres d'une mère.

Et nous, qu'avons-nous fait pour la France, notre mère-patrie ? Heureusement, jusqu'à ces derniers temps, toujours victorieuse et prospère, elle n'a eu guère besoin de nos faibles secours. Mais l'heure de la reconnaissance est arrivée ; et n'oublions pas que le monde, nos ennemis surtout, ont les yeux fixés sur nous, et sont prêts à nous juger. La France elle-même est ici présente, dans cette église, en la personne de son digne représentant : [1] elle nous écoute et se souviendra. C'est à nous de montrer que nous sommes encore dignes d'elle et de nos ancêtres.

Loin de nous la pensée de lui reprocher ses fautes ; laissons à nos ennemis et aux lâches le soin de lui jeter la pierre et d'insulter au vaincu. Ils étaient les premiers à l'adultation : il est juste qu'ils soient les premiers à l'injure. Au reste la plus haute autorité qui soit sur la terre s'est chargée de prendre elle-même la défense de la France dans son malheur. Ecoutez ce que dit le Souverain Pontife dans une lettre qu'il vient d'adresser au vénérable archevêque de Tours. Vous y verrez comment Pie IX témoigne à la France sa reconnaissance et celle de toute l'Eglise :

" Plein du souvenir des marques éclatantes de dévoument et d'affection filiale que cette généreuse nation nous a prodiguées en toute circonstance et jusque dans nos plus grandes tribulations, nous avons prié ardemment le Dieu des miséricorde de nous faire connaître comment nous pourrions nous acquitter un peu envers elle de la dette de notre reconnaissance pour ses importants services, et par quel genre de soulagement il nous serait possible de lui venir en aide dans ses épreuves .....

" Nos actions de grâce envers la divine bonté

1. M. Gauthier, consul général de France à Québec.

n'auraient pas de bornes, si elle daignait se servir de notre ministère et de notre coopération pour procurer à la France un si grand bien..."

Mes Frères, à ses titres qu'énumèrent le Souverain-Pontife et que possède la France au respect et à la reconnaissance du monde catholiques, nous, canadiens-français, nous devons ajouter celui d'enfant de la France.

Et s'il fallait chercher dans les Livres Saints un exemple de la conduite que nous devons tenir, je vous dirais: Lorsque Jérusalem était en ruines, que la Judée était dévastée, et que le peuple d'Israël était captif à Babylone, ses enfants ne se joignaient pas aux insultes que lui prodiguaient ses cruels vainqueurs, mais alors ils redoublaient d'amour et de témoignage d'affection pour leur malheureuse patrie. Nous pouvons emprunter aujourd'hui les touchantes paroles que proféraient les enfants d'Israël; Ah! si jamais je t'oublie, ô ma patrie! ô France, ma mère! que ma main droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais.

Mais ce ne sont pas de vaines et stériles paroles qu'on attend de nous, ce sont des actes.

Et pourrions-nous, sans rougir, rester insensibles, quand l'Europe entière, quand les deux continents se sont émus à la vue des malheurs de la France.

L'Angleterre, la noble et généreuse Angleterre, s'est mise à la tête de ce mouvement. Vous le savez, dans une assemblée immense, tenue à Londres sous la présidence du Lord-Maire, une liste de souscription s'est élevée à la somme de plus de deux-cent-cinquante mille piastres. Les secours en argent envoyés aux blessés de l'armée française s'étaient déjà élevés à plus d'un demi-million de piastres.

La Belgique, la Suisse, les États-Unis, ont suivi cette généreuse impulsion. Un seul citoyen de New-York, Mr. Stewart, a donné et expédié, à ses propres frais, mille quarts de farine pour les malheureuses victimes de la guerre. Que dis-je? l'Allemagne elle-même l'Allemagne ennemie est venue au secours de la France.

La ville de Montréal vient d'entrer, avec un enthousiasme digne de tout éloge, dans ce magnifique mouvement de charité. Dans une assemblée publique, une première liste de souscription s'est élevée à plus de dix mille piastres, et promet d'augmenter encore considérablement.

Mes Frères, en présence de si beaux exemples, Québec, la ville française de l'Amérique, restera-t-elle en arrière?

J'ose dire: non! Le passé répond pour l'avenir. Déjà une requête adressé au maire pour le prier de convoquer une assemblée publique dans le dessein de venir au secours de la France a été signée par les principaux citoyens de toutes les origines. Car, ici, nos concitoyens, anglais et irlandais, ont compris qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de sympathie nationale, mais d'une œuvre d'humanité chrétienne.

Donnez donc, mes frères, donnez largement, afin que nous restions dignes de nous-mêmes et de nos frères, dignes de la fière et généreuse nation à laquelle nous sommes soumis et qui vient de nous offrir un si bel exemple.

Donnez, afin que la France se relève plus tôt de ses désastres, et nous envoie, à travers l'Océan, ce cri d'une mère, reconnaissante: Merci, mes enfants!

Donnez, afin que nos ennemis ne se réjouissent pas de notre abandon, et ne soient pas les premiers à nous jeter, avec mépris, le reproche d'ingratitude.

Donnez, afin que Dieu nous bénisse de cette marque de piété filiale et nous récompense au centuple selon cette promesse: *Qui honorat matrem sicut qui thesaurisat.* Celui qui honore et assiste sa mère accumule des trésors.

Donnez, afin que les cendres de nos ancêtres français qui reposent sous le parvis de ce temple frémissent d'allégresse au fond de leur sépulcre, et puissent dire: Dormons en paix, c'est encore ici la France!

ADRESSE
AU SOUVERAIN PONTIFE

présentée par les Dames Catholiques de Québec en 1871.[1]

A NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX,

L'Infaillible vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Saint-Pierre, et le chef suprême de l'Eglise catholique sur la terre.

Très Saint Père,

Ne formant qu'un cœur et qu'une âme avec le Chef Auguste de l'Eglise, nous, les Dames Catholiques de Québec, nous venons nous prosterner humblement à ses pieds pour Lui protester de notre profonde vénération et de notre attachement inviolable. Avec tous les catholiques de l'univers, nous avons été indignées et profondément affligées des criantes injustices et des outrages sacrilèges dont le Vicaire de Jésus-Christ a été abreuvé, surtout depuis l'envahissement et la spoliation impie des domaines de l'Eglise par les troupes révolutionnaires de l'Italie.

L'affection toute filiale et le tendre dévouement au Souverain Pontife des Dames Canadiennes sont loin de lui être inconnus. Déjà il y a quelques années, lorsque l'impiété méditait les sinistres et infâmes projets qu'elle vient d'accomplir, nous avions été navrées de douleur à la vue des alarmes et des dangers dont l'Eglise et son Chef étaient entourés. En conjurant le Seigneur, avec une ferveur plus grande que jamais, d'éloigner ces périls et d'arrêter le bras des impies, nous avons cru que, pour exaucer nos vœux, Dieu exigeait de nous un sacrifice, le plus grand qui puisse être demandé à des mères : celui de leurs enfants.

Alors, après avoir prié bien longtemps, celles d'entre nous à qui Dieu avait donné des fils, leur ont dit : Mes enfants, vous avez ici un père qui a besoin de vos bras, mais bien loin, par delà l'océan, au centre du monde, vous avez un autre Père qui a sur vous des droits bien plus sacrés encore. Sa liberté et ses jours sont en danger : partez ; allez combattre, et, s'il le faut, mourez pour sa défense. Alors, nous leur avons dit adieu en leur cachant nos larmes et les déchirements de nos âmes.

Plusieurs d'entre eux sont morts en veillant à la garde du Vicaire de Jésus-Christ. Leurs mères n'étaient pas là pour leur fermer les yeux, mais elles se sont consolées en songeant qu'avant de mourir, ils ont reçu sa bénédiction, et que leurs cendres reposent parmi celles des martyrs ; et elles ont dit : nous irons les embrasser au ciel.

Un grand nombre de nos zouaves Canadiens étaient à Rome au moment de l'invasion Italienne. Ils ont combattu en braves jusqu'au dernier moment et ils ont fait de leurs corps un rempart autour du Vicaire de Jésus-Christ. Mais écrasés par le nombre ils ont été arrachés de ses pieds et chassés, comme des brigands, hors de l'Italie.

Maintenant que tout appui humain est enlevé au Chef de l'Eglise, il n'attend plus que du ciel sa délivrance. Comme au jour de la Passion, c'est l'heure des traîtres et la puissance des ténèbres. La montagne du Vatican est devenue une autre montagne du Calvaire. Pour nous, tandis que le Vicaire de Jesus-Christ souffre comme son divin maître, nous nous tenons, comme Marie, aux pieds de la Croix et nous pleurons et nous prions. Nous pleurons sur tant de blasphêmes et de sacrilèges qui se commettent dans les lieux sanctifiés par le sang des martyrs et l'héroïsme des vierges et des confesseurs. Nous pleurons sur tant d'églises profanées, tant de reliques vénérables exposées aux insultes des impies. Nous pleurons sur ces malheureux qui persécutent l'Eglise et son Chef ; et nous prions pour eux, car ils savent bien ce qu'ils font.

Mais, surtout, nous prions pour la Sainte Eglise et son Auguste Pasteur ; nous ne cessons de faire monter vers le ciel nos prières, avec nos larmes et nos gémissements, afin que le Dieu des miséricordes abrége ces cruelles épreuves, confonde les desseins des méchants, brise la puissance des ténèbres et accorde à son Eglise et à son Chef bien-aimé des jours de liberté, de paix et de prospérité.

---

1 Cette adresse a été composée à la demande des Dames Catholiques de Québec. Nous ne saurions mieux terminer ces pages que par cette protestation de dévouement au Vicaire auguste de Jésus-Christ. Attaché de cœur et d'esprit à la Sainte Eglise, nous soumettons tous nos sentiments, toutes nos paroles à son jugement infaillible.

TABLE.

